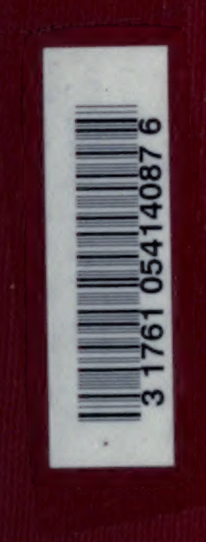
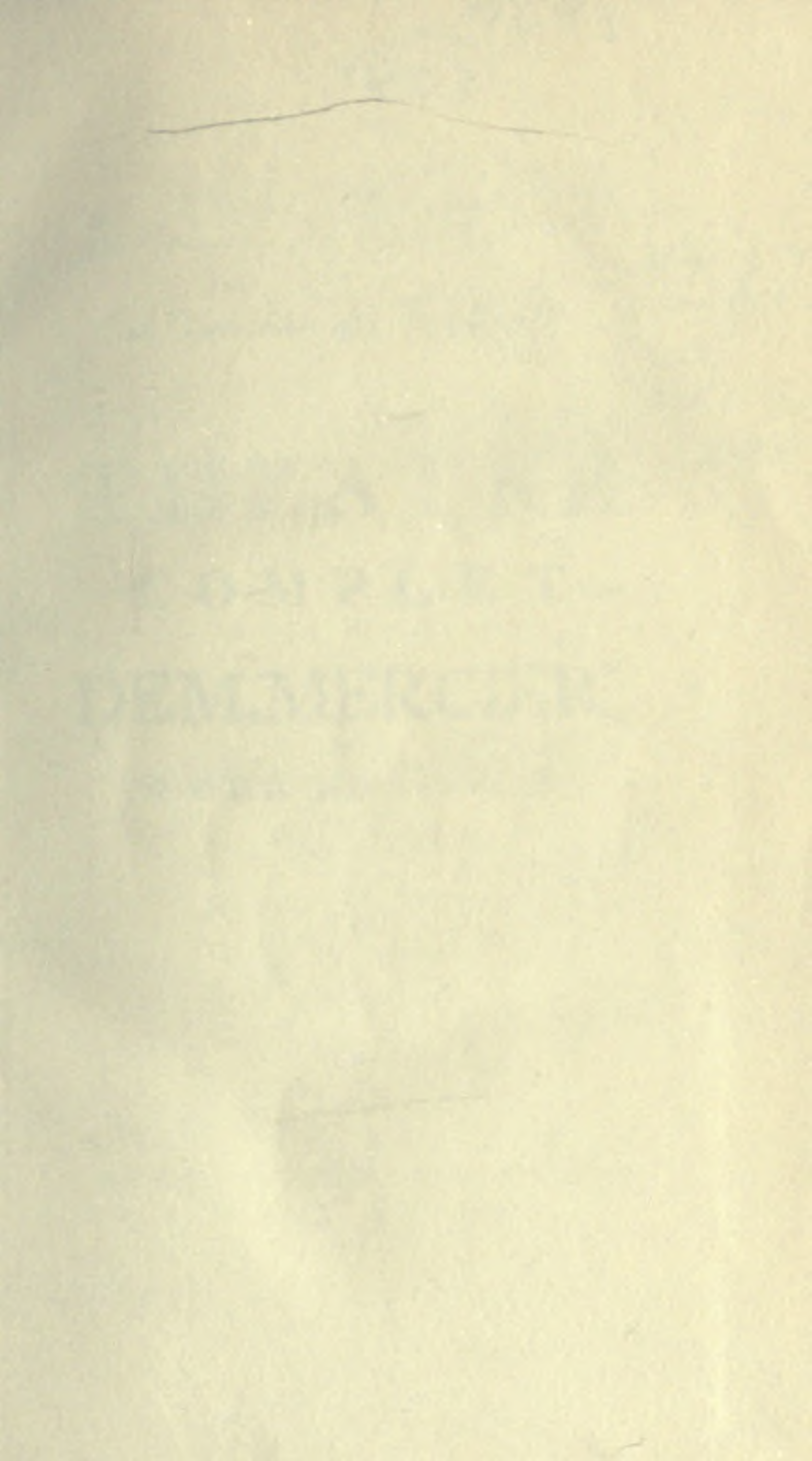




la Maison de Molière
ou
la Journée de Tartuffe

THEATRE
COMPLET
DE M. MERCIER.

TOME PREMIER.

THEATRE COMPLET DE M. MERCIER.

Avec de tres-belles figures en taille douce.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez B. VLAM.
A LEIDE,
Chez J. MURRAY.

MDCCLXXVIII.

AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS.

Les *Oeuvres Dramatiques* de Mr. Mercier, *ont été si bien accueillies du public à mesure qu'elles ont paru par pièces détachées; elles ont produit, & ont dû produire en effet, une sensation si générale; les éditions qui s'en sont faites ont été si rapidement épuisées, que nous avons cru faire plaisir, & même rendre un service bien réel, aux personnes qui aiment les lectures de ce genre, de les leur présenter de nouveau rassemblées en trois volumes, sous le titre de* Theatre de Mr. Mercier.

Il *seroit assez inutile de vouloir faire ici l'éloge de cet excellent écrivain. Quel est l'homme sensible & honnête, s'il a lu les drames intéressants de ce peintre de la nature & des mœurs, qui n'ait senti alors s'allumer*

dans ſon ame le noble enthouſiaſme qui embraſa l'auteur lui-meme? qui n'ait verſé de ces larmes délicieuſes que nous arrache, ſouvent malgré nous, le tableau habilement contraſté de la vertu malheureuſe & triomphante? C'eſt là le ſeul éloge digne de l'homme de génie; c'eſt du moins celui qui doit le plus flatter ſon amour propre. Mr. Mercier l'a mérité cet éloge; il l'a obtenu, & l'approbation générale & ſoutenue des ames honnêtes & ſenſibles le vengent ſuffiſamment des ſarcaſmes de l'envie & des criailleries de l'ignorance. Mais nous oublions que ce n'eſt pas du mérite de Mr. Mercier, & de la bonté de ſes ouvrages que nous nous ſommes propoſés d'entretenir le lecteur. Simples éditeurs de ſes ouvrages dramatiques, nous nous bornons à rendre compte de notre travail.

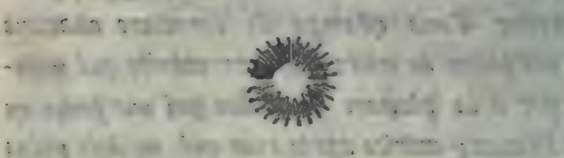
Il n'eſt point d'œil un peu connoiſſeur qui ne s'appercoive d'abord combien notre Edition eſt ſupérieure à celles que l'on a données à Paris des différentes piéces que nous avons raſſemblées. Scrupuleuſement attentifs à tout ce qui pouvoit ajouter quelque beauté à ces

ouvrage, d'ailleurs ſi intéreſſant & ſi inſtructif, nous n'avons rien négligé pour en rendre la partie typographique auſſi correcte, auſſi élégante qu'il nous a été poſſible. Ce n'eſt pas un des moindres avantages de notre édition, & l'on ſait qu'aujourd'hui c'eſt là bien ſouvent le ſeul mérite de plus d'un livre. Mais ſi la bonté du papier, la beauté du caractère, l'élégance de l'exécution ne laiſſent rien à deſirer aux connoiſſeurs, nous oſons nous flatter qu'ils applaudiront de même à l'attention que nous avons eue d'emprunter le burin des meilleurs artiſtes, pour orner d'une eſtampe de caractere chacune des piéces de notre édition: mérite qui manque à la plupart de celles qui ont paru en France; mérite aprés tout qui ne doit point paroître indifférent aux amateurs.

Il *ne nous reſte plus qu'à prévenir nos lecteurs que notre deſſein eſt de compléter ce recueil intéreſſant, à meſure que l'auteur publiera de nouvelles pieces: & nous oſons les aſſurer d'avance que nous n'épargnerons ni dépenſes ni ſoins, pour que la ſuite de ce*

théâtre réponde, en tout ce qui dépendra de nous, à la beauté, &, nous ne craignons pas de le dire, à la perfection de l'ouvrage que nous leur présentons aujourd'hui.

S*URS d'avoir tout mis en usage pour nous prêter au goût du public éclairé, nous nous flattons que notre zele aura mérité ses suffrages: les obtenir, ce sera nous encourager à de nouvelles entreprises, à de nouveaux efforts pour lui plaire.*



JEN-



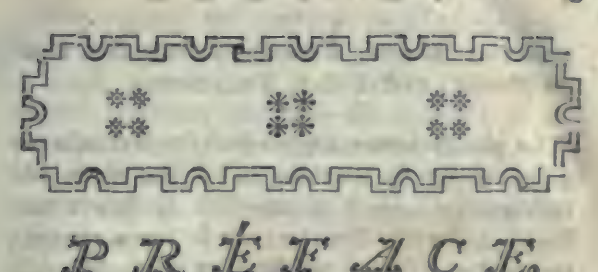
JENNEVAL

JENNEVAL

OU LE

BARNEVELT FRANÇOIS,

DRAME.



PRÉFACE.

LORSQUE M. Saurin donna Beverley, le Public parut désirer qu'on traitât le fameux sujet de Barnevelt, ou le Marchand de Londres, qui est comme le pendant du Joueur. La pièce Angloise de Lillo jouit d'une grande réputation ; elle le mérite. Il y regne cette vérité ; ce pathétique attendrissant, l'ame du genre Dramatique. Les adieux de Truman & de son ami sont admirables ; mais la confusion des Scènes, l'intérêt coupé & divisé, le bizarre à côté du sublime, toutes les fautes enfin du Théâtre Anglois empêcheront qu'elle soit jamais représentée sur le nôtre dans la forme où elle se trouve.

Echauffé par le désir de donner un Drame utile, j'ai voulu peindre les suites funestes d'une liaison vicieuse, rendre la passion redoutable autant qu'elle est dangereuse, inspirer de l'éloignement pour ces femmes charmantes & méprisables, qui font un métier de séduire, montrer à une jeunesse fougueuse & imprudente que le crime souvent n'est pas loin du libertinage, & que dans l'ivresse enfin, on ignore jusqu'à quel point peut monter la fureur. J'ai tâché de sur-

monter les obſtacles, & d'accommoder ce ſujet à notre Théâtre, c'eſt-à-dire, à nos mœurs.

Le plan du Joueur Anglois étoit ſimple & aſſez régulier; le plan du Marchand de Londres eſt un véritable cahos, où il eſt impoſſible de faire entrer l'ordre & l'unité. Tous les gens de lettres ont conçu l'extrême difficulté qu'offroit un pareil ſujet. Il falloit néceſſairement mettre ſur la Scène une courtiſane, la faire parler, la faire agir, montrer un jeune homme livré à ſes charmes, abandonné à ſon génie corrupteur, & l'idolâtrant avec le tranſport & la bonne foi de ſon age. Il falloit en même tems écarter des images capables de flétrir l'ame, & qui l'obſedent ſans ceſſe à cauſe du lieu de la Scène. Plus le pinceau devoit être naturel, plus il demandoit à être manié avec art.

C'étoit aſſez pour moi d'avoir ces conditions à remplir. Je n'ai pas oſé aller plus loin. Barnevelt, aſſaſſin de ſon oncle, revenant les mains teintes de ſang, montant ſur l'échafaud pour expier un parricide, auroit à coup-ſûr révolté les ſpectateurs. Nous compatiſſons aux foibleſſes, aux infortunes, aux déſordres mêmes des paſſions; mais nous n'avons point de larmes à donner à un meurtrier. Sa cauſe nous devient étrangère. Il n'eſt plus compté dans la ſociété. Son crime peſe à notre ame & l'accable; rien ne le juſtifie, rien ne l'excuſe à nos yeux, & le Théâtre à Paris n'a pas un pont de communication avec la grêve.

Mais comment aussi conserver toute la force théâtrale, & ménager la délicatesse Françoise qui, dans ce point, me paroît juste & respectable? Comment exposer la passion dans toute son énergie, & ne point perdre le but moral, faire frémir & ne point faire horreur? J'ai conduit le jeune homme sur le bord de l'abîme. Je lui en ai fait mesurer toute la profondeur. Il m'eût été facile de l'y précipiter. Mais j'en appelle à la nation. Auroit-elle vu sans pâlir un forcené guidé par la soif de l'or & par celle de la volupté, qui court plonger le poignard dans le sein d'un homme vertueux? Non, elle eût repoussé le tableau, parce qu'il n'est pas fait pour elle, & qu'elle ne suppose point un parricide au milieu des ames sensibles qui viennent s'attendrir & pleurer à son spectacle. On peut être ému, effrayé, sans que le Poëte serre le cœur d'une manière triste & désagréable. Faut-il blesser pour guérir? Ne suffit-il pas d'environner l'ame du doux sentiment de la pitié, de ce sentiment vainqueur qui nous replie sur nous-mêmes, & qui triomphe d'une manière aussi douce qu'intime? Croira-t-on que le jeune homme foible & trompé, ne pourra ouvrir les yeux, & sortir de l'enchantement, sans qu'on lui montre dans l'enfoncement du Théâtre la corde, la potence & le bourreau? Et pourquoi dans cette situation attendrissante & terrible, où la voix d'une femme commande un assassinat, ne pas laisser au jeune homme interdit & déchiré un retour à la vertu? Ce retour n'est-il pas naturel, & le nouveau but moral qu'il offre en donnant une idée noble des forces victorieuses que

nous recelons en nous-mêmes, n'eſt-il pas fait pour ſatisfaire autant le Public que le Philoſophe?

J'ai donc été obligé d'abandonner la Pièce Angloiſe, & de faire, pour ainſi dire, un Drame nouveau. J'ai conſervé le fond de deux caractères; & j'ai marché ſeul pour le reſte. J'ai regretté de n'avoir pu faire entrer dans ma Pièce pluſieurs beautés de l'Anglois: mais ayant ſuivi un plan tout différent, ces beautés n'ont pu trouver leur place. Enfin, travaillant pour ma nation, je n'ai pas dû lui préſenter des mœurs atroces.

Je pourrois donner ici mes idées ſur ce genre utile, qui met dans un jour ſi frappant les malheurs & les devoirs de la vie civile; qui, plus que l'orgueilleuſe Tragédie, parle à cette multitude, où repoſe une foule d'ames neuves & ſenſibles, qui n'attendent, pour s'émouvoir, que le cri de la nature. Je pourrois faire voir que la plupart des Auteurs Dramatiques n'ont malheureuſement travaillé juſqu'ici que pour un très-petit nombre d'hommes, que les ſuccès qu'ils devoient attendre, & placer dans l'amélioration des mœurs n'ont pas répondu à leurs efforts, parce qu'ils ont employé leur génie à tracer des tableaux ſuperbes, mais le plus ſouvent de pure fantaiſie. Quelque beaux qu'ils puiſſent être, ils ne frappent point le gros de la nation, parce qu'ils n'ont pas un rapport néceſſaire avec l'inſtruction générale. Les écrivains comme les grands, ont ſemblé dédaigner l'oreille du peuple.

Chez les Grecs le but de la Tragédie étoit ſenſible. Elle devoit nourrir le génie républicain, & rendre la Monarchie odieuſe. J'entends fort bien Corneille; mais il faut l'avouer, il eſt devenu pour nous un Auteur preſque étranger, & nous avons perdu juſqu'au droit de l'admirer. Nous aimons le poli, & la maſſue d'Hercule eſt noueuſe. Corneille enfin devoit naître en Angleterre. Que nous reſte-t-il préſentement à faire, ſi ce n'eſt de combattre les vices qui troublent l'ordre ſocial? Voilà tout notre emploi; & puiſqu'il ne s'agit plus de ces grands intérêts, à jamais ſéparés des nôtres, ce ſont mes ſemblables que je cherche, ce ſont eux qui doivent m'intéreſſer, & je ne veux plus m'attendrir qu'avec eux.

Il eſt donc ſingulier que parmi tant d'Auteurs que leur goût portoit à la recherche & à la peinture des caractères, preſque tous aient dédaigné le commerce des habitans de la campagne, ou n'aient vu en eux que leur groſſièreté apparente. Quel tréſor pour un Poëte moral, que la nature dans ſa ſimplicité! Que de choſes à peindre, à révéler à l'oreille des Princes! ſi je ne me trompe, vu nos progrès dans la Philoſophie, ce ſeroit aujourd'hui au Monarque à deſcendre au rang des auditeurs, & ce ſeroit au Pâtre à monter ſur la Scène. L'inverſe du Théâtre deviendroit peut-être la forme la plus heureuſe, comme la plus inſtructive. Le payſan du Danube paroît un inſtant au milieu du Sénat de Rome, & devient le plus éloquent des Orateurs.

Avouons que l'art Dramatique n'a pas reçu tout son effet, qu'on l'a resserré dans des bornes étroites, que nous n'avons presque point de Pièces vraiment nationales, que le goût imitateur a proscrit la vérité précieuse, que ces Tragédies où il ne s'agit point des crimes des Têtes couronnées, de ces crimes stériles dont nous sommes las, mais des infortunes réelles & présentes de nos semblables, sont, sans doute, les plus difficiles à tracer; parce que tout le monde est juge de la ressemblance, & qu'il faut qu'elle soit exacte, ou l'effet est absolument nul. Le Poëte qui me peindroit l'indigent laborieux, environné de sa femme & de ses enfans, & malgré un travail commencé avec l'aurore, & continué bien avant dans la nuit, ne pouvant sortir des horreurs de la misère qui le presse, m'offriroit un tableau vrai & que j'ai sous les yeux. Ce tableau offert à la patrie, pourroit l'éclairer par sentiment, lui donner des idées plus saines de politique & de législation, démontrer leurs vices actuels, & par conséquent il seroit plus utile à tracer que ces lointaines révolutions arrivées dans des états qui ne peuvent nous toucher en rien.

Je pourrois m'étendre davantage; mais il est trop aisé & trop dangereux de s'ériger en législateur. L'amour propre, d'une manière insensible & presque naturelle, vous persuade que l'art & vous, ne faites qu'un. Il faut échapper à ce piége où tombe facilement la vanité. Cependant le critique qui n'a qu'un gout étroit, qu'une ame sèche & stérile, s'imaginera que l'art est détruit, parce qu'il est modifié. Il ne sentira pas que l'art n'a fait qu'augmenter ses riches-

ses,

ſes, & reculer ſes bornes. Triſte envieux, froid diſſertateur, ne ſachant pas même prévoir qu'il riſque de rougir le lendemain de ce qu'il a écrit la veille, il oſera appeller ce genre le refuge de la médiocrité. Comme ſi ce n'étoit rien que de peindre avec ſentiment & avec vérité; comme ſi le génie étoit attaché au vêtement Grec, Perſe, ou Romain, & dépendoit ſervilement de tel ou tel perſonnage!

Quelle comparaiſon, dit l'Auteur de la Poëtique Françoiſe, de Barnevelt avec Athalie, du côté de la pompe & de la majeſté du Théâtre! mais auſſi quelle comparaiſon du côté du pathétique & de la moralité!

Le vœu général de la nation, je l'oſerai dire, eſt de voir enfin des Drames qui nous appartiennent, & dont le but moral ſoit plus effectif, comme plus près de nous. Les premiers eſſais ont été reçus avec tranſport. Voyez dans toutes nos provinces les ſuccès qu'ont eu le *Père de Famille*, *le Philoſophe ſans le ſavoir*, *Beverley*, &c. Chaque citoyen a dit: voilà ce qu'il faut offrir à nos enfans, à nos ſœurs, à nos femmes. Voici enfin des leçons qui pourront fructifier dans leurs cœurs. Plus la fable approche des événemens ordinaires, plus elle ouvre dans l'ame une entrée libre aux maximes qu'elle renferme, dit Gravina.

L'homme de génie, qui a fait le *Père de Famille*, pourroit en cette partie enlever tous nos hommages. Ah! s'il prenoit les pinceaux de cette même

main qui a parcouru le vaste champ des arts, comme tous les états de la vie civile, qu'il a vus & fréquentés, recevroient de son ame féconde & brûlante la leçon d'une morale applicable à leurs diverses conditions! & que deviendroient alors devant lui ces Auteurs qui vont chercher hors de leur siècle & de leur patrie une nature énergique qu'ils ont sous les yeux, & qu'ils sont impuissans à peindre.

A mesure que les lumières s'étendent, se fortifient, naissent dans les arts de nouvelles combinaisons. Elles sont le fruit du tems, de l'expérience & de la réflexion. Il est réservé, sans doute, au siècle de la philosophie de donner au peuple un genre dont il puisse entendre & reconnoître les personnages. Le système dramatique a visiblement changé depuis Corneille jusqu'à La Chaussée : encore quelques nuances de plus, un nouveau degré de vérité & de vie, & la nation bénira ses Poëtes. On doit des éloges, par exemple, à M. d'Arnaud; il vient de déterminer un nouveau genre de Drame touchant & lugubre ; il a présenté les grands combats de la Religion & de l'Amour, ces deux puissances du cœur humain. Il l'a vu tel qu'il est, tel qu'il gémit dans les cloîtres; & combien de cœurs infortunés se sont reconnus dans ses tableaux! Combien d'autres éviteront d'opposer ainsi leur foiblesse à la plus tyrannique des passions! Quelle force, quelle influence les écrivains n'auroient-ils pas sur les esprits, s'ils ne perdoient jamais de vue que les talens ne sont rien, s'ils ne se tournent vers un objet utile! Quelle énergie, quel triomphe assuré

n'auroit pas en même-tems notre Théâtre, si, au lieu de le regarder comme l'asile des hommes oisifs, on le considéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen! Quel art que celui qui, concentrant toutes les volontés, de tous les cœurs peut ne faire qu'un seul & même cœur! Que de tableaux éloquens nous pourrions enfin exposer en partant de l'heureux point de vue où nous sommes!

PERSONNAGES.

MR. DABELLE, *Chef de Bureau.*

LUCILE, *Fille de M. Dabelle.*

JENNEVAL, *jeune homme faisant son Droit, demeurant chez M. Dabelle.*

BONNEMER, *Caissier de M. Dabelle, ami de Jenneval.*

DUCRONE, *Oncle de Jenneval.*

ORPHISE, *Cousine de Lucile, nouvellement mariée.*

ROSALIE.

JUSTINE, *suivante de Rosalie.*

BRIGARD, *Escroc, Brétailleur, &c.*

UN COMMIS.

UN DOMESTIQUE.

La Scène est à Paris.

JENNEVAL
OU LE
BARNEVELT FRANCOIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DABELLE *seul, assis devant une table couverte de papiers. Il écrit.*

(Un Commis entre & apporte plusieurs lettres, M. Dabelle les ouvre, & à mesure qu'il les lit, il les rend & dit :)

RÉPONDEZ tout de suite à ces trois Lettres. . . Faites expédier le Congé à ces Soldats, qui ont rempli le tems de leur engagement. Rendons des Agriculteurs aux Provinces, & ne violons jamais la foi publique. Elle est encore plus sacrée que celle des particuliers. Pressez cette autre expédition : elle est importante, elle intéresse plusieurs malheureux. . .

(Il a retenu une lettre qui le concerne particulièrement. Il la lit & la tient décachetée à la main. Le Commis se retire.)

Ce jour est donc fait pour me surprendre... (En

élevant la voix.) Non, non, l'ambition de m'allier avec un homme plus puissant & plus riche que moi ne m'aveuglera point. Je veux que sa main se donne avec son cœur. Malheur au père assez dur pour faire, du saint nœud de l'Himen, un lien tissu par l'intérêt. Comte! votre lettre me fait beaucoup d'honneur; mais si ma fille ne vous nomme point, ma réponse est toute faite.

SCENE II.

M. DABELLE, LUCILE.

LUCILE *allant à son père, & lui baisant les mains avec respect.*

Mon père!

M. DABELLE.

Bon jour mon enfant. Je t'attendois ce matin avec plus d'impatience encore que les autres jours. Nous devons avoir un assez long entretien ensemble. J'ai bien des choses à te dire, & je désire que Lucile y réponde avec sa franchise accoutumée.

LUCILE.

Vous me parlez toujours avec tant de bonté. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que je crains de ne pouvoir mériter vos éloges . . . Vous savez le plaisir que j'ai à vous entendre . . . Je ne me suis jamais trouvé embarrassée avec vous; mais combien de fois vous m'avez émue!

M. Dabelle.

Je ſuis trop loin de me reprocher la douceur dont j'ai uſé envers toi pour devoir l'abandonner. Eh! comment peut-on ſe réſoudre à ne pas traiter ſon enfant comme ſoi-même? Ce n'eſt qu'aux ſoins paternels qu'il doit reconnoître celui dont il tient la vie. . . Aſſeyez-vous, ma fille. . . Je ſais vous rendre juſtice. . . (*En s'animant*) Lorſque l'épouſe chérie dont tu me retraces tous les traits, ainſi que les vertus, lorſque ta mère, orgueilleuſe de remplir les devoirs qu'impoſe ce nom ſacré, t'allaitoit ſur ſes genoux, ma Lucile étoit encore au berceau, & dans nos doux entretiens nous parlions déjà de la marier. Au milieu de la joie dont nos cœurs étoient pénétrés, nous jetions pour elle nos regards dans l'avenir. . . (*D'un ton non moins touchant, mais plus ſérieux*) Votre mère eſt morte, Lucile: elle m'a laiſſé ſeul au milieu du travail de votre éducation; mais l'ouvrage commencé par ſes mains, formé ſur le plus noble modèle s'eſt achevé de lui-même; vous me tenez lieu d'elle. . . Mais il eſt une fin pour laquelle vous êtes née. Chaque age a ſa deſtination, & quiconque ne la remplit pas, ſe prépare des malheurs plus grands que ceux qu'il croit éviter. . . Je ſens qu'il vous ſera dur de vous ſéparer d'un père; c'eſt à moi de vous preſſer de choiſir un époux. . . Il faut que je vous quitte un jour, la tombe où repoſe votre mère m'attend. Alors ne m'ayant plus, ſans protecteur, ſans amis, vous reſteriez ſeule. (*Lucile peinée ſe leve & voudroit parler; M. Dabelle lui prenant les mains*) Non, ma fille, il n'y a point de réponſe à cela. Retenez vos larmes, je

mourrai content, mais ce ſera après avoir aſſuré votre bonheur.

Peſons donc ici nos intérêts : vous vous étonnez tous les jours de voir des maiſons, où, ſous une apparente tranquillité, regne la diſcorde ; des Maîtres durs ou gouvernés par leurs valets ; des femmes diſſipées & ſans tendreſſe ; des chefs de famille dont l'enfance ſe perpétue juſques dans la vieilleſſe. O ma fille ! voici l'origine du mal : c'eſt que les meilleures qualités ſe cedent à une triſte opulence. On court après la fortune, on néglige les vertus ſociales. Sous le brillant de la richeſſe, le cœur de l'homme ſe trouve ſouvent bien pauvre. On ſe voit trompé lorſqu'il n'eſt plus tems de revenir ſur ſes pas. Je vous ai accoutumée de bonne heure à diſtinguer le mérite réel de celui qui n'en a que les dehors. Elevée dans la maiſon paternelle, vous y avez vu le vrai, le beau, l'honnête. Le vice ne s'eſt offert à votre imagination que comme ces fantômes qui ſe perdent dans l'ombre. Voici l'age où la raiſon ſe joint chez vous au ſentiment. Voici l'inſtant où je dois être récompenſé de mes peines... Je vous l'ai déja dit, ma fille, plus des trois quarts de mes jours ſont écoulés... Répondez-moi : aurai-je la conſolation de vous laiſſer entre les bras d'un époux ? J'ai toujours attendu que votre cœur parlât : je l'avouerai, j'ai épié avec une ſecrète impatience juſqu'à ſes moindres mouvemens. Digne de choiſir, je lui en ai laiſſé la liberté. Ma maiſon s'eſt ouverte à tous ceux qui pouvoient aſpirer à votre main. Tous ſe ſont déclarés, & vous qui jouiſſez de ma confiance & de mon eſtime, Lucile vous ne me dites rien.

Lu-

LUCILE.

Oser me décider sur un choix qu'il n'appartient qu'à vous de faire, mon père, trop de regrets suivroient mon imprudence. Cette liberté m'est à charge. Je m'égare, je me perds dans l'examen des hommes répandus dans la société, & jugeant trop sévèrement les personnes que vous adoptez peut-être, je préfere l'obéissance. C'est la vertu de mon sexe; & elle convient parfaitement à ma situation. Comment votre fille ne pourroit-elle pas aimer celui que vous aurez choisi pour fils? nommez-le seulement, je lui trouverai des vertus.

M. DABELLE.

Aucun n'est adopté; non, crois-en ton père. Si j'écoutois mon cœur, tremblant, irrésolu, je n'oserois jamais prononcer son nom. Je serois plus sévère que toi-même, & la tendresse d'un père surpasseroit encore ta délicatesse. Je ne vois que trop combien les mœurs, de jour en jour plus corrompues, rendent le plus heureux des liens, le plus difficile à former; mais enfin il est un terme pour se décider. Ne point trouver d'hommes avec qui tu crusses pouvoir passer ta vie, ce seroit faire un outrage à la société. Le jeune homme que tu aimeras, fût-il sans vertus, ne vivra pas longtems avec toi sans les connoître.

LUCILE.

Mon père, épargnez votre fille; vos louanges l'ont fait rougir.

M. DABELLE.

C'eſt par elles que je t'encourage à t'en rendre encore plus digne. Lucile, quand je te loue d'avance de faire le bonheur d'un honnête homme, c'eſt que je ſuis ſûr que tu le feras. Le rang & les richeſſes ſont à tes yeux comme aux miens de futiles chimères. Tu n'écouteras que la voix de ton cœur. Parle, j'attends ton aveu.

LUCILE *avec embarras.*

Eh bien je dompte ma timidité. Nommez-moi donc ceux qui ſe ſont déclarés. Si quelqu'un d'entr'eux peut me décider, je...

M. DABELLE.

Mais perſonne n'ignore ce qui attire ici Dorimon, le jeune Voclair. Madame Deſmare vient tous les jours pour ſon fils; M. Verſal & le Conſeiller ſe ſuivent d'aſſez près. Ils t'ont donné tout le loiſir de les connoître, & chacun demande la préférence.

LUCILE.

Puis-je parler hardiment ſur leur compte?

M. DABELLE.

Il le faut, ma fille.

LUCILE.

Eh bien, je ne vois dans aucun d'eux celui que je nommerai mon époux. M. Dorimon ſe déguiſe trop à mes yeux. On voit qu'il tremble de ſe montrer tel qu'il eſt. Il me ſemble appercevoir en lui un caractère qu'il n'eſt pas facile d'approfondir, & je

redoute un homme impénétrable. Pour le jeune Voclair, il eſt tout ſuperficiel. Il ne m'a pas encore dit un mot qui ſerve à me prouver qu'il puiſſe penſer. Le fils de Madame Deſmare eſt un homme trop indécis pour que je penche jamais en ſa faveur. Je l'ai vu dans une heure changer trente fois d'avis au gré de ceux qui ſe jouoient de ſa volonté. Le Conſeiller a eu le malheur de ſe voir trop jeune en place; il n'a rien appris; il tranche, décide, & ſe croit juge-né de l'Univers: je l'ai trouvé trop grave pour de petites choſes, & trop inconſéquent pour des affaires où l'intérêt général ſe trouvoit compromis. Quant à M. Verſal, il ne m'a fait juſqu'ici la cour qu'en paroiſſant ſous un habit plus élégant que celui de la veille; il ſemble n'exiſter que par ſes belles dentelles & par les fleurs de ſa veſte. Enfin j'ai beau vouloir trouver un mérite qui m'attache, je ne vois autour de moi qu'un éclat emprunté. Eſt-ce ma faute ſi vous m'avez rendue ſi difficile? Celui qui vous appellera ſon père ne doit-il pas poſſéder quelqu'une de vos qualités?

M. DABELLE.

Peut-être y ſuis-je, le Comte de Stal; qu'en penſes-tu?

LUCILE *avec étonnement.*

Le Comte, mon père!

M. DABELLE *en ſouriant.*

Voici ſa lettre, vous me dicterez la réponſe. (*Lucile reçoit la lettre & la lit*) Mais dis-moi tout de ſuite ſi c'eſt lui. Devenir Comteſſe eſt un appas à faire tourner une tête!

LUCILE, *avec nobleſſe.*

Heureuſement, tout ce clinquant ne m'éblouit pas. Je me repréſente le Comte dépouillé de ſes titres & de ſes biens. Je ne vois pas qu'il mérite de l'emporter ſur ſes rivaux. Je ne l'aime point.

M. DABELLE.

Et tu n'aimerois perſonne?

LUCILE, *héſitant.*

Non, mon père.

M. DABELLE, *d'un ton affectueux & ferme.*

Lucile! me parlez-vous vrai?

LUCILE.

Vous me preſſez... Vous m'arrachez un ſecret... Mais comment réſiſter à l'aſcendant de vos bontés?... Comment vous taire... Il faut vous obéir.

M. DABELLE.

S'il eſt des ſecrets que tu ne puiſſes épancher dans le ſein d'un père qui te traite en ami, je ne demande plus rien.

LUCILE, *avec tendreſſe.*

Je n'aurai jamais d'autre confident que vous. Vous me guiderez, vous me conſolerez... Je crains d'aimer... Je crois que j'aime... Je fais un effort ſur moi-même, c'eſt le plu grand, ſans doute... Mais du moins n'oubliez pas...

M. DABELLE.

Eh! ma fille, méconnoîtrois-tu ton père?

LUCILE.

Le cœur me bat: pourquoi donc ſuis-je ſi tremblante?

SCENE III.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

(Bonnemer eſt entré à pas lents, le front baiſſé, les bras croiſés.)

M. DABELLE.

VOICI Bonnemer. *(A part.)* Il paroît affligé. *(Haut.)* Qu'avez-vous mon ami?.. Vous me paroiſſez tout troublé. Puis-je ſavoir quel chagrin?..

BONNEMER, *d'un ton triſte.*

Ah! Monſieur, on eſt bien trompé dans ce monde. Il faut renoncer déſormais au doux plaiſir de la confiance. Tel qui porte une phiſionomie honnête, porte une phiſionomie menteuſe. Dans ce ſiècle, la jeuneſſe eſt impénétrable. Cette Ville malheureuſe eſt ſi propre à favoriſer, à entretenir ſes déſordres. Qui l'eût dit?.. Jenneval... Malheureux jeune-homme!

M. DABELLE, *ſurpris.*

Eh bien Jenneval? *(A ſa fille qui fait un mouvement pour ſe retirer.)* Demeurez ma fille, nous devons reprendre notre entretien.

BONNEMER.

Monſieur, j'ai connu ſon père. Nous fûmes amis trente ans. Il mourut dans mes bras. Il m'a recommandé ſon fils en expirant. Veillez ſur lui, me dit-il, guidez ſa jeuneſſe; il ſera ſuſceptible de grandes paſſions; préſervez-le des malheurs qu'elles enfantent. Se pourroit-il qu'une ſource auſſi pure ſe fût corrompue, qu'il eût dégénéré de ce ſang vertueux? Il paroiſſoit ſi ſage, ſi rangé!.. Non, c'eſt une choſe, qui me paſſe encore... Malheureux Jenneval!

LUCILE, *a part.*

O ciel! Que va-t-il annoncer?

M. DABELLE.

Eh bien; qu'a-t-il fait Jenneval? Poſſedez-vous.

BONNEMER.

Ah! vous allez être pénétré de douleur. Ce jeune homme, dont vous m'avez vu l'ami ſi zélé, n'eſt plus digne de mon amitié. Il m'a trahi.

M. DABELLE.

Comment?

BONNEMER.

Je l'avois chargé d'aller recevoir cette lettre de change que je dois rembourſer demain en votre nom. Eh bien, Monſieur, j'ai des nouvelles poſitives qu'il a reçu l'argent, & depuis ce jour je ne l'ai point revu.

LUCILE, *à part.*

Malheureuse! cache ton trouble.

M. DABELLE, *froidement.*

Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit à la campagne, chez son oncle, depuis quatre jours?

BONNEMER.

Et voilà ma faute. J'ai voulu cacher quelque tems la sienne. J'ai déguisé la triste vérité pour lui donner le tems du repéntir. C'est moi qui ai introduit Jenneval dans cette respectable maison, l'asile des vertus. Il obtint votre estime, je voulois la lui conserver; mais hélas! c'est un jeune homme perdu. Qu'il me cause de chagrin! J'ai cru que la seule idée de mes inquiétudes le rameneroit vers moi; mais on l'a vu promener ses pas dans une de ces maisons écartées, où la débauche sans doute entretient ses tristes victimes. Jugez si je dois encore l'adopter pour mon ami, & si je n'ai pas des larmes à verser sur cette ame honnête qu'un moment a corrompue. Je reculois toujours, enfin il a bien fallu vous tout avouer.

M. DABELLE.

Ce que vous venez de m'apprendre m'étonne & m'afflige. Je lui ai connu de la droiture, des mœurs; cette action est bien contraire à son penchant naturel; mais la fougue, l'emportement, la jeunesse, l'exemple... On l'aura séduit, mon cher Bonnemer, on l'aura séduit. Vous avez besoin de courage & de vigilance. Agissez, mais prudemment; taisez cette avanture. Un mot prononcé dans la première chaleur du

reſſentiment a fait quelquefois un tort irréparable ; deux mille écus ne ſont rien ; mais perdre un cœur ſenſible & bien né, voilà ce qu'il eſt important de prévenir. Souvent une imprudence a reçu dans la bouche de la malignité tous les caractères du crime, & l'on a flétri pour le reſte de ſes jours un homme vertueux, mais foible. Tout en l'obſervant, ayez l'air de vous repoſer de ſa conduite ſur lui-même, marquez-lui encore de l'eſtime; s'il revient repentant, il aura toujours les mêmes droits ſur mon cœur. Courez, arrachez-le au vice, il reconnoîtra votre voix, il ſentira le remords & nous le retrouverons tel que je l'ai connu.

BONNEMER, *en regardant Lucile.*

Ah! Mademoiſelle, quel père, & pour moi quel ami! (*à M. Dabelle*) Votre générosité réveille la mienne. La pitié ſuccede à mon indignation. Comment ne ſerois-je point indulgent? c'eſt vous qui m'en donnez l'exemple.

M. DABELLE.

Les momens ſont chers. Prévenez les progrès rapides de la corruption ; mais couvrez ſa faute du voile le plus ſecret. Faites-lui même entendre que je n'ai rien appris. Que la honte s'éveille dans ſon ame ſans qu'il connoiſſe l'affront ; car quiconque ſe voit une fois avili n'a plus le courage de rentrer dans le ſentier de la vertu.

BONNEMER.

Ah! Que ne peut-il vous entendre!

SCENE IV.

M. DABELLE, LUCILE.

M. DABELLE.

Ma fille, cet honnête homme nous a troublés. Mais tu pleures, tu t'attendris sur cet infortuné qui s'égare.., Va, il peut se relever de sa chute & tirer un plus grand éclat de sa faute même... J'ai vu tes larmes, embrasse-moi, & surtout ne me déguise plus rien.

LUCILE.

J'étois prête à céder à vos instances, mon père. Imprudente! j'aurois prononcé peut-être un nom qui, l'instant d'après, m'eût fait rougir... Non, souffrez que je vous rende le droit qui vous appartient; est-ce à moi de choisir, quand vous-même êtes embarrassé... Que d'exemples effrayans pour une fille craintive!... Vous le voyez, Jenneval & tant d'autres dont la conduite paroissoit exempte de blâme.... La jeunesse se corrompt de plus en plus; & comme vous le disiez il y a un instant, le mariage, dans ce siècle, est un nœud trop dangereux à former.... Laissez-moi toujours vivre auprès de vous. Je vous en conjure au nom de vos bontés. Croyez que le plaisir de vivre avec un père peut balancer celui d'avoir un époux. Pourquoi tant craindre d'un avenir dont le ciel prendra soin?

M. DABELLE.

J'interprète ton silence, ma chère fille, il m'intéresse, il me touche... Va, mon enfant, je sai qu'il est un age... qu'il est des passions... Mais elles ne seront pas plus fortes que l'amitié, que les principes d'honneur, que la vertu... Calme-toi.

LUCILE.

Pardonnez à votre fille...

UN DOMESTIQUE *entre.*

Monsieur, M. Jenneval demande à vous parler en particulier.

LUCILE.

Je ne supporterai jamais sa vue... Ah! mon père, souffrez que je me retire.

M. DABELLE.

Allez, ma fille.

LUCILE *fait deux ou trois pas, & revenant, elle dit.*

Cependant si vous étiez fâché contre moi, j'aimerois mieux vous dire tout.

M. DABELLE.

Va, mon enfant, ton cœur ne peut être longtems à mes yeux une énigme difficile. (*seul*). En croirai-je mes soupçons! Ciel! change son cœur, ou du moins rends digne du sien le cœur qui s'est égaré.

SCENE V.

M. DABELLE, JENNEVAL.

JENNEVAL *entre en regardant s'ils sont seuls.*

MONSIEUR, j'ai longtems balancé la démarche que je viens faire.... Je marche en tremblant, je parcours avec effroi cette maison qui m'est si connue... Coupable, je n'ose lever les yeux vers vous. Ah! Dieu, qu'il est cruel de porter la confusion sur le front & le remords dans le cœur... J'ai été un ingrat, j'ai trahi la confiance d'un bienfaiteur, j'ai mis votre ami, le mien, dans le plus cruel embarras. Plaignez-moi, plaignez un malheureux jeune homme qui chérit l'honneur & qui a fait une action déshonorante. Mais quelque étonnante que vous paroisse ma conduite, je ne puis accuser ici l'emploi que j'ai fait de cette somme: je la dois, c'est une dette sacrée; c'est la première sans doute que j'acquitterai... permettez qu'à l'instant même je vous offre des engagemens...

M. DABELLE.

Quels sont ces engagemens, Monsieur?

JENNEVAL.

De vous signer une obligation dont vous me dic-

terez la forme. Je ſuis encore en tutelle; mais bientôt j'eſpere....

M. DABELLE.

Jenneval, répondez-moi, & oſez me regarder. Quelque affaire ſecrète, quelque accident imprévu vous auroit-il forcé à détourner le dépôt qui vous étoit confié?

JENNEVAL.

Rougirois-je devant vous ſi je n'étois que malheureux? Viendrois-je le front baiſſé ſubir l'affront?.... Vous me pardonneriez, Monſieur, que je ne me pardonnerois pas à moi-même. Je pourrois inventer ici quelque excuſe pour colorer ma baſſeſſe; mais ma bouche ne ſait point proférer un menſonge... N'attendez de moi aucun autre aveu. Dans un trouble inexprimable & nouveau pour mon cœur, je me trouve emporté malgré moi; voilà tout ce que je puis vous dire.

M. DABELLE.

Emporté malgré vous, foible jeune homme! Vous le croyez... Ajoutez un pas de plus à la démarche que vous venez de faire, & je vous réponds de l'eſtime univerſelle. Votre ſenſibilité a beſoin d'un frein puiſſant qui la réprime. Si les paſſions nous égarent, la voix d'un ami peut nous remettre dans le ſentier que notre aveuglement abandonnoit. Il peut nous guérir, nous conſoler... Ma maiſon eſt toujours à vous, cher Jenneval, demeurez-y, & puiſſe l'air qu'on y reſpire, faire rentrer dans votre ame le calme & la tranquillité de la raiſon.

JENNEVAL, *du ton le plus touché.*

Je me sens indigne de l'habiter désormais. Je ne suis pas né pour ce paisible asile. Son souvenir ne me quittera point, mais il sera toujours comme un poids accablant qui pèsera sur mon cœur... Par pitié oubliez-moi... Ne me laissez pas voir tant de bontés, faites plutôt éclater votre indignation... Abandonnez un homme qui s'est avili, & ne songez qu'à ce qu'il vous doit.

M. DABELLE.

Ce que vous me devez n'est rien en comparaison de ce que vous vous devez à vous-même... Vous parlez d'engagemens... Si vous ignorez ceux que vous avez contractés avec moi, malheur à vous; votre dette ne s'acquitera jamais; vous avez de la grandeur d'ame, ne la poussez point jusqu'à l'orgueil. La vertu n'est pas bornée à ne commettre aucune faute, mais a réparer celles qu'on a commises. Consultez l'honneur & vos devoirs, & venez me parler ensuite. Vous ne m'avez vu ni chagrin ni sévère; si votre cœur s'obstine à vouloir conserver des secrets aussi mystérieux que les vôtres... Vous les garderez, Monsieur. (*Il fait quelques pas pour s'en aller & revient en disant.*) Jenneval, écoutez. Vous n'avez rien perdu de mon estime & de mon amitié; je vous le répete. Attendez ici Bonnemer; vous avez besoin d'un ami sage & prudent & je me plais à penser que vous méritez encore d'avoir un tel ami.

SCENE VI.

JENNEVAL, *seul.*

J'ÉTOIS prêt de tomber à ses pieds. Qui m'arrêtoit?.. Rosalie, Rosalie, laisse-moi respirer. Tu maîtrises tout mon être. Tout ce qui n'est pas toi n'a plus d'empire sur mon ame... Cruelle! tu semblois me promettre le bonheur... Hélas! au lieu de te rendre heureuse, je me perds avec toi; c'est pour toi seule que j'aspire à des biens dont je savois me passer... Que le séjour de cette maison me paroît tranquille!.. Où est le tems que je pouvois l'habiter sans rougir?.. Où retrouver ce calme délicieux qui m'accompagnoit près de Lucile?.. Quel doux sentiment me faisoit tréssaillir à l'aspect de son père?... Je le regardois déjà comme le mien... Sa candeur, ses vertus... Ai-je oublié jusqu'à sa tendresse? Rosalie, Rosalie, ah! pourquoi l'amour que tu m'inspires, m'emporte-t-il tout-à-coup si loin de mes devoirs?.. Lucile ne m'a jamais rendu coupable... Fuyons ces lieux où chaque objet me fait un reproche... Souveraine de mon cœur, l'ascendant de tes charmes m'entraîne... Je ne puis te résister... dispose de mes jours. Heureux ou malheureux, mon sort est de vivre à tes genoux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scène représente l'appartement de Rosalie. L'ameublement est neuf. Une toilette est toute dressée: Rosalie est dans un déshabillé élegant.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE, *en se regardant dans le miroir.*

COMMENT me trouves-tu ce matin: J'ai peu dormi, mes yeux ont, je crois, perdu quelque chose de leur vivacité.

JUSTINE.

Oh, je vous conseille de vous plaindre. Jamais vos grands yeux noirs n'ont été plus doux & plus brillans, & je ne sais quel air de tendresse répandu sur votre phisionomie la rend charmante, & votre sourire... Vos yeux font tout ce qu'ils veulent faire... Hier encore, Jenneval les contemploit avec un transport si vrai & toujours si nouveau que je prenois du plaisir à le considérer dans l'extase de l'amour.

ROSALIE.

De sorte que Jenneval te paroît toujours beaucoup amoureux de moi?

JUSTINE.

A mesure qu'ils jouissoient, ses regards devenoient plus avides: ce jeune homme brûle d'une flamme bien sincère.

ROSALIE.

Il est aimable, je l'avoue; mais il a un défaut.

JUSTINE.

Lequel, s'il vous plaît?

ROSALIE.

Mais c'est de n'avoir pas seulement dix mille écus de rente. Il a le cœur tout neuf, & l'esprit romanesque. J'ai soin d'entretenir cette ardeur respectueuse. Il est homme à grands sentimens, & rien n'est assurément plus étrange dans le siècle où nous vivons. Il ne manque point d'esprit, mais il est ombrageux, timide, indécis, quoique d'un caractère sensible. Cependant il est héritier d'une assez grosse fortune, il est docile à ma voix, il m'idolâtre. Allons, toute réflexion faite, je dois vivre avec lui.

JUSTINE.

Vous avez raison. Avec votre esprit & votre beauté que chacun admire, profitez de vos jours brillans pour vous assurer un jeune homme libéral & passionné. Que mon exemple vous serve de leçon. Une maladie de six mois m'a volé tous mes attraits & avec eux mes plaisirs & ma fortune. Autrefois l'on me servoit, & ce m'est un bonheur aujourd'hui de vous servir.

ROSALIE.

Va, les hommes sont nos plus grands ennemis.

Leurs

Leurs ſoins ſont intéreſſés & barbares ; ils ſont tous ingrats, & ils oſent encore nous mépriſer ; une guerre ſecrète regne entre nos deux ſexes, ce ſont des tyrans qui veulent nous ployer ſous leur joug, mais plus foibles nous devons avoir recours à l'artifice, & paroître le contraire de ce que nous ſommes ; ainſi nous nous vengeons... Puiſque je maîtriſe Jenneval, je puis eſpérer qu'enfin... Oui, de la réſerve ſans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais ſans foibleſſe ; voilà tout ce qu'il faut pour le ſoumettre... Mais il y a une heure que je devrois être en état de paroître... Quand Jenneval viendra, qu'on l'annonce... Enfin, voici Brigard.. Allez...

(Juſtine ſort.)

SCENE II.

ROSALIE, BRIGARD.

(Il doit avoir l'air d'un homme qui a paſſé la nuit.)

BRIGARD.

J'AUROIS donné cette nuit ma vie pour une obole. J'ai joué d'un malheur effroyable ; j'ai perdu tout ce qu'on pouvoit perdre .. J'ai du noir dans l'ame.

ROSALIE, *avec familiarité.*

Libertin! Tu n'es donc pas trop ſatisfait de ta journée? Et depuis, as-tu été aux informations?

BRIGARD.

Oh, je n'y ai point manqué. Jenneval n'eſt point riche par lui-même, comme tu l'as fort bien deviné; mais il a un oncle opulent dont il eſt l'unique héritier. Le jeune homme eſt encore ſous la tutelle de cet oncle qui vit à la campagne à quatre lieues d'ici. On me l'a peint comme un homme fort bizarre, dur...

ROSALIE.

Cet oncle eſt donc bien riche?

BRIGARD.

Oui; de plus, avare.

ROSALIE.

Et combien de tems peut-il vivre encore?

BRIGARD.

Mais dix à douze années. Il peut pouſſer juſques-là.

ROSALIE.

Dix à douze années! ô ciel!

SCENE III.

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE.

MONSIEUR Jenneval, Mademoiſelle.

ROSALIE, *à Brigard.*

Vîte, paſſe de l'autre côté.

BRIGARD, *en s'en allant.*

Au revoir.

SCENE IV.

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

(*Roſalie prend un air riant & agréable. Jenneval la ſalue, la regarde tendrement, & lui baiſe la main.*)

JENNEVAL.

AH! chere Roſalie, je ne trouve qu'ici le bonheur & la joie.... Non, jamais je n'ai eu plus de beſoin de me trouver auprès de vous.

ROSALIE.

Mon cher Jenneval, qu'avez-vous? Et que vous ſeroit-il arrivé?

JENNEVAL.

Rien que je n'euſſe dû prévenir.... Roſalie, je voudrois être ſeul un moment avec vous.

(*Roſalie fait un ſigne à Juſtine qui ſort, & fait asſeoir Jenneval à côté d'elle. Jenneval continue.*)

Me croirez-vous, chere Roſalie. Je vous répete que je vous aime, je vous le dis du fond de l'ame, & je venois dans le deſſein de rompre avec vous pour jamais.

ROSALIE.

Avec moi, ciel! Comment?

JENNEVAL.

Mon cœur eſt ſur mes lèvres. Chère Roſalie, retenez vos larmes.... Ecoutez-moi... Je ne puis parler.

ROSALIE.

Vous m'étonnez, vous m'inquiétez..... Jenneval que voulez-vous dire?

JENNEVAL.

Que je ſuis un malheureux indigne de vous & de l'eſtime des hommes..... Vous allez rougir de m'entendre.... Mais avant que l'aveu échappe de ma bouche, dites: m'aimez-vous, Roſalie? Si vous ne m'aimez pas avec paſſion, je ſuis perdu.

ROSALIE.

Pouvez-vous inſulter à ma tendreſſe par un ſem-

blable doute? Ah! Jenneval, si j'ai évité quelquefois vos regards, vos transports, c'est qu'un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fière. Le ciel en me donnant la sensibilité, m'a fait là un présent bien dangereux... Oui, vous êtes un ingrat, si vous pensez ce que vous dites.

JENNEVAL.

Je ne doute plus de votre amour, mais puisque ce cœur est à moi, il me pardonnera.... Je ne dois plus hésiter.... Lorsque je vous vis pour la première fois, Rosalie, ce fut de ce moment que je sentis la douleur de n'être pas né riche. Cependant n'écoutant que cet amour dont vous daignez m'assurer encore, vous vîtes en moi seul l'heureux mortel à qui vous accordâtes votre confiance. Mon bonheur eût été parfait, si ma fortune présente eût répondu à mes désirs. Je n'eus jamais la force de vous avouer que mes moyens étoient au-dessous de ce que vous pouviez attendre; mais ne pouvant en même tems vous voir former d'inutiles souhaits, j'ai tout tenté pour vous prouver mon amour; je suis loin de vanter mon zèle; que dis-je? C'est à vos pieds que je viens rougir de m'être déshonoré; je vais perdre votre estime, mais souvenez-vous que sans l'amour le plus extrême, je serois encore innocent.

ROSALIE.

Et de quel crime êtes-vous donc coupable?

JENNEVAL.

J'ai trahi la confiance d'un homme respectable que je n'ose plus nommer mon ami... Ces deux mille écus que je remis entre vos mains, il y a

huit jours, tant pour fournir à cet ameublement, qu'à notre dépenfe ; cet argent n'étoit point à moi, . . . J'ai tâché de dérober jufqu'ici à vos yeux les remords qui me tourmentoient. . ., J'ai des efpérances ; mais pour le moment je me trouve fous la loi d'un tuteur. . . . Eft ce affez m'humilier à vos yeux ? . . . A préfent, ofez me répondre, m'aimez-vous encore ?

ROSALIE.

Vous croyez donc que c'étoient ces richeffes qui m'attachoient à vous. . . . Vous me faifiez cette injure, vous Jenneval ! Ah ! reprenez vos dons. Si je les ai acceptés, c'eft parce que c'étoit votre main qui me les offroit. Je n'ai point eu cette fauffe délicateffe qui tient à l'orgueil ou à l'indifférence. Je n'ai point rougi de tout partager avec celui à qui j'avois donné mon cœur. . . . Oui, je fuis piquée, mais c'eft de votre défiance. Pourquoi ne m'avez vous pas parlé avant de commettre une telle imprudence, je vous l'aurois épargnée ? . . . Je vous aime toujours, Jenneval, ouvrez-moi votre cœur : quels font aujourd'hui vos deffeins ?

JENNEVAL.

Sans cet aveu qui me charme & qui me rend pour toujours à vous, j'allois fuir pour ne reparoître jamais à votre vue. Pardonnez, je vois que vous ne m'aimez que pour moi. . . Je fors de chez ce digne homme que j'ai trompé. Guidé par le repentir, je me fuis offert à toute l'indignation que je méritois. Il m'a parlé avec bonté, & j'ai mieux apperçu toute la honte qui m'environnoit. Je ne puis la fupporter plus longtems. (*Avec*

feu). Je suis sûr de toute ta tendresse, chère Rosalie... Eh bien, ayons ce courage que l'amour inspire. Que l'amour nous tienne lieu de richesses coupables.... Est-il de plus doux plaisir que la paix de l'ame? Allons habiter un simple réduit où nous goûterons le bonheur sans remords. Qu'importe un séjour moins brillant à deux cœurs qui s'aiment!.. Je vendrai ces meubles qui me reprochent ma honte. . . Je restituerai la somme que j'ai détournée. Un jour viendra, Rosalie, que le ciel couronnera notre constance. Pour vivre obscurs, nous n'en vivrons pas moins heureux. Que dis-je? Rentré en grace avec cet ami qui m'aime & que j'estime, je n'aurai plus de remords, & tous nos jours couleront paisibles & fortunés.

ROSALIE.

Mon ami, vous parlez de remords, comme si vous étiez un grand criminel. Je vous ai écouté patiemment. J'estime la noblesse de votre ame, mais son excessive sensibilité vous abuse. Pour avoir commis une faute, au fond très-réparable, faut-il connoître le désespoir? Vous poussez toujours les choses à l'extrême. Cela est dans votre caractère, & c'est un défaut. Songeons paisiblement aux moyens d'accorder ce que vous devez à l'honneur; mais en même-tems ce que vous devez à vous-même pour votre propre félicité. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un oncle assez riche de qui vous attendiez un jour?..

JENNEVAL.

Ah! De qui me parlez-vous? Son nom seul m'ins-

pire l'effroi. Si jamais il découvroit notre liaiſon, je ne ſaurois comment me dérober à ſon reſſentiment. Homme ſévère, inflexible... Non, Roſalie, jamais je n'aurai recours à lui; & ce qui doit hâter encore plus une juſte reſtitution, c'eſt la crainte trop bien fondée que ma faute ne parvienne bientôt à ſon oreille.

ROSALIE.

Vous ne m'avez point entendue, Jenneval. De grace, n'outrez rien. Point de déclamation. Répondez-moi: a-t-on paru bien furieux contre vous chez M. Dabelle?

JENNEVAL.

Je vous l'ai dit: on m'a reçu avec trop d'indulgence, & c'eſt ce qui me déchire le cœur.

ROSALIE.

Eh bien, on ne vous voit donc pas ſi coupable que vous vous imaginez l'être. En homme habile, profitez de cette bienveillance. Ne ſauriez vous prendre des arrangemens avec ces perſonnes qui vous connoiſſent & vous eſtiment? Elles n'ignorent pas que l'héritage de votre oncle ne ſauroit vous manquer. Il n'eſt pas immortel. Un emprunt légitime n'eſt défendu, ni par les loix, ni par l'honneur. Ce conſeil que je vous donne, au moins, Jenneval, vous le verrez par la ſuite, eſt parfaitement déſintéreſſé. Jeune, & dans l'age où vous devez paroître, laiſſerez-vous échapper ce tems heureux qui fuit & ne revient plus. Vous ne me ferez pas l'injure de penſer que j'aie ici quelque vue d'intérêt... (*du ton le plus tendre.*) Va mon cher Jenneval, un réduit

obſcur, une vie ſolitaire, une chaumière dans un village, tout me ſera égal, pourvu que je la partage avec toi... Je veux ton bonheur, & je t'aime trop pour y renoncer; mais toi, Jenneval, tu n'es pas aſſez décidé.

JENNEVAL.

Parlez, & je vous jure de l'être.

ROSALIE.

Garde-toi donc de former le projet de vivre dans cette médiocrité honteuſe, qui attire à coup ſûr le ſourire du mépris. Crois-moi, je connois le monde. Il pardonne tout hors les ridicules, & la pauvreté eſt le plus grand à ſes yeux. Si tu ne t'y préſentes pas avec un certain éclat, mieux vaudroit n'y jamais paroître. Le monde juge l'habit, la demeure, la dépenſe: tout cela tient à l'homme. Le monde peut juger fauſſement; mais il juge ainſi. Uſe de toutes les reſſources que tu peux avoir. Quelque argent anticipé ſur tes revenus futurs, au lieu de renverſer ta fortune ne peut que l'établir plus ſurement. Les gens riches ou ceux qui paroiſſent l'être, s'attirent les uns les autres & forment un corps ſéparé. Un étranger n'y eſt point admis, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs. Il faut ſemer l'argent pour le recueillir enſuite. Sans un coup déciſif, Jenneval, vous ne ferez que languir, & vous perdrez avec vos plus belles années juſqu'à l'eſpoir de vous faire un état. C'eſt donc une ſageſſe, une prudence; je dirai plus, une économie de forcer le crédit en cas de beſoin. Mon bon ami, il n'y a donc qu'une ter-

reur enfantine, ou une inexpérience abſolue qui ait pu vous empêcher juſqu'ici d'avoir recours à ces moyens utiles. Je ne vous preſcris point la prodigalité. Je déſire ſeulement que vous vous mettiez en état de vous faire honneur de ce qui vous appartient. Si vous avez des amis, leur bourſe doit vous être ouverte. On s'intrigue, on s'arrange. On trouve un peu d'un côté, un peu de l'autre. Un jour vient qui paie le tout. Que dis-je? Le jour où vous ſortirez de tutelle n'eſt pas ſi éloigné. La nation eſt partagée en deux portions: en gens qui prêtent & en gens qui empruntent. Pourquoi rougiriez vous de faire ce que fait la moitié du monde?

JENNEVAL.

Je ſens la force de vos raiſons. Mais, ſoit ignorance, ſoit timidité, ſoit répugnance ſecrète, mon cœur a toujours héſité.

ROSALIE.

Si vous m'euſſiez parlé plutôt, au lieu de commettre une telle étourderie, j'aurois pu vous indiquer...

JENNEVAL.

Se peut-il? J'oſerois eſpérer...

ROSALIE.

Je veux vous laiſſer un peu de regret d'avoir manqué de confiance envers moi, de ne m'avoir pas ouvert votre ame, d'avoir pu faire un ſeul pas, ſans en faire part à celle qui ne réfléchit que pour vous rendre libre & heureux.

JENNEVAL.

Ah! divine Rosalie!.. Pardonnez...

SCENE V.

ROSALIE, JENNEVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

MADEMOISELLE, une perſonne demande M. Jenneval, & s'obſtine à vouloir lui parler.

ROSALIE.

Mais avez-vous dit qu'il n'étoit point ici?.. Ne laiſſez point entrer.

JENNEVAL *ſurpris.*

Qui viendroit? Et d'où pourroit-on ſavoir?.. Mais j'entends ſa voix... O ciel! c'eſt Bonnemer, c'eſt mon ami... Non, je ne puis... Il faut que je l'entende...

ROSALIE, *d'un ton artificieux.*

Il eſt trop juſte... Nous nous reverrons, mon cher Jenneval.

(*Roſalie ſe retire dans un cabinet voiſin.*)

SCENE IV.

BONNEMER, JENNEVAL.

BONNEMER, *derrière le Théâtre.*

Il eſt ici, vous dis-je... Je le ſais... Je veux lui parler... J'entrerai... (*avec exclamation.*) Ah! cruel ami, que vous me donnez de peine!.. Etes-vous bien réſolu à déſoler tous ceux qui vous connoiſſent?.. Jenneval, cher Jenneval; pourquoi n'êtes-vous pas déjà dans mes bras?

JENNEVAL.

C'eſt que je me rends juſtice... Mes peines ſont pour moi... Laiſſez-moi, de grace... Votre préſence me fait trop ſouffrir... Un jour nous pourrons nous revoir... Mais pour aujourd'hui, je vous le dis ſans détour, je ne veux entendre ni reproche ni conſeil.

BONNEMER.

Ami aveugle! mon amitié t'importune! Tremble à la vue du précipice, lorſque ma main vient t'arrêter ſur le bord. Voilà donc pour qui tu t'égares, pour qui tu abandonnes ceux qui te furent ſi chers! c'eſt pour une femme mépriſable.

JENNEVAL.

Arrêtez, Bonnemer; n'inſultez pas à l'objet que j'aime. Si vous venez ici pour l'outrager, je conſens plutôt à ne plus vous voir.

BONNEMER.

Je fortirai, jeune infenfé. J'abandonnerai mon ami, puifqu'il le veut. Je retournerai fans lui chez le généreux Dabelle, chez ce père refpectable qui t'aime, qui te plaint, qui t'attend; qui à l'exemple de fa fille, verfera plus d'une larme, en apprenant que tu rejettes jufqu'aux foins de l'amitié. Adieu, embraffe-moi du moins pour la dernière fois.

JENNEVAL *ému & lui prenant la main.*

Non... Demeurez un inftant.

BONNEMER, *avec le cri de l'ame.*

Eh! j'ai perdu ton cœur, ta confiance. Tu t'es caché de moi, & ce fut là l'origine de tes défordres. Ta folle paffion t'expofe à de plus grandes fautes encore que celles que tu as commifes. Je fuis toujours le même; & toi, Jenneval, qu'es-tu devenu? Pourquoi ton cœur eft il changé? Dis-moi donc qu'eft devenu mon ami?

JENNEVAL.

Ah! fi tu l'es, dépofe donc cette âpre auftérité, qui condamne toujours, & qui ne veut rien fentir. Tu ne connois pas celle que j'adore; fi tu l'avois vue... Tu fais que dans cette honorable maifon, où l'on ne m'a que trop bien reçu à ta recommandation, je pouvois être le plus heureux des hommes. Les graces, les vertus, les charmes de Lucile, m'attacherent à tous fes pas. Je croyois l'aimer... Mais que depuis un mois j'ai fenti la différence de ce tendre intérêt qu'infpire la douceur, & de ce feu tumultueux qu'allume la beauté! As-tu connu cet afcendant

impérieux? Dès l'instant que j'apperçus Rosalie, je reçus un nouvel être... Il falloit mourir ou tomber à ses genoux; j'y tombai, & je ne vis plus qu'elle dans l'univers, & la vie ne me parut un bienfait des cieux, que parce que désormais je pouvois en consacrer tous les instans sous ses yeux... Je t'ai fui dans ces momens, craignant d'être guéri, redoutant tes conseils. Je les redoute encore... Ne me force pas à devenir plus coupable... Furieux que je suis, je sacrifierois l'amitié même à l'amour. Pardonne, je t'ouvre mon cœur. Il est en proie aux transports les plus violens... Cher Bonnemer, je crois cependant que je serois fortuné si je jouissois des biens que la providence m'a accordés. Je les partagerois avec l'objet qui me fait chérir l'existence; mais un oncle, en me refusant ce que j'avois droit d'attendre, a été le premier auteur de ma faute... Tu connois son humeur intraitable... Je ne lui exposerai point des besoins qu'il ne comprendroit pas. Les plus chers sentimens de mon cœur sont oppressés sous sa tyrannie... O mon ami! j'ai voulu être libre en aimant, & je sens que la main de la nécessité m'a chargé de chaînes encore plus pesantes.

BONNEMER.

Cette passion, fondée sur les sens, ne te causera que du trouble & du désespoir. Crois-moi, Jenneval, il ne tient qu'à toi de briser tes liens; le veux-tu?

JENNEVAL.

Que tu connois peu l'amour, si tu penses qu'on puisse ainsi l'assujettir! Moi! que je renonce au plai-

ſir d'être aimé... Ah! Il eſt trop fait pour ce cœur tendre & qui le goûte pour la première fois... Un orage violent s'eſt élevé dans mon ame, & malgré mes combats, ma honte & ta douleur, jamais je n'ai ſenti ſi vivement l'avantage d'être né ſenſible. Crois-moi: il eſt affreux de vivre ſans aimer, & lorſque notre cœur rencontre l'objet heureux qui le captive; ami, c'eſt le Ciel qui l'amene ſous nos regards pour achever notre bonheur. Nous y refuſer, n'eſt plus alors en notre pouvoir.

BONNEMER.

Ce n'eſt point le ſentiment de l'amour qui eſt criminel, c'eſt l'objet que tu as choiſi;.. Ah! Si Lucile avoit fixé ton choix, tous les cœurs y auroient applaudi. Ta félicité ſeroit pure, aucun nuage ne la troubleroit. Au plaiſir que donne l'amour, ſe joindroit celui de l'approbation publique.

JENNEVAL.

Je n'écouterai que la voix qui commande au fond de mon cœur; elle me parle, elle me raſſure; elle me dicte de nouveaux devoirs.... J'aime..... Si je pouvois diſpoſer de ma main, j'irois de ce pas la lui aſſurer ſolemnellement aux pieds des autels... Il faut que des nœuds éternels nous enchaînent l'un à l'autre... Je ne ſerai heureux que lorſque je pourrai l'avouer & la montrer à tous les yeux, portant mon nom & poſſédant mon cœur. Mais tu ſais que la mort d'un père m'a donné un maître deſpotique. Il me reſte un ami, l'aurai-je encore longtems?

BONNEMER.

Il te restera malgré toi, infortuné Jenneval. Pourrois-je t'abandonner dans l'égarement où ton inexpérience t'entraîne? Ton cœur est encore honnête, quoique livré au désordre; mais prends garde, la contagion du vice t'approche de près, elle flétrira bientôt tes mœurs aimables. Alors tu deviendras vil, alors tu ne seras plus mon ami... Ah, crédule jeune homme! ce n'est point ici où demeure celle avec qui tu dois passer ta vie... Elevé dans les bras d'une facile confiance, tu ignores les artifices d'une femme perdue, tu n'apperçois point les piéges qu'elle multiplie sous tes pas.

JENNEVAL.

Tu n'imagines pas, Bonnemer, à quel point tu m'affliges. Je ne t'avois jamais vu injuste... Va, crois-moi, sans sa vertu...

BONNEMER.

Sa vertu!

JENNEVAL.

Oui, son ame est remplie de délicatesse... C'est sa vertu qui me rend malheureux... Ses graces & sa franchise temperent seules la sévérité de sa réserve... (*avec chaleur*). Mais il n'y a personne au monde qui puisse savoir cela mieux que moi...

BONNEMER.

Ne nous emportons point sur les termes... Ami Jenneval, c'est donc une fille honnête, sincère, vertueuse, qui s'est jetée dans tes bras, qui t'a fait violer tous tes devoirs, à qui tu as donné un bel ameu-

ameublement, qui l'a accepté. . . Où eſt ta raiſon?

JENNEVAL.

Que tu me fais ſouffrir!.. Change de langage... Qui de nous deux doit juger de l'état où ce cœur doit être heureux?..

BONNEMER.

Tes yeux ſont faſcinés, & de nouveaux remords t'attendent. C'eſt une femme mépriſable, te dis-je. Périſſent ces infâmes courtiſanes, la honte de leur ſexe!

JENNEVAL, *avec le cri de la douleur.*

Elle?.. Roſalie!.. Tu l'outrages! Adieu, je me retire.

BONNEMER, *d'un ton ferme & tendre.*

Si tu ne m'étois pas auſſi cher, je me ſerois déjà retiré, ou plutôt je ne ſerois pas venu te chercher ici. Oſe me répondre. Eſt-ce ma cauſe ou la tienne que je ſoutiens en ce moment? T'ai-je jamais trompé? Reviens, lis en mon ame le motif qui me fait agir; vois toute ma tendreſſe, & ſois enſuite aſſez inſenſible pour refuſer la main que je te préſente.

JENNEVAL, *la ſaiſiſſant avec transport.*

Je l'accepte comme celle d'un bienfaiteur, d'un ami. C'en eſt fait, je n'aurai plus rien de caché pour toi; mais reſpecte l'innocent objet d'un amour malheureux. Je lui avois juré un ſecret inviolable, tout m'échappe en ta préſence... Tu vas devenir mon juge... Sans doute un de ſes regards la juſtifiera plus

que toutes mes paroles. (*en courant vers le cabinet voiſin, & prenant Roſalie par la main.*) Venez, Roſalie, joignez-vous à moi; c'eſt un ami inflexible qu'il nous faut gagner.

SCENE VII.

BONNEMER, JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE.

Je tremble.... A quoi m'expoſez-vous?

BONNEMER *à part.*

Dans quel étonnement!...

JENNEVAL *à Roſalie.*

A tout ce qui peut vous rendre chère aux yeux d'un autre, comme aux miens.

ROSALIE *à Bonnemer.*

Monſieur, dans la ſolitude où mes malheurs m'ont forcée à me cacher, je ne puis m'empêcher de rougir à l'aſpect d'un nouveau témoin de l'état où je ſuis; mais malgré les apparences, mon cœur vous eſt ſans doute connu. Jenneval m'eſt cher, vous êtes ami de Jenneval, & ce titre ſeul calme un peu le trouble dont je ne pouvois me défendre. Croyez que la plus pure tendreſſe m'unit à Jenneval. Si vous trouvez que je faſſe ſon malheur, entraînez-le loin de moi. Puniſſez-moi de l'avoir aimé; mais j'en atteſte le Ciel qui nous entend, dans la douleur

où mon ame ſera plongée, & en quelque lieu où mon ſort me conduiſe, mon cœur ne ſera jamais qu'à lui.

JENNEVAL *à Bonnemer.*

Mon ami! mon ami! La voyez-vous, l'entendez-vous?

BONNEMER.

Très-bien, ma foi; elle fait à merveille...

JENNEVAL.

Quoi?

BONNEMER.

Son Rôle.

JENNEVAL.

Que dites-vous?

BONNEMER *à Roſalie.*

Mademoiſelle, Jenneval eſt mon ami; juſqu'ici il s'eſt montré vertueux. S'il vous eſt cher, comme vous le prétendez, ne l'écartez point du ſentier de ſes devoirs. C'eſt ce qu'il doit avoir de plus ſacré dans le monde. Il eſt jeune, & vos charmes le ſubjuguent. N'abuſez point de ce dangereux pouvoir. J'ignore vos malheurs; mais ſi les apparences ſont contre vous, avouez que jamais elles ne furent mieux fondées...

ROSALIE *en l'interrompant.*

Vous prenez avec moi, Monſieur, un ton qui m'étonne, m'humilie.. Votre ami a dû vous dire... Mon cœur eſt oppreſſé... (*elle s'appuie ſur Jenneval, & dit en pleurant,*) Jenneval, Jenneval, vous ſavez qui je ſuis, & vous m'expoſez à cet affront!.. Eſt-il poſſible? non, je n'en reviendrai jamais...

JENNEVAL.

Bonnemer!

BONNEMER.

Mademoiſelle, allez, on ne m'abuſe point. Croyez-moi, donnez-vous pour ce que vous êtes....

ROSALIE, *en ſanglottant.*

O Ciel! infortunée que je ſuis!

JENNEVAL *d'une voix altérée.*

Bonnemer!

BONNEMER *à Jenneval.*

Jeune imprudent! ces larmes que tu vois couler ſont fauſſes & perfides comme elle.

JENNEVAL *d'un ton emporté.*

Vous auriez dû reſpecter... Cruel.... Allez, vous n'êtes plus mon ami... Retirez-vous...

BONNEMER, *avec force.*

Ingrat! je le ſuis encore, & quoi que tu faſſes, je le ſerai toujours: que dis-je? tu me deviens plus cher dans ton délire, & je t'en donnerai la preuve en t'arrachant, malgré toi, au piège où cette Syrene artificieuſe voudroit te conduire. Mon active tendreſſe employera juſqu'à l'autorité publique, ſi tu n'écoutes pas la voix de ton ami... Adieu.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

JENNEVAL, ROSALIE.

ROSALIE, *feignant de s'évanouir.*

DIEU! je me ſens mourir.

JENNEVAL *ſoutenant Roſalie.*

O Ciel?... Reprenez vos eſprits... Je ne pourrai donc faire que votre malheur... Je ſuis déſeſpéré. (*Il conduit Roſalie ſur un fauteuil, & courant vers la porte*) Homme terrible, qu'es-tu venu faire ici? Va, va te ranger au nombre de ceux qui me perſécutent.... Je les braverai tous. (*aux genoux de Roſalie*) Pardonne, Roſalie, ſeroit-il poſſible que tu m'aimaſſes encore?

ROSALIE.

Ah! ce ſeul mot me rend à la vie... Si je t'aime encore! jamais tu ne me fus plus cher. Je ne ſçais pas te rendre reſponſable de l'injuſtice d'autrui. L'idée de te perdre, de te voir arracher loin de moi, voilà ce qui a bouleverſé tous mes ſens. Apprends de moi comme il faut aimer. Ah! que l'empire que je devrois avoir ſur ton cœur n'eſt-il égal à celui que tu as ſur le mien!

JENNEVAL.

En pourrois-tu douter?

ROSALIE.

Non. . . mais faiſons ici le ſerment de ne point nous ſéparer. Livre-moi déſormais toutes tes volontés, je te réponds des miennes. Uniſſons-nous contre nos perſécuteurs ; créons nos reſſources, & que notre courage nous rende à la fois indépendans des événemens & des hommes.

JENNEVAL *preſſant la main de Roſalie.*

Je m'abandonne à toi, ô ma chère Roſalie.

ROSALIE *du ton du reproche.*

Jenneval... Pourquoi ta main tremble-t-elle dans la mienne ?

JENNEVAL *avec vérité.*

Tu es loin de connoître tous les combats qui ſe paſſent en mon ame... Tu l'emportes.... Je t'adore.... Ne m'en demande pas davantage.

ROSALIE.

Mon cœur ne te déguiſe rien.... Je me livre à toi.

JENNEVAL *avec feu.*

Tu ne ſeras point trompée !

ROSALIE.

Je le ſouhaite, mais il eſt de ces momens orageux, où, ſéduit par une voix impoſante, tu redeviendras foible... où tu ne m'écouteras plus.

JENNEVAL.

Ne crains rien.

ROSALIE.

Me promets-tu de t'en rapporter toujours à moi ſeule?... à moi?...

JENNEVAL.

Je te le promets.

ROSALIE.

Quel eſt donc cet homme que tu nommes ſi facilement ton ami?

JENNEVAL.

C'eſt... Je te l'ai ſacrifié. Il fut dans tous les tems mon protecteur. C'eſt de lui que je tenois cette lettre de change... Il m'aima toujours; il en eſt bien récompenſé!

ROSALIE.

Quoi! il demeureroit chez M. Dabelle?

JENNEVAL.

C'eſt ſon caiſſier, ſon ami.

ROSALIE.

Ecoutez, Jenneval.... Vous avez commis une imprudence très-grave en m'expoſant à ſes regards. Vous avez cru pouvoir le fléchir; mais il eſt un de ces hommes froids qui ſont loin de ſentir ou d'excuſer la plus auguſte, la plus tendre des paſſions. L'amour n'eſt pour eux qu'un ſentiment étranger... Il m'a outragée... Vous avez beſoin de lui, c'eſt votre ami, dites-vous?.. Je lui pardonne l'offenſe qu'il m'a faite.

JENNEVAL, *en lui baiſant les mains.*

Ah! votre cœur eſt auſſi noble que ſenſible.

ROSALIE.

Vous sentez-vous, en même-tems, capable de suivre mes conseils?

JENNEVAL.

Des conseils!.. Ordonnez; je ne veux qu'obéir.

ROSALIE.

Il faut aller retrouver votre ami, lui parler d'un ton repentant, l'appaiser, employer jusqu'à la soumission, s'il est nécessaire; l'assurer, non pas que vous m'avez abandonnée (ta bouche ni la mienne, cher Jenneval, ne prononceront jamais un mot si cruel) mais lui faire entendre que tu n'es point esclave de mes charmes, que je ne gouverne point tes volontés, que rien ne te tyrannise. Surtout laisse-lui dire tout ce qu'il voudra de ma personne. Que m'importent les discours de l'Univers. De toi seul dépend ma renommée, mon bonheur. J'apprendrai à tout souffrir, dès que ton intérêt paroîtra l'exiger.

JENNEVAL.

Quoi! tu veux que je m'avilisse à feindre!

ROSALIE.

Voilà donc cette obéissance que tu m'avois promise? Sais-tu à quoi tu m'as exposée? A tout l'effet de son ressentiment, il peut devenir terrible. Mon deshonneur va voler de bouche en bouche. Tu as entendu quel nom Bonnemer étoit sur le point de me donner; attends encore & tu reverras ici ce même homme irrité....

JENNEVAL.

Si tu ſavois ce qu'il m'en coûte pour diſſimuler!.. Qui, moi! dire une fois ſeulement que je ne t'aime pas avec idolâtrie, proférer ce menſonge dont mon cœur eſt ſi loin? c'eſt un moment affreux & je préférerois...

ROSALIE.

Sans doute, de me perdre pour toujours.

JENNEVAL *avec douleur.*

Que dis-tu?.. J'obéirai...

ROSALIE.

Cours le rejoindre, & tremble de le trouver rebelle à tes prieres. Souvent un ſeul mot qu'on a héſité de prononcer, lorſqu'il le falloit, a cauſé des malheurs irréparables. Allez, mon cher Jenneval, & ne tardez point à me rendre compte du ſuccès. . . Appaiſez Bonnemer, & revenez toujours plus digne d'être aimé.

JENNEVAL, *dans un tranſport rapide.*

Adorable Roſalie, tu poſſèdes toutes les vertus; tu oublies une offenſe, tu me rends un ami, tu veux confirmer ma félicité. Ton ame héroïque & tendre me dictera tout ce que je dois lui dire, & ſoudain je revôle à tes genoux pour m'enivrer des pures délices que ta voix & tes regards me font goûter.

SCENE IX.

ROSALIE *seule.*

IL falloit prévenir la tempête qui auroit pû s'élever. Que ce caractère ardent est difficile à manier ! Que de fois il m'échappe ! Comme sa vertu naïve vient à tout moment rompre mes projets... Mais je les ai conçus, il faut qu'ils s'accomplissent. . . Je ne subjuguerois pas un cœur amoureux ! . . Sa fortune ne demeureroit pas captive entre mes mains !.... Plutôt mourir que d'en perdre l'espoir.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, LUCILE.

ORPHISE.

Ah! cousine, vous ne m'échapperez pas! Je vous y prends... On se cache donc comme cela pour pleurer toute seule?

LUCILE.

Moi!

ORPHISE, *la contrefaisant avec tendresse.*

Moi!.. Mais non, ce sont ces yeux-là qui voudroient mentir, qui, mouillés encore de larmes, s'efforcent de dire: nous n'avons point pleuré.

LUCILE.

Oh! pour cela... Mais, ma cousine, je n'aime pas non plus qu'on me poursuive de si près.

ORPHISE.

Eh! ma chère enfant, rends-toi de bonne grace... Je sais tout... Tu ne te souviens donc plus combien de fois tu m'as parlé de Jenneval?

LUCILE.

Je ne vous en parlerai plus, je vous en assure...

ORPHISE.

Qu'en pleurant. Allons, pauvre amie, mets-toi

à ton aise. Un petit sourire pour moi; cela ne se peut... Eh bien, soulage ton cœur. Passe tes bras autour de mon col. Cache ta tête dans mon sein. Soupire, mon enfant, soupire. Répete-moi cent fois que tu es malheureuse. Mes larmes se mêleront aux tiennes. Je sais tout ce que tu souffres. Jenneval fait des fautes que mon cœur ne peut excuser.

LUCILE, *en l'embrassant avec affection.*

Ai-je tort de pleurer? Il va perdre ses mœurs, ses vertus... Vous savez comme il paroissoit honnête, & s'il méritoit la préférence sur tant d'autres que nous avons jugés ensemble... Vous-même, cousine, étiez prévenue en sa faveur... Nous trompoit-il alors?.. Ah! croyons plutôt qu'il s'est laissé séduire; mais l'est-il pour jamais!.. Voilà ce qui déchire mon cœur... La crainte, la douleur, l'espoir s'y succèdent... Je n'ai jamais éprouvé une si violente agitation... Que de combats je me suis déjà livrée... Combien de pleurs j'ai déjà versés... Ah, qu'il est cruel celui qui me les fait répandre... Et ce dernier événement... Cette indigne rivale... Je rougis de ma foiblesse.

(*Elle cache son visage dans le sein de son amie.*)

ORPHISE.

Je suis si pénétrée, que je ne sais plus que te dire; & cet oncle, ce cruel oncle, dis-moi, il arrive à point nommé pour faire feu. Qui l'a fait venir? Qui a pu l'informer?..

LUCILE.

Ce n'est assurément ni mon père, ni M. Bonnemer.

ORPHISE.

Que je ſouffrois pour toi! comme nous n'attendions que le moment de nous échaper de table. Quel homme terrible que ce M. Ducrône! Il ſort des forêts. Quel ton! j'ai manqué vingt fois de m'emporter contre lui; & ton père, ton père! Ah! ma couſine, je ne ſais pas comment je ne me ſuis point jettée à ſon col. Il plaidoit pour le neveu, & ſembloit deviner nos cœurs pour y nourrir l'eſpérance.

LUCILE.

Chère couſine, ſi vous ſaviez combien j'appréhende ſes bontés! à quel état je ſuis réduite! je crains mon père, moi qui n'avois fait juſqu'ici que l'aimer; mais je ſuis donc coupable, puiſque je le crains... Tant que je crus Jenneval vertueux, le penchant que je me ſentois pour lui ne pouvoit m'être un ſujet de reproche; mais aujourd'hui tout eſt contre moi. . . Et j'oſe y penſer encore, & je n'ai point fait le déſaveu de ma flamme dans les bras de l'auteur de mes jours... Je ſuis toute troublée; je crois que d'aujourd'hui je n'aime plus rien. Les deux perſonnes que je chériſſois le plus, s'offrent à mes yeux ſous un jour nouveau... L'aſpect de mon père m'eſt redoutable, & Jenneval, l'ingrat Jenneval... Crois-tu bien qu'il m'aimât avant ce malheureux événement? Pour moi je penſe que c'eſt une choſe impoſſible.

ORPHISE.

Impoſſible de s'attacher à une autre perſonne après t'avoir connue, cela devroit être, ma bonne & tendre amie. Jenneval avoit conçu pour toi les ſentimens les plus tendres. J'ai vu pluſieurs fois ſes yeux le

trahir malgré lui en ta préſence; tout exprimoit un amour retenu par cette crainte reſpectueuſe qui nous donnoit une idée avantageuſe de ſes mœurs; mais il n'aura fallu qu'un malheureux moment pour égarer ce jeune homme dans une ville où le vice triomphe & va le front levé.

LUCILE *l'interrompant.*

Ne ſeroit-il plus poſſible qu'il revînt à lui-même? Quelques jours d'égaremens cauſeroient-ils la perte de ſa vie entière? Jenneval pourroit-il chérir l'infamie? Ah! couſine, quand je l'ai vu rentrer ce matin avec cet air confus, humilié, tous mes ſens ont treſſailli. Pourquoi faut-il qu'il ſe ſoit encore échapé & plus coupable que jamais!.. Comme ſon ami eſt chagrin! Quoi, l'amitié, ce dernier ſentiment qui s'éteint dans une ame noble, l'amitié n'a pu toucher ſon cœur! Je me flatte trop peut-être, mais ſi je lui euſſe parlé, je ſerois plus tranquille. Je me rappelle un tems où il ſembloit prévoir juſqu'à mes moindres penſées; mais plus je le vis me donner des preuves d'un attachement qui croiſſoit de jour en jour, plus je me crus obligée d'en réprimer les marques trop viſibles, en affectant une froideur d'autant plus néceſſaire que mon cœur en étoit loin. Peut-être ſe ſera-t-il cru rebuté... Cette erreur aura été la cauſe de ſa perte.... Mais tu vois quel détour mon cœur prend pour ſe flatter. Couſine, je m'égare. Aide-moi à bannir pour jamais une pitié trop dangereuſe, & qui peut-être n'eſt que l'interprête d'un ſentiment qui ſeroit le malheur de ma vie ſi je ne m'empreſſois à l'étouffer.

ORPHISE.

J'entends son oncle avec ton père.

LUCILE.

Ah! Je me souviens de mille choses que j'avois à te dire...

ORPHISE.

Je me sauve, je ne puis souffrir la sévérité de cet homme, & sa vertu me fait trembler.

(*Lucile reste.*)

SCENE II.

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE.

M. DUCRONE.

MONSIEUR, vous voyez en moi un homme qui dans toutes les circonstances possibles a agi avec fermeté & qui dans une telle conjoncture sait par conséquent ce qui lui reste à faire. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai point perdu de tems, Dieu merci. Dans une heure & demie j'ai fait quatre grandes lieues. Vous me trompiez tous. Vous me cachiez ses déportemens, vous attendiez sans doute pour m'en instruire que sa honte fût publiée sur les toits. Bien m'a pris d'avoir eu un surveillant fidèle & qui a su m'avertir à point nommé... Ah! ah! Monsieur mon neveu, vous me faites quitter la campagne, mais patience, vous me payerez mes peines.

M. DABELLE.

Le mal n'étoit point à ſon comble & d'ailleurs nous eſpérions le guérir. Chaque faute doit être appréciée d'après l'âge, le caractère. De grace, ne dérangez rien au plan que nous ſommes convenus de tenir à ſon égard. Abandonnez-nous cette affaire, cher oncle, nous répondons du ſuccès.

M. DUCRONE.

Je ne prends jamais conſeil que de ma tête, Monſieur, & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. Je ſuis ſon oncle & vous ſentirez bientôt que je dois penſer tout autrement que vous. Ce n'eſt pas votre neveu qui vous a volé; c'eſt le mien, c'eſt mon ſang qui s'eſt avili, dégradé, ce ſang juſqu'alors pur & ſans tache dans toute notre famille. Et peut-être ici n'affecte-t-on tant d'indulgence que par une pitié aſſez déshonorante.

M. DABELLE.

Vous ne rendez point juſtice aux vrais ſentimens qui me font agir. Si je m'intéreſſe au ſort de ce jeune homme, croyez que je connois au fond ſon caractère & que j'ai mes raiſons pour plaider en ſa faveur. Il vaut mieux éclairer le coupable que de le punir. N'aggravons point ſes fautes, lorſqu'il eſt encore facile de les réparer...

M. DUCRONE.

Vous vous trompez très-fort ſi vous le penſez. Tant de bontés, tant de zèle m'étonne, mais ne m'entraîne pas. Chacun a ſes principes. Les vôtres peuvent être fort bons envers (*en regardant*

Lu-

Lucile) une fille dont le caractère eſt naturellement porté à la vertu. Je donnerois la moitié de mon bien pour avoir un enfant comme celle-là. Mais je connois un peu comme il faut mener cette jeuneſſe extravagante, indiſciplinable. Celui qui a oſé une fois manquer au devoir que l'honneur lui impoſoit, ne mérite plus aucun ménagement. Il faut preſſer ſur lui tout le châtiment qu'il s'eſt attiré; c'eſt des ſuites de ſa faute que doit naître ſon repentir. Enfin, je ſuis très-éloigné de cette complaiſance dont vous me parlez. Je ne connois qu'un chemin, Monſieur, celui de l'exacte probité. C'eſt un ſentier dont un honnête homme ne peut s'écarter ſans mériter un nom infâme. Tout ce qui va de biais n'eſt plus ſur la ligne droite, & pour peu qu'on ſe fourvoye... Tenez ce ſont de ces pas qui demeurent imprimés dans l'opprobre, & qui ne s'effacent jamais.

LUCILE, *à part.*

Je n'y ſaurois plus tenir, mon cœur ſouffre trop.. (*Elle ſort.*)

M. DABELLÉ.

Vous ne croyez donc pas que pluſieurs, après s'être égarés, ſont rentrés dans le droit chemin, & ont marché plus avant dans cette nouvelle carriere? J'honore votre façon de penſer, mais entre nous je la crois trop auſtère. Il faut meſurer la chûte d'après les dangers qui environnent la jeuneſſe. Elle eſt bien expoſée dans ce ſiècle malheureux. Un cœur neuf & ſenſible ſe trouve ſéduit avant que de s'en douter. L'expérience de ſes ayeux eſt en pure perte pour lui. Ce n'eſt pas la ſévérité qui réuſſit, c'eſt l'in-

dulgence; & ſous ſa main douce & généreuſe, tel homme qu'on croit abandonné, échauffe ſouvent en lui-même les germes renaiſſans qui tout-à-coup font refleurir les vertus.

M. DUCRONE.

Oh! vous ne me perſuaderez jamais que c'eſt un homme de vingt-deux ans qui ſe releve d'une pareille chûte. Sa conduite a tous les caractères de la mauvaiſe foi & du libertinage. Si vous réfléchiſſez qu'il a commis cette ſottiſe en faiſant ſon Droit, en ſe diſpoſant à embraſſer l'honorable profeſſion d'Avocat... Je rougis de honte & de fureur... Ah! mon fils fut bien moins coupable, il commit une faute moins grave, & je le punis bien plus ſévèrement. Il s'échappa de la maiſon paternelle. J'appris qu'il étoit en garniſon à cent lieues de moi. Savez-vous ce que je fis? Je le laiſſai ſervir le Roi. Il m'écrivoit des lettres plaintives. Mon père, je n'ai point mes aiſes, je manque de tout: eh, mon fils, tu l'as voulu, tu y reſteras: bonne école! Je lui achetai néanmoins une ſous-Lieutenance; l'année ſuivante ſon régiment fut taillé en pièces & lui tué! Sa perte ne laiſſa pas que de m'affliger. Préſentement qu'il eſt mort je puis dire que je l'aimois... Et, tenez ce malheureux Jenneval ne ſait pas que dans le fond de mon cœur. . . Mais je me garderai bien de le lui laiſſer jamais paroitre. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'il s'en doutât ſeulement. Rien n'eſt plus dangereux que cette molle indulgence dont vous me parlez, que cette foibleſſe du ſang. . .

(Ici paroit Bonnemer, conduiſant Jenneval par la main.)

SCENE III.

M. DABELLE, M. DUCRONE, JENNEVAL, BONNEMER.

M. DUCRONE *continue.*

MAIS assûrément il est bien effronté! Avoir l'audace de paroitre en ma présence, de remettre encore ici le pied!.. Que vient-il chercher?

BONNEMER, *allant à Ducrône & d'un ton suppliant*

Cher Monsieur... Votre surveillant a été égaré par son zèle. Il a chargé Jenneval de trop noires couleurs. Il a annoncé la faute, mais il a tû le remords. Jenneval est repentant, Jenneval abjure le passé. Son front s'est couvert de cette rougeur salutaire, qui annonce un parfait retour à la vertu. Nous répondons tous de lui...

M. DABELLE.

Cher Jenneval, approchez, que je lise dans vos yeux cet heureux retour dont notre ami se félicite.

JENNEVAL, *d'une voix basse, qui prouve son embarras & sa confusion.*

Monsieur, puissé-je me rendre digne de toutes vos bontés. (*à part.*) Quel supplice!

BONNEMER, *à Jenneval.*

Je te l'ai dit. Mets bas cette fausse honte; tout est réparé, tu ne dois plus rougir. Un seul mot de ta

bouche nous a désarmés. Tout le monde te connoît sincère. (*Il l'embrasse.*) (*à M. Ducrône.*) Allons, cher oncle, le traité de paix est conclu, & je le garantis.

(*Il fait signe à Jenneval de parler. Pendant tout ce tems l'oncle présente un front courroucé, & frappe le plancher de sa canne.*)

JENNEVAL, *s'avançant.*

Mon oncle, si j'osois espérer de vous autant d'indulgence, vous adouciriez les peines que je rencontre à chaque pas de ma vie. Consentez à me vouloir heureux. Dites une parole & je le serai. Ces amis généreux m'ont enhardi à paroitre en votre présence; mais un mot de votre bouche, un seul témoignage de bienveillance va me rende à moi-même.

M. DUCRONE, *d'un ton ferme.*

Monsieur, voulez-vous bien entendre quelles sont mes volontés?

JENNEVAL, *avec respect.*

Mon oncle!

M. DUCRONE.

Elles seront irrévocables, je vous en avertis. Je devine que ce prompt retour est l'ouvrage de la nécessité, mais ce n'est pas moi qui se laisse endormir. J'exige d'abord que l'on m'informe & dans le plus grand détail de l'emploi qu'on a fait de cet argent volé. Je veux savoir ensuite quelle est cette fille, depuis quand, où, & comment vous l'avez connue?

BONNEMER, *l'interrompant.*

Eh! cher Ducrône, tirons le rideau là-dessus. Il a avoué s'être laissé séduire. La séduction a donc perdu tout son effet. Que demandez-vous de plus?

M. DABELLE.

Monſieur, ſoyons généreux. Son cœur ſe rend à nous. Accordons-lui les honneurs de la guerre. Jenneval, jettez-vous au col de votre oncle, & que tout ſoit oublié.

(Jenneval s'avance pour embraſſer ſon Oncle.)

M. DUCRONE, *reculant.*

Non, Meſſieurs, non... Je vous ſuis fort obligé, ne me preſſez plus comme cela, je vous en prie. Je vous l'ai déjà dit, on ne me gagne point par de fauſſes careſſes. Vous ne le connoiſſez pas comme moi. Voyez cette modeſtie contrefaite & cet airde douceur hypocrite; elle n'eſt occaſionnée en ce moment que par l'intérêt qui l'aſſujettit à moi...

JENNEVAL, *d'un ton étouffé.*

Moi! hypocrite, Monſieur!... (*à part*). Puis-je encore diſſimuler!

M. DUCRONE.

Je veux de meilleures preuves d'un vrai repentir. Le ſeul moyen de me faire connoitre que c'eſt plutôt à mon cœur qu'à ma bourſe qu'on en veut, c'eſt de fléchir à l'inſtant même ſous mes ordres. Oh! je ne ſuis point dupe d'une grimace paſſagère. Avant que de me convaincre, il faut par pluſieurs années d'une conduite irréprochable, effacer les taches de celle-ci. D'abord cette ſomme dérobée que je vais reſtituer, ſera priſe ſur ta penſion, & par conſéquent les quartiers, à commencer d'aujourd'hui, ſeront retranchés en parties égales juſqu'à entière ſatisfaction. Il eſt bon de te faire ſentir ce que vaut la perte d'un argent auſſi follement prodigué. J'en ai aſſez fait pour

vous, Monſieur. Il eſt tems que vous faſſiez quelque choſe pour vous-même. Nous verrons ce que vous ſaurez faire. L'oiſiveté a été le piège de ta jeuneſſe, & le travail deviendra un ſûr préſervatif.

Or donc, voici les conditions auxquelles je puis encore pardonner. Choiſis de les mettre à exécution ou à ne me revoir jamais. J'entends que tu partes dès demain pour la Province, en telle ville & telle maiſon que je t'indiquerai, afin d'y achever ce Droit qui, dans ce maudit Paris, traîne tant en longueur. Je prétends que tu t'éloignes de cette funeſte Capitale, où tu acheverois de perdre tes mœurs, & cela ſans y entretenir aucune correſpondance directe ni indirecte. Paris eſt plein de ces filles qui révoltent la jeuneſſe contre leurs parents; mais je n'aurai point amaſſé mon bien pour ſervir de proye à la débauche. Ta brillante Déeſſe, ta Roſalie, ce ſoir même je la fais enfermer. Ma plainte eſt déja portée, & le ſage Magiſtrat qui veille autant à la conſervation des bonnes mœurs qu'à la ſûreté des Citoyens, ſaura la placer en lieu ſûr. Elle ſera ma foi claquemurée pour le reſte de ſes jours.

JENNEVAL, *élevant la voix.*

Et de quel droit, Monſieur, la perſécutez-vous? Comment oſez-vous attenter à la liberté d'une perſonne que vous ne connoiſſez pas. Surprendre un tel ordre à l'aide d'une baſſe calomnie, c'eſt commettre une lâcheté d'autant plus cruelle, qu'on la colore d'un air de juſtice. Gardez-vous d'aller plus loin, car j'oſe ici vous aſſurer...

M. DUCRONE.

Ah! tu fais le Don Quichotte. Va, va, tu me remercieras un jour, quand le tems de tes folles amours sera passé. Tu donnerois alors la moitié de ta vie pour racheter la première. Crois-moi, abandonne-la à sa bassesse ; laisse-la retomber dans la misere d'où ton imbécilité l'a fait sortir.... Une vile créature.....

JENNEVAL.

Si elle étoit aussi vile que vous le prétendez, votre injustice, votre dureté, la confirmeroient dans le désespoir du vice; car vous lui donneriez l'affreux droit de haïr, vous, & tous les hommes... Mais moi, je ne serai point assez lâche ....

M. DUCRONE.

Quoi, tu pousses l'extravagance.... J'y mangerai la moitié de mon bien, vois-tu, & de ce pas. . . Elle sera enfermée, te dis-je, & si étroitement...

JENNEVAL, *éclatant avec fureur.*

Je la défendrai contre tous... fût-ce contre vous-même... Il y va de ma vie... Si vous troublez son repos, barbare, vous m'en répondrez.

M. DUCRONE, *levant sa canne & arrêté par Bonnemer.*

Insolent!

M. DABELLE.

Jenneval, seroit-il possible! .... Je suis aussi surpris qu'affligé.

BONNEMER.

Eſt-ce-là ce que tu m'avois promis ?.... Pour l'amour de moi...

JENNEVAL *avec véhémence.*

Abandonnez-moi tous, mais du moins ne me tourmentez plus. (*En s'attendriſſant*) Pardonnez! ah! ſi mon ame vous étoit développée toute entiere. Non, je ne puis plus diſſimuler. Forcé de feindre un inſtant, mon rôle étoit trop dangereux, & j'ai manqué en effet d'y ſuccomber. Voyez-moi donc tel que je ſuis. J'aime, & c'eſt à celle qu'on outrage, à celle dont on révoque en doute les vertus connues de moi ſeul, que je dois la modération dont j'ai uſé juſqu'ici. Ma raiſon juſtifie tout l'excès de ma tendreſſe. Je remplirai les engagemens chers & ſacrés avoués de mon cœur. Que ne puis-je, dès ce moment même, pour effacer des ſoupçons injurieux, la conduire aux pieds des Autels. Là, on verroit combien je la reſpecte. Elle eſt pauvre, dira-t-on, eh oui; tel eſt le gage de ſes vertus. Quoi, l'indigence ſera regardée du même œil que le crime? Et parce qu'une fille ne vivra point dans l'opulence, elle ceſſera d'être honnête! Miſérables préjugés, c'eſt moi qui le premier vous braverai.

M. DUCRONE.

Si elle étoit vertueuſe, ſi l'honneur parloit à ſon ame, ſi elle t'aimoit enfin, elle te rameneroit à des ſentimens délicats, elle ne t'auroit point expoſé au repentir, au danger, à l'affront qu'entraîne une friponnerie flétriſſante; n'a-t-elle pas partagé les fruits de ta baſſeſſe?.. Va, je ſaurai te réduire. Je te

ferai connoître comme on fait rentrer un jeune libertin dans le devoir. Tu n'es pas encore où tu crois en être. Suis ton beau chemin; je te suivrai à mon tour, non par amour pour toi, mais par respect pour la mémoire de ton pere. J'empêcherai bien que, conduit par une femme débauchée, tu ne fasses un jour & publiquement le deshonneur de ta famille.

JENNEVAL.

Ah! si je me suis rendu coupable d'une bassesse que vous me reprochez tant de fois & avec tant d'amertume, sachez que je ne suis pas seul criminel. Je vous ai pardonné la situation extrême où vous m'avez réduit, pardonnez-moi du moins une faute dont vous êtes la premiere cause.

M. DUCRONE.

Moi!

JENNEVAL.

Oui, vous... La loi vous a nommé dépositaire de mon bien; mais avez-vous rempli son esprit & son intention? Vous en avez agi avec une rigueur inflexible. Vous m'avez refusé non pas cet absolu nécessaire, qui auroit élevé contre vous d'éternelles clameurs, mais vous m'avez ôté les moyens de satisfaire à ces autres besoins, enfans de l'honneur, non moins pressans & plus chers à une ame noble. C'étoient-là des dépenses indispensables dans un monde où par état je devois me présenter honorablement. Mais vous n'avez jamais voulu concevoir cet esprit du siecle qui maîtrise nos volontés. Que de fois ce cœur fier a été humilié! Si vous m'eussiez accordé ce

que j'avois droit d'attendre & même d'exiger, je ne ferois pas aujourd'hui diffamé. Le dernier artisan, concentré dans le cercle obscur où le sort l'avoit placé, étoit cent fois plus heureux que moi, obligé de paroître & forcé de me cacher.

M. DUCRONE.

J'ai donné ce qu'il falloit donner. Si le siecle extravague, je ne suis point fait pour obéir à ses caprices. L'esprit de la loi est-il qu'un tuteur favorise les débauches de son pupile? L'or seroit devenu dans tes mains un poison dangereux. D'ailleurs ton compte est en regle. Au jour de ta majorité on te le présentera, & en bonne forme. Si tu n'es point content, attaque-moi en justice; ma réponse est toute prête.

JENNEVAL.

Non... Je n'attendrai pas des tribunaux ce que votre cœur me refuse. Si vous ne savez pas vous juger vous-même, ce n'est point à moi à rougir.

M. DUCRONE.

Oublies-tu à qui tu parles?

JENNEVAL.

Je m'en souviendrois si vous n'étiez pas inhumain. Un oncle qui aime son neveu, le plaint, s'il s'égare, & ne l'insulte pas.

M. DUCRONE.

Puis-je t'insulter, toi qui ne mérites plus que le mépris...

BONNEMER *s'avançant, l'œil humide de larmes.*

Cher Ducrône, c'eſt aſſez... Eh! modérez-vous, au nom de l'amitié.

(Pendant ce tems M. Dabelle ſe tait & ſoupire.)

M. DUCRONE.

Que je me modere! Ah, le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt point le courroux qui m'agite. C'eſt ſon propre intérêt que je cherche plutôt que le mien.. Meſſieurs, dans tout ce qui ſera honnête, juſte, raiſonnable, il me verra toujours prêt à le ſeconder, & quoiqu'il en diſe, à prévenir même ſes déſirs; mais auſſi qu'il voye en moi, s'il réſiſte au devoir, une fermeté que rien ne pourra vaincre... Nous verrons, ſi demain, à l'heure où je vous parle, il n'eſt pas à vingt lieues d'ici; je fais ſerment...

JENNEVAL, *avec fierté.*

Epargnez-vous d'inutiles menaces. Je ne recevrai plus de loix que de ce cœur qu'on voudroit anéantir & qui ſe ſent aſſez grand pour prendre une juſte confiance en lui-même. Je ſerai libre, indépendant, maître de diſpoſer de ma perſonne. Pourquoi vous inquiéter ſi fort à tourmenter ma vie? Si vous renoncez à me faire du bien, du moins ne me rendez pas plus malheureux. Seriez-vous plus jaloux de votre autorité que de mon bonheur?

M. DUCRONE.

Je le voulois, ingrat, ce bonheur que tu rejettes; mais tu braves une bonté qui tient trop à la foibleſſe. Tu m'as trop manqué pour que je te par-

donne jamais. Si tu m'avois obéï, j'aurois pu oublier encore le paſſé, mais tout eſt dit... Vois juſqu'où alloient mes bontés pour toi. J'avois mis en réſerve une ſomme de cent mille livres pour t'acheter une charge, dès que ton droit ſeroit achevé; mais Dieu m'en garde. Cet argent eſt à moi, & je ſaurai en jouir. Voici une nouvelle création de rentes viageres, qui vient fort à propos pour te punir & doubler mon revenu. Eh! quoi, je m'en priverois, pour qui, s'il vous plaît? Pour un libertin, avide, intéreſſé, pour un neveu ingrat, dénaturé, dont les vœux ſecrets me pouſſent dans le cercueil, & qui n'attend que l'inſtant de ma mort pour venir avec ſon abominable créature rire & danſer ſur ma tombe!

JENNEVAL.

Ces vils ſentimens que vous me prêtez, vous ſeul avez pu les concevoir. Gardez votre bien, & faites-en l'uſage qu'il vous plaira. Je ne demande point qu'on ſoit généreux à mon égard, je déſirerois ſeulement qu'on fût juſte.

M. DUCRONE.

Je le ferai enfin en te deshéritant... Tu as trop mérité mon indignation.

M. DABELLE, *à Ducrône, d'un ton noble & pathétique.*

Ah, cher oncle, n'écoutez pas ce premier inſtant de chaleur. Il vous laiſſera reprendre les mêmes ſentimens qui vous ont toujours animé. Je ſuis pere, je connois le plaiſir d'avoir un bien-être pour l'aſſurer en paix à ſes deſcendans. Cependant croyez que

ſi je n'avois pas ma fille & que j'euſſe pluſieurs héritiers, jamais je ne trouverois de prétextes pour en priver aucun de ſon droit de ſucceſſion. Ce droit eſt inaliénable & ſacré; car, ce n'eſt point en les privant de notre héritage, que nous les rendrons plus honnêtes gens. Toute action qui n'a pas un but utile eſt bien prête d'être blâmable. Si l'Etat autoriſe la rupture des liens les plus étroits, laiſſons les cœurs inſenſibles céder à cette amorce fatale. Le vrai citoyen n'eſt pas un être ſolitaire. Gardons-nous ſurtout de réſerver pour ce moment où nous paroîtrons devant l'Etre ſuprême, tout ce qui pourroit reſſembler à la haine ou à la vengeance... De grace, laiſſez-moi être médiateur en cette affaire. Concluons un nouveau traité. Relâchez un peu de cette ſévérité extrême... Jenneval eſt ſenſible, & ce caractere précieux doit être ménagé.

M. DUCRONE, *en ôtant ſon chapeau.*

Encore un coup, Monſieur, ce n'eſt point votre neveu. Je ne conſulte jamais que moi, & je fais très-bien ce que je fais. Permettez donc que je ne change rien à mes premieres diſpoſitions; ce ſeroit avoir une tendreſſe ridicule que de la conſerver à un neveu rébelle qui fait ma honte & ma douleur... Cependant pour me diſculper de toute animoſité; je veux bien lui laiſſer encore le choix. Soyez donc ici témoin de mes dernieres bontés. (*à Jenneval.*) Allons, réſous-toi à partir ſur le champ, ou ſi tu balances, tiens... prends-garde... Tu t'aſſures de mon inimitié éternelle.

JENNEVAL, *d'un ton tranquille.*

Faites tomber les traits de votre vengeance ſur

l'objet infortuné à qui j'ai attaché le bonheur de ma vie, vous le pouvez, Monſieur; mais il m'eſt impoſſible de me ſéparer d'elle... Je vous en dirois davantage, mais vous me traitez trop deſpotiquement pour obtenir une confidence que je refuſerois peut-être à un ami. Laiſſez-moi à moi-même, à la malheureuſe deſtinée qui m'attend; aſſez de tourmens me ſont réſervés. (*en regardant M. Dabelle avec douleur & tendreſſe.*) Si j'avois pu me rendre, je me ſerois déjà rendu.

M. DUCRONE, *avec colere.*

Tu me réſiſtes, eh bien! il n'y a plus de retour; j'en jure par l'honneur que tu as trahi. Je rougis d'avoir eu tant d'indulgence pour toi. Je t'avois mal connu, & je me repens même d'avoir veillé ſi tendrement ſur tes premieres années. Il vaudroit mieux pour toi que tu fuſſes mort au berceau. Si ton pere vivoit, tu le ferois expirer de chagrin. Va, je vois d'un œil ſec tes déportemens; j'étois trop bon de m'échauffer pour tes intérêts. Péris, puiſque tu veux périr. Avance dans la carriere du libertinage & du vice. Tu en recueilleras les triſtes fruits. Tous les maux qu'ils enfantent, réunis bientôt ſur ta tête, vengeront mon autorité outragée, & mes leçons miſes en oubli... Je te défends de me nommer jamais ton parent. Pour moi... je n'ai plus de neveu.

(*Il ſort.*)

JENNEVAL, *avec vivacité.*

Et moi, je n'ai jamais eu d'oncle.

SCENE IV.

M. DABELLE, JENNEVAL, BONNEMER.

M. DABELLE.

Abjurez ces dernieres paroles, jeune-homme infortuné. Il vous restera, croyez-moi. Tout inexorable qu'il est, vous devez le respecter. Sa rigueur tient à son caractere. C'est l'emportement de la vertu, & peut-être même celui de la tendresse. S'il vous aimoit moins, il n'auroit pas poussé les choses à l'extrême.

JENNEVAL.

Monsieur, je connois votre ame... Je vous aime... Je vous respecte... Je donnerois mon sang pour vous; si j'avois pu me modérer, je l'eusse fait; ce que je dois à vos soins... Plaignez-moi; ne condamnez point un penchant invincible.... Ah! il fut un tems... N'en parlons plus. Si quelqu'un avoit pu m'aider à vaincre, c'étoit vous, sans doute...

M. DABELLE, *en le serrant dans ses bras.*

Calmez-vous... (*montrant Bonnemer.*) Remettez-vous entre les bras de cet ami.... Ouvrez-lui votre cœur. Est-il quelque blessure que l'amitié n'adoucisse! je vous plains, mais du moins que l'orage des passions ne vous fasse point oublier les devoirs les plus sacrés. Ils doivent l'emporter dans une ame bien née, & l'emporter sur tout.

(*Il sort. Jenneval demeure immobile & pensif.*)

SCENE V.

JENNEVAL, BONNEMER.

BONNEMER.

Ah! si tu pouvois renoncer à cette funeste passion! si tu voulois combattre pour l'amour de nous. Si par un sacrifice héroïque & généreux... C'est-là être homme que de remporter la victoire... Je t'afflige, pardonne.

JENNEVAL.

Cher Bonnemer, je mérite la pitié des ames sensibles & indulgentes, la compassion que l'on a pour les malheureux.

BONNEMER.

Et les insensés!

JENNEVAL.

Eh! j'en suis plus à plaindre. L'indulgence alors devient justice. Laisse-moi, je crains plus de céder à tes larmes que je n'ai de douleur d'y résister. On menace la liberté de Rosalie ; je vole... Que de coups réunis sur ce cœur sensible! & que je me sens oppressé!.. Ciel, voici le dernier, Lucile!..

SCENE VI.

LUCILE, JENNEVAL, BONNEMER.

LUCILE, *avec une vérité noble.*

NON, Monſieur, vous ne ſortirez point. Souffrez que je vous repréſente ce que l'amitié me dicte en ce moment. Quoi! vous en coûteroit-il donc tant pour vous ſoumettre à un oncle que vous devez connoître dès votre enfance? Ne pouvez-vous céder à mon pere, à votre ami... Moi-même je me trouve forcée de me joindre à eux... Je viens de le rencontrer. Je lui ai dit tout ce que mon cœur a pu m'inſpirer. Je l'ai vu ébranlé: peut-être feroit-il encore tems de le fléchir. . . Vous ne répondez rien... M'envierez-vous la part que je prends à vos douleurs?..

JENNEVAL.

Mademoiſelle, il ne manquoit aux tourmens que j'endure que de vous y voir ſenſible. Quoi! vous daignez vous intéreſſer aux deſtins d'un homme qui ne mérite plus vos regards? Je ſuis trop indigne de votre pitié. Je ſuis... Déſeſpéré, emportant dans mon cœur le repentir de n'oſer lever les yeux devant vous; permettez que je cache ma honte, ma douleur... & mes regrets.

BONNEMER, *courant après Jenneval.*

Jenneval!

JENNEVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Eh! que veux-tu encore de moi, lorſque j'ai pu forcer mon ame juſqu'à lui réſiſter?

SCENE VII.

LUCILE, BONNEMER.

LUCILE, *avec feu.*

Ne l'abandonnez point. Sa raiſon eſt troublée. Suivez ſes pas. Ramenez-le malgré lui. Il faut, pour le ſauver, mettre tout en uſage. Je ne puis voir qu'un jeune homme qui ſembloit né pour le bien, qui, le jour d'hier, jouiſſoit encore de l'eſtime générale, ſoit ſur le point de perdre & ſes mœurs & cette même eſtime qui lui aſſuroit la mienne... Si... Je ne puis achever.

BONNEMER.

Ah! ſi mon zele avoit beſoin d'être excité, votre généreuſe pitié m'enflammeroit d'un feu nouveau. Je ne le quitterai point, & dût ma préſence le fatiguer, il entendra toujours la voix attendriſſante & ſévere de ſon ami.



SCÈNE VIII.

LUCILE, *seule.*

Il se perd d'amour pour une autre, & je peux encore y être sensible ! Trop cher Jenneval ! si du moins les peines qui me consument, pouvoient te rendre le repos ; mais non, ta vie est aussi agitée que la mienne.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

Le théâtre représente une chambre, où il n'y a que les quatre murailles & quelques chaises. Un homme apporte un coffre & le dépose. Rosalie arrive précipitamment & en désordre. La nuit commence, & ce triste séjour n'est éclairé que d'une lumiere sombre.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

QUOI, toujours poursuivie par la fureur des hommes! (*regardant le coffre.*) Voilà donc tout ce qu'on a pu sauver! O vengeance! Donnons quelque essor à ce feu terrible qui fermente dans mon sein... Un instant plus tard où serois-je? Dans une horrible prison... Je vous reconnois, lâches persécuteurs; vous écrasez le foible sans pitié, vous êtes aussi cruels que vous pouvez l'être: mais vous n'y aurez rien gagné; votre despotisme aura pour vous des suites funestes. Je surpasserai vos fureurs. . . Tremblez! (*à Justine.*) Penses-tu que nous soyons en sûreté dans ce misérable lieu, car il semble depuis un tems que les murs soient devenus transparens. Un bras infatigable conduit de tout côté une armée d'Argus, & il n'y a plus d'asyle contre cet œil vigilant & terrible.

JUSTINE.

Soyez ſans crainte... Dès que nous ſommes cachées ici, Brigard répond...

ROSALIE, *avec une fureur impatiente.*

Va-t-il venir?

JUSTINE.

Il ne doit pas tarder. Il nous a averties à tems & ſans ſes ſoins...

ROSALIE.

Ah! ſur qui doit retomber tout le poids des tourmens que j'endure!.. Je me ſens-là un beſoin de vengeance: hâte-toi, moment qui dois le ſatisfaire!.. Le ciel eſt de fer pour moi, les hommes ſont acharnés à ma ruine... Eh bien! tyrans de mon exiſtence, avez-vous quelques fléaux en réſerve? lancez tous vos traits, je brave votre double colere. Je pouſſerai juſqu'au bout ma deſtinée; favorable ou terrible, il eſt tems qu'elle ſe décide.

JUSTINE.

Tout n'eſt pas déſeſpéré...

ROSALIE.

Je ne veux rien entendre, te dis je...(*à voix baſſe, tandis que Juſtine eſt dans le fond.*) L'abîme m'environne; j'y tombe, ou j'y précipite mon ennemi. Je l'épargnois, ma cruauté devient juſtice. Balançons le pouvoir de l'homme injuſte. O nuit, épaiſſis tes voiles! O vengeance active & ténébreuſe, toi qui veilles & qui frappes dans l'ombre, cache ton poignard juſqu'au moment où je l'aye appuyé ſur le cœur de ma victime; qu'elle tombe, & que mon deſtin

l'emporte. . . (*à Justine.*) Va voir si quelqu'un paroît.

SCENE II.

ROSALIE, *seule.*

ME faudroit-il abandonner cette capitale, le seul endroit sur la terre où je puisse marcher tête levée & rencontrer le bonheur que tant d'autres possedent? Ah! si je ne trouve aucune ressource ici, il n'en est plus pour moi dans l'univers... Détestable vieillard! c'est toi qui es venu rompre le plan heureux que j'avois formé; je peux t'anéantir, mais je n'ai rien fait si ton neveu n'est le premier complice. Jenneval me reste & mon ame entiere n'a point passé dans la sienne, & je ne lui ai pas inspiré ma rage! Qu'est devenu mon génie? Mais sa vertu... Sa vertu doit céder à mon ascendant... Il est foible... Il a commencé par le vol, il finira par le meurtre... Son ame est dans mes mains... enivrons-le d'amour, qu'il en soit furieux, qu'égaré par mes séductions il vole à ma voix, percer le sein que j'abhorre, & que tout sanglant il se rejette dans les bras qui doivent appaiser le cri de ses remords.

SCENE III.

ROSALIE, BRIGARD.

ROSALIE.

Où est Jenneval? L'as-tu trouvé? viendra-t-il?

BRIGARD.

Oui, j'ai fait davantage; j'ai observé tous ses pas. J'ai espionné ensuite l'oncle (c'est mon ancien métier.) Il va secretement souper au marais chez un homme qui fait ses affaires, & qui s'est chargé de lui trouver à placer son argent à fond perdu, mais le plus avantageusement possible: d'ailleurs ce vieillard, qui ne ménage rien contre nous, a été imprudent. Il a blessé le cœur de son neveu. Je l'ai rencontré dans la premiere chaleur de son ressentiment; il étoit furieux, il m'a tout confié. Je lui ai dit que je préviendrois les coups que cette tête opiniâtre vouloit nous porter, que je te mettrois à couvert de ses poursuites. Il m'a embrassé, il m'a appellé son protecteur, son ami. Tudieu! Placer son bien à fond perdu! Si cette succession ne tombe à son neveu, adieu nos espérances; mais j'ai cette affaire trop à cœur pour l'abandonner. Avec sa petite épée d'argent massif qu'il porte à la vieille mode, il a tout l'air d'un de ces tapageurs du tems passé. O! si je lui suscitois une querelle d'Allemand. Il est vif, colerique; il tireroit l'épée, & moi, (*il pousse une botte*)

& moi, jadis prévôt de salle, je ne tarderois pas à le coucher sur le carreau. Qu'il seroit bien là! C'est un insecte qui veut mordre & qu'il faut écraser.

ROSALIE.

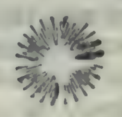
Cours & m'amene Jenneval; il faut que je sois sûre de lui, tu m'entends. S'il se livre à moi, comme je n'en doute point... Frappe... Sois attentif à tous ses mouvemens, aux miens... Lorsque nous serons ensemble, entre à propos, sors de même... Tu interprêteras mon geste & jusqu'à mon silence... mais après songe à tout; & mets à profit les instans; que la prudence s'unisse à l'audace...

BRIGARD.

A qui dis-tu cela? Je dérouterai tous les limiers de la Police; je connois toute leur allure. J'ai quatre recoins ténébreux dans cette grande ville où je défie... Puis un homme mort ne parle point... C'est un fait...

ROSALIE, *avec intrépidité.*

Tu perds le tems en paroles. Je devrois à cette heure même recevoir la nouvelle de son trépas... L'attente me consume & je ne vis plus...



SCENE IV.

ROSALIE, BRIGARD, JUSTINE.

JUSTINE, *accourant.*

MADEMOISELLE, Jenneval monte...

ROSALIE, *à Brigard.*

Ne perds pas un ſeul de mes regards...

(Brigard fait un ſigne d'approbation & ſort. Roſalie ſe jette ſur une chaiſe, le mouchoir ſur les yeux, un bras en l'air, & paroît plongée dans le plus grand déſeſpoir.)

SCENE V.

ROSALIE, JENNEVAL.

JENNEVAL, *appercevant Roſalie en pleurs.*

O ciel! voilà donc les tourmens que je te cauſe! A toi!.. Ah! je mourrai de ta douleur, ſi ce n'eſt de la mienne... Adorable Roſalie, pardonne. Ne me vois pas en coupable. J'ai ſouffert plus que toi... Raſſure mon cœur déchiré... Dis que tu ne rejettes pas ſur moi l'indigne traitement où mon malheureux ſort t'a expoſée; dis que rien ne peut altérer ton amour, cet

amour précieux qui fait aujourd'hui mon unique espoir... Non, ce n'eſt qu'à tes genoux que je rencontre encore quelque ombre de bonheur.

ROSALIE.

Il n'en eſt plus pour moi, Jenneval; l'indigence n'eſt rien, mais l'infamie dont on a voulu me couvrir, le mépris... L'éclat ſcandaleux des inſultes qu'on m'a faites, m'humilie & me déchire le cœur... Heureuſe avant que de vous connoître, je regarde le premier jour où je vous ai vu comme la funeſte époque du malheur de ma vie... Que venez-vous chercher encore ici?.. Il faut nous ſéparer... Laiſſez-moi à mon ſort... Tout horrible qu'il eſt, je crains que vous ne l'aggraviez encore... Ne nous revoyons jamais; je n'ai rien à vous dire de plus.

JENNEVAL.

Jamais! quel mot! l'as-tu pu prononcer?

ROSALIE.

Oui, je vais fuir loin de vous. Mes yeux noyés dans les pleurs ne vous verront plus que quelques inſtans. Je voudrois dompter ces indignes larmes... Puiſſiez-vous m'oublier!

JENNEVAL.

Non, chere & tendre amie; non, je n'écoute point l'injuſte accent de votre douleur. Vous n'acheverez point de me déſeſpérer. C'eſt de vous ſeule que mon cœur ſe promet quelque ſoulagement. C'eſt à vous qu'il vient s'abandonner tout entier. Ne me préſentez point l'image de vos maux, ils ſont gravés dans mon ame en traits ineffaçables; mais lorſqu'un même

coup nous frappe tous deux, ne songerons-nous qu'à nous affliger, au lieu de nous secourir mutuellement?.. Je suis la premiere cause du malheur qui t'opprime; mais quand mon cœur l'avoue, le tien, chere Rosalie, qui doit compâtir à mes maux, le tien, ne plaide-t-il point en ma faveur contre toi-même? Tout ce que tu endures est présent à mon ame, mais ce que je souffre tu l'ignores... Non, tu ne le sauras jamais.

ROSALIE, *en sanglottant.*

Qu'ai-je fait à cet homme barbare pour me poursuivre? De quel droit attente-t-il à ma liberté & à mon repos? Que d'outrages il m'a faits! Il m'a traitée comme la plus vile créature; &, Jenneval, vous savez si je méritois cet affreux traitement!... C'en est fait, ne me revoyez plus; n'exigez plus que je vous revoye. L'état horrible où il m'a réduite, ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte.

JENNEVAL.

Que me dis-tu? Toi mourir, toi!.. Au nom de ma tendresse, ne te laisse point accabler... Calme-toi... Je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.

ROSALIE.

Je te l'avoue, j'aurai plutôt le courage de mourir que celui de languir dans l'opprobre. L'opprobre est un poison lent qui tue une ame sensible, & la mienne l'est mille fois plus que tu ne l'imagines. Quelle amertume répandue sur tes jours & sur les miens! Ah! si je ne puis me relever, résous-toi à me perdre. J'y suis décidée. Si tu ne m'aimois pas, je ne vivrois déjà plus.

JENNEVAL, *en se frappant les mains.*

Malheureux que je suis! Ah, Rosalie, au nom de l'amour, sauve-moi du désespoir. Quoi, j'entendrois mon cœur me crier, c'est toi qui es son assassin! elle meurt pour t'avoir aimé. C'est ta main qui la pousse au tombeau. Ah, périsse plutôt tout ce qui n'est pas toi!..

ROSALIE.

Il n'y a qu'un seul homme acharné à nous perdre; & je n'ai point trouvé un défenseur qui soutint ma cause avec la même fermeté que celui-ci met dans sa persécution.

JENNEVAL.

Tu n'es pas la seule victime de sa fureur. Il m'a maudit, deshérité; va, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à lui... J'aurois dû peut-être... Mais cet homme est mon oncle.

ROSALIE.

Dis plutôt ton bourreau. C'est lui qui a toujours empoisonné ta vie d'un fiel amer. Vois quelle est sa violence! combien elle est terrible, inexorable! Tu m'aimes, c'est assez, je deviens l'objet de sa haine. Il me calomnie, il souleve contre moi une force aveugle, & je serai sacrifiée; car l'innocente foiblesse l'est toujours: mais mon cœur saignera encore plus de tes blessures que des miennes. Sous un tel tyran, cher Jenneval, quel avenir t'est réservé!

JENNEVAL.

Mon destin est horrible; mais il ne doit pas toujours durer.

ROSALIE.

Tant qu'il vivra, n'en attends point un autre.

JENNEVAL.

J'implorerai le fecours des loix pour difpofer à mon gré de ma liberté & de ma fortune. Je ne parle point de te défendre, de t'arracher à tes vils perfécuteurs. De pareils fermens offenferoient l'amour & toi. Je ferai libre, te dis-je, & malgré tous ceux qui pourroient s'y oppofer.

ROSALIE.

Cher Jenneval, quand on a recours aux loix, ces fimulacres infenfibles, l'iffue eft bien douteufe; & par quel labyrinthe long, difficultueux, pénible, te faudra-t-il paffer? On t'a ravi ton bien : eft-ce dans le deffein de te le reftituer? On t'aura ôté jufqu'aux moyens de produire tes premieres demandes. Eft-ce un vain tribunal qui donnera quelque force à tes foibles droits?

JENNEVAL, *après un moment de filence.*

A quoi m'a-t-il réduit cet homme inflexible? J'aurois pu l'aimer malgré fes rigueurs & je fens trop combien ma haine de moment en moment s'allume contre lui. Me préferve le ciel de hâter fon trépas par mes vœux, mais fi la mort defcendoit fur fa tête... Il fut injufte, il fut dur & barbare, je porte un cœur vrai, je ne fais point feindre; s'il mouroit, non, je ne répandrois point des larmes fur fa tombe. (*en s'attendriffant.*) Cependant autrefois j'ai vu des momens où j'aurois donné tout mon fang pour lui.

ROSALIE.

S'il n'étoit plus, dis Jenneval, quel changement de fortune?

SCENE VI.

ROSALIE, JENNEVAL, BRIGARD.

BRIGARD, *dans le fond du Théâtre à part.*

ALLONS, il eſt tems; jouons notre rôle. (*haut.*) Votre très-humble, Monſieur Jenneval. Toujours prêt à vous ſervir, entendez-vous? Diſpoſez de moi; vous le ſavez, je ſuis tout à vous.

JENNEVAL, *avec exclamation.*

Ah! voilà celui à qui je dois plus que je ne puis exprimer. Sans lui, ſans ſes avis, ſans ſes ſoins généreux, chere Roſalie, je ne jouirois pas en ce moment du bonheur de te revoir... A qui demander, où te trouver?..

ROSALIE.

Il a fait plus, il m'a indiqué cet aſyle ſecret & caché. Il a oppoſé ce rempart à l'ardente fureur de nos ennemis. Sans lui je gémirois dans la profondeur des cachots, en proie au déſeſpoir, mourante. . . Tu lui dois tout.

BRIGARD, *en regardant derriere lui.*

Ah, le péril n'eſt point encore paſſé.

JENNEVAL, *troublé.*

Comment?

BRIGARD.

Ah, Monſieur; on agit bien indignement envers vous, je ſuis accouru pour vous prévenir. Tout nous menace; ce vieil oncle qui veut vous enlever Roſalie pour jamais, a obtenu de nouveaux ordres. Des eſpions ſont répandus de tous côtés, & je tremble pour demain.

JENNEVAL, *ſaiſiſſant Roſalie par le bras, & la main ſur ſon épée.*

Ah, le premier qui oſera contre elle... Quel que ſoit le nombre, ce fer. . . Ou du moins j'expirerai en embraſſant tes genoux!

ROSALIE.

Je ne doute point de ton courage; mais vois combien il ſeroit inutile. Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Eſt-ce-là le ſeul parti que l'amour te dicte pour ſauver une infortunée que tu as expoſée au plus cruel affront? Toi ſeul connois mon innocence; mais les autres ſéduits ou trompés, me traiteront avec ignominie. Le deshonneur & la mort ſeront le prix de ma fidélité.

JENNEVAL.

Quelle affreuſe idée! comme elle bouleverſe mon ame! Je vois couler tes pleurs... Ah, tu m'épargnes encore, tu ne me parles pas de cette indigence qui te preſſe & t'environne. Ce barbare qui ſe dit mon oncle, m'a ôté l'eſpoir de te préſenter la moi-

tié de ma fortune. Ciel! inſpire-moi ce que je dois tenter...

ROSALIE, *en s'aſſeyant & ſe couvrant les yeux d'un mouchoir.*

Ah, penſe pour moi, car le trouble qui m'agite m'ôte la faculté de penſer.

(*Jenneval ſe promene à grands pas.*)

BRIGARD, *ſur le devant de la Scene & comme dans un monologue.*

Maudit vieillard! ſi tu pouvois nous faire la grace de décéder ſubitement, nous te pardonnerions tout le reſte... Le ſang me bout dans les veines. Il jouit de vos biens, tandis qu'il vous brave & qu'il vous inſulte. C'eſt une choſe inouïe que cette injuſtice-là... La nuit eſt commencée... S'il ſe rencontroit ce ſoir devant moi, je crois que l'indignation m'emporteroit... (*Ici Jenneval le regarde.*) (*en adouciſſant ſa voix*) Vous ne ſavez pas tout, Monſieur; ce vieillard importun qui ne reſpire que pour votre ruine, à cette heure même fait dreſſer un contrat de rente viagere, où il comprend tous ſes biens, afin de vous ravir un héritage qui vous eſt ſi légitimément dû...

JENNEVAL.

Oncle cruel! vous pouſſeriez juſques-là votre vengeance... Je ne l'aurois jamais cru.

BRIGARD.

Hélas! il n'eſt que trop vrai. Mon zele pour vous m'a fait découvrir l'impoſſible. Il ſoupe ce ſoir au marais, chez l'homme chargé de conduire ſecrétement

cette

cette affaire. Si vous en doutez encore, ſuivez-moi ce ſoir vers les onze heures au détour de la fontaine.

JENNEVAL *avec fierté.*

Eh! qu'il garde ſes biens, ces biens vils que je mépriſe, & auxquels il me croit ſi fort attaché, pourvu que tu me reſtes, chere Roſalie. Je ne les déſirois que pour toi. Mais tu dédaigneras, comme moi, ces richeſſes: prends mon courage. L'adverſité m'a rendu fort, imite-moi. Nous irons, s'il le faut, vivre dans un déſert, pour y jouir de nous-mêmes. Je me ſens ſecrétement flatté de n'eſpérer plus rien de lui. Ses biens me deviennent odieux, comme ſa perſonne. Mes amis! qu'on ne prononce plus ſon nom devant moi. Il viendroit, ſoumis & ſuppliant, pour réparer ſes torts, que je ne lui pardonnerois pas. Il m'a trop fait ſouffrir en faiſant couler tes larmes. Pardonne, daigne encore m'aimer, me revoir. J'oublierai juſqu'au nom de cet oncle inhumain. Eh! que peut-il pour mon bonheur?

ROSALIE, *ſoulevant ſon mouchoir, & d'un ton froid.*

Il peut mourir... *(puis elle ſe couvre le viſage comme abandonnée à une douleur muette.)*

BRIGARD.

Demain, Monſieur, demain, (j'en frémis d'avance) mais je vois que vous ſerez tous deux ſacrifiés. Le pouvoir, le terrible pouvoir eſt entre ſes mains. Comment prévenir?.. Il faudroit de ces coups déſeſpérés. Ah! ſi par un acte de vigueur je pouvois...

ROSALIE.

Non, non, qu'il me laiſſe périr en conſentant à tout, en m'abandonnant...

JENNEVAL.

Qu'oſes-tu dire?

ROSALIE.

Que tu n'as pas une ame aſſez forte, aſſez décidée, & que ton irréſolution enchaîne après toi le malheur.

JENNEVAL.

Eh! quoi donc décider? Oſe réſoudre. Dans ces extrêmités quel parti dois-je prendre?..

ROSALIE, *en ſe levant.*

T'abandonner entiérement à moi, jurer de ne pas rejetter le moyen que je vais t'offrir; c'eſt le ſeul qui nous reſte....

JENNEVAL, *avec emportement.*

Je te le jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré... Mon ame ſouffre dans la tienne, je ne veux plus voir tes douleurs... Prononce... Le regard des hommes n'eſt plus rien pour moi. Je ne vis plus que pour te ſervir...

(Roſalie, en ſe détournant pendant ce morceau, a fait à Brigard un geſte homicide, ſignal terrible du meurtre. Brigard a répondu à ce ſignal affreux, & eſt ſorti. Tout ceci a dû s'exécuter dans un inſtant.)

SCENE VII.

ROSALIE, JENNEVAL.

ROSALIE *s'avance, & ſaiſit la main de Jenneval.*

JENNEVAL, m'aimes-tu?

JENNEVAL.

Quel langage, ô ciel!

ROSALIE, *en ſouriant, avec une joie cruelle.*

Eh bien, cette nuit même n'achevera point ſon cours ſans amener le terme de notre adverſité. La fortune, tu le ſais, ne tient ſouvent qu'à un moment de courage...

JENNEVAL.

Quoi! ſeroit-il poſſible! Que vois-je? Tous tes traits ſont changés. Quelle joie extraordinaire brille ſur ton viſage!.. Tu pourrois entrevoir...

ROSALIE.

Va; tout eſt vu.

JENNEVAL.

Tu eſperes?..

ROSALIE, *du ton le plus tendre.*

Tous nos malheurs vont finir; viens eſſuyer mes larmes. Viens rendre la paix à mon cœur. Viens me dire que tu m'aimes, afin que je perde toute idée

de me donner la mort. Jenneval, répete-moi que ma volonté ſera l'arbitre de tes deſtins.

JENNEVAL, *avec impatience.*

Roſalie, méconnois-tu ton amant?

ROSALIE, *en le ſerrant contre ſon ſein.*

Tu l'es, mon cher Jenneval ; c'en eſt fait. . . Tu deviens en ce moment la plus chere moitié de moi-même... Va, ma tendreſſe ſera déſormais ſans bornes. Ecoute ce cœur qui t'eſt ſi bien connu, qui ſe livre à toi ſans réſerve. Ton amante à cette heure brûle de plus de feux que tu n'en eus jamais pour elle. Elle te préféreroit aux mortels les plus opulens. Elle te choiſiroit dans le monde entier pour ne ſuivre, ne voir, n'adorer que toi; enfin elle va te donner la plus grande preuve de ſon amour, en oſant tout entreprendre pour que rien ne nous ſépare.

JENNEVAL, *ému.*

Prends garde, chere Roſalie, je n'ai point aſſez de force pour ſupporter des marques ſi vives de ton amour.... Modere une joie trop précipitée... Tu t'abuſes peut-être... Je t'idolâtre, je ſuis le plus heureux des hommes... mais... explique-moi enfin... je dois ſavoir...

ROSALIE.

Ingrat! j'aurois voulu que tu l'euſſes deviné. Ecoute, la haine ne proſcrit-elle perſonne dans ton ame? Sens-tu cette fureur ardente qui conſume la mienne? Ta Roſalie ne vit-elle plus en toi? Ne t'inſpire-t-elle pas ſon projet?.. Il eſt terrible, mais ſi

tu la chéris, tu sais ou plutôt tu sens, ce que demande une femme outragée...

JENNEVAL.

Arrête. Ne sens-tu pas toi-même combien tu me fais souffrir... Je tremble... Eh! que veux-tu?

ROSALIE.

Ton bonheur & le mien. Voici l'instant de me prouver que tu m'aimes. La rage de cette ame de fer, de cet odieux tyran qui se dit ton oncle, vient d'allumer ma juste vengeance. Il nous poursuit... Si je ne l'arrête, nous périssons... C'est sa mort que je te demande.

JENNEVAL.

Sa mort!

ROSALIE.

Crains de balancer.

JENNEVAL.

Le frere de mon pere! Dieu!

ROSALIE.

Lui! ce despote farouche.

JENNEVAL.

Tout mon être frémit; cruelle, qu'oses-tu prononcer? Demande ma vie, c'est l'unique chose qui me reste à te sacrifier. (*changeant rapidement de ton.*) Ah! l'infortune t'égare & te fait oublier... Non, ce n'est pas toi qui parle... Dis-moi, quel noir démon trouble ton ame?

ROSALIE.

Homme foible & lâche, qui ne sais rien oser

pour ton propre bonheur! demain tu rendras grace au coup hardi qui nous aura délivrés. Demain, nous n'aurons plus rien à craindre; tu ſeras libre, riche & maître de ta Roſalie.

JENNEVAL.

De quelle horreur es-tu poſſédée? J'en atteſte ici le ciel... Je n'acheterois pas même un trône au prix du ſang de ce vieillard.

ROSALIE.

Qu'as-tu tant à frémir? Eſt-ce la vie que tu lui raviras? Ce ſont à peine quelques jours fragiles & languiſſans? Leur flambeau pâlit, acheve de l'éteindre. Seroit-ce un vain titre d'oncle qui retiendroit ton bras. Va, les chimériques liens du ſang ſont trop équivoques pour en impoſer. Ceux qui nous aiment & qui nous font du bien, voilà nos parens; mais celui qui ſe rend notre perſécuteur, qui nous hait, cet homme, quel qu'il ſoit, n'eſt plus qu'un mortel ennemi que la nature elle-même nous enſeigne à détruire.

JENNEVAL.

Eh! quel droit ai-je ſur ſes jours?.. Le vil aſſaſſin frappe dans l'ombre; mais depuis quand prétend-il juſtifier au grand jour ſa lâche & obſcure fureur? Roſalie! comment ton ame eſt-elle devenue ſanguinaire? Ah! reprends, reprends cette douce ſenſibilité qui honore ton ſexe & qui faiſoit tous tes charmes. Autrefois tu m'as montré des vertus, ne les démens pas. Reviens, reviens à toi-même, & tu déſavoueras bientôt un langage ſi contraire à ton cœur & au mien.

ROSALIE.

Eh bien ! fais-lui grace, pour qu'il me tue ; attends que ce monſtre, que tu épargnes, m'ait arrachée d'ici pour me plonger vivante dans les cachots. Déteſte ton amante, & chéris ſon tyran féroce... Si tu n'as pas le courage de prévenir ſes coups, ſoulage-moi avec ton épée... Tu ſeras moins cruel.

(*Elle ſe jette ſur l'épée de Jenneval.*)

JENNEVAL, *la repouſſant.*

Malheureuſe ! ô ciel !

ROSALIE, *dans l'attitude du déſeſpoir.*

La mort n'eſt qu'un inſtant. L'indigence & l'opprobre ſont éternels. Accorde-moi ſa mort, ou tremble... Je me perce à ta vue.

JENNEVAL.

Tu veux mourir. Meurs du moins innocente... Dans quel égarement te jette un déſeſpoir que ma douleur partage ! Roſalie ! Eſt-ce-là ce que tu m'avois fait eſpérer ? Quoi, tu connois l'amour, & tu peux être barbare !

ROSALIE.

Qui de nous deux l'eſt davantage ?.. Tu pleureras ma mort, puiſque tu chéris ſa vie aux dépens de la mienne.

JENNEVAL.

Tu m'aſſaſſines à coups redoublés... Ta rage ſemble paſſer dans mon cœur. Laiſſe-moi reſpirer... Je ne me connois plus... Le déſordre de mon ame...

Je ne fais ce que je hazarderois dans ces momens, pour te sauver de l'affreux état où je te vois.

ROSALIE, *d'un ton suppliant.*

Rends-moi ce jour que la tyrannie veut m'ôter, & ma vie entiere je la consacre à jamais sous tes loix. Vole, cher Jenneval; la nuit & la mort obscurciront tous les objets. Les ténebres sont d'insensibles témoins. Elles enséveliront cet événement dans une ombre éternelle. Rien ne transpire de la nuit des tombeaux, & leurs secrets périssent avec ce qu'ils enferment. Nuls vestiges, point d'indices. Les soupçons ne s'éleveront pas même jusqu'à toi... Crois-en ton amante, elle a tout disposé & tout est prévu.

JENNEVAL.

Eh! quand j'échaperois à tous les regards, à l'œil même du vengeur éternel des crimes, je le saurois toujours moi! La voix de cette conscience que rien n'étouffe, me reprocheroit mon forfait: que m'importe le jugement de l'univers, si cette voix terrible qui m'accuse tonne à jamais dans mon cœur... Barbare! est-ce ainsi que tu reconnois ma tendresse? est-ce en me rendant coupable & malheureux que tu veux signaler le pouvoir de tes charmes? Quoi! le chef-d'œuvre de la nature voudroit en devenir l'horreur?.. Mon ame est épuisée... Que j'ai besoin de me fortifier contre tes attraits dangereux!.. Mais, que dis-je? En voulant frapper, le poignard me tomberoit des mains; ce vieillard!.. Il porte sur son front les traits chéris d'un pere... Il m'a caressé dès le berceau, il a élevé mon enfance, il fut mon bienfaiteur, & à travers toutes ses rigueurs, je sens,

oui, je ſens trop qu'il m'aime... Ah, ſon ombre en montant au ſéjour éternel, ſon ombre ſanglante iroit m'accuſer devant un pere, & lui diroit: *Vois cette bleſſure ouverte, ce flanc déchiré... C'eſt la main de ton fils!..* La foudre alors s'échaperoit ſur ma tête, ou, ſi la terre portoit encore un parricide, ſeul avec mon crime je n'oſerois plus regarder le ſoleil; une image enſanglantée me pourſuivroit juſqu'en tes bras. : . Ecoute, ne ſens-tu pas déjà des remords; toujours plus dévorans, ils corromproient nos jours? Plus d'amour pour nos cœurs. La diſcorde qui ſuit les forfaits viendroit s'aſſeoir entre nous, & nous armeroit bientôt l'un contre l'autre. Echapés aux bourreaux, nous n'échaperions pas à nous-mêmes... Ah!..

ROSALIE, *d'un ton terrible.*

Je rejette ton indigne pitié, tes prieres, tes vœux, tes remords, apprends qu'ils deviennent inutiles. J'avois prévu ta foibleſſe, je me ſuis chargée de ta deſtinée. Tu l'avois remiſe entre mes mains. Il n'eſt plus en ton pouvoir que d'ordonner mon trépas. . . L'arrêt en eſt porté... Tu entreras malgré toi dans mon complot... Au moment où je te parle, c'en eſt fait, Ducrône, notre tyran expire.

JENNEVAL *courant déſeſpéré.*

Ah, perfide! je t'avois mal connue. (*en pleurant.*) Bonnemer, cher Bonnemer, tu me l'avois prédit... Où es-tu? viens, vôle à mon ſecours.

ROSALIE, *froidement.*

Ceſſe de vaines clameurs, & choiſis maintenant d'être ou mon accuſateur ou mon complice. Traîne

ſur l'échaffaut une femme qui t'aime, qui a tout oſé pour toi ; ou laiſſe tomber un ſiniſtre vieillard dont tu recueilliras l'immenſe héritage, & qui entraînera avec lui dans ſa tombe le ſecret impénétrable de ſa mort. Il n'a aucun droit de me toucher lui!.. Je ne demande point que tu prennes un poignard, que tu enſanglantes tes foibles mains... Ferme les yeux; laiſſe agir Brigard; il nous ſert avec zele. D'ailleurs, n'eſpere pas pouvoir le fléchir. Il ſait qu'il faut te ſervir malgré toi & que demain tu baiſeras la main qui nous aura délivrés.

JENNEVAL *rapidement.*

Le barbare ſe trompe... Je cours défendre & ſauver ce vieillard malheureux. Je l'aime depuis que ſes jours ſont en danger; & toi, je crois que je commence à te haïr, je crois... (*Il va pour ſortir.*) Laiſſe-moi, j'abjure l'amour, je déteſte la vie...

ROSALIE, *l'arrêtant.*

Arrête, cher Jenneval...

JENNEVAL *furieux.*

Eh! que veux-tu de moi, furie implacable? . . tremble!

ROSALIE.

Dieu, quel nom! quel regard! (*tombant à ſes genoux.*) Immole ta Roſalie, & ne l'outrage pas. Elle redoute plus ton mépris que la mort. Elle eſt prête à ſacrifier ſa vie à tes pieds. Accuſe le ſort, maudis notre deſtinée. J'ai, comme toi, le meurtre en horreur, mais une fatalité terrible nous écraſe & je veux te ſauver. Comment renoncer à la vie, à la

liberté, à l'amour? Je t'idolâtre. Crime ou vertu, l'amour l'emporte sur tout & ne connoît point d'autre loi... Dans un pareil état, est-ce à nous de réfléchir?.. Cher & foible Jenneval, affermis ton ame; il n'est plus tems de reculer... Ecarte les fantômes qui obsedent ta crédule imagination. Vole où ton amante te conduit... Serois-tu insensible au prix unique qu'elle garde à ton obéissance... Pressé dans les bras qui s'ouvriront pour te recevoir & payer ton courage; tout entiers à nous-mêmes... libres, heureux, vengés...

JENNEVAL.

Leve-toi, barbare, je ne veux plus t'entendre... Mes cheveux se dressent d'horreur. Que ton génie est terrible! que ta tendresse est perfide! par quel détour m'as tu conduit dans l'abîme!.. Fatale beauté! tu vois le délire de mes sens, tu sais que tu regnes impérieusement sur ce cœur déchiré, & tu le pousses au meurtre... Tes cris, tes gémissemens, tes pleurs m'accablent. Ils ont ébranlé mon ame, & en ont chassé la vertu... Triomphe! l'échaffaut nous attend tous deux... Justice du ciel, qu'avez-vous résolu de moi? Ah! quels combats! quels tourmens!.. je chancelle... je frissonne... Par où sortir?.. (*s'appuyant contre la muraille.*) Je me meurs... (*ranimant ses forces.*) Laisse-moi aller... Cruelle! ne demandes-tu pas sa mort?

ROSALIE.

Oui.

JENNEVAL, *éperdu.*

Eh bien! je répandrai...

ROSALIE.

Tu répandras ſon ſang!

(*Ici la déclamation muette de Jenneval eſt dans ſon plus haut degré d'énergie. Roſalie le tient, le preſſe, le fixe. Il s'arrache de ſes bras.*)

JENNEVAL.

Oui, je le répandrai... Laiſſe-moi... Laiſſe-moi, te dis-je.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

ROSALIE, *ſeule & marchant à grands pas.*

ENFIN, j'ai reçu ſon aveu... Que de fois il m'a fait frémir! mais c'en eſt fait... Ce ſecret terrible eſt un nœud qui l'enchaîne à mes deſtins... Il reviendra; je m'attends à ſes cris plaintifs, à ſes remords... Ils s'abîmeront bientôt dans les feux de la volupté; c'eſt la divinité puiſſante qui fait taire tout ce qui contredit ſa voix; elle régnera profondément ſur l'impétueux Jenneval, & ſouveraine abſolue, je triompherai par elle.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

La Scene est dans la maison de M. Dabelle. Il est nuit.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, BONNEMER.

LUCILE *suit Bonnemer, qui a l'air inquiet.*

MONSIEUR Bonnemer, non, vous ne paroissez pas assez tranquille pour me rassurer. Je lis sur votre front que votre cœur est en secret violemment agité. Je suis dans un effroi mortel. Qui vous fait répéter sans cesse le nom de mon pere & celui de M. Ducrône?

BONNEMER.

Il sont sortis ensemble, Mademoiselle?

LUCILE.

Oui, & ils devroient être rentrés.

BONNEMER.

Ils sont sortis sans domestique?

LUCILE.

Eh! mon Dieu, oui.

BONNEMER.

Et vous ne pourriez me dire à peu près dans quel quartier ils sont allés?

LUCILE.

Non, Monſieur. (*Regardant à ſa montre.*) Ciel! onze heures & demie.

(*Elle donne toutes les marques de la plus vive inquiétude.*)

BONNEMER, *à voix baſſe.*

Où irai-je? Comment le rencontrer?.. Je ne puis étouffer un fatal preſſentiment...

LUCILE, *prête à pleurer.*

Monſieur, au nom de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi, diſſipez le trouble affreux où je ſuis plongée... Vous vous trahiſſez malgré vous. Je ne vous quitte pas. Je donnerois tout au monde pour voir paroître à l'inſtant mon pere & M. Ducrône. Comme je volerois dans leurs bras! Tout ce que j'ai dans l'eſprit ne feroit plus alors qu'un mauvais rêve bientôt oublié.

BONNEMER.

Quoi! votre eſprit s'allarmeroit-il?... Qu'imaginez-vous donc, Mademoiſelle?

LUCILE.

Mais vous-même, c'eſt envain que vous diſſimulez. On a tout employé pour réconcilier l'oncle & le neveu. L'un eſt trop rigoureux, l'autre trop emporté... Dites-moi, qu'a fait depuis Jenneval?

BONNEMER.

Ne me le demandez point, ah!.. (*Il veut ſe retirer.*)

LUCILE, *l'arrêtant & rapidement.*

Bonnemer, parlez-moi, parlez-moi, ne me quittez pas, je vous en conjure; vous ne ſentez pas que vous me faites cent fois plus ſouffrir que ſi vous m'annonciez les plus triſtes nouvelles. Achevez...

BONNEMER.

Mademoiſelle... Je frémis de vous le dire. Je l'ai rencontré, ce malheureux Jenneval, mais dans un déſordre extrême. J'ai voulu l'arrêter, le ramener ici; furieux, il m'a méconnu, il s'eſt arraché de mes bras. Le nom de ſon oncle a échappé de ſa bouche. Il m'a demandé pluſieurs fois d'un ton ſourd & terrible où l'on pouvoit le rencontrer ſur l'heure même. Je n'ai pu réuſſir à appaiſer le trouble extraordinaire de ſes ſens. J'ai cru que c'étoit un reſte d'émotion de la ſcene vive qu'il avoit eue avec ſon oncle, lorſqu'en rentrant ici un Exempt m'a fait appréhender un noir complot. Il m'a demandé ſi M. Ducrône étoit de retour? Il m'a bien recommandé qu'on l'avertit d'être ſur ſes gardes, de ne point ſe hazarder le ſoir. Il s'eſt informé des maiſons qu'il fréquentoit, & il eſt parti précipitamment.

LUCILE, *jettant un cri.*

Ciel! ſe pourroit-il! .. Courez, volez, laiſſez-moi.

BONNEMER.

Ah! reprenez vos ſens; vous changez de couleur; je ne puis vous laiſſer en cet état. Je vais appeller... Mais j'entends quelqu'un.

(M. Dabelle entre, lorſque Bonnemer ſoutient Lucile dans ſes bras.)

SCENE II.

M. DABELLE, LUCILE, BONNEMER.

M. DABELLE.

QU'EST-CE donc? ma fille prête à s'évanouir?

LUCILE, *d'une voix étouffée.*

Ah! mon pere!.. Quoi, seul?..

BONNEMER.

Mon cher Monsieur Dabelle, vous revenez seul...

M. DABELLE, *soutenant sa fille.*

Mon ami, mon cher ami... Lucile; qu'a-t-elle donc? qu'est-il arrivé?

BONNEMER.

Et M. Ducrône, où est-il?

M. DABELLE, *conduisant sa fille sur un fauteuil.*

Il n'est pas rentré!.. Qu'est-ce à dire?.. Chere enfant... Bonnemer... D'où naît votre effroi mutuel? Dites-moi donc...

BONNEMER.

Ah! Monsieur!

M. DABELLE.

Vous m'inquiétez d'une maniere étrange...

BON-

BONNEMER.

Où l'avez-vous laissé?.. Etes-vous toujours demeurés ensemble?

M. DABELLE.

Non; depuis quatre heures, nous nous sommes séparés. En me quittant il m'a dit: je ne tarderai point à vous rejoindre (*allant à sa fille.*) Eh bien! ma fille, tu pleures...

BONNEMER.

Hélas; Monsieur; nous vous revoyons.., Pourquoi avez-vous abandonné Ducrône... Ses jours sont en danger... Juste ciel! Le malheureux l'auroit-il assassiné!

M. DABELLE.

Vous me glacez d'effroi... Comment, assassiné! Que voulez-vous dire?

BONNEMER.

On croit que Jenneval veut attenter aux jours de son oncle... Cette femme criminelle & perfide qui l'a corrompu... On soupçonne le plus affreux dessein... Hélas! son œil troublé évitoit mes regards.

LUCILE, *en reprenant ses sens.*

Jenneval n'est point un barbare. Mon cœur me soutient le contraire. Il me semble encore l'entendre converser sur le précieux sentiment de l'humanité; mais il est foible, il est livré à des scélérats, qui peuvent sans lui...

M. DABELLE.

Ma fille, calme-toi... Si tu ne peux jamais te

repréſenter Jenneval aſſaſſin, je ne puis non plus me faire à cette idée révoltante.... Cependant je ſuis hors de moi. (*appellant un domeſtique.*) Qu'on mette tout de ſuite les chevaux aux deux voitures... Je me doute de deux ou trois endroits... On m'a arrêté ſi tard auſſi... Il me ſembloit que quelque choſe me rappelloit ici. (*à Bonnemer.*) Mon ami, vous irez d'un côté, moi de l'autre. Nous le rencontrerons ſûrement.... Ma fille, vous trouvez-vous mieux?.. Un moment de patience.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LUCILE, BONNEMER.

(*Pendant cette Scene Lucile erre dans le fond du Théâtre.*)

BONNEMER, *ſur le devant ſeul.*

Ciel! veille ſur lui! fais que je le revoye... ne permets pas qu'un crime s'accompliſſe; ſauve à la fois deux ames honnêtes & faites pour s'aimer.

LUCILE.

J'entends pluſieurs voix confuſes... On vient... Permettez... (*elle ſort & rentre en s'écriant.*) Ah! mon cher Monſieur Bonnemer, c'eſt le cher Monſieur Ducrône avec Monſieur Jenneval!

BONNEMER, *avec le cri de l'ame.*

Le ciel ſoit loué! ſoit béni mille fois!

SCENE IV, & *derniere.*

M. DABELLE, M. DUCRONE, LUCILE, JENNEVAL, BONNEMER.

(*Ducrone & Jenneval ſe tiennent par la main. Jenneval a l'epée nue ſous le bras. Ils ſont tous deux ſans chapeau.*)

BONNEMER, *à Lucile.*

C'EST lui, c'eſt lui, embraſſons-les tous deux. (*Il embraſſe Ducrône & Jenneval.*)

JENNEVAL, *ſaluant Lucile, puis reprenant la main de ſon oncle.*

Ah! mon cher oncle.

M. DABELLE.

A quel danger êtes-vous échapé?

M. DUCRONE.

Au plus grand de tous. (*montrant Jenneval.*) Voici mon libérateur... Je ſuis encore tout ému... Eh! qu'eſt devenue ma canne?.. Nous ſommes tous deux ſans chapeau... Jour cruel! Ce ſoir j'ai ſoupé & demeuré fort tard chez un homme d'affaires & cela pour deshériter ce Jenneval qui vient de me ſauver la vie... Ecoutez bien: au détour d'une

rue, vers le coin d'une fontaine, un déterminé eſt venu à ma rencontre l'épée nue à la main. J'ai apperçu ſon fer qui brilloit dans l'obſcurité. Surpris, j'ai tiré mon épée, mais la lame & le fourreau ſont venus tout enſemble... C'étoit fait de moi... Voici que ſoudain un inconnu vole à ma défenſe; le combat ſe livre, il renverſe l'aſſaſſin à mes pieds... Je vois, je reconnois mon neveu. Il avoit ſuivi ſecrétement mes pas. Il me prend, me guide par la main... C'eſt lui, Meſſieurs, qui a expoſé ſa vie pour conſerver la mienne.

BONNEMER.

Généreux défenſeur!

M. DABELLE.

Brave jeune homme!

JENNEVAL, *en ſe couvrant le front des deux mains.*

Arrêtez... Suſpendez ces cris de joie... Frémiſſez tous de m'entendre... Je rejette vos louanges, je ne les mérite point. Frémiſſez, vous dis-je d'horreur & de pitié, ſachez qu'une larme de plus, j'étois un parricide... Ah, mon oncle! Cette main qui preſſe la vôtre avec tendreſſe, cette même main qui a ſauvé vos jours, étoit prête à ſe plonger dans votre ſang... Vous vous étonnez... Ah! Dieu! vous n'avez pas vu cette femme en pleurs, proſternée à mes genoux, vous n'avez pas entendu ſes accens. Vous ne concevez pas de quels traits elle a frappé mon cœur... Echauffé par ſes cris, excité par ſes larmes, plein du poiſon dont elle m'avoit enivré, j'allois...

M. DUCRONE.

Mon neveu, ne t'exagere point à toi-même ta propre foiblesse.

JENNEVAL.

Non, je dois tout révéler.... Mon ame hors d'elle-même alloit embrasser le crime. J'adorois Rosalie, vous l'aviez persécutée. Homme imprudent & cruel, vous ignoriez donc cet ascendant terrible, cette fievre des passions, ce délire d'un cœur réduit au désespoir & ce qu'il peut entreprendre à la voix d'une femme... Ah! souvenez-vous de mon pere, il ne fut jamais inexorable, il eut cédé aux larmes de son fils, il l'eut plaint dans sa funeste passion, il eut connu la pitié, il eut adouci ses maux. Pardonnez-moi ces reproches; j'ai combattu, j'ai triomphé, j'ai été plus tendre, plus humain, plus sensible que vous: mais du moins sentez un remords salutaire, tremblez en écoutant un formidable aveu... Apprenez qu'il a été un moment où ne voyant plus en vous qu'un inflexible ennemi, j'allois vous assassiner!.. Le ciel...

M. DUCRONE.

Mon cher neveu, nous ne nous sommes point encore embrassés. (*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

JENNEVAL.

O joie! ô doux momens! Est-ce bien vous que je serre sur mon sein. . . Ah! Dieu, laissez-moi pleurer..... Encore vertueux & étonné de l'être, je n'ose en cet instant même m'avouer ni me croire innocent... Femme artificieuse & cruelle!... Eh! si tu n'avois point révolté mon ame, si le ciel en m'é-

clairant tout-à-coup, ne m'eut point fait lire sur ton front l'empreinte du crime..... (*avec énergie*). Mon cher oncle, couvert de votre sang, chargé d'opprobre, en exécration à moi-même, je mourois de la mort des scélérats, peut-être avec leur cœur endurci. Je n'ai point commis le forfait, & j'en éprouve tous les tourmens. Que seroit-ce donc, si j'étois coupable! (*étendant les bras vers le ciel & dans une attitude suppliante.*) Grand Dieu, qui m'as prêté ta force victorieuse, je te rends graces; ma vertu est ton ouvrage! Si ta miséricorde n'est pas épuisée, frappe le cœur de Rosalie, accorde-moi ses remords... Ta bonté surpasse son crime... Dieu puissant, ce nouveau miracle appartient à ta clémence! (*à Bonnemer*). Soutiens-moi, mes forces s'épuisent.

(*Bonnemer le conduit sur un fauteuil. Jenneval assis, continue après une courte pause.*)

Et vous, mon oncle, puisque le ciel a détourné les coups qui vous menaçoient, laissez tomber cet événement dans un éternel oubli, ne poursuivez point cette malheureuse & ses jours infortunés.

M. DUCRONE.

Jenneval, écoute; tu m'as sauvé la vie, je n'en disconviens pas: mais vois-tu, j'aimerois mieux être cent pieds dessous terre, que d'autoriser même indirectement le moindre désordre. Oui, je te pardonnerois plutôt ma mort que ton libertinage. Laisse les assassins attenter à ma vie, je les crains moins que la perte douloureuse de tes mœurs, & je

te le dis ici en oncle reconnoissant & sévere, si tu osois renouer avec ta Rosalie...

JENNEVAL, *d'un ton froid.*

Homme extrême, épargnez ce nom à mon oreille. Vous ne m'entendez point. Ah!... quand je l'adorois, je la croyois vertueuse. J'idolâtrois le fantôme qu'avoit paré mon imagination. J'ai été détrompé.... Je suis affermi pour jamais contre ses coupables appas; si je suis généreux envers elle, c'est que je puis l'être sans danger... Imitez-moi.

M. DABELLE, *s'avançant.*

Cher oncle, j'ai tout vu, tout observé, & le cœur de ce digne jeune homme a paru tout entier à mes regards. C'est moi qui veux lui présenter une fille vertueuse: j'en connois une qui a un cœur sensible, tendre même; mais elle a un ami prudent, secourable, qui, depuis son enfance, veille sur sa sensibilité. Elle a remis ses plus chers intérêts entre ses mains. Elle lui sera toujours plus chere que tout ce qu'il pourra jamais aimer dans le monde; il lit tous les secrets de son cœur, c'est à lui enfin à décider son choix. Notre Jenneval, cher oncle, me semble fait pour être aimé d'un cœur tel que le sien, car j'ose ici répondre de la noblesse d'ame de l'un & de la tendresse de l'autre.

LUCILE, *troublée, attendrie, se décele à tous les yeux par son embarras.*

Mon pere!

M. DABELLE, *ironiquement.*

Lucile pense donc que c'est d'elle que je parle?

LUCILE, *avec le plus grand attendrissement.*

Ah! mon pere!

M. DABELLE.

La fausse honte que vous éprouvez en ce moment, ma fille, car c'en est une, est la seule foiblesse que je vous reproche.

LUCILE.

Ah! permettez à votre fille de se retirer.

JENNEVAL, *à part.*

Je me trouverois coupable si je balançois encore. (*haut.*) Le voile est tombé, adorable Lucile; un pere respectable m'enhardit; je ne vois plus que vous seule au monde, digne d'être adorée.... Ah! comment exprimer des sentimens toujours si chers, mais que j'ai trahis; toute ma vie pourra-t-elle effacer.... Aveugle, je prêtois vos vertus à un objet qui ne les connut jamais.... Ah! c'étoit vous que j'adorois.... Vous voyez un homme nouveau.

LUCILE.

Si vos remords sont vrais, Monsieur, ils effacent à mes yeux toutes vos fautes. Mon pere ne vous a point retiré son estime, vous pouvez encore prétendre à la mienne. Un sentiment plus doux auroit été votre partage, si vous eussiez resté ce que vous paroissiez être...

JENNEVAL *avec feu.*

Ah! vous me verrez digne de vous. J'en fais le serment à vos genoux; daignez m'encourager, & d'un seul regard vous ferez de moi tout ce

que je dois être. Heureux, si vous voulez étendre vos bienfaits sur le reste de ma vie.

M. DUCRONE.

C'est fort bien dit que cela, mon neveu; je suis très-content de toi: aime bien & de toute ton ame cette honnête & sage Demoiselle. Tu peux compter dès ce moment sur mon héritage, comme sur mon amitié. Messieurs, je lui ai toujours reconnu un caractere excellent au fond. Il m'a causé bien des chagrins; mais, Dieu merci, en voici la fin.

JENNEVAL, *à M. Dabelle.*

Voilà donc comme vous me punissez?... Ah! tout me fait sentir qu'auprès de vous le sentiment de l'amour surpasse même celui du respect.

M. DABELLE.

Nos ames s'entendent, cher Jenneval, elles sont faites pour être unies... C'est toi qui rendras la fin de ma carrieré douce & fortunée. (*à sa fille*) Aide-moi à sauver un jeune-homme sensible & vertueux des pieges du vice qu'il ignore, afin que tous les cœurs applaudissent au choix qu'il aura fait.

LUCILE.

Mon pere! Ah! je crains que vous n'écoutiez que mon cœur....

M. DABELLE.

Va, crois-moi, ne plaide point contre lui.

JENNEVAL, *baisant la main de Lucile.*

Comment exprimer tout ce que je sens! Sortir du désespoir pour goûter la plus pure félicité! .... Quel passage rapide & inattendu! Belle Lucile, non, je ne vous ai pas été infidele, je vous aime trop pour penser que j'aie cessé un instant d'adorer tant de perfections réunies.

M. DUCRONE, *à M. Dabelle.*

Mais vous êtes un homme étonnant. Sçavez-vous que vous m'avez tout attendri, moi qui n'ai point de mollesse! Que vous me faites bien sentir le plaisir qu'on doit goûter à être bienfaisant! Ce n'est que dans cet instant que je viens de m'appercevoir que votre caractere vaut beaucoup mieux que le mien. Je sens combien il me seroit doux de pouvoir vous ressembler. Je sais me rendre justice. Je ne me dissimule pas que j'ai peut-être été trop sévere; mais la jeunesse aussi, la jeunesse. .. Allons, allons, vos bontés ne feront plus de reproches à ma conscience. (*A Lucile.*) Chere, belle & vertueuse Demoiselle, si vous ne redoutez pas d'avoir un oncle aussi grondeur que moi, si mon ton brusque ne vous fait pas

peur, il faudra me permettre, s'il vous plait, de remettre cette gentille main dans celle de mon neveu, & le tout en faveur de son repentir... Le pauvre garçon, qu'il a souffert! Mais qu'il sera heureux! (à *M. Dabelle.*) Son Droit fini je le marie & je lui achete la plus belle charge possible.

JENNEVAL.

Mon cher oncle!.. Ah! Monsieur!.. Ah! charmante Lucile! Un sentiment éternel d'amour & de reconnoissance... Mon cœur vous confond tous trois... Cher Bonnemer, qui l'eut dit... Mais quels souvenirs amers se mêlent à ma joie! Te rappelles-tu ce moment, où sourd à la voix de l'amitié je t'outrageai?.. Oublieras-tu...

BONNEMER.

Je ne vois, je ne sens que ton bonheur... Il t'étoit dû... Tu verras quelle différence il y a d'un amour bien placé, à celui dont il faut rougir.

M. DABELLE.

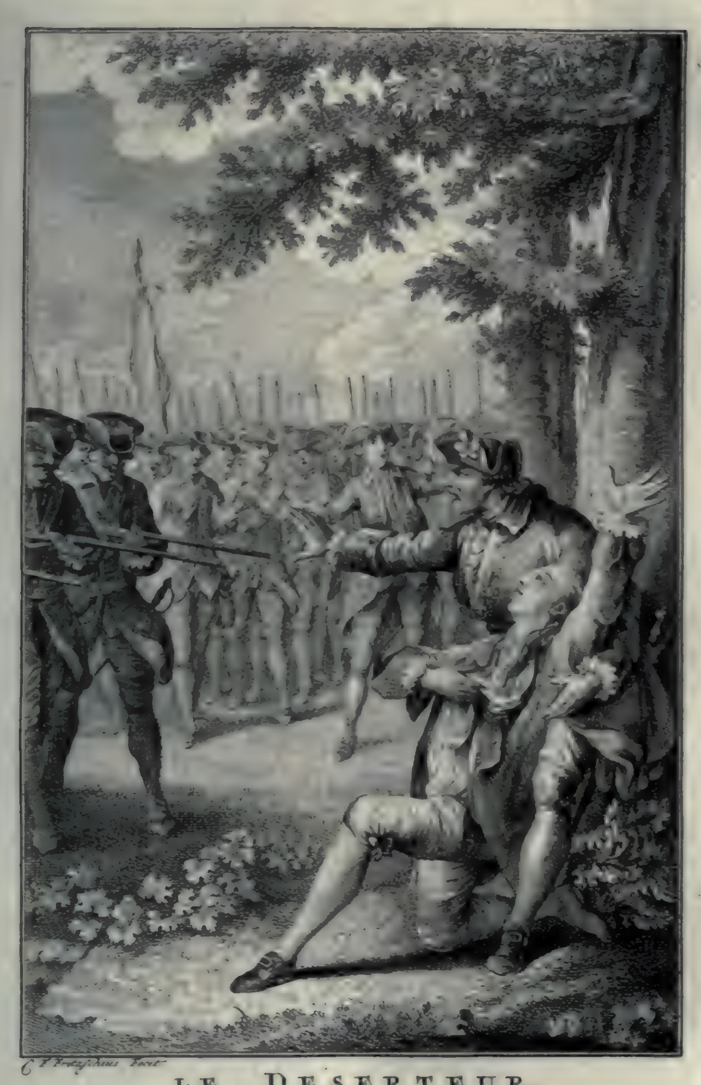
Qu'il ne soit plus question que de la joie qui doit régner; ce jour est marqué pour un des plus beaux de ma vie.

JENNEVAL.

Tant que je vivrai, il servira d'exemple à la mienne, & votre main (si je suis assez heureux pour l'obtenir) chere Lucile, deviendra le gage de mes vertus.

FIN.





C. F. Fritzschius fecit

LE DESERTEUR.

LE DÉSERTEUR,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

MADAME LUZERE, *veuve d'un Manufacturier.*

CLARY, *fille de Madame Luzere.*

DURIMEL, *jeune François conduisant le commerce dans la maison de Madame Luzere.*

LE CHEV. ST. FRANC, *décoré de l'Ordre du Mérite, Major d'un Régiment.*

VALCOUR, *jeune Officier.*

M. HOCTAU, *vieux garçon.*

UN DOMESTIQUE.

DES SOLDATS.

L'action se passe dans une petite ville d'Allemagne, frontiere de France.

La Scene est chez Madame Luzere.

LE DÉSERTEUR, *DRAME.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame LUZERÉ, M. HOCTAU.

M. HOCTAU, *avec exclamation.*

Nous voilà bien! O malheureux pays! Des Bataillons ſans fin! Infanterie, Cavalerie, Dragons, Troupes légeres, Houzards, des bagages, un train d'enfer.... Tout cela vient fondre ſur nos palliers. Ce déluge annonce notre ruine.... Je l'avois bien prévu! Vous ſouvient-il, Madame, de ce que j'ai dit il y a deux ans, en vous liſant la Gazette du ſix Mars. J'ai vu venir la guerre de ce côté-ci, tout comme ceux qui l'ont imaginée.

Madame LUZERE.

Eh bien! que pouvons-nous y faire, mon cher Monſieur Hoctau? Depuis qu'une furie militaire agite les Nations, que les Souverains ſe font un jeu de la guerre, tous les peuples, tour-à-tour, attaquent & ſe défendent. La marche de ces Armées ne ſe

regle point d'après nos avis. Payons en ſilence, voilà notre lot; heureux ſi par ce moyen nous échappons aux horreurs qui nous environnent!

M. Hoctau.

Ces Troupes Françoiſes, qui ſont à nos portes, ne vont-elles pas encore nous forcer à des réjouiſſances publiques, pour célébrer leur bonne arrivée?

Madame Luzere.

Mais, parlons franchement. Qu'a fait pour nous cette milice avide, qui ſe diſoit nos alliés, nos défenſeurs; ils ſemblent n'être venus ici que pour dévancer les ennemis dans l'art du pillage. Ils ont pris tout ce que la modeſte loi de la guerre leur a permis d'emporter. Les François arrivent: on leur cede la place; ils ne feront pas pis que les autres; ils vivront ſeulement à nos dépens.

M. Hoctau.

Il eſt vrai que je m'attendois que nos Troupes, au lieu de s'évader, alloient.... J'enrage de grand cœur.... On n'a pas tiré un ſeul coup de fuſil, & voici que les François ſont nos maîtres.

Madame Luzere.

J'aime mieux que les choſes ſe ſoient ainſi paſſées, que d'avoir vu le ſang ruiſſeler dans les rues, & peut-être les quatre coins de notre petite ville livrés aux flammes. Tout conſidéré, Hanovriens, Allemands, Hongrois, Pruſſiens, François, tous ces Meſſieurs, tantôt nos ennemis, & tantôt nos alliés, nous ont tour-à-tour aſſez également traités pour ne ſavoir à qui

qui donner la préférence; & s'il falloit choisir, autant vaut des François....

M. HOCTAU.

Comment les François!... Nos ennemis! J'étouffe.... Que je les hais!

Madame LUZERE.

Qu'entendez-vous par ce nom d'ennemis? J'ai vu dès mon enfance la guerre changer vingt fois de face & d'objet. Les feux de joie succédoient aux massacres; on redevenoit amis après s'être égorgés. Le pourquoi de ces débats sanglans reste toujours inconnu, & je n'ai pas encore rencontré de militaire qui m'ait paru l'avoir deviné.

M. HOCTAU.

Vous avez beau dire, je n'aime pas les François, moi, & je suis bon patriote.... m'entendez-vous, Madame?

Madame LUZERE.

Que voulez-vous dire? Expliquez-vous ouvertement.

M. HOCTAU.

Oui, oui, nous le voyons bien, vous ne haïssez pas les François.

Madame LUZERE.

Je suis loin de haïr aucune Nation, & je ne me cache pas d'estimer dans le François plusieurs bonnes qualités.

M. HOCTAU.

Vous ne le faites que trop voir par celui que vous avez reçu chez vous depuis sept ans. Il ne fait cha-

que jour que prendre un ton plus haut dans cette ville, où l'on diroit qu'il eſt déjà.... Je ne veux pas dire.... Qu'ils ſont inſolens, ces Welches!

Madame LUZERE.

Dites, dites; celui dont vous parlez eſt un jeune homme d'un mérite rare, Monſieur Hoctau; il eſt prudent, économe, intelligent, laborieux; & veuve comme je le ſuis, il m'étoit impoſſible de rencontrer un homme plus utile à mon commerce... Pourriez-vous lui en vouloir?

M. HOCTAU.

Oh!.... Mais vous ne ſavez pas auſſi les bruits que l'on fait courir.... Tous vos amis en ſont ſcandaliſés.

Madame LUZERE, *ſouriant.*

Eh! quels bruits donc?

M. HOCTAU.

On va juſqu'à oſer parler d'un mariage de cet homme-là avec votre fille, & vous ſentez.....

Madame LUZERE.

Oui, je ſens qu'un bruit pareil peut inquiéter; & pour le faire ceſſer, je veux que dans les vingt-quatre heures Durimel ſoit ſon époux.

M. HOCTAU, *avec dépit.*

Comment!... Mais comment, ſon époux!

Madame LUZERE.

C'eſt à cauſe du bruit, Monſieur Hoctau. Vous le ſavez, les bruits ſont dangereux; d'ailleurs, ma fille a vingt-deux ans; Durimel en a près de trente;

quels nœuds mieux assortis! D'un autre côté, voici des Officiers qui arrivent en foule: il est important de marier les filles.

M. HOCTAU.

Non, je n'en reviens pas... Mais, Madame, oubliez-vous l'antipathie que défunt votre époux avoit pour les François? Ne craignez-vous point d'irriter son ombre? ....

Madame LUZERE.

Non, Monsieur Hoctau; il n'y a que les vivans qui s'irritent dans ce monde, & souvent pour des affaires qui ne les regardent pas.

M. HOCTAU.

Vous me payez d'ingratitude, Madame..... Vous avez aussi oublié l'espoir qu'a fait naître le refus du second époux que je m'empressois de vous offrir dès les premiers jours de votre veuvage.

Madame LUZERE.

Il est vrai, ma fille vous doit beaucoup de reconnoissance de vous être offert pour être son beau pere; mais je vous ai assez fait connoître combien j'aimois qu'une mere osât se sacrifier pour son enfant. Je n'avois que quelques années à attendre; les voici écoulées. Ma fille n'aura pas rougi à ma nôce, & je paroîtrai avec honneur à la sienne.

M. HOCTAU.

Quoi! mes espérances seroient trompées; moi, qui ai toujours cru que jamais un autre....

Madame Luzere.

On ne peut pas tout ſavoir, Monſieur Hoctau; & tel qui prédit ſi bien, ſur une Gazette, les révolutions futures de l'Europe, lit ſouvent fort mal dans les yeux d'une jeune fille. Mais la voici.... Si elle vous veut pour époux, je ne m'y oppoſerai point.

SCENE II.

Madame LUZERE, M. HOCTAU, CLARY.

Madame Luzere.

Clary, vous venez fort à propos: on vous demande à toute force en mariage. N'aimeriez-vous pas bien Monſieur Hoctau pour votre époux?

Clary, *ingénuement.*

Je l'aimerai pour toute autre occaſion; mais pour mon époux.... Oh! non, ma chere bonne maman!

Madame Luzere.

Pourquoi donc?

Clary.

Mais, vous le ſavez mieux que moi. Je vous confie mes penſées les plus ſecretes, & je vous ai avoué....

Madame Luzere.

Achevez.

CLARY, *vivement.*

Le nommer!... Ah! vous le connoiſſez bien.

M. HOCTAU, *avec humeur.*

Quoi, Mademoiſelle! Un François! qui vient de je ne ſais où, qui n'a rien au monde, arrivé ici par aventure. . . . . Vous le préférez à moi, dont les Ayeux depuis deux cens ans ſont honorés dans ce pays! A moi qui poſſede de bonnes maiſons dans cette ville même, où je puis aſpirer bientôt au rang de Statſchultheiſs? (*) (*à Madame Luzere*) Ah! Madame! une mere prudente ne devroit pas laiſſer faire à une fille ſans expérience, une étourderie de cette force-là.

Madame LUZERE.

Clary, vous l'entendez; voyez ce qu'il faut répondre. C'eſt l'amour qui le fait parler, & depuis ſept années toujours conſtant, il eſpere....

CLARY.

Prolongez toujours votre eſpérance, mon cher Monſieur Hoctau, vous arriverez de la ſorte à quatre-vingts ans, l'homme du monde le plus heureux; car on l'eſt quand on eſpere, & je crois que vous ne le feriez plus ſi nous étions mariés enſemble. D'abord, j'aurai toujours pour vous de la bonne amitié, mais jamais le moindre petit ſentiment d'amour. Mon ame a toujours été franche, ouverte ſans détour, & je me ferois reproché, comme un crime, de vous avoir abuſé en vous offrant la plus légere lueur d'eſ-

(*) Ce terme répond à celui de Maire, de Jurat, de Capitoul.

poir. Je vous l'ai déjà dit: nos âges, nos goûts, nos ſentimens, tout differe; un bonheur mutuel ne ſeroit pas le fruit de nos nœuds... Je m'attends au bonheur. Nous vivrons bien mieux amis qu'époux. Soyez généreux, mettez ſeulement l'amour de côté, & je vous proteſte que vous ne m'en deviendrez que plus cher.

M. HOCTAU, *en ſoupirant.*

Je vous ai vu naître, Mademoiſelle; j'ai vu croître & ſe développer tous vos charmes!.... Me dédaigner comme cela! Me le dire d'un air ſi aiſé encore! être ſi fiere parce que vous êtes belle!... C'eſt ainſi que vous me traitez, moi qui vous aurois donné tout mon bien! Vous me préférez un.... Si je vous aimois moins, je vous dirois.... Non, je me ferai cet effort.... Je ne dirai rien du tout....

Madame LUZERE.

Monſieur Hoctau, point d'inimitié. Vous avez voulu décider l'affaire; eſt-ce la faute de ma fille, ſi. . . .

M. HOCTAU, *fâché.*

Laiſſez-moi, laiſſez-moi. Il n'y a plus qu'ingratitude, dureté & trahiſon ſur la terre.... Comme le monde eſt changé! Qu'il eſt haïſſable! qu'il eſt perverti!.... Ah! qu'eſt devenu votre défunt. . . C'étoit mon ami; c'étoit-là un homme d'un ſens droit, éclairé.... Hélas! l'on voit trop ici qu'il n'y eſt plus.

SCENE III.

Madame LUZERE, CLARY.

Madame LUZERE.

Il m'attriste, avec ses exclamations; mais on doit les lui pardonner. Je n'aime point à voir le chagrin dans le cœur de ceux-mêmes qui ne respectent point la sensibilité d'autrui. Il est vrai qu'il falloit une bonne fois l'éconduire. Mais cela m'a coûté.

(M. Hoctau revient sur ses pas. Il rentre comme prêt à articuler quelques paroles; mais voyant qu'on parle de lui sans l'appercevoir, il se glisse dans un cabinet voisin, d'ou il prête l'oreille.)

CLARY.

Quelle différence entre Durimel & lui! O maman! Vous l'adoptez! C'est vous qui faites mon bonheur & le sien. Le ciel même a conduit ici ce François. Il vous chérit comme moi. Vous êtes le témoin de notre tendresse. Qu'il est touchant quand il nous parle! Il paroît bien sincere! Tout ce qu'il dit, peint l'honnêteté & la vertu. Mon cœur approuve ce que sa bouche exprime. J'aime son maintien, son geste, & son regard. (*d'un ton plus timide*) Vous êtes toujours décidée en sa faveur, cela me fait tant de plaisir, que j'appréhende quelquefois de vous voir changer.... Ce pays-ci est tout plein d'envieux.

Madame LUZERE.

Ma chere enfant, puiſque tu l'as choiſi, il eſt à toi. Je le crois digne de ton amour. En te le donnant, qu'il m'eſt doux de ſatisfaire à la fois mon cœur & ma reconnoiſſance. Sois avec lui égale, affable, complaiſante. Préviens le moindre nuage qui pourroit en s'élevant obſcurcir un ſeul de tes beaux jours. Nous n'avons point la force en partage ; une douceur affectueuſe, voilà nos ſeules armes. Fuis les inégalités, évite les caprices, ils ſont l'écueil de l'amour. Sous le joug de l'hymen, des torts d'abord inſenſibles & légers compoſent quelquefois la matiere dangereuſe des diſcordes. Il faut m'ouvrir toujours ton ame, afin que mes conſeils préviennent ou diſſipent tout ce qui pourroit reſſembler aux orages.

CLARY, *embraſſant ſa mere.*

Oh! vous n'aurez jamais cette peine-là.

Madame LUZERE.

J'en accepte l'augure, ma chere enfant.... Tu touches au moment où tu vas commencer un lien bien doux, mais non moins ſérieux. Les devoirs d'une épouſe vont ſuccéder à ceux de fille. Ils ſont plus importans, plus étendus, plus auguſtes. Eleve, affermis ton courage, aggrandis ton ame, diſpoſe-la à tout évenement. J'ai promis à M. Hoctau que dans vingt-quatre heures Durimel ſeroit ton époux.

CLARY, *ſe retirant d'entre les bras de ſa mere, étonnée & confuſe.*

Dans vingt-quatre heures! Dieu! vous m'avez

toute saisie.... Je pense..... Oh! c'est trop tôt aussi.

Madame LUZERE.

Pourquoi trop tôt? J'ai toujours pensé qu'on ne marioit que trop tard deux personnes qui s'aiment. Cette ville est en proye à l'étranger.... Vous avez besoin d'un protecteur, &....

CLARY.

Que vous me rendez confuse! avec quel art, avec quelle tendresse vous veillez sur mon bonheur! Ah! vous savez que j'obéirai sans peine. Je connois ses vertus, elles me sont cheres autant que sa personne, & ma confiance en lui égale mon amour.

Madame LUZERE.

Tu le dois.... Le voici qui vient fort-à propos, au moment même où j'allois le faire appeller. (*en riant*) Nous allons le mettre au comble de la joie... Comme il va déraisonner!

CLARY, *émue.*

Je suis toute troublée.... Je ne sais.... non.... Je ne puis que me sauver.

Madame LUZERE.

Clary, Clary, (*à Durimel qui entre*) retenez-la, Durimel, retenez-la.... Mais bon, la voilà déjà bien loin.



SCENE IV.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

On diroit que c'est ma présence qui cause sa fuite.... Pardonnez, j'ai peut-être interrompu un entretien....

Madame LUZERE.

Point du tout. (*en souriant avec grace*) Allez, c'est une folle enfant qui ne vous fuira pas toujours. (*prenant un ton plus noble.*) Ecoutez, Durimel; il est tems de donner à votre mérite, à votre attachement à nos intérêts, à un autre sentiment que j'ai vu naître avec plaisir, tout le prix que vous en attendez, & que je puis dire vous être dû.

(*Pendant ce tems Durimel laisse échapper des marques d'une douleur concentrée.*)

Mais qu'avez-vous? Votre regard est sombre, inquiet ... Vous souffrez intérieurement; vous n'avez pas le visage que je voudrois vous voir pour les choses que j'ai à vous annoncer.... Que signifie ce silence?... Auriez-vous quelque nouvelle désagréable à m'apprendre, quelque retard, quelque faillite? Nos fonds auroient-ils essuyé des revers entre les mains de quelqu'un de nos Correspondans?

DURIMEL.

Non, Madame. Vos affaires me paroissent sû-

res. Hier je vous remis les regiſtres dans un ordre exact, & qui les vérifie toutes.

Madame LUZERE.

Mais à propos, je ne vous les avois pas demandés. Qu'eſt-ce que ceci veut dire, mon cher Durimel? Avoir un front auſſi triſte; & dans quel moment! Tous vos compatriotes, vainqueurs & remplis d'allégreſſe, ſe répandent en foule dans ces cantons. On ne célebre plus que le nom françois. Tout vous rit; car on a beau voyager, le cœur eſt toujours du côté de la patrie, & le vôtre d'ailleurs n'a-t-il pas un ſecret preſſentiment de ce que je veux lui annoncer?

DURIMEL *ſoupire.*

A moi, quelque choſe d'heureux! ... Ah! Madame, je ne m'en flatte plus.

Madame LUZERE.

Vous êtes loin d'être dans votre état ordinaire. Non, ce n'eſt point là vous.... Je reſpecte vos ſecrets.... Je vais vous expoſer les miens; nous verrons après ſi les vôtres tiendront contre. (*après une courte pauſe.*) Durimel, ce n'eſt pas devant moi que vous vous êtes caché d'aimer. Vos ſentimens honnêtes vous ont acquis mon eſtime, mon entiere confiance. Vous êtes François, & vous n'avez point cherché à ſéduire ma fille; je vous la donne. Demain ſera le jour heureux que pourſuivoit votre attente.

DURIMEL, *vivement.*

Ah, Madame! de quel coup venez-vous de me frapper, & dans quel moment! Que vous êtes loin

de connoître la ſituation de mon ame!..... Oui, j'oſois en ſecret embraſſer le plus doux eſpoir...... Clary! Je l'adore..... Mais au nom de tout ce que vous avez fait pour moi.... Vous êtes ſa mere, vous me chériſſez; dites, Clary m'aime-t-elle ſincerement?... Autant que je l'aime..... Parlez, femme bienfaiſante, qui vous êtes rendue mon Dieu tutélaire.... Achevez, un mot va décider mon ſort.

Madame Luzere.

Si je vous le dis ce mot, ſerez-vous plus ſage, car je vous l'avouerai, je ne vous reconnois plus.... Oui, mon cher Durimel, je vous fais cet aveu en toute aſſurance, le cœur de Clary eſt à vous.

Durimel, *dans un tranſport.*

Ah! je puis donc défier le deſtin.... Elle m'aime.... Demain, je puis être ſon époux.... & je la fuirois, & j'irois loin d'elle, mourir triſte, déſeſpéré.... Non, duſſé-je payer de ma tête l'inſtant du bonheur.... Je reſterai.... Je mourrai content.

Madame Luzere, *interdite.*

Que dites-vous? Vous avez jetté l'effroi dans mon ame. (*d'un ton timide.*) Vous n'êtes point un inſenſé, hélas! ſeriez-vous malheureux?

Durimel.

Si je le ſuis.... Ah!... Vous me donnez votre fille. Mais me connoiſſez-vous? Vous pourriez du moins ſoupçonner qu'un homme qui s'expatrie, n'abandonne point ſans ſujet le lieu chéri de ſa naiſſance. Qui ſait ſi un ſeul mot prononcé ne révoqueroit point l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur;

ſi Clary, elle-même, ne rougiroit pas, ne me rejetteroit point ?....

Madame Luzere, *avec tendreſſe.*

Vous, mon cher Durimel! .... Non, je ne puis me tromper. Si je n'ai jamais cherché à vous faire rompre le ſilence que vous avez toujours gardé, c'eſt que la premiere impreſſion que vous avez faite ſur nos ames a répondu pour vous. Elle s'eſt gravée chaque jour plus profondément dans nos eſprits. J'ai reſpecté votre ſecret, ſûre qu'avec vos vertus on n'a point un cœur coupable. J'ai deſcendu dans le vôtre; je l'ai bien étudié. Par ce que vous êtes, je juge de ce que vous avez été..... Epoux de Clary, vous devenez mon fils, oui vous l'êtes..... Gardez maintenant votre ſecret, ou échangez-le dans mon ſein, vous êtes libre.

Durimel.

Vous allez tout ſavoir.... J'allois vous quitter... Madame, ſi j'ai le courage de parler, prenez celui de m'entendre. (*ils s'aſſeyent.*) Je ſuis fils d'un ſoldat. Elevé loin des yeux de mon pere, j'ai joui rarement du bonheur de l'embraſſer. L'infortune a promené ſa vie dans preſque tous les lieux où s'eſt établi le théâtre de la guerre. A ſeize ans, dépourvu de reſſources, emporté par l'exemple, je ſuivis la carriere des armes, mais je n'eus pas la conſolation de me trouver dans le Régiment où ſervoit mon pere. Le ſien paſſa les mers, & depuis ce jour je fus privé de ſes nouvelles. Dans le métier pénible des armes, mon courage ne fut point abattu; mais que j'eus de fréquentes occaſions de l'exercer! J'étois tombé ſous

un Colonel, le plus dur, le plus inflexible des hommes. Son plaifir étoit d'accabler de fon autorité tous fes fubalternes : exact au fervice, cinq années de patience avoient ployé mon ame fous fon joug de fer.... arrive un inftant fatal.... Injuftement molefté, mon fang bouillonne.... Je veux répondre, & me fens frapper.... Diffamant outrage qui fait encore rougir mon front!... Non, je n'ai pu le dévorer. Un mouvement *involontaire* fit mouvoir mon bras pour me venger.... Hélas! Je reconnus bientôt quel étoit mon efclavage.... Emprifonné, je fus forcé de faifir le feul inftant qui m'offroit la fuite. Je me trouvai dans le même jour pourfuivi, dénoncé, déferteur, jugé à mort.... Errant, fugitif, j'arrive fur cette frontiere. Le bonheur femble me fourire en m'offrant chez vous un afyle dont je jouis en paix pendant fept années; mais au moment le plus defiré, le plus beau de ma vie, la guerre amene en ces lieux le même Régiment qui porte mon Arrêt : mes Juges font à votre porte, Madame; une fois reconnu, je n'ai plus qu'à mourir. Voyez ce que je dois faire. Si je fuis, je m'arrache le cœur, & pour qui iroisje vivre? Non, il eft un charme plus puiffant qui m'attache ici; mais fans vous, fans Clary, depuis trois jours je ferois difparu.

Madame LUZÈRE.

Mon cher Durimel, un inftant, permettez que je recueille mes fens.... Ma tête eft troublée. (*après un filence.*) Je crois que la fuite feroit plus dangereufe que le féjour de ma maifon. Des Soldats rempliffent au loin la campagne. Ces Régimens ne feront que paffer, & cet afyle-ci eft fans doute pré-

férable à tout autre.... O Dieu! Que m'avez-vous appris!

DURIMEL.

Je voudrois ne vous causer que de fausses allarmes. Je vais troubler la paix de vos jours pour récompense de votre tendresse. Il est vrai que j'ai entendu dire que le Régiment avoit beaucoup souffert. Le tems a dû moissonner plus de la moitié des Chefs & des Soldats. A la faveur du renouvellement, j'espere n'être pas reconnu. Daigne le ciel, dont j'implore la clémence, sauver de la mort un cœur qui n'existe que pour Clary.... (*avec attendrissement.*) Que depuis un instant sur-tout la vie m'est devenue chere!

Madame LUZERE.

Ah! mon fils, n'envisageons point le malheur, songeons plutôt à l'éloigner. Ne mettez point le pied hors de cette maison. Evitez la vue de tout le monde. Renfermez-vous dans un endroit inaccessible à toutes les recherches, demeurez-y caché....

DURIMEL.

Mais Clary allarmée me demandera par-tout. Comment se dérober à ses yeux?... Elle soupçonnera peut-être....

Madame LUZERE.

O Dieu!.... Ménagez cette ame sensible..... Gardez-vous de laisser échapper le moindre mot. Son effroi nous trahiroit, son effroi lui causeroit la mort. Nous lui raconterons le danger lorsqu'il sera passé. Il faut même ne pas trop paroître vous dé-

rober à ſa vue; épargnez-lui tout ſujet d'allarmes. Paroiſſez à ſes yeux, mais ſans imprudence; prenez un air aſſuré, & que votre maintien....

SCENE V.

Madame LUZERE, DURIMEL, *un* DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, le Régiment eſt entré, & les Compagnies ſe répandent dans chaque quartier. Voici deux billets de logement d'Officier qu'on vient d'envoyer.

Madame LUZERE, *prenant les billets.*

Allez, tout de ſuite, leur préparer les deux chambres au bout du corridor, & que rien n'y manque.

(*Le Domeſtique ſort.*)



SCENE VI.

Madame LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

AH ! que vous allez trembler pour moi ! ... Que n'avez-vous placé votre tendresse envers un autre moins infortuné !

Madame LUZERE.

Pensez-vous que je ne vous chérirois qu'heureux ? ... Me feriez-vous cette injustice ? ... Vos peines ne sont-elles pas les miennes ? ... Allons, du courage. *(d'un ton vrai & animé.)* En vérité, mon cœur ne recele aucun noir pressentiment, & tout ceci ne fera dans quelques jours que donner un nouveau degré d'intérêt au charme de nos entretiens.

DURIMEL.

Vous êtes tout pour moi, vous consolez mon cœur, vous fortifiez mon ame. Que n'ai-je ici le cher auteur de mes jours ! il ajouteroit à l'expression de ma reconnoissance ! Qu'est-il devenu, ce bon pere, que j'ai par-tout redemandé en vain ! ... S'il vit encore ! ... S'il savoit que son fils ! .. Je n'y songe jamais que je ne me sente oppressé d'un poids...

(Il porte sa main sur sa poitrine, puis à ses yeux, comme pour y essuyer une larme.)

Madame LUZERE.

Mon ami, il faut vous retirer sur le champ dans le cabinet, derriere le Magasin. Demeurez-y invi-

ſible. Calmez vos frayeurs. Repoſez-vous ſur moi. Je parlerai à Clary, & mon œil attentif veillera ſur tout le reſte.

(Ils ſortent.)

SCENE VII.

M. HOCTAU. *(Il ſort du cabinet ſur la pointe du pied. Il regarde s'ils ſont partis. Il eſt dans l'attitude d'un homme qui attend le moment propice pour s'eſquiver.)*

CE que je viens d'entendre eſt bien bon pour moi. L'eſpérance renaît dans mon cœur. Oh! pour le coup je l'emporterai ſur lui, & j'ai de quoi me venger.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Deux domeſtiques, dans le fond du Théâtre, tranſportent des porte-manteaux.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

(Ils s'avancent dans l'attitude de deux Militaires qui converſent.)

VALCOUR.

QUE nous ſommes fortunés! Quoi! nous tombons tous deux chez une veuve dont la fille eſt un ange. Chevalier! comme nous allons être d'accord! .. La maman eſt bien ton affaire.... Il me ſemble déjà vous voir dans un charmant tête-à-tête, parler enſemble de vos jeunes années & en rappeller les momens les plus curieux.... Mais elle a encore l'air fort appétiſſant au moins.... d'honneur ce doit être pour toi une poulette de quinze ans.

ST. FRANC.

Quelle légereté! Quelle folie! A peine a-t-il fait le premier pas dans une maiſon, la mere & la fille ſont déjà convoitées. (*d'un ton ferme.*) Valcour, vous ne cherchez que le plaiſir de triompher des femmes,

dans un pays, morbleu! où nous avons des hommes à combattre.

VALCOUR.

Eh! nous ne les en battrons que mieux. Je ſens que l'amour me transforme en héros. Il m'amuſe, il m'enflamme.... En attendant le jour d'une bataille, dis-moi, étoit-il poſſible de mieux rencontrer? As-tu jamais vu un tour de viſage plus joli, une taille plus fine, plus élégante, mieux priſe, un air auſſi animé; & cette treſſe adorable qui lui ſert de diadême?.. Foi de Militaire, j'en ſuis tranſporté. Notre devoir eſt de ſervir la patrie & les belles. Les mirthes de l'amour s'entrelacent avec ſoupleſſe aux lauriers de Mars. Ami, je veux ſubjuguer cette beauté divine, & puis j'irai foudroyer l'ennemi tant qu'on voudra.

ST. FRANC.

Jouer le rôle d'amoureux ſans paſſion peut-être...

VALCOUR.

Non, ſes charmes ont embraſé ce cœur inflammable.

ST. FRANC.

Quel cœur! A chaque ville le voilà pris! Mais, Valcour, ſachez que nous ſommes ici dans une maiſon reſpectable.

VALCOUR, *d'un ton ironique.*

Auſſi mon amour eſt-il très-reſpectueux.

ST. FRANC.

Cette fille eſt honnête, vertueuſe.

VALCOUR.

Assurément, j'adore la vertu, mais beaucoup....

ST. FRANC.

Elle appartient à sa mere.....

VALCOUR.

Oh! j'espere bien la lui rendre....

ST. FRANC.

Songez au désastre que cause presque toujours une fantaisie désordonnée....

VALCOUR.

A moi, quelque désastre!

ST. FRANC.

A vous-même. Comptez-vous pour rien de rendre une fille malheureuse, & le repentir plus cruel que toutes les larmes que vous aurez fait verser?

VALCOUR, *persifflant.*

Une fille malheureuse entre mes bras!... Je ne connois rien de plus plaisant que tes réflexions; tu redoubles, ma foi, ma gaieté.

ST. FRANC.

Ah! Valcour, que la probité embrasse d'objets.

VALCOUR.

Voilà le vieux Prédicateur du Régiment qui commence son exorde.... Va, le meilleur Sermon seroit de me planter sur la tête vingt-cinq de ces dernieres années qui te chagrinent & te pesent .... Comme je prêcherois alors!

St. Franç, *froidement.*

Brifons là-deffus.

Valcour.

Soit.... Tu as auffi une fureur morale.

St. Franc.

Le Confeil m'a paru fort irrité de cette nouvelle défertion.

Valcour.

Vraiment, vingt-fept en trois jours, & dans la même Compagnie. Qu'on vienne à préfent demander la grace du premier qui fera pris.

St. Franc.

Ah! s'il faut un exemple, qu'il eft affreux de le donner! Quelle loi terrible! On tourne contre leurs têtes les mêmes armes, qui fouvent leur ont valu des victoires. J'ai adhéré, il eft vrai, à la réfolution que nous avons prife de ne plus nous intéreffer pour aucun; mais, cher Valcour, vous ne fauriez imaginer le frémiffement que me caufe ce fanglant appareil. Au feul nom de Déferteur, mes fens font émus, boulerverfés. Songez donc que c'eft moi qui fuis forcé de donner à chaque fois le fignal de mort. Aucun de vous ne les approche de fi près.... Leurs derniers regards fixent les miens, & leur fang réjaillit jufques fur moi.... Ils font coupables puifqu'ils ont bravé les Ordonnances du Prince; mais croyez qu'il en eft plus dignes de pitié que de mort: nous parlons à notre aife, nous les condamnons de même. Il faudroit que vous euffiez été tous fimples foldats, comme moi, pour mieux les juger.

VALCOUR.

Dieu me garde d'en juger aucun. Qu'on leur casse la tête, qu'on leur fasse grace, qu'ils désertent ou qu'ils servent, que m'importe? Il s'en sauve aujourd'hui cinquante, demain il nous en reviendra cent de chez l'ennemi. Je conçois que c'est quelque chose de singulier que tous ces enrôlemens forcés. Etre Officier! ah! de grand cœur. C'est l'honneur, le courage, c'est l'amour du Monarque, c'est la liberté même qui nous conduit à la victoire; & que nous sert d'être à côté d'une foule d'hommes, soldats involontaires, qu'il faut traîner sous le fouet de la discipline. Pourquoi accorder à de pareils gens l'honneur d'être tués dans les batailles? Que ne les renvoie-t-on plutôt labourer le champ de leurs peres? A nous seuls devroit appartenir la gloire & le danger des combats. Le nom de Déserteur seroit certainement un nom ignoré.... Il me vient une idée. Trente Officiers valent bien, je crois, un bataillon? Ne pourrions-nous, unis en bravoure, représenter une Armée entiere, former un seul corps audacieux, intrépide, impénétrable? Aussi prompt que terrible, il voleroit avec la victoire; elle seroit assurée. Pas un ne reculeroit d'un pouce sur le terrein, & le champ de bataille pourroit être couvert de morts, mais ne seroit jamais désert.

ST. FRANC, *souriant.*

J'aime cette fougue guerriere.... Elle vous sera heureuse. Ils moissonneront des lauriers, ceux qui marcheront sur vos traces. Mais, croyez-moi, cher Comte, tel Soldat est aussi brave que son Officier, &

n'a point les mêmes motifs pour l'être. Lorsque le soldat déserte, c'est le plus souvent la faute des Chefs. Ils ne se mettent pas assez à la place du malheureux qui se trouve engagé. Ils signent pourtant l'arrêt de sa mort; ils se rejettent sur la loi subsistante. Cette loi, comme bien d'autres, agit dans toute sa rigueur, sans être jamais bien appréciée; elle paroît respectable, lorsqu'elle est émanée d'un siecle dont on rougiroit de porter les habits.

VALCOUR.

On diroit que c'est moi que tu veux gronder de tout cela. Ai-je fait la loi ? Puis-je l'anéantir ? Si tout le monde avoit mon cœur, on pourroit.... Mais voici notre charmante Hôtesse. . . . Allons, vieux Chevalier, je vais porter pour toi les premiers complimens.

SCENE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR.

Le hazard, Madame, arrange les événemens quelquefois beaucoup mieux que nous ne ferions pas nous-mêmes. En vous voyant nous lui rendons mille actions de graces. C'est lui qui nous a conduit chez la beauté même. Il fait que nous avons des

yeux faits pour la reconnoître, & des cœurs disposés à lui rendre nos hommages.

Madame LUZERE.

A ces paroles on reconnoît un François. Jamais rien que de flatteur n'échappe de leur bouche.

VALÇOUR.

Puisque vous les connoissez, je me représente avec un plaisir avant-coureur des plus exquises voluptés que rien ne nous manquera, n'est-il pas vrai. . . . Rien, absolument rien.

Madame LUZERE, *avec grace.*

Vous l'avez dit.... Il est juste de vous procurer du repos, car vous autres, Messieurs, n'en avez pas toujours. L'appartement que j'ai fait disposer est en état de vous recevoir, & vous pouvez vous y faire conduire.

VALCOUR.

Vous êtes adorable!... Pourvu que notre chambre soit voisine de la vôtre, telle qu'elle sera nous la trouverons délicieuse. Nous autres Militaires savons nous arranger avec toute la complaisance possible; mais aussi n'allez pas nous reléguer dans un canton éloigné. Je n'aime pas la solitude, moi. On m'a comme cela par fois attrapé.... Messieurs les Germains ont des corps de logis d'une longueur qui ne finit point, & ils vous exilent encore tout au bout, comme un pestiféré.... Je suis doux, doux comme un mouton, pour peu qu'on me flatte, mais fier, implacable, si l'on me fâche.... Nous vivrons ensemble bons amis, je l'espere; & pour cimenter amié

calement notre charmante union, permettez, chere mere, que je vous embrasse....

Madame LUZERE, *du ton de la plaisanterie.*

Oh! nous pouvons être fort bons amis sans cela....

VALCOUR.

J'entends.... Vous êtes née discrete, prudente... J'aime fort aussi la discrétion; cette vertu rare m'est échue en partage, d'honneur. (*à Saint-Franc, qui hausse les épaules.*) Mais, Major, on diroit que tu nous fais la mine.... Eh! Madame, vous n'en voyez pas la cause? Où est donc cette chere enfant, dont la taille divine, le regard enchanteur, la physionomie angélique?... Pourquoi n'est-elle pas à vos côtés?... D'où vient que l'amour fuit sa mere?... Seroit-ce par vos ordres? Cela crieroit vengeance... Il vient de me dire mille choses passionnées pour elle.... N'allez pas la lui cacher; il est véhément, & dans son courroux tout seroit perdu.

ST. FRANC, *levant les épaules.*

Il extravague! Allez, Madame, ce ne sont que des mots. Cette jeunesse est pétulante, inconsidérée... Il faut qu'elle évapore ses folies. Elles sont faites pour frapper l'air, rien de plus. Notre probité d'ailleurs ne sauroit être suspecte; & sur ma parole, vous n'aurez point à vous plaindre de vos hôtes.

Madame LUZERE.

Je n'en attends certainement rien que d'honnête. Monsieur le Chevalier, non, je ne vous cacherai point ma fille. Elle est élevée de façon à la laisser paroître en toute sûreté. (*elle appelle.*) Frédéric, dites

à Clary que je la demande. (*à Saint-Franc.*) Vous ne ſavez pas qu'elle eſt pour ainſi dire mariée. Le jour de demain lui donne un époux....

VALCOUR.

Vous la mariez, cette charmante enfant, & ſi promptement! Mais voilà un tour vraiment perfide.... Ah! chere mere, de grace, point tant de précipitation.... Croyez-moi, il ſera tems de conclure la nôce lorſque nous ſerons partis.

ST. FRANC.

Ne différez pas, Madame, de la rendre heureuſe. Sans doute vous lui trouvez un bon parti?

Madame LUZERE.

On ne ſauroit meilleur.

ST. FRANC.

Eh bien, concluez au plus vite.

VALCOUR.

Mais c'eſt vous, maman, qui faites ce mariage-là.... Elle n'aime pas le futur prodigieuſement, je gage:... n'eſt-il pas vrai, elle ne l'aime pas?

Madame LUZERE.

Pardonnez-moi, beaucoup.

VALCOUR.

Eh non, non, je vous dis...: Elle s'imagine qu'elle l'aime.... Elle peut bien avoir pour lui un certain penchant, parce qu'un mari, dans tout pays, eſt choſe commode; mais c'eſt bien loin, par exem-

ple, de ce que quantité de filles ont ressenti pour moi..... C'étoit un transport, un affollement!..

Madame LUZERE, *en souriant.*

Dont elles ont été bien récompensées, je pense.

SCENE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, VALCOUR, CLARY.

(*Clary fait une révérence profonde, & va se ranger, les yeux baissés, à côté de sa mere.*)

VALCOUR, *allant à Clary.*

LA voici, la voici.... celle dont les yeux lancent des traits toujours sûrs & vainqueurs. Quelle florissante jeunesse! quel éclat! Eh bien, Major... Elle me paroît encore embellie.... C'est ma présence..... Vois quelle aimable rougeur monte sur son front.... O cette belle main si douce! il faut qu'elle reconnoisse tout le feu de mon cœur. (*Il veut lui baiser la main.*)

CLARY, *retirant sa main avec dignité & froidement.*

Monsieur.... réservez pour d'autres.... je vous prie.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier, de l'honnêteté, un peu plus de retenue....

VALCOUR, *avec légereté.*

Quoi! ce feroit un crime d'ofer ravir la plus innocente faveur.... Mais cela ne fe refufe point..... Charmante, regardez-moi; ce n'eft point un Germain empefé & ridicule qui foupire à dix pas de fon idole; c'eft un François....

CLARY.

On le voit bien.

ST. FRANC, *avec dignité.*

Mon ami, fonge que tu repréfentes la Nation, que c'eft toi qui la calomnierois chez l'Etranger. L'Officier François n'eft pas déjà en trop bonne réputation dans ce pays, & tu dois....

VALCOUR.

L'adorer! Vénus & l'Amour même ne furent jamais auffi féduifans. Les doux rayons qui partent de ces yeux que je juge tendres à travers leur fierté, fubjugueroient dignement le plus brave Officier de l'armée, (*montrant Saint-Franc.*) lui ou moi.... Je repréfente ici la Nation; je m'en flatte. On peut dire fans vanité que les François font les hommes les plus aimables de la terre. Eux feuls favent connoître le prix de la beauté, l'encenfer, la fervir, la chanter. Où font les cœurs plus faits pour éprouver l'amour, pour favourer la volupté, plus favans dans l'art de l'embellir, de la varier?... Un François eft feul digne de vos charmes..... On vous deftine un mari: quel homme eft-ce? Un Bourgeois, fans doute, un Allemand, un Allemand! (*il ricanne.*) Epoufer un Allemand!... Je ferois prefque jaloux fi je n'étois ce que je fuis.

ST. FRANC.

Quel verbiage! Eh, mon ami, viens & laisse en paix cette honnête famille.... C'est assez déraisonner....

VALCOUR.

Que tu es fâcheux!

ST. FRANC.

Viens, te dis-je, le tems nous est cher.

VALCOUR.

Vraiment oui, car je puis être tué demain.... Je ne serai plus alors.... A mon âge, le tems est très-cher, tu l'as fort bien dit; un Militaire ne doit pas soupirer comme un Bourgeois.

ST. FRANC.

Tu dois me suivre; j'ai à t'entretenir d'affaires plus importantes. L'heure nous appelle. (*Valcour se laisse un peu entraîner.*)

VALCOUR, *tournant les yeux vers Clary.*

Elle ne sait pas, d'honneur, tout ce qu'elle vaut. Je n'ai point vu de Françoise qui lui fût comparable.... Avec un aussi beau teint, un tour de tête si noble, si gracieux, s'aller marier sans réflexion!... Je le dis tout haut, & je m'en rends même garant, elle est toute formée pour épouser un Officier.... oui, un Officier françois.

ST. FRANC, *l'entraînant.*

Veux-tu rendre ce nom odieux? (*le prenant par le bras.*) Valcour, tu me suivras, ou parbleu je me fâcherai.

VALCOUR.

On m'enleve!

SCENE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

QUEL étourdi! Et c'est un pareil écervelé qui commande à des hommes! . . . .

Madame LUZERE.

C'est ainsi que l'on traite le foible dans ses propres foyers. . . . Que fera le Soldat, lorsque ses Chefs. . . .

CLARY.

Le vieil Officier me paroît un bien digne homme.

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL, *à part.*

ILS sont rentrés. Voici le moment que j'attendois avec tant d'impatience. Je puis paroître enfin. . . .

Madame LUZERE, *l'appercevant, à voix basse.*

Vous, Durimel! Imprudent! Allez.... retirez-vous....

CLARY.

Que voulez-vous dire, maman?

Madame LUZERE, *avec contrainte.*

Rien, ma fille.

CLARY.

Mais vous aviez quelque chose à dire, que vous avez tout de suite retenu, (*à Durimel.*) & vous aussi.... Vous êtes troublé.... Je ne suis plus tranquille. Pourquoi n'avez-vous pas voulu venir avec moi devant ces Officiers, vos compatriotes? Pourquoi vous tenir enfermé? Nous ne sommes que des femmes, vous êtes un homme, & vous les auriez contenus.

DURIMEL, *vivement.*

Contenus! Est-ce qu'ils auroient.... (*se remettant.*) J'aurois bien voulu vous obéir, chere Clary; mais....

Madame LUZERE.

Ma fille, as-tu oublié tout ce que je t'ai dit à ce sujet? Laisse agir Durimel, laisse-le à lui-même; ne te mêle de rien, je t'en supplie. Tu sais que je n'agis que pour ton bonheur, tu dois en être assurée.

CLARY, *se penchant vers sa mere.*

Voilà qui est fait.... Je respecterai en tout vos volontés.

Ma.

Madame Luzere, *les prenant par la main.*

Embraſſez-vous, mes chers enfans, embraſſez-moi.... Que toutes les heures de votre vie vous payent un nouveau tribut de félicité. En formant ces nœuds, méritez les faveurs du ciel, en lui offrant deux cœurs vertueux, unis pour célébrer ſes bienfaits.

Durimel, *paſſionnément.*

Ah, Clary!

Madame Luzere, *prenant la main de ſa fille, & la donnant à Durimel.*

Je vous la donne.

Clary, *avec tendreſſe.*

Et moi auſſi.... Avec ce cœur....

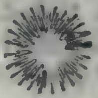
Durimel, *un peu triſte.*

Puiſſiez-vous, en faiſant mon bonheur, aſſurer le vôtre! Quel que ſoit mon deſtin, vous vivrez dans ce cœur juſqu'au dernier inſtant de ma vie.

Clary, *douloureuſement.*

Ah, Durimel! de quel ton me parlez-vous de vos derniers momens? Auriez-vous de triſtes préſages? Eſt-ce en ce jour, que vous devez m'offrir cette image funeſte?

(*Durimel colle ſes lèvres ſur ſa main dans un ſilence touchant.*)



SCENE VI.

Madame LUZERE, CLARY, DURIMEL, VALCOUR.

(*Valcour est entré sur la pointe du pied pour les surprendre.*)

VALCOUR, *à part, dans le fond du Théâtre.*

Je me suis échappé de cet impitoyable Major. (*haut, & s'avançant subitement.*) Pas mal pour un Allemand.... pas mal.... En vérité, je ne l'aurois jamais cru.

Madame LUZERE, *effrayée, (à part.)*

O Dieu! protege-le.

VALCOUR, *d'un ton avantageux.*

Mais, Mesdames, c'est donc pour me jouer de la sorte qu'on me relegue aux antipodes; là-bas, au bout du monde.... Ah! vous me rendrez méchant, je vous en avertis. J'ai ambitionné l'honneur d'être votre voisin, & vous me traitez aussi cruellement... Voilà donc Monsieur l'épouseur? (*il tourne autour de Durimel.*) Mais il n'a pas l'air si germanique; il n'est pas trop mal tourné.... Je commence même à le croire dangereux. (*à Durimel.*) Sérieusement, voudrois-tu te rendre mon rival?... Tu n'y gagneras rien; va, mon ami, on ne tient pas contre mes pareils.

Madame LUZERE.

Monsieur l'Officier, mais vous êtes incivil; un homme d'honneur en agit autrement. De grace, laissez-nous. Vous avez votre appartement, c'est pour vous y retirer....

VALCOUR.

C'est dans le cœur de cette belle enfant, dans ce joli petit cœur que nous voulons faire retraite. Nous ne prendrons plus désormais d'autre asyle, & nous nous y logerons malgré vous, févere maman. C'est-là notre droit de conquête, & celui dont nous sommes le plus jaloux. (*il saisit la main de Clary.*) Incomparable! vous voyez un homme idolâtre de vos attraits; & si j'avois une couronne, ce seroit pour en orner ce front charmant....

CLARY, *voulant retirer sa main.*

Vous êtes.... vous êtes insoutenable. Savez-vous bien que nous allons tous vous détester avec ces tons-là.... Je commence déjà à ne vous plus regarder qu'avec horreur.

VALCOUR.

Avec horreur! ... Mais voici du délicieux.... Oh! ce mot-là vaut quelque chose.

CLARY, *le repoussant.*

Laissez-moi.

VALCOUR.

Bon! bon! Je connois le petit manege.

Madame LUZERE, *allant à Valcour.*

Monsieur!... vous vous oubliez.

VALCOUR, *à Durimel, qui se met entre deux.*

Que fais-tu-là, avec tes deux gros yeux fixés sur moi ?

DURIMEL, *fierement.*

Ne me faites pas répondre.

VALCOUR.

Mais, serois-tu impertinent, Monsieur le futur ?...

DURIMEL.

C'est vous que je punirois de l'être, & sans cet uniforme qui vous rend si hardi...:

VALCOUR.

Il menace, ma foi.... Ceci est trop plaisant.... C'est un des nôtres, je pense.... Serois-tu François ?

Madame LUZERE, *prenant Durimel par le bras.*

Durimel, retirez-vous.... sortez.

DURIMEL.

Etre forcé de se taire !.. Mon sang bouillonne !

VALCOUR, *avec dédain.*

Ah ! il me cede la place.... Ce début est singulier !... J'espere qu'il ne se montrera pas au festin de la nôce, cela me paroît très-essentiel pour lui.... Mais non, Madame, qu'il reste, je suis curieux.... Nous avons à nous parler. (*il va à Durimel.*)

Madame LUZERE, *faisant signe à Durimel de ne point répondre.*

Clary, emmenez-le.

CLARY, *prenant Durimel par le bras, & prête à pleurer.*

(*à part.*)

Comme un habit bleu les rend insolens!... Venez, mon cher Durimel.

VALCOUR, *se retournant, & courant après Clary.*

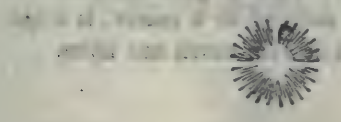
Ah! fugitive, vous croyez aussi m'échapper, mais....

Madame LUZERE, *retenant Valcour fortement, & avec indignation.*

Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez moi.... Quels sont ici vos droits?... Vous deshonorez votre rang, & ce que vous faites est d'une lâcheté insigne.

DURIMEL, *en sortant.*

Il pourra se trouver un moment qui rabattra tant d'impudence.



SCENE VII.

Madame LUZERE, VALCOUR.

VALCOUR, *toujours retenu.*

MAIS, Madame, dites-moi, je vous prie: est-ce que nous faiſons la guerre enſemble?... Vous êtes forte au moins.

Madame LUZERE, *toujours du même ton.*

Monſieur, je ne reconnois plus en vous un homme d'honneur, & de ce pas j'irai par-tout répandre contre vous mes plaintes.

VALCOUR, *avec fatuité.*

C'eſt-à-dire publier ma gloire & le triomphe de la beauté.... Mais on n'a jamais fait tant de bruit pour ſi peu de choſe.... Adoptez un peu les mœurs françoiſes.... D'ailleurs, à peine ſuis-je poſté devant la ville.... Nous n'en ſommes pas encore à la capitulation.

Madame LUZERE.

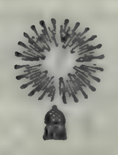
Il m'eſt impoſſible de répondre à un pareil langage. Allez, Monſieur, & ſachez que nous mettons au rang des plus triſtes malheurs de la guerre, la néceſſité où nous ſommes de vous ouvrir nos aſyles.

SCENE VIII.

VALCOUR, *seul.*

TOUTES ces femmes, au premier abord, s'effarouchent, crient, tempêtent; peu-à-peu elles s'humanisent, s'apprivoisent, deviennent douces, douces tant qu'on en tombe las!.... Cet original, avec son air mari.... Il m'a paru François.... C'est quelque réfugié.... Ma foi, nous jouerons la comédie....Le pauvre diable! Il ne faut pas le tuer.... Qu'il végete maritalement sous cette zone pesante; je suis seulement curieux de pousser un peu l'aventure. Il faut bien s'amuser à quelque chose en garnison, sans quoi l'on périroit d'ennui.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

St. Franc.

Je vous demande mille pardons, Madame; c'eſt un étourdi dont le cœur n'eſt pas méchant; mais tout nouvellement échappé de la cour, il outre la folie françoiſe, il ſe croit tout permis ici. Cependant, comme je lui connois des ſentimens d'honneur, de la raiſon même par intervalle, je vous proteſte qu'à l'avenir....

Madame Luzere.

N'en parlons plus, Monſieur le Chevalier: s'il nous a cauſé quelque déſagrément, votre honnêteté fait réparer ſes fautes. Si tous les Militaires vous reſſembloient, on endureroit les malheurs de la guerre avec bien plus de réſignation.

St. Franc.

Il n'y a qu'une jeuneſſe inſenſée, qui puiſſe ſe faire un jeu d'un métier auſſi ſérieux & qui doit faire couler nos larmes, quels que ſoient nos ſuccès. C'eſt bien aſſez d'obéir à la néceſſité terrible qui nous ordonne, dans les batailles, de fermer l'oreille aux cris de la nature & de la pitié, ſans encore outre-paſſer les ordres dans les momens de relâche qui nous font

accordés. O devoir des combats! devoir cruel! lorsqu'il faut te remplir, j'impose à peine silence à ce cœur qui se souleve; mais la patrie commande, je dois l'exemple au Soldat; je ne suis plus que le bras du Prince qui ordonne le carnage; c'est lui qui en répondra devant le Juge des Rois. Mais aussi dans les intervalles de ces sanglantes calamités, je redeviens homme & me sens un besoin de paix. Mon ame soupire après quelque action généreuse. Je tâche, en soulageant l'humanité souffrante, de réparer les maux dont j'ai été le fatal & l'aveugle instrument. Ah! comment le triste spectale de la guerre, en offrant des scenes si douloureuses, ne rendroit-il pas le cœur de l'homme plus tendre & plus sensible?

Madame LUZERE.

Avec des sentimens aussi nobles, que vous avez dû fermer de plaies sanglantes, essuyer de larmes ameres, épargner de calamités!... Mais vous devez être heureux, car on l'est dès qu'on se plaît à faire le bien....

ST. FRANC.

J'ai eu le bonheur d'apprendre à réfléchir en avançant en âge. L'infortune, en premier lieu, me fit prendre les armes, l'habitude m'en a fait dans la suite un pénible devoir. Le ciel m'a favorisé dans les combats. Je ne puis pas dire cependant avoir vécu heureux, à moins qu'on ne le soit en s'élevant au-dessus de son sort.

Madame LUZERE.

Cependant le rang que vous occupez peut avoir des avantages dignes d'être enviés. Il me semble

qu'un Officier, dans plus d'une occafion, joue un rôle diftingué.

ST. FRANC.

Il eft vrai, Madame, que cette place peut récompenfer un vieux Militaire de fes longs fervices. De fimple Soldat je fuis parvenu au grade d'Officier. Incorporé depuis cinq ans, dans un autre Régiment que celui où je fis l'apprentiffage de la guerre; resté prefque feul de tant d'autres moiffonnés à mes côtés, j'ai remporté des Drapeaux qui ont animé les ferpens de l'envie. Il m'en a coûté d'obtenir la place de Major. Il a fallu la défendre contre ceux qui la briguoient. Elle m'a fait des ennemis plus implacables, plus dangereux que tous ceux que j'ai combattus. Le Colonel me haït, & fa haine, que j'ai bravée, veille & faifit le moindre prétexte pour éclater. Valcour, dont l'efprit eft fi léger, eft plus jufte que fon pere. Son cœur eft droit, fon ame eft noble; il s'eft montré dans tous les tems mon défenfeur, je lui dois beaucoup.... Mais, croiriez-vous que la moitié des Officiers, placés, fans aucun fervice, à la faveur de leur naiffance, croiriez-vous, dis-je, qu'ils fouffrent de me voir à leurs côtés? Je les entends fouvent dire derriere moi: *ce n'eft qu'un Officier de fortune.* Ils fe fouviennent de mon obfcure origine, ils oublient les cicatrices dont ce fein eft couvert.

Madame LUZERE.

Quoi! des Guerriers qui fuivent enfemble une carriere glorieufe, qui fervent une mere commune, la patrie, connoître l'envie!

St. Franc.

Mais, Madame, ce n'eſt point là le chagrin qui dévore mon cœur. Ma raiſon me met aiſément au-deſſus de ces injuſtices, hélas ! trop familieres aux hommes. Je me ſuis fait dès longtems une loi de voir en dédain leurs petites paſſions. Que des peines plus ſecrettes me conſument ! Elles ſont réelles, elles ne ſont point nées de l'ambition, elles ſont filles de la nature.... Mais pardon, j'oubliois que je ne vous entretiens que de moi.... Ce n'eſt pas en votre préſence que je dois gémir ; eſt-ce à moi de troubler la ſérénité de votre ame ? Vous me ſemblez heureuſe.... Vous êtes mere d'une enfant qui doit combler votre félicité.... Vous touchez au moment le plus beau de la vie, & pour elle, & pour vous.... Elle eſt belle & paroît ſi douce !.... Vous êtes prête enfin à la marier. Prenez bien garde, Madame, de vous tromper au choix de ſon époux.... Qu'il ſeroit cruel de lui voir contracter un lien funeſte qui feroit l'infortune de ſa vie !

Madame Luzere.

Heureuſement que le jeune homme à qui je la deſtine, réunit les plus excellentes qualités ; s'il ne lui apporte pas les mêmes biens, qui compoſent la dot de ma fille, je le regarde comme plus riche par les vertus qu'il poſſede.

St. Franc.

Ses mœurs vous ſont donc bien connues ?

Madame Luzere.

Depuis ſept ans, elles ne ſe ſont point démenties.

ST. FRANC.

Il vous aime.... Il vous respecte.

Madame LUZERE.

Comme si j'étois sa mere.

ST. FRANC.

Il mérite d'être heureux.... Jouissez de votre bonheur.

Madame LUZERE, *en soupirant.*

Ah, Monsieur! l'apparence du bonheur est souvent trompeuse. Ma félicité n'est pas si grande qu'elle vous le paroît. Chacun a ses peines, & plus elles sont renfermées en nous-mêmes, plus leur pointe est pénétrante....

ST. FRANC.

Comment, Madame?

Madame LUZERE, *d'un ton un peu contraint.*

On a souvent de certains intérêts pour ne pas tout dire. N'est-il pas vrai qu'il faut bien se connoître avant de risquer une confiance qu'on voudroit quelquefois hazarder?.... Vous vous attendrissez.

ST. FRANC.

Je sens ce que vous dites, Madame. On brûle quelquefois d'épancher son ame, parce qu'on soulage ainsi l'amertume dont elle est remplie. Ce cœur, comme le vôtre, a besoin de s'ouvrir. Je ne trouve gueres parmi ceux qui m'environnent de confident intime. La plupart des amis que j'avois, m'ont dévancé dans la tombe, & prêt d'y descendre, irois-je encore former de nouveaux liens pour les voir rom-

pre auſſitôt! Je ne vois autour de moi que des rivaux ambitieux d'un caractere ſombre, ou de jeunes gens pleins d'inconſéquence, profondément occupés de frivolités; pas un ne m'intéreſſe aſſez pour lui confier mes peines; mais vous êtes mere, Madame, votre cœur doit répondre au mien.

(*Après un ſilence.*)

Ils ignorent tous la cauſe d'une mélancolie profonde, qu'ils ne ſavent que me reprocher. Oui, je ſuis à plaindre. Je ne jouis ni des honneurs, ni des plaiſirs attachés à mon rang.... J'eus un fils que j'aimois.... A ſon entrée dans le monde, il ne fut accueilli que par la nature. Je n'avois alors que des larmes à répandre ſur ſes deſtins..... Aujourd'hui que la fortune m'a ſouri, que je pourrois lui compoſer un ſort heureux, j'ignore ce qu'il eſt devenu.... Son ſouvenir me pourſuit & ne m'abandonne point. Héritier de mon infortune, il fut forcé de prendre le parti des armes. Il porta le même uniforme du Soldat que je commande aujourd'hui. Auſſi dans chacun d'eux, je crois voir & reconnoître mon enfant.... Tous me ſont chers..... Peut-être vit-il encore, traînant une vie pénible ou languiſſante.... Mais je l'ai perdu, Madame, & d'une façon à preſque deſirer de ne le retrouver jamais.

Madame LUZERE.

Vous vous intéreſſez à la cauſe de tous les Soldats infortunés....

ST. FRANC.

Si je m'y intéreſſe!... Mon fils eſt du nombre.

Madame LUZERE.

Ah, Monſieur! écoutez-moi. Vous l'avez dit, je ſuis mere. C'eſt le ciel qui vous a conduit ici pour raſſurer mon cœur. Il brûle à ſon tour de s'expliquer. La confiance a ſes périls, je le ſais, mais ce n'eſt pas quand c'eſt vous qui l'inſpirez. Je vais vous livrer le ſecret de ma vie...

ST. FRANC.

Tout nous réunit, Madame; franchiſe, candeur, religion, faut-il atteſter l'honneur?...

Madame LUZERE, *d'un ton abandonné.*

Non..., votre phyſionomie annonce votre ame.... Homme compatiſſant & généreux, recevez l'aveu de mes peines. La bienfaiſance eſt en vous un ſentiment auſſi vrai que profond.... Guidez-moi, inſtruiſez-moi.... Soulevez le poids accablant qui peſe ſur mon cœur. Depuis votre arrivée, je n'exiſte plus. Sachez que ce même jeune homme, qui doit épouſer ma fille, à l'heure où je vous parle, voit le trépas ſuſpendu ſur ſa tête.... Je vous confie ſa deſtinée, ſa malheureuſe deſtinée...

ST. FRANC.

Achevez....

Madame LUZERE.

Hélas! ſauvez-le; il eſt....



SCENE II.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC, CLARY.

CLARY, *accourant toute éplorée.*

O CIEL!... Ciel.... Monſieur le Chevalier, à ſon ſecours.... O ma mere! (*elle tombe.*)

Madame LUZERE, *la relevant.*

Qu'eſt-il arrivé?

ST. FRANC.

Expliquez-vous.... parlez.... calmez-vous.

CLARY, *reſpirant à peine.*

Des gardes emmenent Durimel!

Madame LUZERE.

O Dieu!

CLARY, *au milieu des ſanglots.*

Ils ſont entrés..... Ils ſe ſont emparés de lui.... Ils le conduiſent à travers tout un peuple.... J'ai vainement couru; Durimel ſe laiſſoit entraîner ſans élever aucun cri, aucun gémiſſement, & comme s'il étoit coupable.

Madame LUZERE, *tombant aux pieds de St. Franc, qui ne lui donne pas le tems de mettre un genou en terre.*

Ah, Monſieur!.... courez, faites qu'on le délivre. Votre autorité, dans le Régiment, doit avoir

un crédit sûr.... Embrassez sa cause.... Si vous saviez....

ST. FRANC.

J'embrasserai sa défense; mais de grace, achevez un aveu....

Madame LUZERE.

Ah!.... (*à Clary.*) Ma fille, hélas! Je frémis... Eloigne-toi, ma chere fille.... Laisse-nous un instant.... Eloigne-toi.... écoute une mere.

CLARY, *soupire & se retire inquiete & tremblante.*

Vous vous cachez encore de moi.... Ah! si cela continue, il faudra que je meure.

SCENE III.

SAINT-FRANC, Madame LUZERE.

Madame LUZERE *prend Saint-Franc, l'amene sur le bord du Théâtre, & lui dit d'une voix basse & suppliante.*

JE m'abandonne à vous. Ecoutez si j'ai lieu de frémir.... Comment a-t-on pu découvrir son asyle?... Ce jeune homme, pour qui je vous implore, est Déserteur de votre Régiment.

ST. FRANC, *recule en arriere, en jettant un cri douloureux.*

Seroit-il possible?

Ma-

Madame Luzere.

Hélas! Il eſt perdu, ſi....

St. Franc, *avec véhémence.*

Vous m'avez percé le cœur.

Madame Luzere.

Puis-je compter ſur vous?

St. Franc.

Ah! vous ne ſavez pas tout ce qui s'eſt paſſé dans mon ame... Comme elle s'eſt ébranlée.... Madame, ce cœur eſt plus déchiré que le vôtre.

Madame Luzere.

C'eſt l'humanité qui ſe ſouleve & qui vous parle en ſa faveur.

St. Franc.

Oui, ſans doute....Mais ne vous y trompez pas. Il s'y joint un intérêt plus vif, plus touchant & plus fort. Que de fois, de malheureux Déſerteurs m'ont fait mourir d'effroi! Il n'eſt plus tems de vous le taire, apprenez que mon fils eſt Déſerteur auſſi. Hélas! aucun d'eux ne me fut amené, que tout mon ſang ne ſe ſoit glacé, que je n'aie cru le reconnoître. Tant de fois trompé, le ſerai-je aujourd'hui?... O Dieu! Tu ſais combien je ſoupire après ſa vue & comment je tremble de le retrouver.

Madame Luzere.

Que m'apprenez-vous?... Quel preſſentiment vient me ſaiſir! Mais, Durimel eſt le fils d'un Soldat. Elevé dans la même religion que la nôtre, le Languedoc fut ſa patrie.

St. Franc, *avec la plus grande émotion.*

Arrêtez, Madame.... Le Languedoc! je naquis ſous le même ciel! Mais je n'oſe vous croire encore.... Une idée auſſi chere.... auſſi cruelle.... Ah! je ne puis en ſoutenir l'incertitude.... je vais.... je vole à lui.

Madame Luzere, *ſeule.*

Que de combats à ſoutenir! de terreurs à étouffer! O Dieu, prête-moi le courage néceſſaire....

SCENE IV.

Madame LUZERE, CLARY.

Clary, *revenant à ſa mere.*

Ah, ma mere! tout mon corps friſſonne.... Je pleure malgré moi.

Madame Luzere.

Raſſurez-vous.

Clary.

Que je me raſſure! & vous êtes auſſi pâle, auſſi tremblante que moi.

Madame Luzere.

Cruelle fille! Laiſſez-moi reſpirer, c'eſt vous qui m'effrayez.

Clary.

Mais, dites-moi, d'où vient qu'on l'arrête? Que

ſignifioient ces mots interrompus; ces ſoupirs; cette triſteſſe profonde qui perçoit à travers les expreſſions de ſon amour. Il n'étoit plus le même. Croyez-vous en avoir impoſé à mon œil? Ce vieux Chevalier qui vous quitte, je l'ai vu ſortir le viſage altéré.

Madame LUZERE.

Il a ſes peines.

CLARY.

Je meurs mille fois de ce ſilence cruel.

Madame LUZERE, *avec une tranquillité forcée.*

Je vous le répete, Clary, votre imagination prompte à ſe forger des maux fera le ſupplice de votre vie.

CLARY.

Hélas! vous voulez que je ſois tranquille, & les malheurs de la guerre viennent fondre juſques dans notre maiſon. Comme tout eſt changé! Je ne vois que des viſages farouches ou inſenſibles à nos douleurs. Vous-même diſſimulez avec moi. Ne ſuis-je plus votre Clary? Ah! ma mere, eſt-ce ainſi que mon hymen va ſe célébrer?

Madame LUZERE.

Ton hymen!... (*appercevant M. Hoctau.*) Mais que nous veut-il encore, & que vient-il annoncer?



SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, M. HOCTAU.

M. HOCTAU.

VOILA donc enfin la mine éventée. L'homme qui devoit me faire ſauter en l'air n'eſt pas à ſon aiſe à préſent. Cela eſt très-fâcheux pour vous, Mesdames; mais n'ai-je pas toujours prédit que cet aventurier finiroit mal? Vous n'avez pas voulu écouter mes conſeils. Il n'eſt plus tems; voyez le bel honneur que cela va vous faire.

Madame LUZERE.

Sortez, Monſieur, laiſſez-nous libres; nous ne ſommes pas en état de vous entendre.

M. HOCTAU.

Vous ſavez donc la fin de l'hiſtoire. Je me ſuis trouvé-là, moi. A peine conduit à la premiere garde, qu'un vieux Sergent l'a reconnu tout d'abord.

Madame LUZERE.

(à part.)

Malheureuſe! (*voulant emmener ſa fille.*) Viens, ma fille, viens, ma chere Clary.... Fuyons ſon aspect, il ne peut que nous affliger.

CLARY, *réſiſtant.*

Non.... Le ſupplice que j'endure eſt au-deſſus de tout ce que vous pouvez m'apprendre.

Madame LUZERE.

Ah! mon enfant.... prie de ne rien ſavoir. Tu ne le ſauras peut-être que trop tôt.... Arme-toi de courage. Ton amant infortuné....

CLARY.

Eh bien?

(*Madame Luzere ne peut parler.*)

M. HOCTAU.

Elle ignore que c'eſt un Déſerteur.

CLARY, *jettant un cri.*

Déſerteur! Eſt-il bien vrai, ma mere? (*elle tombe dans les bras de ſa mere.*)

M. HOCTAU.

C'eſt ce jeune Officier qui l'a décélé. Le Conſeil de guerre s'aſſemble. Son procès eſt tout fait, dit-on; pour demain à la garde montante.

Madame LUZERE, *avec indignation.*

Sortez de ma préſence, & n'y reparoiſſez jamais, homme vindicatif & méchant, qui venez jouir du malheur qui nous opprime! Retirez-vous, & laiſſez-nous à nos tourmens.

M. HOCTAU, *en s'en allant.*

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi ſes compatriotes font deux cens lieues pour venir ici lui caſſer la tête?.... Mais nous nous reverrons après le premier feu.

SCENE VI.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY, *après un ſilence.*

Le voilà donc révélé, ce terrible ſecret. Quoi! Durimel eſt arrêté comme Déſerteur.... Il eſt au milieu des Soldats.... Il eſt peut-être condamné.... Il va périr.... Juges cruels! mes larmes pourront-elles vous appaiſer. Ah! courons le ſauver, ou mourons.

Madame LUZERE.

Arrête, ma chere Clary. Recueillons notre ame & nos forces. Commande-toi un inſtant. Oſe eſpérer. J'attends le vieux Chevalier.... Ma fille, au nom de l'amour que j'ai pour toi, éleve ton ame, & apprens à ſupporter les revers de la vie.

CLARY.

Je touchois au bonheur.

Madame LUZERE.

C'eſt ainſi qu'il ſe joue des mortels, & tu n'es pas la ſeule infortunée qui gémiſſe ſous un coup imprévu.

CLARY.

Durimel! Durimel! quelles ſont à préſent tes penſées. Je ſens que ton cœur m'appelle.... Je crains de te revoir. Des ſentimens inconnus à mon ame la rempliſſent & l'épouvantent: comme tout eſt déſert & lugubre autour de moi, & quel déſeſpoir affreux m'attend!

SCENE VII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

Madame LUZERE.

QUE vois-je? Ah! fuyons.

VALCOUR.

Vous voyez un homme qui vient d'être étrangement ſurpris.

CLARY.

Vous êtes un monſtre, & nous maudiſſons l'heure où vous avez touché le ſeuil de cette maiſon.

Madame LUZERE.

Quoi! vous avez été aſſez lâche, aſſez cruel pour vous rendre le délateur d'un infortuné que vous auriez dû protéger; & vous oſez encore....

VALCOUR.

Qui moi, délateur! (*arrêtant Clary.*) Arrêtez, de grace, écoutez-moi. Je vois que mon cœur ne vous eſt pas connu. Vous m'avez mal jugé. J'ai peut-être pu y donner lieu; mais ſi je me ſuis permis quelques légeretés indiſcretes, dans une pareille affaire toute frivolité ceſſe. J'en jure par l'honneur; non, jamais mon cœur ne s'eſt ſenti ſi vivement touché, que lorſque je l'ai reconnu.... J'en ai pleuré de pitié. .. Ah! ſi vous m'euſſiez confié ſon ſort, j'aurois pu le ſauver....

Madame Luzere.

Ce n'eſt pas vous qui l'avez fait arrêter?

Valcour, *avec chaleur & nobleſſe.*

Ceſſez une imputation auſſi odieuſe; je rougirois de la combattre. Que la grace de tous ces infortunés n'eſt-elle entre mes mains, aucun ne périroit! Mais que dis-je, ne déſeſpérez pas. Le Colonel, ſous lequel il a ſervi, eſt mon pere. Je vole à ſes pieds. Je les embraſſe, je preſſe, je ſollicite ſa grace; je l'obtiendrai. Plus de repos, plus de tranquillité pour mon cœur, que votre amant ne ſoit libre & que vous ne ſoyez unis. C'eſt en vous le rendant que je me vengerai de vos ſoupçons. Vous verrez que la légereté du François n'eſt pas incompatible avec la ſenſibilité, & que l'étourderie n'exclud pas toujours les vertus. Adieu, les momens ſont chers, & je cours les employer.

Madame Luzere.

Ah! s'il eſt ainſi, Monſieur, pardonnez...

SCENE VIII.

Madame LUZERE, CLARY.

Clary.

Oserons-nous eſpérer, dites-moi, l'oſerons-nous?

Madame LUZERE.

Oui, ma chere fille. Nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur. Le corps généreux des Officiers sauve tous ceux qu'ils peuvent sauver. Penses-tu qu'on ordonne de sang froid la mort d'un homme?

CLARY.

Ah! ils pleurent tous, & ils condamnent.... La clémence leur est étrangere.... Mais pourquoi ne courons-nous pas à lui? Il a besoin de nous. Mon cœur est tourmenté, & le sien éprouve tout ce que je sens.... S'il mouroit.... Affreuse image; Ciel! frappe-moi avant lui.

Madame LUZERE.

Allons au devant du vieux Chevalier, c'est notre Dieu tutélaire, tu connoîtras son ame.... Tes pas chancellent!

CLARY.

Je me trouve foible, j'éprouve un serrement de cœur inexprimable.

Madame LUZERE.

Viens, chere enfant, appuye-toi sur mon sein.

(Elles sortent appuyées l'une sur l'autre.)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-FRANC, VALCOUR.

VALCOUR, *suivant Saint-Franc.*

Que je te laisse!... & c'est à moi que tu peux le dire? Je ne te quitte pas. Comme dans un instant tous tes traits sont changés! Je t'ai vu sortir de la salle du Conseil, pâle & la mort dans les yeux. Quelle impression profonde & terrible ce malheureux a fait sur ton ame! Tu sais tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai tenté.... Tu voudrois parler, tu te tais! ne suis-je plus ton ami? Ah! la pitié qui te parle en sa faveur est sans doute respectable, mais qu'elle n'aille pas te précipiter dans le tombeau avec l'infortuné que tu ne peux sauver.

ST. FRANC.

Valcour! en tout tems ton amitié me fut utile & chere. Aye pitié du plus malheureux des hommes. J'adopte tous les infortunés; mais celui-ci, hélas! je l'ai vu trop tard. Va trouver ton pere. Tu sais que ma voix l'endurciroit au lieu de le fléchir. Obtiens seulement un délai, & je serai le plus heureux des.... Va, & laisse-moi.

VALCOUR.

Je te laiſſe pour ſervir ta générosité, que j'admire, & que je dois imiter; mais promets-moi de ne la point porter à l'excès. Calme-toi, digne & respectable ami.

ST. FRANC.

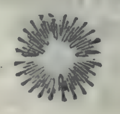
Oui, mon cher Valcour, je ſerai plus calme.

(*Valcour ſort.*)

SCENE II.

ST. FRANC, *ſeul.*

IMPÉNÉTRABLE Providence! tu veux rendre la fin de ma carriere triſte & funeſte!.... Hélas! il devoit faire la conſolation de ma vieilleſſe. Ah! quand ma main guidoit en paix ſes premiers ans, j'étois loin de prévoir que cette même main devoit un jour le conduire à la mort! Je l'ai vu languiſſant au berceau, j'ai vu la trame déliée de ſes jours prête à ſe rompre; il étoit dans cet âge où la douleur n'arrive point juſques à l'ame, où loin des horreurs du trépas l'enfant meurt comme il s'endort; mes vœux ardens ont fatigué le ciel. Je l'implorois pour qu'il prolongeât ſa vie.... Je ne ſavois pas alors ce que je demandois.... Ah! coulez, mes larmes, coulez.



SCENE III.

Madame LUZERE, SAINT-FRANC.

ST. FRANC, *allant à Madame Luzere.*

Epargnez-moi, Madame, épargnez-moi! je l'ai vu, je l'ai reconnu.... Oui, c'eſt mon fils.

Madame LUZERE.

Durimel.... votre fils!

ST. FRANC, *avec une douleur noble.*

Il n'eſt que trop vrai. Je redoutois ce coup, il n'a pas manqué. C'eſt contre moi que s'épuiſent tous les traits du malheur. Je défie maintenant le ſort de me porter des coups plus ſenſibles. Je m'efforcerai de monter mon ame à un degré auſſi haut que celui de ſes infortunes. Dans un moment je vais connoître ce qu'eſt mon fils. Si ſon cœur eſt grand, il ſaura mourir.... Le reſte ſera bien aiſé, je n'aurai plus qu'à le ſuivre.

Madame LUZERE.

Mais, s'il eſt votre fils, n'êtes-vous pas un de ſes Juges? Ne peut-on pas, en faveur de ce titre & des ſervices que vous avez rendus à la patrie....

ST. FRANC.

La Loi eſt inflexible, & ne connoît perſonne. Elle n'eſt même ſacrée qu'autant qu'elle eſt aveugle.

Madame LUZERE.

Quoi, votre ſang prodigué dans les combats....

ST. FRANC.

Viens à moi, conſtance héroïque, viens affermir ce cœur chancelant. C'eſt pour la derniere fois que j'aurai courbé ma tête, que je me ſerai humilié juſqu'à la priere. Je vous l'ai dit, Madame, le Colonel eſt mon ennemi. Il eſt altier, il eſt inexorable. Si je diſois un mot, je ne ferois que hâter ſa mort. Hier, ſaiſiſſant l'époque de cette déſertion, il oſa m'accuſer, en plein Conſeil, de trop d'indulgence envers les Déſerteurs. Il eſt vrai que j'ai cauſé le ſalut de pluſieurs; mais toi, malheureux, tu n'échapperas point, parce que tu es mon fils. J'ai porté la parole terrible de n'embraſſer la défenſe d'aucun. Je ne ſavois pas qu'elle dût retomber ſur la tête qui m'eſt la plus chere ... Au reſte, Madame, ne trahiſſez pas ce ſecret important. Je ſais quand il faudra le révéler.

Madame LUZERE.

Que tardez-vous, allez trouver les anciens compagnons de vos exploits; écriez-vous devant eux : c'eſt mon fils que vous allez mettre à mort! alors leurs cœurs attendris....

ST. FRANC.

Je ne le ſauverois même pas. Sa mort eſt ſignée depuis ſept ans, & l'Arrêt eſt irrévocable. J'ai vu preſque toutes les voix paſſer à ſa condamnation. Ah! ſi ſa grace étoit poſſible, penſez-vous que je balancerois un ſeul inſtant? que la cauſe des Rois combattroit celle de la nature? Un intérêt auſſi cher que ce-

lui de ſes jours, m'oblige à dévorer mes larmes en ſilence. La religion de nos peres.... Vous m'entendez, Madame. Si je laiſſois échapper mes clameurs paternelles, un zele fanatique l'arracheroit bientôt de mes bras. Ils me priveroient de ſa vue & de ſes derniers momens. Dans ces momens ſérieux, accompagner ſes pas, m'attacher à lui, eſt la ſeule conſolation qui me reſte.

Madame LUZERE.

Et vous vous êtes dérobé à ſa vue! & ſes regards ne ſe ſont point fixés ſur un pere!

ST. FRANC.

Ce n'étoit point là que je voulois qu'il me retrouvât. Il étoit auſſi loin de me croire dans ce grade & dans ce Régiment, que tous ceux qui m'environnoient étoient loin de ſoupçonner que cet infortuné étoit mon fils. Dans mon malheur, j'ai goûté du moins quelque joie. Ce cœur a été ſatisfait de ſon courage. J'ai reconnu mon ſang. Il n'a affecté ni une contenance hardie, ni une contenance abattue. Il ne s'eſt point humilié devant ſes Juges pour mendier la vie. Il a répondu aux interrogations ſans fierté, comme ſans foibleſſe. Tranquille, & pouſſant quelques ſoupirs par intervalles, mes yeux, que je détournois, retomboient toujours ſur les ſiens. Je ſuis reſté auſſi ferme, & j'ai eu la conſtance de diſputer pour lui un trépas qui ne fut point infamant. Au moment de ſigner, j'ai cependant ſenti ma main trembler, & mon cœur a failli me trahir.

Madame LUZERE.

Comment avez-vous pu dompter ce mouvement de la nature?

ST. FRANC.

Il faudroit être moi pour le favoir; mais il le falloit. J'ai prié qu'on le laiffât libre, jufqu'à l'heure où fon Arrêt doit être exécuté. J'ai répondu de fa perfonne. Il n'y a que vous, Madame, qui fachiez un fecret que je voulois encore renfermer dans mon fein; & fans le bien que vous m'avez dit de lui j'aurois héfité à vous le confier. Oui, fi j'euffe trouvé mon fils indigne de moi, il ne m'auroit jamais connu; mais je fens que ce cœur paternel vole au devant de lui. Il me tarde de l'embraffer, de l'inonder de mes larmes, de le preffer fur ce cœur gémiffant. C'eft affez combattre, qu'il vienne! qu'il tombe dans mes bras!

Madame LUZERE.

Dieu, je le reverrai!

ST. FRANC.

Je meurs d'impatience, & je frémis du moment. Madame, j'aurai befoin d'être feul avec lui. Il me femble toujours l'entendre venir. Je ne me trompe point, ou cette fois....

Madame LUZERE.

Ses regards vont me chercher, & ne me trouvant point....

St. Franc.

Laissez-moi, je suis jaloux de posséder ses derniers momens.... Il me les doit!

(*Madame Luzere se retire.*)

Ciel, le voici!

SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

Durimel, *environné de Soldats, entre, les cheveux épars, & habillé conformément à sa situation.*

St. Franc, *à part.*

O mon Dieu! laisse-moi vivre encore une heure, & je t'abandonne le reste de ma vie. (*il fait signe aux Soldats de se retirer. Ils sont censes demeurer à la porte.*)

Durimel, *dans le fond du Théâtre.*

Je cherche Clary, & je crains de la rencontrer. Il faut que je la voie avant de mourir. C'est elle qui doit me plaindre & me consoler. Hélas! on me fuit, on n'ose me revoir, on tremble de m'aborder. (*appercevant Saint-Franc, & courant vers lui.*) Ah! Monsieur, c'est à vous que je dois la liberté de revoir ces lieux, qui me sont si chers... A ce bienfait, il faut que vous en ajoutiez

tiez un autre.... Vous ſeul pouvez le remplir. De tous mes Juges, vous m'avez paru le plus attendri ſur mes malheurs. Mes malheurs ſont grands.... Vous me voyez pleurer; mais ce n'eſt pas ſur moi que je répands des larmes. (*arrivant ſur le bord du Théâtre.*) O mon pere! mon pere! Le ciel a-t-il prolongé tes jours? Que vas-tu devenir, ſi jamais la fin de ma triſte deſtinée parvient juſqu'à toi? (*tirant une Lettre de ſon ſein.*) Puiſſe cette Lettre te conſoler, en t'apprenant dans quels ſentimens j'ai terminé ma vie. Je ſuivrai tes leçons juſqu'au dernier ſoupir. Je chérirai la vertu, la religion, l'honneur. (*il baiſe la Lettre avec tranſport.*) Parois à une vue ſi chere, gage précieux de mon amour; tu rendras, après moi, ma parole vivante. Si ſes yeux peuvent te lire, je revivrai pour lui dans ce moment. (*allant à Saint-Franc.*) Monſieur, il n'y a que le nom & la Compagnie, qui pourront vous aider à la faire parvenir à ſon adreſſe. Mon pere eſt un Soldat dont le Régiment a paſſé les mers. Ce Régiment ayant beaucoup ſouffert, a été incorporé dans un autre, dont j'ignore le nom. Je vous en conjure, ne négligez pas vos recherches; je mourrai content ſi vous me le promettez.

St. Franc, *après un ſilence.*

Donnez.

(*Saint-Franc prend la Lettre, rompt le cachet, & la parcourt. Cette action porte Durimel à le fixer. Saint-Franc ouvre ſes bras tout tremblans, & s'écrie avec l'ame d'un pere.*)

Mon pauvre Charles!

DURIMEL.

Dieu!

ST. FRANC.

Embraſſe ton pere.

(Le pere s'appuie ſur l'épaule de ſon fils, ils demeurent embraſſés. Durimel met un genou en terre, & ſe ſaiſit des mains de ſon pere, qu'il baiſe avec une tendreſſe reſpectueuſe.)

Mon pere! dans quel état! Graces au ciel, c'eſt vous! quel heureux moment!

ST. FRANC.

Oublies-tu le moment qui doit le ſuivre?

DURIMEL.

Je l'oublie! je voulois vous voir encore avant de mourir. Je bénis la faveur du ciel, qui me permet à ce prix d'embraſſer vos genoux.... Grand Dieu! pour un tel moment, oui je t'offre volontiers ma vie.

ST. FRANC.

Mon cher fils! tu te ſens donc la force de te ſoumettre à cette main inviſible?........ Dis, conſerveras-tu ce courage juſqu'au dernier inſtant?

DURIMEL.

J'y ſuis réſolu, quoi que mon cœur ait à regretter.... & ſi quelque trouble vient l'affoiblir, ô mon pere! c'eſt de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté.

ST. FRANC.

Ton pere malheureux n'a que ce triſte bienfait en

ſon pouvoir. Je ne te quitte plus. T'affermir, t'encourager, eſt un droit trop précieux, ſans doute, & que je ne cede à perſonne.... Voilà pourquoi j'ai caché à tous que tu étois mon fils.... Emploi terrible & cher, j'eſpere te remplir!

DURIMEL.

Vous y ſerez, mon pere!

ST. FRANC.

Ignores-tu que c'eſt moi qui donne le ſignal? Tout Déſerteur a trouvé en moi un pere. Je croyois te voir, t'embraſſer dans chacun d'eux, & je t'abandonnerois, & je perdrois le fruit du plus cruel apprentiſſage!... Non, qu'il m'en coûte la vie. Ton ame ne s'envolera ſous l'œil d'un pere, que pour ſe réfugier dans le ſein d'un Dieu. C'eſt le pere commun des hommes, mon fils, & toute ma tendreſſe paternelle n'eſt qu'une foible image de la ſienne.

DURIMEL.

Ah! ce Dieu, dont j'adore la bonté, fait que j'ai plus d'une victoire à remporter.... J'allois mourir paiſiblement; mais voici que l'amour de la vie me parle avec force & ſe réveille dans mon ſein. Je vous retrouve, je preſſe ces mains cheres & reſpectables.... A peine ai-je le tems de les baigner de larmes de joie, qu'une voix impitoyable m'appelle ſur les lieux où ma foſſe eſt déjà creuſée.

ST. FRANC.

Cette grace n'étoit que conditionnelle. N'outre

point tes regrets. Un moment plus tard tu mourois loin de moi, & je vivois désespéré. Va, bénissons le ciel. Je sens toutes tes douleurs; mais c'est ensemble qu'il nous faut apprendre à les surmonter. Soumets ta destinée à la volonté du maître qui conduit tout.

DURIMEL.

Je me soumettrai.... je mourrai.... Mais quel est mon crime?

ST. FRANC.

Eh! quel étoit le crime d'un million d'hommes, moissonnés à mes côtés par le fer, par la flamme, par les maladies plus cruelles encore? Ils vengeoient la patrie, & périssoient dans les tourmens. Ils étoient tous innocens, & toi.... La loi est générale & la plainte inutile. Si tu étois tombé sur le champ de bataille, tu serois mort sans regrets....Mon fils, tu peux encore mourir en héros. Songe que ta mort sera plus utile que ta vie; ta mort retiendra sous les drapeaux de la patrie mille jeunes imprudens qui les auroient abandonnés pour se voir ensuite aussi malheureux que toi. En tombant, tu préviens leur pete, tu raffermis les colonnes de l'Etat.... Embrasse cette idée digne d'un citoyen. Dis à toi-même.... Si j'ai trahi la loi de mon pays, il n'aura rien à me reprocher; ma mémoire sera sans tache; la réparation aura été plus éclatante que la faute même.

DURIMEL.

Je rappellerai mon courage qui chancele; mais qu'il est affreux de quitter la vie à la fleur de l'âge, aux portes de la félicité! lorsqu'un pere, une aman-

te.... Le ſentiment l'emporte, & je ne ſuis qu'un foible mortel.

ST. FRANC.

Ce cœur paternel ſouffre en prononçant ces mots; mais quand les calamités de l'homme ſont montées à leur comble, que tout échappe à ſes mains, qu'il ſe trouve ſeul ſur les bords d'un abîme inconnu, mon fils, connois-tu l'être qui conſole & qui ſe plaît alors à ſecourir le malheureux qui l'implore?

DURIMEL.

Dieu, mon pere.

ST. FRANC.

Sa préſence nous environne. Il entend, il recueille nos moindres ſoupirs. Quand tu es ſous ſon regard, connoîtras-tu le déſeſpoir? Et où peux-tu tomber, ſi ce n'eſt dans ſon ſein. Que gagneroit ton ame à s'irriter; en te montrant rebelle, tu te rendrois encore plus malheureux! Si tu as toujours été homme de bien, leve ce front abattu. Ta triſteſſe outrageroit l'Etre puiſſant & magnifique. Aie la confiance d'un fils, & non la terreur d'un eſclave. C'eſt au vil incrédule à trembler; mais toi qui vois au-delà de cette vie, tends les bras au Pere univerſel. Tu plongeras dans le tombeau pour te relever immortel.

DURIMEL.

Ah! mon pere! Que cette idée eſt auguſte & ſublime! C'eſt quand l'univers va nous échapper que cette vérité conſolante deſcend dans toute la profondeur de l'ame & l'éclaire de ſes rayons cé-

leftes. Allons, demain, à cette heure, je ſaurai avant vous ce que c'eſt que mourir.

ST. FRANC.

Je reſterai ſeul! Qui de nous deux ſera le plus infortuné? Je voudrois n'être pas condamné à l'horreur de te ſurvivre. J'ai paſſé ſoixante années preſque toutes chargées d'orages. J'entends l'heure qui m'appelle. Elle ne doit plus tarder. Qu'ai-je à mendier encore? Tu applanis pour moi le chemin de la tombe. Qu'eſt-ce que cette vie? Va, il eſt aiſé de la perdre lorſqu'on s'y réſout. On n'évite point la mort. Il ne faut que l'attendre & ſe laiſſer frapper.

DURIMEL.

Vivez pour les infortunés, vivez pour leur ſervir de pere.

SCENE V.

Madame LUZERE, CLARY, SAINT-FRANC, DURIMEL.

CLARY, *dans le fond du Théâtre.*

LAISSEZ-moi aller à lui; je ne l'ai point encore vu depuis qu'il eſt malheureux.

DURIMEL.

C'eſt elle! ô mon cœur, affermis-toi!

ST. FRANC, *arrêtant Clary.*

Chere fille! ménagez, ménagez notre foibleſſe.... Il a beſoin de tout ſon courage.

CLARY, *à Durimel, qui se détourne.*

Tourne donc les yeux vers moi, Durimel!...

DURIMEL, *se précipitant dans ses bras.*

Clary, ô chere Clary!

CLARY, *après un moment de silence.*

Quel regard au milieu de tes larmes!.... Que veut-il me dire? Je perds la voix. Le ciel qui te fait innocent te rend-il à moi?

DURIMEL, *avec transport.*

Va, bénis sa bonté.... Ce jour n'appartient pas tout entier au malheur.

CLARY.

Quelle joie subite brille sur ton visage! Ta grace.... est-elle accordée?

DURIMEL.

Oui, la plus grande que je pouvois obtenir du ciel. J'ai retrouvé mon pere! le voici; précipite-toi dans ses bras.

CLARY.

Vous, son pere!

ST. FRANC, *étouffant ses sanglots, & à part.*

Titre précieux, qui bientôt va s'effacer.

CLARY, *à St. Franc.*

Vous êtes son pere! Ah! vous serez le mien. Ce cœur vous a nommé. Vous le défendrez, vous le sauverez. Je meurs, s'il périt.... Mais, qu'ai-je à vous dire pour lui? La nature a parlé dans votre ame. Qu'il va m'être doux de vous honorer, de

vous chérir ſous le double titre de pere & de libérateur de mon époux!... Vous vous taiſez!

ST. FRANC, *ému, & lui prenant les mains.*

Chere enfant!

CLARY.

Hélas! ſi je vous ſuis chere, dites; il ne périra pas! Je ne veux que ces mots, ſans quoi ma conſtance ſuccombe. C'eſt ſur lui que j'ai fondé tout mon eſpoir; & pourquoi donc faut-il qu'il meure?

DURIMEL, *interrompant Clary.*

Que mes Juges s'appaiſent ou demeurent inflexibles, ma tête eſt dévouée au malheur, & je ne dois plus aſpirer à votre main. C'eſt à moi de vous épargner ces déchirantes allarmes. Séparez votre ſort du mien. Un autre plus heureux remplira la brillante deſtinée que je n'ai pu qu'entrevoir. Je ſens qu'il eſt des pertes plus ſenſibles que celle de la vie.

CLARY, *avec véhémence.*

O paroles cruelles!... Et c'eſt toi qui m'accables ainſi!... Non, tu ne le crois point.... Ai-je beſoin de te le dire? Non, ce cœur n'appartiendra jamais à un autre. Parle-moi plutôt de ſubir la mort enſemble. Mais garde-toi de penſer que Clary puiſſe renoncer à toi. Je ne dois plus cacher l'excès de mon amour. Ton infortune m'en fait un devoir ſacré....

DURIMEL, *preſſant la main de Clary.*

O mon pere, mon pere, comme elle m'auroit aimé! Je ſens, je ſens trop que je regrette la vie.

(*Ils s'embraſſent.*)

Madame LUZERE, *allant à eux, & les séparant avec tendresse.*

Arrêtez, mes enfans; mon cœur se brise entre vous deux. Dans ces momens pitoyables vos transports sont de nouveaux traits que vous enfoncez dans nos ames. Tristes victimes d'un amour malheureux! attendez ce que le ciel doit décider de vous, & respectez deux cœurs que vous déchirez.

DURIMEL, *avec noblesse.*

Madame, je sens mon courage s'élever; je saurai vaincre la mort, la recevoir d'un œil tranquille; mais ce cœur ne peut renoncer au charme qui m'étoit offert. Toutes les puissances du ciel & de la terre ne peuvent même l'affoiblir. Que cette chaîne de jours fortunés vienne à se rompre, un d'eux du moins peut m'appartenir. Vous m'aimez?... Ah! j'ose içi en demander le prix. Qu'importe ce que le jour de demain peut amener de sinistre. Je puis mourir en portant le nom de son époux. Ce nom heureux m'étoit destiné. Vous-même ici tantôt.... Ah! je vous crois trop généreuse pour changer comme le sort.

Madame LUZERE, *se couvrant le visage.*

Ah, cruel!

DURIMEL, *à Saint-Franc.*

Vous aurez une fille, si vous perdez un fils. Elle vous tiendra lieu de moi. Sur les bords de la tombe, j'embrasserai le bonheur un seul instant, & j'aurai assez vécu.

CLARY, *dans un transport passionné.*

O ma mere! Je l'aime de toutes les forces de mon

ame! j'unirois mes deſtinées aux ſiennes quand l'univers entier ordonneroit ſon opprobre. Donnez-lui cette main. C'eſt le ciel qui l'éclaire & qui l'inſpire dans ce deſſein. Cette main lui fut promiſe. Il a de nouveaux droits ſur elle; il eſt malheureux. Le ciel aura pitié de ces nœuds formés ſous ſes regards. Les barbares les reſpecteront malgré eux, & n'oſeront les briſer ſans frémir.... Oui, nous ſerons unis, cher Durimel! & malheur à qui oſera nous ſéparer.

DURIMEL.

Et je ne ſuis pas heureux?... & je me plaindrois encore? O mort! tu peux frapper; j'ai connu l'amitié, l'amour & la tendreſſe.

ST. FRANC, *tranquillement.*

Madame, on peut accomplir cet hymen. Le ciel ne défend pas l'eſpérance. C'eſt le tréſor des infortunés. Qui ſeroit aſſez cruel pour le leur ravir?

CLARY.

Ah! qu'il m'eſt doux de vous nommer mon pere!

ST. FRANC.

Mais, ô ma fille! en devenant ſon épouſe, le lien que vous allez former vous impoſe un devoir. C'eſt de reſpecter la paix de ſon ame; c'eſt de défendre l'abattement à votre cœur; c'eſt d'imiter ſon courage & ſa conſtance; c'eſt de vous ſoumettre aux arrêts du ciel. Me le promettez-vous? à ce prix ſeul....

CLARY.

En lui donnant cette main, n'ai-je pas tout promis? Tendresse, obéissance.

ST. FRANC.

C'est assez. Madame, que tout soit prêt, que le Ministre soit averti sur l'heure.... O mes enfans!..,.. Laissez-le, chere Clary; mon fils recevra le titre sacré d'époux. . . . J'ai besoin d'être seul avec lui; laissez-nous; les minutes sont des années.

CLARY.

Hélas! Je ne le sais que trop, mon pere, & je vous les sacrifie. (*à Durimel.*) Ah!

Elle s'éloigne avec sa mere.

SCENE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC.

Nous sommes seuls.... C'est cette heure que tu dois regarder comme la derniere de ta vie. Hélas! sans l'Arrêt qui s'arme contre elle, mille accidens imprévus pouvoient encore dévancer l'instant marqué.

DURIMEL.

Il est vrai.

St. Franc.

Nous devons tous ne nous regarder que comme possesseurs incertains du moment qui s'échappe.... Le jour d'hier te laissoit espérer la jouissance de plusieurs années. Ce jour ne te laisse plus espérer que peu d'instans que tu saisis avidement. Comme ce point de vue étendu s'est tout-à-coup raccourci! Tu touches au dernier terme de l'espérance qui appartient à la terre, & tu sembles y voir encore le bonheur attaché; mais toujours prêt à le saisir, que sais-tu s'il ne t'échappera pas encore pour ne se montrer à toi qu'au-delà de cette vie?

Durimel.

Il m'échapperoit, mon pere! & c'est la seule consolation que j'attends!

St. Franc.

Tu vois que le bonheur n'est jamais dans l'heure présente, mais toujours dans celle qui la suit. Mon fils! éleve tes regards vers cet autre univers, où le tems n'a plus de prise sur l'homme, où l'Eternité met tous les êtres de niveau, confond le nombre inégal des années, & rapproche l'enfant frappé au berceau & le septuagénaire. Que le cercle de la vie est étroit! Comme nos plus beaux jours s'envolent les premiers! & sitôt qu'ils déclinent, comme ils se précipitent! Ils laissent à peine quelque légere trace, & mes cheveux blancs m'ont tout surpris. Je suis parvenu au bout de cette carriere, que la jeunesse regarde comme fort longue. Je me suis vu à ton âge, je puis attester que ce surplus d'années n'est rien. A ton âge on a éprouvé ce qu'il y a de meilleur; le

reſte n'eſt qu'amertume; & vers le ſoir de la vie, le cœur ſe flétrit, ſe deſſeche, & juſqu'à l'eſpérance, tout meurt, tout s'éteint. Mes déſirs ont tous été trompés par la jouiſſance.

DURIMEL.

Vous n'avez pas été heureux?

ST. FRANC.

Non; l'expérience tardive m'a appris que tout eſt illuſion ſur la terre, & que Dieu ſeul eſt réalité.... Dans la foule immenſe des êtres, il n'y a que lui, mon fils.... Ne vois plus que ſa grandeur, dont tu vas t'approcher. La mort pouvoit ſe préſenter ſous une forme plus hideuſe & plus cruelle. Dieu a daigné l'adoucir pour toi. Il nous a rejoint, rends-lui graces, & bénis l'arbitre de la vie & celui de la mort.

DURIMEL.

Il vous ſoutient dans ce moment même, ce Dieu que j'implore entre vos bras! A vos paroles, mon ame reſpire ſoulagée. Elle perd ſes terreurs; & cet eſprit conſolateur, qui vous anime, m'éleve & me ſemble une émanation de la Divinité même. Qu'il eſt grand ce Dieu qui m'attend! Sa bonté égale ſa puiſſance! Que je me ſens porté vers lui, en ſongeant que vous parlez en ſon nom!

ST. FRANC.

Il nous écoute. Il ſait ſi je te dis rien que je n'aie profondément gravé dans le cœur. Près de l'acte le plus ſérieux, à la veille du dénouement de la vie, il faut renoncer à tout ce qui va échapper de tes mains. Réponds-moi: Quel ſacrifice as-tu fait pour

l'offrir à ce Dieu devant qui tu vas paroître! Ce n'est point assez de te résoudre au coup que tu ne peux éviter; il faut, mon fils, un autre sacrifice tout-à-fait volontaire. As-tu en ton pouvoir l'heure suivante? C'est l'avant-derniere de ta vie, & tu oses la donner à tout autre qu'à lui!

DURIMEL.

Mon pere! ce Dieu, que j'adore, pourroit-il s'offenser d'un lien pur formé sous son nom? Clary & moi le bénirons ensemble de nous avoir permis d'être unis comme freres avant une séparation éternelle. Nous nous soumettrons à ses décrets d'un cœur plus résigné. En devenant mon épouse, elle m'abandonnera à sa volonté, & moi je la confierai à sa clémence.

ST. FRANC, *d'un ton tendre & ferme.*

Mais, s'il falloit mourir à l'heure même, sans lui parler, sans la voir, si la voix redoutable t'appelloit pour subir ton Arrêt.... Dis, ton courage ne fléchiroit-il pas? Marcherois-tu, en chérissant ton pere, en adorant le ciel?

DURIMEL.

Cette loi me seroit dure, je l'avouerai; mais s'il falloit obéir, si votre bouche l'ordonnoit, si tel étoit mon sort....

ST. FRANC.

Eh bien?

DURIMEL.

On me verroit gémir, & me soumettre, mais avec douleur, au destin le plus cruel....

ST. FRANC.

Tu viens de le prononcer, & j'en crois ta promesse. Nous pensons toujours que le malheur qui vient de nous frapper sera le dernier de tous. Hélas! tu le vois, il renaît toujours plus rigoureux, & l'infortune égale la durée de la vie. Il faut me suivre, mon fils: échappons-nous sans bruit de cette maison; évitons les cris, les larmes, l'inutile désespoir de ces femmes que j'ai écartées, & qui rendroient ta mort plus amere & plus douloureuse. Tu mourras sans avoir à souffrir de leurs derniers adieux; marchons....

DURIMEL.

O ciel! mon cœur est brisé!

ST. FRANC.

Me suis-tu?

DURIMEL.

Un instant, mon pere, un seul instant!

ST. FRANC.

Tu hésites! ton courage foiblit; ce que tu viens de promettre, étoit trop au-dessus de toi.

DURIMEL.

Oui, sans doute; mais je ne succomberai point.... (*regardant le ciel.*) C'est à toi que j'offre les tourmens dont mon ame est déchirée.... Clary! que vas-tu devenir?... Nous devions être unis. O mort doublement cruelle! Mais si tu ne peux entendre mes derniers adieux, je serai toujours près de toi. Ce cœur, sous l'empire de la mort, ne te sera point ravi.... Mon pere! puisqu'il le faut, allons, saisissez-vous de ces mains tremblantes, arrachez-

moi de ces lieux.... Oui, je la veux remporter cette terrible victoire.

ST. FRANC.

C'en eſt aſſez, mon fils, demeure.... Le Maître qui veille ſur toi, n'en demande pas davantage, & le ſacrifice eſt accompli.... Tu as encore douze heures à toi. Tu reverras Clary. Ta main ſera unie à la ſienne. Sens le bonheur. Jouis de tes derniers momens. Connois la félicité qui peut encore t'appartenir, & ne parlons de l'heure funeſte qu'à l'inſtant où elle doit ſonner.

DURIMEL, *avec attendriſſement.*

Il ſemble à mon cœur que vous lui redonnez la vie.... Je la reverrai!... Ah! je reçois ces inſtans comme une grace précieuſe. Ils me ſont plus chers que la mort ne peut m'être affreuſe.... Je ſuis content, heureux.... Je n'ai plus à me plaindre. (*avec fermeté.*) Dès que ces inſtans ſeront écoulés, vous pourrez reparoître ſans crainte, vous me trouverez prêt à vous ſuivre. Je me regarde déjà comme entouré de l'appareil militaire, & votre fils ſans pâlir....

ST. FRANC.

Arrête, n'acheve pas. Je vois que nos ames s'entendent, je lis dans tes regards la fermeté de la tienne.... Oui, tu es mon fils! viens, & repoſe dans mes bras.

(*Ils ſortent en ſe tenant embraſſés.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

ACTE V.

(Il est nuit, & le jour va bientôt paroître. On voit deux flambeaux posés sur une table, dont les bougies sont presque consumées. Clary est endormie sur un fauteuil, entre les bras de sa mere. Elle a veillé toute la nuit près de sa fille; elle semble abîmée dans sa douleur. Durimel tient la main de Clary, il a les yeux fixés sur elle.)

SCENE PREMIERE.

Madame LUZERE, CLARY.
DURIMEL.

DURIMEL.

(Il exprime, par quelques regards & par quelques soupirs l'état de son ame, il prononce même quelques mots inarticulés. Il abandonne doucement la main de Clary, se leve, la quitte, s'éloigne & la contemple à divers intervalles.) *(sur le bord du Théâtre.)*

Ses yeux appésantis & fatigués de pleurs cedent enfin au sommeil.... Repose, innocente épouse; endors tes maux; rêve au bonheur, & perds l'idée de ce monde.... Que je crains son réveil! qu'il sera douloureux! Si je pouvois m'échapper.... Je viens d'entendre passer les Compagnies... Quoi, déjà.. .

Comme les heures ſe ſont rapidement écoulées?... Le tems ſemble ſe hâter.... Mon pere va paroître.... Chere Clary! (*il la contemple.*) Hélas! nous n'avons plus qu'à nous ſéparer.... Il faut nous ſauver, à tous deux, un trop cruel adieu. (*Il fait un mouvement pour s'éloigner, en mettant les deux mains ſur ſes yeux.*

CLARY, *en ſonge.*

Durimel! Durimel!

DURIMEL.

(*Il eſt ſaiſi d'un frémiſſement expreſſif, il revient ſur ſes pas, retourne à elle, & dit à voix baſſe.*)

Elle s'égare dans un ſonge trompeur.... Ses levres me ſourient.... Paſſer de ſes bras dans ceux de la mort.... Ah! ai-je aſſez ſouffert?... Dieu! pardonne ce murmure. Les heures conſacrées à la plus chaſte tendreſſe ne reviendront plus. Celles qui ſuivent ne doivent plus appartenir qu'à la réſignation & au courage. C'eſt à toi que je les voue, Maître éternel de ma chétive exiſtence. Il me reſte un moment où l'ame la plus ferme s'ébranle. Soutiens-moi, Dieu puiſſant!

Après un ſilence.

Non, ce n'eſt point le brillant du Soleil, ni l'éclat de l'Univers qui m'attachent à la vie; mais vous, ſentimens avec leſquels ſympatiſe mon être; amour! amitié! mouvemens de la nature! volupté céleſte & délicieuſe! charme inconcevable! oui, c'eſt vous que mon cœur regrette.... Suprême bienfaiteur, je ne ſais quels ſont les biens que ta bonté me réſerve; mais je ne t'en aurois jamais demandé d'autres. (*ici*

Clary fait un geste, & prononce quelques accens sans suite.) Comme elle paroît agitée!... Ses joues s'enflamment!

CLARY, *toujours en songe.*

Vous êtes son Roi.... Vous êtes un dieu, maître de sa vie.... Mon époux, sa grace, sa grace, que je l'obtienne, ou je meurs à vos pieds. *(Elle jette un cri & s'éveille.) (Durimel se jette à ses genoux & la tient embrassée.)*

Madame LUZERE.

Ma fille!

DURIMEL.

Trop tendre épouse!

CLARY, *revenue à elle.*

Où suis-je? Ah, malheureuse!... Ce n'est qu'un songe. Je croyois être aux genoux de ton Roi, de ce Roi que tu m'as dit si aimé, si bienfaisant.... J'implorois ta grace, je l'avois obtenue.... Durimel! non, je ne puis le croire, tu ne périras point, ce présage heureux....

Madame LUZERE.

O Dieu! pourrai-je soutenir...

DURIMEL, *tenant la main de Clary, d'une voix entrecoupée de sanglots.*

Clary!... Je ne peux lui parler.... Malheureux!

CLARY.

Non, tu ne périras point. Où sont les assassins qui en veulent à ta vie? Qu'ils viennent; oseront-ils

t'arracher de mes bras? Tu n'es pas de ces criminels dont le ſupplice eſt avoué de la terre. Où ſont tes forfaits? Dieu ne voudra pas que tu meures, non.... Tu vivras pour moi.

DURIMEL.

Ce trait ſera-t-il le dernier?... Arrête.... Ménage ton eſpoir & tes pleurs. Je crains moins de mourir. J'ai connu ton ame. N'augmentons point nos peines. Ecoute, mon pere va paroître. Je dois me préſenter avec lui devant mes Juges; mais avant, nos entretiens doivent être ſecrets. Laiſſe-moi l'attendre ſeul. Ah Clary! retiens donc ces larmes qui déchirent mon cœur.

CLARY.

Eh! puis-je commander à mes larmes de ne point couler? La vie de l'un n'eſt-elle pas celle de l'autre?

DURIMEL. (*On apperçoit ici St. Franc, qui ſe retire ſoudain.*)

Madame.... O ma mere! ſéparez-nous.

CLARY.

Que je te quitte, cruel!

DURIMEL, *s'arrachant de ſes bras.*

Au nom de l'amour, laiſſez-moi ſeul.... Dérobez-vous toutes deux.... Madame, emmenez-la, achevez vos bontés.

CLARY.

Je te laiſſe; il le faut.... Mais avant, dis-moi, eſperes-tu, réponds, & ne me trompe point?

DURIMEL.

Eh! quel eſt le malheureux qui n'a plus d'eſpoir? Ce cœur le nourrit encore. Va, le ciel peut être déſarmé.

(*Clary veut parler, ſe retient, & cede à ſa mere.*)

Madame LUZERE, *entraînant ſa fille.*

Mon enfant, viens l'implorer. Il n'eſt pas inexorable.

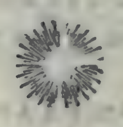
CLARY.

Ma mere!... Ah! comme je vais l'invoquer!

SCENE II.

DURIMEL, *ſeul.*

Je tremblois qu'elles ne reſtaſſent.... Il me ſemble avoir entrevu mon pere, qui s'eſt arrêté ſur le point d'entrer.... Allons, mon ame, affermis-toi. Voici le moment.... Ce qu'elles ont vu de moi n'eſt plus qu'une ombre qui va s'effacer. Dans quelques momens je ſerai même à leurs yeux un objet d'horreur. (*Appercevant ſon pere.*) Je ne me ſuis point trompé.



SCENE III.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

St. Franc, *en entrant.*

J'attendois leur départ. ... Donne-moi ta main. (*Il prend la main de son fils.*) Bon, elle ne tremble point. C'est comme cela que je la veux. Tu sais que je viens te chercher.

Durimel.

Je vous attendois plutôt.... Sont-ils prêts?.... Ne manque-t-il plus que moi?

St. Franc.

Le Régiment est sur la place, & le Détachement est-là pour t'y conduire.

Durimel.

Mon pere! épargnez-vous ce spectacle affreux; mon cœur tremble pour le vôtre.

St. Franc.

Ne songe point à moi, l'extrême malheur enfante l'extrême courage.

Durimel.

Cette fermeté dont se pare votre cœur est une vertu bien terrible.

St. Franc.

Et nécessaire à tous deux.

DURIMEL.

Le trépas ne ſera pour moi qu'un inſtant. C'eſt vous qui ſouffrirez, & longtems! (*St. Franc baiſſe les yeux, & ne répond rien.*) (*après un repos.*) Allons, je ne dois plus écouter que vos auguſtes paroles. Elles doivent être les dernieres qui frapperont mon oreille. Entretenez-moi du Dieu dont la clémence embraſſe dans ſon ſein toutes ſes créatures. Vous qui m'êtes tout après lui, béniſſez-moi, & que le ciel ratifie le pardon qu'un pere oſe me donner en ſon nom.

(*Il met un genou en terre.*)

ST. FRANC.

Je te bénis, mon fils, que Dieu t'ouvre ſon ſein comme ces bras te ſont ouverts. (*Il le preſſe contre ſon cœur.*)

DURIMEL.

Ce cœur ſe ſent plus aſſuré, plus fort; partons.

(*Il marche vers la porte.*)



SCENE IV.

SAINT-FRANC, DURIMEL, VALCOUR.

VALCOUR, *rapidement.*

ARRETEZ, brave Soldat... J'efpérois en mon pere, je croyois pouvoir fléchir fa rigueur, obtenir du moins du tems; mais fa dureté eft inflexible. Il a rebuté mes prieres. Ecoute, Major, il ne tient qu'à toi d'y confentir; nous pouvons le fauver.

ST. FRANC.

Le fauver! & comment?

VALCOUR.

Aye le courage de te prêter à mon projet. Le Régiment l'attend. Devant cette maifon font rangés les Soldats qui doivent le conduire; mais au bout du fentier qui mene à une porte de derriere, deux de mes gens affidés font tout prêts avec une chaife de pofte. Ils font inftruits de ce qu'ils doivent faire. (*Il préfente un papier.*) Cette fauve-garde fervira, en mon nom, de paffe-port; choifis la route qu'il doit tenir.

ST. FRANC.

O ciel! que m'as-tu dit... Tu n'as pas d'autre moyen... Cruel! que m'offres-tu!... Eft-ce là?... Tu peux rifquer....

VALCOUR.

Ne parle pas des risques que je cours. Je veux accomplir ce projet tout hardi qu'il te paroît.

ST. FRANC.

Tu me déchires l'ame. Eh! qui peut t'inspirer une pitié aussi courageuse.

VALCOUR.

Il me touche, il m'intéresse. Périr à la fleur de l'âge, à la veille du bonheur, lorsque sa jeune amante lui tend les bras! non.... D'ailleurs on m'a accusé d'être son délateur, je me dois à moi-même de le sauver.

DURIMEL, *à Valcour.*

Homme généreux! tout ce que je pourrois répondre est trop au-dessous de ce que je sens.

ST. FRANC, *à Valcour.*

Mon ami! mon cher ami! Tu ignores de quels traits tu viens de me frapper; j'admire ton courage étonnant. Va, jamais je n'oublierai ce moment...

VALCOUR.

Eh bien! profites-en, agis si tu l'aimes. Mes armes, ce passe-port, ma livrée, tout lui assure une retraite prompte & facile.... Que délibères-tu?...

ST. FRANC.

Ah! que de coups dans un jour. Tu connoîtras ce cœur, & quel sacrifice il fait faire..... Il s'agit ici plus que de ma vie.... Ta chaise l'attend, dis-tu.... Laisse-nous en décider. Va te rendre sur la place. Je ne tarderai pas à t'y suivre avec lui ou seul.

VALCOUR.

Que dis-tu? Est-ce dans une pareille circonstance qu'il faut peser ce qu'on doit faire. Crois-moi, les momens sont pressés. (*Il lui remet le passe-port & une bourse.*) Tiens, prends, & point d'adieux. (*Il a regardé Durimel en proférant ce dernier mot.*)

SCENE V.

SAINT-FRANC, DURIMEL.

ST. FRANC, *regardant son fils dans un silence énergique, en tenant le passeport & la bourse.*

DURIMEL, que prononces-tu?

DURIMEL.

C'est de vous que j'attends mon Arrêt, mon pere.

ST. FRANC.

Epargne-le, ce pere, prononce, te dis-je.

DURIMEL.

C'est toujours votre Arrêt.... Je frémis de parler.

ST. FRANC.

Ignores-tu combien ta vie m'est chere?

DURIMEL.

Et moi, votre honneur?

ST. FRANC.

Et la nature qui me crie....

DURIMEL.

Impofez-lui filence. N'eft-ce pas fur la foi promife, fous le fceau du ferment que ma perfonne vous a été confiée?

ST. FRANC.

Oui.

DURIMEL.

Le facrifice de l'honneur n'eft pas en notre pouvoir. Il falloit vous recufer, ou vous devez achever.

ST. FRANC.

C'eft toi qui es le héros, & je fuis l'homme foible. Oui, je le fuis, je veux l'être, ce cœur me l'ordonne. Je n'écoute plus d'autres loix.... viens, & fauve-toi.

DURIMEL.

Mon pere! votre parole eft engagée, c'eft moi qui me charge du foin de l'accomplir. Je fouffrirai la mort & non votre opprobre.

ST. FRANC.

Je ne vois que ton danger.... Le refte difparoît. Profitons des inftans, ils s'accumulent, & vont m'ôter l'efpoir....

DURIMEL.

Mon efpoir n'eft plus fur la terre.... Allez, je fuis tout préparé.... J'ai bien retenu vos leçons... Laiffez-moi fubir ma deftinée.... A quoi bon tarder....

SCENE VI.

SAINT-FRANC, DURIMEL, CLARY.

CLARY, *avec force.*

Où allez-vous?... Où le conduifez-vous?.... Penfez vous me tromper encore?.... Ne fais je pas le fort qui l'attend?... J'ai ranimé mes forces... Je revole ici pour le défendre. . . . (*à Durimel qui voudroit s'échapper.*) Tu voudrois m'échapper pour courir à la mort, & c'eft vous, vous, fon pere, qui l'y conduifez!

DURIMEL.

Chere Clary, laiffe, laiffe. Ni lui, ni tes pleurs, ni mes regrets.... Il faut nous féparer....

CLARY.

Nous féparer! Ah cruel! (*embraffant Durimel.*) Viendront-ils t'arracher de mes bras? l'oferont-ils?.. Non, mon défefpoir touchera leurs cœurs; j'attendrirai leurs ames féroces. Tremblez, vous qui ofez difpofer de fa vie, bourreaux de vos freres, tremblez d'outrager l'amour & la nature; mes cris vous repoufferont, mes cris accuferont votre infenfibilité coupable, votre lâcheté fervile. . . . Vous frémirez de honte ou de pitié....

DURIMEL, *éperdu.*

Ah Dieu! chere Clary! mon pere!

ST. FRANC.

Ma fille! eſt-ce-là ce que vous m'aviez promis?..

CLARY, *avec abandonnement.*

Si mon époux périt, que m'importe le reſte du monde. Vous voulez que mon cœur adopte une loi inhumaine. Vous ne me ferez jamais réſoudre à ce ſacrifice affreux. Tant de conſtance ne m'appartient pas. Ma foibleſſe eſt ma ſeule vertu. Où trouvez-vous donc ce courage qui m'épouvante? Ne l'aimez-vous pas auſſi tendrement que moi?....

ST. FRANC.

Arrête.... Me prépares-tu un nouveau genre de tourmens?... Tu ne peux m'entendre.... Ne ſuis-je plus ſon pere? & qui peut veiller ſur lui avec plus d'amour?.... épuiſé par tant d'efforts & de combats, lorſque je demeure ferme, commande à tes douleurs....

DURIMEL.

Chere épouſe! tu portes le poignard dans les bleſſures d'un pere qui nous aime.

CLARY.

Pardonnez au déſordre de mes paroles..... Je ne me connois plus.... Mes tranſports s'adreſſent au ciel, comme à vous.... Mais quel papier dans vos mains?... Si c'étoit ſa grace....

ST. FRANC, *cachant ſon trouble.*

Peut-être, ma fille, peut-être.... Mais quoique le ciel en décide, laiſſe-nous. (*la prenant par la main & la conduiſant ſur le bord du Théâtre.*) Ma fille,

ma chere fille, mes larmes, mes dernieres larmes couleront-elles en vain? Ecoute un vieillard, laiſſe-lui remplir les devoirs les plus ſacrés. Ils lui ſont impoſés par la nature, par l'honneur. . . . Ce moment doit être celui de leur triomphe. . . . Demeure, je te rejoins ici.

CLARY.

Avec lui, mon pere!

DURIMEL, *en s'échappant.*

Adieu, Clary!

CLARY, *ſe retourne, & jettant un cri.*

Il m'échappe. . . . laiſſez-moi, laiſſez-moi le revoir un ſeul moment, laiſſez-moi du moins mourir à ſes côtés. . . . Je ne le vois plus. . . . Je ne le verrai plus. . . . Malheureuſe! . . . Durimel! Durimel! (*elle veut le ſuivre.*)

ST. FRANC, *à Madame Luzere qui entre.*

Madame, par toute l'autorité que vous avez ſur elle, arrêtez ſes pas.

CLARY.

Je me meurs. (*ſa mere la ſoutient.*)

ST. FRANC, *dans le fond du Théâtre.*

Hélas! de quel côté ſortir!

DURIMEL. *On l'entend ſans le voir.*

Je vous montre le chemin, & rien ne peut m'en détourner.

SCENE VII.

Madame LUZERE, CLARY.

CLARY.

Et vous, ma mere, vous êtes auffi leur complice! Où va mon époux? Quoi! fon pere..... Non, il n'eft pas poffible.... Où va-t-il? Répondez.

Madame LUZERE, *dans une douleur profonde.*

O, ma Clary! épargne-moi. Eft-ce moi que tu forces à te confoler? Ah! mon cœur a trop de fes maux.... Je reffens tes douleurs & les miennes. Ménage une mere, & tremble de la frapper.

CLARY.

Hélas! qui prendra donc pitié de mes tourmens. Ils font inexprimables. Ma mere ne m'entend plus, ne me confole plus. Où fuis-je?... Tout s'obfcurcit autour de moi, & ne fe montre qu'à travers un nuage fombre..... Ah! fecourez-moi, je crois que je meurs auffi. (*Elle femble s'évanouir: le bruit éloigné du tambour la fait treffaillir avec force; elle fe releve précipitamment.*) Dieu! qu'entends-je? Quel fon frappe mon oreille? Ma mere, entendez-vous ce bruit formidable.... Seroit-ce.... Ah!... (*ràpidement.*) La place s'apperçoit d'ici, j'y vole, je percerai les rangs, il me verra, il entendra mes derniers adieux & mes cris....

Madame LUZERE, *la retenant de force.*

Arrêtez, non.... Arrêtez.

CLARY, *dans un tremblement de corps universel.*

Que je m'arrête! Ah ciel! vous m'avez tout dit.... Il n'eſt donc plus d'eſpoir!

Madame LUZERE.

Vous n'irez pas plus loin, fille infortunée! Notre ſeule reſſource eſt d'élever vers le ciel nos mains impuiſſantes.

CLARY.

On l'abandonne, on le laiſſe périr, & l'on m'empêche encore d'aller à lui. (*Le Tambour bat une ſeconde fois.*) Il recommence à rappeller; il roule comme un tonnerre. Tous mes ſens ſont glacés. Je crois le voir, le bandeau fatal ſur le front.... Moment horrible... Le bruit ceſſe.... Quel ſilence lugubre! épouvantable! (*On entend le bruit de ſix coups de fuſil qui partent à la fois.*) Durimel! (*Elle tombe accablée d'horreur. Le Tambour recommence à battre.*)

Madame LUZERE, *ſe courbant ſur le corps de ſa fille.*

O, ma chere Clary! ouvre la paupiere! Sors de cet accablement affreux. Ne ſuis-je plus rien pour toi? Je n'ai qu'une enfant, elle eſt toute ma conſolation ſur la terre, & l'ame de ma vie m'abandonne.

SCENE

SCENE VIII.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR.

VALCOUR, *en désordre.*

QU'AI-je appris!... Que m'avoit-on caché!... Quelle ſcene terrible!... Des deux côtés, quel héroïſme! Ah Dieu! cette image m'accompagnera chaque jour de ma vie.... Ah, Madame!

Madame LUZERE.

Parlez, parlez.... Chaque mot ne peut que nous percer le cœur; mais je ſuis avide de ſes derniers inſtans.... Un beſoin de ſavoir me conſume. Dites, ne craignez rien, nous ne pouvons ſouffrir davantage.

VALCOUR.

J'attendois la nouvelle de ſa fuite précipitée. Mon cœur en treſſailloit en ſecret d'impatience & de joie. Quel coup de foudre m'a frappé, lorſque je l'ai revu, traverſant les rangs d'un pas égal & tranquille! Le malheureux St. Franc paroiſſoit être la victime. Hélas! nous le connoiſſions humain, ſenſible, généreux; mais nous ne ſavions à quoi attribuer tant d'amour, tant de tendreſſe. Il l'embraſſe vingt fois à nos yeux; &, ſelon la coutume, défendant aux Soldats de crier grace ſous peine de la vie.... ſa voix étoit altérée.... Il s'apprête à donner le ſignal.... Mais ſon bras ne peut ſe lever. Tout-à coup il

s'arrête; il nous appelle; il s'écrie, les ſanglots à la bouche: „ *Non, vous n'exigerez point que cette main tremblante donne le ſignal de ſon trepas. La nature l'emporte, & m'arrache mon ſecret. Blâmez-moi encore d'embraſſer la cauſe de ces infortunés. Celui que vous voyez.... Apprenez tous qu'il eſt mon fils; oui, mon fils. Frappez deux victimes*".... Il ſe rejette dans ſes bras, il le preſſe ſur ſon ſein; il ne peut s'en ſéparer. Ah, Dieu! j'ai vu tous les viſages frémir & pleurer; mais la loi inflexible ſeule a parlé, & ſeule a été entendue.... On entraîne le pere malheureux. On lui dérobe cette ſcene enſanglantée. Je fuis, le déſeſpoir dans le cœur, déteſtant cette loi homicide, admirant le héros qui a préféré l'honneur d'un pere à ſa propre vie.

Madame LUZERE.

Que le même coup ne nous a-t-il frappées! nous ſerions au terme de nos douleurs.



SCENE IX.

Madame LUZERE, CLARY, VALCOUR SAINT-FRANC.

ST. FRANC, *appuyé ſur deux ſoldats, & entouré d'Officiers.*

MESSIEURS.... Meſſieurs.... Votre pitié m'importune & m'afflige. Laiſſez-moi; je n'ai pas beſoin de paroles pour me conſoler.

(*Les Officiers ſe retirent.*)

CLARY, *ſortant de ſon accablement.*

Ah! mon pere! qu'avez-vous fait de l'époux que le ciel m'avoit donné?

ST. FRANC, *dans un déſordre éloquent & pathétique.*

Je reviens; je te l'avois promis.

CLARY.

Quoi!... les barbares!.... Ils l'ont tué!.... ſous vos yeux!

ST. FRANC.

Voilà nos loix, ma fille.... Mais que dis-je, il s'eſt élevé au-deſſus d'elles. Affermi contre le trépas, il n'a ſenti que mes embraſſemens. J'ai reçu les derniers gages de ſa tendreſſe pour toi, pour cette mere reſpectable, non moins ſenſible, & plus courageuſe. Je vous les apporte, ces dernieres paro-

les.... Va, elles nous ferviront de confolation mutuelle.... Il eft mort fans foibleffe, fans regrets, & avec cette fermeté magnanime, le plus beau caractere de l'humanité.

CLARY, *joignant les mains, & regardant le ciel.*

O Dieu! c'eft mon époux qui paroît devant ton tribunal. Ecoute tout ce que mon cœur te dit pour lui! Toi feul peux réparer les maux que lui ont fait les humains.

ST. FRANC.

Veuve de mon fils, fonge que ce nom t'engage à la même conftance qu'il a montrée. Pardonne, ô Dieu, fi je me fuis plaint! la vie eft fi paffagere, la mort fi prompte, que ce n'eft pas la peine de murmurer.

CLARY.

Eh! quelle main pourra fécher mes larmes?

ST. FRANC.

Ma chere fille! pleure avec moi, mais avec moi apprens à dompter le malheur; tiens-moi lieu de ce que j'ai perdu. Supporte la vie pour rendre la mienne moins affreufe. C'en eft fait. Il eft maintenant au-deffus des Rois, au deffus des cruelles loix des hommes. Il les voit tous en pitié.... Porte tes vues élevées jufqu'à la félicité célefte. L'ame de ton époux eft rentrée dans le fein de fon Créateur. Elle fourit de fes maux paffés; elle s'offenferoit de ton vain défefpoir. Il eft heureux, te dis-je, & nous feuls fommes encore à plaindre. Enfin il te refte mon cœur, celui d'une mere, & l'idée confolante de te rejoin-

dre à lui dans un meilleur univers. C'eſt ſon immortalité qui me donne ce courage, & qui doit te conſoler.

CLARY.

Ah! que la mort m'uniſſe bientôt à lui!

ST. FRANC, *à Valcour qui pleure.*

Valcour, le jour de demain nous conduit au devant de l'ennemi. Arrivé au terme de ma carriere, & ſi près de mourir, les combats ne peuvent que me ravir un jour. J'appelle la mort. Si je tombe dans les rangs, ne me regrette pas; mais offre-leur pour toujours un appui, un conſolateur, un frere dont elles n'ayent jamais à ſe plaindre, ni toi à rougir.... m'entends-tu?

VALCOUR, *noblement.*

Va, j'en avois fait le ferment dans mon cœur avant que ta bouche m'en eût parlé.

ST. FRANC, *les bras étendus vers le ciel.*

Mon fils! que ces vœux montent juſqu'à toi! Et vous, Maître ſuprême des humains, acceptez le ſacrifice de nos larmes.

FIN.





G F Fritzschius Fecit

OLINDE ET SOPHRONIE



OLINDE

ET

SOPHRONIE,

DRAME HÉROIQUE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PRÉFACE.

Ce ſujet eſt tiré de l'admirable épiſode qui ſe trouve au ſecond Chant de la Jeruſalem délivrée. Ce Poëme enchanteur où le Taſſe a développé toute la magie de ſon art, où l'intérêt toujours plus vif croît par degrés, où les perſonnages habilement peints n'en ſont pas moins variés, ſembloit devoir fournir pluſieurs ſujets à la Tragédie moderne. On n'y a puiſé juſqu'ici que des Opéra. Cependant la nobleſſe, la fierté & la nouveauté des caracteres prêtoit beaucoup, ſi je ne me trompe, au pinceau des Poëtes dramatiques. Etonné qu'aucun d'eux n'ait ſaiſi l'héroïque dévouement d'Olinde & de Sophronie, je me ſuis emparé de ce ſujet attendriſſant; & ſi j'ai eu pluſieurs difficultés à vaincre, j'en ai été bien dédommagé par le plaiſir ſecret d'abandonner mon cœur à la ſituation touchante de ces deux amans.

Comme le Poëme du Taſſe eſt entre les mains de tout le monde, je ſuis diſpenſé de tranſcrire ici l'épiſode qui a donné lieu à ce drame; mais j'ai à rendre compte des changemens que j'ai jugés indiſpenſables pour donner à ce ſujet une vraiſemblance plus théâtrale.

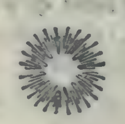
C'eſt l'enlévement de l'image de la Vierge Marie, dépoſée dans la Moſquée comme un Taliſman victorieux par les conſeils du Magicien Iſmen, qui allume la colere d'Aladin & le porte à publier un Edit ter-

rible. On recherche l'Auteur de cet enlévement, & comme on ne peut le découvrir, tout le peuple Chrétien renfermé dans les murs de Jérusalem doit tomber indistinctement sous le fer des bourreaux. La généreuse Sophronie, pour sauver un peuple malheureux, s'accuse elle-même & se livre au supplice. J'ai pensé que l'image de la Vierge Marie étoit un objet trop sacré, trop auguste, trop vénérable, pour entrer dans le plan d'une Piece de Théâtre, qui (quelque effort que l'on fasse) ne sera jamais qu'un ouvrage profane. J'ai imaginé un autre moyen que je crois heureux & qui m'a servi en même tems à donner à Ismen un rôle plus adroit, plus fort, plus audacieux, & de toute autre importance que celui qu'il joue dans la Jérusalem délivrée.

M. le Baron de Cronegk, Poëte Allemand, mort à vingt-six ans, & justement regretté dans son pays, a fait une Tragédie d'Olinde & Sophronie. Je m'en suis procuré la traduction. La piece est en quatre Actes & n'a point été achevée. Je ne me permettrai qu'une réflexion. Le Poëte a introduit l'enlevement de l'image de la Vierge. Il a encore plus hasardé: il a rendu Olinde coupable de cette action téméraire, ce qui, selon moi, détruit toute la noblesse du caractere de son Héros. En effet, en présentant ce jeune homme d'ailleurs si intéressant, si aimable, si courageux, comme un fanatique emporté qui risque imprudemment sa vie & celle de tout un Peuple, on affoiblit visiblement un des plus beaux caracteres qu'on puisse mettre sur la Scene. Ce n'est plus un Amant, c'est un insensé tristement furieux. Il est à remar-

quer, que chez le Tasse Olinde ni Sophronie ne sont coupables. L'un ne vient s'offrir au supplice que pour sauver son Amante, & ce motif admirable est bien différent. Malgré ce défaut, il est plusieurs beautés répandues dans la Tragédie du Baron de Cronegk. J'ai su en enrichir ma Piece. En cela j'ai imité tous les Poëtes, mes prédécesseurs, qui ont glané tantôt chez les anciens, tantôt chez leurs voisins; j'ai cru pouvoir user du même privilege. Les étrangers se l'attribuent sur nos Auteurs avec usure. D'ailleurs le plan de mon Drame, les moyens qui y sont employés, les caracteres qui y sont développés, les détails s'éloignent presque en tout de la Piece Allemande. Le même Poëte avoit fait depuis un Codrus, Tragédie bien supérieure à Olinde & Sophronie, mais dont le sujet est encore plus romanesque. C'est un Roi qui se sacrifie pour son peuple.

Les Comédiens qui, chez l'Etranger & dans plusieurs de nos provinces, ont représenté *Jenneval* & le *Déserteur*, pourront essayer ce nouveau Drame. Il pourra faire aussi quelque effet; mais je les invite en même tems à ne point mutiler ces Pieces sous prétexte d'y faire ce qu'ils appellent des *coupures*. Ils peuvent me consulter sur les changemens qui leur paroîtront nécessaires ou plus commodes; je ne refuserai point alors de m'y prêter.



PERSONNAGES.

ALADIN, *Roi de Jérusalem.*

CLORINDE, *Princesse de Perse.*

OLINDE, *jeune Guerrier.*

SOPHRONIE, *jeune Chrétienne.*

ISMEN, *Grand-Prêtre.*

NICEPHORE, *Pere d'Olinde.*

SERENA, *jeune Chrétienne, amie de Sophronie.*

ARSETTE, *vieil Eunuque, ancien Gouverneur de Clorinde.*

Suite d'ALADIN.

Suite DE CLORINDE.

Suite d'ISMEN.

La Scene est à Jérusalem.

OLINDE ET SOPHRONIE, DRAME HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une Place; d'un côté la Mosquée, de l'autre le Palais d'Aladin.)

SCENE PREMIERE.

NICEPHORE.

TRISTE Jérusalem, ô ma patrie! qu'est devenue ta gloire? Mes yeux ont peine à te reconnoître: est-ce-là cette Ville, la Reine des Cités! Tes murs solitaires portent l'empreinte du courroux d'un Dieu.... Dieu t'a rejettée, il n'entend plus tes prieres, il ne reçoit plus tes sacrifices........ L'Infidele triomphe; il arbore l'étendart du Croissant sur ces mêmes remparts où j'ai vu briller le signe auguste de la Croix..... Ici regne Aladin; ici s'éleve la Mosquée sur les débris du Saint Temple. Sa coupable hauteur appelle envain la foudre, la foudre reste oi-

ſive, & le perfide Iſmen fait fumer en paix un ſacrilege encens. . . . Grand Dieu! guide un malheureux vieillard qui fut toujours ſoumis à ta loi. . . . . Olinde va bientôt ſe rendre ici. . . . . Il ne ſait pas que c'eſt moi qui l'appelle. . . . . Après quatre années d'abſence & d'eſclavage, le pere & le fils vont enfin s'embraſſer. . . . . . Mais quel ſoupçon vient empoiſonner ma joie! Ce grade où je le retrouve. . . Auroit-il abjuré la foi de nos ancêtres! Cette Cour qui corrompt tout, cette Cour odieuſe auroit-elle ſéduit ſon cœur, ſurpris ſa jeuneſſe. . . . . ô mort! frappe-moi plutôt. . . . . Mais s'il eſt demeuré fidele, s'il reconnoît toujours ce Dieu qui nous éprouve, arrête quelques inſtans, ô mort! laiſſe-moi le revoir, l'embraſſer, le bénir. . . . . J'apperçois un guerrier. Mon cœur, tu le nommes. Oui, c'eſt lui!

SCENE II.

NICEPHORE, OLINDE.

OLINDE.

RESPECTABLE vieillard, eſt-ce vous qui m'avez fait appeller en ces lieux?

NICEPHORE.

Olinde! . . . . Mon fils! . . . .

OLINDE.

Mon pere vivant! Mon pere dans mes bras!

NICEPHORE.

Soutiens-moi, ſeul appui de ma vieilleſſe.

OLINDE.

J'ai pleuré votre mort, & je vous retrouve! & je vous preſſe ſur mon ſein!

NICEPHORE, *ſe dégageant de ſes bras & d'un ton noble & impoſant.*

Olinde, avant tout, réponds à ton pere..... Hélas! il tremble en t'interrogeant. Dis... As-tu conſervé pure & ſainte la foi que j'ai tranſmiſe dans tes veines? Parle, le Dieu de nos Peres eſt-il encore le tien?

OLINDE, *avec fermeté.*

Je ſuis toujours votre fils.

NICEPHORE, *l'embraſſant.*

Tu me rappelles à la vie. D'un ſeul mot tu diſſipes quatre années de tourmens. Dieu, contemple ma joie: Olinde eſt Chrétien! Mon fils, pardonne à mes ſoupçons! Dans ces tems malheureux tout cede à la puiſſance du vainqueur. Je te voyois à la Cour d'Aladin, honoré, comblé de ſes faveurs. Ton zele pouvoit ſe rallentir. Sa magnificence pouvoit ébranler ta vertu....

OLINDE.

Jamais.... Elle étoit ſoutenue par votre exemple, affermie par votre image. A peine vous aviez formé mon corps aux robuſtes travaux de la guerre, & mon ame à l'amour d'une loi ſainte, que je fus forcé de ſuivre les drapeaux du puiſſant Aladin. Je marchai

contre les Arabes. Remarqué dans la foule des combattans, Aladin me combla de bienfaits. Mon élevation me devint chere, elle me donnoit les moyens de foulager le joug de mes freres gémiffans. Ma voix les a toujours défendus. J'ai plus d'une fois effuyé leurs larmes. Je me difois; mon pere eft defcendu dans la tombe, mais il m'a laiffé pour héritage l'exemple de fa vie. J'honorerai fa mémoire, en fervant la caufe de nos ancêtres.

NICEPHORE.

Elle eft jufte, mon fils, & crois-moi, tôt ou tard elle obtiendra la victoire.

OLINDE.

Mais, mon pere, vous que je croyois enlevé pour jamais à ma tendreffe, par quel miracle êtes-vous rendu aux Chrétiens?

NICEPHORE.

Tu m'as vu leur chef, leur confolateur, & peut-être leur appui; mais que fert la bravoure fans le bras du Tout-Puiffant? Lui feul fait pencher la balance des combats.... Nous fûmes vaincus. Emporté dans la déroute, une foule barbare appéfantit fur moi fes mains forcenées; à leur tête je reconnus l'implacable Ifmen. Il fe vengeoit encore des maux qu'il nous avoit faits. Il ordonne, & l'on me charge de chaînes. On m'entraîne loin de Jérufalem; on m'enferme dans une fombre fortereffe. Là, ma trifte paupiere, loin du foleil, pourfuivoit une fugitive clarté qui redoubloit l'horreur des cachots où j'étois plongé.

OLINDE.

OLINDE.

Cruels!.... Que je touche ces mains cheres & sacrées ; que je baise l'empreinte glorieuse de vos fers!

NICEPHORE.

Je serois passé de cette nuit affreuse dans celle des tombeaux, si cette armée Chrétienne, qui s'avance pour chercher la victoire ou la mort, n'eut brisé mes chaînes. A peine me suis-je vu libre que ce cœur a revolé vers toi. Mon fils! tu m'accompagnois dans ces prisons souterraines; j'y vivois avec ton image, elle ranimoit mon cœur, elle charmoit mes profonds ennuis... Mon zele n'est arrêté par aucun obstacle. Proscrit, je hasarde ma tête, j'arrive à Jérusalem. J'entends partout vanter ton courage; j'apperçois tes trophées..... Je n'osois demander est-il Chrétien? mais tu l'es, tu m'entends, viens..... à tant de bras vengeurs il ne manque plus que le tien.

OLINDE.

Epargnez à votre fils des reproches qu'il mérite, ou plutôt pere moins indulgent, que votre bouche le foudroie.... Quoi! Je suis encore ici, au milieu des Sarrasins, près de cette Mosquée, & je n'ai pas quitté un Maître idolâtre, & je n'ai pas rejoint cette armée qui a brisé vos fers.... Ah, mon pere! ce bras n'est plus à Aladin. J'ai su accorder les devoirs des combats avec ceux de ma Religion, & lorsque ces honneurs, que je ne cherchois pas, sont venus me surprendre, c'est alors que j'ai senti combien il est cruel de dissimuler.

NICEPHORE.

Tu l'as dû, mais voici le tems où tu manifesteras le sang qui t'a fait naître. Nous irons ensemble nous ranger sous ces drapeaux qui annoncent de loin à Jérusalem sa prochaine délivrance. Dès ce soir, à l'ombre de la nuit, à la faveur de ton rang....

OLINDE.

Je vous suivrai, je le dois, je le jure, mais.... mon cœur se déchire en promettant d'accompagner vos pas.

NICEPHORE, *étonné.*

Que dis-tu? Qui t'arrêteroit?

OLINDE.

Il n'est rien de plus cher à mon ame que la religion. Il n'est rien de plus sacré pour votre fils, & cependant.... (*Il pleure.*)

NICEPHORE.

Quel langage!.... Olinde!.... Quelles sont ces larmes?.... Ah! si elles ne sont pas coupables, viens les épancher dans mon sein. A quel autre qu'un pere peux-tu mieux les confier?

OLINDE.

La source de ces larmes est dans ce cœur blessé. Un sentiment profond y est gravé en traits ineffaçables. Envain je me rappelle à moi-même. Je ne vois, je n'entends plus rien. Tout mon être est concentré vers un seul objet. La Gloire, la Patrie, la Religion m'appellent, & je demeure retenu par un charme invincible..... J'aime.

NICEPHORE.

Mon fils ! le poison de l'amour a donc enivré ton cœur. O passion funeste & destructive des vertus ; allez-vous me ravir Olinde ; & parmi ces Héros dont il est l'émule & le frere, au milieu de ces cris belliqueux qui annoncent le triomphe des Chrétiens, l'entendra-t-on soupirer de foiblesse.... Quel tems pour aimer !

OLINDE.

J'ai voulu me vaincre : cette ardeur qui me maîtrise s'est accrue de mes combats.... Mais pourquoi traiter de foiblesse le sentiment le plus précieux au cœur de l'homme ? Doit-on rougir d'aimer la beauté, la vertu, ces nobles & rares présens du ciel ? Pourquoi se dérober à ces regards touchans qui nous disent : *Je t'apporte le bonheur.* L'amour que la vertu fait naitre & justifie ne peut qu'échauffer le courage & le montrer à l'univers dans un jour plus éclatant. J'aime, mais mon amour cédera toujours à la voix du devoir. J'aime, mais sans mollesse ; ma flamme est épurée & ne peut m'avilir.

NICEPHORE.

Ainsi parle l'ardente jeunesse, toujours prompte à s'abuser. Ainsi l'amour soumet les plus grands cœurs, éteint l'héroïsme, interrompt le cours des plus glorieux exploits....

OLINDE.

Je ne redoute point votre sévérité. Il vous faudra l'aimer aussi, mon pere. Et quand vous verrez ce front, mêlange touchant de graces & de candeur, cette beauté rare qui la distingue de ses

compagnes, cette modeſtie divine empreinte ſur tous ſes traits.... Elle n'eſt échappée jusqu'ici à la foule des adorateurs que par une vie ſimple & retirée. Dans l'âge d'aimer elle négligé ſa beauté, ou ne l'eſtime que comme l'ornement de ſa vertu; tréſor d'autant plus précieux qu'il reſte caché dans l'ombre. Ah, mon pere, combien je l'aime, & que je me trouve heureux de l'aimer! Je n'héſiterai point à vous la nommer; elle s'appelle Sophronie....

NICEPHORE.

Sophronie! cette jeune Chrétienne confiée aux ſoins de Mélanne.

OLINDE.

Elle-même.... Vous la connoiſſez....O joie! Eh bien, mon pere.....

NICEPHORE.

O Maître Suprême des événemens, Protecteur du Juſte, acheve, ô mon Dieu..... écoute, te ſerois-tu fait connoître à Mélanne?

OLINDE.

Moi! je leur ſuis encore inconnu. Ce n'eſt qu'en ſecret que j'ai oſé ſoupirer. Ce cœur deſire beaucoup, eſpere peu, & dévore ſes feux en ſilence.... Je l'aime trop pour lui dire librement que je l'adore..... A la faveur de quelques bienfaits verſés ſur les Chrétiens, je me ſuis peut-être fait remarquer d'elle, mais.....

NICEPHORE.

Mon fils!... Mélanne n'eſt point la mere de Sophronie. Moi ſeul peux nommer celui dont elle

tient le jour; elle l'ignore elle-même; & que le Ciel la préserve à jamais de le connoître!

OLINDE.

Vous me faites frémir.

NICEPHORE.

Je ne blâme point ton amour. Sophronie, sans doute, sera l'héritiere des vertus de sa mere. Je n'ai point connu de femme plus digne d'être heureuse, plus constante dans les adversités qui l'éprouverent jusqu'au dernier instant. Mais tu connois ce cruel Pontife déserteur de notre Loi, cet Ismen, dont les levres sont une source de fraudes, dont les mains ne trament que l'iniquité....

OLINDE.

Je le vois tous les jours. Couvert d'un masque hypocrite, cet Apostat s'est glissé jusqu'au Trône. Armé d'un langage adulateur, il s'est fait le Conseil & le Ministre d'un Roi trop foible pour savoir gouverner par lui-même, & qui toujours irrésolu abandonne lâchement son pouvoir au premier oppresseur.

NICEPHORE.

Olinde, arme-toi de courage. Je vais te révéler un secret qu'il te faudra ensevelir à jamais dans ton sein. Je t'impose un silence inviolable. Ma langue même se refuse à cet aveu.... Ce digne & vertueux objet de ton amour... le dirai-je, hélas!... est la fille d'Ismen.

OLINDE, *avec chaleur.*

Se peut-il!... non, mon pere, non, elle est

Chrétienne, & le pur ſang qui coule dans ſes veines atteſte...

NICEPHORE.

Modere-toi. Avant de ſaiſir l'Encenſoir prophane, avant d'être connu pour l'ennemi du vrai Dieu, Iſmen étoit pauvre; il étoit humble alors. Il ſçut déguiſer la perfidie de ſon cœur ſous les dehors les plus doux. Les Chrétiens nourrirent charitablement dans leur ſein ce ſerpent qui, infecté de noirs poiſons, ne chercha depuis qu'à les dévorer. Le fourbe employoit dans ſes diſcours ce ton ſeduiſant, cette trompeuſe éloquence, lâche reſſource des timides ſcélérats. Son eſprit artificieux lui obtint la fille de mon ami, à laquelle il ne devoit point prétendre. Cette victime innocente embraſſa le bourreau qui devoit l'égorger. Bientôt ſon époux ambitieux & ſacrilege viola ſa foi pour obtenir chez les infideles un rang que lui ſeul fut tenté de remplir. Il fit plus, il voulut forcer ſon épouſe à le ſuivre, à abjurer le Dieu qu'il avoit renié. Tremblante, elle ſe réfugia dans mes bras. Je la dérobai aux fureurs du traître. Elle dépoſa chez moi le fruit de l'hymen le plus infortuné; mais bientôt la douleur abrégea ſes triſtes jours.... Il me ſemble encore la voir dans ſes derniers momens. *Nicephore*, me diſoit-elle, en me tendant une main foible, *je te laiſſe cette enfant, qu'elle ſoit fidelle à la loi de ſa mere, & que par ſes vertus elle obtienne grace devant Dieu en faveur d'un trop coupable époux.* Ses yeux levés vers le ciel, en retombant ſur les miens ſe fermerent paiſiblement. Je confiai à Melanne cette fille naiſſante, je lui donnai le nom de Sophronie. Dès ſa plus tendre enfance ſes traits & ſur-tout ſon

ame me retracerent une vivante image de ſa mere. En ſecret élevée, elle atteignoit ſon troiſieme lustre, lorſque l'implacable Iſmen me fit traîner dans les cachots où il ſe flattoit d'anéantir le témoin de ſes crimes. J'en ſors; & les yeux à peine familiariſés avec la lumiere, je cherchois à t'embraſſer, avant de ſerrer contre mon ſein cette chere Sophronie.

OLINDE.

O profonde deſtinée! quoi! c'eſt dans vos bras qu'elle fut confiée au moment de ſa naiſſance! quoi! vous lui ſervîtes de pere! Iſmen! .. Monſtre dénaturé!... Ah! votre premier récit avoit jetté dans mon ſein la ſoif d'expier dans ſon ſang vos ſouffrances & ſes forfaits.

NICEPHORE.

Dompte toute vengeance perſonnelle, trop indigne d'un Chrétien. Il ne t'eſt permis d'armer ton bras que dans la cauſe commune. La mere de Sophronie du haut du céleſte ſéjour te contemple en ce moment. Veux-tu mériter ſa fille à ſes yeux comme aux miens? Rejoins cette armée de héros; anéantis cette Moſquée; ſers le Dieu qu'adore ton amante; qu'elle voie ton jeune front couronné des palmes de la victoire! c'eſt alors que nous pourrons allumer, & publiquement, les flambeaux d'un brillant hymenée. C'eſt alors que tu pourras lui offrir aux pieds de nos autels, parés de nouveaux ornemens, une main chere à l'amour, & non moins chere à la patrie!

OLINDE.

Tous deux m'enflamment... Sophronie! oui, je

vaincrai pour toi... Pardonne, Religion Sainte! tu prêteras auſſi la force à mon bras... Dieu éternel, ſi tu as remis à mon zele la fin des malheurs d'une nation infortunée, hâte ce moment! Mon pere, entraînez-moi, je ſuis prêt à vous ſuivre.

NICEPHORE.

Dès que la nuit déployera ſes ombres ſur les tours de Jéruſalem, rends-toi en ces mêmes lieux. Prépare tout pour le plus prompt départ; mais prends garde que ton feu ne te trahiſſe. Tu n'as plus à feindre que pendant quelques heures. Songe à un pere, à une amante, à tes freres... Déja le jour a répandu par-tout ſa clarté... Les portes du Palais s'ouvrent, je crains d'être reconnu: laiſſe-moi m'échapper ſeul..: Adieu, je cours chez Melanne dérober ma tête à nos cruels ennemis.

OLINDE, *ſeul.*

Dieu, conduis-le!.. cache ſon front à l'œil du méchant & de l'impie... Aladin s'avance... Allons; c'eſt pour la derniere fois que je recevrai ſes ordres.



SCENE III.

ALADIN, CLORINDE, OLINDE, GARDES D'ALADIN, *Suite de* CLORINDE.

ALADIN.

APPROCHE, Olinde!... J'aime à me voir environné des soutiens de ma couronne; avec de tels guerriers je bannis toute crainte & trouve que Godefroi tarde bien à paroître. Eh! qu'ai-je à redouter de ces légions étrangeres que la superstition précipite en foule sur une terre qui bientôt va les ensevelir après s'être abreuvée de leur sang. Ce triomphe pour n'être pas certain a de trop heureux présages. Qu'ils viennent ces Chrétiens! qu'ils accourent pour périr devant les murs que leur fol orgueil prétendoit renverser. (*à Olinde.*) Olinde, ton bras rougi du sang des Arabes, s'est trop fait connoître pour n'être pas honoré d'un nouveau titre à la veille de ces combats. Monte en ce jour au rang de mes premiers défenseurs. (*à Clorinde*) Et vous, fille illustre, étonnante guerriere; quelle est la contrée assez éloignée de l'Asie & des routes que le Soleil éclaire, où n'aient pas pénétré votre nom & le bruit de vos exploits? Quand vous venez unir votre épée à nos forces, qui d'entre nous ne brûle de combattre & de vaincre à vos côtés?

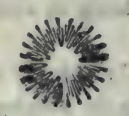
CLORINDE.

Seigneur, il suffit de marcher à l'ombre de vos étendards & de se trouver au milieu de tant de héros

assemblés pour sentir tous les feux de la valeur. Je ne crains point les entreprises les plus hazardeuses, & ne dédaigne point les plus vulgaires. Dès l'âge le plus tendre j'ai méprisé les penchans & les goûts de mon sexe. Je n'ai point abaissé mes mains superbes aux travaux accoutumés de l'aiguille & des fuseaux. J'ai rejetté les habits efféminés & le séjour des villes. Je me suis ouvert une carriere illustre & qui plaisoit à ma fierté. Mais combien il me reste à faire pour égaler mes émules! j'ai vu combattre Olinde; s'il est notre guide, Prince, nous méprisons tous la mort... Votre fidelle alliée, j'arrive des contrées de la Perse avec l'élite de ces guerriers qui ne rougissent point de me voir à leur tête. Je viens dans le dessein de m'opposer aux efforts des Chrétiens. Ils veulent porter, dit-on, jusqu'aux pieds de ces murs la banniere flottante de leur croix. C'est donc à ce bras d'arrêter leur torrent débordé. J'ai plus d'une fois semé les champs de leurs membres & teint les fleuves de leur sang. Olinde, unissons notre courroux, & ce bras aidé du tien fixera la victoire.

OLINDE.

Princesse, & vous Seigneur, c'est trop flatter un courage vulgaire. La patrie pourroit aisément se passer de mon bras.:.. sur-tout lorsque l'illustre Clorinde protege sa cause...



SCENE IV.

Les Acteurs précédens, ISMEN.

ALADIN.

La Mosquée s'est ouverte, & le Grand Prêtre s'avance...

ISMEN, *accourant avec une suite de Prêtres.*

O crime!... O jour affreux!... Jour de vengeance & de terreur....

ALADIN.

Qu'entends-je?

ISMEN.

Le Ciel est outragé... Il faut préparer les supplices, il faut prévenir la foudre vengeresse...

ALADIN, *tremblant.*

Ismen... expliquez-vous... parlez.

ISMEN.

Frémissez!... J'ai vu l'abomination dans le Temple. L'Autel est profané. L'auguste écrit de la loi du Saint Prophête déchiré par une main impie, foulé sous un pied sacrilege... Je ne puis achever...

ALADIN.

O forfait inoui!.... Il mourra... Quel est le coupable?

ISMEN.

Tout le peuple Chrétien. Il doit périr. Leur insolence s'accroît à l'approche de leurs défenseurs; aucun d'eux n'est innocent? Le blasphême est dans toutes les bouches. Le feu de la révolte couve dans tous les cœurs. Le ciel s'explique par ma voix. Aladin, bannis les foibles mouvemens de la pitié. Efface le crime dans les flots de leur sang; anéantis une race toujours rebelle. Le Ciel t'a remis son tonnerre, c'est pour imiter ses vengeances. Tonne, frappe & qu'aucun n'échappe à tes coups. Qu'enchaînés devant ta colere, la sortie des portes leur soit interdite.

ALADIN, *à Olinde.*

Toi, qui tant de fois m'as supplié en faveur de ce peuple ingrat, tu vois par quels traits il se fait toujours connoître... Il mourra, le criminel inconnu, dans le massacre général de sa secte odieuse!... Rends-toi maître de la ville, & que le sacrilege soit amené à mes pieds.

OLINDE, *troublé.*

J'obéis, (*à part*) ô Dieu, inspire-moi.



SCENE V.

ALADIN, CLORINDE, ISMEN.

ISMEN.

Il se retire troublé; Prince! c'est un vaillant Soldat, je l'avouerai; mais le zele qui m'inspire & peut-être m'éclaire, me défend de renfermer les soupçons que mes yeux pénétrans ont jetté sur lui...

CLORINDE.

Quels soupçons?

ISMEN.

On l'a vu en secret parler à ces mêmes Chrétiens aujourd'hui rebelles, & son cœur pourroit être infecté de ces dogmes dangereux...

CLORINDE, *l'interrompant.*

Ainsi tu prétends deshonorer un héros que la gloire adopte & dont le cœur sensible n'aura voulu que prêter une oreille compatissante à la voix des malheureux. Pourquoi n'es-tu si clairvoyant que pour te rendre accusateur? Pourquoi ne parles-tu d'un Dieu que pour persécuter? Va, ce Pere & ce Juge Suprême n'aime point celui de ses enfans dont les cris appellent incessamment la foudre sur la tête de ses freres. Il sonde les cœurs, il voit à nud le fanatique, qui, sous les vêtemens de candeur & de paix, cache le flambeau séditieux dont il voudroit embraser le monde.

ISMEN.

Clorinde! la Majesté Divine est déja trop offensée, sans l'outrager encore dans la personne de ses Ministres. Elevée malheureusement loin de cette contrée, vous ne savez ni le respect qu'on leur doit, ni la force auguste de la loi dont ils sont les organes. Apprenez que je suis l'interprête des volontés du Ciel; & vous, Sultan, à qui il a daigné confier le glaive de justice, c'est à vous de prononcer...

ALADIN.

On n'aura point impunément profané la Mosquée. Vous, qui m'entourez, écoutez le serment que je fais. Je jure par le Ciel, par la puissance qu'il m'a donnée, je jure que si le sacrilege avant la fin du jour n'est livré à ma vengeance, tout le peuple Chrétien tombera sous le fer des bourreaux. Demain Jérusalem n'en verra aucun respirant dans son enceinte; demain les premiers rayons du Soleil se plongeront dans les flots de leur sang coulant le long des rues jonchées de leurs cadavres... Ismen, faites publier cet Edit par toute la ville; & vous, noble Clorinde, pardonnez à son zele; il est poussé peut-être trop loin quand il accuse Olinde, mais vous ne savez pas combien la sévérité est utile & n'est le plus souvent que la Justice même....Venez, illustre guerriere, observer du haut de la tour qui domine la campagne, ce camp ennemi où la victoire vous attend.



SCENE VI.

ISMEN.

ENFIN ces Chrétiens que j'abhorre seront tous massacrés. . . Peuple superbe, qui m'avez en horreur, je vous verrai bientôt implorer celui que vous osiez mépriser. Nous verrons si ce Dieu pourra vous dérober à mes coups, & s'il méritoit que je rampasse avec vous dans la bassesse & l'ignominie... Ismen étoit fait pour les grandeurs & pour servir d'autres Autels.... Tout m'a réussi. Comme je mene à mon gré l'esprit de ce Sultan! le peuple & le maître tremblent à ma voix... Ces Chrétiens seuls gênent mes projets. Ils ont le secret honteux de mon premier état... Mais quel hardi stratagême a inventé mon heureux génie!... Il falloit un coup qui intéressât la Religion, & je l'ai trouvé... Les stupides Sarrasins sont loin de penser que c'est moi qui ai déchiré ce livre qu'ils adorent. Je me suis fait le Dieu de cette foule crédule. Je leur donne pour loi ma volonté. Ne bornons point là ma carriere ambitieuse, touchons le faîte, & faisons du trône d'Aladin le marchepied de mon Autel.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHRONIE, SERENA.

SERENA.

Où vas-tu, Sophronie?.... Je te ſuis en tremblant.... Pourquoi haſarder tes pas dans ces lieux qui nous ſont étrangers, dans ces lieux couverts de farouches ſoldats, dont le glaive ſemble déjà étinceller ſur nos têtes? Quel deſſein te conduit vers le palais du Tyran?

SOPHRONIE.

Le deſſein qu'un Dieu m'inſpire.... Tu viens d'entendre l'Edit qui menace les Chrétiens.

SERENA.

J'en ai le cœur glacé d'effroi. L'ordre cruel vole de bouche en bouche; l'image d'une mort préſente les rend immobiles; mais que peux-tu faire pour un peuple proſcrit & conſterné?

SOPHRONIE.

Le ſauver & mourir.

SERENA.

Toi, Sophronie!

SOPHRONIE.

Chere amie, que la vie devient précieuſe quand on peut la donner pour le ſalut des ſiens ! les chaînes & les tortures m'épouvantent bien moins que le ſanglant tableau des Chrétiens étendus, égorgés dans les rues de Jéruſalem. Si la foibleſſe de mon ſexe & de mon âge pouvoit me faire chanceler, embraſez mon cœur, divine & courageuſe flamme dont brûloient les martyrs! Montrez-moi mes freres ſauvés d'un maſſacre horrible, & la palme immortelle qu'un Dieu accorde au ſacrifice de quelques jours paſſagers.

SERENA.

De quel ſacrifice parles-tu, chere amie ?

SOPHRONIE.

Je marche vers le tyran, je détourne ſur moi les coups qu'il prépare. Je me déclare coupable, j'annulle l'Edit & ſatisfais à ſa vengeance.... Cet artifice eſt pardonnable, puiſqu'il ſauve tout un peuple des fureurs d'un barbare.

SERENA.

Que m'as-tu dis?... Toi, te livrer!...

SOPHRONIE.

Eh! qui pourroit m'enchaîner à la vie, lorſque je trouve un ſi noble avantage à l'abandonner ? Qui m'attacheroit à ce monde, dont j'ai mépriſé dès l'enfance le tumulte & les vanités? Quelle voix l'emporteroit ſur cette voix puiſſante qui m'appelle au rang des libérateurs de la patrie?

SERENA.

Cruelle amie! dans ces triftes momens tu oublies les liens qui nous uniffent, ces liens formés dès que nos cœurs ont pû fe connoître, & de jour en jour plus refferrés; tu pourrois les brifer d'un œil indifférent; & délaifferas-tu de même une mere qui t'aime? Ne lui dois-tu rien? Elle t'adopta pour fa fille. Elle en eut toujours pour toi la tendreffe inquiete, & tu veux l'abandonner au défefpoir! Ne fais-tu pas que l'unique joie de fa vieilleffe eft de nous voir toutes deux fourire à fes côtés? Me laifferas-tu folitaire & défolée, après que je l'aurai vue expirer dans mes bras de la douleur de t'avoir perdue?

SOPHRONIE.

Et c'eft pour fauver fa vie, la tienne, celle de tous, que Sophronie court fe facrifier. Songe donc que ce foir même une troupe d'affaffins, le fer en main, iront enfoncer nos portes. Ces féroces fatellites nous égorgeront fur fon corps expirant. En me livrant volontairement à la mort, je ne fais que la dévancer de quelques inftans, & je délivre de ces fanglantes horreurs, toi, notre mere, & tout un peuple vertueux.

SERENA.

Mais crois-tu qu'il foit permis d'expofer ainfi fes jours? Le Chrétien doit attendre la mort avec fermeté, mais fon devoir eft-il de marcher au-devant d'elle? Quand le glaive des bourreaux defcendroit fur fa tête, il doit efpérer encore en la miféricorde divine. Qui fait ce que Dieu nous réferve? Qui fait

ſi le Sultan lui-même ne révoquera point un Arrêt prononcé dans ſa colere?

SOPHRONIE.

Et que ſais-tu ſi dans ce moment ce grand deſſein ne m'eſt pas inſpiré par Dieu même? Si ce n'eſt pas lui qui me prête ce courage qui t'étonne? C'eſt ainſi qu'il veut ſauver inviſiblement ſon peuple & attirer Sophronie au ſéjour de ſa gloire. Mon ame s'élance vers ſon Trône, une céleſte ardeur m'embraſe, tout mon cœur en eſt pénétré. Serena, j'entends l'auguſte Religion qui me crie: *Heureuſe Sophronie, marche au trépas, tu arrêteras des fleuves de ſang en te frayant un chemin au bonheur dont jouiſſent les immortels.*

SERENA.

Tes paroles m'enflamment & m'éclairent. Je voulois te combattre, tu triomphes de moi, tu m'entraînes, que dis-je? je brûle de la même ardeur. Sophronie, écoute, j'envie cette couronne fortunée: ſois aſſez généreuſe pour me laiſſer exécuter ce que ta grande ame a conçu; tu n'en auras pas moins de mérite aux yeux de Dieu qui voit tout, & ton amie une fois dans ſon ſein....

SOPHRONIE.

Pourquoi me demander ce que tu fais d'après toi-même que je ne puis t'accorder?

SERENA.

Eh bien! permets-moi de mourir avec toi. Rendons en même tems les derniers ſoupirs d'une vie dont nous aurons paſſé tous les inſtans enſemble.

Me refuſeras-tu l'honneur de t'accompagner ? Je marche avec toi : nous ſaurons nous encourager l'une l'autre, & le coup de la mort ainſi partagé, deviendra moins cruel.

SOPHRONIE.

Dis plutôt qu'il ſeroit plus terrible. Va, chere amie, il eſt affreux en ſouffrant de voir encore ſouffrir ce que l'on aime. Le cœur, au lieu de s'enhardir, ſe ſent plus foible par le double ſupplice dont il eſt tourmenté. Il t'eſt défendu de mourir, puiſque le Tyran n'a beſoin que d'une ſeule victime. Tu deviendrois criminelle en offrant un nouvel attrait à ſa barbarie. C'eſt peu ; un devoir plus ſacré que l'amitié t'attache malgré toi au monde. Tu te dois toute entiere à celle qui t'a donné le jour. Moi je ſuis ſur la terre comme un roſeau ſans appui. Je ne tiens pas aux nœuds où ton ame eſt enchaînée. On m'a laiſſé ignorer de qui j'ai reçu le jour, & je deſcendrai au tombeau ſans avoir embraſſé les mortels qui devoient m'être les plus chers, que dis-je? ſans les avoir connus. . . . Serena, retourne à celle que tu dois conſoler de ma perte. Offre-lui le tableau de la Religion & de la Patrie réclamant mes foibles ſecours. Dis-lui en l'embraſſant : *Sophronie pénétrée d'amour & de reconnoiſſance n'oublie point les douceurs maternelles que tu répandis ſur ſes jours, elle meurt & t'attend dans un monde plus heureux. . . .* *Adieu, Serena, adieu, chere amie, ſeche tes larmes. . . . Retire-toi, & ſur-tout ne trahis point un ſecret d'où dépend le ſalut d'un Peuple entier. . . .* A l'inſtant où mon corps tombera ſous le tranchant du glaive, approche alors, couvre-le d'un voile funebre, dérobe-le à des re-

gards profânes, & fais-le transporter dans cette terre sainte où reposent les ossemens des Chrétiens immolés dans les combats ; si toutefois Sophronie étoit digne d'aspirer au rang de ces Martyrs glorieux.

SERENA.

Quelle image ! & tu peux me l'offrir !..... Ma constance seroit plus grande s'il me falloit mourir.

SOPHRONIE.

Chere sœur, écoute : j'ai un secret à te confier. (*Elle garde le silence.*)

SERENA.

Parle..... Tu hésites.

SOPHRONIE.

Ce jeune Guerrier que nous avons remarqué, si connu par les bienfaits qu'il a répandus sur nos freres, qui les protege, qui paroît les chérir, & dont les pas ont suivi quelquefois les nôtres....

SERENA.

Olinde ! ce généreux Guerrier..... il t'aime avec excès ! il brûle d'un feu caché.... Tu as vu tout le respect qui maîtrise un amour véritable. Que je l'ai plaint souvent de n'être pas un de nos freres !

SOPHRONIE.

S'il n'est pas un Chrétien, il en a les vertus. Mon cœur s'applaudissoit de sa victoire, afin de donner à la Foi un Héros, un défenseur de plus. Il semble la respecter, peut-être desire-t-il de la

mieux connoître, peut-être veut-il l'adopter? Il n'eſt pas né Idolâtre. La même cité, dit-on, nous a vu naître. On admire ſon cœur noble & ſenſible.... Serena, dès que je ne ſerai plus, il faudra te haſarder à lui dire ce que j'ai toujours penſé de lui. Entretiens ce zele heureux qu'il a pour les Chrétiens. Apprends-lui que Sophronie n'eſt morte que pour les ſauver, qu'elle a oſé eſpérer qu'il deviendroit un jour un de leurs plus fermes appuis, que cet espoir lui fut cher.... Adieu, je ne puis en dire davantage, & il ne m'eſt plus permis de différer.

SERENA.

O Ciel! j'apperçois le Sultan qui s'avance vers ces lieux. .... Ah! Sophronie, tout mon corps friſſonne & mes bras tremblans ne peuvent te délaiſſer.

SOPHRONIE, *l'écartant avec douceur.*

Tu me rends ce moment plus cruel que la mort. Si tu m'aimes, ſi tu chéris une mere, fuis à l'inſtant même, fuis en détournant les yeux; abandonne-moi au Dieu que nous adorons, ton amie t'en conjure, & le devoir te l'ordonne.

(Elle s'arrache d'entre ſes bras & fuit loin d'elle, tandis que Serena ſe retire lentement la tête penchée & dans un accablement mortel)

SOPHRONIE, *ſeule vers un coin de la Scene.*

O Dieu! c'eſt dans ce premier pas que j'implore ton aſſiſtance, éleve ma foible voix & rends-la victorieuſe de la timidité.

SCENE II.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE, TROUPE DE GUERRIERS.

ALADIN, *à un des Chefs.*

Que l'armée déploie en ordre de bataille les légions qui la composent. Que ces troupes invincibles se rendent à la plaine qui regarde le midi de la Ville. Que j'embrasse d'un coup d'œil le spectacle belliqueux de ces héros qui soutiennent si dignement la justice de ma cause. Ces Persans si braves & si fideles marcheront les premiers au-devant de l'ennemi. L'honneur en est dû à l'Héroïne qui les guide. Je lui remets le sceptre de mon autorité. Que ses ordres soient des loix pour tous mes Guerriers. (*A Ismen.*) Ismen, faites commencer les prieres publiques. Que le Ciel soit appaisé. Olinde s'est emparé du quartier des Chrétiens; je les regarde comme des victimes sous le glaive, & leur derniere heure va bien-tôt sonner.

ISMEN.

Que le pavé de la Mosquée soit lavé de leur sang.... Mais une Chrétienne ose s'avancer. . . . L'aspect de la Royauté ne la fait point trembler.... Elle soutient votre regard!

SOPHRONIE, *devant Aladin avec une fierté noble & douce.*

Sultan, suspendez votre colere. Je viens vous découvrir & remettre en vos fers le coupable que vous cherchez. C'est moi qui ai déchiré l'écrit d'un faux Prophête qui outrageoit nos Loix saintes.

ISMÈN.

O blasphême!... ô vengeance!...

ALADIN.

Toi! si jeune & si téméraire!

SOPHRONIE.

Le coupable est devant vous; ce que vous appellez sacrilege est l'ouvrage de ses mains. C'est moi seule que vous devez punir.

ALADIN.

Se peut-il que sous ces traits de douceur tu voiles tant d'audace. Malgré la foiblesse de ton sexe tu viens ici braver les supplices!

SOPHRONIE.

J'obéis à l'Arrêt qu'a publié votre courroux. Vous-même en me condamnant à la mort devez approuver l'équité qui m'y conduit. Je sauve mes freres innocens, & vous épargne l'injustice d'un affreux carnage.

ALADIN.

Que je l'étende ou non sur toute ta secte, nous éprouverons bientôt dans les tourmens cette constance orgueilleuse...

SOPHRONIE.

Vous essayez de m'intimider. J'annonce sans effroi ce que j'ai fait sans crainte.

ALADIN, *à Ismen.*

Ismen... La pitié se glisse dans mon ame. Apprends-moi à la dompter. A l'éclair imprévu de tant d'attraits.....

ISMEN.

Reconnoissez le zele insensé de ces fanatiques Chrétiens. Ils versent l'insolence & la révolte dans de jeunes cœurs, empoisonnés dès l'enfance de leurs maximes séditieuses. Voilà le premier signal des complots qu'ils méditent. Bientôt une rebellion plus ouverte...

ALADIN.

Cet attentat cache un mystere. Je te la livre, Ismen... Il faut sonder cet esprit rebelle, remonter à la source d'une trame impie... qu'elle nomme ses complices.

SOPHRONIE.

Seigneur, je n'en ai point.

ISMEN, *aux siens.*

Qu'on apporte des chaînes... Je vais la faire conduire dans nos souterrains... Il faudra bientôt dépouiller cette bravoure insultante, & les tortures nous feront entendre un bien différent langage. (*A Sophronie*) Pourquoi tes couleurs commencent-elles à pâlir... C'est trop tôt s'effrayer. (*Aux Gardes*) Allez, qu'on la descende sous les voûtes de la Mosquée: Je vous suis. (*A Aladin d'un air triomphant*) Elle vou-

droit cacher les pleurs qui roulent dans ses yeux ; ils couleront bientôt en plus grande abondance ; il faut anéantir un orgueil aussi dangereux, & que ses remords deviennent aussi publics que l'a été son audace.

ALADIN.

Ta rigueur me sert. Mon ame s'étonne d'être si lente à s'irriter. Lorsqu'à mon retour je serai assis pour la juger, garantis ton Roi de toute foiblesse, & rends sa justice inexorable comme le Dieu qui demande vengeance par ta voix.

ISMEN.

Allons dans son temple ordonner les prieres & lui promettre, s'il est possible, une réparation égale à l'offense. (*Aladin sort, accompagné de sa Suite.*)

SCENE III.

SERENA, *s'avançant du fond de la scene où elle s'est tenue cachée.*

O malheureuse Sophronie ! les cruels t'entraînent... C'en est fait, ils vont porter les derniers coups... Tu es innocente & je t'ai abandonnée ! quelle foiblesse ! ou plutôt quelle puissance enchaînoit mes pas & ma voix !.... Sophronie ! ai-je dû t'obéir ?... O sacrifice héroïque, je t'admire & ne puis te goûter !... Comment annoncer cette nouvelle à l'oreille d'une mere ?... Que va-t-elle devenir ? & c'est pour la consoler que son amitié m'a commandé de lui survivre.... Mais j'apperçois Olinde :

mon cœur ne peut plus ſe contenir.... Ah! s'il pouvoit la ſauver! courons à lui.

SCENE IV.

SERENA, NICEPHORE, OLINDE.

SERENA.

OLINDE... Olinde... Guerrier généreux, ſecourez-nous.

NICEPHORE.

La fille de Melanne ne reconnoît plus un vieillard infortuné qui fut ſon ami.

SERENA.

Nicephore! vous, ô ciel!...En quel moment, hélas! venez-vous nous redemander Sophronie?

OLINDE, *conſterné.*

Il ſort de chez Mélanne, tremblant de ne plus vous voir à ſes côtés. Ses frayeurs mortelles ont paſſé dans mon ſein... Nicephore ſous ma garde voloit vous chercher; & pourquoi Sophronie n'eſt-elle pas avec vous?... Où la trouver?

SERENA.

Dans les chaînes... au milieu des bourreaux... au pouvoir d'Iſmen!

OLINDE.

Cruelle! que dis-tu?.. Elle captive!

NICEPHORE.

O ma Sophronie!

SERENA.

Sophronie meurt dans les ſupplices, ſi vous ne pouvez la ſauver.

OLINDE.

Sophronie meurt! Acheve, acheve de me déchirer l'ame.

SERENA.

Je trahirai ſon ſecret, la voix de mon cœur l'emporte ſur mes ſermens. . . Sophronie innocente s'accuſe du forfait que l'on impute aux Chrétiens; elle veut acheter le ſalut de tout un peuple, au prix de ſon ſang. Elle s'eſt livrée elle-même à ces prêtres barbares.

OLINDE.

O mon pere! eſt-ce bien une mortelle? . . . . Eſt-il une vertu plus rare! Je te reconnois, Sophronie, ame céleſte! noble & grand cœur! ah! combien ne dois-je pas t'imiter!

SERENA.

C'eſt dans vous ſeul que chacun de nous eſpere. . . Vous approchez de ce Sultan redoutable... Je vous conjure pour elle... Ah! ſi vous ſaviez, dans nos derniers entretiens, ce qu'elle m'a dit pour vous. . .

OLINDE.

Sophronie auroit penſé à moi! auroit parlé!... Serena, Serena, un mot, un ſeul mot & je vole...

SERENA.

Elle eût desiré qu'un héros tel qu'Olinde eût marché sous l'étendard de la croix... Voilà ses regrets, ses plus grands regrets en marchant à la mort, mais je ne devois reveler son secret que lorsqu'elle ne seroit plus.

OLINDE.

Elle vivra, crois moi! le plus bel ornement du monde ne descendra pas ainsi au tombeau... Seche tes pleurs, Serena, seche tes pleurs & cours annoncer à ta mere la délivrance de Sophronie.

NICEPHORE.

Et quelles sont tes forces? Employeras-tu le courage ou le pouvoir incertain des larmes?

OLINDE.

Les larmes!... non... Les puissances qui la retiennent sont trop multipliées pour pouvoir les briser, & l'aveugle Sultan agit trop d'après Ismen pour oser espérer sa grace; mais je sais comment je la délivrerai.

NICEPHORE.

Courons-y de ce pas, mon fils!

SERENA.

Son fils!

OLINDE.

Je le suis, & tu reconnoîtras son sang.... Je puis racheter les jours de Sophronie!... Combien je te rends graces, ô ciel! Voici le moment où tu m'ordonnes de me nommer Chrétien... Il ne m'est plus permis de cacher ce titre glorieux.

NICÉPHORE.

Et que prétends tu?

OLINDE, *avec feu.*

C'est mon pere qui le demande?

NICEPHORE.

Je ne t'ai peut-être que trop entendu, mon fils... L'amour que j'ai pour toi me fait éprouver un moment de foiblesse, je frémis... Mais s'il le faut, si tu ne peux sauver les Chrétiens & Sophronie qu'en périssant... Hélas! je ne puis achever... & moi aussi j'irai, je présenterai au Tyran cette tête couverte de cheveux blancs; je lui dirai: frappe! elle n'est pas indigne de ta vengeance.

OLINDE.

Mon pere! si vous m'aimez, si Sophronie vous est chere, gardez-vous d'accompagner mes pas. Vivez.... Chere Serena, conduis-le chez ta mere; que sa maison lui serve d'asyle; que cet asyle rassure mon cœur allarmé... Allez, Sophronie ne tardera pas à vous y rejoindre. Adieu... Adieu, mon pere. (*Il va pour partir.*)

NICÉPHORE.

Arrête, Olinde!... Mon fils, arrête!...! L'incertitude & l'effroi m'accablent... Où vas-tu, & que vas-tu faire?.. Tu abandonnes bien promptement un malheureux vieillard qui n'espere, qui ne vit plus que par toi!

OLINDE.

Osez-vous me rappeller! pourquoi ne me lais-

ſez-vous pas échapper?... Tremblez d'aller contre mon devoir, contre Sophronie; ah! fuyez, mon pere... Evitons de nous trouver enſemble. Vous ne voulez point faire chanceller ma vertu. N'êtes-vous plus Nicephore, & ſerez-vous plus foible que cette jeune Chrétienne?

NICEPHORE.

Je n'étois plus que ton pere... Oui, je la ſens cette foibleſſe que la nature inſpire... Va, je ſaurai la dompter... Je t'admire en pleurant... Arrache-toi de mes bras, & puiſque Dieu te guide... Adieu, adieu, ſi tu péris, nous ne ſerons pas long-tems ſéparés.

SCENE V.

OLINDE.

VOICI l'inſtant le plus glorieux de ma vie, le plus cher à mon cœur! Sophronie! des chaînes de fer ne preſſeront plus tes mains délicates. O mort! moment de joie & de volupté! je mourrai pour elle!... La ſauver eſt pour moi la plus grande félicité. Ma vie n'aura d'autre prix que celui de lui être offerte. Mais que dis-je? Ce n'eſt pas la perdre, c'eſt la rendre utile, glorieuſe, fortunée. Je vivrai dans ſa mémoire, peut-être dans ſon cœur. Je vois pourquoi j'ai reçu l'exiſtence. Je puis ſacrifier mes jours au plus di-

gne objet dont le ciel ait décoré la terre. . . O Dieu! je te rends grace. . tu m'aimes... hâte cet heureux facrifice.

SCENE VI.

CLORINDE, OLINDE, *Suite de* CLORINDE.

CLORINDE.

TA fierté me plaît ; tu laiffes la foule de ces foldats vulgaires aller remplir la profondeur de la Mosquée. Je t'approuve. Ne deshonorons point la valeur par des fermens. Qu'Ifmen déploie à fon gré un appareil religieux, les fumées qu'exhale l'encenfoir, voilà fes armes. Pour nous, guerriers, manions le fer & n'humilions point les inftrumens de la gloire devant la Thiare d'un Pontife. C'eft fur notre épée qu'il faut fonder notre efpoir. La victoire eft dans le cœur des héros, & non dans ces cantiques qui vont frapper les voûtes d'un Temple.

OLINDE.

Ce Temple tombera pour écrafer & l'Idole & le Prêtre. L'arbitre des combats n'eft point ce Prophête impofteur qu'ici l'on adore. Non, Clorinde, non; ce n'eft pas du fond de cette Mofquée que part la victoire. Olinde doit faire connoître à quels autels il faut la demander, & c'eft la feule gloire qu'il

qu'il ambitionne & qu'il envie. *(Il quitte Clorinde. Clorinde reste & congédie sa suite.)*

SCENE VII.

CLORINDE, ARSETTTE.

ARSETTE, *après un assez long silence.*

Tu demeures pensive... crois-tu pouvoir encore déguiser ton trouble. Chériras-tu en ce moment mon antique franchise? Ecouteras-tu le libre accent de l'amitié? Accoutumé à t'observer dès l'enfance, je te connois mieux que tu ne te connois toi-même. Tantôt tu as outragé le Grand Prêtre. Tu proteges ouvertement un peuple ici détesté. Apprens que tu n'as plus de secrets. Epanche ton cœur & permets lui de se soulager, car pour moi je t'ai devinée... Rougis, mais parle...

CLORINDE.

Arsette, tu me fais frémir... ah! puisque tes regards m'ont soupçonnée, je me suis trahie. Loin d'éluder par un mensonge artificieux l'humiliant aveu que je me suis refusé à moi-même, tu vas tout savoir. Je me sens un assez juste orgueil pour ne point redouter un œil étranger. Il seroit trop au-dessous de moi de dissimuler. Ma langue sera l'interprête de mes sentimens. Je ne désavoue point un secret penchant. Je songe au héros qui en est l'ob-

jet... Arſette, vois ſi ce front rougit en prononçant que j'aime?

ARSETTE.

Tant de charmes enſevelis ſous le fer & perdus pour l'amour, ont-donc enfin connu cet aſcendant auquel l'héroïſme même ne ſauroit échapper!

CLORINDE.

Tu ſais comme j'ai mis ma gloire à triompher des foibleſſes de mon ſexe. Le vil eſclavage où je le vis ſoumis révolta mon jeune orgueil. J'ai fait voir un cœur né pour cette liberté, ame & principe des vertus guerrieres. C'eſt toi qui appris à ma main enfantine à gouverner le frein des courſiers, à manier la lance & l'épée. Endurcie aux exercices de la lutte & de la courſe, j'ai ſuivi ſur le ſommet des monts & dans le fond des forêts la trace des Ours & des Lions. J'ai montré tout à coup, à ces hommes étonnés, un bras auſſi redoutable que le leur. Ma valeur fut heureuſe. Les aîles de la Renommée ont daigné porter mon nom en différens climats; mais que je crains que la honte déſormais ne l'accompagne!... quelle langueur ſecrette s'eſt mêlée à cette ardeur belliqueuſe qui ſembloit ſeule devoir emporter tous mes vœux. Pour la premiere fois, ſous ma dure cuiraſſe j'ai ſenti mon ſein palpiter. Je voulus étouffer un ſentiment importun, & tout m'y rappelloit malgré moi. Je crus pouvoir l'anéantir dans les champs de la guerre. Mais, hélas! au milieu des combats, parmi le choc & le cri des batailles, je verſois des larmes, & mes yeux couverts d'un caſque ne perdoient point de vue dans la mêlée le guerrier

qui triomphoit des ennemis & de mon cœur... Je ne te le nomme pas... Arſette, ce n'eſt point comme alliée d'Aladin que je ſuis venue ſecourir Jéruſalem. Mon zele a pour guide un plus cher deſſein. J'accours pour combattre à côté du héros qui depuis quatre années a de ce cœur guerrier ſoumis la fiere indépendance.

ARSETTE.

Il y a long-tems qu'en voulant me dérober ce ſecret tu as pris ſoin de me le révéler.

CLORINDE.

Ah! ſi d'autres regards que les tiens ont pénétré dans mon ame, où fuir? L'amour éteint la gloire, & devant ſon œil jaloux toute foibleſſe eſt un crime... Va, je ſuis toujours Clorinde: l'Aſie ne me verra point eſſuyer les dédains d'un ſuperbe vainqueur. J'appelle à mon ſecours ce calme intrépide qui m'accompagne ſur le ſanglant théâtre de la guerre. Je ne chancellerai point dans l'illuſtre carriere où j'ai porté mes premiers pas, & je me dompterai, duſſé-je éteindre mes feux dans mon propre ſang!

ARSETTE.

Tu pouſſes trop loin cet orgueil que moi-même ai pris ſoin de t'inſpirer. J'ai voulu te ſauver de l'amour, endurcir ton cœur, le rendre inſenſible au joug de cette paſſion fatale à l'héroïſme; mais elle commande malgré nous.... Tant que j'ai vu ta jeuneſſe abandonnée à ces épreuves redoutables, percer de tes flêches les Ours & les Lions, les forcer dans leur ſanglant repaire, j'ai moins

craint pour toi, je te l'avoue, que lorſque j'entends ces premiers ſoupirs échapper de ce cœur altier où l'amour une fois vainqueur doit regner avec empire.

CLORINDE.

La mort du moins ſaura m'affranchir.

ARSETTE.

Tu luttes contre le trait que tu ne peux arracher. Si ton penchant étoit vil ou malheureux, ſans doute il te faudroit mourir; mais après tout, Clorinde, mourir n'eſt pas vaincre. C'eſt fuir lâchement la vie... Ne mollis point comme une ame vulgaire. Rappelle ton courage, & ſi tu chéris les combats & les palmes que la valeur y moiſſonne, élance-toi d'un vol plus rapide ſur le char de la victoire. Un jour plus brillant à tes regards, il pourra te porter aſſiſe & triomphante à côté d'Olinde.

CLORINDE.

De quelle image flattes-tu mon timide eſpoir! .. Je ſens trop à quel point il m'intéreſſe & combien j'ai d'ardeur à vaincre ſur ſes pas. Je connois la crainte, mais pour lui, pour lui ſeul. Je frémis à chaque trait qui menace ſa tête; je veillerai ſur ſes jours qu'il prodigue; j'oppoſerai ce ſein à la fleche meurtriere; mais mon ſecret n'en reſtera pas moins dans mon cœur, & ne s'épanchera pas même avec mon ſang & ma vie... Ne me parle plus que des champs où je dois cueillir des lauriers! qu'Olinde me voye combattre, qu'il admire un courage égal au ſien; qu'il me ſuive, tandis que ce bras emporté foudroiera l'ennemi; ou ſi ma valeur n'attire point ſes regards, s'ils demeurent indifférens &

froids, peut-être que frappée tout-à-coup au milieu du carnage, il donnera quelques larmes à mon trépas. Si je les vois couler, s'il penche vers moi un œil attendri, ſi j'y lis un ſeul inſtant ſa douleur, la mort ne me ſera pas ſi cruelle. Que dis-je! elle me paroîtra pleine de douceur... Où m'égarai-je, Arſette!... ah! pardonne, & laiſſe une amante à ſes rêves inſenſés.

ARSETTE, *en ſoupirant.*

Ta bleſſure eſt entiere, & nulle main ne peut la guérir. Crois-moi, ne te fais plus de ton amour un tourment volontaire. Tantôt dans un abandon déſeſperé tu voudrois t'élever au-deſſus de toi-même, tantôt dans les erreurs d'une illuſion trompeuſe tu nourris ta foibleſſe en craignant d'y ſuccomber. Ton cœur courageux & tendre, auſſi neuf que rebelle, rougiroit-il de ſe trouver ſenſible? Fiere Clorinde! il eſt tems de te révéler tes tranſports: un jour l'amour doit t'enchaîner, tu pâlis... raſſure-toi. L'aveu que tu m'as fait n'a rien qui doive te faire rougir. Olinde eſt digne de toi. L'armée applaudira à ces nœuds mutuels, ils ſeront tiſſus des mains de la victoire. L'amour qu'adopte la valeur marche en vainqueur illuſtre, & tu pourras trouver, en lui cédant ton cœur, une félicité plus grande & plus vraie que dans la conquête de vingt nations ſoumiſes & tremblantes.

CLORINDE.

Ceſſe de m'abuſer: vaine illuſion! peut-on accorder la gloire & l'amour? L'une s'avoue à la face de l'univers, l'autre eſt faite pour l'ombre... Je ne

veux suivre que la passion des grands cœurs. Aide-moi à reprendre cette mâle indépendance qui flattoit mon heureuse jeunesse. Rends-moi ce cœur que tu formas dans les déserts & dans le fond des forêts. Ce naturel farouche me paroît plus supportable que cette oisive langueur qui me fait soupirer... Moi soupirer! terribles accens des combats! voix redoutable de la guerre! venez étouffer dans mon sein ces gémissemens qui y naissent & qui doivent y mourir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALADIN.

JE ſuis ſeul. Mon cœur frémit du ſupplice de cette jeune Chrétienne.... Iſmen m'a arraché ce ſanglant Edit... Tour-à-tour chacun fatigue ma volonté, & ſouvent il n'eſt pas permis aux Rois, tout clémens qu'ils voudroient être, de ne point ſe montrer cruels... La pitié voudroit maîtriſer mon ame; arrête, pitié dangereuſe!... N'ai-je pas le droit d'effrayer les hommes par l'exemple des châtimens? Ne ſont-ils pas les ſoutiens de ma puiſſance?... Oui, mais pourquoi donc cette crainte de l'injuſtice, cette terreur ſecrette... ô Dieu! me faudroit-il rendre compte de la liberté de chaque homme, de chaque goutte de ſang verſée, de chaque larme... ah! s'il eſt ainſi, pourquoi ſuis-je né ſous le Diadême?... Pour gouverner les Peuples, pour porter dignement le Sceptre, il faut poſſéder une ame active & forte. Le Sceptre bleſſe les mains qui ne le ſoutiennent pas avec fermeté. Mais voici cet Iſmen, dont l'éloquence redoutable vient encore m'aſſiéger... Je le connois & je ſuis ſon eſclave!

SCENE II.

ALADIN, ISMEN.

ISMEN.

SEIGNEUR, quelle funeste clémence vous arrête? Précipitez le supplice de cette fille insolente qui vous brave, tandis que tout tremble à vos pieds. Saisissez ce moment pour exterminer un peuple audacieux. Les Chrétiens frappés de ce coup seront à la fois surpris & terrassés. Vous pourrez éteindre toute leur race; craignez que bientôt soulevés, furieux, dès que nos remparts seront assiégés, ils ne brisent le joug qui les captive.

ALADIN.

Et pourquoi ce carnage?... Non, je veux que le glaive de ma justice demeure suspendu. Le supplice de cette fille rebelle suffit pour les intimider. Qu'on veille sur eux, mais qu'on respecte leurs jours. Contenus de tout côté, environnés de soldats que commande Olinde, que peuvent-ils encore?

ISMEN.

Tout oser. Vous faire repentir d'avoir suspendu l'Edit qui confirmoit le repos de votre Etat & la sûreté de votre Trône. Je ne cesserai de vous le répéter, Seigneur, Olinde m'est suspect.

ALADIN.

Qui, lui? qui m'a toujours si fidelement servi?

ISMEN.

Un traître a toujours quelque ombre de vertu. Oubliez ce qui m'échape. L'avenir prouvera si mes soupçons étoient fondés. Mais quant à ces vils Chrétiens, en tout tems vos ennemis secrets, que tardez-vous à les chasser de votre Empire?

ALADIN.

Ce sol déjà épuisé par la guerre, je le priverois encore de nombreux habitans?

ISMEN.

Tout mouvement de pitié diminue en vos pareils l'autorité suprême. Les foudres du Trône une fois allumés doivent gronder sans interruption, & tout rebelle qui souleve la tête doit être écrasé. La terreur sera toujours la plus sûre garde du Diadême. ... Eh! ne voyez-vous pas que ce peuple séditieux ne respire que dans l'espoir de voir tomber votre Couronne.

ALADIN.

Tu les crois aussi dangereux, aussi acharnés contre ma puissance?

ISMEN.

Je suis né au milieu d'eux. Dès l'enfance j'ai appris à les connoître, mais pour les mieux détester. Leurs principes attaquent l'autorité légitime. Le ciel me préserve de ces dogmes monstrueux; il m'a donné l'esprit de soumission; il m'a conduit auprès d'un grand Roi, afin que je fusse auprès de lui le défenseur de ses droits, le soutien & l'organe de la vérité.

ALADIN.

Iſmen! tu vois ce Trône où je ſuis forcé de m'aſſeoir; eh bien! il n'y a pas de jour qu'il ne me coûte des ſoupirs; ce n'eſt qu'à toi que je puis l'avouer.

ISMEN.

Et pourquoi, Seigneur?

ALADIN.

Je frémis de me tromper; je ſens que l'on me trompe; je voudrois regner en paix, & ne trouve que ſujets de diſcorde & d'ennui... Mon Peuple n'eſt pas content.... Il n'eſt pas heureux... On me tait ſes malheurs... On me preſſe toujours de punir.

ISMEN.

Pour moi, je n'entends qu'un cri univerſel qui proclame l'invincible Aladin le plus grand & le meilleur des Rois... Quoi que vous faſſiez, le Peuple adorera votre clémence.

ALADIN.

J'aimerois à en être perſuadé, mais mon Sceptre en frappant les Chrétiens ne s'eſt-il pas quelquefois appéſanti ſur l'innocence & ſur la vertu?

ISMEN.

La majeſté ſouveraine abſorbe ces légeres taches, inévitables dans les rapides mouvemens qui font rouler les deſtinées d'un vaſte Empire. L'autorité a ſon code & ſes droits ſéparés des loix qui régiſſent les vulgaires mortels.

ALADIN.

Mais pourquoi donc cette voix intérieure qui me rend mécontent de moi-même, qui m'attriſte & qui m'accuſe en ſilence?

ISMEN.

Quel ſentiment de foibleſſe! & vous daignez l'écouter? Vous regnez par l'Eternel. C'eſt lui qui vous a placé ſur le Trône, qui a poſé la Couronne ſur votre tête, qui a mis le Sceptre en vos mains; il a tranſmis en vous, avec le pouvoir, la ſcience & l'eſprit de ſageſſe. Banniſſez de vaines allarmes. Eſt-il ſur la terre un Monarque plus glorieux & dont on admire davantage le génie & le cœur. (*A part.*) Courage, Iſmen, il te croira.

ALADIN.

Mais enfin ces murmures éloignés qui parviennent confuſément à mon oreille....

ISMEN.

Vain bruit de quelques obſcurs ſéditieux, mais qui n'interrompt point la publique harmonie des louanges. Ce ſont ces Chrétiens dont la bouche inſolente calomnie les Rois dans leur baſſeſſe. Ils arrêtent un œil critique ſur vos ſublimes Ordonnances. J'ai fait pourſuivre ces rebelles par des regards qui me ſont vendus; mais le nombre des délations fatigue les délateurs. Ces eſprits opiniâtres qui ne craignent pas la mort, ne redoutent aucun forfait; ils ſe ſacrifient eux-mêmes dès que la foi le leur commande. Ils immolent la fortune, l'amitié, la nature: d'autant plus attachés à leurs opinions fantaſtiques qu'ils les comprennent moins. Leur orgueil &

leur intolérance les rendent ennemis nés du genre humain. Ligués contre le Trône & l'Autel, leur loi eſt un flambeau de diſcorde qui leur ſert à diviſer les liens du ſang & de la patrie. Comme ils meurent avec joie, ils maſſacrent de même ; & vous épargnez des monſtres toujours prêts au parricide, & vous laiſſez reſpirer dans l'enceinte de cette Ville un Peuple de ſerpens qu'il faudroit écraſer.

ALADIN, *troublé.*

Tu m'y déterminerois. . . . Mais je les garde comme des ôtages qui pourront me ſervir contre l'ennemi qui vient m'attaquer.

SCENE III.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE.

(On voit Sophronie que l'on conduit les fers aux mains. Elle a les yeux modeſtement baiſſés.)

ISMEN.

On amene à vos pieds cette Chrétienne. Peut-on voir un orgueil plus impoſant ! Quel faſte dans ſa démarche, ſon regard & ſon maintien ! Elle ſemble s'avancer plutôt au triomphe qu'à la mort.

ALADIN.

Approche, fille ſuperbe !... Viens entendre & ſubir ton arrêt.

SOPHRONIE.

Vous devez le prononcer.... Ce cœur s'eſt affermi d'avance contre ce qu'il peut avoir de rigoureux.

ALADIN.

Sous les dehors d'un ſexe timide tu caches une ame auſſi hardie! Trop foible pour un pareil attentat, réponds-moi? Qui a pu te l'inſpirer? Quels ſont ceux qui ont entraîné ta jeuneſſe à cet excès d'audace?

SOPHRONIE.

Je n'ai voulu céder à perſonne la moindre part de ma gloire. Elle étoit trop illuſtre & m'étoit trop chere. Seule j'ai conçu le projet, je l'ai réſolu & l'ai exécuté. Le Dieu qui me donne en ce moment la force de ne point trembler devant vous, ce Dieu, maître des Empires, a tout conduit...

ALADIN.

Eh bien! c'eſt ſur toi ſeule que tombera ma colere.

SOPHRONIE.

Il eſt juſte.... J'attends mon arrêt.



SCENE IV.

ALADIN, ISMEN, SOPHRONIE, OLINDE, GARDES.

OLINDE, *accourant avec chaleur & perçant la Garde.*

SON arrêt!... Non, ce n'eſt pas elle.... Arrêtez... Sophronie vous trompe par un pieux artifice. Faites tomber ces chaînes de ſes mains innocentes... Sultan, c'eſt ſur un autre que doit tomber votre vengeance. Le coupable eſt découvert, & je viens vous le livrer.

ALADIN.

Elle eſt innocente & venoit ſe ſacrifier! Il faut lui confronter le criminel... Où eſt-il?

OLINDE.

Devant vous... c'eſt moi.

SOPHRONIE.

O Dieu!..,

ALADIN.

Eſt-ce Olinde qui parle?

OLINDE.

Ceſſez tous d'être ſurpris... je ſuis Chrétien.

ISMEN, *à Aladin, à voix baſſe.*

Eh bien! Seigneur.

ALADIN.

Toi Chrétien! dans ma Cour... Parjure! toi à qui je confiois mon pouvoir. . . tu déguisois l'ame d'un traître sous le masque d'un Héros.

OLINDE.

Je ne t'ai point trahi. Je viens sacrifier pour ma loi une vie que j'ai mille fois exposée pour la défense de ton Trône. Tu n'as rien à me reprocher, j'ai rempli tous les devoirs qui me lioient à toi: mais je suis libre, je me dégage en ce moment, je me rends à moi-même, parce qu'une voix plus chere & plus sacrée, antérieure à toute autre, m'oblige à suivre les drapeaux de mes freres. Tu sais que la Religion commande au cœur de l'homme; que c'est-là que la puissance des Rois expire, & que le culte d'un Dieu est l'hommage immuable devant qui tout autre s'abaisse & disparoît.

SOPHRONIE, *levant les yeux au Ciel.*

Je te bénis... il est Chrétien.... O mon Dieu! ce sont-là de tes coups.

ALADIN.

Surprise étonnante! Et tu te persuades encore n'être pas infidele envers ton Roi?

OLINDE.

La vraie fidélité n'est point un esclavage servile ou sans bornes. Je ne t'ai point vendu mon ame & ma pensée. Je t'ai prêté mon bras. Il s'est acquitté envers toi; il m'est permis, sans doute, de retourner à mes freres qui réclament les secours que je leur dois.

ALADIN.

Un guerrier tel qu'Olinde s'eſt abaiſſé dans l'ombre à commettre un lâche attentat, recours inſenſé du plus ſtupide fanatique.

SOPHRONIE.

Ah! ne le croyez point. Il n'a point fait le coup dont il ſe vante. Il veut me ravir cette palme immortelle que j'ambitionne & qui m'a fait tout oſer. Si vous en doutez, éprouvez une ame que la mort ni les tourmens ne pourront effrayer.

OLINDE.

Et vous, Seigneur, contemplez le ſexe, la douceur, la jeuneſſe, le maintien timide de celle qui s'attribue ce coup hardi. Comment a-t-elle pu imaginer, oſer exécuter une ſi grande entrepriſe? Comment auroit-elle trompé les Gardes? Par quel moyen auroit-elle pu haſarder ſes pas dans le vaſte enclos de la Moſquée, franchir l'horreur des ténebres, briſer les obſtacles, & d'une main tremblante & foible.... Moi ſeul connois les ſecrets détours...

SOPHRONIE, *l'interrompant.*

Il a plu au Dieu qui donne le courage de m'élever au deſſus de moi-même. Qui ne craint que lui n'a rien à redouter. D'ailleurs ce que j'ai fait n'eſt point au-delà des forces de mon ſexe. Sultan, penſeriez-vous qu'Olinde, entreprenant de venger la foi, ſe feroit borné à ſe cacher nuitamment dans la Moſquée pour y déchirer un livre? Eſt-ce ainſi qu'un intrépide Guerrier ſe fait reconnoître? Ah! s'il eût voulu ſervir la Religion, c'eſt par des

des coups plus éclatans qu'il se feroit annoncé ; c'est à la tête de l'armée qui l'appelle qu'il eût signalé son héroïsme.... Pénétrez dans son cœur & connoissez quel est le zele qui le porte à vouloir me délivrer. Il l'égare jusqu'à s'accuser lui-même..... Sa générosité même atteste son innocence.

ALADIN.

Je demeure confondu.

OLINDE.

Ame aussi étonnante que sublime ! tu sais t'aggrandir encore en niant la vérité ; mais elle parle, il faut qu'elle soit entendue. Non, Sophronie, non, j'en atteste ton propre cœur, ce n'est point toi qui osas violer la Mosquée. Abjure un mensonge magnanime ; cesse de persister dans ton dessein..... Pardonne.... Mais tu ne mourras point : je ne peux y consentir.... Seigneur, à moi la mort, à elle la liberté....

SOPHRONIE.

Ne puis-je donc sans toi braver la colere d'un homme ! & moi aussi je me sens le courage d'endurer seule le trépas.

ISMEN.

Tous deux outragent le pouvoir suprême par ce défi insultant. Tous deux s'enorgueillissent d'un sacrilege aveu. Qu'on les croie tous deux, Prince, & que l'un & l'autre remportent le prix tant disputé. Je réclame ici votre justice souveraine ; épargnez à mon oreille leurs blasphêmes impies....

ALADIN.

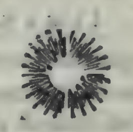
Soit menſonge, ſoit témérité, vous frémirez, couple perfide ! Le même bucher vous unira dans les flammes. (*A Iſmen.*) Toi, dont l'œil perçant pénetre les plus ſombres replis des cœurs, démêle ici quel eſt le vrai coupable. Une émotion inconnue d'attendriſſement ſe fait jour dans mon ame. J'en preſſens l'effet & m'en indigne.... Pour ne pas fléchir, je détourne les yeux.

ISMEN.

Mes ſoupçons étoient-ils fondés, Seigneur ?

ALADIN.

Tu me diſois vrai..... (*Il ſoupire.*) Je te les livre. Malgré ſa gloire & ſes trophées, il n'aura pas impunément bleſſé la Majeſté des Rois. (*A Olinde & à Sophronie, montrant Iſmen.*) C'eſt à lui que vous devez répondre. Voilà le Juge à qui je vous abandonne. (*Il ſe retire avec toute ſa ſuite.*)



SCENE V.

ISMEN, OLINDE, SOPHRONIE.

ISMEN.

PREPAREZ-vous à fléchir. Abaiſſez devant le Miniſtre des Dieux & des Rois, ce faſte extérieur dont je connois le néant & la fauſſeté. Je lis au fond de vos ames : ma clémence vous accorde un ſeul inſtant, c'eſt pour éloigner la vengeance ſuſpendue ſur vos têtes.... (*A ſa ſuite.*) Vous, veillez ſur eux, tandis que j'accompagnerai le Roi.

SCENE VI.

OLINDE, SOPHRONIE.

OLINDE.

O de toutes les vertus merveilleux aſſemblage! Toi dont la préſence me fait oublier celle des Tyrans, dis, pourquoi veux-tu me laiſſer dans la mort le tourment plus douloureux de te voir expirer avec moi? Je ne redoute que le coup qui menace tes jours. Laiſſe-moi mourir pour les Chrétiens, pour mon Dieu & pour toi.

SOPHRONIE.

Pourquoi viens-tu troubler les derniers inſtans d'une vie que je ſuis réſolue à ſacrifier? pourquoi viens-tu m'enlever ce trépas heureux que j'envie?

OLINDE.

Il m'appartient.... Crois-en l'aveu de mon cœur. J'allois livrer ma tête.... Tes pas n'ont fait que prévenir les miens.... Sophronie! je ſuis fier que mon ame ait reſſemblé à la tienne: ne crois pas que ce ſoit l'amour qui me faſſe tenir ce langage. Pour braver nos Tyrans, je n'ai point attendu que tes jours fuſſent en danger. J'en atteſte ici le Ciel. A l'inſtant de cet horrible Edit j'avois conçu le même projet. Conſerve la gloire de m'avoir dévancé, mais ne me ravis point ce noble ſacrifice. Je ſuis guerrier, tout mon ſang doit couler pour la cauſe commune.... Que mes yeux, avant de ſe fermer, voient tomber ces chaînes.

SOPHRONIE.

Laiſſe-les moi, je les porte pour le ſalut des Chrétiens.

OLINDE.

Je le ſuis, Sophronie!... Nous n'avons qu'une même loi.

SOPHRONIE.

Quand je ne ſerai plus, Olinde penſera-t-il de même, conſervera-t-il la même foi? Eſt-ce bien Dieu qui l'inſpire? Eſt-ce lui en effet qu'il adore? Souvent une paſſion trompeuſe nous aveugle & nous rend plutôt parjure que fidele.

OLINDE.

Avant de t'avoir vue, je ſuivois en ſecret les loix ſaintes du Chriſtianiſme. Le ſang que mon pere a tranſmis dans mes veines n'eſt point idolâtre, il a ſignalé ſon bras contre les ennemis de la foi. Belle Sophronie ! l'auteur de mes jours ne t'eſt pas inconnu ; lorſqu'il eut entendu cette ſanglante proſcription, ce vénérable vieillard me dit en pleurant, en me preſſant ſur ſon ſein : meurs mon fils, meurs pour tes freres, pour la patrie !.... Vis pour le conſoler, toi dont la voix adouciroit les douleurs d'un monde ; ne le quitte point ce monde, il a beſoin du ſpectacle que tu lui offres chaque jour..... Tu ne rejoindras que trop tôt l'Etre parfait dont tu es ici-bas la plus brillante image.

SOPHRONIE.

O joie! Dieu! ſoutiens ma foibleſſe. Olinde t'adore... Il eſt né Chrétien.

OLINDE.

S'il ne l'étoit pas, un ſeul de tes regards auroit porté dans ſon cœur les vertus de ton ame.... Sophronie, en quel inſtant ma bouche oſera-t-elle avouer ce charme invincible qui depuis un an fait le bonheur & le tourment de ma vie. . . . . Enivré de douleur & d'amour, c'eſt ſur les bords du tombeau que pour la premiere fois j'oſe dire..... je t'aime!

SOPHRONIE.

Si tu me chéris, ſi cet amour eſt pur, s'il eſt digne de moi, il faut te rendre à ce que mon

cœur défire. Sophronie te conjure de te dire innocent, de lui laiffer mériter cette couronne qu'elle attend. On rejettera fur l'amour tout le tranfport que tu as fait paroître. Tu conferveras tes jours pour un combat plus important. Affez d'occafions vont s'offrir pour fignaler le zele héroïque qui t'enflamme..... Sois affez grand pour oublier un penchant qu'il faut vaincre; ne fonges qu'au fecours dont tu priverois un Peuple malheureux. Hélas! tu deviens fon plus ferme appui. Un mot doit te déterminer.... Ta mort feroit infructueufe, & tu peux la rendre utile. Laiffe... une femme eft la feule victime qui convient ici; il ne s'agit que d'attendre le coup qui doit m'immoler. Cher Olinde, ne me plains point; lorfqu'on fixe la patrie immortelle, on paffe avec joie fur ces rapides inftans.

OLINDE.

Malgré l'autorité fuprême qui t'affujettit tout mon être, je ne puis me réfoudre à ta volonté.... En commandant, donne-moi donc la force d'obéir; non, jamais, jamais... En te voyant expirer, mon ame malgré toi fuivroit la tienne.

SOPHRONIE.

Olinde!... je t'ordonne de vivre.

OLINDE.

Eh! le puis-je fans toi?

SOPHRONIE.

C'eft moi qui ai choifi le trépas.

OLINDE.

Et marqué l'inſtant du mien.

SOPHRONIE.

Réſous-toi ... le Ciel te donnera le courage de ſupporter ma perte.

OLINDE.

J'ai le courage de mourir, je n'aurai point celui de te ſurvivre.

SOPHRONIE.

Oublie-moi, ſois heureux.

OLINDE.

Heureux! ſur cette terre où tu ne ſeras plus?

SOPHRONIE.

Olinde!

OLINDE.

Sophronie!

SOPHRONIE.

Accomplis la loi que je t'impoſe.

OLINDE.

Pour qui?

SOPHRONIE.

Pour la patrie, pour un peuple abandonné & qui n'eſpere qu'en toi... Olinde! (*Elle eſſuie une larme.*)

OLINDE, *avec tranſport.*

Sophronie! je vois couler tes larmes... Ne me les cache pas, chere Amante, ne me les cache pas... Elles payent ma vie. Elles augmentent l'ardeur que j'ai de me ſacrifier.

SOPHRONIE.

Nos cœurs se sont permis trop de foiblesse; nous pleurons! Est-ce-là l'emploi d'un Héros, d'une Chrétienne?... Ranimons notre courage & faisons un noble effort. Implorons le secours de celui qui commande à la volonté même. Je l'invoque & je sens le calme renaître dans mon sein.

OLINDE.

Ah! songe qu'il te reste une amie, une mere; que le désespoir les attend, que tu dois leur épargner des momens plus affreux... Et quel cœur formé aux vertus consolantes va leur servir de soutien si tu les abandonnes?

SOPHRONIE.

Tu me parles d'un monde que je ne vois plus. Je ne t'y laisse toi-même qu'un instant, & nous ne serons pas longtems séparés; que dis-je, séparés! Tu n'imagines point quel prix nous est offert! Vois mon ame errante sans cesse autour de toi, t'accompagnant dans la retraite, te servant d'Ange tutélaire, aidant la flamme de ta priere à monter vers les Cieux. Vois-moi descendre du trône brillant que l'éclat environne. Je t'apparois dans ces songes qu'enfante un paisible sommeil. Sur un front radieux, je t'offrirai les traits d'une joie pure & immortelle. Je te tendrai une main favorable. Je souleverai à tes regards charmés un coin du voile qui dérobe aux mortels le séjour de l'Eternité. Alors tu t'éveilleras dans un ravissement divin; tu diras, *ce que j'aimois est dans un bien meilleur monde.* A l'heure funebre où la terre te perdra, plus promp-

te que l'éclair, & jalouse de t'assurer la même couronne, tu me trouveras près de toi. Je fortifierai ton ame; j'adoucirai pour elle ce douloureux passage, & lui traçant une route lumineuse, je la conduirai moi-même aux pieds du Trône Auguste où nous adorerons ensemble l'Etre magnifique & bon qui nous réunira pour jamais.

OLINDE.

O tendresse!... O Sophronie!...

SCENE VII.

OLINDE, SOPHRONIE, ISMEN, GARDES.

ISMEN, *aux Gardes.*

CONDUISEZ-la où je viens de l'ordonner... Le tems de la clémence est passé, que celui de la justice commence.

SOPHRONIE, *à Olinde.*

N'oublie point mes dernieres paroles.

OLINDE, *s'élançant vers Sophronie.*

Où vas-tu?... Je te suis.

ISMEN.

Qu'on retienne ses pas.

OLINDE.

Barbare! rien de juſte ne peut ſortir d'un cœur tel que le tien.

ISMEN.

Demeure, tu dois m'écouter.

OLINDE, *ſur le devant du Théâtre.*

D'un côté le comble de la vertu, de l'autre l'excès du crime. O monſtre! Et cependant.... Ah! gardons-nous de révéler ce qu'un pere... On l'emmene! ô douleur!

SCENE VIII.

OLINDE, ISMEN.

ISMEN.

JE viens te porter les dernieres paroles du Sultan. Il devroit te haïr, il t'aime. Il devroit te punir, il veut te ſauver. Il ſouffre pour toi, tandis que tu l'outrages. Ton ingratitude l'attriſte, au lieu d'enflammer ſa colere. Tu ſais qu'il a verſé ſur toi tous les dons de ſa magnificence; il te voit chéri de l'armée entiere. C'eſt à regret qu'il ſe priveroit d'un Guerrier qu'il eſtime. Redeviens ſon ami, il t'en conjure. Aladin ſait combien les préjugés influent ſur des cœurs tels que les vôtres. Il ne veut point t'obliger à renoncer à ta foi. Diſſimule ſeulement, & retiens ton bras à ſon ſervice. Aladin croit à

l'honneur & se fie à ta promesse. Mais abandonne un Peuple malheureux; désavoue ce fanatique attentat que je sais bien en moi-même qu'aucun de vous deux n'a commis. On fera retomber le crime sur quelque homme vulgaire. Crois-moi, la cour a plus d'attraits que la mort n'a d'horreur. Oublie cette Secte méprisée qui bien-tôt va s'éteindre devant les étendarts du Croissant. Héros né pour les combats, devrois-tu avoir d'autre opinion que celle qui tient à la gloire des armes & au génie de la victoire? . . . .

OLINDE.

Je n'ai point oublié les bienfaits d'Aladin. Porte-lui mon respect & ma reconnoissance. Il ne m'est plus permis de suivre ses drapeaux. Ce bras ne s'armera point contre mes freres. Aladin sait que je l'ai souvent touché en leur faveur. J'ai plaidé la cause de l'innocence au pied de son trône; il m'écoutoit alors, il accueilloit la vérité qui fuit à l'approche des Monarques. Je comptois l'éclairer, ou du moins le fléchir. Tu as détruit cet ouvrage commencé sous d'heureux auspices; tu es venu, cruel! tu l'as enflammé de ton génie ardent & persécuteur. Tourne contre moi seul les coups que tu prépares aux Chrétiens. Olinde déteste la dissimulation; il n'a jamais su mentir à lui-même. Il aime sa patrie & prodiguera son sang pour elle. Peut-être que cette Secte que tu affectes tant de mépriser, fera pâlir ses superbes ennemis. Déjà ils s'avilissent, ils arment des bourreaux contre l'innocente Beauté.... Si tu es jaloux du peu de gloire qui leur reste & qui va leur échapper, crois-moi, engage Aladin à épargner Sophro-

nie. Cette inutile cruauté fouilleroit fon regne & terniroit fa mémoire.

ISMEN.

J'ai lu dans ton ame. C'eft moins le zele de ta Religion que l'amour qui te rend infidele à la caufe du Trône.... Eh bien! tu peux fauver ta Sophronie des flammes. Il ne tient qu'à toi de déterminer fon fort, de le rendre fortuné. Tu peux en ce jour même la conduire au temple triomphante & couronnée, fi tu veux....

OLINDE.

Arrête...... Sans redouter tes difcours artificieux, je frémis de les entendre. Ta voix afflige ce cœur fincere. Olinde n'eft accoutumé à traiter qu'avec des Guerriers, c'eft-à-dire, avec des cœurs généreux, nobles, ouverts, fans détours & fans hypocrifie.... Je me tais en ta préfence. Où eft ma prifon? Qu'on m'y conduife....

ISMEN.

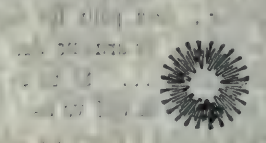
Mais d'un efprit plus calme....

OLINDE, *avec fierté.*

Je ne t'écoute plus.

ISMEN, *aux Gardes.*

Allez, qu'on l'entraîne.



SCENE IX.

ISMEN.

Je n'ai pu ſubjuguer cette ame hautaine, & j'en ſuis flatté. Son mépris autoriſe ma fureur.... Mais que dis-je? Sa mort & celle de cette jeune fanatique vont arrêter les fleuves de ſang que je brûlois de répandre, & la ruine entiere de ce Peuple pouvoit ſeule me flatter. Chargé de la haine univerſelle, ce cœur ſe ſent plus ſatisfait... Si Olinde eût renoncé aux Chrétiens, il me les abandonnoit, il les livroit tous à ma vengeance... Du moins ce rival qui partage les faveurs du Sultan, bientôt ne ſera plus. . . Mais Sophronie plus foible pourroit être effrayée.... O quelle victoire, ſi je pouvois leur enlever cette beauté dont ils s'enorgueilliſſent.... Il faut tout tenter... Que ne peut la terreur du ſupplice, l'appas d'un bonheur offert, ou plutôt que ne peut un génie tel que le mien!

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre représente une Priſon, & dans cette Priſon une eſpece de cachot voûté. Il eſt à demi-éclairé par la lueur d'une torche enflammée. Sophronie eſt enchaînée à un pilier. Elle eſt dans l'attitude d'une perſonne plongée dans l'extaſe de la priere. Le flambeau de la priſon ne doit être apperçu que dans l'enfoncement; de ſorte que la nuit regne ſur le devant de la ſcene où ſe trouve Sophronie.

SCENE PREMIERE.

SOPHRONIE, *à genoux.*

O Dieu, je te rends grace! tu m'as donné la force d'atteſter ton ſaint nom. Tu daignes me ſoutenir en ce moment, tu ne m'abandonneras point dans les dernieres épreuves... Je n'ai qu'à te bénir. Olinde eſt Chrétien! je puis l'aimer ſans offenſer ta loi, l'aimer & mourir... (*Elle fait une pauſe.*) Au milieu des ténebres qui m'environnent, un feu céleſte brûle dans mon ſein. Ces voûtes épaiſſes ne peuvent me dérober le ciel. Je le vois, je tourne mes regards vers lui... O mon ame, tu appelles le moment, tu dévances le trop lent miniſtere des bourreaux. Tu t'envoles déjà dans le ſein du Dieu qui récompenſe... Mais quel ſaiſiſſement me fait friſſonner! je vais paroître devant le Juge de l'Univers.... Anéantis-toi, Sophronie, anéantis-toi devant ſa préſence. Ton

cœur n'eſt-il rempli que de ton Dieu ?... Ah !... mais ce Dieu eſt un pere tendre, il pardonne, il attend toute créature qui s'avance vers lui ſous l'ombre de la croix. Elance toi, mon ame, dans une ſainte confiance ; & vous, miſéricorde divine, faites qu'elle ne ſoit pas trompée.... (*Elle ſe proſterne les mains jointes & le front appuyé contre le pilier de la priſon.*)

SCENE II.

ISMEN, SOPHRONIE.

ISMEN, *arrivant en ſilence & après l'avoir contemplée quelques inſtans.*

ELLE invoque le Chriſt, & ſemble paiſible ! elle croit & veut mourir ; & moi qui ne crois plus, je ne ſuis point tranquille... Je mépriſe les anathêmes de ces Chrétiens, & il eſt des momens où ils me font frémir... J'ai ſecoué le joug de leur loi, mais je ſuis le ſeul d'entr'eux ; & malgré mes perſécutions, aucun n'oſa m'imiter.... Je tiens celle-ci en ma puiſſance, il faut qu'elle change ou périſſe. (*Il déchaîne Sophronie & l'amene ſur le bord du Théâtre.*) Approche, fille infortunée. Ton état m'attendrit ; approche, & tu ne verras plus en moi un Juge redoutable, mais un pere indulgent & qui veut te ſauver. (*après un ſilence*) Le ſort t'a fait naître au ſein d'un culte ſuperſtitieux. On ne t'a inſtruit dès l'en-

fance que des erreurs dont tous les tiens ont été bercés. Si j'ouvrois à tes yeux le livre de ces cultes divers qui fur la terre fe difputent la primauté, fi je t'expliquois par quels refforts fecrets ces religions d'abord obfcures fe font élevées, fe font répandues à grands flots fur la face de l'univers, tu verrois que tu te forges un Dieu d'après tes ftériles idées ; tu foulerois aux pieds une abfurde croyance ; tu reconnoîtrois l'impofture de ces dogmes trompeurs confacrés par l'intérêt des chefs des nations. Déchire ce crédule bandeau que le menfonge attacha fur ton front. On a voulu t'effrayer, pour mieux te furprendre. Je veux te conduire à la clarté que j'ai fçu découvrir à la faveur de l'âge, & hâter pour toi cette tardive lumiere. Crois-en un Prêtre qui portant autrefois l'encenfoir à tes autels, a vu de près l'idole devant qui tu te prosternes. C'eft un champ d'illufions que fertilife la fourberie. Vois ces Chrétiens nommés le peuple de Dieu, vaincus, avilis, difperfés, chaffés deux fois loin de ces contrées. S'ils étoient les favoris du ciel, ils feroient triomphans. Crois-moi, les heureux Mufulmans feront toujours maîtres de Jérufalem; ces murailles feront à jamais invincibles. Renonce à l'efpoir chimérique de voir tes freres environner ce tombeau, objet de leurs vains hommages. C'eft donc là ce fantôme que tu adores, & qui, enflammant tes efprits, t'a fuggéré le deffein de venir t'immoler ? Penfe-tu qu'Ifmen foit à découvrir ton impofture ? Elle te paroît héroïque, elle n'eft que puérile & empreinte du fceau d'un culte extravagant. Tu voles au-devant du fupplice ! mais fais-tu que tu n'as encore rien fouffert? Ces

chat-

chaînes, ces cachots, que ſont-ils auprès de ce feu dévorant qui brûlera toutes les parties de ton corps, qui conſumera avec lenteur ce ſein que je ferai découvrir? Tout ton être ſouffrira des tourmens inouis & tu ne pourras mourir. Il me ſemble déjà t'entendre pouſſer d'horribles gémiſſemens, te voir à demi-brûlée, vouloir t'arracher du milieu des flammes, & maudire, mais trop tard, le malheureux aveuglement qui t'aura perdue... C'eſt moi qui ſuis le maître de ta deſtinée... promets de m'obéir & je deviens ton protecteur, je te délivre d'une mort cruelle... je te comble de dons, de bienfaits... Réponds... réponds donc... as-tu bien entendu ce que ma bonté a daigné t'annoncer?

SOPHRONIE.

Je n'ai rien entendu... tes paroles qui, ſans doute, étoient des blaſphêmes, n'ont frappé mon oreille que d'un bruit confus. Dieu m'a préſervée de l'horreur de les entendre. Sa grace m'environne & me défend contre toi. Tu tourmentes ton génie, mais ton génie t'aveugle... Je ne touche que du pied à cette terre où tu regnes. C'eſt toi qui retiens le fragile lien qui m'empêche de voler au ſéjour éternel; que tardes-tu à le briſer? le bucher n'eſt-il pas allumé?

ISMEN.

Quel fanatiſme obſtiné!

SOPHRONIE.

Iſmen! ma foible voix ſe refuſe à refuter tes diſcours... puiſſe Dieu t'éclairer au lieu de te punir! je te laiſſerai le ſpectacle de mes derniers momens, ce ſera-là toute ma réponſe. Mais ſonge lorſque la

mort m'aura délivrée, qu'elle ne sera peut-être pas loin de toi. Te flattes-tu d'avoir alors cette tranquillité que la religion donne?.. Superbe! tu changeras de langage... ces momens seront affreux à ton ame épouvantée, & moi j'appelle ce trépas qui doit assurer à mes mains la palme de la victoire.

ISMEN, *avec un sourire forcé.*

J'admire comme dans ton délire insensé tu te plais à affoiblir l'idée d'un supplice réel... Mais dis-moi, as-tu fait l'épreuve des tourmens que tu veux braver? Connois-tu l'élément qui consume la douleur horrible qu'il imprime à l'ame? (*Il va prendre la torche enflammée.*) Vois ce flambeau qui nous éclaire... il n'est qu'une foible portion des pointes pénétrantes qui doivent se réunir pour te dévorer toute entiere... Eh bien! soutiens-en les approches... signale ce courage intrépide ou plutôt ce faux héroïsme... (*Il avance la torche enflammée.*)

SOPHRONIE, *étendant le bras avec noblesse.*

Vois ce qu'il est quand il rend hommage à la gloire du vrai Dieu.... le supplice le plus lent... (*Elle met la main sur la flamme.*)

ISMEN, *retirant le flambeau.*

Quelle force!... elle m'atterre!

SOPHRONIE.

Tu recules, Ismen! ton cœur pourroit être ému; ta pitié me surprend plus que ta fureur.

ISMEN.

Réponds!... où puifes-tu ce courage qui m'épouvante?...

SOPHRONIE.

Connois une Chrétienne; fon ame qui refpire en Dieu peut fouffrir tout pour fon nom.

ISMEN, *à part en remettant le flambeau.*

Remettons-nous du trouble où nous fommes. (*haut.*) Fille courageufe! ah! qu'Olinde eft loin d'avoir la même fermeté, d'attendre les mêmes récompenfes, ou, pour mieux dire, que plus éclairé il penfe différemment!

SOPHRONIE.

Que dis-tu d'Olinde!.. Il penferoit autrement!.. non, garde-toi de le croire.

ISMEN.

Ame trop crédule! Olinde né pour les honneurs les plus brillants, pour ces honneurs qui flattent la valeur même, vient d'abjurer aux pieds du Monarque un tranfport amoureux & paffager. Il a confacré au fervice du trône fon bras & fon épée. Rentré fous les drapeaux victorieux du Prophête...

SOPHRONIE, *tombant à demi-évanouie.*

Je me meurs... voilà mon plus cruel fupplice... ô mon Dieu!... mais non, vous ne l'avez pas permis. (*fe relevant.*) Impofteur artificieux! je te reconnois; tu calomnies un héros. Va, je fuis fûre de fa foi comme de la mienne... laiffe mes derniers momens paifibles... commande à tes bourreaux

de venir m'enlever, & que le bucher en flammes devienne l'asyle où je puisse me sauver de tes regards. *(Elle retombe foible & pâle.)*

ISMEN, *furieux.*

Tu ne mourras point comme tu l'esperes. C'est sur ton amant que je déployerai la lenteur des tortures. Je saurai te frapper dans lui. Tu entendras d'ici ses cris plaintifs & douloureux. Vois rassemblés tous les bourreaux que tu invoques, vois-les forçant son ame à ployer devant moi...

SCENE III.

ISMEN, SOPHRONIE, NICEPHORE.

NICEPHORE.

Enfin j'ai pénétré jusques dans ces lieux. Que vois-je! Sophronie mourante, *(Il court à elle.)* Et c'est toi, barbare, qui la fais expirer.

ISMEN.

Quel téméraire! mes yeux me trompent-ils?... Nicephore! oui c'est lui! la haine de mon cœur l'a nommé.

NICEPHORE.

Il te seroit permis cependant de méconnoître un des infortunés que tu persécutas. Le nombre en est si grand que tu peux aisément les confondre ou les oublier.

SOPHRONIE *ouvre la paupiere, & appercevant Nicephore court à lui.*

O vénérable vieillard! eſt-ce vous qu'un ange favorable conduit... après avoir pleuré votre mort, dans quel lieu & dans quel moment le ciel vous ramene-t-il à nous!

NICEPHORE.

Sophronie! ces momens extrêmes ſont pour des Chrétiens les plus beaux momens de la vie.

ISMEN.

A peine échappé des cachots, penſes-tu venir ici me braver impunément?

NICEPHORE.

J'oſe davantage.... Je viens tenter de réveiller en ton cœur un dernier ſentiment d'humanité que la nature y cache peut-être encore. Dis-moi, quelle infernale rage te conſume? Quel plaiſir trouves-tu dans le ſupplice du juſte & de l'innocent? Quelle eſt cette ſoif ardente du ſang des Chrétiens? Se peut-il que tu préferes les malédictions de tout un peuple aux larmes d'amour & de reconnoiſſance dont tu pourrois être l'heureux témoin; & où eſt le fruit de tant de barbaries? Tu as de l'or & du pouvoir, mais as-tu la paix & le repos? Rentre dans ton cœur, & ſous cette thiare ſuperbe tu te trouveras plus troublé que dans ces tems où tu vivois notre égal. Moins malheureux alors, moins tourmenté de remords, moins odieux à toi-même, flottant entre le vice & la vertu, tu ne faiſois que pencher ſur le bord de l'abîme, & les ſoupirs étoient encore permis. Au-

jourd'hui, tombé au fond du précipice, ce ſont des hurlemens de rage qui mugiſſent dans ton ame ; elle ſe peint malgré toi ſur ce front ténébreux ; elle le ſillonne de traits durs & ſombres, & ce teint pâle & livide releve les ſerpens dont ton cœur eſt rongé... Ah ! rappelle-toi ce jour où devant nos autels tu répandis des larmes de joie ; ce jour où ta main, après s'être levée devant l'Eternel, s'abaiſſa pour ſerrer celle d'une épouſe vertueuſe, ce jour où tu lui juras une foi pure & qui devoit être inviolable.

ISMEN.

Qu'eſperes-tu en me rappellant ces tems mêmes où j'ai puiſé la ſource de ma haine & ſur-tout contre toi. Oui, je ne me ſouviens que trop de l'obſcurité dans laquelle je vivois. Tout comprimoit le reſſort de mon ame. J'ai connu le néant de vos eſpérances imaginaires. D'autant plus orgueilleux que vous étiez foibles, vous vous nourriſſiez de pompeux menſonges. Las d'être avili & confondu parmi un troupeau d'eſclaves, je me ſuis permis une hardieſſe utile ; mon ambition eut pour baſe & mes travaux & mes talens, ils étoient faits pour m'élever ; mais lorſque déſertant vos autels dépouillés, vous m'avez vu porter mes pas vers une plus brillante carriere, votre indigne jalouſie a oſé m'arracher la moitié de moi-même, l'épouſe qui m'appartenoit, qui devoit me ſuivre & n'avoir d'autre loi que la mienne. Rendue rebelle par vous, elle m'a fui, elle m'a dédaigné.... Envain je l'ai cherchée..... J'apprends au bout de pluſieurs années que c'eſt toi qui l'as recelée, qui l'as dérobée à mon amour ; qu'elle eſt

morte entre tes bras... & tu oſes blâmer la fureur qui m'anime, & tu demandes encore comment je peux chérir la vengeance! Mon nom eut-il jamais un ſeul ami dans ta ſecte fanatique? Je ne fais que rendre à toi, à ton peuple, la haine qu'il me porte; & s'il avoit la puiſſance en main, dis, épargneroit-il mon ſang? Tu ne te plains de ma cruauté que parce que tu ne peux être cruel.

NICEPHORE.

Il étoit des poignards & des bras courageux.... Mais penſe mieux d'un Chrétien, il ſait pardonner & mourir. Il veut par un bienfait te punir de ta haine... Oui, nous avons dû ravir ton épouſe à l'air contagieux qui l'environnoit. Elle devoit fuir le déſerteur de notre loi. Toi-même as délié les nœuds qui attachoient ſa deſtinée à la tienne... Ah! que ne peux-tu me montrer un reſte de ſenſibilité, combien ton cœur pourroit s'ouvrir encore à la joie! Iſmen! je renferme un ſecret capable de te rendre au bonheur, & peut-être à la vertu. Un ſeul inſtant a changé plus d'un cœur... O mon Dieu, le dois-je révéler!... Où ſuis-je!... Sophronie!... Quoi! c'eſt Iſmen qui devient ton bourreau!

ISMEN.

Il ne tient qu'à elle de me rendre ſon bienfaiteur.

SOPHRONIE.

Ah! plutôt mourir mille fois! Protecteur de mon enfance! ſauvez-moi du tourment de l'entendre.... Vous à qui je dois tout, pour dernier bienfait, faites qu'il me conduiſe au lieu de mon ſupplice; ou

protégez ſeulement mes pas, je me ſens la force d'y marcher moi-même.

ISMEN.

Il n'eſt pas tems.

NICEPHORE, *à Sophronie.*

Ma fille! arrête un inſtant... S'il étoit fait pour m'entendre! J'ai bien de quoi le déſarmer.

ISMEN.

Toi!... parle... Si tu as quelque ſecret à me révéler, je t'écoute. En me faiſant un aveu ſincere, tu me trouveras peut-être plus clément que tu ne penſes.

NICEPHORE.

Es-tu ſi altéré de ſang qu'une ſeule victime ne puiſſe te ſuffire? (*En montrant Sophronie.*) Si tu la reconnois innocente....

SOPHRONIE.

Ah, Nicephore!...

NICEPHORE.

Sophronie! je réclame en ce moment l'auguſte vérité. Garde-toi de la trahir. Iſmen! je vais te donner un témoignage qui ne ſauroit être ſuſpect. Le guerrier qui veut mourir à ſa place n'eſt pas plus coupable qu'elle. Tous deux guidés par un héroïſme qui devroit te toucher, veulent ſe ſacrifier pour la Patrie. Que te reviendra-t-il de leur ſupplice? Qu'importe la victime, pourvu que tu ayes une tête à frapper. Un témoin tel que moi doit t'être inſupportable. Dé-

clare-moi criminel. Anéantis l'homme dont le ſeul aſpect éveille tes remords... C'eſt avec joie que j'embraſſerai ces chaînes...

SOPHRONIE.

Vous auſſi, mon pere!... Laiſſez-les moi, elles ſont ma félicité.

ISMEN.

Qu'eſperes-tu, vieillard inconſidéré? Que viens-tu me propoſer? Ne ſais-tu point qu'à l'inſtant même je puis ordonner & ton trépas & celui de tout le peuple Chrétien?

NICEPHORE.

La vengeance divine pourroit auſſi prévenir tes coups; au lieu de défier la foudre, il t'eſt encore permis de la détourner.

ISMEN, *avec le ſourire du mépris.*

Tu me connois, Nicephore; change de langage. Eſt-ce ainſi que tu veux me toucher?

NICEPHORE.

Je n'en déſeſpere pas, ton cœur fût-il encore plus barbare... Te ſouvient-il du fruit de ton amour encore enfermé dans le ſein de ton épouſe, au moment qu'elle te fut ravie?

ISMEN, *ſurpris.*

Que me rappelles-tu?

NICEPHORE.

Si le nom de pere t'eſt cher, je puis te faire connoître à qui tu peux le donner.

ISMEN.

Eh quoi! cet enfant n'a-t-il pas péri avec sa mere?...

NICEPHORE.

Non, Ismen, non... Il vit, & moi seul peux le nommer.

ISMEN.

Tu peux le nommer... Il vit!... Triomphe, Nicephore! tu viens d'ébranler mon ame... parle! acheve! Où faut-il aller? Où dois-je trouver?...

NICEPHORE.

Demeure... Sois insensible, ingrat, parjure, j'aurai fait mon devoir.... Trahis, si tu l'oses, la nature qui te rappelle par ma voix.... Approche, barbare; fixe de plus près cette jeune fille adoptée par les cieux.... As-tu pu méconnoître dans ces traits l'image de ton épouse?... Pardonne, ô ma chere Sophronie! mais voici ton pere... J'ai dû lui sauver un parricide.... Ma fille! on ne t'a caché l'auteur de tes jours que parce qu'il est Ismen.

SOPHRONIE.

Lui!... O mon Dieu!

ISMEN.

Quel trouble m'a saisi.... Quel coup tu me gardois!... Nicephore... est-il vrai?

NICEPHORE.

Aussi vrai qu'Olinde est mon fils.

ISMEN.

Toi, ſon pere!

NICEPHORE.

Oui... Conſerve ta haine... Renonce à cette heure au nom d'homme. Brûle le fils ſur le corps du pere; plonge ta fille dans les mêmes flammes; abjure de nouveau le Dieu qu'adora ton enfance, ou tombe entre ſes bras.... Reviens à nous, Iſmen! ouvre ton ame à la religion qui pardonne, au repentir qui juſtifie, à cette loi ſainte & miſéricordieuſe qui fera de toi un homme nouveau. Tes forfaits ſont grands, mais ils peuvent être effacés. Tous tes freres ſont prêts à t'embraſſer. Je ne parle point ici de reconnoiſſance. Voilà la médiatrice heureuſe que le ciel t'accorde pour te frayer la voie du retour. Tremble ſi tu rejettes un tel bienfait . . . Eh! quelles faveurs des Monarques peuvent balancer notre amour, ſa tendreſſe & le repos de ton cœur?...

ISMEN.

Où ſuis-je?

SOPHRONIE, *allant à Iſmen.*

Dieu que j'implore! vous qui me l'avez donné pour pere, faites qu'il ne ſoit pas votre ennemi.... Epargnez-moi l'horreur de le croire au rang des réprouvés... Mon pere! oui, je l'oſerai prononcer ce nom... Il m'attendrit, il me proſterne à vos genoux; reconnoiſſez le Dieu que vous avez adoré ſi longtems. Il a choiſi ce moment pour vous rappeller; il n'attend qu'un ſoupir vers lui. . . Ah! faites que mon cœur vous aime autant qu'il le doit... J'of-

fre au ciel des vœux pour vous; ils feront entendus!... Que ce jour foit réfervé aux miracles. Pourquoi vous éloigner? Redoutez-vous mes pleurs? Mon pere.... Ah! je ne vous quitte plus; mes fanglots pafferont dans votre cœur....

ISMEN, *à part & fe détournant.*

Si je fléchis, que deviendrai-je?

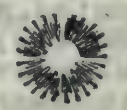
NICEPHORE.

Tu peux tout, & tu balances! S'il te faut une victime, prends ma tête. Je te dégage de tout ce que tu me dois. Que mon fils foit délivré, & je t'embraffe fous ces voûtes ténébreufes, & je vole au bucher en te béniffant....... Tu héfites, tu pâlis....... Ah, Sophronie! lifons tout notre malheur dans ces regards qui fe détournent.

(Ici l'on voit des foldats: les uns portent des flambeaux, les autres font armés de lances.)

ISMEN, *interdit à l'apparition de Clorinde.*

Clorinde s'avance.... Ah! gardez-vous de parler.... Soldats, éloignez ces deux criminels; que perfonne ne les approche. (*A part.*) Nature, ambition, vengeance, que de tourmens!



SCENE IV.

ISMEN, CLORINDE, *Suite de* CLORINDE.

CLORINDE.

Tu traites avec bien de l'inhumanité ces infortunés dont le ſexe & l'âge attendriroient tout autre que toi. N'es-tu Prêtre que pour avoir un cœur féroce, & n'offres-tu aux Dieux pour encens que les ſoupirs de ceux que tu tourmentes? Tu tiens Olinde dans les chaînes, je veux lui parler.

ISMEN.

Clorinde connoît ſon crime, & demande à le voir.

CLORINDE.

Fais-le conduire ici.... Je l'attends.

ISMEN.

Princeſſe! l'autorité qu'Aladin m'a confiée....

CLORINDE.

C'eſt par ſon ordre.... Obéis.

ISMEN.

Il eſt Chrétien; & vous daignez....

CLORINDE.

Clorinde n'eſt point faite pour répondre à tes pareils. (*A ſa Suite.*) Vous, qu'on me laiſſe.

(*Iſmen ſort.*)

SCENE V.

CLORINDE, *seule.*

UNE fausse honte a trop longtems enchaîné ma langue.... Que le lâche déguise en tremblant les sentimens de son cœur, une grande ame ennoblit jusqu'à ses passions.... Quoi! je verrois Olinde conduit à la mort, & je n'oserois qu'étouffer mes soupirs..... Quel est donc ce joug qui prétend me captiver? La liberté de mon être sera-t-elle subordonnée à des préjugés capricieux. Quoi! les accens de la haine & de la vengeance s'annoncent avec appareil, à la face de l'univers, & pour dire *j'aime*, il faudra chercher l'ombre & le mystere!.... Ce cœur indépendant n'est point fait pour adopter ces misérables loix forgées par la servitude. Il me dit qu'Olinde est né pour moi; c'en est assez..... Je hasarderai tout pour lui.... Olinde est un Héros!... Ne tremble plus, mon cœur, ne crains point de t'offrir tout entier à ses regards.....



SCENE VI.

CLORINDE, OLINDE, GARDES.

OLINDE, *dans le fond du Théâtre.*

Ne pourrai-je jouir de mes derniers inſtans!

CLORINDE, *aux Gardes.*

Eloignez-vous. (*Après un aſſez long ſilence.*) Eſt-ce toi? Eſt-ce-là le vengeur de la patrie? Voilà donc la récompenſe de tes exploits? L'outrage que l'on fait à ta gloire offenſe ceux qui en ont été les témoins. Tes mains valeureuſes portent des chaînes.

OLINDE.

Elles ne deshonorent que le coupable, elles font la gloire de celui qui ne les porte que pour une cauſe juſte.

CLORINDE.

Je viens les briſer. Crois-tu que Clorinde demeurera ſpectatrice inſenſible de tes revers? Ta cauſe eſt la mienne. Leve cette tête que j'ai vu ſi altiere au milieu des combats. Reconnois celle qui a bravé cent fois la mort à tes côtés. Elle veut te ſauver ou périr.

OLINDE.

Clorinde haſarderoit à me défendre contre un Pontife cruel, un Monarque irréſolu, un Peuple d'ennemis?.... Eh! qui t'excite à tant de généroſité?

CLORINDE.

Ne me le demande point, ſi ton cœur ne t'en inſtruit, ſi tu n'entends cette voix qui ne peut s'exprimer.....

OLINDE.

Tu ſais que c'eſt le zele de ma religion qui me conduit à la mort.

CLORINDE.

A la mort! Toi!.... Tu me fais frémir:...Non, tant que ce bras ſoutiendra la lance des combats....

OLINDE.

Ta généreuſe pitié pour un infortuné....

CLORINDE.

Que dis-tu? ma pitié.... Connois-moi toute entiere....... Je t'aime, Olinde, & mets ma gloire à t'en faire l'aveu. Heureuſe, ſi joignant ma main à ta main triomphante, j'uniſſois mes deſtins aux destins d'un Héros. Tous deux guerriers, marchons ſous les mêmes drapeaux. Nous combattrons, nous vaincrons enſemble..... Ne m'objecte point ta loi, mais parle, & Clorinde qui juſqu'ici ne s'eſt ſoumiſe à aucun joug, en adoptant le tien, ne ſera plus libre de ne pas penſer comme toi.

OLINDE.

Ah! Clorinde, noble Clorinde! Que ta pitié & ta tendreſſe ont droit de me toucher..... Laiſſe périr un malheureux, laiſſe...

CLORINDE.

Eſt-ce le ſecours de mon bras, eſt-ce mon amour

que tu dédaignes ?... Ma franchiſe eſt peut-être ma ſeule vertu, imite-moi....

OLINDE.

Adieu, Clorinde. Mon devoir & mon cœur m'entraînent vers la tombe.

CLORINDE.

Ton cœur!... Arrête..... Haïrois-tu celle qui ne peut que t'aimer ?

OLINDE.

Moi! te haïr.... Le ciel m'eſt témoin de la reconnoiſſance dont je voudrois te payer..... Mais je n'ai qu'un cœur, il n'eſt plus à moi.

CLORINDE.

N'acheve pas, tu déchires le mien.... Mais quelle eſt donc celle qui a ſu me ravir un Héros tel que toi? Qu'a-t-elle fait de grand? Dis-moi ſon nom, ſon rang? Nomme-moi ſes exploits?

OLINDE.

Le bucher eſt l'autel qui doit nous unir.... C'eſt-là que doit périr l'objet de l'amour le plus tendre. Dans une heure la flamme te vengera de ta rivale & de moi. Nous ne formerons plus enſemble qu'une même pouſſiere. Ton ſecret ſera pour jamais enſéveli, & Clorinde oubliera le ſeul inſtant de foibleſſe qui ait ſurpris ſon cœur.... Adieu.

SCENE VII.

CLORINDE, *seule.*

ANÉANTIE dans l'abîme où je suis descendue, si j'existe encore, c'est pour sentir ma honte.... Je la repousse envain, elle m'accable.... Tout semble autour de moi m'écraser de son poids.... Cachez-moi, murs épais, cachez-moi, s'il se peut, à moi-même.... Clorinde! Ah! rassemble en ce moment toutes les forces de ton ame.... Il ne s'agit plus d'aimer, il faut te vaincre.... Dompte l'amour, dompte l'ennemi de ta gloire.... Comme il s'est dérobé!... Il brûle pour une autre, & ce cœur est encore à lui... Fuis, malheureuse Amante.... Ensevelis à jamais une passion fatale; ce fantôme que j'idolâtrois s'est évanoui.... Triste ardeur des combats, es-tu la seule qui du moins ne trompe pas?.. Ah! viens, viens donc au défaut du bonheur enflammer & remplir toute mon ame.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

(Le Théâtre repréſente une place publique en face de la grande porte de la Moſquée. On peut entrevoir l'intérieur du Temple. Un bucher eſt élevé au milieu de la place. Les barrieres forment un demi-cercle & contiennent la foule du Peuple qu'on doit appercevoir accourir & ſe preſſer en dehors. Dans l'enceinte ſe trouve la ſuite d'Iſmen; elle environne le bucher.)

SCENE PREMIERE.

ISMEN, *ſur le devant de la Scene.*

QUEL trouble me pourſuit?... Il ſembleroit que je ſuis la victime & que ce bucher me menace. Bravons les regards de cette multitude qui m'obſerve. C'eſt par un front dédaigneux qu'on lui annonce un Maître... Que ce Peuple ſe rempliſſe de la terreur des ſupplices. Il eſt né pour craindre, pour ſervir & pour adorer... Mais il fut un moment où Nicéphore alloit triompher de moi. J'ai réſiſté à cette foibleſſe dangereuſe qui crioit grace dans mon ſein... Qui, moi! rentrer ſous la chaîne des Chrétiens, reprendre un culte que j'abhorre, ramper ſous une loi dure, fléchir ſous un Dieu que j'ai trop d'intérêt à rejetter... Cependant ce cruel vieillard eſt venu m'empoiſonner l'ame.... tout, juſqu'à la vengean-

ce, devient amer à mon cœur...... Il périra dans l'ombre, & son superbe fils, cet ennemi secrettement élevé contre moi, va tomber en poudre.... Dans la carriere où je suis entré, il ne faut point reculer d'un pas. Eh! qu'ai-je à craindre ou des Dieux ou des hommes? Ils se taisent. Ma fureur est juste. Ils m'ont laissé ignorer que je suis pere. Ils ne m'ont rendu ma fille qu'après lui avoir appris à me détester..... Elle ne périra point... J'effrayerai seulement ses regards de l'appareil du supplice & saurai bientôt la forcer à penser comme moi. La mollesse d'une cour voluptueuse fera plus sur elle que l'aspect de la mort. Quelques tems d'épreuves au milieu du luxe & des plaisirs, au milieu d'un monde dont elle ne soupçonne pas encore les attraits, me la rameneront soumise.... Elle ignore ses charmes & sa propre sensibilité. Tout m'assure d'elle... Peut-être qu'un jour elle deviendra mon plus ferme appui auprès du Sultan.

SCENE II.

ISMEN, OLINDE, SOPHRONIE, GARDES ET PRETRES.

(Les Barrieres s'ouvrent, des Gardes & des Prêtres amenent Olinde & Sophronie enchaînés.)

OLINDE.

Le voici ce bucher, Sophronie! est-ce-là l'autel qui devoit nous unir? Est-ce-là la flamme qui

devoit embraſer nos cœurs d'ardeurs mutuelles? L'amour me promit d'autres nœuds.... Si longtems ſéparés & réunis aujourd'hui pour la mort... Pleurée de tous, toi ſeule ne te plains point... C'eſt ta deſtinée qui m'afflige; ce n'eſt pas la mienne, puiſque je meurs à tes côtés... Ah! dis-moi, chaſte Amante; te ſens-tu la force d'endurer ce ſupplice? Il ne m'eſt affreux que pour toi.

SOPHRONIE.

Mon cher Olinde! le ciel en ce moment m'éleve au-deſſus d'une mortelle. Je ne demande qu'à ſouffrir pour expoſer aux yeux de ce peuple la conſtance qu'un Dieu a daigné m'accorder. Il me ſemble déjà voir une même couronne ſuſpendue ſur nos têtes, & nos ames dégagées des liens terreſtres s'envoler enſemble dans le ſein du même pere.

OLINDE.

Que cette mort ſeroit pour moi une mort heureuſe! que mes ſouffrances me ſembleroient douces & fortunées, ſi j'obtenois que je puſſe, le cœur preſſé ſur ton cœur, exhaler mon ame avec la tienne, & confondre ainſi nos derniers ſoupirs!

SOPHRONIE.

Ami! l'état où nous ſommes demande d'autres penſées, & ſur des objets plus importans. Que ne t'occupes-tu plutôt à rappeller à ton eſprit ce Dieu magnifique qui prodigue ſes largeſſes à ceux qui meurent pour ſa loi... Aſpire avec joie au ſéjour de ſa gloire. Regarde le ciel, vois comme il eſt brillant!... Regarde le ſoleil, cette image du Très-haut; il nous invite à nous élancer

vers lui ! Par de-là ces cieux qui nous environnent, vois-tu ce monde étonnant, ce monde de félicités, qui déjà luit & qui s'ouvre... Suis-moi!

(Elle marche au bucher.)

OLINDE.

Fuyons de la vie. Ismen s'avance.

SOPHRONIE.

Lui!

OLINDE.

Détournons nos regards & prions pour nos bourreaux.

ISMEN, *saisissant Sophronie par la chaîne, & la séparant d'Olinde avec effort.)*

Demeure.

SOPHRONIE, *jettant un cri.*

Olinde! On me sépare de toi... Ah!

ISMEN, *aux Satellites.*

J'ai dégagé la vérité des ombres qui l'ont obscurcie. Apprenez qu'Olinde est le coupable. Je suis leur juge; je le condamne seul à périr dans les flammes.

SOPHRONIE, *à Ismen.*

Laissez-moi, laissez-moi le suivre... Je ne veux que mourir.

ISMEN, *à Sophronie.*

La grace que je t'annonce, doit te présager l'heureux avenir que ma bonté te réserve.

OLINDE, *se retournant.*

Qu'ai-je entendu! est-il vrai? La pitié pour So-

phronie defcend dans ton cœur; heureux miracle!... Ifmen! puifque tu fauves l'innocence, j'oublie tous tes crimes. Je rends grace à mon fort, à toi. O fortuné moment! je te bénis....

SOPHRONIE.

Trop foible Olinde! quelle joie t'égare! Je perds une éternité heureufe. Un moment dans ces flammes n'eft-il pas préférable?...Il me faudra vivre en fa puiffance.

OLINDE.

Tu vivras pour le changer. Le Dieu qui connoît tes vertus a veillé fur tes jours. Il a fes deffeins..... Te réfiftera-t-il? A toi! Non, le ciel parle & te réferve le pouvoir de le toucher.... tu confoleras mon pere.

SOPHRONIE.

Ton pere, hélas!..... L'infortuné vieillard eft defcendu dans nos cachots & n'a pu amollir fon ame. Que pourrai-je? Il expire peut-être à cette heure fous ces voûtes ténébreufes que nous venons d'abandonner.

ISMEN, *aux Satellites.*

Hâtez-vous d'appaifer le ciel & le Monarque qui regne par lui.

OLINDE.

Nicéphore en la puiffance du barbare!... O mon Dieu! mourons. (*Il monte fur le bucher.*)

ISMEN.

Serrez fes liens; vous, miniftres de la loi! approchez.... (*On allume les torches.*) Portez ici les flambeaux.

SOPHRONIE, *s'élançant au-devant des bourreaux.*

Arrêtez... Il manque une victime.

ISMEN, *la maîtrisant avec force.*

Vains efforts d'un fanatisme que tu abjureras bientôt...

SOPHRONIE.

Laissez-moi... Olinde, je te rejoins.....

ISMEN.

Oses-tu me désobéir...

SOPHRONIE.

Au nom de ma mere, laissez sa fille retourner à elle... Elle me tend les bras... Elle m'appelle loin de ce monde.

ISMEN, *aux satellites.*

Que la flamme l'environne ; qu'elle étouffe sa voix & me dérobe ses regards odieux! (*Il arrache un flambeau des mains d'un satellite & met le feu lui-même au bucher.*)

OLINDE, *tournant la tête vers son Amante.*

Sophronie, je te vois encore! Adieu, adieu pour la derniere fois. Nous ne devions pas vivre ensemble sur la terre... C'est dans le sein d'un Dieu éternel & juste que je t'attends.

SOPHRONIE, *tombant à genoux les bras tendus vers lui.*

Nous serons réunis, Olinde! Je sens que je vais expirer avec toi.

SCENE III.

CLORINDE, & *les Acteurs précédens.*

(*Les Barrieres s'ouvrent avec un grand tumulte. Clorinde s'avance avec rapidité, & remplit le cercle de toute sa suite. De loin elle fait signe de sa lance, & lorsqu'elle est à portée d'être entendue, elle s'écrie d'une voix forte & majestueuse.*)

CLORINDE.

ÉCARTEZ ces flambeaux ! éteignez ces brandons allumés ! Que tout demeure suspendu. C'est Clorinde qui l'ordonne au nom de votre Roi...

ISMEN.

Moi seul dois ici parler & commander en son nom... Je vous défends...

CLORINDE.

Obéissez...... (*Les soldats de Clorinde éteignent la flamme.*) O scene affreuse & révoltante ! Le défenseur de la patrie lâchement garotté & sur le point d'être brûlé par la main des Prêtres... L'indignation m'enflamme. Est-ce bien-là Olinde ?

OLINDE.

Ces momens sont sérieux, Clorinde ! Garde-toi de les troubler. Mon poste est plus glorieux ici

qu'au milieu des combats. Mourir n'eſt pas le plus grand malheur... Laiſſe-moi remporter la victoire, & ſi ta grande ame brûle de ſe montrer, oſe protéger Sophronie contre ſon propre pere, & vole arracher le mien aux cachots où la mort l'attend loin de moi.

CLORINDE.

Qu'entênds-je? ſon pere! & le tien...

OLINDE.

Eſt Nicéphore, un vieillard débile qui va périr, hélas! dans les ſouterreins de la moſquée.

CLORINDE, *à une partie de ſa Suite.*

Courez le délivrer, & qu'à l'inſtant on l'amene à ſon fils.

ISMEN.

Clorinde! reſpectez mon miniſtere? Songez que vous êtes devant ce peuple qui demande un ſang criminel... Redoutez.

CLORINDE.

Tremble toi-même!

ISMEN.

Téméraire! fuyez de ces lieux marqués du ſceau de la vengeance céleſte. Egarée par une aveugle pitié, craignez de profaner la ſainteté de ces inſtans redoutables. Vous n'ignorez pas le pouvoir ſuprême dont je ſuis revêtu. Miniſtre des autels & du trône, les cauſes divine & humaine ſont remiſes entre mes mains. Elles ne ſeront point trahies. Ne me forcez pas à les défendre contre vous.

CLORINDE.

Imposteur! Ma voix suffiroit à te confondre, mais ton audace excite ma pitié... Tiens, voilà l'ordre de ton Roi, & la grace de ces deux victimes. Innocens ou coupables, elle m'est accordée. C'est moi qui viens te la confirmer.

ISMEN, *prenant le papier.*

(*A part.*) Je te reconnois, foible Aladin. (*Haut.*) Ainsi vous avez pu surprendre le Monarque... mais non, l'Arrêt est irrévocable; je suis l'interprête de sa volonté; elle ne peut se manifester que par moi. Je saurai tenir pour lui-même ce qu'il doit à la Divinité.... Peuples, tremblez! elle tonne, elle menace encore du fond de cette mosquée, & les calamités suspendues sont prêtes à retomber sur vous. Peuples, frémissez! tandis que nous délibérons, l'ennemi est aux portes de la ville. Un instant de plus, & nos murs tombent, & ces palais sont en feu, & le fer moissonne vos femmes & vos enfans. Que vos cris repoussent la colere des cieux! Pour détourner la foudre, pressez le sacrifice que le Prophete exige. (*On entend une rumeur mêlée de différens cris, & le Peuple paroît s'animer.*) Soldats! & vous, Ministres des Autels, venez, approchez les flambeaux. Que craignez-vous? Embrâsez ce bucher; c'est la voix du Peuple, c'est celle de Dieu même qui vous l'ordonne.

CLORINDE, *s'avançant à la tête de ses troupes.*

Gardez-vous d'oser....

ISMEN, *soulevant le peuple.*

Tombez en ma présence, profane étrangere; & vous, Peuple, vengez mes droits!... Frappez.... Exterminez... (*Le Peuple ému se précipite en foule.*)

CLORINDE, *avec courroux.*

Ton audace a lassé ma constance... Tu appelles la révolte. C'en est trop, cede ou frémis.

ISMEN.

Que je cede! (*Il saisit un flambeau & porte la flamme au bucher.*) Eh quoi! vous restez... Avançons, forçons cette femme impie; que la flamme & le fer... (*Le Peuple fait un grand mouvement.*)

CLORINDE, *étend le bras avec la rapidité de l'éclair & le perce de sa lance.*

Elle t'arrache la vie, monstre furieux..... expire.

ISMEN, *faisant trois mouvemens, le flambeau à la main & tombant.*

Ah!

SOPHRONIE, *elle se jette sur le corps d'Ismen.*

Mon pere! (*La Suite de Clorinde fait une évolution rapide autour du bucher & s'apprête à combattre.*)

CLORINDE.

Amis! j'ai frappé le chef, balayez ce reste vil, trop indigne de mes coups. Dispersez ce bucher, & que ses débris nagent dans le sang des bourreaux qui l'ont dressé. Laissez approcher le peuple; qu'il voie le bras vengeur, arbitre du salut d'Olinde &

prêt à le défendre, s'il le faut, contre tous les Dieux. (*Les barrieres se rompent, les Prêtres fuyent, l'enceinte se remplit d'un peuple tumultueux. On délie Olinde; on disperse le bucher.*) (*Clorinde continue avec l'éclat de l'héroïsme, & semblable à une Divinité guerriere.*) Peuple! je suis Clorinde: je viens dans ces lieux pour défendre avec vous vos Etats & une Religion qui nous est commune. Ce bras servira votre cause, soit sur le champ de bataille, soit dans l'enceinte de ces murs.... S'il est des Dieux qui protegent l'imposture, qui favorisent Ismen, qu'ils s'expliquent, qu'ils fassent gronder leur tonnerre à l'instant même.... Je les appelle tous contre moi & les défie: mais non, tous applaudissent au trépas du fourbe qu'a puni ma justice....

OLINDE.

Ah, Clorinde! c'est toi qui me sauves de la mort!

CLORINDE.

Quel lâche abandon te l'a fait desirer? Tu sais vendre ta vie dans les batailles, & ta valeur ici reste enchaînée!

OLINDE, *allant à Sophronie.*

Sophronie! Ah, quelle douleur est dans ton ame & se peint dans tes yeux!

SOPHRONIE.

Aidez-moi à le secourir! Il faut le soulever. (*Des soldats soulevent Ismen & le posent sur quelques débris du bucher.*) Tâchons d'arrêter son sang. Son ame expirante s'arrête sur les levres. Il ne lui faut qu'un

moment, & ce moment suffit pour l'Eternité.... O suprême clémence, accorde-moi soixante années de douleur sur cette terre d'exil, & daigne l'absoudre en ce dernier instant.... Mon pere! mon pere! Il ouvre les yeux. M'entendez-vous, mon pere?... Tournez vos regards vers les cieux. (*Avec un sentiment profond.*) Mes larmes ont appellé les siennes... Il pleure, Olinde... Une larme coule... il est justifié.

SCENE IV.

NICEPHORE & *les Acteurs précédens.*

NICEPHORE, *conduit en triomphe.*

DIEU de Jérusalem, je te reconnois! O mes enfans!.... Mais quel objet de terreur & de pitié.

OLINDE.

Approchez-vous de lui, mon pere; unissez vos prieres aux nôtres. Appellez sur cet infortuné la grace du ciel.

NICEPHORE, *avec grandeur.*

Son état me fait oublier ses forfaits. (*Il lui pose la main sur le front & lui prend une main.*) Ismen! un seul mot, & tu répares ta vie. Rappelle ce Dieu que tu as servi dans l'innocence du premier âge. Il est miséricordieux. Implore sa clémen,

ce, il va t'ouvrir ſon ſein. Sois repentant, ſois Chrétien.

ISMEN, *avec un douloureux effort, & d'une voix entrecoupée & mourante.*

Hélas! il n'eſt plus tems de l'être. Ce Dieu me fait frémir.... Je ne demande que le néant, & crains trop qu'il me ſoit refuſé..... L'horreur m'environne, & c'eſt vous qui me ſecourez...... O ma fille!

NICEPHORE.

Que Dieu te pardonne, comme nous te pardonnons! Nous te plaignons, nous prions pour toi... Nous haïrois-tu encore?

ISMEN.

Que me rappellez-vous? C'eſt un autre que moi qui vient de me ſuccéder. Iſmen vivant eſt un ſpectre qui me glace d'effroi. Qu'il s'éloigne.... Le flambeau qui m'éclaire me montre ce que j'étois. Ah! que n'ai-je eu plutôt le regard d'un mourant! (*Il éleve un peu plus la voix, & Clorinde qui s'approche, ſe trouve à la tête du peuple & des ſoldats, enſemble confondus.*) Clorinde! toi qui dans cet inſtant redoutable parois devant moi comme l'Ange de la mort, reçois l'aveu que je dois faire publiquement. Aucun d'entre les Chrétiens n'eſt coupable du viol de la moſquée... Mes mains ont déchiré cet Alcoran pour en rejetter ſur eux toute la vengeance. . . Incrédule... Hypocrite.... Barbare... En opprimant les hommes, c'eſt moi que j'ai trompé.

SOPHRONIE, *poussant un cri douloureux.*

Il se meurt! (*Elle se met en prieres, tandis qu'Olinde est attaché au mourant & le soulage avec son pere.*)

CLORINDE, *au Peuple.*

Témoins de son dernier aveu, allez porter au Roi ce que vous venez d'entendre. Que le reste du Peuple en soit instruit. (*Aux siens.*) Vous, séparez-les de ce corps qui va se glacer. (*On emporte le corps d'Ismen.*) Olinde! je te rends à ton pere, à Sophronie. Allez ensemble rejoindre l'armée de Godefroi. Aladin craint de garder près de lui tant de vertus unies. La foule des Chrétiens doit sortir des frontieres de la Palestine. Tel est l'ordre d'un Monarque absolu. Il ne garde dans son Empire que le sexe qui a la foiblesse pour partage & les timides enfans. Partez sous l'escorte des miens. Ils vous sauveront de toute main perfide.

NICEPHORE.

Révolution inattendue! Mon fils! O ma fille! vous vivrez époux.

OLINDE.

Magnanime Clorinde! mes regards confus n'osent se lever vers toi! ...

CLORINDE.

CLORINDE.

Fuis, Olinde, fuis! la fortune nous nomme ennemis. C'eſt à moi, s'il ſe peut, de dédommager les Sarrazins de ta perte. Je ne me vengerai que trop peut-être ſur cette armée qui t'arrache aux anciens compagnons de tes exploits. Mais vous, deſtinée terrible & meurtriere, deſtinée aveugle, qui préſidez au ſort des batailles, qui, dans l'horreur des combats, précipitez les Guerriers l'un contre l'autre.... ah! gardez-vous du moins de m'oppoſer Olinde.

Fin du cinquieme & dernier Acte.




C. F. Fritzschius. Sculps.

NATALIE

NATALIE,

DRAME

EN QUATRE ACTES.

PERSONNAGES.

DE CLUMAR, *ancien Capitaine de Vaiſſeau.*

DE FONDMAIRE, *retiré du Service.*

AGATHE, *jeune Demoiſelle.*

NATALIE.

VERBERIE, *homme attaché à de Fondmaire.*

CHRISTINE, *Nourrice d'Agathe.*

DOMESTIQUES.

La Scene eſt dans une maiſon de campagne, à quinze lieues de Paris.

NATALIE,
DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DE CLUMAR, CHRISTINE.

DE CLUMAR.

FERMEZ la porte, Chriſtine; que perſonne ne nous interrompe.

CHISTINE, *va fermer la porte.*

La voilà fermée, Monſieur; vous pouvez parler.

DE CLUMAR.

Parlons bas.... il y a long-tems que tu ne m'as rendu compte de ma chere Agathe.

CHRISTINE.

Monſieur, elle eſt toujours bonne, affable, complaiſante, & chaque jour plus aimable, elle eſt tous les jours plus aimée.

DE CLUMAR.

Je ſais cela auſſi bien que toi.... mais c'eſt toute autre choſe que je te demande.... tu ne me dis

point de quel œil elle regarde Monſieur de Fondmaire.

CHRISTINE.

Monſieur de Fondmaire?...

DE CLUMAR.

Oui, Monſieur de Fondmaire... il eſt venu s'établir ici preſque contre mon gré; mais dans la ſuite, j'en ai été très-charmé.... c'eſt un fort honnête homme.

CHRISTINE.

Oh! oui... plein d'égards & de reſpect pour Mademoiſelle.

DE CLUMAR.

Et d'amour, n'eſt-il pas vrai?

CHRISTINE.

Je le crois, à ne point vous mentir... mais c'eſt un amour qui ne reſſemble point à un autre.

DE CLUMAR.

Comment?

CHRISTINE.

Tenez; il aime Agathe à-peu-près comme vous l'aimez.

DE CLUMAR.

Que dis-tu? Lui, l'aimer comme moi!... non, non; tout amant qu'il peut être, ma tendreſſe eſt au-deſſus de la ſienne, au-deſſus de tout... mais t'apperçois-tu qu'Agathe réponde un peu à ſes ſoins?

CHRISTINE.

Elle a pour lui de l'estime.... elle l'écoute parler avec un intérêt assez vif. Elle chérit sa conversation, & parle souvent de ses vertus; mais je ne crois point, malgré cela, qu'elle ait pour lui de ce qu'on appelle de l'amour.

DE CLUMAR.

Et sur quoi as-tu remarqué ce que tu me dis?

CHRISTINE.

C'est que dans les divers amusemens que la gaieté générale autorise, elle est un peu familiere avec lui.

DE CLUMAR.

Eh bien! cela prouveroit, au contraire....

CHRISTINE, *secouant la tête.*

Non... je me souviens que, lorsque l'on aime, on est timide & réservée. Elle a trop de confiance pour nourrir le germe de quelque foiblesse.

DE CLUMAR, *avec joie.*

Bon, ma chere Christine; je suis content. Je redoutois le cœur d'Agathe. L'amour a causé tant de malheurs à ma triste famille! Prends garde que dans vos entretiens rien ne t'échappe. Tu possedes le secret de sa naissance; ce secret m'est plus cher que la vie. Ne le trahis point, & mes bienfaits...

CHRISTINE.

Vous m'en avez comblée. Je bénis le jour où l'on m'apporta cette enfant... mais quand elle me parle de sa mere, j'ai peine à ne me point troubler.

DE CLUMAR.

Garde-toi de te démentir... tu ne bleſſes point la vérité. Ma fille infortunée n'eſt plus, ſans doute.... Eh! dis-moi, ſi ma femme n'avoit pas adopté cette enfant, ſi elle ne l'avoit pas ſubſtituée au dernier fruit de notre mariage, que le ciel venoit de nous enlever, tu le vois, aujourd'hui ſeul & comme dans un déſert, où ſeroit l'eſpoir de ma poſtérité? Je finirois triſtement ma vie, & mon Agathe, pourvue des plus rares, des plus excellentes qualités, ſans nom, ſans rang, orpheline, livrée à l'opprobre, ſe verroit ſéparée de la ſociété. On a la cruauté d'humilier une enfant inconnue: mais, ſous le nom de ma fille, elle eſt à l'abri de ce dédain injuſte. Elle me tient lieu de ſa mere que j'aimois tant. Ce rejetton chéri la rappelle à chaque inſtant dans mon cœur, & ſans lui, Chriſtine, ſans lui, je ſerois mort de douleur, il y a longtems.

CHRISTINE.

Je vous avouerai cependant que je ſens quelquefois des remords. Je me reproche de leur avoir annoncé cette mort qui eſt fauſſe; car, enfin, c'étoit leur enfant. Ils me l'avoient confiée. Ce jeune-homme....

DE CLUMAR.

Va, Chriſtine, n'aie point de remords.... il ne méritoit pas d'être pere. Le lâche n'a pas conduit ma fille au pied des autels. Il eût abandonné cette enfant, il l'eût laiſſé périr.... & le barbare n'a-t-il pas délaiſſé la mere? Va, le libertin n'eſt qu'un homme cruel.

CHRISTINE.

Qui l'eût dit, aux témoignages de sa tendresse?

DE CLUMAR.

J'arrivai trop tard pour le punir.... hélas! ma fille étoit la beauté, la candeur, l'innocence même. Elle n'étoit pas dans un âge à connoître & à fuir le danger. Victime crédule & malheureuse, elle n'a vu le précipice qu'en y tombant.

CHRISTINE.

Il me semble encore le voir baignant de larmes les mains de votre fille. Il l'appelloit son épouse. Elle tenoit son enfant. Il les pressoit toutes deux dans ses bras. Cette mere tendre lui sourioit tristement, & répétoit toujours avec amertume, que le souvenir d'un pere & celui d'une mere troubloient seuls toute sa joie!

DE CLUMAR.

Arrête, Christine, arrête; ménage ce cœur; il est assez déchiré.... Quoi! s'il étoit possible de le rencontrer, tu ne pourrois le reconnoître?

CHRISTINE.

Non, Monsieur; je ne l'ai vu qu'un instant, le soir, à la lueur d'une lampe, & dans un désordre extrême.

DE CLUMAR.

Le perfide! il ne l'aimoit pas; il l'a dérobée à toutes mes recherches. S'il l'eût aimée, il seroit venu porter à mes pieds son repentir & ses larmes... Je lui aurois pardonné... Ah! je ne veux plus penser à lui.

CHRISTINE.

Mais notre prompt départ pour l'Amérique. . .

DE CLUMAR.

Aura ſatisfait ſes intentions coupables. . . . Suborneur & riche, il l'aura confondue parmi. . . ah! je frémis. Abandonné à de ſtériles regrets, je la vois toujours errante & malheureuſe, & ne ſongeant plus même qu'elle a un pere qui gémit loin d'elle.

CHRISTINE.

Vous avez un objet de conſolation dans Agathe. Depuis dix-ſept années que vous lui prodiguez des bontés de pere, vous en avez bien mérité le nom.

DE CLUMAR.

Qui pourroit me le diſputer? Mes droits ſont entiers. . . Elle m'appartient. . . je l'aurai élevée, je l'aurai ſauvée de la honte. Elle n'aura point à rougir. Je lui tranſmettrai mon nom & ma fortune. . . Vous le voyez, Chriſtine; le ciel a béni notre projet. Je ſuis heureux par Agathe, comme elle l'eſt par moi.

CHRISTINE.

Et vous penſez ſûrement à l'établir bientôt?

DE CLUMAR.

Il eſt de mon devoir de lui aſſurer un ſort fortuné. . . quoi qu'il en ſoit, veillez toujours à ce qu'aucun mot imprudemment placé ne donne l'apparence de la plus légere contradiction. . . Vous connoiſſez le fond de mon cœur; mes intentions ſont droites. (*Avec ſentiment.*) Ne m'ôte pas le doux nom de pere, & ne fais point à la fois deux infortunés.

CHRISTINE.

Ce ſecret mourra avec moi. . . je vous l'ai juré, & je renouvelle ici mon ſerment.

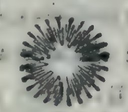
DE CLUMAR.

Va, & laiſſe-moi.

SCENE II.

DE CLUMAR, *ſeul.*

DANS mes premiers tranſports, j'aurai trop donné à l'indignation... je leur ai peut-être ôté la voie qui pouvoit les ramener à moi. . . Ah! pourquoi ne ſont-ils pas venus tomber entre mes bras.., mais il faudroit peut-être que je fuſſe dans leur cœur pour les juger... ai-je pu auſſi abandonner ma fille? J'ai couru les mers, tandis que ma place étoit auprès d'elle... Fortune! tu m'as comblé de tes faveurs: mais j'ai perdu le ſeul tréſor dont mon cœur étoit véritablement jaloux. Fortune! toutes tes faveurs ſont vaines... ah! qui pourra payer les douleurs que cet homme barbare m'a fait ſouffrir?..



SCENE III.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE.

DE FONDMAIRE.

Eh bien, cher papa, avez-vous fait enfin toutes vos réflexions?

DE CLUMAR.

Vous êtes auſſi preſſant qu'aimable... vous mettez dans vos diſcours une vérité ſans apprêt... pardonnez à mon âge; c'eſt celui où l'on agit avec une ſage lenteur. Elle ne s'accorde pas toujours avec la vivacité d'un jeune homme.

DE FONDMAIRE.

Pourquoi ne pas dire d'un amant?

DE CLUMAR.

Ce mot me coûte à prononcer. Le nom eſt commun; mais ceux qui en ſont dignes ſont bien rares.

DE FONDMAIRE.

Vous devez me connoître. Je me ſuis montré tout entier à vos regards; vous vous êtes informé de ma famille, de ma conduite, de mon bien....

DE CLUMAR.

Je n'ai rien à dire là-deſſus; mais Agathe... elle eſt bien jeune.

DE FONDMAIRE.

Ce n'eſt point là un obſtacle.

DE CLUMAR, *avec intimité.*

Ecoutez... Je ne ſais point diſſimuler avec vous. Je vais vous parler franchement. Apprenez que je vous adopte... dès qu'elle vous aura nommé, tout ſera conclu... Mais il faut auſſi qu'elle vous nomme...

DE FONDMAIRE.

Je n'en demande pas davantage.

DE CLUMAR.

C'eſt que je crois que vous ferez ſon bonheur, au moins?

DE FONDMAIRE.

Si je le ferai!

DE CLUMAR.

Vous l'aimerez bien, ma chere Agathe? vous l'aimerez bien?... Vous me le promettez, dites?..

DE FONDMAIRE.

En douteriez-vous?

DE CLUMAR.

Aimez-la pour l'amour de moi... ſi vous ſaviez... j'ai eu tant de plaiſir à la voir croître ſous mes yeux! elle eſt douce, gaie, naïve, careſſante. (*En ſoupirant d'un ton un peu chagrin.*) Vous allez me l'enlever.

DE FONDMAIRE.

Nous vivrons toujours ſous vos yeux.

DE CLUMAR.

Ah! bon... bon... répétez-le moi & tenez-moi ſurtout parole. Vous êtes donc, là, ſincérement épris de ſes charmes?

DE FONDMAIRE.

De ſes charmes! Sans doute, eh! qui ne le ſeroit pas? Mais vous pouvez ajouter, de ſes vertus. Mon amour n'eſt pas celui qu'enfante le deſir. A dix-huit ans elle a (vous en conviendrez) cette raiſon que l'on ne poſſede pas toujours à trente. J'adore la douceur de ſon caractere, la beauté & la nobleſſe de ſon ame.

DE CLUMAR.

Tenez, quoique ſon pere, j'unirai volontiers mon éloge au vôtre... ſi le ciel me retiroit ce don qu'il m'a fait en ſa clémence, je ne tiendrois plus à rien ſur la terre, & j'aimerois autant mourir... (*Le regardant fixement.*) Mais répondez-moi; vous m'avez enſorcelé, je crois...

DE FONDMAIRE, *ſouriant.*

Comment donc?

DE CLUMAR.

En me faiſant conclure le bail de ce nouveau corps de logis. C'étoit une bonne petite famille que je voulois & non voiſinage de garçon. Je vous l'avouerai, je ne me ſouciois pas trop de vous louer. Vous m'avez endormi avec l'hiſtoire de vos tantes, pour leſquelles ce logement étoit convenable, & que je n'ai point encore vu paroître... Tout cela étoit ruſe d'amant; convenez, convenez...

DE FONDMAIRE.

Il eſt entré quelques ornemens; mais j'attends effectivement une de mes tantes; & vous pardonnerez...

DE CLUMAR.

J'ai eu beau vous tenir un prix extravagant; tout cela s'eſt ſigné & je ne ſais comment.

DE FONDMAIRE.

Vous ſignerez encore, je l'eſpere...

DE CLUMAR, *en lui tendant la main.*

De tout mon cœur, car je crois bien n'avoir jamais à me repentir de mon choix.

DE FONDMAIRE, *s'inclinant.*

Vous trouverez en moi un fils tendre & reſpectueux; (*D'un ton moins ſérieux.*) &, ſi je ne me trompe, vous verrez réaliſer ſous vos yeux la bonne petite famille que vous deſiriez tant.

DE CLUMAR.

Mon ami, mon cher ami... Cependant... ſi vous pouviez différer.

DE FONDMAIRE.

Que dites-vous? Depuis quatre mois je me ſuis fait les plus violens efforts... quatre mois ſont bien longs, quand on aſpire à la poſſeſſion de ce que l'on aime.

DE CLUMAR.

Oh! la décence ordonnoit au moins ce tems.

DE FONDMAIRE.

D'accord, mais aussi c'en est assez... le séjour de Paris m'est devenu insupportable. Ses plaisirs ne sont plus à mes yeux que des folies insipides. J'ai soulagé l'exil que vous m'aviez d'abord imposé par de fréquens voyages, & chaque fois je remportois avec moi une impression plus profonde de ses vertus. Enfin, ne pouvant plus la quitter, je suis venu habiter le bâtiment que vous m'avez loué, résolu d'y mourir de chagrin, si je ne puis y vivre le plus fortuné des hommes.

DE CLUMAR.

Vous me rappellez bien ce tems où je pressois avec tant de chaleur le seul joug que mon cœur ait volontairement porté. La félicité de quelques instans sembloit alors devoir s'étendre sur toute ma vie. Que j'étois loin d'appercevoir le fil des évenemens qui m'attendoient! J'ai passé trente années à disputer la fortune au milieu des mers. Je travaillois pour le bonheur d'une épouse adorée... Aurois-je cru dans ce tems, venir un jour, sans elle, reposer ma vieillesse dans ces environs?.. ô fatalité... mais silence, mon cœur, silence! n'ai-je point fait vœu de ne plus y penser.

DE FONDMAIRE.

Ne cachez point des regrets qui font l'éloge de votre sensibilité. . . Il y a long-tems que vous avez fait cette perte?

DE CLUMAR.

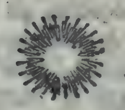
On appelle long-tems ce qui me ſemble hier. Ce ſont ces jours de fêtes qui me paroiſſent des jours reculés. Pourquoi celui de la douleur me pourſuit-il ſans ceſſe ?

DE FONDMAIRE.

Vous aviez une autre fille, dit-on, & dans le même tems vous l'avez perdue ?...

DE CLUMAR, *troublé.*

Perdue!... Oui, Monſieur... oui je l'ai perdue... mais faites-moi grace. Je ne parle jamais de cela : il eſt des playes qu'on ne peut ni guérir, ni toucher... Voici mon Agathe... Vous voulez une déciſion, j'y conſens... elle embellit chaque jour!... Elle ſe met bien, voyez! ... avec quelles graces ſimples..., c'eſt toujours elle en tout.



SCENE IV.

DE CLUMAR, AGATHE, DE FONDMAIRE.

(*Agathe est dans le fond du théâtre.*)

DE CLUMAR.

APPROCHE, ma chere enfant, approche. . . embrasse-moi, (*Agathe embrasse son pere.*) mets-toi-là; (*Il la fait asseoir.*) (*Ils s'asseyent ensuite.*) nous avons besoin de converser tous trois sur un sujet que nous ne pourrons jamais résoudre sans toi.

AGATHE.

Mon cher papa, me voila toute disposée à vous écouter.

DE CLUMAR.

Ma fille! je connois ton caractere. Il est loin du mensonge de ces coquettes, qui s'étudient à prolonger l'esclavage de ceux qui doivent devenir leurs époux... Voici un galant homme, pour qui je me suis apperçu que tu avois déjà de l'estime. . . il demande ta main. En te choisissant pour remplir des devoirs aussi essentiels que ceux de femme, il te marque une confiance qui honore ton âge. . . vois si la tienne peut y répondre.

DE FONDMAIRE, *se levant avec un certain trouble & se penchant avec respect.*

Mademoiselle, le sentiment se devine beaucoup mieux qu'il ne s'exprime; mon cœur flotte entre la crainte & l'espoir, & dût-il être cruellement détrompé, il faut qu'il se déclare. Tous mes pas n'ont eu pour objet que de me rapprocher de vous; mais je ne me contente plus du bonheur de vous voir. L'idée que je me suis faite de la plus douce union... dites un mot & je vois tout en beau dans la vie. Ce sentiment que vous avez fait naître, vivra autant que moi. Vous pourrez le faire taire, mais jamais l'effacer.

AGATHE, *après un court silence.*

Monsieur, votre choix auroit de quoi me donner de l'orgueil! Je vous remercie des sentimens que vous avez pour moi: je ne les vois pas d'un œil indifférent...

DE FONDMAIRE, *avec transport.*

Ah! que vous me ravissez!..

AGATHE, *avec une douceur sérieuse.*

Ecoutez-moi, Monsieur... plus le consentement d'un pere vous autorise, plus je dois me garder de moi-même & ne rien laisser achever qui ne se rapporte au bien de chacun en particulier; j'ai pour vous la plus sincere estime, &, si j'ose le dire, l'amitié la plus vraie; mais je me vois obligée en même tems de vous déclarer que je me suis décidée à ne jamais prendre d'époux. (*Montrant son pere.*) Voilà celui à qui je voue tous les instans de ma vie. Ils lui seront entiérement consacrés. Pourront-ils ja-

mais m'acquitter de tout ce que je lui dois. (*Se penchant vers ſon pere, avec tendreſſe & reſpect.*) Non, mon pere, non, je ne vous quitterai pas au moment où je puis vous ſervir & conſoler votre ſolitude. J'eſpere par mes ſoins en adoucir tous les ennuis. C'eſt à préſent que je puis vous être utile : vous me verrez conſtamment occupée de ce fortuné devoir. Vous avez paſſé une partie de votre vie à m'élever : vous-même avez pris ſoin de mon enfance, mon éducation eſt votre ouvrage & j'irois aujourd'hui vous abandonner !

DE FONDMAIRE, *avec une certaine vivacité.*

Eh, Mademoiſelle ! qui parle d'abandonner ce bon pere? Ne puis-je partager avec vous ce devoir dont votre belle âme s'occupe; en aſſociant mon ſort au vôtre, je ſuis loin de vouloir déranger le plan de votre vie, elle ſera la leçon de la mienne. Gardez-vous d'appréhender que nos liens puiſſent attiédir des ſentimens auſſi légitimes, & depuis quand les plus ſaints nœuds détruiſent-ils d'autres vertus?.. ah! ſi vous n'avez point d'autres obſtacles j'eſpere bien de les vaincre.

AGATHE.

Monſieur, une fatale expérience prouve que l'attachement à un époux détourne facilement de celui qu'on avoit pour ſes parens les plus chers ; trop d'exemples inattendus juſtifient mes craintes, & je dois me garantir...

DE CLUMAR, *d'un ton pénétré.*

Mon enfant, penſes-tu que je te laiſſerai conſom-

mer un tel ſacrifice? Non, chaque âge doit remplir ſa deſtination, & nous ferions tous deux un crime de nous en écarter: j'élevai ton enfance, ce ſoin me fut cher; aujourd'hui, tes nobles ſentimens me récompenſent de tout ce que j'ai fait... mais quand tu devrais m'oublier, ma fille, je te le dis, il faut remplir le vœu de la ſociété...

AGATHE, *extrêmement peinée.*

Moi, vous oublier!..

DE CLUMAR.

Non, tu ne m'oublieras point, j'ai mal dit: je connois ton cœur: mais, réponds-moi; dois-tu, à ton âge, conſumer tes plus beaux jours à garder triſtement ma languiſſante vieilleſſe?.. & ſi ton cœur te dit: voilà l'époux que le ciel me deſtine; conſens à être heureuſe; ma main te conduira au pied de l'autel, pour y cimenter ton bonheur; tu ſais qu'il fut dans tous les tems l'objet de mon plus cher deſir...

AGATHE, *parlant des yeux.*

Mon pere!

DE FONDMAIRE.

Mademoiſelle, ne me regardez donc point comme un uſurpateur, qui cherche à vous enlever du ſein d'un pere adoré. Il deviendra le mien: je vous le jure; mon cœur ſera dans tous les tems l'émule du vôtre... mais j'oublie peut-être que je ne ſuis pas celui pour qui ſe décide votre choix; & que je dois alors renfermer le penchant qui va faire le tourment de ma vie...

(*Silence d'Agathe.*)

DE CLUMAR.

Tenez, Monſieur.... il faut préſentement la laiſſer à elle même... ſans vous flatter de trop d'eſpérance, vous pouvez cependant...

AGATHE, *à demi-voix.*

Mon pere, qu'allez-vous dire?

DE CLUMAR, *d'un ton de reproche, mais adouci.*

Ma fille!

AGATHE, *les yeux baiſſés.*

Puiſque mon pere exige une déciſion, & que je me dois toute entiere à une volonté que je reſpecte, permettez, Monſieur... (*Elle regarde ſon pere comme pour recevoir ſon ordre.*) (*A Fondmaire.*) je ne ſerai pas long-tems à vous donner une réponſe: demain, à pareille heure, j'expoſerai ſans détour mon dernier ſentiment, qui ne ſe démentira plus...

DE FONDMAIRE, *s'inclinant.*

J'attendrai dans un ſilence reſpectueux, Mademoiſelle: j'attendrai la deſtinée de ma vie.

DE CLUMAR, *à ſa fille.*

Ma chere enfant... oui, oui, je t'entends bien... va faire un tour de jardin, je t'y retrouverai tout-à-l'heure... nous cauſerons enſemble... (*La baiſant au front.*) Adieu, mon cher cœur. (*Agathe ſort.*) (*A Fondmaire.*) Elle s'eſt émue!.. c'eſt un moment bien

délicat pour une jeune fille, vous en conviendrez... allons, allons, elle ſera à vous: tout me le dit.

SCENE VI.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE, VERBERIE.

DE CLUMAR, *avec exclamation.*

EH! voilà Verberie! Eh bien, eh bien, mon cher ami, quelles nouvelles de Paris?

VERBERIE.

Ma foi, Monſieur, on commence, en vérité, à y être plus content que jamais. Depuis la Saint-Martin, c'eſt tout autre; on diroit que ce n'eſt plus le même peuple. Les affaires reprennent un bon tour; tout change en bien, & l'eſpérance, c'eſt tout dire, eſt dans tous les cœurs... c'eſt un train de voitures; mais il arrive auſſi par fois des accidens...

DE CLUMAR.

Eh! quels accidens?

VERBERIE.

Ma pauvre femme, Monſieur, hier à ſept-heures du ſoir. . .

DE CLUMAR.

Ta femme!.. eh bien?

VERBERIE.

Elle a failli à être écrasée par un carosse qui voloit au ballet de l'Opéra...

DE FONDMAIRE, *vivement.*

Est-elle blessée ?

VERBERIE.

Non, Dieu merçi; on l'a retirée à tems.

DE CLUMAR.

Je respire.... En vérité, j'aimerois mieux doubler trois fois le Cap de Bonne Espérance que de me promener à pied en cette capitale. Dans le labyrinthe fangeux de tant de rues étranglées qui se croisent, l'on risque sa vie à chaque détour.

DE FONDMAIRE.

Je renonce de grand cœur à cette ville turbulente... puissé-je dans ce séjour tranquille y passer mes jours avec le seul objet qui me touche!

DE CLUMAR.

Il ne tiendra pas à moi, mon ami, soyez-en persuadé. Adieu, je vous laisse & vais la retrouver...



SCENE VI.

DE FONDMAIRE, VERBERIE.

DE FONDMAIRE.

Eh bien! dis-moi, tu la quittes...

VERBERIE, *d'un ton fort triste.*

Oui, Monsieur.

DE FONDMAIRE.

Dans quel état l'as-tu laissée?

VERBERIE.

Dans l'abattement, dans la douleur ... changée, très changée.

DE FONDMAIRE.

Je lui avois écrit cependant...

VERBERIE.

Ah! ne lui écrivez plus; quand elle reçoit à présent une Lettre de vous, elle tremble de l'ouvrir... après l'avoir lue, elle demeure immobile: elle renvoie tout son monde; nous entendons ses gémissemens. Elle reste enfermée plusieurs heures & lorsqu'elle appelle enfin, sa foiblesse est si grande qu'on est obligé de la porter au lit...

DE FONDMAIRE.

Mon pauvre Verberie, je la plains.

VERBERIE.

Cette femme vous aime bien, Monſieur.

DE FONDMAIRE.

Je le ſais.

VERBERIE.

Si cela continue... (*Il s'arrête.*)

DE FONDMAIRE.

Eh bien?

VERBERIE, *en ſanglottant.*

Vous la ferez mourir.

DE FONDMAIRE.

Paix... As-tu quelque choſe pour moi?

VERBERIE.

J'ai une Lettre...

DE FONDMAIRE.

Donne.

VERBERIE.

La voici, elle l'a écrite ſous mes yeux: (*Il ſe détourne pour pleurer.*) ah! ſi vous ſaviez...

DE FONDMAIRE, *avec un mouvement pour la ſerrer ſans la lire.*

Lirai-je? . . je ferois mieux. . . mais non, c'eſt bien le moins que je ſupporte ſa douleur! (*Il ouvre la lettre & après l'avoir lue, il la froiſſe entre ſes mains.*) Elle me déchire le cœur... quel combat!.. Mais le ſort en eſt jetté... chacun de nous de ſon côté doit le ſuivre... malheureux que je ſuis! (*A Verberie.*) Va, laiſſe-moi ſeul.

VERBERIE.

Mon cher maître...

DE FONDMAIRE.

Que veux-tu dire?

VERBERIE.

Si j'osois... ah! mon cher maître; si vous permettiez à un serviteur fidele de ne point vous déguiser ce qu'il pense... vous m'avez donné quelquefois cette liberté, & dans ce moment ci je suis trop ému pour pouvoir garder le silence.

DE FONDMAIRE.

Eh bien! que dirois tu? parle, Verberie, parle, je te le permets.

VERBERIE.

Vous êtes bon, juste, humain... comment faites-vous répandre tant de larmes? Comment y demeurez vous insensible? Il y a dix années que je suis entré à votre service; mon attachement obtint votre confiance. Vous me dites un matin en revenant de chez Madame: „ Verberie, je vous dois un aveu „ qui doit dissiper les idées désavantageuses qu'une „ liaison secrette fait naître ordinairement. La per„ sonne de chez qui nous sortons & avec laquelle „ vous seul de ma maison savez que je vis familié„ rement, loin d'être confondue avec ces femmes „ vouées à l'intérêt & à l'opprobre, mérite les at„ tentions & les égards les plus délicats: elle a tou„ te la modestie de son sexe: elle est d'une naissan„ ce qui ne le cede pas à la mienne; &, sans des

„ obſtacles inſurmontables, nous ſerions unis légi„ timément. Je la regarde comme mon épouſe, je „ n'en aurai jamais d'autre; je veux que vous la „ regardiez dès à préſent comme telle." Je n'eus pas de peine à vous obéir, Monſieur; je l'ai toujours trouvée ſi honnête, ſi bonne, ſi compatiſſante; elle commandoit le reſpect, ſans paroître l'exiger. De quelle félicité pure & tranquille je vous ai vu jouir enſemble pendant pluſieurs années! Sa conduite, ſa tendreſſe, ſon attachement fidele l'emportoient ſur l'amour même de la plus tendre épouſe, & je commençois à croire que les nœuds du mariage n'étoient pas ſi favorables à la conſtance, que l'état de liberté où vous viviez unis... Depuis quelque tems... quel changement ſubit!.. quel coup pour elle!.. Eſt ce bien vous qui m'avez dit: „Ver„ berie, c'en eſt fait: tout lien étroit eſt rompu „ entre nous: je pars, réſolu de ne la plus voir; il „ le faut; je vous charge de cette lettre: elle con„ tient une rupture cruelle, mais inévitable. Elle „ y lira mes remords & mes adieux." Comme je balançois, vous ajoutâtes d'un ton ſévere: „ il ne „ s'agit point de combattre mes volontés, Verbe„ rie, mais de les ſeconder avec zele"... Je me ſuis acquitté de cette commiſſion douloureuſe, & les larmes que ce ſouvenir m'arrache encore vous diſent aſſez ce qui s'eſt paſſé.

DE FONDMAIRE.

J'avois prévu le coup que je lui ai porté. J'ai différé long-tems... j'aurois voulu pouvoir le lui épargner... hélas! Je ne me connois plus moi-même... Enfin dis-moi, comment l'as-tu laiſſée?

VERBERIE.

Dans l'état le plus déplorable ! mourante, ſans pouvoir mourir; demandant après vous, ſans ſçavoir où vous êtes; égarée, plaintive, s'humiliant devant moi, pour vous revoir une ſeule & derniere fois... Vous me l'aviez défendu; il m'a fallu ſoutenir cet aſſaut qui me déchiroit l'ame; que de ſcenes cruelles & dont vous n'avez pas été le témoin !... Mais pour l'avoir laiſſée un peu moins agitée, elle n'en eſt pas moins livrée à ſon déſeſpoir... depuis votre départ elle n'a point quitté ſon appartement: elle ſe cache abſolument à tous les yeux. Nos ſoins même l'importunent; elle n'uſera pas long-tems, dit-elle, des avantages que vous voulez lui aſſurer. Elle ne ſait d'où lui vient le malheur d'avoir perdu votre tendreſſe... Je ne le vois que trop, Monſieur, un nouvel amour aura fait naître l'inconſtance... vous vous mariez, dit-on....

DE FONDMAIRE.

Il eſt vrai. Je ne le lui ai point caché.

VERBERIE, *en larmes.*

Et moi, Monſieur, je ne verrai point cela; permettez que je vous quitte: j'irai la ſervir tout le reste de ma vie & pleurer avec elle juſqu'à la mort votre infidélité... ah! cette femme vous a tant aimé, vous aime encore, vous aimera toujours, malgré.... puiſſiez-vous trouver un cœur pareil dans le nouvel engagement que vous allez former; mais dans ce cas même, vous ſera-t-il permis d'être heureux entre les bras de l'une, avec le ſouvenir de celle que vous aurez rendue infortunée.

DE FONDMAIRE, *avec douceur & sentiment.*

Ne me parlez plus fur ce ton, Verberie, vous me bleffez... ne faurois-je trouver où repofer mon cœur; allez, il n'eft aujourd'hui que trop cruellement agité.... d'un côté l'eftime, l'amitié, la reconnoiffance; de l'autre un charme inconnu, invincible, nouveau.... Il eft vrai que je n'y reconnois point ce tranfport effréné qui me fit ravir Natalie à fes parens. Ce n'eft point même de l'amour, mais c'eft quelque chofe de plus doux, de plus pénétrant, c'eft un defir de la voir, de l'entendre, de la rendre heureufe, de vivre fans ceffe à fes côtés; attrait toujours plus fort, plus impérieux... C'eft trop combattre contre moi-même; le nœud que je vais former, fera un lien avoué par les loix & par les mœurs: je dois, oui, je dois enfin à mon nom de pouvoir me nommer époux ainfi que pere...

VERBERIE, *avec chaleur.*

Ah, mon cher maître! Venez, venez plutôt prendre ces titres facrés avec celle qui les mérite avec autant de droits... n'eft elle pas mere auffi?

DE FONDMAIRE, *foupirant.*

Elle l'a été... elle ne l'eft plus... Je rougis & ne puis me vaincre... c'eft vous en dire affez...

VERBERIE, *timidément.*

Ne lui aviez-vous pas promis?...

DE FONDMAIRE.

Dans le premier tranfport de mon amour, je voulus l'époufer. Mon âge enchaînoit alors ma volon-

té sous celle d'un tuteur inexorable. D'un autre côté, son pere arrivoit de l'Amérique pour me l'arracher. Nous redoutions cette séparation plus que la mort. Je tremblois de la perdre, je la pressai de fuir, je lui offris dans Paris un asyle aussi sûr qu'ignoré. Elle renonça à tout pour se livrer entiérement à moi. Fortune, plaisirs, amusemens, tout nous devint commun. Dans notre ivresse nous avons méprisé le titre d'époux, comme une chaîne servile inventée par la défiance & faite pour des amans vulgaires : une tendresse libre plaisoit à l'orgueil de nos amours. Dix-huit années se sont écoulées dans cette illusion flatteuse. Je sentois bien que l'amour expiroit peu-à-peu dans mon cœur ; mais l'amitié m'attachoit encore & le terme fatal n'étoit pas arrivé. . . Je vis Agathe, mon âme fut rapidement entraînée... en voulant résister, je n'ai fait qu'augmenter son triomphe.

VERBERIE.

Et que va-t-elle devenir ?... ah ! Monsieur, souffrez de grace, souffrez que je reparte dès aujourd'hui pour demeurer à son service tant que je vivrai. ... je ne saurois être témoin... ne me retenez plus... non, je ne pourrai jamais la quitter ; & je sens trop que j'en serois puni, car où retrouver sa pareille ?..

DE FONDMAIRE.

Oui, Verberie, j'y consens, soyez à elle. C'est le plus digne présent que je puisse lui offrir : oui, ce n'est qu'à elle seule dans le monde entier que je peux me résoudre à vous céder. Ne l'aban-

donnez pas d'un ſeul inſtant. Veillez à ce qu'elle ſe conſole : qu'elle connoiſſe, s'il ſe peut, un état plus tranquille, & puiſſe-t-elle retrouver enfin la paix & le repos que je lui ai involontairement ravi. Je me fie à vos ſoins vigilans. C'eſt un ami que je commets, (*Mettant la main ſur ſon cœur.*) & c'eſt-là, Verberie, que vous en trouverez la récompenſe.

VERBERIE.

En la ſervant je croirai vous ſervir, Monſieur; j'arracherai peut-être au déſeſpoir une femme auſſi tendre, auſſi vertueuſe, auſſi noble dans le malheur, & qu'un jour peut-être...

DE FONDMAIRE.

C'eſt aſſez, Verberie... pourquoi ce nouveau & redoutable penchant m'entraîne-t-il malgré moi? & que ne donnerois-je pas pour rétablir le calme de ſes jours? (*Il ſort.*)

VERBERIE, *ſeul.*

Helas! Il ne me reſte donc plus d'autre devoir & d'autre conſolation que de m'attacher pour le reſte de ma vie à cette digne & malheureuſe femme!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, CHRISTINE.

(*Agathe marche d'un air pensif, & sans rien voir. Elle s'arrête, marche encore. Christine la suit pas à pas, en l'observant sans en être apperçue.*)

AGATHE.

NON... non... je ne puis m'y résoudre... Je ne sçais quoi me le défend... S'il vouloit rester mon ami, que je l'aimerois!... mais il vient de me le répéter encore, il en mourra de chagrin. (*A Christine.*) Ah! ma bonne, est-il permis de surprendre ainsi?

CHRISTINE.

Et tu crois pouvoir gémir, soupirer, rêver sans que j'en sois de moitié.... Ah! cela n'est pas bien.

AGATHE.

Ma chere bonne! j'éprouve de cruelles contrariétés!

CHRISTINE.

Tiens, mon enfant; dis-moi tout de suite, l'aimes-tu?... On fait cela. Si tu te connois quelque penchant pour lui, il faut laisser aller ton cœur... En vérité, c'est un bien galant homme que Mon-

ſieur de Fondmaire. Doux, honnête, libéral; ce dernier point eſt à remarquer dans un mari; car il eſt le plus intéreſſant. Tu auras les plus belles dentelles, les plus beaux diamans du monde, & des bijoux de toute façon.... Oh! quelle joie pour mon cœur de te voir ſi bien pourvue!.. va, crois-moi; c'eſt une ſi belle choſe que le mariage, quand on ſe convient de bonne foi.

AGATHE.

Ce mariage m'allarme, & je ne ſaurois en dire la raiſon... A mon âge former un lien auſſi ſérieux... je me trouble ſeulement d'y penſer.

CHRISTINE.

Tôt ou tard il faudra bien cependant s'apprivoiſer avec un époux. Lui ou un autre, ma chere fille, c'eſt tout égal.... quand on a douze ans, on cauſe, on rit, on badine du mariage; tout en deviſant l'heure ſonne d'aller à l'égliſe.... On eſt émue, épouvantée, tremblante.... le pere vient, vous donne la main, il n'y a plus à reculer... Tant pis pour celle qui n'eſt pas décidée. Le tems paſſe, s'écoule; & s'il eſt une heure dans la vie pour un bon mariage, qui l'échappe ne le retrouve plus. (*Silence d'Agathe.*) Sachez de moi qu'il ne faut pas trop éprouver un amant; car on n'en feroit jamais un mari... Monſieur de Fondmaire vous aime bien; & vous, ma chere Agathe, vous l'aimerez à coup ſûr.... Il eſt riche, & vous êtes un très-bon parti; il n'y aura jamais de diſcorde à la maiſon.... Va, il n'y a point d'âge qui tienne. Pour peu que tu aies de l'attache-

ment pour lui, ne le refuſe pas... trop de réflexion gâte ſouvent tout ce que l'on doit faire.

AGATHE, *ſortant d'une profonde rêverie.*

Tout m'attache près de lui, & cependant je ne peux pas avouer que je l'aime, comme il me ſemble que l'on doit aimer l'homme dont on veut faire ſon époux... Je ſouffrirois beaucoup de le ſavoir malheureux; mais, s'il faut le dire, je l'épouſerois moins pour moi que pour lui; & ce qui pourroit encore me déterminer en ſa faveur, c'eſt la préférence que mon pere lui accorde. C'eſt aujourd'hui ſon unique ſociété; il ne ſe plaît bien qu'avec lui. J'aurois à craindre qu'un homme plus jeune ne ſe trouvât trop loin de ſon âge ou de ſon caractere.. Voilà comme je penche vers lui, ma bonne; & avec tout cela il m'eſt impoſſible de me réſoudre.

CHRISTINE.

Vous le devez, ma fille; vous l'avez promis: trahirez-vous l'attente d'un pere?...

AGATHE.

Ah! ſi j'avois ma mere, ſi je l'avois.... je n'ai jamais ſenti ſi vivement ſa perte que dans cet inſtant... Il m'eſt bien douloureux de me dire ſans ceſſe: je n'ai perſonne autour de moi avec qui je puiſſe bien conſulter.... (*Avec une triſteſſe abandonnee.*) Ma bonne; non, je ne me marierai point; & puiſque mon pere n'a plus que moi dans le monde, il eſt de mon devoir de m'attacher uniquement à lui.... c'eſt le meilleur des peres, vous le ſavez.... le voici.... ah! pourrai-je lui cacher mon trouble....

SCENE II.

DE CLUMAR, AGATHE, CHRISTINE.

DE CLUMAR.

AGATHE!... ma fille! qu'as-tu? (*A Christine.*) Laissez-nous un moment. (*Christine sort.*) Eh bien! ma chere enfant, parlons ensemble à cœur ouvert.... Tu sais qu'en tout je n'agis que pour ton bonheur.

AGATHE, *baisant les mains de son pere.*

Ah! s'il est ainsi; permettez que jamais je ne me sépare de vous... accordez-moi cette grace.

DE CLUMAR, *d'un ton sérieux.*

Ma fille! il faut avoir un but dans la carriere de cette vie. Il ne s'agit point de la consumer en plaintes, mais de la remplir, comme on le doit.

AGATHE.

Ordonnez donc, mon pere.. vos vues secrettes auroient-elles pour but cette union projettée?

DE CLUMAR.

Il n'est point vain, point orgueilleux. Il a le caractere honnête; je ne sais qui te rendroit plus heureuse: mêmes goûts, mêmes sentimens, mêmes penchans. Il est fort éloigné des méprisables mœurs qui sont en vogue. Quels hommes que ceux d'aujourd'hui, ma fille! quelle race dégénerée! Fondmaire n'a point les vices du siecle. Il a de la bonté, de la

douceur, un esprit solide, orné... la physionomie noble, ouverte, un peu sérieuse, si tu veux... il me conviendroit.

AGATHE.

Mais pourquoi presser des nœuds qui, pour être retardés, ne s'accompliroient pas moins?

DE CLUMAR.

La modeste simplicité de tes mœurs te cache des dangers dont je frémis pour toi.... Si je mourois, (& à mon âge la mort à chaque heure peut me surprendre) sans appui, sans protecteur, sans connoissance du perfide cœur de l'homme, tu serois exposée à l'audace, aux entreprises téméraires d'un sexe hardi à tendre des pieges à l'innocence. Ma fille, l'innocence même a succombé.... non, avant que ta main ferme ma paupiere, je veux te voir sous la garde d'un époux. Je ne te le cacherai point: le désespoir saisiroit mon ame craintive, si je quittois la vie, avant de te savoir en sûreté. Donne, donne-moi cette satisfaction, afin que je m'endorme en paix dans la tombe.

AGATHE.

Si un pareil malheur venoit à me frapper (& le ciel, sensible à mes vœux, l'éloignera jusqu'au terme le plus reculé) alors je trouverois, sans doute, un généreux appui dans l'amitié de mes parens.

DE CLUMAR.

Des parens!... J'ai été pauvre, ma fille; aucun d'eux ne m'a soulagé. Je les oblige aujourd'hui; aucun d'eux ne m'est sincerement attaché. Je leur fe-

rai du bien tant que je vivrai, & même après ma mort; mais je ne le déguiſe pas, je veux écarter de ma maiſon ces avides neveux qui, ne voyant que toi pour barriere à leurs vœux intéreſſés, dévorent de l'œil ma ſucceſſion, calculent mes revenus, comptent mes jours, & ſe flattent peut-être que l'incertitude de la vie laiſſera un champ libre à leur avarice, en ouvrant le cercueil ſous tes pas.

AGATHE.

Mon pere! vous croiriez....

DE CLUMAR.

Je ne ſuis point miſanthrope. Je n'aime point à déclamer contre les hommes; mais je les ai fréquentés, je les connois... Quoi qu'il en ſoit, ma fortune eſt à moi. Je veux qu'elle paſſe à toi ſeule, ainſi qu'à ton époux; mon gendre deviendra mon fils, & ne m'en ſera que plus cher. (*Lui prenant les mains avec bonté.*) Eh! dis-moi, en aimerois-tu un autre? Ou celui-là te déplaîroit-il? Tu ſais que l'on peut me tout dire . . . je ne veux point forcer ton choix, mais le décider.

AGATHE.

De tous ceux que j'ai vus, aucun ne m'a inſpiré plus d'eſtime; mais l'amour, puiſqu'il faut vous en faire l'aveu, n'eſt point entré dans mon cœur.

DE CLUMAR.

Une tendreſſe raiſonnée & tranquille eſt bien préférable à ce ſentiment aveugle qui dénature tous les objets, & qui finit bientôt lui-même par

s'éteindre. . Plus l'amour approche de l'amitié, plus il touche à ſa perfection. Te préſerve le ciel de ces agitations furieuſes que l'orgueil des hommes veut faire paſſer dans le ſein d'un ſexe timide pour mieux l'abandonner enſuite au déſeſpoir de s'être vu trompé. L'amour ſecoue le joug de la raiſon, & c'eſt-là ce qui le rend dangereux. Il a porté ſes ravages juſques dans la paiſible union de la tendreſſe conjugale. Celle-ci doit être plus douce qu'impétueuſe, plus ferme que paſſionnée, plus égale qu'excluſive; alors elle ne fera point ton tourment, elle ne t'arrachera point des ſoupirs douloureux. Je ſais de quel ſang tu es née. (*Dans l'abandon de l'ame.*) Je craindrois de te voir trop ſenſible, ma fille... ta malheureuſe mere... (*Il s'arrête ſubitement.*)

AGATHE, *avec vivacité.*

Eh bien!... ma mere!... Achevez.....

DE CLUMAR, *ſe remettant.*

Les chagrins que lui causerent mes longs voyages, abrégerent ſes triſtes jours... Si elle m'eût moins aimé.... Va, l'amitié eſt plus proche du bonheur que l'amour, & l'eſtime eſt le nœud le plus ſolide qui puiſſe enchaîner deux cœurs.

AGATHE.

Vous le voulez... je ne réſiſte plus; vous me verrez ſoumiſe; je me livre avec joie... prenez cette main, remettez-la lui: qu'il la tienne de vous.... que cette union, ordonnée par un pere, attire ſur moi les bénédictions du ciel.

(*Elle prend les mains de ſon pere, & les preſſe dans un ſilence touchant.*)

SCENE III.

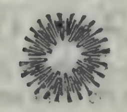
Les Acteurs précédens, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, une Dame eſt-là qui vient d'arriver, & qui demande Monſieur de Fondmaire.

DE CLUMAR.

Elle s'eſt trompée de logis; mais Monſieur de Fondmaire a encore des ouvriers: il n'eſt pas diſpoſé à recevoir ſon monde. (*A ſa fille.*) Ce ſera ſûrement une de ſes tantes; nous pouvons, je crois, agir ſans façon. (*Au Domeſtique.*) Allez avertir Monſieur de Fondmaire. Il doit être dans le petit bois, & faites entrer auparavant. (*A ſa fille.*) Je me ſuis informé de ſa famille; elle eſt très-diſtinguée.... Mais allons au-devant d'elle.



SCENE IV.

DE CLUMAR, AGATHE, NATALIE.

DE CLUMAR.

MADAME, nous avons fait avertir Monſieur de Fondmaire ; il ſera fâché de ne vous avoir pas reçu lui-même ; mais permettez que nous faſſions pour lui les honneurs.... il eſt garçon.

(On préſente des ſieges.)

NATALIE, *en grande coëffe rabattue, & d'un ton embarraſſé.*

Monſieur, je ſuis extrêmement ſenſible à toutes vos complaiſances.

DE CLUMAR.

Nos deux corps-de-logis n'en feront bientôt plus qu'un.... Vous voudrez bien, Madame, agir librement, comme à la campagne.

NATALIE.

Je vous rends mille graces, Monſieur... c'eſt-là Mademoiſelle votre fille?

DE CLUMAR.

Oui, Madame ; c'eſt ma fille.

NATALIE *ſe leve, & ſalue Agathe.*

On ne ſauroit être d'une phyſionomie plus intéreſſante.

AGATHE, *avec une complaisance caractérisée.*

Madame est peut-être une parente de Monsieur de Fondmaire?

NATALIE, *hésitant.*

Oui, Mademoiselle; il y a long-tems que nous nous connoissons.

AGATHE.

Il ne nous a pas prévenus d'une aussi agréable visite.

NATALIE, *avec un demi-soupir.*

Il ne m'attend pas, Mademoiselle...

DE CLUMAR.

C'est une surprise fort bonne que vous lui aurez ménagée.

(Un silence.)

AGATHE.

Madame seroit partie ce matin de Paris?

NATALIE.

Oui, Mademoiselle, de grand matin....

AGATHE.

Mais c'est bien aller; il y a quinze bonnes lieues.

NATALIE.

Je les ai trouvées d'une longueur mortelle.

(Monsieur de Fondmaire arrive & paroît troublé en appercevant Natalie. Monsieur de Clumar

s'apperçoit de quelque chose entre les deux personnages, & se leve.)

DE CLUMAR, *à de Fondmaire.*

Monsieur, vous êtes le maître ici.... vos ouvriers ne finissent point.... disposez de cet appartement, comme s'il étoit à vous... je vous salue.

(On se salue réciproquement.)

SCENE V.

DE FONDMAIRE, NATALIE.

DE FONDMAIRE, *après un intervalle.*

C'EST vous!

NATALIE, *avec douleur & tendresse, & & d'une voix altérée.*

Oui, c'est moi, Fondmaire; pourquoi faut-il que vous vous en étonniez!

DE FONDMAIRE.

Que voulez-vous de moi? Que demandez-vous encore après ce que je vous ai écrit?

NATALIE.

Ce que je demande!... je viens recevoir mon arrêt. On n'est jamais assuré de tout son malheur. J'aimois trop pour être toujours aimée.... ma seule présence vous est importune: qu'ai-je donc fait pour vous inspirer autant de haine?

DE FONDMAIRE.

Je ne vous hais point, Natalie ; je révere vos vertus.... vous me ferez toujours chere ; mais je vous l'ai déjà dit, le fort nous fépare.

NATALIE.

Le fort! . . . Eh! dis plutôt ton cœur! le tourment du mien eft de te favoir infidele, & de t'aimer encore.... vous craignez peut-être de ne me point voir affez malheureufe!

DE FONDMAIRE.

Je le fuis autant que vous ; je me reproche vos douleurs; vous ne les méritiez pas, je le fais.

NATALIE.

Voilà une juftice bien tardive que vous me rendez; mais vous n'en demeurez pas moins injufte. Où eft le tems où toutes vos paroles m'affuroient de votre conftance, m'exprimoient un defir de me rendre heureufe!

DE FONDMAIRE.

Je fens combien je fuis coupable: je viole les fermens que j'avois faits de vivre éternellement avec vous. Je croyois ne devoir plus aimer; je ne me reconnois plus moi-même; je ne fuis ni traître, ni perfide... une force inconnue rompt, malgré moi, la chaîne qui nous lie.

NATALIE.

Il ne me refteroit plus d'efpoir!.. vous me devez une explication, Fondmaire... apprenez-moi tout l'excès de mon infortune.... dites : votre mariage eft-il certain?... Tu me vois calme; réponds....

DE FONDMAIRE, *d'une voix ménagée.*

Le repos de mes jours dépend de ſon prompt accompliſſement. . .

NATALIE, *avec un cri douloureux.*

Arrête, ſi tu ne veux pas me voir expirer.... Quoi! tu as promis de n'être plus à moi?

DE FONDMAIRE, *avec attendriſſement.*

Natalie!

NATALIE.

Aurois-tu quelque pitié d'un cœur que tu déchires?

DE FONDMAIRE.

Accuſe le deſtin: il a préparé cet événement; il m'a conduit ici; il m'a offert l'objet qui m'enchaîne; je ſuis entraîné & forcé de marcher dans le ſentier qui m'eſt ouvert.... oublie-moi.

NATALIE.

Moi, t'oublier!... efface-t-on des impreſſions ſi cheres, ſi profondes?... le crois-tu?... ah! tu ne me connois pas encore.... tu ne m'as donc jamais connue?

DE FONDMAIRE.

Vous pleurez, Natalie!... que ne puis-je ſécher vos larmes?

NATALIE.

Ah! laiſſez-les du moins couler, vous qui les cauſez, vous qui ne daignerez point les eſſuyer; mais ne vous trompez pas à mes pleurs: ce n'eſt

point l'orgueil humilié ou la jalousie qui les fait répandre; c'est la tendresse la plus vraie, la plus entiere, la plus abandonnée; c'est elle qui m'arrache ces cris de douleur; mais je les étoufferai, puisqu'ils vous blessent, & que votre injustice ose encore les condamner.

DE FONDMAIRE.

Je voudrois les finir, les payer de mon sang... je pourrois me déguiser, affecter le même amour, vous tromper par de feintes caresses; mais loin de moi cette basse dissimulation. Vous ne connoissez point toutes les peines que je ressens à vous faire souffrir: mais ce cœur si noble, si généreux, est-il incapable d'un grand effort?.. Il pourroit retrouver un avenir heureux, en se rendant maître de lui-même.

NATALIE.

Et tu m'imposes la nécessité de remporter cette cruelle victoire, & tu peux l'exiger! . . . si j'étois une de ces femmes qui ne savent aimer que foiblement, vous seriez peut-être fondé à dédaigner mes plaintes; mais j'en appelle en ce moment à vous-même; ce cœur que vous déchirez inhumainement, a-t-il jamais respiré pour un autre que pour vous?.. rien a-t-il pu y établir le moindre partage?.. Allez, tout cher que vous m'êtes, je cesserois de vous estimer, si je pouvois vous croire exempt de remords....

DE FONDMAIRE, *vivement.*

Tu l'as dit... les plus violens me déchirent...

NATALIE.

Et ils ne peuvent rien ſur ton ame! fais donc, cruel, fais donc autant d'efforts pour bannir de ton cœur ma rivale, que tu en fais pour que je me réſigne à ma triſte deſtinée... mais tu t'abuſes... je ne renonce pas aux droits que j'ai ſur toi, je n'y renoncerai jamais... Voilà ce qui m'a conduite ici... J'ai ſuivi la route que Verberie a priſe, & fiere du ſentiment qui me domine, je ſuis venue te chercher. Le véritable amour ennoblit la tendreſſe... le lien qui nous unit n'eſt pas moins ſacré que celui que tu veux former. Il faut que l'un ſoit briſé par la mort, pour que l'autre ne ſoit pas criminel; c'eſt à l'honnête-homme que je me ſuis donnée, je n'ai pas cru qu'il eût beſoin d'écrit pour tenir ce que ſon cœur a promis. Sa foi m'appartient, elle me fut engagée, elle m'eſt dûe, je la réclame. Le temple auroit retenti de tes ſermens publics, que le même déſeſpoir me déchireroit l'ame, ſi tu ne m'aimois plus.

DE FONDMAIRE.

Que parles-tu de ces loix impuiſſantes que nous avons dédaignées, & qui, malgré leur ſolemnité, n'en impoſent point à la tyrannie de nos penchans?

NATALIE.

Eh! Fondmaire! je l'apperçois trop tard. C'étoit à moi de les reſpecter ces loix... j'en ſuis punie, rigoureuſement punie... les loix ont des motifs inconnus à l'imprudence... il eſt vrai que j'ai chéri cette liberté qui rendoit notre union volontaire; pour ne vous offrir qu'amour & tendreſſe, j'ai

déguisé mes chagrins & mes remords ; mais quel jour affreux descend aujourd'hui dans l'abîme où je suis plongée !.. je reste seule ; c'est un désert qui s'ouvre devant moi ; l'opprobre m'y attend ; &, dans cet abandon universel, je ne sens vivement que le regret d'avoir perdu ton cœur.

DE FONDMAIRE.

Vous demeurerez mon amie ; je vous promets ce que je puis vous offrir, une éternelle & sincere amitié.

NATALIE.

De l'amitié !.. ah ! quel mot, quel mot ! quand tu n'as plus d'amour... Va ; tout est fini pour moi. Les malédictions d'un pere se sont élevées contre une fille criminelle, du sein d'un autre univers ; j'ai donné la mort à ma mere... j'en porte aujourd'hui la peine ; elle est juste : mais ces coups, ingrat ! devoient-ils partir de vous ?

DE FONDMAIRE, *lui prenant la main.*

Ah ! tout mon desir est de te voir heureuse...

NATALIE.

Qu'oses-tu dire ? qui ?.. heureuse ! moi ?

DE FONDMAIRE.

Oui, tu peux l'être encore ; le calme, si tu le veux courageusement, le calme peut renaître après l'orage des passions...

NATALIE.

Oui, d'une passion vulgaire ; mais la mienne, Fondmaire, la mienne ! (*Avec ame.*) Tu as juré sur

cette

cette main que tu presses, de ne jamais recevoir celle d'une autre... où sont tes promesses?..

DE FONDMAIRE, *détachant ses mains.*

Natalie! je me déteste moi-même...

NATALIE.

Barbare!.. va; je remercie le ciel qui m'a ravi ma fille; je la pleurois! c'est une grace qu'il m'a faite. Heureuse qu'elle est de reposer dans le silence du tombeau! si elle vivoit, que deviendroit-elle aujourd'hui? Hélas! elle partageroit mes douleurs, mon ignominie, & le desespoir où je suis.

DE FONDMAIRE.

La liberté, l'aisance & l'attachement le plus vrai, voilà les seuls biens qu'il est en mon pouvoir de vous conserver ... Disposez de tout ce que je possede; imposez-moi des loix; je jure à vos pieds de remplir tous vos vœux.

NATALIE.

C'est donc là le dernier coup que tu me gardois! (*Avec une dignité tranquille.*). Mais vous m'y faites songer. (*Elle tire un porte-feuille, qu'elle jette sur une table.*) Tenez, voilà les effets que vous m'avez envoyés; je vous les restitue. Tant que vous m'avez regardé comme votre épouse, je n'ai point rougi d'accepter vos dons; aujourd'hui que vous ne voulez plus rien être pour moi, je les rejette tous... Ah, Fondmaire! en n'aimant plus, vous avez perdu le droit des bienfaits.

DE FONDMAIRE.

Si je ne craignois de vous offenser, la moitié de

ma fortune feroit mife à la place de cette fomme qui doit vous appartenir... je n'ai fait que partager.

NATALIE.

À quel titre voudriez-vous!.. vous êtes peu généreux, Fondmaire: une infortunée a befoin d'être ménagée, vous n'avez point craint de la faire rougir.

DE FONDMAIRE.

Vous n'avez point à rougir, Natalie... je vous ai enlevée à vos parens, à votre fortune; pourquoi refufer ce que je ne puis garder fans injuftice? Si la conftance ne dépend pas de moi, du moins la plus fcrupuleufe équité dirigera la conduite de ma vie... eh! répondez; fi la fortune eût mis tout de votre côté, auriez-vous balancé de partager avec moi?

NATALIE.

Ceffe de vouloir lire dans un cœur que tu ne veux plus connoître... je le vois trop, j'ai tout perdu dans le tien; & cela n'eft que trop vrai, car nous ne pouvons plus nous entendre... laiffe-moi, je fubirai ma deftinée... allez, les biens déformais me deviennent inutiles... vous avez tout détruit, ma fanté, mon repos, mon bonheur... le chagrin va confumer le refte... bientôt vous n'aurez plus d'obftacles... vous ferez libre.

DE FONDMAIRE, *effrayé.*

Vous auriez le deffein de mourir?

NATALIE.

Je ne hâterai point ma mort. Je fuis déja trop coupable, fans attirer de nouveau fur moi la colere

céleste, mais quand cette mort désirée viendra me soulager, je la recevrai comme la grace la plus précieuse?

DE FONDMAIRE.

Quoi! tu ne peux consentir à vivre mon amie?

NATALIE, *détournant la tête.*

Tu me donnes la mort, en me pressant de vivre...

DE FONDMAIRE.

Le tems te rendra le calme que je te souhaite, le tems adoucira des regrets que je ne mérite plus: il est en vous de retrouver la paix, le repos; & mon souvenir, qui s'effacera, par degrés, de votre idée....

NATALIE, *d'une voix étouffée.*

Jamais, jamais....

DE FONDMAIRE.

Vous le croyez, Natalie: mais, bientôt rendue à vous-même, vous ne verrez plus que l'infidele que vous devez oublier; vous le jugerez plus à plaindre que coupable. Je n'ignore pas que je suis injuste; mais je le suis, emporté par un ascendant qui me subjugue & maîtrise ma volonté... Soyez l'arbitre de mon destin. Voyez tout l'effet d'une passion tyrannique... consentez à demeurer mon amie..... (*Dans un transport plus vif.*) Me faudroit-il donc payer du bonheur du reste de ma vie l'instant où j'ai été frappé de tes charmes...

NATALIE, *se cachant le visage & du ton du désespoir.*

Ah! qu'ai-je entendu.... ingrat!.. est-ce toi qui parles...

DE FONDMAIRE.

Pardonne-moi... ces mots me sont échappés... : ils ne sont pas sortis du fond de mon cœur ; rends-moi à moi même & condescends à ce que je desire : prouve-moi cet amour que tu m'as tant de fois vanté. Laisse-moi maître de disposer de ma main... il faut me le faire ce sacrifice... Je te le demande, noble & généreuse Natalie...

NATALIE, *tremblante & défaillante.*

Cruel!.. Pourquoi suis-je venue? & pour le revoir encore!.. ah!... (*Se levant avec effort de dessus son fauteuil.*) Laissez-moi vous fuir. (*Elle fait quelques pas mal assurés.*)

DE FONDMAIRE, *observant sa démarche.*

Natalie!.. comme vous changez! vos pas chancelent.... qu'avez-vous?...

NATALIE.

J'ai... que je me meurs. (*Elle tombe évanouie dans les bras de Fondmaire.*)

DE FONDMAIRE, *la soutenant & appellant.*

Ciel!.. Verberie! Verberie! Christine! du secours, du secours!.. qu'ai-je fait, malheureux?.. je lui ai porté le coup de la mort!.. (*Pendant ce tems, il la conduit sur un fauteuil.*)

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, VERBERIE, CHRISTINE.

VERBERIE, *entrant & se jettant à corps perdu aux genoux de Natalie.*

Ah, Dieu! est-il possible? ah! ma pauvre Maîtresse, ma chere Maîtresse! (*Se relevant, à Fondmaire.*) Je vous l'avois bien dit, Monsieur, que vous la feriez mourir. (*Il court à la porte.*) Holà! holà! quelqu'un! (*Il donne toutes les marques de la douleur & du désespoir.*)

CHRISTINE, *en entrant.*

Qu'y a-t-il?.. c'est cette Dame!..(*La délaçant*) O mon Dieu! elle est sans respiration... je crois qu'elle expire. (*Elle appelle des laquais, & lui fait respirer un flacon.*)

DE FONDMAIRE, *errant sur la Scene.*

Ah, ciel! que de remords affreux je me suis préparés!

(*Plusieurs laquais entrent.*)

CHRISTINE.

Il faut la transporter dans la chambre de Mademoiselle.... elle y sera beaucoup mieux... (*A un laquais.*) vous, courez vîte. (*Elle donne des ordres.*)

LE DOMESTIQUE.

J'y cours.

VERBERIE, *aux autres laquais.*

Mes chers amis, aidez-nous... il ne faut point la sortir de son fauteuil... prenez-le comme cela... non, de l'autre sens.... bien à présent... marchons, mes bons amis. (*On emporte Natalie dans son fauteuil.*)

DE FONDMAIRE, *la suivant.*

Mes pas sont tremblans... je ne sais où je suis, & la mort est aussi dans mon sein.

Fin du second Acte.



ACTE III.

La Scene représente la chambre d'Agathe. Natalie est dans un large fauteuil, garni de coussins. Devant elle est une petite table couverte d'une theyere & de plusieurs tasses & soucoupes.)

SCENE PREMIERE.

NATALIE, AGATHE.

(Natalie est plongée dans une profonde rêverie. Agathe avance doucement & verse, dans une tasse, du thé qu'une fille domestique vient d'apporter.)

AGATHE, *lui présentant la tasse.*

MADAME!.. eh bien!.. prenez...

NATALIE, *la regarde & soupire.*

Que vous me rendez confuse! Que vos soins empressés me touchent! (*Recevant la tasse des mains d'Agathe.*) Eh, Mademoiselle! pourquoi vouloir vous-même? La domestique ne suffit-elle pas?

AGATHE.

Souffrez que j'en agisse en amie, Madame; & mettez-vous tout à votre aise avec moi.

NATALIE.

Je ne vous incommoderai pas encore long-tems...

j'attends que le domestique arrive pour lui dire que l'on mette les chevaux.

AGATHE, *avec surprise.*

Que dites-vous, Madame?.. non, vous ne partirez point, que vous ne soyez parfaitement remise. Accordez-nous cette grace. C'est ici ma chambre. Il faut vous y regarder comme chez vous-même. Nous serons tous bien charmés, si vous en usez comme vous le devez faire dans l'état où vous êtes.

NATALIE.

Ah! je ne puis rester, Mademoiselle.:. je ne puis rester...

AGATHE.

Et pourquoi?

NATALIE, *la regardant.*

Que vous êtes aimable!.. Avec ces graces naïves, vous avez un bon cœur... vous êtes bien jeune... Que n'ai-je votre âge & vos attraits? Je les avois... je vois trop que je ne les ai plus!

AGATHE.

Y pensez-vous, Madame? Est-ce à votre âge que l'on regrette le mien? Allons, c'est-là un petit moment d'humeur contre vous-même, assez injuste... mais comment vous trouvez-vous?

NATALIE.

Beaucoup mieux, grace à vos bontés..: je me suis donc trouvée bien mal?

AGATHE.

Assez pour ne point vous exposer à nous quitter aussi promptement que vous paroissiez le desirer...

NATALIE, *en soupirant.*

Il le faut, Mademoiselle, il le faut... ma santé, ma vie ne m'intéresse gueres... je l'aurois perdue tout-à-l'heure sans la regretter.

AGATHE.

Madame! que m'apprenez-vous? Vous avez donc un grand chagrin?

NATALIE.

Oui, bien véritable... quand on est jeune comme vous, on ne croit qu'au bonheur... je me reprocherois de vous entretenir de mes peines... la paix est dans votre ame... heureux état!... jouissez-en longtems... je me le rappelle; je l'ai goûté comme vous dans la maison paternelle. Je ne connois le malheur que pour l'avoir abandonnée.

AGATHE.

Je vois, Madame, que vous avez le cœur oppressé d'un poids douloureux, & que vous voulez encore étouffer les apparences de vos peines. Je voudrois bien mériter assez votre confiance pour pouvoir les soulager. Je suis jeune, il est vrai: mais j'ai beaucoup de zele à me rendre utile. Rien ne me fait plus de chagrin que de voir souffrir, rien ne me feroit plus de plaisir que d'y porter consolation... De grace ne vous en allez pas; votre mélancolie m'inspire le plus tendre intérêt... peut-être aurai-je l'avantage de trouver en vous une

amie... Madame... Vous êtes de la connoiſſance de Monſieur de Fondmaire. A ce titre, j'ai quelque droit à votre confiance.

NATALIE.

Il aura le bonheur de vous conduire à l'autel. . . Vous avez reçu ſa demande favorablement?

AGATHE.

On doit lui donner en ce moment la réponſe qu'il eſpéroit... je n'avois aucune raiſon légitime pour le refuſer.

NATALIE.

Et vous l'aimez?

AGATHE, *d'un ton réſervé & lent.*

Cela devient aujourd'hui un devoir, Madame...

NATALIE, *détourne la tête & ſoupire.*

(AGATHE *continue vivement.*) Mais d'où vient ce ſoupir? Déſapprouveriez-vous cette union? Vous êtes peut-être malheureuſe pour avoir lié vos deſtins à ceux d'un époux. Il y a ſi peu de mariages heureux! Enfin, tremblez-vous pour moi? . . Vous le voyez, je ſuis jeune, timide, ſans expérience... Je n'ai encore rencontré aucune perſonne de mon ſexe avec laquelle je puiſſe bien conſulter. Privée d'une amie & n'ayant plus de mere...

NATALIE.

Quoi! vous l'avez déja perdue!

AGATHE.

Oui, Madame, & dès ma plus tendre enfance.

NATALIE.

Vous déplorez une perte que vous n'avez pas dû ſentir dans toute ſon amertume.

AGATHE.

Pardonnez-moi. Je la regrette vivement; je ſonge à elle chaque jour. Je l'appelle en ce moment ci plus que jamais... Hélas! ſi je la poſſédois, je lui ouvrirois mon cœur. Elle me conſeilleroit, elle me guideroit dans ce nouvel état que je redoute & auquel je ne me livre (je dois vous l'avouer) que par obéiſſance pour un pere.

NATALIE.

Par obéiſſance!

AGATHE.

Oui... je ſens que je n'aurai jamais, pour Monſieur de Fondmaire, le vrai ſentiment qu'il exigera ſans doute... Où trouverai-je une amie qui m'aime aſſez pour oſer me décider? (*Avec ſentiment.*) eh! ſoyez-la cette amie.

NATALIE.

Volontiers, trop aimable enfant... Déjà j'entre dans tous vos ſentimens... vous me rappellez que je pourrois avoir une fille de votre âge, qui vous resſembleroit peut-être... vous m'intéreſſez comme elle... Ma fille!.. permettez-moi pour un moment l'illuſion d'un titre auſſi doux... je m'imaginerai que je ſuis votre mere, & ce que je vous dirai, ſortira du fond de mon cœur... Oui, vous méritez le choix de Fondmaire; en vous voyant, on approuve ſon amour, & la rivale qu'il vous ſacrifie ne doit

que s'humilier & ſe taire .... Je ne puis vous rien dire qui doive vous empêcher de l'épouſer...

AGATHE.

Ah! je prévoyois bien que vous alliez auſſi être pour lui....

NATALIE.

Ma chere enfant, vous avez tout ce qu'il faut pour rendre un époux idolâtre. Vous ſerez heureuſe avec Fondmaire. Il vous adore, & ce ne ſera point près de vous qu'il connoîtra l'inconſtance. Vous êtes d'un âge à être longtems aimée, & quand il aime il eſt rempli de délicateſſe. Son ame eſt grande, ſenſible, honnête. Son caractere eſt égal. Quoique réfléchi, il eſt loin d'avoir l'humeur ſombre qu'on lui attribue; quelquefois vous le trouverez un peu trop attaché à ſes idées. C'eſt alors qu'il ne faut point le contredire. Un ſeul mot de raiſon, placé à propos, le ramene & c'eſt lui toujours qui revient le premier, & qui plaiſante ſur le défaut où il vient de tomber... Au reſte, ami zélé & ſûr, attentif à toutes ſortes d'égards, il fait tout prévenir & ne laiſſe gueres à deſirer.

AGATHE.

Mais, Madame, d'où pouvez-vous ſi bien le connoître?

(*Natalie demeure interdite & rougit.*)

(*Silence de Natalie.*)

Ah! rompez-le ce ſilence... parlez, Madame... ouvrez-vous à moi... ſoyez bien aſſurée que Fond-

maire n'aura jamais ma main, s'il ne l'obtient déſormais de votre aveu.

NATALIE.

Je me ſuis trahie... ou plutôt, pleine de ſon trouble, mon ame n'a pu ſe contraindre... eh bien! vous ſaurez tout. Il vaut mieux que vous ſoyez inſtruite par moi: dans un lien ſi étroit, il ne ſauroit y avoir de réſerve entre deux époux qui s'aiment; vous en ſouffririez trop l'un & l'autre; lui, de ſon côté, n'oſeroit vous avouer un reſte d'inquiétude; & vous, vous gémiriez en ſecret d'en ignorer la cauſe; je dois vous confier. (*Elle s'arrête.*)

AGATHE, *avec le plus grand intérêt.*

Continuez, Madame, continuez.

NATALIE.

L'éloge que vous venez d'entendre ne ſauroit vous être ſuſpect, car il eſt ſorti de la bouche de votre rivale.

AGATHE.

Vous, ma rivale!

NATALIE.

Oui, votre rivale, & qui ne peut vous haïr... C'eſt vous, cruelle enfant! c'eſt vous qui cauſez toutes mes douleurs, qui faites couler mes larmes: (*Elle ſe cache le viſage.*) vous avez vu mon front rougir: vous m'avez entendu....

AGATHE.

Que me révélez-vous, Madame!

NATALIE.

Ce que je vous cacherois en vain... hélas! tout m'accuse: & je n'ai point appris à me déguiser... plaignez-moi & ne me méprisez pas. Voyez ma triste & déplorable situation; elle sollicite votre pitié. J'étois, comme vous, jeune, naïve, confiante; je fus foible & devins criminelle. L'amour m'aveugla jusqu'à me faire regarder comme superflues ces loix solemnelles qui épurent la tendresse; j'ai porté faussement le nom de son épouse; & que me reste-t-il aujourd'hui? la honte; elle m'accable: & vous, dont la sagesse a gouverné les jours paisibles, c'est avec justice que vous allez recevoir le titre qui ne m'étoit pas dû.

AGATHE.

Que viens-je d'entendre?.. Se peut-il?.. Vous avez bien raison, Madame, de vous dire infortunée; car il n'est point de perte au-dessus de celle de l'honneur.

NATALIE.

J'aime vos paroles, lors même qu'elles me condamnent. Je n'excuserai point à vos yeux ma conduite. Une ame pure comme la vôtre en doit être révoltée: mais, si vous avez appris à distinguer l'erreur du crime, ménagez un cœur suffisamment tourmenté de ses remords...

AGATHE.

Il ne vous aime donc plus, Madame, puisqu'il songe à vous abandonner pour moi?

NATALIE.

L'amour illégitime (& c'est son premier châtiment)

entraîne après lui l'inconſtance. C'eſt un cœur ſans tache & pur, comme le vôtre, qui doit rendre éternelle la tendreſſe qu'il inſpire.

AGATHE.

Je renonce à la ſienne, Madame... je ne lui donnerai point ma main pour anéantir l'eſpoir qui vous reſte... je ne ſerai point ſon épouſe, quand il doit la trouver en vous.

NATALIE.

Loin de vous une pareille réſolution, ma fille; je vous en conjure, au nom de l'amitié. Je n'en ſerois pas moins infortunée & vous le feriez expirer de chagrin... J'ai perdu ſon cœur, & je vois qu'il ne pourra jamais vivre heureux ſans vous. Qu'il le ſoit; puiſqu'il faut lui faire ce dernier ſacrifice, je l'accomplis, & j'oſe le dire avec moins de douleur, en voyant celle qui me l'enleve. Votre généroſité ſeroit ſtérile... je n'ai plus d'eſpoir. Le coup fatal m'eſt porté, depuis longtems, (*Mettant la main ſur ſon cœur.*) la mort eſt-là... Vivez heureuſe, & daignez l'aimer.

AGATHE.

Quoi! c'eſt vous qui m'invitez à cette union!..

NATALIE.

Oui, je le dois. Je fais plus, je le veux & ne demande qu'une grace... c'eſt que ma mémoire ne ſoit pas flétrie dans la vôtre, & que vous ne confondiez pas ma faute, toute grande qu'elle eſt, avec ces foibleſſes honteuſes qui dégradent. Oui, chere enfant, ma faute mérite ces larmes que la pitié vous

fait répandre. Si Fondmaire en mêle une ſeule aux vôtres, quand il daignera ſonger à moi, je mourrai conſolée.

AGATHE.

Non; croyez que je renoncerois à l'amant le plus cher, ſi cette union attaquoit le repos de votre vie. . .

NATALIE.

Il n'eſt plus pour moi de repos . . . accompliſſez la volonté d'un pere; je vous tranſmets tous mes droits: je ſuis la victime dévouée, il n'en faut point d'autre.... .

SCENE II.

Les Acteurs précédens, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR de Fondmaire demande s'il peut parler à Madame.

AGATHE, *prenant la parole.*

Oui; dites qu'il peut venir. (*Le Domeſtique ſort.*) Je vous laiſſe ſeule avec lui, Madame . . . efforcez-vous de regagner ſon cœur. Moi, je vais l'éloigner pour jamais.

NATALIE.

Il ſera votre époux, ma fille. Puiſque c'eſt lui que vous aviez choiſi, il doit l'être; je l'exige, & le plus

plus respectable des peres ne sera point trompé dans sa plus chere attente.

AGATHE.

Mon pere!.. Quoi! vous agissez contre vous-même!.. Ne l'aimez vous plus?..

NATALIE.

Ne plus l'aimer!.. ah! je le chéris, tout ingrat qu'il est... mais lui, il a changé pour moi, & je suis loin de vouloir le tyranniser: qu'il soit à l'objet fait pour le charmer; qu'il m'oublie & qu'il soit à vous. Je respecterai sa nouvelle tendresse, surtout en la voyant si bien placée...

AGATHE, *avec noblesse.*

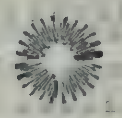
Epouse de Fondmaire, reprenez vos droits... il vous est permis d'espérer...

NATALIE.

Non, je n'espere plus rien; je veux votre bonheur mutuel, & voilà la consolation qui me reste.

AGATHE.

Je saurai vous réunir... adieu, Madame.



SCENE III.

NATALIE, *seule.*

QUEL charme m'environnoit en sa présence! ce n'étoit plus ma rivale: s'il ne l'eût pas vue, je serois sans doute encore la plus heureuse des femmes... mais mon infortune est la juste punition qui m'attendoit. A quoi sert la plainte? Vains gémissemens, inutiles soupirs!.. Mon arrêt m'est dicté; il faut le subir avec plus de courage & ne point troubler les destins d'une fille jeune & vertueuse, à qui le bonheur sourit. N'ajoutons point à mes fautes, en apportant ici des prétextes de discorde... Dieu me donnera la force... Je ne veux plus que lui dire adieu, & fuir.

SCENE IV.

NATALIE, VERBERIE.

NATALIE.

LES chevaux sont-ils prêts?

VERBERIE.

Quoi! Madame... vous voulez...

NATALIE.

Oui, mon pauvre Verberie... il le faut...

VERBERIE.

Ah! restez... peut-être... (*Il s'arrête & la regarde avec douleur.*)

NATALIE.

Tout est dit... & je dois m'éloigner...

VERBERIE.

Quoi! rien ne le touche!..

NATALIE.

Rien; va, te dis-je, hâte-toi; ce n'est pas là que je veux mourir.

VERBERIE.

Ah! qui l'eût dit, qu'il deviendroit un jour insensible à ce point?

NATALIE.

Ne prolonge plus mon supplice & reviens.

(*En sortant, Verberie rencontre de Fondmaire, & il l'évite comme un homme dont la vue lui fait peine.*)

SCENE V.

NATALIE, DE FONDMAIRE, VERBERIE.

DE FONDMAIRE, *d'un ton pénétré.*

COMMENT vous trouvez-vous?

NATALIE.

Mieux.

DE FONDMAIRE.

Vous me raſſurez... Je craindrai d'émouvoir déſormais votre ſenſibilité.

NATALIE.

Elle a manqué de terminer ma vie; mais le danger eſt paſſé, & vous n'aurez plus de telles allarmes.

DE FONDMAIRE.

J'ai beaucoup ſouffert, & j'aurai à ſouffrir davantage, ſi vous ne recouvrez point le calme accoutumé de vos ſens, & ſi vous ne conſentez à ne point exhaler ici vos plaintes...

NATALIE.

Je vous entends... ne craignez rien: je l'ai vue...

DE FONDMAIRE.

Eh bien?

NATALIE.

Elle eſt digne de tout l'amour que vous lui portez... il fut un tems où j'ai pu me flatter de lui reſſembler.

DE FONDMAIRE.

Ah! ſi dans ce moment l'on fût venu vous arracher à moi...

NATALIE.

Achevez... vous vous arrêtez!..

DE FONDMAIRE.

Jugez du déſeſpoir où je ferois tombé... & s'il eſt vrai que vous m'ayez entendu...

NATALIE.

Oui, Fondmaire, je vous ai entendu; & je devine ce que vous osez attendre . . . le concevroit-on après... Mais vous voilà tel que vous êtes... connoissez-moi... Je vivrai pour gémir sans cesse, plutôt que de traverser un seul instant votre bonheur... vous le cherchez dans son cœur; eh bien!... je me sens assez de résolution pour partir à l'instant même... J'ai interrompu des momens qui ne m'étoient pas destinés. Pardonnez... une absence éternelle va réparer...

DE FONDMAIRE.

Ce n'est pas ainsi, Natalie, que vous parviendrez à me tranquilliser. J'apperçois dans cette douleur froide un désespoir que je redoute, & ce n'est pas là le sentiment que je veux laisser en vous. Pensez-vous que vos jours me soient devenus indifférens? Ce calme apparent m'effraye davantage... je veux vous voir telle que vous étiez avant nos adieux... vous avez résolu peut-être... dites, cruelle! que méditez-vous en vous-même?...

NATALIE.

Rassurez-vous... je suis vraie, & vous m'accordez du moins cette qualité. Je n'attenterai point à mes jours. Jamais je n'aurai recours à ce courage impie... je vivrai, je me ferai cet effort... c'est peu... apprenez que je m'intéresse à ma rivale...

DE FONDMAIRE.

Qu'entends-je? seroit-il possible?

NATALIE.

Appliquez-vous déformais à faire fon bonheur, & partagez le fien... Soyez pere plus heureux...

DE FONDMAIRE.

Ah! je n'oublie point que je l'ai été...

NATALIE.

C'eft un bien foible fouvenir, Fondmaire... mais plus de reproches... vous me voyez affez tranquille, & je compte l'être... Tout eft fini. Je vais dans un cloître enfermer mes foupirs, & y chercher les fecours d'une religion qui recevra mes larmes & mon repentir. C'eft elle qui confole, quand tout nous abandonne; c'eft elle qui daignera recueillir une infortunée dans fon fein, & veiller à l'anéantiffement de fes douleurs.

DE FONDMAIRE.

Natalie! vous n'êtes ni fauffe ni artificieufe. La fincérité fut toujours la vertu diftinctive qui caractérifa votre belle ame. Répondez-moi. Cette réfolution fubite...

NATALIE.

Eft auffi ferme que fincere... Tantôt j'étois plaintive & défefpérée; je ne fuis plus que malheureufe & réfignée... Puifque l'amour vous arrache à moi malgré vous, il faut de mon côté que je m'arrache à moi-même. Je m'environnerai de ces barrieres redoutables & facrées, où peut-être, après plufieurs combats, la bonté du ciel fera defcendre fur moi cette paix de l'ame que nuit & jour vainement j'implore.

DE FONDMAIRE.

Mais pourquoi vous ensévélir dans un tombeau ? Pourquoi refuser les avantages qu'offre la liberté dont vous pouvez jouir? Croyez que le silence du cloître vous deviendra plus importun que le tumulte du monde.

NATALIE.

J'ai besoin de ce silence, Fondmaire; je veux y emporter une image, & la nourrir avec soin dans le fond de mon cœur. Elle m'occupera longtems; je vivrai avec elle seule alors, & cet amour qui ne sera plus pour mon cœur qu'un sentiment unique, ne s'éteindra qu'à l'instant où tout s'anéantira pour moi.

DE FONDMAIRE.

Natalie!.. que je suis cruel envers toi!.. que je voudrois!.. C'est moi qui te réduis à cette fatale extrêmité... Ah! par pitié pour moi, efforce-toi du moins d'en adoucir l'horreur.

NATALIE.

Promets-moi d'être heureux, & je m'accoutumerai à ce nouvel état... Qui peut m'effrayer? . . Loin de toi le séjour le plus brillant me seroit toujours un désert.

DE FONDMAIRE.

Ah! je le vois; ton ame est bien au-dessus de la mienne...

NATALIE.

Mon amour, il est vrai, est d'une nature bien différente du tien... j'ai su me rendre justice, ain-

ſi qu'à ma rivale ; elle eſt jeune, aimable, touchante : ſa candeur, ſa beauté... Eſt-ce à moi de troubler ſes jours fortunés ? Non, mon cœur me le défend.

DE FONDMAIRE.

Et c'eſt ta bouche qui prononce ſes louanges !.. & tu me fais un tel ſacrifice !...

NATALIE.

Tu l'exiges, & je veux qu'il ſerve à te prouver que dans toi c'eſt toi que j'aime.... (*Elle ſe leve.*) Adieu.... Il me faut profiter de ces inſtans où s'éleve mon ame... J'ai beſoin de fuir... j'en aurai la force....

DE FONDMAIRE.

Où vas-tu ?

NATALIE.

Je te l'ai dit.

DE FONDMAIRE.

Non ; je n'y conſentirai point... ce ſéjour eſt loin de te convenir... reſte dans le monde, jouis de ta fortune, & reprends ces effets qui ſont à toi.

(*Il lui préſente le porte-feuille.*)

NATALIE.

Je les refuſe ; ils ne m'appartiennent point, ils ſont à l'héritier légitime. Ce que j'ai me ſuffit pour être reçue dans le premier cloître. Je n'ai pu conſerver ta tendreſſe ; le reſte m'intéreſſe trop peu pour y ſonger... Ah, cruel ! qu'exiges-tu encore de moi ? Voudrois-tu que j'allaſſe porter dans le monde un

front abattu, consterné... tant que tes regards m'ont protégée, j'ai marché par-tout avec une assurance modeste... Aujourd'hui je ne rencontrerois point d'épouse qui ne me fît baisser les yeux. Qui? moi, je reverrois seule les lieux où tu m'accompagnois. .. Laisse-moi; il est tems de m'arracher à tout ce qui m'environne...

(Ici l'on voit paroître Verberie dans le fond du Théâtre, qui entre, toujours bien triste. Il est botté, & tient un fouet.)

Verberie me conduira. Je veux m'échapper d'ici sans être apperçue... Je n'ai plus rien à regretter après la perte de ton cœur... Commence ta nouvelle carriere; la mienne est remplie.

DE FONDMAIRE.

Tu vas passer le reste de tes jours dans les ennuis solitaires de la retraite; & là, songeant à l'auteur de tes maux, tu parviendras, sans doute, à le détester.

NATALIE.

Tu le connois bien peu, si tu penses que ce cœur puisse cesser un instant de t'aimer. Il souffre; mais il t'excuse: il ne se rappellera de toi que les jours fortunés qui, hélas! ont pu finir. Peut-être ai-je aidé moi-même à renverser mon bonheur. Abandonnée avec trop de confiance à un amour que je croyois inaltérable, je t'aurai fatigué du sentiment profond de ma tendresse.. J'aurai trop exigé de ton amour sans que je me sois bien vue ni connue.

DE FONDMAIRE.

Tout en toi fut héroïsme & vertu... je n'ai rien

à te reprocher ; & cependant tu vas vivre malheureuse ! & par qui ? .. une paſſion inconnue me rend ingrat & barbare ! .. Si je n'ai plus pour toi ce même amour qu'autrefois, un nouveau ſentiment, non moins tendre, en a pris la place ... tu es & tu ſeras toujours ma véritable amie ... Il ne me ſera même pas permis de vivre tranquille, ſi tu ne l'es toi-même... Oui, ſi tu devois toujours gémir dans les larmes, je briſerois plutôt le lien que je dois former.

NATALIE,

Tu oublies qu'il importe à ta félicité, qu'il eſt réſolu ; que tu l'aimes comme tu m'as jadis aimée, dis-tu ? ... Allons : ſi j'ajoutois un mot encore, je ne pourrois te quitter qu'en perdant la vie ... Tout eſt-il prêt, Verberie ?

VERBERIE, *en ſanglottant.*

Oui, Madame...

NATALIE, *après avoir fait deux pas.*

Soutiens mes pas.

(Verberie la ſoutient. Fondmaire la ſuit des yeux en ſilence ; & va à elle comme pour l'embraſſer. Elle ſe détourne.)

DE FONDMAIRE.

Quoi ! tu te dérobes à mes embraſſemens !

NATALIE.

Arrête... Si ta main touchoit la mienne, je reprendrois toute ma foibleſſe, je le ſens... un frémiſſement ſecret... Adieu, Fondmaire ... j'accomplis le ſacrifice impoſé ; je vous rends vos ſermens...

je n'ai jamais desiré que votre repos. Fidelle à mes plus chers sentimens, je vais demander au ciel, non de vous oublier, (ceci est hors de mon pouvoir) mais de supporter la vie par l'idée consolante que la vôtre sera heureuse... Loin du seul homme dont j'ai ambitionné la tendresse, que j'ai chéri dans tous les instans, la seule grace que j'implore, en me séparant de lui, c'est qu'il daigne dans les intervalles que lui laissera l'ivresse de son nouvel amour, c'est qu'il daigne, dis-je, se souvenir qu'il fut un cœur capable du plus douloureux, du plus sublime effort; & qu'il se dise quelquefois... je lui dois mon bonheur, & elle m'a sacrifié le sien... Adieu..

(*Elle s'en va.*)

DE FONDMAIRE, *d'un ton animé & ferme.*

Demeure.

NATALIE, *se retournant.*

Qui? moi!

DE FONDMAIRE.

Demeure, te dis-je... (*Avec transport.*) Chere épouse!...

NATALIE, *étonné.*

Quel nom prononces-tu?

DE FONDMAIRE.

Oui, tu l'es... tu l'emportes... tu es ma femme... ce titre sacré n'appartient & n'est dû qu'à toi...

NATALIE, *émue, troublée.*

Est-ce un songe?.. Suis-je faite pour le bonheur?

DE FONDMAIRE, *avec paſſion.*

Il n'en ſera plus pour moi qu'à tes genoux . . . ouvre-moi tes bras; que je m'y précipite pour n'être plus qu'à toi.

NATALIE, *d'une voix étouffée par la ſurpriſe & la joie.*

Cher époux! eſt-il vrai?

VERBERIE, *dans un tranſport rapide, tombant aux genoux de ſon maître.*

Mon cher maître! ah! je vous rends mille graces. (*Lui prenant & lui baiſant la main.*) Souffrez, ſouffrez que j'arroſe votre main de ces larmes d'allégreſſe.... Vous êtes tel que je vous ai toujours connu, le meilleur & le plus juſte des hommes....

DE FONDMAIRE, *ne détachant qu'une main.*

Leve-toi, mon cher Verberie, leve-toi, & conſerve-nous toujours le même zele... (*A Natalie.*) Pardonne, Natalie, pardonne... j'allois devenir le plus parjure des hommes... & comment ai-je pu déchirer un cœur comme le tien?... Viens, que je répare mon crime; viens au pied des autels recevoir une promeſſe que des ſermens, trop long-tems négligés, rendront inviolable...

NATALIE.

Ah! garde-toi de te laiſſer enivrer d'un tranſport dont la chaleur va peut-être ſe diſſiper.

DE FONDMAIRE.

C'eſt devant Agathe elle-même que je veux te jurer une tendreſſe éternelle.

NATALIE.

Et l'amour que tu lui portes?

DE FONDMAIRE.

Sera immolé à tous les ſentimens que je te dois.

NATALIE.

Tu t'abuſes peut-être... bientôt les regrets....

DE FONDMAIRE.

Qu'oſes-tu dire?.. des regrets!.. Natalie, garde-toi de contredire le mouvement qui me ramene à toi... Je t'appartiens; ne laiſſe aucune autre s'emparer de l'époux que le ciel t'a deſtiné... ne reſtons plus dans le péril d'être ſéparés; qu'un prompt hymen nous enchaîne, & m'ôte le coupable pouvoir de l'infidélité.

NATALIE.

Ah! cher époux!.. (eſt-ce dans ce moment que je devois m'attendre à prononcer encore un nom ſi doux)... Qui te ramene à moi?.. Eſt-ce remords, tendreſſe, ou plutôt ne feroit-ce pas un reſte de pitié?

DE FONDMAIRE.

Amour, amitié, eſtime, tendreſſe, tout me rend à toi, tout réveille en mon ame des ſentimens qui ne s'éteindront plus. Va; je ſaurai te faire oublier mon inconſtance... chere Natalie, crois-moi... je n'ai pas moins ſouffert que toi... prends cette main, prends...

NATALIE.

Je la reçois avec tranſport; mais avant qu'elle daigne me conduire à l'autel, ſonge que je ne veux

point d'une promesse qui te rendroit infortuné. Sois maître de toi jusqu'à ce moment... tu ignores toi-même tout ce que pourroit faire sur toi un dernier regard... éprouve, avant, le véritable état de ton cœur. S'il reste fidele, alors je permettrai au mien de se livrer tout entier à sa joie.

DE FONDMAIRE, *avec passion.*

J'ai mérité une pareille défiance... mais, crois-moi, je l'arracherois ce cœur, s'il devenoit aussi lâche, aussi perfide, s'il pouvoit cesser un instant de te reconnoître pour l'ame la plus étonnante que le ciel ait formée.

NATALIE, *se jettant dans ses bras.*

Tu me rends tout, en me rendant ton estime... qu'elle m accompagne pour ma suprême félicité. (*Après un moment de silence énergique & touchant.*) Hélas! j'allois choisir un tombeau pour y mourir. Je renais à la vie, à l'amour, au bonheur...

VERBERIE, *à Fondmaire.*

Monsieur, je vous aimois bien; mais je vous idolâtre présentement... Non, ma fortune, celle de mes enfans, toutes les prospérités imaginables me toucheroient moins que cet heureux moment.

DE FONDMAIRE.

Ne fais point dételer les chevaux. Dans une heure je veux me rendre à Paris avec elle.

VERBERIE.

Ah! Monſieur, comme je vous menerai! nous irons ventre à terre. (*Natalie & Fondmaire s'éloignent en ſe parlant.*) (*Sur le bord du Théâtre.*) Que mon cœur eſt ſatisfait!.. Ah! ma femme, ma pauvre femme! comme tu vas pleurer de joie, en apprenant tout ceci!

(*Il fait claquer ſon fouet avec toutes les démonſtrations de la joie.*)

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGATHE. (*Elle erre ſur la ſcene avec inquiétude.*)

AFFERMIS-toi, mon cœur; prenons une réſolution courageuſe... révélons à un pere... Ah! je vais lui porter un coup ſenſible... il s'attend à ce mariage, il le veut, & ma parole eſt donnée... N'importe, il faut la dégager... Je ne pourrai jamais lui dire la vraie cauſe du refus; ce ſecret n'eſt pas le mien... il ne verra dans ma conduite que caprice, déſobéiſſance... je vois ſa douleur plus accablante que ſa colere ... je me ſens abattue par la crainte... je marche en tremblant, je friſſonne... Le voici... oh! que ne m'eſt-il permis de reculer ce redoutable inſtant!..

SCENE II.

DE CLUMAR, AGATHE.

DE CLUMAR.

TE voilà bien ſolitaire & toujours rêveuſe, depuis que nous avons parlé!.. Comment va cette Dame?.. eſt-elle entiérement remiſe?..

AGATHE.

AGATHE.

Oui, mon pere; elle dit ſe trouver aſſez bien pour reprendre la route de Paris. ..

DE CLUMAR.

Qui l'a donc fait ſe trouver ſi mal? ..

AGATHE, *embarraſſée.*

La voiture, ſans doute. . .

DE CLUMAR.

Et elle veut abſolument s'en retourner tout de ſuite! il faut qu'elle ait eu quelques démêlés avec Fondmaire. Intérêts de famille ſans doute, & nous ne devons pas nous en mêler. . . . A peine l'ai-je entrevue... elle m'a ſemblé fort intéreſſante... qu'en dis-tu? ..

AGATHE.

Oui, mon pere, fort intéreſſante...

DE CLUMAR.

Je ſuis fâché qu'elle ne reſte pas; mais ce n'eſt point moi qui dois la retenir. . . Si Monſieur de Fondmaire veut qu'elle ſoit de la nôce, c'eſt de ſon côté: c'eſt à lui de l'inviter...

AGATHE *ſemble vouloir commencer quelque choſe; elle s'arrête & ne peut prononcer.*

Mon pere!

DE CLUMAR.

Tu ſembles vouloir parler; tu héſites & tu trembles. . .

AGATHE.

Il eſt vrai, mon pere...

DE CLUMAR.

Dis, ma fille, dis; tu as toujours eu en moi ton meilleur ami.

AGATHE.

Et je ſens que je dois l'offenſer, cet ami ſi tendre!.. je le ſens... voilà ma douleur.

DE CLUMAR.

Acheve...

AGATHE.

Il n'eſt plus poſſible de différer... je tombe à vos genoux... permettez que ce mariage ne s'accompliſſe point...

DE CLUMAR.

Comment!

AGATHE.

Ne m'impoſez pas ce joug; dégagez-moi de la parole que je vous ai donnée... il n'eſt pas en mon pouvoir de la remplir.

DE CLUMAR.

Releve-toi, mon enfant, & réponds-moi à cœur ouvert... je le connois vrai, & il ne m'a jamais rien déguiſé... As-tu quelque objection à faire contre ſon caractere, contre ſes mœurs? réponds...

AGATHE.

Aucune, mon pere...

DE CLUMAR.

Aurois-tu quelque penchant secret que tu craignisses d'avouer?.. Sois sincere envers moi.... je n'irois pas plus loin; je t'en donne ma parole....

AGATHE.

Ah! je ne vous cacherois rien... que ne vous dirois-je pas? Que pourrois-je déguiser au ton de cette bonté paternelle?..

DE CLUMAR.

Eh bien! donne-moi donc une seule raison qui soit solide, ou je persiste dans mon projet.... Ta sureté, ton bonheur y sont intéressés. C'est à moi d'en être le surveillant & le gardien. Tu n'es point dans l'âge où l'on connoisse le monde. Tu t'effrayes d'un lien dont je te garantis la félicité. Ton pere doit voir pour toi; tu me dois de la confiance, & toi-même en as marqué pour lui.

AGATHE, *d'un ton timide.*

L'amitié n'est point l'amour...

DE CLUMAR.

Vous craignez bien peu de me faire de la peine, ma fille!... J'ai mis tout mon espoir dans cette union. Elle devoit répandre un charme attendrissant sur mes derniers jours, qui ne dureront pas longtems; mais il n'y faut plus penser; il faut renoncer à tout.

AGATHE.

Mon pere! il n'est pas en mon pouvoir.

DE CLUMAR.

J'exige que vous m'immoliez ce caprice, ma fille: vous m'en remercierez un jour; & si c'est un sacrifice, Agathe, il faut me le faire...

AGATHE, *avec un certain effort.*

Je ne le puis, je ne le puis....

DE CLUMAR, *avec exclamation.*

Ah! je descendrai au tombeau, malheureux!.. je le vois; je n'ai plus rien sur la terre... je ne possede plus ton cœur ni ta confiance... qui t'a donc changée à ce point en un instant?.. seroit-ce celle qui vient de mettre le pied dans ma maison?.. si je le savois...

AGATHE.

Non, mon pere, non: gardez-vous de le croire...

DE CLUMAR.

Cessez de m'opposer une coupable résistance...

AGATHE, *avec un cri.*

Ah! pour la premiere fois vous me persécutez. (*Changeant de ton & avec sentiment.*) Je donnerois ma vie pour vous...

DE CLUMAR.

Moi, te persécuter... moi!..

AGATHE, *prenant la main de son pere.*

Non, non... vous êtes infortuné, & je le suis autant que vous... je l'apperçois... je ne puis rester... souffrez que je me retire...

DE CLUMAR.

Où vas-tu, ma fille, où vas-tu?

SCENE III.

DE CLUMAR, DE FONDMAIRE.

DE FONDMAIRE.

VOTRE chere Agathe semble m'éviter, Monsieur...

DE CLUMAR.

Non, mon ami, non... je vous desirois dans ce moment. Je la regarde comme votre épouse: elle le sera...

DE FONDMAIRE.

Arrêtez... je ne dois point vous laisser poursuivre. Je ne cesserai jamais d'être ce que vous m'avez connu jusqu'ici; mais tout va changer entre nous...

DE CLUMAR.

Quel langage!

DE FONDMAIRE.

Je viens, en rougissant, rompre le nœud qui nous lie. Je n'en étois point digne. Je viens vous rendre votre parole.

DE CLUMAR.

Que dites-vous? Agathe vous auroit-elle fait entrevoir un refus, après...

DE FONDMAIRE.

Non: votre adorable fille, en enfant soumise, vous laisse toujours maître de disposer de sa main.

DE CLUMAR.

Je vous comprends; vous craignez peut-être de n'en être pas assez aimé. Allez, mon ami, je vous estime davantage de cette délicatesse. Rassurez-vous, je connois son cœur; il est fait pour le vôtre... Ce moment, pour une jeune fille, est le triomphe de la pudeur; mais, ces premiers instans de rébellion une fois passés, l'amour regne à son tour.

DE FONDMAIRE.

Vous me rendez confus. J'avois proféré ces premiers mots pour interdire à vos bontés cette même union qui faisoit, il n'y a qu'un moment, tout l'espoir de ma vie.

DE CLUMAR, *d'un ton surpris & piqué.*

Monsieur, vous auriez donc des raisons bien fortes!..

DE FONDMAIRE.

Oui, & je viens les déposer dans le secret de votre cœur. Souvenez-vous encore pour un instant que vous étiez tout-à-l'heure mon ami.

DE CLUMAR.

Avant tout, écoutez-moi, Fondmaire: si c'étoit quelque perte que vous vinssiez de faire... En effet cette Dame avoit l'air triste; elle vous aura peut être appris de fâcheuses nouvelles; mais quand votre fortune seroit actuellement diminuée, c'est une bagatelle entre nous. Je vous le dis de grand cœur. Je suis

assez riche pour nous trois. La richesse n'a son vrai prix qu'en faisant des heureux.

DE FONDMAIRE.

Je vous connois bien à de pareils traits... non ; ma fortune est toujours la même. Je demande de vous une autre grace, c'est d'écouter avec indulgence ce que j'ai caché constamment à toute la terre, & ce qu'il faut que je vous révele aujourd'hui.

DE CLUMAR.

Poursuivez, poursuivez.

DE FONDMAIRE.

Pere heureux d'une fille dont les vertus ne laissent rien à desirer, vous aurez beaucoup de peine à vous figurer un autre état que celui où vous êtes : vous devinerez difficilement aujourd'hui combien les passions dans notre premiere jeunesse nous aveugient, nous tyrannisent, au point de nous faire perdre de vue les plus saints devoirs, comme d'offenser, par exemple, ceux que la nature & les loix ont rendu maîtres de condamner ou d'approuver nos penchants. Mais supposez-vous, Monsieur, le pere d'une fille assez infortunée pour s'être laissée détourner de ses devoirs par un séducteur, dont la voix l'a forcée à fuir ses plus chers parens ; supposez que cette fille, devenue mere, a confié déformais sa destinée à celui qu'elle regardoit comme son époux ; que celui-ci enfin, après avoir vécu avec elle, sous ce titre, pendant dix-huit années, frappé tout-à-coup de nouveaux charmes, prêt à devenir parjure, à la veille d'accepter la main d'une autre, sente dans son cœur les plus cruels remords, ces remords inévitables qui

ſont le dernier cri de la conſcience, & qu'il obéiſſe à cette voix victorieuſe... blâmeriez-vous un retour légitime que la probité ſeule ordonne?

DE CLUMAR, *dans un étonnement profond & douloureux.*

Vous ſeriez dans cette ſituation-là, vous!

DE FONDMAIRE.

Je vous le confeſſe... Epris, à l'âge de vingt ans, d'une fille charmante, elle conçut pour moi un amour qu'elle regarda comme légitime dans l'attente d'un hymen qu'elle eſpéroit de conclure, au retour de ſon pere... il étoit alors au-delà des mers.

DE CLUMAR.

Au-delà des mers!.. & ſon nom?

DE FONDMAIRE.

Diſpenſez-moi de vous le dire. Il n'eſt jamais ſorti de ma bouche. Je ne le prononcerai qu'après que cette main ſera engagée à ſa fille en face des autels... (*Ici Monſieur de Clumar fait une vive démonſtration: tous ſes traits ſont animés.*) Mais qu'avez-vous? Vous m'écoutez d'un air agité!.. Vous pâliſſez!.. Tout votre corps frémit!..ſurpris de vous voir en cet état..

DE CLUMAR, *vivement.*

L'avez-vous vu ce pere malheureux?

DE FONDMAIRE.

Jamais.

DE CLUMAR, *avec un cri.*

Je ne le devine que trop ce nom que vous me taiſez... c'eſt à Bordeaux que vous avez ſéduit cette infortunée, & le pere que vous avez lâchement trahi ſe nommoit d'Archeres...

DE FONDMAIRE.

O ciel! qui pourroit vous avoir inſtruit?

DE CLUMAR, *avec une forte exclamation.*

Qui m'a inſtruit, barbare!.. toi, ton crime. . . toi, qui te nommois Saint-Leu. .. va, le voile eſt déchiré... (*Il tombe dans un fauteuil.*)

DE FONDMAIRE.

Qu'entends-je? Vous ſon pere! vous d'Archeres ſous le nom de Clumar?..

DE CLUMAR.

Il y a longtems que je ne le porte plus ce nom déshonoré ... je ſuis ce pere malheureux . . . tu l'as trouvé, en voulant le fuir . . . il vit dans cette retraite, le cœur percé du coup que tu lui as porté... acheve ton ouvrage... il eſt digne d'un ſéducteur, d'une fille qui l'a abandonné... Le voilà donc celui que j'appellois mon ami, lui qui a empoiſonné ma vie, lui qui m'a ravi tout ce qui m'étoit cher, lui qui m'a laiſſé ſeul dans une ſolitude horrible?..qu'as-tu fait de ma fille, cruel?.. rends-moi ma fille...

DE FONDMAIRE.

Vous la reverrez... le ſaiſiſſement où je ſuis...

DE CLUMAR.

Qu'as-tu fait de ma fille: où eſt-elle? où eſt-elle?

DE FONDMAIRE.

Elle eſt ici. . .

DE CLUMAR, *tout hors de lui.*

Elle eſt ici! . .

DE FONDMAIRE, *aux genoux de Clumar.*

Mon pere! permettez-moi ce nom . . . elle va tomber à vos pieds, elle ne vit que dans cet eſpoir & j'en atteſte ſes larmes & ſes remords. . .

DE CLUMAR.

Je me trouble . . . gardez qu'elle ne vienne. . . je ſuis trop foible . . . je ſuccomberois . . . mérite-t-elle ſa grace? . .

DE FONDMAIRE.

Oui, elle la mérite . . . c'eſt moi qui ſuis le coupable & qui dois tout réparer . . . vous n'êtes pas ſorti un ſeul inſtant de ſa penſée. . .

DE CLUMAR.

Ah malheureux! ſavez-vous ce qui vous attendoit dans cette maiſon fatale? . . Savez-vous quelle eſt cette jeune innocente? . . . Dans quel crime! . . . Ah! je frémis & d'horreur & d'effroi.

DE FONDMAIRE.

Ne nous rejettez pas de votre ſein . . . qu'il s'ouvre à notre repentir.

DE CLUMAR.

O maître de nos deſtinées! c'eſt donc toi qui me la ramenes. . . courez me chercher ma fille. . . qu'elle vienne . . . je lui rendrai . . . je ne puis achever...

(*Tombant dans un fauteuil*) mes forces m'abandonnent.... qu'on appelle Christine.

DE FONDMAIRE.

Ah! reprenez vos sens.

DE CLUMAR.

Qu'on appelle Christine. (*Monsieur de Clumar est près de se trouver mal.*)

DE FONDMAIRE, *appellant.*

Natalie! Agathe! Christine!.. venez tous, venez à mon secours... venez vous joindre à moi...

SCENE IV & *dernière.*

Les Acteurs précédens, NATALIE, AGATHE, CHRISTINE.

AGATHE, *entrant la premiere.*

QUELS cris ont passé jusqu'à nous! (*Appercevant son pere dans un fauteuil.*) qu'avez-vous, mon pere? (*A Natalie.*) Ah! Madame, qu'a donc mon pere?

DE CLUMAR.

Arrêtez... je crains de mourir... est-ce-là... Christine! regarde... (*Se levant les bras étendus.*) Louise, Louise, trop chere & trop coupable fille! Ces bras s'ouvriront encore pour te recevoir...

NATALIE.

Quel nom!.. Ah Dieu! ce sont-là les traits...; c'est mon pere!... Que je meure à ses pieds...

DE CLUMAR.

Est-ce bien toi que je revois?... es-tu ma fille... ma fille a-t-elle pu m'abandonner? (*Ils restent embrassés.*)

AGATHE.

Dans quelle surprise!... elle seroit ma sœur!

NATALIE, *aux genoux de M. de Clumar.*

Ayez pitié de moi... ne me rejettez point... grace! grace! que je puisse vous appeller mon pere... hélas! vos traits altérés par le chagrin redoublent mes remords en me montrant mon crime.

DE FONDMAIRE.

Pardonnez-nous, pardonnez-nous... songez que je vous rends une fille.

DE CLUMAR, *dans un mouvement passionné & rapide.*

Et moi... je te rends la tienne...

DE FONDMAIRE.

Que dites-vous?

DE CLUMAR.

Voilà ta fille...

AGATHE, *à part.*

A peine je respire... (*Elle se cache dans le sein de Christine.*)

DE CLUMAR.

Oui, celle-là-même que tu croyois descendue au tombeau... lis cet écrit que je portois toujours sur moi: (*Il lui donne un papier.*) je l'ai enlevée à cette femme, pour l'élever moi-même, pour l'arracher à l'opprobre, pour retrouver en elle celle que j'avois perdue... qu'elle parle, qu'elle confirme la vérité...

CHRISTINE, *à Agathe.*

Il est vrai... elle me fut enlevée, & j'ai supposé qu'elle n'étoit plus.

NATALIE, *en regardant fixement Christine.*

C'est elle, c'est elle-même à qui je l'ai confiée... O vous! que j'appellois il y a un instant ma fille, ce n'est donc plus une illusion!

AGATHE.

Mon cœur ne m'a point trompé.

DE FONDMAIRE, *à part.*

Par quelle voie merveilleuse, grand Dieu! m'as-tu conduit à ce moment!

DE CLUMAR, *à Agathe.*

Tu seras toujours mon enfant... embrassez-moi tous; je ne suis pas né pour haïr, mais pour aimer & pardonner...

AGATHE, *à sa mere.*

Ce jour est marqué par le ciel... Jour heureux! Je suis dans vos bras!..

NATALIE.

Quel moment!

AGATHE.

Je vous aimois déja ſans vous connoître.

DE CLUMAR, *à Fondmaire.*

Regarde . . . jouis de ce délicieux ſpectacle, & ſens toute ma joie.

DE FONDMAIRE, *à M. de Clumar.*

C'eſt donc là comme vous me puniſſez! . . Natalie! Et vous que je n'oſe nommer, à quel danger affreux j'étois expoſé! . . Ah, combien peut devenir coupable celui qui s'écarte un ſeul inſtant & des mœurs & des loix! . . Chere Agathe, vous qui me devenez encore plus chere, je n'oſe lever les yeux ſur vous. Ai-je mérité le nom de pere?

AGATHE.

Les ſentimens que j'ai eus pour vous, n'ont rien qui me faſſe rougir. C'eſt une tendreſſe filiale que je conſerverai toujours...

DE FONDMAIRE.

Mon bonheur eſt pur & ſans mêlange... Natalie! (*En montrant Agathe.*) tu ſais où je dois recouvrer ce tréſor...

DE CLUMAR.

Nous voilà raſſemblés pour la vie, & je mourrai content entre vos bras.

DE FONDMAIRE.

Comme nous veillerons tous à votre bonheur!

DE CLUMAR.

L'Etre Suprême manifeſte trop ſes bontés ſur nous pour qu'elles ſoient mêlées d'aucune amertume. J'ai

tout oublié..: mon raviſſement eſt au-deſſus de mes forces... aidez-moi à me relever, mes enfans. . . ſoutenez-moi... cette émotion ſubite m'a un peu affoibli... conduiſez-moi...

(Il paroît chanceler.)

NATALIE, *avec effroi.*

Mon pere!..

DE CLUMAR, *ſouriant.*

Ce n'eſt rien, ma fille, rien qui doive allarmer perſonne. Je ſerai mieux dans un inſtant... qu'on avertiſſe Verberie... je vais chérir la vie, puiſque j'ai retrouvé tout ce que mon cœur aimoit.

(Ils le ſoulevent & le ſoutiennent, les mains entrelacées, avec la plus grande tendreſſe. Ils doivent, en ſe retirant, former une ſcene muette & attendriſſante.)

Fin du quatrieme & dernier Acte, ainſi que du premier Volume.



THEATRE COMPLET DE M. MERCIER.

TOME SECOND.

THEATRE COMPLET DE M. MERCIER.

Avec de tres-belles figures en taille douce.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez B. VLAM.
A LEIDE,
Chez J. MURRAY.

MDCCLXXVIII.



C.F. Fritzschius. Fecit

LE JUGE.

LE JUGE,

DRAME

EN TROIS ACTES,

EN PROSE.

PRÉFACE.

Il eſt du devoir de l'homme de lettres de s'appliquer à ranimer les mœurs & les principes de chaque condition ; il affermit ainſi la baſe de la ſociété dans laquelle il vit, & il contribue, autant qu'il eſt en lui, à maintenir l'ordre public, ſource de tout avantage particulier.

Quoique les leçons de la morale n'aient pas une force coactive, néanmoins le charme de l'admiration qu'inſpirent néceſſairement de belles mœurs, invite à les adopter, & ne laiſſe pas toujours le tableau ſans effet. Il eſt muet par lui-même, mais il parle quand l'œil vient à fixer ſes touchantes couleurs. Il faut en détourner la vue, dès qu'on ne veut pas avoir un entretien avec ſa conſcience.

De tous les états de la ſociété, il n'en eſt point de plus important & de plus délicat que celui de Juge, & qui demande plus de lumieres, de droiture, de courage & de ſageſſe. C'eſt ſur lui que repoſe le droit reſpectif de la propriété, gage de la vie &

de l'exiſtence. L'homme integre & vertueux dans les fonctions de la Magiſtrature, ſemble ajouter à la nobleſſe, à la dignité, ou, pour mieux dire, à la ſainteté de ſon miniſtere.

Il y avoit diverſes manieres d'enviſager ce ſujet. On pouvoit uſer de grands moyens, offrir une action pathétique, produire du ſpectacle, montrer un innocent dans les fers, prêt à tomber ſous le glaive des Loix, & ſauvé du ſupplice par la fermeté du Juge; mais c'eût été, je crois, déshonorer l'humanité, que d'ériger en vertus & d'expoſer à la louange des hommes, des actions qui ſemblent devoir leur être naturelles. Les préconiſer, ſeroit peut-être alors faire la ſatyre la plus violente de la nature humaine.

Pour mieux diſtinguer l'homme juſte, il étoit plus eſſentiel, je penſe, de le mettre dans une de ces épreuves, où l'inſtinct moral ne ſe ſouleve pas tout-à-coup, où l'on ne preſſent pas le remords à la ſuite de l'erreur, où l'inſidieuſe raiſon vient offrir des palliatifs trompeurs, où enfin la meſure du juſte paroît d'abord inappréciable, & ne peut être ſentie que par une ame ſévere & délicate, ſuſceptible même des ſcrupules de ce ſentiment excluſif qu'on nomme équité. Une telle ame ſaura bientôt comme elle doit ſe déterminer, & tiendra avec d'autant plus de fermeté à ſes principes, qu'elle pouvoit les oublier ſans paſſer pour coupable aux yeux des hommes.

Voilà le Juge qu'on a voulu préſenter, au riſque d'être moins intéreſſant ; on a préféré de peindre ce caractere de vertu qui n'a pas beſoin d'appuis étrangers & qui n'en eſt pas moins ferme, qui ſe concentre dans le cœur de l'homme juſte, repréſentant ſur un petit théâtre obſcur comme s'il étoit devant l'aſſemblée de la Nation, & qui, loin d'ambitionner l'éloge, & les diſcours de la renommée, ne ſoupçonne pas même ſa grandeur.



PERSONNAGES.

LE COMTE DE MONREVEL, *Seigneur.*

M. DE LEURYE, *Juge.*

MADAME DE LEURYE.

GIRAU, *Laboureur.*

FEMME GIRAU.

THERESE, *fille de* M. DE LEURYE, *âgée de onze ans.*

LES ENFANS DE GIRAU.

UN DOMESTIQUE.

UNE SERVANTE.

La Scene est chez M. DE LEURYE, *dans la Seigneurie du Comte de Monrevel.*

LE JUGE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente l'appartement de M. de Leurye, Juge. Il est assis devant un Bureau, & courbé sur des papiers qu'il lit avec une profonde attention; deux bougies presque entierement consumées sont à gauche. Il a un coude appuyé sur la table, & il couvre son front de sa main.)

SCENE PREMIERE.

M. DE LEURYE, *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

C'EST fortement exposé.... Voilà presque des preuves. (*Il lit alternativement deux papiers qu'il compare*). Non, non, ce n'est pas cela; il cherche à éluder la question principale. Toutes ces subtilités de chicane où l'on veut m'égarer, m'éclairent enfin... Je l'ai suivi, je le tiens, c'est un fripon....: Ce financier a reculé les bornes anciennes de son héritage; il a entrepris sur celui de ces pauvres mineurs: cette derniere comparaison des pieces m'as-

ſure ce que je dois prononcer. (*Il ſe leve & ſe promene en rêvant; il revient s'aſſeoir*). Comme la vérité tardive vient de ſe découvrir à mes recherches!.... Qu'elle eſt ſouvent pénible à démêler cette vérité! Qu'il eſt difficile d'en fixer le point précis! Quelque près qu'elle ſoit du Juge, elle ſemble le fuir. Elle réſide, il eſt vrai, dans la bouche de l'une des deux parties; mais dans la bouche de l'autre, ſe trouve en même tems ſon image, parée des couleurs que le menſonge adroit a ſçu emprunter d'elle. (*Se frappant la poitrine*). Tu es Juge, de Leurye! le devoir de ton état eſt de la chercher ſans ceſſe. Veille conſtamment, & seche dans ton poſte plutôt qu'elle ne t'échappe, faute de l'épier..... Mais ne me ſerois-je pas trop légerement chargé d'une fonction auſſi délicate que redoutable? Une étude longue & attentive m'a-t-elle conduit à enchaîner les principes qui ſervent de clef à la ſolution de tant de queſtions diverſes?.... Ah! je vois trop tous les jours que ce travail n'eſt rien encore.... Il faut, par un exercice journalier, par une ſagacité judicieuſe, par des regles fines, qui ſe ſentent & qu'on ne peut exprimer, avoir appris le ſecret de faire avec juſteſſe la prompte application de ces principes à toutes les eſpeces différentes de cauſes. Que d'obſtacles même dans cette application! Comment arriver à cette déciſion que l'évidence a ſeule droit de produire? Je m'efforce de remédier au défaut de mes facultés par une méditation profonde, par un amour ardent de l'équité. Mais que je crains encore de me tromper! (*Il remet pluſieurs papiers enſemble; il écrit quelque tems, il en prend d'autres*). Quoi!

un pere infirme & indigent, obligé de prendre la voie judiciaire pour obtenir des alimens de ses enfans, lorsqu'il est prouvé sur-tout qu'il s'est dépouillé pour eux! Fils dénaturés! ce n'est pas un bienfait que ce pere implore, c'est une dette qu'il vous supplie de lui payer. (*Il fait un geste d'indignation, il prend plusieurs dossiers, & les compte*). Je pourrai encore décider cette affaire-ci. C'est une famille que je délivrerai un jour plutôt de la gueule dévorante du monstre de la chicane; & un jour de plus pour celui qui attend son arrêt, paroît souvent plus long qu'une année. (*Il lit, & après un silence.*) Voyons encore. (*Un second silence.*) Je crois être bien sûr de ce que je prononcerai. . . . Ai-je bien tout revu?.... Hélas! je ne suis qu'un homme! . . . N'aurois-je point, sans le vouloir, préparé l'erreur des Juges Supérieurs? Ai-je toujours bien déterminé le passage de la vraisemblance à la certitude? Ai-je toujours bien distingué la liaison nécessaire des faits? Ai-je enfin, en suivant les pas des accusés, en éclairant toutes leurs actions, cherché autant la preuve de leur innocence que celle de leur crime. On s'égare souvent soi-même dans les détours d'un labyrinthe où l'on croit marcher sûrement.... (*Il tombe à demi-penché sur son bureau dans l'attitude d'un homme accablé*). Aurois-je eu ce malheur?.. Juge Suprême! accorde-moi les lumieres dont j'ai besoin! Daigne toujours veiller sur ma langue. Qu'elle se glace, avant que de porter un jugement inique ou peu réfléchi.

SCENE II.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE *en deshabillé.*

Madame DE LEURYE, *d'un ton pénétré.*

TOUJOURS le même, mon mari?

M. DE LEURYE.

Déjà levée, ma chere femme?

Madame DE LEURYE.

Déjà!.... Et vous! vous ne prenez plus de repos.... En bonne conscience, dis-moi, depuis quelle heure es-tu-là?

M. DE LEURYE.

Il ne me semble pas qu'il y ait longtems.

Madame DE LEURYE, *avec un grand soupir.*

Hà! mon bon ami, vous ruinez votre santé, & vous me causez bien du chagrin.

M. DE LEURYE.

Ma chere amie, il est des causes qu'il faut revoir à plusieurs reprises, surtout lorsqu'on touche au moment de les décider.

Madame DE LEURYE, *avec une certaine vivacité.*

Mais faut-il pour cela passer toutes les nuits

presque sans relâche, & ne dois-tu pas, avant tout, te conserver pour ta femme & pour ton enfant?

M. DE LEURYE, *mettant la main sur des procédures.*

Mes premiers enfans sont les infortunés qui attendent après moi. De ces papiers que tu vois & qui te semblent muets, s'élevent des gémissemens qui frappent mon oreille. Ils semblent me dire: *Jugez-nous, jugez-nous*... Une charge aussi importante que la mienne absorbe le devoir & de pere & d'époux.... Ne t'en offense point, ma chere moitié: entre en idée chez ceux dont voilà les procès qui vont être jugés..... Crois-tu qu'ils aient dormi tranquillement cette nuit?.... C'est demain, c'est demain, les entendras-tu répéter à chaque heure, c'est demain que se décide ma fortune: c'est-à-dire, le repos de ma vie entiere, & l'existence de mes jeunes enfans.... Comme ils frémissent!.... comme ils disent tout bas & sans cesse: *Mais a-t-il bien tout vu, tout examiné, tout pesé*!... L'incertitude les mine, les dévore.... Ils pressent vingt fois l'oreiller de leur tête brûlante; ou, s'ils ferment un instant la paupiere, c'est moi, c'est moi, qu'ils voient assis sur le tribunal & prononçant leur arrêt... Va, quelques heures ravies au sommeil sont trop récompensées par l'emploi qu'on en fait.

Madame DE LEURYE.

Encore ces pauvres plaideurs n'ont-ils que leurs affaires en tête; &, si leur sommeil en est suspen-

du; dès que tu auras prononcé, la joie & le repos rétabliront le calme dans l'ame du juſte. Mais toi, mon vertueux ami, de nouvelles diſcuſſions ſuccéderont ſans ceſſe aux anciennes, & te raviront continuellement à ta femme, à ta fille, à toi-même... O mon ami! je te le répete en gémiſſant, tu abreges tes jours!

M. DE LEURYE.

Il s'agit moins de vivre long-tems, que de vivre utilement. La providence veillera ſur vous deux, ſi je viens à ſuccomber au milieu de mes travaux...

Madame DE LEURYE, *preſqu'en larmes,*

Hé! vous ſuccomberez.

M. DE LEURYE, *d'un ton conſolant.*

Ce n'eſt pas celui qui ſe repoſe le plus qui eſt le moins ſujet aux maladies. Je me ſens d'autant plus fort que je me donne de peines; & plus je fais de bien, mieux je me porte.

Madame DE LEURYE.

Trop digne Epoux! je ne puis que t'admirer, t'aimer & te plaindre.

M. DE LEURYE.

Me plaindre! & pourquoi?

Madame DE LEURYE.

Qu'avois-tu beſoin d'accepter cet emploi ſi pénible à remplir! Que cette place te coûte de ſoins & d'inquiétudes! Ne ſerions-nous pas plus heureux, confondus dans cette claſſe de citoyens qui, n'ayant que des devoirs faciles, menent une vie tranquille,

exempte de travaux, & qui ſur-tout n'ont à répondre de rien.

M. DE LEURYE.

Je l'ai accepté, cet emploi, parce que je me ſuis ſenti aſſez de courage pour le remplir. J'oſe dire plus, je me ſuis cru obligé de le poſtuler, dans la crainte de perdre l'occaſion de faire à mes ſemblables tout le bien que je pouvois leur faire. Les biens & les droits des pauvres habitans de la campagne ſont ſouvent en auſſi mauvaiſes mains que leurs corps, par une ſuite de l'incapacité de ceux qui exercent la profeſſion de Juges & de Médecins. Mon attachement à mon cher Protecteur, mon amour pour la vie champêtre, m'ont fait choiſir ce ſéjour. Devois-je enſevelir les lumieres que quinze ans d'étude aſſidue m'ont données? J'ai eu le zele de mon état; j'ai dû l'avoir; je m'en glorifie. Que l'homme qui ſe ſent injuſte & lâche, cache avec ſoin l'emploi d'une vie obſcure; que l'homme ſtupide chériſſe l'oiſiveté, & reſte comme immobile dans la priſon où ſon ame ſommeille: mais que celui qui a ſenti dans ſon cœur une parcelle de ce feu ſacré qui invite à la vertu, que celui-là, dis-je, coure ſe ſaiſir avidement des places où il lui eſt permis de la montrer avec éclat. Que parle-t-on de ſes peines? Les peines de l'homme de bien ſont dans le déſordre de la ſociété; ſes plaiſirs ſont dans l'état contraire... Je te pardonne tes allarmes: tu es épouſe & mere, & te concentrant toute entiere dans les devoirs que ces titres t'impoſent, tu peux en méconnoître d'autres.

Madame DE LEURYE.

Avec ces ſentimens nobles & généreux, mais pouſſés peut-être un peu trop loin, veille du moins à jouir longuement de cette eſtime publique que tu t'es ſi juſtement acquiſe.

M. DE LEURYE.

On ne meurt jamais avec regret, quand on a trouvé le ſecret d'être bien avec ſoi-même; c'eſt de l'emploi du tems que dépend la conſolation ou l'amertume de la derniere heure. Qui s'eſt refuſé à celle du travail, n'a pas mérité la vie. Il n'a point vécu en effet. Si je tombe au milieu de ma carriere, Dieu daignera peut-être, en ſa clémence, me récompenſer comme ſi je l'euſſe achevée.

Madame DE LEURYE.

Je reſpecte trop tes ſentimens pour les combattre, & peut-être effectivement me rendrois-je coupable, ſi je cherchois à attiédir un zele auſſi utile à tes concitoyens; modere ſeulement ce feu ſi rare, afin qu'il dure plus longtems. (*Ils ſe ſerrent les mains, en ſe regardant avec tendreſſe*). J'ai oublié, en entrant, de te dire que le Comte eſt de retour de ſon voyage. Il eſt arrivé à ſa terre hier ſur le midi.

M. DE LEURYE.

L'as-tu vu ici?...

Madame DE LEURYE.

Oui; il eſt venu l'après-dînée à deux différentes fois. Il devoit repaſſer encore le ſoir: il avoit grand deſir de te voir; mais il ne t'eût pas rencontré: tu

étois allé arpenter toi-même les terres de ces bons Laboureurs que tu as mis enfin d'accord.

M. DE LEURYE.

Il a donc marqué beaucoup d'empressement à vouloir me parler?

Madame DE LEURYE.

Oh! beaucoup; il sembloit fort pressé de converser avec toi. Il a laissé même échapper plusieurs traits d'impatience: mais il ne m'a rien dit de plus... Nous avions compagnie.

M. DE LEURYE.

A-t-on fait averti ce Laboureur, ainsi que je l'ai recommandé?

Madame DE LEURYE.

Oui, mon bon ami; il doit être ici de grand matin.

M. DE LEURYE.

Bon: son affaire est une de celles qui doivent être jugées aujourd'hui sans autre délai.

Madame DE LEURYE.

Et croyez-vous que cette affaire...

M. DE LEURYE, *en souriant avec finesse.*

Je vois, ma chere, que le Comte vous a dit quelques mots...

Madame DE LEURYE.

Non, mon bon ami; mais j'ai entendu parler son Intendant. Je voudrois savoir si les choses sont telles...

M. DE LEURYE, *l'interrompant.*

Ma chere amie, nos petites conventions ne sont-elles pas que je ne parlerai jamais de cela qu'à l'Audience ?

Madame DE LEURYE.

Pardon... J'ai tort... Pardon, je deviens toujours femme sans m'en appercevoir.

(*M.* DE LEURYE *enferme tous ses papiers sous la clef, à l'exception d'un porte-feuille qu'il laisse sur le bureau.*)

SCENE III.

M. DE LEURYE, *Mad.* DE LEURYE, THERESE.

(*Une fille domestique entre, portant un bouillon dans une grande écuelle d'argent. Thérese court à elle, le lui ôte des mains, & va le présenter elle-même à son pere.*)

THERESE, *gaiement.*

BON jour, cher papa, bon jour; prenez ce bouillon avant tout, & puis après, que je vous embrasse.

M. de Leurye, *recevant l'écuelle, & l'embrassant avant de boire.*

Ah! ah! tu es déja levée aussi, toi!

Therese.

Il faut bien se lever matin, si l'on veut vous voir avant que vous sortiez... Est-il bon, papa?

M. de Leurye, *après avoir bu.*

Excellent, ma chere Thérese. (*A sa femme*). Elle se porte à merveille, ce matin...

Therese.

Je me porte toujours bien, quand je vous vois; car je suis si contente... Mais vous allez encore revenir bien tard aujourd'hui.

M. de Leurye.

Dis-moi, combien as-tu brodé de jolies fleurs hier dans toute ta journée?

Therese.

Oh! je ne les ai pas comptées, mais vous verrez, vous verrez... avant peu. (*bas à sa mere, en lui faisant un signe*). Il ne faut rien dire.

M. de Leurye, *s'en allant.*

Allons, allons, nous examinerons tout cela cet après-midi.

Madame de Leurye, *à sa fille.*

A-t-on rangé là-dedans tout ce qu'il faut?

THERESE.

Oui, maman... papa peut s'habiller, quand il lui plaîra, tout eſt prêt.

M. DE LEURYE, *revenant ſur ſes pas.*

C'eſt Girau, le Laboureur, qu'on a fait avertir? On ne s'eſt pas trompé ſans doute? car il y en a deux de ce nom... C'eſt celui-là qui eſt neveu du défunt curé, & qui a reçu dans ſon état une certaine éducation.

Madame DE LEURYE.

Juſtement; le voiſin du Comte, celui qui éleve ſi bien ſes enfans...

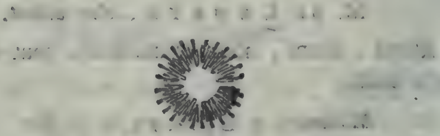
M. DE LEURYE.

Bon... quand il arrivera, ma femme, qu'on me faſſe avertir ſur le champ.

Madame DE LEURYE.

On n'y manquera pas, mon bon ami.

(M. DE LEURYE *ſort.*)



SCENE IV.

Madame DE LEURYE, THERESE.

THERESE.

MAMAN, j'ai quelque chose à vous dire que je ne vous ai pas encore dit, & qu'il faut pourtant que je vous dise.

Madame DE LEURYE.

Qu'est-ce que c'est, ma fille?

THERESE, *avec un petit soupir.*

C'est du chagrin que j'ai.

Madame DE LEURYE.

Du chagrin! à votre âge...

THERESE.

Oui... le cher papa a toujours l'air un peu malade... ne remarquez-vous pas cela comme moi?.. pourquoi donc a-t-il toujours cet air-là?

Madame DE LEURYE.

Ma fille, c'est qu'il n'épargne point ses peines pour bien remplir ses devoirs.

THERESE.

On prend donc un air malade, quand on remplit bien ses devoirs?

Madame DE LEURYE.

Ma chere enfant, cet air malade n'eſt rien qu'une fauſſe apparence, & l'ame ſe porte toujours bien : voilà le principal. Ne juge point de la ſanté par les couleurs du viſage : apprends de moi de bonne heure, ma chere Thérefe, que la vraie ſanté eſt celle de l'ame ; le reſte eſt trop peu de choſe pour y faire beaucoup d'attention.

THERESE.

Maman, & moi, mon ame ſe porte-t-elle bien?

Madame DE LEURYE.

Oui, ma chere enfant, elle ſe porte bien ; dès qu'elle ſera malade, viens à moi & je la guérirai.

THERESE.

Maman, il ne faut pas dire au cher papa ce que je brode pour lui, j'ai peur qu'il ne le devine. Il me croit toujours après ce ſac à ouvrage. Nous allons bien le ſurprendre avec ces belles manchettes pour le jour de ſa fête.

Madame DE LEURYE.

Penſes-tu avoir fini pour ce tems-là?

THERESE, *vivement.*

Oh! je paſſerai plutôt toutes les nuits...

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LE GRIS.

LE GRIS.

Monsieur le Comte.

Madame DE LEURYE, *un peu surprise.*

Si matin!... Faites toujours entrer.

THERESE.

Je vais aller avertir mon papa.... il l'a dit...

SCENE VI.

LE COMTE DE MONREVEL, *Madame* DE LEURYE, THERESE.

LE COMTE, *entrant familiérement & retenant Thérese par la main.*

Oh! pour le coup il ne sera pas sorti, je pense... Nous le tenons, cette fois... Je vous souhaite le bon jour, Madame, & la charmante petite... Mais elle est tout-à-fait gentille à demi-habillée comme cela.

THERESE, *en se sauvant.*

Mais, Monsieur, vous venez de trop grand matin aussi... vous nous surprenez.

Madame DE LEURYE, *sur le point de gronder.*

Voyez donc cette petite...

LE COMTE.

Ah! ne la grondez point, de grace... Il faut laisser à l'enfance toutes ses naïvetés.

(*Thérese sort.*)

Madame DE LEURYE.

Monsieur le Comte, vous devez sçavoir qu'ici toutes les heures sont également à vous.

LE COMTE.

Je le sçais; & votre époux est bien l'homme que j'aime le mieux dans le monde, à qui je suis le plus sincerement attaché: ne voilà que six semaines d'absence, & je souffrois beaucoup de ne plus le voir... & la charmante enfant! que je voudrois pouvoir vivre à vos côtés. Je sens de plus en plus que je vous aime tous d'une affection sans réserve.

Madame DE LEURYE.

Dans tous les tems vous nous avez toujours témoigné tant de bontés, que nous pleurons quelquefois, mon époux & moi, de tendresse & de reconnoissance, en songeant à tout ce que vous avez fait pour nous.

LE COMTE.

En vérité, tout cela me fait encore plus de plai-

fir qu'à vous-mêmes, & j'attends que Thérefe ait atteint l'âge, pour l'établir d'une maniere qui fera plus d'un jaloux.

Madame DE LEURYE.

Orphelin dès fa plus tendre enfance, mon époux peut dire avoir trouvé en vous un pere, un pere tendre....

LE COMTE.

Il avoit perdu fes parens, j'ai dû les repréfenter; je fuis fon parrain, j'ai rempli des devoirs fondés fur des fermens, & qui me font devenus enfuite bien chers... Mais je ne fuis pas à la fin... N'en parlons plus, Madame; j'ai toujours fait plus de cas des actions que des paroles.

Madame DE LEURYE.

Vous nous furprenez chaque jour par de nouveaux bienfaits; vous êtes fi ingénieux dans les dons de votre tendreffe!



SCENE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE *habillé.*

(*Dès que M. de Leurye paroît, Madame salue le Comte & se retire.*)

M. DE LEURYE, *courant au Comte en lui serrant les mains.*

QUE j'ai de plaisir à vous revoir, à vous embrasser, mon cher & honoré bienfaiteur.

LE COMTE, *lui faisant les mêmes amitiés.*

Bon jour, mon cher de Leurye; bon jour, aimable homme.

M. DE LEURYE.

Vous êtes venu hier plusieurs fois, & toujours sans me rencontrer.

LE COMTE.

Oui, ce dont j'ai été assez fâché; car je suis impatient de causer avec vous. Il s'agit de cette petite affaire que j'ai laissé aller d'elle-même, parce qu'elle étoit entre vos mains... (*en souriant.*) Vous êtes mon Juge, au moins; &, ma foi, je viens vous solliciter tout de bon.

M. DE LEURYE.

Je ne suis ici qu'un homme qui vous chérit, vous respecte.

LE COMTE.

Dites en un ſeul mot que vous êtes un véritable ami.

M. DE LEURYE.

Vous m'avez permis de m'honorer de ce titre: mais tout cher qu'il eſt à mon oreille & à mon cœur, je vous en donne un dans le fond de mon ame, qui peint autant d'attachement & plus de reſpect.

LE COMTE.

Revenons à notre affaire; je l'ai extrêmement à cœur, je vous en avertis... Vous ne vous en doutez ſeulement pas... Sçavez-vous bien que vous avez fait trembler mon Procureur; il m'a écrit que vous avez appointé l'affaire, qu'il avoit des craintes, & que vous pourriez bien la juger à mon déſavantage. Enfin, il eſt accouru, à mon arrivée, me renouveller toutes ſes allarmes: je lui ai envoyé, comme vous ſçavez, un mémoire inſtructif, fait par un célebre Avocat. Eſt-il vrai que vous êtes ſur le point de juger cette affaire, ainſi qu'on vient de me le dire encore?

M. DE LEURYE.

Il eſt vrai; je rends ſentence aujourd'hui.

LE COMTE, *étonné.*

Aujourd'hui?

M. DE LEURYE, *avec tranquillité.*

e l'eſpere.

LE COMTE.

Quoi! ſitôt!

M. DE LEURYE.

Pourquoi tarder ? Il n'eſt pas néceſſaire de prolonger, quand il y a aſſez d'éclairciſſemens.

LE COMTE.

Mais je vous apporte, moi . . . des pieces nouvelles.

M. DE LEURYE.

Je les eſtime à peu-près inutiles.

LE COMTE.

Celles que vous avez vues ſont donc ſuffiſantes? Hé bien! parlez-moi, de Leurye; je ſuis venu pour cela, je veux ſçavoir de votre bouche comment vous prenez les choſes.

M. DE LEURYE.

Je le ferai avec franchiſe, Monſieur le Comte : j'ai lu très-ſcrupuleuſement les pieces faites de part & d'autre. Je les ai comparées, & ſur-tout le dernier mémoire de votre Avocat. C'eſt un homme d'eſprit que cet Avocat; il écrit bien, très-bien. Ses plaidoyers ſont preſque des morceaux académiques. Il a beaucoup de fineſſe, des tours adroits, de la véhémence; &, dans les endroits qu'il ne peut rendre clairs, il ſçait s'échapper, en donnant le change ſur d'autres objets qui vous rejettent ſi loin, ſi loin de la vraie queſtion, de la queſtion fondamentale, qu'on la perdroit de vue ſans une attention ſuivie, exacte & même ſévere. Votre partie adverſe, ce bon campagnard, qui ne connoît pas les habiles gens, eſt auſſi mal ſervi que vous l'êtes bien. Il a confié ſes intérêts au Procureur le plus ignare qui ſoit à cent

lieues à la ronde; & je ne doute point que lui-même ne s'expliquât beaucoup mieux : mais abstraction faite de la façon d'écrire, je lui trouve jusqu'à cette heure un certain droit incontestable : sa propriété est prouvée; &, s'il faut le dire, rien de plus juste au fond que ses demandes.

LE COMTE.

Prenez bien garde... Vous n'y êtes pas... Mon ami... cet héritage dépend du Domaine de mon Comté. Il n'a aucun titre pour s'en prétendre propriétaire. Il n'en présente aucun. Sa possession & celle de son pere ne peuvent lui suppléer un titre. Ils ont joui de mauvaise foi.

M. DE LEURYE.

Quoi! vous demandez un certain ordre de papiers à des gens qui ne savent pas lire! Un Paysan ne doit pas se trouver en danger de perdre son patrimoine, parce que son grand-pere l'aura fait Laboureur, au lieu de le mettre chez un praticien. La bonne-foi des gens de son espece leur fait croire qu'ils n'ont pas besoin de ces papiers. Au surplus, je connois deux titres à ce Paysan; sa possession & vos titres.

LE COMTE, *étonné*.

Que dites-vous? Vous n'y pensez pas, de Leurye... Mon terrier me donne ce terrein. C'est une chose authentique. N'avez-vous pas vu que la reconnoissance n'annonce que trois arpens & demi, tandis que ce Paysan en possede plus du double; d'où il suit manifestement qu'il a anticipé sur les terres de mon Domaine.

M. DE LEURYE.

Oui, votre dernier terrier le feroit croire; mais deux anciens terriers antérieurs, que votre Procureur a produits (heureusement sans les avoir lus) rectifient cette reconnoissance, & prouvent que ce Paysan ne possede rien de trop. Votre Avocat n'a point vu ces deux pieces, & toute l'éloquence de son Mémoire porte à faux. Ces deux anciens terriers sont devenus des pieces communes contre les deux parties, sur lesquelles je dois fonder ma décision.

LE COMTE, *stupéfait.*

Ce que vous me dites-là me confond; en vérité... Avez-vous bien lu?...

M. DE LEURYE.

Oui... très-bien... Même il paroît que vous n'êtes pas le seul qui ayez desiré cette portion de terre, puisque dans le dernier terrier on s'est ménagé un titre pour s'en emparer. Vous savez qu'il est des Seigneurs qui abusent de leur crédit, oppressent leurs vassaux, leur font reconnoître des droits qu'ils n'ont pas, & s'emparent de leurs communes.

LE COMTE.

Je ne puis revenir de la surprise où vous m'avez jetté...

M. DE LEURYE.

Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu d'abord de cette affaire? Je vous aurois empêché de plaider.

LE COMTE, *froidement.*

J'ai eu mes raisons.

M. DE LEURYE.

Soit : mais vous ne voulez point avoir le bien d'autrui, & j'espere vous épargner ce malheur. . . Vous n'avez pas plus de droit sur cette portion des biens de ce Laboureur, qu'il n'en a sur toute votre Terre : selon ce qu'on m'en a rapporté, c'est un parfait honnête-homme, un bon pere de famille.

LE COMTE.

On vous a dit vrai ; c'est un fort honnête-homme : mais c'est bien aussi l'homme le plus entêté que je connoisse... Il faut, cependant, qu'il me cede ; je l'y forcerai plutôt. Oh ! j'emporterai ce morceau...

M. DE LEURYE.

Il n'est pas encore venu se présenter une seule fois ; cela m'étonne ; il répete toujours qu'il est tranquille, qu'il est sûr de son bon droit : je l'ai fait cependant avertir de ne pas manquer de venir me trouver ce matin. Je veux un peu l'interroger avant que de finir... Il ne doit pas tarder.

LE COMTE.

Tant mieux ; vous le gagnerez plus facilement que moi...

M. DE LEURYE.

Si vous pouviez vous arranger avec lui à l'amiable, j'en ferois très enchanté ; car, je ne vous le dissimulerai pas, c'est pour vous une affaire perdue.

LE COMTE, *avec chaleur.*

Une affaire perdue !

M. DE LEURYE.

Heureusement que pour un homme de votre opulence, c'est peu de chose.

LE COMTE, *avec une certaine impétuosité.*

Ce peu de chose est plus que vous ne pensez, plus que vous ne pouvez imaginer. Je suis venu exprès. Je ne prétends point que vous regardiez cette affaire-ci aussi indifféremment; (*brusquement*) elle est plus importante que vous ne croyez. Asseyons-nous, je vous prie, & écoutez-moi.

M. DE LEURYE.

Avant tout, observez que nous parlons comme amis & non autrement. . . Je ne dois pas douter de la noblesse & de la justice de votre cœur. . . Là, avouez-le franchement; ne sentez-vous pas une répugnance secrette à poursuivre ce Laboureur? C'est le patrimoine de ses ancêtres; &, s'il avoit le malheur de n'avoir pas de titres suffisans pour fonder sa propriété, non, ce n'est pas vous qui voudriez profiter de cette perte pour envahir une possession dont il a joui tranquillement depuis qu'il est au monde.

LE COMTE.

Je vous aime bien sur ce ton-là, mon cher de Leurye... C'est penser encore plus en homme qu'en Juge: c'est à l'homme aussi que je parle. Certainement, je ne veux lui faire aucun tort; si j'avois cet indigne projet, votre voix suffiroit pour m'en faire rougir. Vous allez tout savoir. (*Ils s'asseyent*). Il y a trois ans que je possede cette Terre, & jamais rien ne m'a tant passionné que cette acquisition: vous

le favez; j'en ferois, je crois, devenu fou; fi je l'eusse manquée. La liberté d'y bâtir à ma fantaisie, fait toutes mes délices. Vous avez vu avec quelle promptitude (qui tenoit de l'enchantement) j'ai fait changer toute la disposition du sol. Quel plan a jamais été plus merveilleusement imaginé? & l'exécution a été un nouveau prodige... Eh bien! mon ami, tout ce qui s'est fait n'est rien auprès de ce qui peut s'y ajouter: ce petit & malheureux coin de terre pour lequel je plaide, & plaiderai, est le couronnement, la fin, la perfection de tous mes autres projets. Il est impossible qu'il n'appartienne pas à mon parc, par l'avantage singulier qu'il lui donne. Renouvellez votre attention. Vous vous rappellez bien la situation des lieux? Eh bien! ce terrein tant débattu est en ligne droite en perspective au sallon de mon Château. C'est un monticule qui s'éleve en gradin, & sur lequel je fais bâtir le plus joli pavillon aërien, & dont les portiques se trouveront en face de notre vestibule. De-là nous découvrirons tous les pays circonvoisins. Ce sera un aspect délicieux, un point de vue unique; sans compter que nous trouverons au pied une source d'eau limpide; moi qui en cherchois une depuis si longtems. Dans un endroit où l'on n'appercevoit qu'une masure & des granges, s'élevera une espece de Temple, qui sera celui de l'Amitié: &, de cette eau qui ne servoit qu'à des canards, je ferai construire le plus superbe bassin. Au bas, une grotte; sur le côté, un petit bois; vers la droite, un kiosque. (*Se fouillant*). Parbleu! je suis un grand sot; j'ai-là mon plan en poche, & je ne vous le montre pas. Cette affaire me dérange la tête. (*Il*

déroule son plan). Tenez, regardez bien. Voyez de vos propres yeux, si la terrasse, le château, le parc, le vestibule, le pavillon, & le bassin ne correspondent pas parfaitement en lignes paralleles.

M. DE LEURYE.

En effet, cela seroit admirable. . . Je me figure tout ceci en imagination: mais dans ce moment-ci, ce n'est pas de construction qu'il s'agit.

LE COMTE.

Voici le fait. . . . Mon plan conçu, mon homme d'affaires me dit que ce terrein avoit été usurpé sur le domaine de ma seigneurie. Cependant, sans vouloir user d'aucun droit, je me suis transporté chez ce Laboureur; je l'ai prié, le plus poliment du monde, de me vendre son champ: je me suis fait voir à lui tout entier avec ma folie; je ne sais point me déguiser. Je ne lui ai point caché le desir violent qui me possédoit. Ce diable d'homme, profitant de mon foible, soit par malice, soit pour faire l'homme d'importance, me refusa net. Je pensai que c'étoit pour avoir un plus haut prix: je le haussai, je lui fis des offres, mais des offres extravagantes; & plus j'enchérissois, plus il s'obstinoit. . . . Jugez du dépit qui m'anima, je me retirai confus; &, quelques semaines après, je récidivai mes tentatives, j'employai des émissaires de toute nature. Je lui proposai des échanges de toute espece. Rien ne put le gagner. . . Je reconnus alors une intention directe de me contrarier, j'en conçus une douleur qui ne peut s'exprimer. Le croiriez-vous? Chagrin, outré de ne pouvoir faire cette acquisition, j'en tombai

fai malade à la fin; oui malade... Cependant on eſt chargé de voir ſi je n'ai pas réellement des droits, qu'au fond je n'avois nulle envie de faire valoir. On parcourt, on fouille mon terrier, on trouve une petite piece; ah! bien bonne! une ſimple reconnoiſſance de l'héritage, qui conſtate que ce payſan, ou ſon ancêtre, a anticipé ſur le domaine de ma terre. Il eſt décidé, d'après la Coutume, que je m'emparerai préalablement.... Tout le monde m'y pouſſoit.... J'étois piqué au vif; je laiſſai faire mon Intendant qui a tout conduit, mais toujours intérieurement bien réſolu de dédommager ce Payſan, dès qu'il viendroit à être raiſonnable; ce n'eſt qu'à une eſpece de vente forcée que je veux le réduire. Je me propoſe même alors de le traiter généreuſement, quoique j'aie lieu d'être mécontent... Vous penſez bien que mon deſſein n'a jamais été de le ruiner.

M. DE LEURYE.

Que vous auriez pu vous épargner de peines à l'un & à l'autre! Eh! dites-moi, ce ſurplus d'agrément, quelque enchanteur qu'il vous paroiſſe, vaut-il l'inquiétude que vous avez éprouvée, & celle en même tems que vous lui avez fait ſentir?

LE COMTE.

Tranchons là-deſſus, de Leurye: je ne veux point que vous me preſſiez ſur cet objet. C'eſt une paſſion folle, j'en conviens; mais votre morale ne peut que m'aigrir. J'ai bravé mes propres reproches; n'allez pas plus avant; il eſt des foibleſſes qu'il faut ſçavoir pardonner à mon âge, c'eſt la derniere fantaiſie que j'aurai; elle me domine à un point que,

ſi je ne me contente, mon château & la vie me deviendront inſipides. Ce deſir eſt le hochet de ma vieilleſſe; chaque âge a le ſien. Rappellez-vous le tems où vous ſoupiriez après celle que je vous ai obtenue pour épouſe, en rompant tout obſtacle contraire.... Que ſeriez-vous devenu, ſi je ne l'euſſe emporté?

M. DE LEURYE.

Il eſt certain que je n'aurois pu ſurvivre à cette perte; je n'oublie point que vous ſeul avez décidé mon bonheur; &, pour ce ſeul bienfait, je vous dois plus qu'à ceux qui m'ont donné le jour.

LE COMTE.

Nous ſommes convenus, de Leurye, que vous ne prendriez jamais ce ton-là..... Je connois votre cœur..... Je ſçais que vous m'aimez; mais les expreſſions de votre reconnoiſſance ſont ordinairement ſi vives, qu'elles me cauſent une trop grande émotion.

M. DE LEURYE.

Vous m'impoſez toujours ſilence... Eh! puis-je vous voir autrement qu'en pere? Vous m'avez tenu lieu de tout; vous m'avez adopté; je n'ai connu que vos bontés dès ma plus tendre enfance, remis dès mon berceau entre vos mains généreuſes....

LE COMTE.

Vous pourrez vous acquitter aujourd'hui envers moi, de Leurye.... Vous m'entendez.

M. DE LEURYE.

J'attends ce Laboureur. Je ſouhaite qu'il conſen-

te à vendre. Je ne desire rien tant que de voir l'affaire s'arranger à l'amiable : il faut le gagner à quelque prix que ce soit.

LE COMTE.

Et si l'on ne pouvoit le gagner?

M. DE LEURYE.

Il faudroit vous attendre à perdre; je suis forcé de vous en prévenir.

LE COMTE, *en colere.*

Comment! comment! y pensez-vous? Songez-vous que c'est à moi que vous parlez? Et, après tout ce que je viens de vous dire, un mot aussi cruel a-t-il pu sortir de votre bouche? ... Est-ce-là être mon ami? ...

M. DE LEURYE, *le prenant par la main.*

Faisons un tour de jardin, en attendant notre homme, il aura peut-être changé d'humeur... De nouvelles propositions pourront le flatter... Venez; rien ne rafraîchit le sang comme une petite promenade du matin; nous allons peser tranquillement vos intérêts & les siens, & les concilier, s'il est possible, avant l'heure du jugement.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GIRAU, *seul, regardant de tous côtés.*

VOICI donc la maison de notre Juge. . . . . C'est pour la premiere fois que nous y entrons, car nous n'avons jamais eu de procès avec personne, Dieu merci, & celui-ci est bien le premier; mais certes nous sommes poussés à bout. . . . . C'est un honnête homme que notre Juge, nous l'avons vu opérer.... Voilà pourquoi nous avons toujours dormi tranquilles.... Il y a une justice sur terre, comme il y a un soleil au firmament; le soleil, depuis que nous sommes au monde, nous a vu dans notre chaumiere; la justice des hommes ne nous en chassera pas.... Non, cela n'est pas possible; car autrement, voyez-vous, tout seroit bouleversé; &, puisque le soleil qui se leve tous les matins, va se coucher tous les soirs, nous devons rentrer de même, après nos travaux, dans notre ancienne demeure, ainsi que nous faisions ci-devant avant ce tant malheureux désastre. . . On a mis ma cabane à bas: eh bien! ceux qui ont eu cette indignité, la releveront à leurs dépens.... Cela doit être, cela sera... Notre femme étoit inquiette. . . . La pauvre femme!.... Nous lui avons dit: ne te chagrine point,

femme, parce qu'il y a là-haut une Providence qui voit tout ce qui se passe ici-bas, & qui fait que les mauvais génies ne riront pas toujours les derniers..... Il y a-là certaines choses qui, malgré les méchans caracteres, ne peuvent long-tems durer: car autrement tout seroit sans-dessus dessous sur la terre. Or je réfléchis à part moi, qu'il faut un ordre à tout.

SCENE II.

GIRAU, THERESE.

THERESE, *en faisant une révérence.*

MONSIEUR, c'est vous qui êtes M. Girau, n'est-ce pas?

GIRAU.

Oui, ma belle Demoiselle.

THERESE.

Mon papa a recommandé de ne point vous faire attendre, & de l'avertir sitôt que vous seriez arrivé.... Je vais tout de suite lui dire que vous êtes ici. . .

GIRAU.

Vous êtes bien bonne & bien obligeante: nous attendrons ici tant qu'il faudra, sans trouver le tems

long. Nous ſavons que Monſieur votre pere a plus d'une perſonne à contenter.

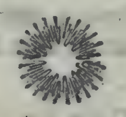
THERESE, *faiſant une révérence gracieuſe à Girau.*

Vous l'allez voir, il n'eſt pas bien loin: car il eſt dans notre jardin.

SCENE III.

GIRAU, *ſeul.*

VOILA une enfant bien élevée, par exemple.... Cette politeſſe-là n'eſt pas menteuſe. On ſent qu'elle part-là du fond du cœur. . . . Cela fait plaiſir à voir. . . . Tenez, on reconnoît un digne homme à la révérence de ſa petite fille. . . Il y entre un air affable, un je ne ſçais quoi qui ne ſe voit pas dans la maiſon des orgueilleux. . . Oh! le voilà lui-même.



SCENE IV.

LE COMTE, M. DE LEURYE, GIRAU.

GIRAU, *son chapeau à la main.*

MONSIEUR le Juge, nous ne venons pas vous prier de nous rendre justice; car nous vous ferions-là une très-grosse insulte. Nous n'allons pas prier le dimanche M. le Curé de dire la grand-messe; & si, il la chante... Nous venons tant seulement pour obéir à votre ordonnance.... Nous sçavons que vous êtes bien avec M. le Comte que voilà. Il vous vient voir de grand matin lui! Nous n'avons pas tant de tems à notre disposition; mais nous ne craignons rien pour cela, parce que nous sommes sûrs & certains en nous-mêmes que nous avons droit & raison, & que vous avez d'ailleurs, par la bonté du ciel, des lumieres en tête, & de l'équité dans le cœur. (*Saluant le Comte*). Serviteur, Monsieur le Comte.

M. DE LEURYE.

M. Girau, puisque vous m'avez voulu pour Juge, quoique vous eussiez pu me récuser, je le serai. J'ai voulu vous entendre vous-même. Il ne faut point qu'un Juge prononce définitivement, sans avoir conversé, autant qu'il est possible, avec les deux parties.

GIRAU, *se couvrant.*

Nous avons expliqué notre cauſe à vos Meſſieurs Procureurs, qui vous l'ont rendue dans un langage où, par ma foi, nous n'entendons plus rien nous-mêmes. Ils me font tourner la tête avec toutes leurs demandes, & ce n'eſt pas encore celle d'argent qui nous tracaſſe le plus; mais chaque jour il leur faut quelques nouvelles paperaſſes. Ils appellent cela des pieces, des titres; & où veulent-ils que nous trouvions ces titres & ces pieces? Dans notre famille, nous n'avons jamais été bien curieux de conſerver de ſemblables griffonnages; & ſans Monſieur le Comte qui s'eſt rendu notre adverſaire, nous ignorerions encore ce que c'eſt que titres, coutumes, terriers, exploits, ſignifications, & tous ces noms qui reſſemblent comme deux gouttes d'eau à ceux du grimoire.

LE COMTE, *appuyé ſur ſa canne.*

Vous devez donc me bien déteſter.

GIRAU.

Dieu vous garde de tout accident.... Mais certes nous ne ſommes pas payés pour vous aimer; ſi nous diſions le contraire, nous mentirions, voyez-vous!

M. DE LEURYE.

Cependant Monſieur le Comte n'eſt connu dans tous les environs que par des bienfaits. On chérit généralement ſa perſonne, & l'on ne peut penſer qu'un cœur auſſi généreux veuille jamais vous faire le moindre tort.

GIRAU.

Du tort!... Oh! c'eſt bien pis que du tort..

Non, jamais la méchanceté des hommes inspirés par le plus noir Démon, ne fut aussi épouvantable. C'est l'enfer qui a soufflé une telle chicane. . . On veut acheter mon bien, & moi je ne veux pas le vendre: à nous permis, sans doute. . . . . Que fait-on? un jour que nous sommes allés, avec tous nos enfans, travailler à notre petite ferme de Chali, arrive, pendant notre absence, une armée d'ouvriers, qui défoncent mon champ, arrachent mes arbres, rasent l'antique & chere maison qui nous a tous vus naître. (*En sanglottant*). Ah! Monsieur, Monsieur, nous n'avons jamais éprouvé de notre vie un pareil coup au cœur. A l'aspect de tout ce renversement je tombai par terre immobile, dans le désespoir. . . . Mes pauvres enfans me prirent dans leurs bras, comme si j'étois mort, & en me relevant poussoient des cris pitoyables. . . Revenu à moi, un maudit homme noir vient, m'accable d'écritures, en disant de prouver que mon bien est à moi; ce bien sur lequel mon pere a vieilli jusqu'à quatre-vingts ans; ces mains que vous voyez, ces mains calleuses se sont durcies dès l'enfance à en remuer la terre. . . . Elle est à moi, comme le ciel est à Dieu. Rendez-la à justice: je veux que mes enfans la labourent de même, & y trouvent leur subsistance; ou s'il étoit possible qu'on eût l'abomination d'autoriser la violence, parce que M. le Comte est un gros Seigneur, je me coucherois sur la porte de la cabane qui nous reste, & de-là je montrerois à tous les passans le champ que l'on nous auroit ravi. Mes enfans répéteroient à leurs petits enfans cette horrible injustice; &

tant que l'ame nous battroit dans la poitrine, nos justes & éternels reproches ne cesseroient de se faire entendre autour de l'habitation, que la séquelle infernale nous auroit volée.

M. de Leurye.

Modérez-vous, Monsieur Girau.

Girau.

Que je me modere! .... Ah! si vous vous trouviez à notre place? ....

M. de Leurye.

C'est avec de la tranquillité que l'on parvient à s'entendre & à s'accorder. On a vu souvent les affaires les plus épineuses s'arranger un instant avant qu'on les jugeât; je desirerois que vous ne fussiez pas si loin d'un accommodement: il seroit peut-être favorable à tous deux. Monsieur le Comte est plus disposé que vous ne pensez, à vous traiter amicalement... Voyons, quelles sont vos demandes?

Girau.

Mes demandes!

M. de Leurye.

Oui, à quoi vous bornez-vous, pour entrer en accommodement?

Girau.

Mes demandes! Elles sont bien simples & fort aisées à remplir. *Primò*, nous voulons d'abord que l'on nous rétablisse notre demeure, telle qu'elle étoit avant que l'on soit venu tout mettre à bas; ensuite, que notre maison soit reconstruite sur le même plan: & l'on n'aura pas besoin d'Architecte; nous en servi-

rons bien nous-mêmes; car c'eſt nous, afin que vous le ſachiez, qui l'avons bâtie, il y a trente ans, quand elle a voulu tomber. Pour ce qui regarde le potager où étoient nos choux, nous avons produit un compte exact de la perte où nous a jettés ce malheureux dégât. Nous n'y avons pas ajouté une obole, Dieu merci. Notre compte étonne vos gens de Juſtice, qui ſe moquent de notre déſintéreſſement; mais nous ne voulons pas qu'il ſoit dit que nous ayons eu quelque bénéfice de notre infortune, & que nous ayons reçu un denier de l'homme qui, parce qu'il avoit de l'argent, eſt venu nous opprimer dans notre chaumiere. Qu'on nous rende ce qui eſt à nous; nous ne demandons rien de plus ... Si la Loi le condamne à quelque amende, (comme nous imaginons que cela doit être) nous déclarons d'avance que nous abandonnons cette ſomme-là aux pauvres de la Paroiſſe.

LE COMTE.

Singuliere tête d'homme!

M. DE LEURYE.

Vous ne voulez donc pas vendre, Monſieur Girau?

GIRAU.

Non.

M. DE LEURYE.

A quelque prix que ce ſoit?

GIRAU.

Non.

M. DE LEURYE.

Mais, Monſieur le Comte vous offre deux fois

la valeur de votre terrein: exigeriez-vous davantage?

GIRAU.

Nous n'exigeons rien ... Nous ne voulons que notre champ ... En un mot, faites-nous perdre, faites-nous gagner ... vous êtes le maître ... Je ne veux pas vendre; je ne vendrai point.

M. DE LEURYE *va à son secrétaire, en tire son grand porte-feuille, & dit, en s'en allant, à voix basse:*

Ceci est positif ... Je vous laisse ensemble ... Tâchez d'entrer en accommodement; il ne sera peut-être pas toujours inflexible. Il est dans la premiere chaleur du ressentiment; cela pourra passer.

LE COMTE.

De Leurye, vous devriez rester; vos raisons appuyeroient les miennes.

M. DE LEURYE.

Il vaut mieux que le débat soit sans témoins ... Vous serez plus libre l'un & l'autre ... Je reviendrai savoir ce qui se sera passé entre vous ... N'épargnez rien pour le gagner.

(Il sort.)



SCENE V.

LE COMTE, GIRAU.

LE COMTE.

Eh bien! voyons ... pouvons-nous parler ensemble à cœur ouvert?

GIRAU.

Tant qu'il vous plaîra, Monsieur le Comte. . . Nous ne sommes par fois que trop francs.

LE COMTE.

Vous ne me déplaisez pas ainsi; dans quatre heures le Procès sera jugé ... Il en est tems encore; ainsi, entrez un peu dans les voies qui vous sont proposées. (*Girau s'éloigne*). Comme vous vous éloignez! ... Approchez, approchez ... Avez-vous peur de moi?

GIRAU.

Ce n'est pas la crainte qui fait que nous nous éloignons; avec de la probité, Monsieur le Comte, on n'a peur de personne.

LE COMTE.

J'entends; c'est par antipathie.

GIRAU.

Pas plus l'une que l'autre.

LE COMTE.

Regardez-moi bien, je ne suis pas si méchant.

GIRAU.

Si les riches ne le ſont pas par leur volonté, ils le ſont par autrui ... Malheureuſement cela revient au même ...

LE COMTE.

Et vous, croyez-vous n'avoir pas mis d'humeur dans votre conduite? Et votre caractere eſt-il facile? Dites-moi un peu, par quel entêtement vous êtes-vous rendu ſi intraitable? J'ai été chez vous dans la meilleure intention du monde, & très-éloigné de tout eſprit de chicane. Ne vous ai-je pas propoſé un prix honnête? Ne vous ai-je pas expliqué confidemment mes vues & mes deſſeins? Ne vous ai-je pas ſupplié d'y accéder? Et vous, Monſieur Girau, vous qui êtes ſur ma Seigneurie; vous que je regardois comme m'étant attaché; vous que j'ai traité toujours avec amitié; car vous ſavez que je ne ſuis point fier avec un honnête Laboureur: Eh bien! vous avez rejetté mes offres, mes prieres; & cela, avec une opiniâtreté ſans exemple, avec un orgueil hautain, & même un peu d'inſolence. (*Mouvement de ſurpriſe de Girau*). Oui, oui, d'inſolence, Monſieur Girau; &, ſi j'ai des torts, les vôtres aſſurément ne ſont pas moindres.

GIRAU.

Monſieur, nous ne ſommes ni hautains ni inſolents, &, ſauf reſpect, nous nous connoiſſons mieux que vous ne nous connoiſſez ... Vous êtes le premier dans le monde, qui nous diſiez une telle injure ... J'ai ſoixante-neuf ans: vous n'en avez gueres moins, je penſe. Avouez-le; à notre âge on a de

la barbe au menton, & de la fermeté dans les idées.. Nous avons une tête, Monſieur le Comte, une tête qui a vu bien des choſes, & qui, durcie au ſoleil des moiſſons, eſt inébranlable dans ce qu'elle décide. Je mene ſeul tous mes enfans, grands & petits, & tout va bien, car on m'obéit ... Nous avons vécu avec honneur & ſans reproche; cela doit vous dire que nous n'avons pas fléchi, & que notre cœur n'a pas été plus lâche que notre bras ... Nous ne l'avons point été, nous ne le ferons jamais. Vous nous avez fait une infamie; (*Le Comte lui rend le geſte de ſurpriſe.*) oui, Monſieur le Comte, une infamie qui crie vengeance devant Dieu & devant les hommes. Nous nous devions à nous & à nos enfans, de montrer qui nous ſommes, ſurtout lorſqu'on nous attaquoit ſur notre pallier. Le ver de terre qu'on écraſe, ſe redreſſe bien & montre l'aiguillon ...

LE COMTE.

J'ai réclamé un bien qui a été uſurpé. Le Terrier de ma Seigneurie le prouve. Vous n'avez point de titre, & la Loi préſume que votre terrein fait partie de mon domaine.

GIRAU.

Nous ne ſavons point ce que dit ce Terrier, ou plutôt ce qu'on lui fait dire; nous ſavons ſeulement que, depuis notre biſayeul juſqu'à nous, nous en jouiſſions depuis deux cents ans. Voilà notre titre, à nous, écrit à la face du Firmament. Aucun de nos ancêtres n'a été un uſurpateur: & la preuve en eſt claire, c'eſt que le ciel nous y a tous bénis; & qu'en conſéquence nous y avons tous proſpéré;

l'ancien Seigneur a pu faire griffonner tout ce qu'il a voulu; le parchemin se laisse écrire. Mon pere nous avoit bien dit que ce Seigneur avoit anciennement desiré notre terrein ; mais le cher homme a fait tout comme nous ferons ; il a refusé de vendre. Où est donc la Loi qui pourroit, en nous y forçant, nous chasser de notre patrimoine? Seroit-ce le jugement du Tribunal? Eh! Monsieur le Comte, consultez plutôt le jugement de votre cœur : celui-là, ou je me trompe fort, n'a pas besoin d'Huissier pour vous signifier de nous rendre un bien qui est à nous bien avant que vous soyez venu au monde pour nous tourmenter tous...

LE COMTE, *à part.*

Quel homme! (*Haut*). Quand je dis que ce terrein a été usurpé sur le domaine de ma Terre, j'entends qu'anciennement il étoit en friche; que vos auteurs en ont tiré parti, & que le Seigneur l'a toléré. Je ne veux pas dire pour cela que votre pere & vous soyez de mal-honnêtes gens ; j'ai l'opinion contraire.

GIRAU.

Malgré cette estime que vous dites nous porter, il faut, permettez-nous de vous en faire ici l'ouverture sans biaiser, il faut que vous nous jugiez bien insensibles, pour nous avoir molestés comme vous l'avez fait. Vous autres Nobles, avez des idées que nous devons demeurer calmes aux offenses qu'il vous prend envie de nous faire. Dès que c'est un Paysan, c'est moins qu'un chien de basse-cour qu'on chasse d'un coup de pied. Si par représailles nous avions

avions eu la témérité d'en faire autant de notre chef, nous aurions mérité la prifon, le carcan, les galeres; & nous y ferions en attendant que nous puffions expliquer en Juftice toutes nos raifons. Mais envers nous, vos pareils font hardis. Ils difent tout haut: *il n'y a rien à rifquer; avec de l'argent, avec de l'argent, nous appaiferons ces pauvres gens, & ils viendront encore nous lécher les mains*... Voilà comme vous nous avez traités, nous qui avions tant d'égards pour tous vos droits. . . Nous les avons refpectés jufques dans vos lapins rongeurs, qui foifonnent par milliers, & nous mangent tout vifs: votre Garde a tué notre chien de baffe-cour, pour en avoir pourfuivi un qui fourrageoit tout notre potager. Il étoit dans fon fort; j'y étois attaché; & nous n'avons pas dit le mot.

LE COMTE.

Je n'ai point fçu ce trait.... Certes, j'aurois puni mon Garde.

GIRAU.

Je le crois; mais, comme nous vous l'avons confeffé tout-à-l'heure, le mal que vous ne favez pas faire, en attendant fe fait toujours fous votre nom. Aujourd'hui ce n'eft pas vous qui agiffez, par exemple, mais c'eft la meute de vos Hommes d'Affaires . . . (*En faifant un gefte pittorefque*) Ils ont les mains pleines de je ne fais quels papiers, qu'ils vont noirciffant fur nos bornes. . . Quelle race!

LE COMTE.

Eh bien! j'ai mal agi, je l'avoue; j'aurois dû rentrer en poſſeſſion par d'autres voies; mais c'eſt vous qui m'avez mis dans le cas de cette violence par vos refus obſtinés; enfin la choſe eſt faite; il n'eſt plus en mon pouvoir que cela ſoit autrement; &, pour vous prouver que je n'ai jamais voulu vous cauſer aucun préjudice, que j'aie droit de propriété ou non, mettez ſeulement un prix à l'objet tant conteſté; &, quelque haut que monte ce prix, vous en allez toucher la ſomme ſur le champ: je vous dédommagerai de tout abſolument, & nous redeviendrons amis.

GIRAU.

Monſieur le Comte, nous avons toujours dit que nous ne voulions pas vendre cette portion-là. . . Dites ſi nous avons jamais prôné le contraire.

LE COMTE.

Homme terrible! eſt-ce parce que vous l'avez dit, que vous le répétez encore? . . Voyez donc que tout eſt bouleverſé, & que la diſpoſition que vous chériſſiez, n'exiſte plus.

GIRAU.

Pardonnez, il ſera facile de tout remettre debout. Cette diſtribution eſt trop bien imprimée dans mon cerveau, pour ne pas vous ſupplier de nous mettre en perſonne à la tête des travailleurs. Laiſſez-nous les conduire en chef, Monſieur le Comte; ils en iront plus vîte. Vous verrez merveille. Ce qui nous pique, c'eſt que tout cela, quand ce ſera rétabli, ſera trop neuf, & n'aura plus cet air du bon vieux

tems qui nous faifoit tant de plaifir à voir. Ah! fi vous avez, pour le chagrin que vous nous avez caufé, quelques remords dans la confcience, relevez notre maifon telle qu'elle étoit... que nous y retrouvions tous les alentours que ma pauvre femme & mes enfans vont cherchant tous les foirs, & que tout ébahis ils ne retrouvent plus....

LE COMTE.

Vous ne fongez donc pas qu'avec l'argent que je vais vous donner, vous allez trouver d'autres avantages cent fois préférables. Vous aimez vos enfans, & le bien de votre famille. Vous le faites, en profitant d'une occafion auffi favorable. Vous l'enrichiffez en bon pere. Vous tirez un parti confidérable de ma folle fantaifie... Que de gens voudroient être à votre place!

GIRAU.

Nous ne voulons être à la place de perfonne, Monfieur le Comte, mais refter fermement à la nôtre, fans qu'on nous en débufque... De neuf enfans, quatre enfans établis, cinq nous reftent à pourvoir, & nous n'en fommes pas en peine, par la grace de Dieu. Leur place à chacun d'eux eft déja marquée dans notre tête... Les gros Seigneurs, comme vous, craignent, dit-on, une nombreufe famille; & nous, c'eft-là notre fatisfaction, notre richeffe à nous. Nous avons des bras bien difpos, & avec l'épargne dont nous vivons, nous pouvons encore amaffer une poire pour la foif. Nos plaifirs, à nous, ne font pas coûteux. Peu de chofe fait notre félicité; mais auffi ce peu-là nous y tenons. Il

n'eſt pas juſte que vous nous enleviez nos plaiſirs avec votre argent... Nous n'en avons déjà pas de tant de ſortes... Je vous vendrai mes autres portions de terre, & non celle-là... Sçavez-vous par uſage ce que c'eſt que l'habitude d'un endroit?.. Nous ne pourrions trouver de divertiſſement dans aucun autre lieu, fût-il ſitué en pays de Cocagne. Belle vue qui va juſqu'au grand chemin... bon air, de l'eau pure comme le cryſtal; c'eſt-là, ſans doute, un tréſor... Nous en diſtribuons tous les jours à nos bons voiſins. Auſſi les cheres gens nous aiment tant, qu'à la moindre indiſpoſition de notre femme ou de nos enfans, ils ſont tous chez nous à nous porter conſolation & ſanté.

LE COMTE.

Oui, cette eau eſt un tréſor; & voilà, je ne vous le diſſimule point, ce qui, par-deſſus tout, me fait deſirer ce terrein; mais vous, vous pouvez aiſément remplacer cette commodité, au lieu que moi je ne puis tranſporter ailleurs & mon château & mon parc... Vous retrouverez...

GIRAU, *avec ſentiment.*

Ah! Monſieur, retrouverai-je la place où je ſuis né; où mon ayeul a béni mon pere, qui m'y a béni à ſon tour; où mon cœur a palpité d'une ſi grande joie, quand on m'a fiancé avec celle que j'aime encore; où tous mes enfans ont commencé à m'appeller leur pere; où j'ai aidé à leur apprendre à marcher; où depuis plus de ſoixante années je vois chaque matin le lever du ſoleil qui, par ſes

premiers rayons, m'envoye le ſignal de la priere?..
C'eſt pour nous le plus beau ſpectacle...

LE COMTE, *hauſſant les épaules.*

Eh! ne pourrez-vous pas choiſir un autre lieu auſſi élevé, d'où vous verrez tout à votre aiſe le lever & le coucher du ſoleil? Pour un homme de ſens, vous donnez dans une prévention...

GIRAU.

Prévention, dites-vous!... c'eſt une moindre prévention que la manie que vous avez pour tous vos agrandiſſemens... Nous ne ſçavons pas nous attacher à des niaiſeries: mais nous chériſſons l'utile; car ce qui eſt utile, plaît toujours. Oui, Monſieur le Comte, nous regrettons les laitues & les choux de notre potager, foulés aux pieds par vos maudits pionniers. Quelle dévaſtation, miſéricorde! ceux que j'ai mangés depuis, n'avoient ni le même goût, ni la même ſaveur: hélas! ils n'étoient, ni plantés, ni arroſés, ni cueillis de ma main. Que deviendra ce petit terrein que j'avois entouré d'une haye & que je cultivois à mes heures de récréation. Ah! mon cher potager, mon pauvre potager, on ne veut faire de toi qu'un terrein perdu, une promenade de ſable. Vous voulez que nous ſoyons francs, Monſieur le Comte; ces longues allées, ces grands chemins, ces enclos où l'on ne voit pas un ſeul arbre fruitier, voilà autant de vols faits à l'agriculture; & je gémis ſur les denrées que l'on empêche ainſi de venir, tandis que Dieu y auroit planté ſa bénédiction, & que cela auroit ſuffi à nourrir une Province entiere. C'eſt bien l'offenſer; car c'eſt-là le vrai

ſang du peuple, prodigué en enjolivemens puériles. Ce plan que vous avez mis en couleur ſur du papier, & que vous projettez d'exécuter, ſeroit à peine achevé, que vous en ſeriez dégoûté, comme l'enfant qui briſe ſon jou-jou, après avoir pleuré pour l'obtenir. Il n'y a que ce qui ſe mange qui, ſoit en herbe, ſoit en fleurs, ait le droit de plaire conſtamment, & c'eſt cela qui fait plaiſir à voir en tout pays. Ce n'eſt point dans votre parc ſtérile qu'on le trouvera. C'eſt dans nos granges, dans notre baſſe-cour, dans nos étables, dans nos jardins. C'eſt-là qu'on voit un tableau changeant, animé; au-lieu que vos gazons, vos boulingrins, vos parterres, ont quelque choſe de triſte & de mort, qui fait que je bâille d'ennui au milieu de ces belles promenades, où l'on a tant dépenſé d'argent pour tout gâter.

LE COMTE.

Je ne blâme point vos goûts, laiſſez-moi les miens. Il y a deux raiſons qui doivent vous déterminer à accepter mes offres. Premierement, la difficulté de rétablir ce qui eſt détruit dans la forme préciſe où cela ſe trouvoit. Secondement, l'incertitude où vous êtes de gagner votre procès; &, quand je dis l'incertitude, c'eſt une expreſſion mitigée dont je me ſers; car je crois, moi, & je vous en avertis d'avance, je crois être aſſuré que vous perdrez infailliblement... Une fois jugé, il n'y aura plus à revenir, au moins... ainſi ſongez bien...

GIRAU, *d'un ton ferme.*

Non, Monſieur, non, nous ne perdrons point.

LE COMTE.

Et qui vous l'a dit?... En êtes-vous bien sûr?

GIRAU.

Nous sçavons que notre Juge est votre ami de longue main; mais nous n'en croyons pas moins à sa probité. Le plus grand crime, méritant damnation, que l'homme pourroit commettre sur la terre, seroit d'être injuste, ayant la charge de prononcer au nom de la justice; & j'aimerois mieux être ruiné cent fois que d'avoir soupçon d'un tel péché dans le cœur de mon semblable. Non, cela ne se peut pas... Dans cette affaire-ci... si j'étois Juge... tenez, moi, je condamnerois mon propre pere.

LE COMTE, *bas.*

Ah! quel coup il me porte! (*haut*). M. Girau, c'est la loi qui prononce, la loi écrite, entendez-vous? Elle est aveugle & sévere, elle n'a point d'égard si elle va dépouiller celui qui a peu de chose, pour donner à celui qui a déja beaucoup. Selon vos principes, un Juge doit être inflexible d'après la loi; il ne lui est pas permis de la détourner, même par un sentiment d'humanité; il doit étouffer, jusqu'à la pitié, quand le droit l'ordonne, & le droit est contre vous, j'en ai la preuve en main...

GIRAU.

La preuve! & nous aussi nous en avons la preuve en main... & depuis deux cents ans... Où étiez-vous alors, vous qui nous chicanez?

LE COMTE, *avec sévérité.*

Songez que, sorti d'ici sans nous être arran-

gés, je ne voudrai plus entendre parler de vous : alors vos enfans feront fondés à vous reprocher votre entêtement, entêtement qui leur aura été funeste. Voici le moment de faire de moi tout ce que vous voudrez. Votre vente sera une cession volontaire, amicale, & outre une bonne somme d'argent sur table, vous pourrez exiger de moi toute la reconnoissance possible. Vous verrez comme j'en agirai, & ce que je ferai pour les vôtres. . . Mais si vous persistez dans un refus outrageant, tremblez! vous me verrez aussi inflexible que vous aurez été intraitable. . . Choisissez enfin, Girau: voulez-vous que nous soyons amis, ou ennemis à la vie & à la mort ? (*d'un ton affectueux*). Ne refusez pas mes offres, mon cher Girau; je vous en supplie au nom de tout ce qui vous est cher, vous ne vous en repentirez point: c'est un desir qui me presse, & que je ne puis vaincre; ce desir, en un mot, fait toute la consolation de ma vieillesse... Vous le dirai-je? cela manque à mon bonheur. . . Voudriez-vous me causer un chagrin mortel?.. Non, non: allons, je vous connois, rendez-vous. (*lui tendant la main.*) Touchez-là, bon-homme, touchez-là.

GIRAU, *ému, sans donner, sans retirer sa main, hésite & paroît indécis.*

Monsieur, ne nous pressez point comme cela, je vous prie. . . Tenez, c'est un vrai tourment où vous nous mettez... Je ne sçais plus que vous dire... tout mon courage... Nous n'osons plus vous regarder en face, & nous souffrons de vous entendre supplier... Vous n'êtes pas un Seigneur méchant...

c'eſt bien vrai... nous le ſçavons. Ce ſont ces Intendans qui vont toujours conſeillant le mal.

LE COMTE, *affectueuſement.*

Laiſſons-les pour ce qu'ils ſont. Il n'y en aura plus entre vous & moi... Allons, venez; ſuivez-moi chez le Notaire; vous me demanderez le prix que vous voudrez; je compterai la ſomme; &, tous deux ſatisfaits, j'irai de ce pas choquer le verre avec toute la famille...

GIRAU, *avec un effort qui lui coûte.*

Monſieur le Comte, non, jamais, nous ne vendrons ce terrein-là... cela ne ſe peut... Pardonnez-nous... mais vous ſçavez...

LE COMTE, *dans une extrême colere, & frappant du pied.*

Homme inconcevable! eſprit opiniâtre! inſolent!.. Vous vous jouez donc de moi?

GIRAU.

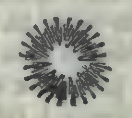
Pardon, encore un coup: mais nous ne reſterons pas plus long-tems enſemble, s'il vous plaît, Monſieur... Votre bon cœur, le ton de votre âme nous feroient faire ce que nous ne devons pas. Tenez... voyez toute notre foibleſſe. Abaſourdi par l'éloquence de vos diſcours, tout hors de nous, & n'aimant ſur-tout à faire de la peine à perſonne, nous allions nous laiſſer ſéduire, comme un enfant. Malheureux! qu'allions-nous faire? Heureuſement, nous avons eu ſouvenance de la voix mourante d'un pere qui nous dit, une heure avant que d'expirer: *Girau, c'eſt à toi, comme à l'aîné, que je laiſſe la*

maison; c'est la portion la plus précieuse de l'héritage. Garde-toi de la vendre, elle est bénie de nos peres, & nos peres y ont tous prospéré. Tu prospéreras comme eux, si rien ne t'induit à tentation. Transmets-la à mon petit-fils aîné, comme je te la transmets, & je te réponds qu'aucun de tes enfans, avec la grace de Dieu, ne manquera. (*en s'en allant avec précipitation.*) Serviteur, Monsieur le Comte; nous attendrons le jugement, quel qu'il soit.

SCENE VI.

LE COMTE, *se promenant à grands pas.*

Je suis furieux. . . . Est-il possible? il alloit céder.... Je ne me possede plus. . . . Eh bien! puisqu'il n'a pas voulu vendre, il perdra & perdra le tout.... Ce n'est pas avec lui que je serai généreux. Envain il implorera ma clémence. Je suis las de débattre un objet tant contesté, & qu'on auroit dû m'accorder à la premiere instance. . . . La Loi me seconde; j'userai de mes droits, & même avec toute la rigueur... je veux... (*Ici paroît de Leurye*). Ah! mon cher de Leurye, écoutez....



SCENE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE.
Madame DE LEURYE.

M. DE LEURYE.

IL vient de sortir... il a évité de me voir... eh bien! qu'y-a-t-il de décidé?

LE COMTE.

Oh! c'est un homme à me faire tourner la tête, un cerveau rustique, à qui il est impossible de faire entendre raison, qui agit par vengeance, qui a de la méchanceté même, oui, une malice innée & profonde...

M. DE LEURYE.

Quoi! rien n'a pu le déterminer?

LE COMTE.

Rien au monde..... vous m'en voyez d'une fureur....

M. DE LEURYE.

Je suis chagrin de ce refus...

LE COMTE.

Je veux qu'il en soit puni.... cela dépend présentement de vous, de Leurye...

M. DE LEURYE.

Mais, si sa cause est bonne.....

LE COMTE.

Toute cauſe a différens points de vue. . . Voici une reconnoiſſance pour moi. Il en réſulte que les auteurs de cet homme ont empiété ſur mon domaine le terrein même dont je me ſuis emparé. Les confrontations de cette reconnoiſſance prouvent ce fait; ſa réclamation eſt donc inſoutenable.

M. DE LEURYE.

Permettez-moi de vous le répéter, cette reconnoiſſance eſt erronée, vicieuſe dans tous les points.

LE COMTE, *avec emportement.*

Mais lui-même a-t-il fourni les titres de ſa propriété. . .

M. DE LEURYE, *du plus grand ſang-froid.*

Il n'en préſente aucun, d'accord: mais il a pour lui une poſſeſſion immémoriale & deux anciens terriers de votre ſeigneurie qui démentent le dernier. Ils doivent prévaloir, & la poſſeſſion de ce fermier ne peut être conſidérée que comme légitime. . . .

LE COMTE, *avec un dépit concentré.*

J'entends. . . . . vous allez prononcer contre moi. . .

M. DE LEURYE.

Je ferai ce qu'exigent la loi & mon devoir. . . .

LE COMTE, *ſe remettant.*

Je connois depuis long-tems votre délicateſſe; qu'elle ſoit juſte, ou non, dans cette circonſtance, vous comprenez bien que je ne veux faire aucun tort à ce Laboureur. Ma colere ne me rend pas injuſte,

je le payerai bien malgré son opiniâtreté: (*tirant un porte-feuille,*) voici pour vingt mille livres d'effets que je vous remets en main; vous le sçavez, c'est trois fois la valeur de son terrein. Vous les lui remettrez, au moment qu'il aura perdu... Vous ne commettrez certainement aucune injustice, de Leurye, & vous vous acquitterez envers moi de tout ce que vous me devez.

M. DE LEURYE.

Je sçais à quoi engage la reconnoissance. Je ne l'oublierai jamais: mais faut-il vous dire qu'on ne sauroit mettre de l'argent en place d'une possession qui nous charme, & qu'il n'y a plus de prix à une chose, dès qu'on y tient fortement? En suivant vos idées, je commettrois toujours une injustice...

LE COMTE.

Vous me permettrez de sçavoir aussi bien que vous ce qui est juste ou injuste.

M. DE LEURYE.

Dans ce moment où la passion vous égare....

LE COMTE.

Elle ne m'égare point, assurément; c'est vous plutôt qui vous égarez... Tous ceux que j'ai consultés vous sont opposés. Votre opinion, je pense, doit céder à leurs voix réunies.

M. DE LEURYE.

Je ne mets le jugement d'autrui qu'au second rang; la regle du mien est dans mon cœur.

LE COMTE.

Il peut se laisser éblouir par une fausse gloire, & tel est le piege de la vertu. . . Vous êtes près d'y tomber, prenez-y garde.... parce que cet homme est un Laboureur, vous verrez qu'il aura nécessairement raison contre son Seigneur!

M. DE LEURYE.

Si vous étiez à ma place, dites-moi ce que vous feriez, & par conséquent ce que vous jugez que je dois faire?

LE COMTE.

Je vous ferois gagner votre procès sans hésiter.

M. DE LEURYE.

Non, vous ne le feriez pas . . . je vous connois mieux. . . . vous ne voudriez pas commettre un crime.

LE COMTE, *se recriant.*

Un crime!... le mot sent le tribunal. Je crois avoir prouvé des sentimens d'honneur & d'équité, & ma conscience ne me reproche rien... la balance est au moins dans une parfaite égalité... j'y mets une triple valeur, & je demande qu'elle penche pour moi. . .

M. DE LEURYE, *avec une dignité calme.*

Elle ne peut fléchir, & tout l'or du monde seroit ici d'un poids foible. La volonté de votre partie ne peut être violentée. La propriété est un droit sacré, absolu, le premier de tous les droits, sans exception & sans réserve. Il possede sa chaumiere & son

champ, par la même loi qui assure au Monarque la propriété de sa couronne; & quelle que soit la distance des rangs, les droits respectifs sont égaux.

LE COMTE.

De Leurye! j'aurois cru les dédommagemens capables de tranquilliser l'équité la plus sévere!... Mais j'ouvre les yeux; où je ne voyois que l'amour scrupuleux de la justice, je commence à entrevoir de l'insensibilité: peut-être suis-je aussi en état que vous de sentir l'équité de ma demande; mes lumieres peuvent être égales aux vôtres, & mon expérience passe certainement celle d'un homme de votre âge... De Leurye! ce que je demandois à titre d'ami, faudra-t-il donc que je l'exige?... oublieriez-vous?..

M. DE LEURYE.

Si vous sçaviez ce qu'il m'en coûte... combien il m'est cruel... je vous afflige, mais...

LE COMTE.

Rien ne peut tenir, je crois, contre ma priere...

M. DE LEURYE.

Rien, il est vrai, excepté mon devoir... s'il ne falloit que le sacrifice de ma vie, il y a longtems qu'il seroit fait.

LE COMTE.

Insensé par systême, tu prends ici l'ombre pour la réalité. Qui immoles-tu? ton bienfaiteur... laisse-là cette ostentation que tu appelles vertu: agirois-tu ainsi pour faire retentir dans toute la province l'éloge de ton intégrité, & faire dire: *il n'a pas craint de condamner celui-là-même à qui il devoit tout;*

Mais est-ce bien-là un motif déterminant? Tu manques à la reconnoissance, en croyant obéir à l'esprit de la loi, & tu ne suis au fond que le caprice d'une tête échauffée. Veux-tu donc m'apprendre ce qui est légitime, ou ce qui ne l'est pas?... Eh! dis-moi, m'as-tu jamais vu m'écarter des principes de cette équité qui t'est si chere?..

M. DE LEURYE.

Jamais jusqu'à ce jour; & voilà pourquoi je veux que vous ne commenciez point à vous charger d'un reproche que vous ne vous pardonneriez jamais. Votre pavillon élevé, vos desirs une fois satisfaits, la justice reprendroit ses droits sur ce cœur digne de l'entendre; vous détesteriez bientôt & les futilités qui vous séduisent aujourd'hui, & votre château, & votre propre victoire. Vous me détesteriez avec raison, & vous ne vous pardonneriez point à vous-même.... Laissez-moi sortir, Monsieur le Comte! je vous attendrai après le jugement; je le sais, vous serez en colere contre moi, mais demain, après-demain, dans huit jours, que dis-je? après plusieurs années même, je connois assez votre cœur pour qu'il me rende justice... Il faut que je brave aujourd'hui, & la voix de la reconnoissance, & celle de l'amitié, & tout ce qu'il y a de plus cher au cœur de l'homme, à mon cœur.....

LE COMTE.

Vous n'aurez pas beaucoup de peine, ingrat!.. vous ne m'avez jamais aimé; tout me le prouve aujourd'hui: aussi j'ouvre les yeux, & retire la main qui vous soutenoit. Vous perdrez un cœur

comme il y en a peu..... fortune, rang, bonheur, vous tenez tout de moi.

M. DE LEURYE, *vivement.*

Je renonce à tout, s'il le faut... ce soir, je descendrai du tribunal, content & sans remords.

LE COMTE, *dans la plus grande émotion.*

Et vous faites aussi peu de cas de l'attachement que j'avois pour vous.... Ah! de Leurye, de Leurye, si vous sçaviez... vous ne connoissez pas tout ce que j'aurois à vous dévoiler... vous ignorez que votre état, votre nom, votre existence, sont entre mes mains.... Tout est un secret pour vous, mes bienfaits, votre naissance; c'est à cette heure qu'il faut montrer à quel point je vous suis cher. Il ne s'agit plus de vous, chacun son tour. Nous verrons quel ascendant mon ame peut avoir sur la vôtre. Il m'est plus important de le savoir que vous ne le pensez. Ce sera pour vous une source de félicités que vous n'espérez même pas.... tout dépendra de ce que vous prononcerez.

M. DE LEURYE, *ému.*

Quoi! vous pourriez mettre à ce prix...

LE COMTE.

Je dois obtenir ce sacrifice de vous; êtes-vous en état de m'en faire un digne de moi?

M. DE LEURYE.

Vous ne connoissez donc pas tous les droits que vous avez sur mon cœur.... Ah! croyez qu'ils surpassent encore ceux d'un pere.... Cet

attachement ſi tendre vous eſt bien dû : s'il ne falloit que le ſigner de mon ſang....

LE COMTE.

J'ai dit que le repos de mes derniers jours dépendoit de ce que jevous ai demandé avec tant d'inſtance.

M. DE LEURYE, *à part.*

Comme il me trouble!...

LE COMTE.

Ecoutez, de Leurye. Vous croyez, dès votre plus tendre enfance, avoir perdu votre pere. Apprenez qu'il exiſte, & que des raiſons que je renferme, l'ont toujours engagé à ſe tenir inconnu.

M. DE LEURYE.

Il eſt poſſible! mon pere vivroit! j'aurois encore un pere!... ah! vous m'avez fortement ému... j'ai un pere & vous connoiſſez ſon ſort, & l'heure m'appelle ſur le tribunal... que j'ai beſoin de toutes les forces de mon ame!...

LE COMTE.

Cher de Leurye, puis-je eſpérer...

M. DE LEURYE.

Laiſſez-moi, je ne veux rien entendre en ce moment. Qu'importe mon état, mon nom, mon pere même?.. je ſuis Juge à cette heure, & dois en remplir les redoutables fonctions. (*A ſa femme*). Ma chere, reſte ici; il faut que je le fuye....

SCENE VIII.

LE COMTE, *Madame* DE LEURYE.

LE COMTE.

MADAME! je n'avois un cœur que pour votre époux. Il eſt prêt à tout perdre. Si vous l'aimez, courez à lui, faites-lui bien ſentir qu'il marche à ſa ruine.... je l'abandonne, s'il ne m'eſt favorable .. allez, ſuivez ſes pas; empêchez-le....

Madame DE LEURYE.

Je connois mon mari. Attaché à ſes devoirs, il eſt juſte dans tous les inſtans; & ſon caractere ne varie point.

LE COMTE.

Il mérite le reproche odieux d'ingratitude.

Madame DE LEURYE.

Lui! Monſieur le Comte.... Ah! que vous le connoiſſez mal....

LE COMTE.

Je croyois le connoître ... Je me ſuis trompé. Non, il ne m'aima jamais. Son ſang-froid inſultant à la vue de mes plus chers intérêts.... Il me trahit.... Tout me dit que ſon ame eſt loin de la mienne.

Madame DE LEURYE.

Mais, si ce que vous demandez de lui est contre son devoir...

LE COMTE.

Devoir chimérique! orgueil déguisé! Je donne plus que je ne dois: & votre mari, qui devroit être le premier à déterminer ce paysan opiniâtre, à le forcer par de bonnes raisons, prend toujours son parti, & seroit fâché, sans doute, d'un accommodement qui lui enleveroit le plaisir de prononcer contre moi... Eh bien! qu'il se satisfasse, qu'il prononce; je fais ici le serment que je romprai tous les nœuds qui m'attachent à lui... Tirez-le, vous dis-je, de l'erreur où il est plongé, ou je lui voue une haine... qui sera funeste à tous deux.

Madame DE LEURYE.

Quoi! vous cesseriez d'aimer celui que vous avez toujours chéri, celui que vous avez tant estimé? Il perdroit en un seul jour... Non, Monsieur; il n'a rien fait pour mériter ce malheur....

LE COMTE.

Madame! je le répete, si vous l'aimez, usez du pouvoir que vous avez sur lui; c'est votre intérêt comme le sien; songez à le toucher; qu'il se conforme à mes desirs, ou je ne verrai plus en lui qu'un étranger, objet de ma plus grande indifférence. (*Il sort en colere.*) Je vous laisse.

SCENE IX.

Madame DE LEURYE *ſeule.*

QUEL orage s'apprête! Ma conſtance ſuccombe. . . . . . Comme le Comte eſt enflammé! Il eſt extrême en tout, dans ſon inimitié comme dans ſon affection. Hélas! j'apperçois l'adverſité fondre ſur nous....... Oui, ſi c'eſt une injuſtice qu'il exige, mon mari verra tout s'anéantir autour de lui, plutôt que de fléchir même dans les apparences... S'il pouvoit cependant être complaiſant ſans crime, conſerver ſon état, ſauver ſa maiſon; ſi.... mais j'appréhende qu'on ne puiſſe rien mitiger dans cette affaire. Je tremble; &, les connoiſſant tous deux, je vois notre ruine. . . .



SCENE X.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE.

(*M. de Leurye eſt en robe & en bonnet, comme ſur le point d'aller au Tribunal.*)

Madame DE LEURYE, *après un ſilence.*

Vous allez donc prononcer cet arrêt? . . . . Hélas! c'eſt le nôtre.

M. DE LEURYE.

Je vois tes larmes. . . . Le Comte a menacé. . . .

Madame DE LEURYE.

Il eſt ſur le point de vous haïr.

M. DE LEURYE.

C'eſt un coup terrible pour mon cœur! . . . . tu crains l'avenir.

Madame DE LEURYE, *avec triſteſſe.*

Oui, & je ne te le diſſimule point. . . .

M. DE LEURYE.

Raſſure-toi, ma femme. . . . Le combat engagé, il faut ſortir victorieux. La pratique d'une vertu ne fait pas l'homme de bien; mais une ſeule foibleſſe ſuffit quelquefois pour en faire un lâche.

Madame DE LEURYE.

Le Comte va rompre avec nous; le ton de ſa voix m'a fait frémir. Nous tomberons dans l'indigence. Je la ſupporterai cependant. Ton courage ſuffiroit pour ranimer le mien; mais quand mes regards tombent ſur ma fille....

M. DE LEURYE.

Chere épouſe! ne m'offre point cette image... Après la perte d'un ami, c'eſt celle qui déchire le plus mon ame.

Madame DE LEURYE.

Nous étions hier ſi tranquilles!

M. DE LEURYE.

Il n'y a point de bonheur ſolide en cette vie, tu le vois; mais ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cauſe que d'une mauvaiſe?

Madame DE LEURYE.

Se trouver ſans état, ſans reſſources, & dans quel tems! L'homme honnête & laborieux trouve ſi difficilement aujourd'hui à placer ſes travaux... S'il t'étoit permis du moins de te recuſer.

M. DE LEURYE.

Ce payſan pouvoit le faire. Il en a été averti à tems... Il a perſiſté à me vouloir pour Juge, & j'aurois la lâcheté de différer mon jugement! Non: ces délais lui ſeroient onéreux: un autre peut-être ne prendroit pas l'affaire comme moi, car je l'ai bien étudiée. Je ſuis certain de ſon droit; c'eſt à moi de le faire triompher, d'armer en ſa faveur l'autorité

des Tribunaux. Eh! dis-moi, qui ne se sentiroit pas élevé au-dessus de lui-même, au-dessus du vil intérêt, en prononçant au nom sacré de la Justice : n'est-ce pas alors que l'homme va saisir la plus haute dignité qui puisse appartenir à la noblesse de sa nature? Il est impossible de la trahir à quiconque a une ame.... oui, il rentrera dès ce soir en possession; je veux abréger le supplice de son incertitude... Cesse de gémir; chaque état a ses périls, comme ses devoirs.

Madame de Leurye.

Que les tiens sont cruels à remplir!

M. de Leurye.

Eh, dis-moi! le soldat monte à la breche; le médecin affronte l'air contagieux des hôpitaux; le naturaliste traverse les mers, & visite des plages inconnues; l'homme de lettres, pour soutenir les droits de l'humanité, risque sa liberté & son repos; chacun d'eux reste ferme à son poste & ne retrograde point à l'aspect du danger; & moi je reculerois honteusement, lorsque ma bouche devient l'organe de la justice, lorsque l'opprimé attend d'elle sa délivrance & son triomphe! ... Eh! que perdrai-je? Ma fortune?... D'autres ont plus sacrifié, & n'ont pas tant gémi... J'emporterai du moins le témoignage de ma conscience; sentiment consolateur, au-dessus des aisances passageres que procurent les richesses, & qui tient lieu aisément de tout le reste.

Madame de Leurye.

J'admire ta fermeté; mais je suis femme & mere.

Tant de vertu ne peut paſſer entierement dans mon ame.... Toi-même ſouffriras....

M. DE LEURYE.

Va, je ne ſerai malheureux, que lorſque tu croiras l'être toi-même.

Madame DE LEURYE.

En ce cas, mon ami, je vais faire un effort; je vais me dompter, & tu n'entendras plus mes ſoupirs.

M. DE LEURYE.

Laiſſe les s'exhaler en ce moment; bientôt la tranquillité renaîtra; car elle appartient toujours à l'innocence, même dans l'infortune.

Madame DE LEURYE.

Je rougis devant toi de ce que la crainte de l'avenir a tant de pouvoir ſur moi.

M. DE LEURYE.

Pleure, gémis; mais, ſongeant à cette paix intérieure que rien ne peut nous ôter, reprends la nobleſſe de ton ame.

Madame DE LEURYE.

Ah! j'ai beſoin de ton exemple pour ne pas ſuccomber au déſeſpoir.

M. DE LEURYE, *avec une ſorte de véhémence.*

Nous rendrons-nous plus malheureux par foibleſſe, & perdrons-nous le fruit de notre combat par d'inutiles plaintes?

Madame DE LEURYE.

Je le reprends ce courage... Tu foutiens ma foible raifon. Tu rends la férénité à mon efprit. Quel bonheur pour moi de t'avoir pour époux ! C'eft à toi que je devrai la plus précieufe des vertus, la force de l'ame.

M. DE LEURYE.

Ta raifon auroit diffipé d'elle-même toutes ces penfées. Je n'ai fait que mettre devant tes yeux des motifs puiffans de confolation ; &, fans notre enfant, nous n'euffions pas verfé une larme.

Madame DE LEURYE.

Allons... Elle eft, comme nous, fous l'œil de la Providence. Je te verrai d'ici condamner ton ami, & te verrai d'un œil calme... J'aime mieux l'indigence, que de te voir conferver ton état aux dépens du devoir qu'il t'impofe. Mais taifons-nous, taifons-nous... Thérefe vient... Il faut lui cacher nos peines. Elle eft dans un âge où l'on n'en fent aucune... Que ne puis-je prolonger pour elle cet âge heureux !



SCENE XI.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE, THERESE.

THERESE.

Eh! mon papa.... Vous vous en alliez sans que je vous aye embrassé!.. Embrassez-moi donc.

M. DE LEURYE, *l'embrassant.*

Adieu, ma chere Thérese.

THERESE.

Ah! ça, revenez de bonne heure, au moins... Maman veut toujours qu'on me fasse dîner, & moi je n'aime point à dîner sans vous. Je n'ai plus d'appétit alors. Rien ne me semble bon qu'en mangeant tous trois ensemble... Mais vous n'êtes pas gai comme à votre ordinaire: papa, seriez-vous fâché contre moi?

M. DE LEURYE.

Non, non, ma chere fille... Va, je t'aime toûjours bien. (*Il se dérobe à sa fille, comme s'il craignoit de s'attendrir trop, & de laisser paroître ce qui se passe dans son ame.* (*Thérese se retire.*) (*A sa femme, à demi-voix.*) Ma femme! Dieu ne nous manquera pas: trop heureux, si je puis acquérir quelques droits à ses bontés... Je cours où sa voix m'appelle.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame DE LEURYE, *ſeule.*

TOUT ſe décide en ce moment. . . Je le vois ſur ſon Tribunal. . . Il prononce contre ſa femme, contre ſon enfant. . . Fidele à la Juſtice, & cruel à lui-même, il eſt ſourd à la voix de la reconnoiſſance; il bleſſe juſqu'à la ſenſible amitié. . . L'amitié ſi puiſſante ſur ſon cœur!.. Mes parens vont être accablés de ce coup. . . Le Comte eſt inexorable, quand il ſe croit offenſé. . . Que devenir ſans fortune, ſans poſte, ſans appui?.. Le ſacrifice étoit néceſſaire, je le ſais; mais, hélas! qu'il eſt cruel!.. O le plus vertueux des hommes, & le plus infortuné! O ma fille! ma fille! c'eſt ſur vous que je m'attendris. (*Après un ſilence.*) Allons, plus de courage, mon cœur: ſouvenons-nous des paroles d'un époux; ſoyons forte avec lui, & renfermons nos plaintes. . .



SCENE II.

Madame DE LEURYE, THERESE.

THERESE, *en entrant.*

CHERE maman, je vous cherchois par-tout. J'ai couru par tout le jardin. . . Vous n'y êtes donc reſtée qu'un moment ?

Madame DE LEURYE.

Oui, ma fille.

THERESE.

Maman, mais qu'avoit donc papa ? Je l'ai ſuivi jusques dans la rue. En me quittant, il m'a priſe dans ſes bras ; il m'a embraſſée ; il me ſerroit plus tendrement qu'à l'ordinaire : il a même eſſuyé une larme, comme s'il n'avoit pas voulu que je le viſſe pleurer... Hé ! mais, vous auſſi, maman ; vous êtes triſte... Oh ! je m'y connois bien.

Madame DE LEURYE.

Ma fille, vous vous trompez ; nous ne ſommes point triſtes. Votre pere a pluſieurs affaires qui le rendent diſtrait & ſérieux, & cela me rend plus ſérieuſe auſſi...

THERESE.

Le tems me ſemble bien long de ne pas le revoir... Toujours abſent !.. Pour moi je m'ennuie

& je m'inquiete encore plus aujourd'hui que les autres jours.

Madame DE LEURYE.

Il eſt un bon moyen pour trouver le tems moins long : c'eſt de s'occuper, ma fille... Ma chere Thereſe, il faut t'accoutumer de bonne heure au travail; &, s'il eſt poſſible, ne pas perdre un ſeul inſtant de la journée. Celle qui ſe livre à l'oiſiveté, s'en repent tôt ou tard; celle qui emploie bien ſon tems, eſt toujours bénie du ciel, & proſpere... Ta broderie, comment va-t-elle?

THERESE.

Je crois que vous ferez contente. (*Elle tire une broderie de ſon ſac à ouvrage.*) Dites-moi ſi je ne travaille pas aſſez.

Madame DE LEURYE.

Fort bien, ma fille : c'eſt un grand plaiſir de ſavoir s'occuper; de pouvoir dire le ſoir, j'ai fait cela aujourd'hui; chacune de mes journées eſt marquée par quelque choſe d'utile... Par exemple, ſi nous avions beſoin d'argent, Thérefe aimeroit-elle bien à nous en gagner?

THERESE, *avec vivacité.*

Ah, maman! ſi je ſavois pouvoir aider à quelque choſe à la maiſon; mais il faudroit me le dire au moins; je m'y mettrois ſérieuſement, & la moindre minute me deviendroit précieuſe.

Madame DE LEURYE.

(*A part.*) Elle m'attendrit! (*Haut.*) Va, mon en-

ſant, ſi nous tombions dans ce malheur, (& tout le monde peut y tomber) ce n'eſt qu'en te montrant l'exemple que ta mere t'en avertiroit. (*Elle ſe leve.*) Je l'entends, je penſe.

THERESE.

Oh! cette fois c'eſt ſûrement papa: je cours au devant; & ſi c'eſt lui, j'irai tout de ſuite faire mettre le dîner ſur la table.

SCENE III.

Madame DE LEURYE *ſeule.*

POURQUOI donc ſuis-je ſi ſaiſie?.. Je veux, & n'oſe marcher vers lui... Je l'attends avec impatience, & crains de l'enviſager.



SCENE IV.

M. DE LEURYE; *Madame* DE LEURYE.

(On voit dans le fond M. de Leurye, qui ôte sa robe, & la remet à un Domestique. Il arrive avec un visage ouvert, tranquille, & les bras tendus vers sa femme, qui l'embrasse avec joie.

Madame DE LEURYE.

EH bien! mon bon ami, te voilà de retour.

M. DE LEURYE.

J'ai triomphé, ma chere femme.

Madame DE LEURYE.

Tu es donc bien content de toi-même?

M. DE LEURYE.

Mon cœur est satisfait; il éprouve la récompense d'avoir surmonté toute foiblesse... Ne parlons plus de ce que j'ai souffert... j'aurai le bonheur, en quittant ma place, de n'avoir rien prononcé dont je doive jamais me repentir.

Madame DE LEURYE.

Mon ami, explique-toi sans crainte, parle. Eh bien! le Comte?

M. DE LEURYE.

C'en est fait, j'ai perdu sa faveur & son amitié. J'at-

J'attends tout de ſon reſſentiment. Són courroux eſt extrême. . . Chere épouſe! je ſçais qu'aucune vue d'intérêt ne nous a unis; cependant, avoue que dans ces momens tu ne peux te défendre d'une certaine inquiétude. . . La miſere effraye à juſte titre celui qui ne s'y eſt jamais trouvé; ne la crains pas. Je ſuis jeune & courageux; je forcerai, par mon travail, tous les obſtacles. Nous allons partir de ce Bourg. Nous irons à Paris. J'y reprendrai la profeſſion d'Avocat. Ta dot, tu le ſçais, s'eſt diſſipée aux faux frais inévitables dans un premier établiſſement. Il ne nous reſte rien. Nous aurons de la peine; il faut nous y attendre; mais nous dompterons le ſort ennemi. . . Va, écartons de notre eſprit les moindres allarmes; mettons toute notre richeſſe en nous-mêmes, & notre confiance en celui qui eſt la ſource de toute vertu.

Madame DE LEURYE.

Je me montrerai l'épouſe d'un homme tel que toi. J'égalerai ton courage. Tu éleves, tu affermis mon ame. Oui, mon ami, il ne faut pas que ce revers nous arrache un ſeul ſoupir; nous ſommes toujours l'un à l'autre, & nous triompherons de l'adverſité.

M. DE LEURYE.

J'ai vaincu: mais apprends ce qui s'eſt paſſé au fond de mon cœur. Ma rupture avec le Comte me touche, mais vivement. Je l'aime, & je lui ai déchiré l'ame; oui, je lui ai cauſé une peine cruelle; car, quand il ſe livre à quelque paſſion, elle dégénere en excès, dont il n'eſt plus le maître. Ce n'eſt

pas tout; il m'a causé aujourd'hui bien d'autres tourmens. Il m'avoit toujours fait entendre que j'avois perdu une mere en bas âge, & que mon pere s'étoit expatrié, que depuis il étoit mort.... Aujourd'hui, un instant avant le jugement, ne m'a-t-il pas confié qu'il avoit des lumieres sur le sort d'une tête si chere?.. Ce qu'il m'a dit en mots obscurs & couverts, m'a jetté dans un si grand trouble, qu'il m'a fallu recueillir tous mes principes pour prononcer avec assurance. Peut-être aussi n'a-t-il voulu que m'effrayer par un dernier assaut... Si mon pere vivoit, il se seroit fait connoître.

Madame DE LEURYE.

Je le pense de même. Qui l'empêcheroit d'accourir dans nos bras?.. Si le Comte avoit eu quelque clarté sur son sort, pourquoi auroit-il attendu jusqu'à ce moment pour te l'annoncer? Le voici... Qu'il a l'air agité!



SCENE V.

M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE, LE COMTE.

(M. de Leurye est à son Bureau, debout, occupé à placer des papiers. Son épouse se range à côté de lui. Le Comte entre, le visage allumé. Monsieur & Madame le saluent profondément, mais presque sans le regarder, & se remettent à diverses occupations.)

LE COMTE, *d'un ton contraint & étouffé.*

N'APPREHENDEZ aucun reproche. Vous êtes si équitable! je devrois même vous en louer, comme vous vous en applaudissez sans doute en secret. Il ne vous manque plus à présent que de tourner en ironie les sollicitations que je me suis abaissé à vous faire... Porter un telle sentence, quoique bien instruit de ce qui se passoit au fond de mon cœur! m'obliger encore à rétablir honteusement une misérable chaumiere!.. Je rougis de fureur... Il vous sera bien doux, Monsieur, de me voir, à mon âge, humilié chaque jour par un Vassal d'autant plus insolent, qu'il l'aura emporté sur moi malgré mes offres & mes prieres. C'est-là un beau trait d'ami, & je sçais l'apprécier... Ne sembloit-il pas que je voulusse commettre une injustice? En étoit-ce une que de payer, comme je le faisois, un malheureux coin de

terre? .. Vous l'avez desservi, en lui faisant gagner son procès. Il seroit plus riche présentement, lui & ses enfans; mais des idées chimériques vous ont dominé de tout tems... Se peut-il que l'homme dont je me suis fait un plaisir de combler tous les vœux, dans toutes les occasions possibles, soit celui-là-même qui me cause le plus violent chagrin que j'aie éprouvé de ma vie... Ah! l'insensibilité est telle...

Madame DE LEURYE.

Ce qu'il a fait, Monsieur, il a dû le faire. Son ame n'est point insensible: mais elle a dû demeurer inébranlable à la voix de la reconnoissance. J'approuve sa fermeté. Il pouvoit donner sa vie, mais non. . .

LE COMTE.

Allez, Madame, allez: vous n'avez pas profité de mes conseils; vous avez négligé de lui faire embrasser le seul parti raisonnable. Eh bien! vous partagerez mon inimitié; ma vengeance tombera sur vous, comme sur lui.

Madame DE LEURYE.

La perte qui m'affligera le plus dans tous les tems, sera celle de votre amitié: mais nous aurons du moins toujours droit à votre estime.

LE COMTE.

Je vois qu'il y a une ligue formée contre les riches; qu'on leur fait un crime de leur fortune; qu'on les suppose toujours injustes, par-là-même qu'ils possedent. Ils ne peuvent hériter des domaines de leurs ancêtres; ils sont des usurpateurs abo-

minables, dès qu'ils font valoir les prétentions les plus légitimes. Il faudroit recommencer le partage des biens, & rendre les lots parfaitement égaux. Je vois qu'il y a dans des cœurs, qui se disent honnêtes & désintéressés, une jalousie profonde & innée, qui s'irrite de l'opulence des Grands. Je vois que cette jalousie est le foible de certaines gens qui prennent cette aversion secrette pour de la vertu. Elle vous a aveuglé cette prévention dangereuse, Monsieur, & vous vous êtes fait un héroïsme de ce qui n'est, au fond, que l'ouvrage de l'envie, & le triomphe de l'orgueil... Sçachez que je vous ai pénétré. L'autorité de Juge vous a enflé le cœur. Vous avez été fier de pouvoir prononcer contre moi en faveur d'un paysan. Vous avez mis une vanité sourde à lui donner gain de cause, & dans votre modeste philosophie, vous attendez que ce trait rare soit publié, préconisé, prôné, répété, & que l'on dise de vous : *Dans la Seigneurie de Monrevel, réside un Caton, protecteur né des chaumieres d'alentour, jeune homme austere, inflexible, qui arrête l'usurpation de ceux qui habitent des châteaux, & qui leur donne toujours le tort au premier mot, à raison surtout de ce qu'ils ont pu signaler leurs bienfaits...*

Madame DE LEURYE.

Non, Monsieur le Comte, non, je ne souffrirai pas que vous poursuiviez sur ce ton...

M. DE LEURYE, *d'un ton froid.*

Laisse, ma femme, laisse; dans de pareils momens, mon silence doit lui mieux parler que tout ce que je pourrois lui dire...

LE COMTE.

J'ai tort, en effet. . . Croyez que je n'ai pas le dessein de rester plus long-tems avec vous. J'acheterai une autre terre, & ce sera à vos dépens. Vous perdrez ce que ma bonté vous réservoit. Je ne suis venu que pour vous dire que vous ne songiez plus à moi. Tout est dit entre nous, & vous avez brisé un lien plus précieux que vous ne pensiez : mais étiez-vous fait pour le sentir? (*après un silence.*) Qui n'a pas sçu se rendre digne de tant de soins, n'en mérite plus aucun. Oh! je sçaurai bien vous oublier tous... Je sçaurai détacher mon cœur d'un couple d'ingrats, dont je ne veux plus entendre parler... Pleurez, pleurez, Madame; vous le devez : mais il n'est plus tems.

Madame DE LEURYE, *se remettant.*

Je ne pleure point, Monsieur; &, si j'ai eu un moment de foiblesse, ce sera la derniere de ma vie.

M. DE LEURYE, *allant à son secrétaire, & en retirant plusieurs effets.*

Voici des effets qui vous appartiennent, Monsieur : je vous les remets... Vous pouvez, dès aujourd'hui, disposer de mon emploi; je vais déclarer qu'il est vacant.

LE COMTE, *prenant les effets.*

Je reprendrai tout, puisque vous avez l'audace de me l'offrir... Oui, tout... Vous ne voulez rien de moi!.. Ah! vous ne voulez rien de moi!.. Vous vous rendez justice.

M. DE LEURYE.

Doit-on garder les dons d'une perſonne qui, toute chere qu'elle nous eſt, paroît vouloir ceſſer de nous eſtimer. Me croyez-vous aſſez peu délicat pour chérir vos dons au-deſſus de votre amitié...

LE COMTE.

Et ſans cette place que deviendrez-vous?

M. DE LEURYE.

Ce que je pourrai.

LE COMTE.

Votre ſang-froid, en ce moment, eſt admirable, comme tout ce que vous faites. (*Un ſilence.*) Allez, vous garderez votre place; je ne veux pas encore vous l'ôter. (*Avec un ſourire forcé.*) Vous la rempliſſez avec tant d'intégrité, tant de ſcrupule! Tous les payſans d'alentour gagneront déſormais leurs cauſes, dès qu'ils attaqueront un homme riche. Ces pauvres gens peuvent-ils jamais avoir tort? D'ailleurs, il s'agit aujourd'hui de rétablir dans le monde cette égalité primitive: rêves chimériques de nos livres modernes, & qui ont échauffé ſi noblement votre cerveau.... Vous n'aurez bientôt plus ſous les yeux cette opulence qui choque votre philoſophie... Je ne ſerai plus votre voiſin; je vais vendre mon château & me retirer à cent lieues d'ici.

M. DE LEURYE.

Le ton dont vous me parlez m'attriſte... permettez-moi ſeulement de vous dire, qu'en renonçant à vos libéralités, j'éprouve un plaiſir ſecret

& bien véritable; c'est de sentir que dans vous c'étoit l'homme que j'aimois, & non le bienfaiteur.....

LE COMTE, *vivement.*

Ah! s'il eût été vrai... (*Ici on voit paroître, dans le fond du Théâtre, Girau, suivi de sa femme & de tous ses enfans.*)

SCENE VI.

Acteurs précédens; GIRAU, *sa femme & cinq à six enfans;* THERESE.

THERESE, *arrivant avec la femme Girau & les enfans; elle crie avec joie & en sautant.*

SUIVEZ, suivez... Ah! papa... Le pere, la mere, & tous les enfans... Ils demandent à vous voir; ils pleurent tous de joie, & moi aussi avec eux. Ils disent tout haut qu'ils vous béniront tout le reste de leur vie. (*Thérese tourne autour de chaque enfant.*)

GIRAU, *à M. de Leurye.*

Monsieur, nous ne venons pas vous déranger pour longtems; ce que nous avons à vous dire sera bientôt dit. Ne croyez pas, je vous prie, que nous venions vous remercier de nous avoir fait gagner notre Procès. On ne loue point la Justice d'avoir été juste. Mais, avec votre permission, nous venons

nous montrer à toute notre famille. Ecoute, femme; & toi, Jacques; toi, Charlot; toi, Philippe; toi, Christophe; approche tes deux petits freres. Bon. (*Les enfans deviennent attentifs.*) Regardez bien ce digne homme; regardez-le en face; là, (*avec un signe.*) pour le bien reconnoître: & si jamais quelqu'un, quand je n'y serai plus, vouloit vous faire du tort, n'ayez aucune crainte de ce méchant. Venez ici en assurance, & boutez votre cause entre ses mains; le reste est son affaire. (*Avec ame.*) Allez, allez, tout ira bien. Il a la main bonne pour tenir la balance: il vous protégera contre qui que ce soit au monde: car, voyez-vous, tous les grands Seigneurs ne sont, devant son tribunal, pas plus qu'un homme comme moi... Voilà tout ce que je voulois vous dire, mes enfans... Allez-vous-en, & n'interrompez pas davantage un Juge qui n'a pas trop de tems à lui, puisqu'il l'emploie à empêcher le mal qui, comme l'ivraie, semble pousser de lui-même en ce bas monde. (*En ôtant son chapeau, & saluant.*) Et nous, en conséquence de cette observation, nous demeurons très-respectueusement, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

THERESE.

Regardez donc celui-ci, papa... Les grosses joues toutes rouges! .. Ah! qu'ils sont gentils tous ces petits freres! Pourquoi donc s'en vont-ils si vîte?.. Restez, restez ici, restez tous. (*Elle en retient deux d'une main, & la mere de l'autre.*)

M. DE LEURYE.

Un instant, Monsieur Girau; demeurez ici sans

gêne avec votre aimable famille... (*Au Comte*) Monſieur le Comte, vous ne ſauriez croire combien ce digne pere, au milieu de ſes enfans, a ſoulagé, avec ce peu de mots, les chagrins que je viens d'eſſuyer; tant la ſatisfaction de ſentir que l'on n'a point prévariqué, adoucit enfin les peines les plus ameres.

THERESE, *au Comte.*

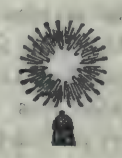
On diroit, à vous voir, que vous leur faites la mine... Oh! vous n'aimez pas les enfans, vous.... car vous n'en avez pas: papa les aime bien, lui. (*Le Comte la regarde ſans répondre.*) Maman, vous les laiſſez partir ſans leur rien donner...

Madame DE LEURYE.

Vous m'y faites ſonger; allez dire à votre Bonne qu'elle ait ſoin de leur diſtribuer des gâteaux.

THERESE.

Des gâteaux... Ah! je ſais où... Qu'ils viennent, avec moi; je leur ferai la part à chacun. (*Elle ſort en ſautant, & en menant les petits freres.*) (*Pendant cette ſcene, Madame de Leurye fait des amitiés à la mere, qu'elle fait reſter.*)



SCENE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE, *Madame* DE LEURYE, GIRAU, *& sa femme.*

(*Le Comte est assis dans un coin.*)

GIRAU, *tirant sa femme & parlant bas premiérement ; ensuite d'une voix qu'on peut entendre.*

OUI, c'est-là Monsieur le Comte, notre Seigneur : oui, c'est lui-même en personne.... Ils sont amis ; mais, vois-tu ! cela ne fait rien en justice... Tu avois peur... Je te l'avois bien dit, moi, de ne pas avoir peur.... On est homme d'honneur avant tout, ou l'on n'est rien du tout ; apprends cela de moi.

Femme GIRAU, *à Madame de Leurye.*

Ah, Madame ! pardonnez : mon brave homme de mari croit à la probité de tout le monde, parce qu'il en est plein, & il ne croit pas devoir remercier le vôtre de la justice que bien d'autres n'auroient peut-être pas rendue aussi bien que lui.

Madame DE LEURYE.

Pourquoi, pourquoi donc ? il ne faut pas dire cela.

Femme GIRAU.

Ah ! Madame, dans le tems qui court..... Je

ſuis ſi pénétrée en ſongeant au péril. . . . Ah! mes enfans, où êtes-vous? Venez, venez tous ſerrer, baiſer la main de l'homme juſte. (*Elle approche de M. de Leurye pour lui baiſer la main.*)

M. DE LEURYE, *ſe défendant.*

Vous ne me devez aucune reconnoiſſance... Votre droit ſeul a parlé pour vous.

LE COMTE, *ſe levant.*

Ecoutez, Girau. . . . vous avez gagné votre procès, vous devez être content. . . . . Je ſuis condamné à rétablir votre maiſon, & ce n'eſt point cela qui me coûte. Je réparerai, ſans rougir, ce que mon Intendant a fait abattre, ſans avoir conſulté mes dernieres volontés. Je n'ai point voulu vous nuire. Je n'aurai point l'entêtement de vous promener de Tribunaux en Tribunaux, comme je le pourrois. Je me tiens à la ſentence qui a été rendue; mais, Girau, encore un coup, ſoyez raiſonnable à votre tour: mettez-vous à ma place: voyez que mon château, ſans le point de vue que je deſire, perd tout ſon prix. Il me devient odieux ſans cet agrément... Voulez-vous en échange ma belle ferme de Coteau avec toutes ſes dépendances?... J'y ajouterai même les huit cents louis d'or comptant...

Femme GIRAU.

Ah, Monſieur! ne tentez point comme cela mon pauvre homme.... Qu'eſt-ce que tout l'or du monde auprès du contentement? Je ne ſçaurois quitter la maiſon où je me ſuis mariée.... Si j'avois perdu ce

procès-là, il n'y auroit plus eu qu'à commander mon enterrement .... je ferois bientôt morte de chagrin. . .

GIRAU, *avec chaleur.*

Non, femme, non, tu ne ferois pas morte, vois-tu! quand même nous aurions perdu ce procès. . . Je le dis tout haut, afin que chacun l'entende. . . Sais-tu ce que nous aurions fait alors? .. Nous ferions venus trouver Monfieur le Comte que voilà, & tout fiers que nous fommes, quoique nous ne nous foyons jamais humiliés devant le plus gros Seigneur, nous aurions baifé fa main & fon genou; nous lui aurions crié du profond de nos entrailles : „ Rendez „ la vie à notre femme, à nous, ou donnez-nous „ la mort; rendez-nous la cabane où nous fommes „ nés, où nous avons vécu enfemble, où nous „ voulons mourir enfemble." Et tiens, ce Seigneur n'a pas l'ame méchante..... En entendant nos prieres, en voyant couler le ruiffeau de nos larmes, fon bon cœur auroit craint de nous pouffer au grand péché du défefpoir. Il auroit oublié fon pavillon, fa terraffe & fon boulingrin; & les bénédictions d'un vieillard qui feroit venu lui montrer fes enfans implorant tous la même chofe, lui auroient frappé à l'ame; & il auroit laiffé-là toutes ces amufettes.... Vous voyez donc à cette heure, Monfieur, que ce n'eft pas que nous foyons opiniâtres ou capricieux; car, dans les plus malheureux tems de notre vie, nous avons toujours refufé de vendre; & puifqu'enfin en cas d'aveuglement de la part de la Juftice, nous aurions engagé votre compaffion miféricordieu-

ſe à nous laiſſer racheter notre propre maiſon, ou à nous tuer - là de votre main, oui, à nous écraſer ſur la place même.... C'eſt que nous y tenons, Monſieur, à cette maiſon comme à la vie, & que notre ame délogera de ce monde avant que notre corps en puiſſe ſortir autrement que par les pieds....

LE COMTE, *bas, ſe promenant à grands pas.*

Je ne veux plus m'entretenir avec cet homme; il ébranle trop mon ame. (*Haut, après un ſilence.*) Il faut certainement (& je ne ſaurois plus en douter) il faut que vous ayez ſous cette maiſon quelque tréſor caché.....

GIRAU.

Oui, Monſieur le Comte, nous y tenons un tréſor que nous préférons à tout; c'eſt le bon exemple qui, chez nous, fleure comme baume & parfume tous les environs. La probité de ces enfans que vous avez vus, eſt à coup ſûr le fruit du séjour que vous me diſputiez.. Nos voiſins ſont nos amis, nos parens, & ne leur donnent que de ſages & bons avis. Point de libertins chez nous, de jureurs, de mal embouchés. . . En ſûreté du côté de l'innocence des mœurs, nous les voyons joyeuſement s'ébattre ſous nos yeux. Ce n'eſt pas dans notre canton, voyez-vous! comme dans tant d'autres endroits. De mémoire d'homme, on n'y a vu de ces vilaines hiſtoires dont, parmi nous, il n'eſt pas même permis de parler, car le récit vaut le mal.... Nos filles ignorent.....

LE COMTE, *à part.*

Il me touche, il m'attendrit.... Ce ton ſimple.... Ah, quel homme! quel homme!

GIRAU, *à M. de Leurye.*

Oui, Monſieur le Juge, nos enfans vous devront la conſervation de leurs vertus... ils iront toujours droit & ferme dans le chemin de l'honnêteté... Perſonne ne les pervertira par un mauvais langage. Ils vivront en paix, dans une concorde vraiment fraternelle.... Ils reſſembleront à leurs grands-peres.... A cette penſée, nous ne ſommes plus maîtres des ſentimens qui gonflent notre cœur, & c'eſt comme notre bienfaiteur que nous vous béniſſons, que nous vous chériſſons, que nous vous embraſſons. (*Serrant M. de Leurye entre ſes bras.*) Pardonnez, Monſieur, ſi nous ſommes peu reſpectueux; pardonnez.... Heureux celui qui peut ſe dire votre pere!... Oui, trop heureux l'honnête-homme qui a un tel fils!

LE COMTE, *d'un ton de voix ému, troublé, & fortement.*

Girau, Girau!.... qu'as-tu dit?... Ah! qu'as-tu dit?

GIRAU.

C'eſt qu'à dix lieues à la ronde, chacun, petit & grand, répétera avec moi..... mille fois heureux celui qui peut ſe vanter d'avoir mis un tel homme au monde!

LE COMTE, *à Girau.*

Vieillard étonnant? de quel trait de lumiere pénetres-tu mon ame?... tu la ſubjugues..... On diroit

que tu devines ce qui s'y passe....... Girau! tu es pere, & pere heureux... Je pourrois l'être.... je le serai...

Madame DE LEURYE, *à son mari.*

Que dit-il?

LE COMTE, *dans la plus grande agitation.*

La vertu triomphe de ma foiblesse.... C'en est fait.... j'aurai un fils... j'aurai un fils. (*A de Leurye.*) Je te rendrai ton pere... Approche, qu'il t'embrasse.... A son amour, à ses soins, au trouble où tu le vois, as-tu pu le méconnoître?..

M. DE LEURYE, *dans les bras du Comte.*

Vous.... vous! mon pere!...!

Madame DE LEURYE.

Qu'entends-je, Dieu tout-puissant?

LE COMTE.

Je le suis... Tu honoreras mon nom. Tu feras la félicité & la gloire de ma vieillesse... J'ai trop tardé à le faire, cet aveu; je te le devois pour récompense de tes vertus...

M. DE LEURYE.

C'est la plus grande... Elle est au-dessus de tout espoir; & le saisissement où je suis me ravit toute réflexion.

LE COMTE.

Tu sçauras tout. Tu connoîtras le secret de ta naissance & les places qui t'attendent. Fruit d'un mariage clandestin, ta mere... Mais ce n'est pas ici

que

que je dois t'en instruire. Qu'il te suffise de sçavoir que tu es mon fils... Ces momens ne seront troublés par aucun souvenir fâcheux... Partage toute ma joie.

M. DE LEURYE.

Entre un bienfaiteur comme vous, & un pere, il n'y eut jamais de différence.

Madame DE LEURYE.

Eh! pouvoit-il vous regarder autrement?.. Non, non; rien ne peut ajouter à notre tendresse.

GIRAU.

Je pleure, femme, & je n'ai de ma vie été aussi émerveillé . . . les félicités des honnêtes gens me vont jusqu'au fond de l'ame... Ah, Monsieur le Comte! que je voudrois bien pouvoir vous vendre ma maison!

LE COMTE, *à Girau.*

Mon ami, le voile est tombé. . . J'étois bien injuste... J'ai plus d'obligation que vous ne savez à cette noblesse ferme & judicieuse que rien n'a pû ébranler. Sans elle, j'allois manquer aux loix de l'équité. (*à M. de Leurye.*) Ah, mon fils! tu me rends à moi-même: je ne me suis reconnu que lorsque ta voix m'a montré mon égarement.

M. DE LEURYE.

Il ne pouvoit durer long-tems. (*à sa femme.*) Tu le craignois, chere épouse; & le voilà dans nos bras!

LE COMTE, *à Girau.*

Hâtez-vous de faire rebâtir votre maison ville

geoiſe. Elle va me former un point de vue bien préférable à tous ces ornemens de fantaiſie que j'ambitionnois. Son aſpect, au lieu de remords, me cauſera une émotion délicieuſe... Vous n'aurez plus de mauvais procédés à craindre. (*montrant M. de Leurye.*) Vous connoiſſez l héritier de la terre.

GIRAU, *au Comte.*

Qu'il le ſoit dans cent ans... ce ſera ſon plaiſir & le nôtre... Avec un tel fils, vous ſerez, par ma foi, auſſi heureux dans votre château que nous le ſommes, nous, dans notre cabane.

LE COMTE, *avec ſentiment.*

Oui, je veux goûter votre bonheur... c'eſt le plus pur qui ſoit ſous les cieux. (*à ſon fils.*) Un autre rang t'appelle dans la Magiſtrature... Il eſt tems que tu y paroiſſes avec plus d'éclat.

M. DE LEURYE.

Où pourrois-je être mieux, mon pere!... environné d'hommes à qui j'ai pu être utile, la Providence a ſemblé vouloir fixer ici ma retraite. Elle m'eſt chere. Je redoute des dignités dont mes foibles talens ne ſoutiendroient ni la pompe, ni les devoirs. Trop heureux d'être ici près de vous, & de continuer à faire regner l'ordre dans un pays, où vos bienfaits ne tariſſent point, où la confiance & l'amour payent mes ſimples travaux. Expoſé ailleurs à de plus grands orages, je périrois peut-être ſans pouvoir défendre les droits les plus importans... Chere Epouſe, approuve ma réſolution: c'eſt ici que je veux achever le bien que j'ai pu commencer.

GIRAU.

Il mériteroit d'être le Juge de tout le Royaume!.. Mais, s'il faut mettre son cœur sur ses levres, nous serions plus joyeux qu'il restât de préférence parmi nos chaumieres; non pas tant pour notre bien, que pour lui; car, s'il montoit plus haut, il ne feroit pas le mal; mais il auroit tant de choses à faire que...

Femme GIRAU, *lui mettant la main sur la bouche.*

Laisse dire Monsieur le Comte.

GIRAU.

Soit; nous nous entendons.

LE COMTE, *à M. de Leurye.*

Vous prendrez d'autres sentimens avec une nouvelle condition. Vous vous devez à la patrie, encore plus qu'à cette Seigneurie; & j'ai cru servir la premiere, en vous élevant dans la robe. J'ai dit: il étudiera les Loix; &, sachant ce qu'elles font, ce qu'elles doivent faire encore pour chaque homme dans le rang le plus bas, il veillera quand sa naissance lui sera révélée, il veillera courageusement, lorsqu'il sera assis dans un Tribunal plus auguste, au droit inviolable du moindre Citoyen.

(*M. de Leurye embrasse une seconde fois son pere, avec une émotion muette. Le Comte se détache de son fils, en appercevant Thérese.*)

SCENE VIII & *derniere.*

Acteurs précédens, THERESE.

THERESE, *à sa mere.*

MAIS, maman, l'on ne vient point, & papa doit avoir faim... On ne le laisse jamais tranquille... Voilà ce qui le rend malade... Dites donc qu'on se mette à table.

LE COMTE, *avec précipitation & attendrissement.*

Eloignez-la de moi pour ce moment. (*Madame de Leurye emmene sa fille.*) (*Il y a ici un jeu de Théâtre, court & animé.*) Que de fois cette enfant a manqué de m'arracher mon secret!.. Cachons-lui notre joie mutuelle... Je veux que rien ne transpire d'ici à quelque tems... Des raisons d'Etat m'y forcent. (*En se retirant.*) Monsieur Girau, jusqu'à nouvel ordre, je vous recommande le plus grand secret.

GIRAU.

Oh! je fais plus; je réponds de notre femme.

FIN.



C F Fritzschius, Fecit

LE FAUX AMI

LE
FAUX AMI,
DRAME
EN TROIS ACTES,
EN PROSE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR MERVAL, *homme de robe.*

Madame MERVAL.

Mlle. CORBELLE, *sœur de Madame Merval.*

JULLER, *Célibataire.*

NERVILLE, *Cousin de Monsieur Merval.*

Le petit MERVAL, *âgé de sept ans.*

UN DOMESTIQUE.

La Scene est à Paris, dans la maison de M. Merval.

LE FAUX AMI, DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MERVAL. (*Il est en robe de chambre & se promene.*)

Je ferai mieux ici qu'auprès d'elle.... Tâchons de nous posséder.... Remontons à la source de nos querelles ; & voyons-là, sans prévention de ma femme ou de moi, lequel a tort : c'est elle.... oui, c'est elle.... assurement, c'est elle.... (*En soupirant.*) Cruel examen! Ah! lorsque je soupirois après l'instant qui devoit nous unir, je ne pensois pas qu'un jour viendroit.... Mais quoi! me repentirois-je des liens que j'ai formés? Voudrois-je les briser s'il étoit en mon pouvoir?... Non, non.... Je l'aime donc encore.... Ah! si je ne l'aimois pas, mon cœur éprouveroit-il le tourment qui le déchire? (*Il s'assied & porte la main à son front, comme pour rêver en silence.*)

SCENE II.

MERVAL, JULLER.

JULLER, (*entrant & lui frappant sur l'épaule.*)

Eh bien! Que fait donc là notre ami? A qui en a-t-il avec cet air rêveur?... Oh! pour le coup voilà bien le tableau des charmes du mariage. Ces Epoux, quand ils se levent le matin avec leur grand bonnet de nuit, ils font une mine...

MERVAL.

Mon Dieu, Juller, laisse-moi. Je n'ai ni sujet ni envie de rire. Jamais je n'eus plus besoin de repos.

JULLER.

Oh! te voilà, te voilà à merveille. Lorsque Monsieur se promene au milieu de ses belles pensées, il seroit fâcheux de le troubler en si bonne compagnie. Il faut respecter les graves méditations d'un pere de famille.... Eh bien! tu peux rêver à ton aise; je te souhaite le bon jour.

MERVAL, (*l'arrêtant.*)

Eh non! demeure.... Mais ne viens point aigrir ma tristesse par une joie déplacée.

JULLER.

Veux-tu que je boude auſſi? Soit.... Eh! je veux te diſſiper, te diſtraire....

MERVAL.

Je le crois. . . . Mais à quelle heure êtes-vous donc rentrés ce matin? Tu promenes donc comme cela toute la nuit notre petit couſin. C'eſt un honnête garçon; ne vas point le gâter. Nerville a rapporté de ſa province cette candeur qui s'y eſt réfugiée; voudrois-tu l'engager dans ce tourbillon qui lui feroit tourner la tête?.. Pour toi, tu as pris ton pli; tu ſeras toujours un vaurien... aimable.

JULLER.

J'ai conduit Nerville, dans ces jours de fêtes, au milieu de tous ces bals qui ſe ſuccedent & s'éclipſent, parce qu'il faut qu'il voye tout: va, le pauvre garçon n'eſt pas né pour la fatigue du grand monde. La quiétude ſera ſon lot. Il eſt allé ſe repoſer depuis une heure; moi je venois paſſer mon ſommeil avec toi; car je n'aime gueres à dormir: c'eſt du tems perdu.

MERVAL.

Mais feroit-il mieux employé à courir la nuit? Quel goût trouves-tu dans un train de vie ſi bizarre?... Et Nerville a du plaiſir?

JULLER.

Son goût tarde à ſe former.... Je ris encore de tout mon cœur, lorſque je ſonge au ſingulier contraſte que ſa mine philoſophique faiſoit avec le ton de nos délicieuſes orgies.

MERVAL.

Pour moi, je l'en eſtime davantage.

JULLER.

Je veux qu'il connoiſſe ſon Paris. Ce n'eſt pas pendant le jour que l'on voit ce qu'il y a de plus curieux. Ah! mon ami, quelle ville! Il y a beaucoup de gens qui y vivent ſoixante années ſans ſoupçonner es merveilles qui les environnent.

MERVAL.

Je ſuis peut-être de ces gens-là?

JULLER.

Tu l'as dit. Il n'y a que deux mois que Nerville nous eſt arrivé, & je gagerois qu'il eſt déjà plus au fait que toi, ſur le local & ſur mille particularités....

MERVAL.

Nerville ne pourroit-il pas échanger toutes ces belles connoiſſances contre d'autres plus utiles, plus importantes, & pour leſquelles ſes parens l'ont envoyé préciſément en cette capitale? Les Arts, par exemple, mériteroient de l'emporter ſur toutes ces frivolités dont tu t'occupes.

JULLER.

Les Arts auront leur tour; mais, au fond, que ſont-ils ſans la connoiſſance du monde? Privé de cette étude préliminaire, on n'a la clef de rien. Que de ſots ſavans! Tu ignores cette chaîne continuelle de petits plaiſirs qui renaiſſent à chaque inſtant. Soupers fins; rendez-vous; doubles intrigues menées de front & filées à bas bruit; déſeſpoir de femmes

leurs plaintes, leurs jaloufies, leurs lettres, leurs querelles, l'hiſtoire du jour ſi variée, ſi amuſante. . . .

MERVAL.

Et l'on peut s'occuper ſérieuſement de ces bagatelles!

JULLER.

Merval, vous êtes un fort honnête homme, mais vous n'avez pas vécu.... Tu n'as payé aucun tribut aux mœurs du ſiecle....

MERVAL.

Et je ne m'en repens point.

JULLER.

D'accord.... Dès ta jeuneſſe l'hymen s'accommodoit avec ton caractere naturellement grave & ſérieux: il te falloit une conduite paiſible & monotone: ton bonheur fut d'être lié à tes devoirs; ta volupté, d'être l'eſclave de la chere Madame Merval; tu portes ſes chaînes preſque avec orgueil. Vous imaginez vrai tout ce que vous dites enſemble: vous prenez vos rêves pour des réalités: vous êtes heureux à votre maniere; mais, crois-moi, c'eſt faute de connoître d'autres plaiſirs. Tu n'as point joui, mon cher, tu n'as point joui.... Si tu voyois, comme moi, l'intérieur de chaque maiſon, comme chacun ſe joue tour-à-tour; femme, époux, fille, pere, mere; c'eſt une comédie toujours renaiſſante; & le moyen de s'ennuyer ſur la brillante ſcene du monde, ſur ce théâtre ſi fertile en perſonnages changeans.

MERVAL.

Le bal t'a un peu échauffé. . . . Quoi ! chaque maiſon t'offriroit un pareil ſcandale !

JULLER.

Oui, d'honneur ; excepté la tienne.

MERVAL.

Grand merci de la grace ſignalée que tu veux bien me faire.

JULLER.

Remercie le ciel qui t'a donné en partage la plus vertueuſe des femmes. Je penſe que c'eſt pour toi tout exprès qu'il l'a formée. Avoue que c'eſt la plus inſigne faveur qu'il ait pu t'accorder ; car ſi la chere Madame Merval eût été pêtrie comme les autres ; oui, je gage que tu ſerois homme à faire du bruit, & tu conçois bien qu'on te riroit au nez.

MERVAL.

S'il y a une exception pour moi, pourquoi n'y en auroit-il pas pour d'autres ?

JULLER.

C'eſt que le cas eſt ſi rare, ſi rare, qu'il eſt preſque unique. Je connois un peu le monde. Sur quelque femme que tu arrêtes les yeux, ſois ſûr qu'il y a ample matiere à compoſer de jolis petits contes, mais tout-à-fait moraux. Que de ſecrettes avantures couvent dans le ſein de cette jeune fille qui marche le regard baiſſé & d'un air ſi modeſte ! Elle paroît tranquille, ingénue, & ſa main ſavante ourdit une trame amoureuſe, travaillée de mille fils ſecrets qui ſe croiſent & ſe répondent : cette autre

femme semble n'avoir des yeux que pour son mari, l'idolâtrer; cette apparence n'est dans la société qu'un *domino* dont on est convenu de se couvrir. Toute l'adresse consiste à le déposer subtilement, à le reprendre de même. C'est peu; je connois plus d'un mari dont l'artifice surpasse celui de sa femme: il trompe la perfide avec un art supérieur au sien. C'est là un vrai chef-d'œuvre; qu'en dis-tu?

MERVAL.

Beaux portraits de pure imagination!

JULLER.

Si je te nommois avec qui nous nous sommes rencontrés cette nuit, & la découverte que nous avons faite.... Mais non. Où est la femme qui n'ait pas le secret d'éloigner son mari à propos, de le rappeller selon ses vues? De son côté il entend fort bien ce que cela veut dire: il trouve des dédommagemens: il faudroit être bien sot pour mourir victime de cette fidélité, qu'un moment de frénésie a fait promettre si singulierement, & qu'on a ensuite tout le tems de sa vie pour abjurer à loisir.

MERVAL.

Tu ne finiras pas sitôt: te voilà retombé sur le chapitre du Mariage.

JULLER.

Que n'es-tu venu hier avec nous? Que n'as-tu préféré ce bal étincellant à l'uniformité du lit conjugal? Que de folies heureuses! Quel désordre! Quel tumulte charmant!

MERVAL.

Je n'ai rien de caché pour toi. J'eus hier certaine crise avec ma femme. La quitter dans ces momens d'humeur auroit été aggraver l'affaire.

JULLER, *riant.*

L'excellent mari ! Il falloit absolument te raccommoder avec elle le soir même, afin qu'une autre fois elle se mît dans le cas du raccommodement. Ce que c'est que l'hymen ! On se boude, on se querelle, & le tout pour mieux accomplir ses devoirs.

MERVAL.

Tu me désoles avec ce ton léger : c'est d'un ami ; c'est d'un confident sensible dont j'ai besoin...

JULLER.

Ah ! je vous attendois-là ; je vous y prends.... Pourquoi m'avoir dit tantôt, laissez-moi ; je savois bien que ce cœur demandoit à s'épancher. On vouloit cependant être seul : on n'a qu'un ami ; il est de trop.

MERVAL.

Pardon.

JULLER.

Tu sais que je plaisante volontiers ; mais qu'ami sincere & vrai je prends un vif intérêt à ce qui te regarde. Si je donne carriere à mes folies, c'est parce que je t'aime, & que ce cœur t'est bien connu.

MERVAL.

Sois toujours mon ami.

JULLER, *avec sentiment.*

Eh bien, révele-moi donc le sujet de tes peines.

MERVAL.

La plaie qui me fait souffrir est si sensible, qu'on ne peut y toucher sans que je gémisse. Non, Juller, non, je ne comprends pas ce désordre de mœurs dont tu me parles. Tu veux que je m'amuse de ces trahisons honteuses. Tu as beau accumuler les exemples, ils ne justifient point les coupables, & je ne les crois point en aussi grand nombre que tu le supposes. Quand ce seroit une vérité, il faudroit la taire, l'ensevelir. Pour moi, j'ai toujours suivi le bonheur en ligne droite. J'ai cherché, j'ai béni le lien conjugal; il m'unissoit pour la vie à celle que j'aimois, que j'estimois. Si la loi n'eût pas existé, je l'aurois créée pour assurer mon entiere félicité. Je n'ai jamais trouvé de loi plus simple, plus raisonnable, plus digne d'être respectée. Tout y flatte les intentions secrettes de mon cœur; mais, dis-moi, pourquoi mon attente est-elle trompée? Je défiois le sort de nous ôter l'amour, & ce n'est qu'à présent que je reconnois quelle étoit ma présomption. Quoi, le plus doux sentiment de notre être est sujet à s'éteindre! Ce flambeau si brillant & si pur pâlit & ne jette plus qu'une foible lueur! L'aurois-je cru, dans les premieres années de notre mariage, que ces feux si vifs devoient être un jour altérés. Je l'aime toujours; elle paroît encore m'aimer; qu'avons-nous donc à

nous plaindre toujours l'un de l'autre? Quel eſt le démon qui nous ſuſcite à chaque inſtant de nouvelles querelles, & cela ſur un rien, abſolument ſur rien? D'une parole à l'autre, allons, nous voilà partis, brouillés.... Il y a un an que nous vivions dans une meilleure union. Dis-moi, mon cher, lorſque tu nous fis le plaiſir de venir demeurer ſous le même toît, d'augmenter notre ſociété des charmes de ton eſprit, elle étoit encore bien loin du point où elle eſt parvenue.... Si cela va en continuant, tu verras un homme au déſeſpoir.

JULLER.

Mon ami, je vais t'affliger, je le ſens; mais dois-je taire la vérité? Tout charme ceſſe. Le tems, par une loi plus forte que nos ſermens, a un effet inévitable ſur nos cœurs, comme ſur le reſte de la nature. En émouſſant la pointe du plaiſir, il rallentit la tendreſſe, rend au caractere ſa pente naturelle, le dépouille de ſa ſenſibilité primitive. Le tems, deſtructeur impitoyable, éteint tout, affection, amitié, & juſqu'à l'amour des peres pour les enfans....

MERVAL.

Tu me fais frémir!

JULLER.

L'Amant le plus paſſionné cherche dans ſon cœur flétri un reſte de tendreſſe, & ſurpris de lui-même ne le trouve plus.

MERVAL.

Quoi, je perdrois par degré un ſentiment plus précieux que la vie!

JULLER.

JULLER.

Il faut t'y attendre.... Sois Philoſophe.

MERVAL.

Non, ſi pour l'être il faut être inſenſible.

JULLER.

Tu as bu dans la coupe de la volupté.... le vaſe eſt à ſec. Plus raiſonnable, cherche ailleurs le plaiſir; un peu de diverſion peut le faire renaître. Ris des tracaſſeries de ta femme; ne te brouille pas à demi, rien n'eſt plus dangereux. Une rupture décente, polie & ménagée, vous mettra tous deux fort à votre aiſe. Il viendra bientôt un âge où vous vous raccommoderez à coup ſûr.

MERVAL.

Tu me connois mal. Je ne puis vivre ſans l'aimer.... Va, ſois bien aſſuré qu'il ne ſera pour moi aucun plaiſir dans le monde, tant que nous ſerons éloignés l'un de l'autre.

JULLER.

Je voulois voir ſi ton amour étoit à toute épreuve. Il eſt d'un tempéramment robuſte; (*avec un ſourire forcé.*) j'en ſuis enchanté, ravi.... Va, oublie ce que je t'ai dit; aime toujours ta femme. Le meilleur moyen, cependant, ſeroit de te diſſiper, de la quitter quand la mauvaiſe humeur la ſaiſira; de revenir à elle le front gai, ouvert, content, radieux, comme s'il ne s'étoit rien paſſé.... Te voyant moins ſenſible, elle ſera plus circonſpecte.

MERVAL.

Mais, dis-moi, je trouve un plaiſir ſecret à péné-

trer dans ſon cœur, à remonter à la ſource de nos débats, à diſcuter ce point intéreſſant. Ah ! ſi je pouvois une bonne fois la convaincre de ſes torts !...

JULLER.

Eh bien ?

MERVAL.

Je lui ſacrifierois les reproches que je ſerois en droit de lui faire ; elle ſentiroit....

JULLER, *feignant d'applaudir.*

Oui, oui, c'eſt un ſentiment fort délicat, digne d'un Amant... Mais prends garde qu'elle ne devienne ton tyran ; car ſi la tête acheve de te tourner, tous mes conſeils n'y feront plus rien. . . . Allons, veux-tu faire un tour de promenade ?

MERVAL.

Je ne ſais.... Non.

JULLER.

Eh ! diſſipe-toi. . . Veux-tu mourir d'ennui dans ta lugubre robe de chambre ?

MERVAL, *d'un ton mélancolique.*

Je ne ſortirai point. . . . Nous nous rejoindrons tantôt. Nerville vient ; je me ſens le cœur trop ſerré pour parler à qui que ce ſoit. (*A Nerville qui entre.*) Bon jour, Nerville, bon jour ; nous nous verrons une autre fois. (*Il ſort précipitamment.*)

SCENE III.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA un bon jour bien féchement prononcé. Il m'a coupé la parole...: Eſt-ce moi qui cauſe ſa retraite ?

JULLER.

Non, je ſais ce qui occaſionne ſon humeur.

NERVILLE.

Eh ! puis-je être de moitié ?

JULLER.

Tu ne devines pas ?...

NERVILLE.

Comment, encore une nouvelle tracaſſerie ?...

JULLER.

Juſtement.

NERVILLE.

En vérité, ce train-là me déſole. Mais comment s'arrangent-ils donc.... Merval eſt cependant le meilleur homme du monde, le plus indulgent, le plus doux, le plus confiant; & ſa femme eſt honnête, complaiſante, affable; enfin, elle eſt en tout point le portrait de ſa ſœur; on ne ſauroit, je crois,

faire de comparaison plus vraie, plus heureuse, & tu sais que Mademoiselle Corbelle est jolie, spirituelle, charmante, douce, & si vive en même-temps! Non, je n'ai encore rien vu qui me plaise autant qu'elle; & tenez, toutes ces femmes que vous m'avez fait passer en revue, je ne sais, elles ont toutes un caractere d'effronterie qu'elles veulent en vain couvrir d'une modestie simulée. Leur artifice perce, leur ame échappe dans leurs regards, tantôt hardis, tantôt froids ou dédaigneux. Elles ne me plaisent point. Ah! quelle différence lorsqu'on rapproche d'elles ces deux sœurs.... Quelle différence!

JULLER.

Vous avez été bien long-tems à me faire cette confidence; mais apprenez que, malgré vos petites ruses, vous n'avez point échappé à mon coup d'œil. Ah! ah! te voilà donc sérieusement épris.

NERVILLE.

Oui, & je voudrois bien qu'elle m'aimât.

JULLER.

Je ne crois pas l'affaire bien difficile; mais toi, tu seras encore fort inepte à remporter une victoire aisée.

NERVILLE.

Je n'ai d'autre secret pour toucher un cœur, que d'aimer beaucoup.

JULLER.

En ce cas tu éprouveras des obstacles qui seront ton ouvrage. Tu n'es pas formé, & ces petites fil-

lettés vous menent loin, surtout lorsqu'elles ont des adorateurs de ton espece.... Prends-y garde.

NERVILLE.

Je ne crains que de déplaire; mais crois que je ferai l'impossible pour être aimé.

JULLER.

L'impossible!... L'expression est plaisante.

NERVILLE.

N'est-elle que plaisante? ... Tiens, Juller, je t'ouvre mon cœur avec franchise: ouvre-moi le tien. Ne serois-tu pas mon rival? J'en tremble de peur, & je ne te parle ainsi que pour me tirer de l'incertitude où je suis... S'il étoit vrai qu'elle t'aimât & que tu eusses projetté de l'épouser, il m'en coûtera, sans doute, il m'en coûtera; mais je saurai céder à ma fatale destinée; ainsi, réponds....

JULLER, *avec fatuité.*

Non, mon ami; heureusement pour toi, je ne suis point ton rival.

NERVILLE.

Embrasse-moi.... Je suis au comble de ma joie, & tu seras désormais le dépositaire de toutes mes pensées.

JULLER.

Tu le dois, & je l'exige... Nous autres hommes, dans nos mouvemens d'ouverture, nous ne nous faisons pas scrupule de nous révéler mutuellement les secrets des femmes. Il n'est point d'indiscrétion à redouter. Le nom d'ami ne permet jamais

à un galant homme de n'être pas discret; & d'ailleurs, nos projets sont à-peu-près les mêmes.

NERVILLE, *avec joie.*

Tu veux aussi te marier?

JULLER, *froidement.*

Non, mon antipathie pour le mariage est si violente, que deux Epoux, même heureux, me font pitié.

NERVILLE.

Tu t'abuses étrangement.

JULLER, *riant.*

Ecoute.... Oui, d'honneur...: Cela se rencontre à merveille, & nous nous accorderons fort bien ensemble.

NERVILLE.

Je ne t'entends point.

JULLER.

Tu vois par toi-même combien cette chere Madame Merval est adorable. Quelques obstacles ajoutent des charmes à sa beauté! J'ai des vues sur elle....

NERVILLE.

Des vues sur Madame Merval! Mais elle est mariée; elle a son époux.

JULLER.

C'est justement à cause de cela. Nos Demoiselles sont fort aimables; mais avec elles on éprouve des embarras sans nombre, des accidens presque iné-

vitables; & toi-même, avant peu, n'en feras peut-être que trop convaincu.

NERVILLE.

Mais aimer une femme mariée, c'eſt s'ôter toute eſpérance, c'eſt vouloir aſpirer après un bien dont un autre eſt le poſſeſſeur légitime. Te préſerve le ciel....

JULLER, *lui faiſant ſigne & regardant autour de lui.*

Prends garde.... Non.... Heureuſement perſonne ne t'a entendu. Comme on riroit à tes dépens ! Mais je ſerois obligé d'en rougir pour toi.

NERVILLE.

Et moi je crains qu'on ne t'ait entendu parler d'amour envers une femme auſſi reſpectable.... Où cela peut-il te conduire ?

JULLER.

Mon pauvre Nerville ! Je t'aſſigne à un an & à pareil jour ; alors tu feras toi-même la réponſe ; elle te divertira beaucoup.... Cependant tu as rencontré plus d'une femme à laquelle on pouvoit raiſonnablement aſpirer ; & pour le peu de tems que nous avons été enſemble, je t'en ai fait connoître qui n'étoient pas douées d'une auſtérité farouche.

NERVILLE.

De qui me parles-tu ? Sont-ce-là des femmes dignes d'être aimées ? On a beau dire ; toutes celles qui n'ont pas un cœur honnête, fuſſent-elles pourvues des plus rares attraits, n'obtiennent à la fin

que des mépris ; & Madame Merval, je pense, est bien éloignée de cette classe....

JULLER.

Sans doute, sans doute qu'elle est l'honneur de son sexe; mais en est-elle moins femme? Ce mot dit beaucoup. Le commentaire le plus long n'effleureroit pas la matiere. J'ai assez bien étudié son sexe, pour savoir qu'il ne se connoît pas lui-même.

NERVILLE, *ironiquement.*

Et tu le connois mieux, toi?

JULLER, *d'un ton important.*

Oui, la femme est ce que nous la faisons.

NERVILLE, *en le badinant.*

En ce cas, tu perds bien du tems & des paroles! Cette nuit, que d'extravagances infructueuses je t'ai vu faire! Comme tu te tourmentois! Et tu crois que les femmes ajoutent foi à toutes ces simagrées.

JULLER.

Lorsque je les badinois, que je les plaisantois, que je leur faisois un ridicule de leur pudeur, ne les as-tu pas vues toutes rougir: c'est par ces petits riens qu'on familiarise les femmes avec l'habitude de céder à nos desirs.

NERVILLE.

Tu meurs d'envie de t'étendre sur le chapitre de tes exploits.

JULLER.

Mais je ne puis dire à une femme que je l'aime, qu'elle ne me croie. Elles trouvent tant de plaisir à être aimées, qu'elles souffrent volontiers des hommages équivoques, pour peu qu'elles les interpretent comme un effet de leur beauté. Celle même qui ne veut appartenir qu'à un seul, aime à être recherchée de plusieurs, & la plus sage n'a jamais pu se résoudre à détruire d'un seul coup l'espoir de ses adorateurs.

NERVILLE.

Tous ces discours ingénieux ne gâteront jamais dans mon esprit le tableau que je me suis fait d'une union heureuse, où régneroit cette confiance mutuelle, inviolable, qui rapproche deux cœurs. Je ne crois pas que la volupté puisse habiter avec le crime: ce sont deux choses incompatibles, absolument incompatibles.

JULLER.

N'est-ce point là la morale avec laquelle tu donnas dernierement des vapeurs à six femmes? Toutes déserterent la place, & toi seul n'apperçus pas l'ennui dont tu étois la cause.

NERVILLE.

Peu m'importe de déplaire à des femmes amoureuses de futilités, à de franches coquettes....

JULLER.

Avec quels yeux les as-tu observées, pour oser assurer qu'elles ne le sont pas toutes? Il n'en est pas une qui n'ait son genre de prétention; & la petite Corbelle, avec sa vertu d'apparat, si elle étoit con-

duite avec art & préparée par degré au dernier enchantement, ne résisteroit pas au transport d'un amant aimé.

NERVILLE.

Tu te trompes: sa pudeur ne ment pas; elle est bien vraie, bien sacrée: on diroit qu'elle n'a jamais songé qu'elle est belle.

JULLER.

C'est la fureur des femmes de vouloir passer pour insensibles aux yeux de leurs amans. J'ai souvent obtenu les plus précieuses faveurs, tout en les accusant de cruauté... Use de ma recette, & tu verras par expérience qu'il y a à y gagner de toute façon.

NERVILLE.

Qui, moi? Je pourrois faire son bonheur & le mien, & je méditerois sa ruine! Non, je ne serai point assez faux, assez perfide, pour exciter la tendresse d'une fille sensible & sage, & pour l'avilir ensuite pour prix de sa confiance.

JULLER.

La perfidie! Quel terme! Et tout cela n'est qu'un jeu.

NERVILLE.

Quoi! le deshonneur d'une femme, la discorde d'une maison, le désespoir d'un honnête homme trompé... Ce sont-là des objets plaisans?

JULLER.

Mais elles y consentent. Il faut être de son siecle : l'esprit dominant fait loi.

NERVILLE.

Et l'amitié, la religion, l'honneur seront comptés pour rien ?

JULLER.

L'amitié, la religion, l'honneur.... Oh ! finis avec tes grands mots. Ces conventions humaines sont des conventions factices ; & le cœur, né libre, ne sait point les reconnoître.

NERVILLE.

Il le doit. Il est un frein nécessaire, utile à la société ; fait pour assurer à chacun son bonheur en paix, & surtout sans remords.... Si tu avois des principes.

JULLER.

Tu es bien bisarre avec tes grands principes ! Allons, mets-les en évidence, nous en verrons les fruits. Suis ton aventure avec la petite Corbelle.... Elle te menera jusqu'au sacrement, je t'en avertis.

NERVILLE, *avec noblesse.*

Ce n'est point là ce que je redoute.

JULLER.

Oh ! cela fera beaucoup d'honneur à ta sagacité.

NERVILLE.

Avant tout, je me pique d'être honnête homme.

JULLER.

Elle a de certains yeux gris.... Crois-moi, ne te presse point de devenir son époux: c'est un pacte cruellement litigieux que celui qui embrasse toute la vie... Toute la vie! songe donc.

NERVILLE.

J'y songe fort bien; & plus j'y songe, plus je trouve qu'il n'est point de trésor au-dessus de la possession de celle avec qui je desire d'unir à jamais ma destinée.

JULLER.

Mais tente un peu l'aventure, quand ce ne seroit que par curiosité. (*Nerville s'éloigne.*) Tu ne veux plus m'écouter?

NERVILLE.

Tranchons-là. Nous avons deux ames bien différentes. J'aime cette chere Corbelle plus que moi-même. Je n'userai point de desseins artificieux. Je ne saurai que la respecter, & ne voudrai que chercher à lui plaire, à m'en faire aimer. Tant que la sœur n'aura point trahi la foi qu'elle doit à son époux, je croirai à la vertu, & j'y croirai longtems.

JULLER.

Et si je te rends incrédule?

NERVILLE.

Avoue que tu es assez avantageux.

JULLER.

Mais on se connoît. . . . Si je t'annonçois sa défaite?

NERVILLE.

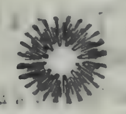
Sa défaite!.. Visionnaire!.. Va, je ne doute point qu'elle ne te force à des sentimens conformes à la probité, & je ris d'avance de l'embarras où te jettera ton extravagante fatuité.

JULLER, *un peu déconcerté.*

Je veux te rendre faux prophete. Tu ne récuseras peut-être pas un fait. . . . . Mais j'entends Madame Merval. Laisse-nous, & vas mettre le tems à profit près de sa chere petite sœur.

NERVILLE.

Avant toi, mon cœur m'avoit ordonné d'y voler.



SCENE IV.

Madame MERVAL, JULLER.

Madame MERVAL *entre sur la scene inquiete & rêveuse.*

JE croyois le rencontrer ici.

JULLER, *saluant Madame Merval.*

Madame, vous cherchiez....

Madame MERVAL.

Bon jour, Monsieur Juller; l'avez-vous vu ce matin?

JULLER.

Qui?

Madame MERVAL.

Qui? vous savez bien.

JULLER.

Ah! oui, Merval?

Madame MERVAL *soupire.*

Vous n'êtes donc pas restés ensemble?

JULLER.

Non; il falloit tout de suite voler à une petite maison de campagne, pour je ne sais quelle partie de plaisir. Je ne connois point d'homme qui ait des goûts plus changeans.

Madame MERVAL.

Mais, eſt-ce qu'il n'avoit point l'air chagrin, le ton ſombre?

JULLER.

Bon; il rioit à gorge déployée. L'air chagrin! oh! ce n'eſt point là la phyſionomie qu'il porte avec nous.

Madame MERVAL.

(*A part.*) Le traître! Après nous être quittés avec autant de froideur.

JULLER.

Il faut que vous l'ayiez rendu bien heureux, bien ſatisfait; car, je vous dis, il étoit d'une gaieté...

Madame MERVAL.

(*A part.*) Eſt-il poſſible! ... Et vous ne ſavez pas où il eſt allé? Pardon, Monſieur Juller; mais vous l'accompagnez ordinairement. Oh! je n'aime point quand il s'en va ſeul & fâché.

JULLER.

Comment fâché! encore?

Madame MERVAL.

Oui, Monſieur Juller; & chaque jour ne luit que pour m'affliger davantage.

JULLER.

Mais ſa joie étoit donc ſimulée?... Ah! Madame, qu'il m'eſt cruel de voir la méſintelligence qui regne ici! Vous! faite pour rendre un hom-

me fortuné, vous ne l'êtes pas. Je vous dirois.... mais l'amitié me force à me taire.

Madame MERVAL.

Dites-moi par quelle contrariété deux époux que tout ſemble avoir réunis pour s'aimer juſqu'au dernier inſtant de leur vie, travaillent chaque jour à ſe déſunir, & cela malgré une certaine voix ſecrette qui les rappelle ſans ceſſe l'un vers l'autre? . . . Monſieur Juller, vous êtes ſon ami.

JULLER.

Oui; mais je ne m'aveugle point ſur ſes défauts.

Madame MERVAL.

Il en a donc?

JULLER.

Je lui ſouhaiterois, entre nous, un cœur plus riche en ſenſibilité. Il manque d'une certaine délicateſſe, qu'on ne doit pas toujours attendre d'un mari, il eſt vrai; mais dont il ſeroit redevable envers une femme de votre mérite. Je lui ai fait ſentir cela plus d'une fois.... Mais il n'écoute pas volontiers ce qu'on lui dit à ce ſujet... Je voudrois qu'il eût mon cœur; il ſentiroit ce qu'il doit au rare aſſemblage de vos perfections.

Madame MERVAL, *eſſuyant une larme.*

Je vois tout; mais je garderai le ſilence. . . . C'en eſt fait: Merval ne veut plus rien être pour moi. . . . Qui l'eût dit dans ces jours heureux où il m'a donné tant de preuves de ſon amour! Jours fortunés! vous ne reviendrez donc plus... Une

autre

autre a su lui plaire. Je n'en doute plus; mon malheur est certain. ... Il seroit inutile, Monsieur, de vous interroger. Par un ménagement cruel, vous me tairez la vérité; mais son infidélité est trop visible pour que vous puissiez la déguiser à mes yeux.

JULLER.

Madame, il ne faut jamais ajouter foi à tous ces rapports; la calomnie les invente & les perpétue; on doit toujours les supposer faux, pour sa propre tranquillité. La vérité afflige, tourmente, & ne guérit point la douleur.

Madame MERVAL.

Ah! je ne suis que trop informée des desseins qui ce matin l'ont sitôt séparé de moi.

JULLER.

Cette partie qui étoit liée? ... Elle est rompue.

Madame MERVAL.

Il se fait chaque jour un jeu de nos querelles: elles pourront devenir plus sérieuses qu'il ne l'imagine. L'ingrat ne connoît aucun ménagement. Il se plait à aigrir la douceur de mon caractere. Je suis lasse de ses froideurs. Que dis-je? Il ose dans certains momens affecter de la tendresse.

JULLER, *d'un air surpris.*

Quoi, Madame!

Madame MERVAL.

Que je suis malheureuse!

JULLER.

Je partage vos peines; mais ce qui me désole, c'est que vous vous rendez telle volontairement. Il faudroit un peu plus de courage, prendre un parti....

Madame MERVAL.

Et quel parti voulez-vous que je prenne?

JULLER.

Vous avez un cœur qui s'est fortement épris. Il y a du danger à trop aimer un mari, ou du moins à paroître l'aimer. Prenez un extérieur plus indifférent: vous le gâtez par vos caresses, par vos attentions sans nombre. On vous voit toujours livrée à mille inquiétudes déplacées. Votre tendresse est trop vive; un mari s'y accoutume & reçoit comme un tribut, ce qui, plus habilement ménagé, deviendroit une grace précieuse.

Madame MERVAL.

O ciel! comment aimer & ne point livrer son ame à l'effusion des sentimens dont elle est remplie? Comment contraindre des mouvemens si doux? Quel sera donc celui que je devrai désormais fixer avec tendresse? Où s'attachera ce cœur sensible? Qui sera mon ami, si ce n'est mon époux?

JULLER.

Vous vous êtes fait sur le mariage un systême peut-être trop élevé. Vous croyez à une tendresse éternelle & sans bornes. Mais de mille personnes mariées, les trois quarts & demi, au bout d'un an, ne sont plus gueres liées que par l'estime,

par un ſimple attachement, par une amitié tranquille & raiſonnée. Si l'on conſervoit la flamme & les transports du premier mois, l'on tomberoit dans un état dangereux; & le cœur, à force de ſentir, s'épuiſeroit & perdroit ſon activité pour tout autre objet.

Madame MERVAL.

Ah! c'eſt un effort bien cruel que de ne plus aimer celui qu'on a une fois choiſi! Il me ſemble pour moi que je préférerois autant de ne pas exiſter, que de ſentir mon cœur changé à ce point.

JULLER.

Que vous reviendra-t-il de vous livrer toute entiere au chagrin, de vous abſorber dans un ſeul objet, de ne plus vivre que dans les larmes?.. Il eſt dangereux de fonder ſon bonheur ſur le cœur d'un époux; c'eſt-à-dire, ſur ce qu'il y a de plus inconſtant dans le monde.

Madame MERVAL.

Je ne change point; pourquoi ſeroit-il autoriſé à changer? Mon cœur n'eſt pas formé autrement que le ſien; & ſi je chéris la conſtance, pourquoi ne la connoîtroit-il pas?

JULLER, *comme ſortant d'une profonde rêverie.*

Employez un ſtratagême innocent.... Feignez de l'imiter; cela pourra le ramener. Plus on accorde à un mari, plus il s'attribue de droits nouveaux. Ils ſont tous des deſpotes altiers, qui augmentent la ſervitude des eſclaves de leurs capri-

ces, à meſure qu'ils paroiſſent plus ſoumis. Paroiſſez vouloir vous dérober au joug, & il voudra vous retenir. Il s'endormoit dans le charme de l'abſolu pouvoir; il s'éveillera pour ſentir que le bonheur pourroit lui échapper, s'il ne s'appliquoit à le mieux mériter.

Madame MERVAL.

Quoi, il ne m'aimeroit plus! Eh! qu'ai-je donc fait pour le rendre infidele? Aurai-je recours à des moyens qui ſeront encore plus cruels pour moi que pour lui?... Non, cher Merval, tu dois régner abſolument ſur ce cœur! Malheur à toi, ſi tu abuſes de ton empire! Ah! tu ne ſais pas combien tu me fais ſouffrir.... Pardon, Monſieur, j'ai beſoin d'être ſeule. (*Elle ſe retire.*)



SCENE V.

JULLER.

Elle revient toujours à Merval. Je ne puis voir ſes larmes ſans reſſentir un dépit ſecret... Mais une femme aime à ſe venger d'un ingrat. Si j'ai bien étudié ſon cœur, elle ne connoît pas elle-même tout le fond de ſenſibilité qu'il renferme. Qui ſait juſqu'à quel point peut varier une femme livrée à de ſi heureuſes diſpoſitions?... Obſervons ſes pleurs : mettons chaque ſoupir à profit. La douleur d'une femme eſt un véritable état de tendreſſe. Il vient un moment favorable ; & mon génie me ſerviroit mal, ſi je ne ſavois pas le ſaiſir.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mademoiselle CORBELLE, NERVILLE.

Mademoiselle CORBELLE.

Eh quoi! vous voilà encore? Il n'y a qu'un moment, qu'à vos adieux, je vous croyois absent au moins pour deux heures.

NERVILLE.

Aussi, Mademoiselle, il y a bien plus longtems que je vous ai quittée, je vous le proteste.

Mademoiselle CORBELLE.

Oh! point du tout, s'il vous plait; voyez plutôt; (*elle regarde à sa montre.*) vous êtes parti à dix heures quinze, & je pensois....

NERVILLE, *avec vivacité.*

Et que pensiez vous? achevez, dites.... Pensiez-vous que je pourrois revenir bien vîte. . . . Auriez-vous remarqué la minute de mon départ, ou celle de mon arrivée? J'aime à m'abuser: j'aime à vous représenter à mon imagination telle que je voudrois vous voir. Non, je ne puis me trouver content qu'à vos côtés. C'est-là que je suis bien. Il

ſemble que le bonheur que vous enchaînez près de vous, faſſe rejaillir ſur moi ſes plus purs rayons.

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà une belle image.

NERVILLE.

J'aurai beau les choiſir, les aſſembler toutes, jamais je n'exprimerai qu'imparfaitement ce que mon cœur ſent ſi bien.

Mademoiſelle CORBELLE.

Patience : les louanges, les proteſtations, les ſermens même, vont bientôt couler de ſource.... Oui, Monſieur Nerville, vous ſavez conter les plus jolies choſes du monde. Je me fais même quelquefois un plaiſir de vous entendre. Je vous écoute avec intérêt; mais parlez-moi avec franchiſe. Si mon cœur alloit ajouter foi à tous ces propos d'amant, en vérité je vous amuſerois trop, & votre rôle ne dureroit pas aſſez longtems. Je ſais ce que je dois penſer; ainſi je crois que nous pouvons l'un & l'autre continuer ſur le même pied.

NERVILLE.

Quoi, vous voulez toujours me déſeſpérer... Oui, ditez-moi plutôt une bonne fois: „ Nerville, „ vous me déplaiſez; je ne puis vous ſouffrir; ja„ mais vous ne parviendrez à trouver le chemin de „ mon cœur:" dites-moi cela, Mademoiſelle, plutôt que de m'outrager, plutôt que de me croire du nombre de ces vils adulateurs qui ſe font un paſſetems de feindre les plus beaux ſentimens du cœur humain. Je ne conçois point ces êtres faux qui

osent avouer une passion qui n'existe pas; mais le mensonge de leur cœur doit passer sur leur front. . . . Voyez le mien; appercevez-vous en lui quelques traits d'un vice si bas, si odieux, si révoltant? ...

Mademoiselle CORBELLE.

Là, là, tout doucement; comme vous allez.... Je vous redoute, au moins. Je ne veux pas disputer avec vous; & j'aurai plutôt fait, je pense, de vous croire.

NERVILLE, *lui baisant la main.*

Charmante, adorable & seule amie de mon cœur! Ah! n'en doutez pas.... Je voudrois renfermer un aveu, peut être trop vif, trop précipité, & toujours il s'échappe malgré moi. J'ai beau me dire: „ modere le penchant qui t'entraîne; ne t'abandonne pas tout entier à son charme, peut-être, hélas! trompeur; il faudroit savoir avant si tu es aimé; si ce cœur, que tu adores, consent d'être à toi." Je ne puis imposer des loix au sentiment qui me maîtrise. Il s'exprime dans ma voix, mon geste, mes regards. . . . Dès que vous paroissez, mon ame entiere vole vers vous. Tout décele un amant passionné, vrai, sincere.... Méconnoîtrez-vous l'empire que vous avez sur moi, ou feindrez-vous de l'ignorer pour mieux me tourmenter?

Mademoiselle CORBELLE.

Paix, paix. . . Mon Dieu, comme ces hommes savent se transporter! . . . Je n'ai qu'une réponse à vous faire. Il y a huit ans que ma sœur avoit mon âge; j'ai entendu Merval lui tenir les mêmes propos. Je me souviens de l'avoir vu près d'elle.

la regarder d'un air. . . . là, tout comme vous me regardez, juſtement, avec ces yeux-là. . . . Eh bien, j'aurois répondu de l'union la plus parfaite, la plus durable; ma ſœur ne l'eſpéroit pas moins. Elle croyoit à ſon époux de la meilleure foi du monde; elle eſt devenue Madame Merval. Dites, vous êtes témoin aujourd hui, auſſi-bien que moi, des ſcenes journalieres qui ſe paſſent: après cela, prononcez ſur ce que je dois penſer de toutes les proteſtations que fait un amant.

NERVILLE.

Et pourquoi m'offrir une ſituation qui nous feroit étrangere?... Ah! mon cœur ne me trompe point. Je ſerois trop fortuné, pour que vous ne fuſſiez pas heureuſe. Le deſir de votre félicité me dévore, me conſume. Jamais le moindre nuage ne viendroit obſcurcir nos beaux jours. Près de vous, je défie la diſcorde de nous approcher.... Elle! déſunir un inſtant nos cœurs! Non, non, cela n'eſt pas poſſible.

Mademoiſelle CORBELLE.

Tout auſſi poſſible qu'entre Merval & ma ſœur; & je vous avoue que ſon exemple me détourne un peu....

NERVILLE.

Ah Dieu! qu'entends-je! Devois-je m'attendre à cette injuſtice de votre part?

Mademoiſelle CORBELLE, *ſérieuſement.*

Et de quel droit vous plaignez-vous, Monſieur?

NERVILLE.

De quel droit?... Ah! la flamme la plus vive....

Mademoiselle CORBELLE.

Merval en disoit autant; Merval a changé, &....

NERVILLE, *l'interrompant.*

N'achevez pas.... Dites-moi : son époux ne partage-t-il point ces désagrémens domestiques? N'est-il pas de moitié dans ses peines, & pouvons-nous prononcer lequel souffre le plus? Je ne sais quelle est l'origine de leurs querelles; mais tous deux en sont les victimes. Croyez-moi : lorsqu'on est uni par des liens si étroits, les chagrins se partagent comme les plaisirs. Tout est commun; & dès qu'on s'estime, il faut risquer la vie ensemble.... Vous me parlez de quelques jours orageux; mais vous ne songez pas au nombre de jours sereins qui les ont précédés & qui sont prêts à renaître. Oui, ils renaîtront; j'en suis le garant. Deux cœurs honnêtes se reportent l'un vers l'autre par un penchant invincible; & si quelque foiblesse momentanée les sépare, c'est pour prêter un nouveau charme à leur réunion.

Mademoiselle CORBELLE.

Voilà comme le pinceau sait tout embellir; mais la réalité dément un peu cette illusion flatteuse, ce coloris trompeur.... J'en crois l'expérience.

NERVILLE, *presque en colere.*

Achevez, cruelle, de saisir un prétexte odieux pour signaler votre indifférence. Achevez de désespérer un Amant qui ne respire que pour vous. . . Mais vous riez.... Ce que je vous dis, Mademoiselle, est cependant très-sérieux. Je vois trop que

vous ne m'écoutez que pour vous distraire.... Je suis désolé.

Mademoiselle CORBELLE.

En vérité, vous n'êtes ni sage, ni ingénieux. Pour mieux me convaincre de la douceur d'un époux, vous commencez par me faire une querelle.... Que sera-ce donc?...

NERVILLE.

Mais s'il vous en coûte tant de prononcer un mot si facile à dire, favorisez-moi d'un signe de tête.... Laissez-moi lire dans ces beaux yeux l'assurance de votre tendresse... Vous les baissez... là, là, seulement un petit signe, & je suis le plus heureux des hommes.

Mademoiselle CORBELLE.

Votre bonheur dépendroit d'un signe de tête? Non, non, je ne le crois pas; vous voulez m'aimer; je ne puis vous en empêcher.... Contentez-vous de m'aimer; oui, aimez-moi bien. En récompense je vous promets, si vous venez à me déplaire, d'être assez reconnoissante pour vous en avertir sur le champ.... Etes-vous satisfait?

NERVILLE.

Je pourrois l'être davantage.... Vous soulevez, vous appaisez mon ame à votre gré. Oui, vous êtes bien la souveraine de mon être. Cette supposition que vous venez de faire, me chagrine un peu; mais vous seriez bien ingrate, si vous teniez contre la force du sentiment qui m'enchaîne à vous.

SCENE II

Madame MERVAL, *Mademoiselle* CORBELLE, NERVILLE.

Madame MERVAL, *en entrant.*

ET vous l'écoutez, ma fœur!

NERVILLE.

Ah! Madame.

Mademoiselle CORBELLE.

Vous nous furprenez ainfi!

Madame MERVAL.

Tu rougis. . . . Va, chere petite fœur, à ton tour, à ton tour... Voilà les momens que j'ai paffés & que je voudrois rappeller. Que ceux qui leur ont fuccédé ne t'arrivent jamais!

Mademoiselle CORBELLE.

Et le fûr moyen de les éviter, eft de ne point fe lier au fort d'un fexe inconftant; & qui d'entre eux ne l'eft pas?

NERVILLE, *A Mademoifelle Corbelle, du ton du reproche.*

Toujours!

Madame MERVAL, *à Mademoifelle Corbelle.*

Ce n'eft pas cela que j'ai voulu te faire entendre, quoique je ne fois plus heureufe.

NERVILLE.

Vous n'êtes plus heureuſe? Eh! quel démon trouble votre félicité? Quand on a connu celle du cœur, je ne ſaurois concevoir comment on peut vivre ſans en jouir. Tenez, je n'ai point de foi à tous ces petits différends; ils ne doivent être regardés que comme une ombre légerement diſtribuée dans le tableau du bonheur.

Madame MERVAL.

Ah! Monſieur, que votre ſexe eſt quelquefois cruel! Je voulois que ce ſecret mourût avec moi dans mon ſein. Juſqu'ici j'ai eu la force de renfermer mes chagrins, de m'interdire toute plainte; mais ce courage me manque.

NERVILLE.

Votre douleur ſera bientôt un tourment pour l'ame noble de Merval.

Madame MERVAL.

Si vous ſaviez, Monſieur, ce qu'un cœur bien épris ſouffre des tiédeurs d'un époux: ſes regards ſont moins affectueux; ſa voix, quand il me parle, n'a plus la même tendreſſe; l'indifférence a ſuccédé aux attentions les plus paſſionnées. Quelle révolution! Et la cauſe en demeure toujours cachée.

NERVILLE.

Merval eſt un homme de bien: il vous a recherchée par amour: un tel ſentiment, une fois conçu, ne s'altere point.

Madame MERVAL.

Tous mes vœux étoient jadis satisfaits. Merval étoit tendre & plein d'égards. Je jouissois même de l'avenir. Mais ce songe charmant s'est évanoui. Plus de confiance ; sa conduite change de jour en jour.

NERVILLE.

Eloignez de tels soupçons. Merval n'est point infidele. Croyez-vous que par l'entremise d'un honnête homme il soit impossible de vous rendre votre époux ?

Madame MERVAL, *se jettant dans les bras de sa sœur.*

Ma chere bonne amie ! L'amertume est au fond de mon ame.... Reçois un aveu terrible : nous sommes peut-être sur le point de nous séparer.

Mademoiselle CORBELLE.

Vous séparer ! ô Dieu !

Madame MERVAL.

Hélas ! croirois-tu que Merval me l'a presque fait entendre ? Et je ne te dis pas encore tout ; je lui dois des ménagemens.

Mademoiselle CORBELLE, *pleurant à moitié.*

Ma sœur !.. Ah, Monsieur !... Comme je haïrois votre sexe... Tous les hommes peuvent être des Merval.

Madame MERVAL.

Ne dis rien contre lui, ne dis rien. Je l'aime, & ses droits sont toujours bien établis dans mon cœur.

NERVILLE.

Oui, Madame, aimez-le toujours, malgré ses injustices. Il connoîtra ses erreurs. Vous lui serez plus chere.... Ah! Mademoiselle, vous ne savez pas combien l'hymen a de puissance sur un cœur vertueux. Il peut s'égarer; mais il revient plus tendre.... Non, un époux, fût-il un monstre, ne pourra jamais haïr une femme qui n'aura pas cessé de mériter son estime.

Madame MERVAL.

Et vous, Nerville, est-il bien vrai que vous puissiez faire l'apologie d'un lien qui de jour en jour semble devenir plus à charge à votre sexe? Ou vous aimez beaucoup, ou vous n'êtes pas sincere.

NERVILLE.

Je le suis: ce n'est point un sentiment aveugle qui me fait épouser une si belle cause. La plus saine raison la plaidera toujours avec avantage. L'hymen, de toutes les institutions, est la plus sainte & la plus digne d'être observée. Elle confirme le penchant de deux cœurs sensibles. Il leur est impossible d'ajouter à ses nœuds: & que peut désirer de plus un honnête homme? Il se trouve assujetti; mais c'est pour être plus constamment heureux. La loi lui donne le gage perpétuel de sa félicité. La loi veille à prévenir l'instabilité qu'un moment d'erreur pourroit faire naître. J'avois toujours entendu parler avec respect de ce nœud sacré. En arrivant ici, jamais je ne fus plus surpris que de rencontrer une foule de petits personnages ironiques, tranchans, qui logeoient des ames sans vigueur dans des corps efféminés; je les

entendis déclamer contre le plus auguſte des liens, le plus utile à la ſociété. Fiers d'idées ſubtiles & non moins fauſſes, ils ſe diſent partiſans de la volupté & en connoiſſent à peine l'ombre. Ils verſent le ridicule ſur le mariage, & tout le feu de leur eſprit ne ſert qu'à parer la débauche. Voilà les apologiſtes du célibat... Qu'ils viennent, ces apologiſtes impies; je les confondrai, ou plutôt, ſont-ils dignes qu'on leur réponde? Non, ils ſe rendent juſtice en fuyant les plus touchans devoirs de l'homme. Ils ne ſont faits, ni pour être époux, ni pour être peres, ni pour être amis.

Mademoiſelle CORBELLE.

J'en reconnois plus d'un à ce portrait, & les touches ſont encore ménagées.

Madame MERVAL.

Ah! Nerville, je vous fais honnête, & je crois que vous êtes bien éloigné de leur reſſembler.

Mademoiſelle CORBELLE.

Oui... Mais qui peut répondre....

NERVILLE.

Encore! cruelle, encore!... Epargnez ma ſenſibilité. Il ne tiendra qu'à vous de me faire adorer & bénir un titre que je brûle de porter.



SCENE

SCENE III.

Madame MERVAL, *Mademoiselle* CORBELLE, NERVILLE, MERVAL, JULLER.

Merval & Juller parlent dans le fond du Théâtre.

JULLER, *à Merval.*

Tu ne feras jamais qu'un fot fi tu écoutes fes larmes.... Parle en maître. . : . Mais, la voici; il ne faut pas rétrogader. (*Juller paffe à côté de Madame Merval, lui fait une révérence profonde, & dit fort haut à Mademoifelle Corbelle* :) Tous les jours plus jolie.

Mademoifelle CORBELLE, *froidement.*

Et vous, tous les jours plus complimenteur.

MERVAL, *dans le fond.*

Elle ne me regarde point... Elle détourne la tête... Elle me dédaigne... Oui, Juller a raifon. Allons, je n'encenferai plus fon orgueil & je braverai fes dédains. Retirons-nons.

Madame MERVAL, *fur le devant de la fcene.*

L'ingrat! Il ne daigne point m'aborder, me voir... Il fuit ma préfence. Sortons, pour donner un libre cours à mes douleurs. (*Elle va pour fortir.*)

MERVAL.

Non, reſtez, Madame, je vous en épargnerai la peine; c'eſt moi qui dois me dérober.

Madame MERVAL.

Ma préſence vous gêne. Suivez vos deſſeins, Monſieur; éloignez-vous de moi: allez chercher le plaiſir où vous comptez le trouver; les remords viendront vous punir, & votre conduite....

MERVAL.

Ma conduite, Madame! ma conduite! Je n'en dois compte à perſonne; la mienne n'entraîne point de remords; mais la vôtre eſt d'oublier la modération & la douceur.

Madame MERVAL.

Eſt-ce moi qui vous fuis, ingrat? Si mon extrême douceur s'eſt quelquefois démentie, c'eſt vous qui m'y avez forcée; & quel cœur peut demeurer calme au milieu de ſi ſenſibles atteintes! Il faut que je vous ſois devenue bien odieuſe.

MERVAL.

Bien odieuſe! Et ſur quoi fondez-vous...

Madame MERVAL.

Vous êtes complaiſant, ſenſible envers tout autre; vous n'êtes injuſte qu'envers moi.

Mademoiſelle CORBELLE, *à part.*

Dieu! que va-t-il arriver!

NERVILLE, *à part.*

Que ne ſuis-je loin, ou que ne puis-je calmer...

MERVAL.

Je ſuis injuſte envers vous!

Madame MERVAL.

Et comment traiteriez-vous une femme que vous haïriez? Ah! je vous ai mal connu.

MERVAL, *courroucé.*

Vous m'avez mal connu!... Eh bien, vous me connoîtrez, Madame.

Madame MERVAL.

Je ne vous ai jamais imaginé tel, ſans quoi j'euſſe été plus tranquille.

MERVAL, *avec une fureur contrainte.*

J'en étois trop ſûr pour en douter; & c'eſt ainſi que vos paroles m'offenſent.

Madame MERVAL.

C'eſt ainſi que vous inſultez à mes larmes, qui m'étouffent, qui coulent malgré moi.... Ah Dieu! la meſure de mes afflictions eſt remplie: vous n'y pouvez rien ajouter.

MERVAL.

Des plaintes, des reproches! Oh! faites-moi grace de tous ces gémiſſemens.

Madame MERVAL.

Ils vous importunent... Je vois votre projet. Il eſt trop bien marqué; tout me le fait connoître; votre indifférence, votre ton ironique... Vous tendez

à une ſéparation. Elle vous eſt facile, Monſieur; la loi vous favoriſe.

(*Scene muette d'étonnement & de douleur entre Mademoiſelle Corbelle & Nerville.*)

MERVAL.

Vous la demandez, Madame?

Madame MERVAL.

C'eſt vous qui dans le fond du cœur ne déſirez, n'attendez que ce moment, ne cherchez qu'un prétexte...

MERVAL.

J'entends, Madame; vous le faites naître, & vous voulez m'en laiſſer l'honneur.

Madame MERVAL.

Ah! ſi mes yeux pouvoient lire dans le fond de votre ame....

MERVAL.

Eh bien! qu'y verriez vous?

Madame MERVAL.

Mépris, injuſtice, infidélité.

MERVAL, *échauffé.*

Vous croyez que mon cœur nourrit de tels ſentimens?

Madame MERVAL.

Oui, Monſieur, je le crois; aſſez de preuves me l'atteſtent. Ceſſez de diſſimuler. Débarraſſez-vous du fardeau qui vous peſe.

MERVAL, *en colere.*

C'en eſt trop, Madame, vous le voulez: oui, oui, nous nous ſéparerons.... Ah! tu ne crois plus à mon cœur. (*Madame Merval émue fait deux pas & voudroit courir à ſon époux. Juller ſe met au devant d'elle, & lui prend la main.*)

JULLER.

Ah! Madame, que je ſuis déſeſpéré de tout ceci! Mais voilà qui eſt inconcevable... Croyez-moi: n'irritez pas ſon courroux.... Dans un inſtant plus calme. . .

MERVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Je me retire; je ne ſerois plus maître de moi.

(*Il ſort.*)

NERVILLE.

Dans quel étonnement!

Mademoiſelle CORBELLE, *courant à ſa ſœur & la ſerrant dans ſes bras.*

Ah! ma ſœur, ma ſœur! Comment appaiſer cet orage? Quelle ſcene malheureuſe! (*A Nerville qui s'avance humblement pour lui donner la main.*) Laiſſez-moi, Monſieur, laiſſez-moi. En tout tems votre ſexe fut injuſte, barbare; je veux le fuir & le déteſter à jamais. (*Elle donne le bras à Madame Merval, qui, dans ſa douleur, marche à pas lents & s'appuie ſur elle.*)

SCENE IV.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA qui eſt fatal. Malheureux moment! Une ſcene pareille entre deux époux qui ne devroient que s'adorer! Ah! ſi j'euſſe prévu cèt orage..... Ils en viennent au moins à des extrémités ſérieuſes.

JULLER.

Voilà qui eſt excellent. Tout va le mieux du monde.

NERVILLE.

Que veux-tu dire?

JULLER.

Je vois bien que ceci te paſſe. Cette leçon eſt au deſſus de ta candide intelligence. Ne me ſuis-je pas fait fort de te prouver....

NERVILLE.

Tu veux me rappeller tes vains propos.... Oh! c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie que tu n'auras pas pouſſée plus loin; & dans ces circonſtances...

JULLER.

Je ne m'arrête point ainſi dans ma carriere. . . . Tu crois peut-être que cette méſintelligence, qui regne entre ces époux, eſt l'effet du haſard;

non, mon ami, c'eſt moi qui prépare ces petits débats pour mieux la conduire où je veux la mener.

NERVILLE, *ſurpris.*

Qu'entends-je!... (*à part.*) Diſſimulons. . . . Laiſſons-le parler.

JULLER.

C'eſt dans ces momens de douleur & de dépit que l'on ſurprend un cœur qui ſembloit ne devoir jamais ſuccomber, & la plus légere pente le fait aller loin.

NERVILLE.

Quoi! c'eſt toi qui ſemes ici la diſcorde? .... (*à part.*) Poſſédons-nous.

JULLER, *d'un air avantageux.*

Va, perſonne ne connoît mieux que moi l'art de ſe gliſſer chez une femme. Je commence d'abord par me faire l'ami de la maiſon; flattant les deux époux en particulier, peu à peu je deviens leur confident ſecret, l'homme néceſſaire. J'étudie leur goût, leur penchant, & les mets à profit. J'excite de petites bouraſques que je ſais calmer à propos, en attendant que je faſſe lever la tempête ſérieuſe qui doit les ſéparer l'un de l'autre. Pendant ces premiers jours je ſurviens comme conſolateur. Je flatte, je propoſe des raccommodemens que je fais échouer; alors je manie à mon gré un cœur dont je connois les replis. J'y domine avec myſtere, mais avec empire; & ce qui m'amuſe beaucoup, c'eſt que l'époux aveuglé par ce génie favorable qui les rend tous confians, ne ceſſe point de m'être attaché. . . Je ne manque pas de bons amis.

NERVILLE.

Juller, ceci paſſe l'inconſéquence, la légéreté. Si l'on te connoiſſoit une ame pareille... (*à part.*) Je le démaſquerai, je rendrai ſes attaques vaines.

JULLER.

Détrompe-toi, mon pauvre Nerville; de telles infidélités ſont en honneur dans le commerce du monde.

NERVILLE.

Tu le crois donc peuplé de gens qui te reſſemblent?

JULLER.

Tu ne m'entends point; ce qui t'effraie eſt ce qui conſtitue la paix du ménage, ce qui la fera renaître ici. La femme n'eſt jamais ſi complaiſante, ſi douce, ſi attentive, que lorſqu'elle a une intrigue ſecrette à voiler. L'époux alors eſt preſque auſſi ménagé que l'amant.

NERVILLE.

Et tu te crois déjà plus heureux qu'un époux?... (*à part.*) Feignons encore d'applaudir.

JULLER.

Chacun penſe ainſi, s'il n'agit pas de même.

NERVILLE, *reprenant ſon caractere.*

Chacun penſe ainſi!.. Pour moi, ſi l'on m'imputoit injuſtement ce dont tu te glorifies, je regarderois cette imputation comme le plus ſenſible outrage; & croyant mon honneur véritablement offenſé, j'en tirerois vengeance ſur l'heure.

JULLER, *éclatant de rire.*

Tu es vraiment original.

NERVILLE.

Ce n'est point là un faux point d'honneur, comme celui auquel les hommes attachent un si haut prix.... Quoi! le larcin deshonore; & l'adultere, source de tous les désordres, ne seroit point un crime infâme?... Au reste, je me plais à croire que tu renonceras à ton abominable projet.

JULLER.

Suis tes petites prétentions, & laisse-moi à mes grands desseins.

NERVILLE, *avec force.*

Tu ne les acheveras point.... Non.

JULLER.

Tu te fâches; mais choisis: il faut que j'aie Madame Merval ou la petite Corbelle..... Ton Ange céleste, ta rare Divinité ne tiendroit pas plus longtems contre moi. Les deux sœurs sont faites du même bois que le reste de leur sexe; & quand le feu en approche, vert ou sec, il faut que cela prenne également.

NERVILLE, *le fixant.*

Tu m'excedes... Expliquons-nous un peu, je te prie... Ne dis-tu pas que Madame Merval... Acheve, parle donc.

JULLER, *le regardant malignement & lui serrant la main.*

Va, mon ami, c'est comme chose faite.

NERVILLE, *le fixant encore.*

Tu veux me persuader que Madame Merval. . . Réponds donc.

JULLER.

Le vent m'eſt très-favorable. Elle a exhalé un ſoupir à demi étouffé, qui exprimoit tant de ſenſibilité... Elle m'a regardé.... Quel plaiſir il y a d'être aimé d'une femme dont la raiſon eſt formée! La réflexion dirige ſa tendreſſe & lui donne une prudence conſommée. Tu as vu qu'ils alloient ſe ſéparer. Il ne faut plus qu'un inſtant...

NERVILLE.

Mais ſa bouche auroit-elle avoué qu'elle te portoit le cœur qui appartient à ſon époux?... A-t-elle prononcé?

JULLER, *levant les épaules.*

Prononcé! Eſt-ce qu'une femme prononce? Va mon pauvre Nerville; il ſe fait ſur un viſage des mouvemens ſi prompts, ſi légers, que l'œil connoiſſeur qui ſait les ſaiſir, lit les nuances des paſſions cachées, comme celles des paſſions viſibles. Tu t'étonnes encore.

NERVILLE.

Tu m'en impoſes.... Madame Merval ne ſauroit être parjure à ſes devoirs. La ſœur de celle.. Non, garde-toi de le penſer. Sur qui faudroit-il compter? Je croirois plutôt....

JULLER.

A un miracle qu'à la fragilité d'une femme!

Mais je les réconcilierai, après les avoir brouillés. Oh! c'eſt la regle. (*Nerville lui lance un regard d'indignation.*) Tu es indiſciplinable, n'en parlons plus. Je te laiſſe à ton imagination moraliſante. Je ne t'entretenois ſur cette matiere, que pour débrouiller un peu tes idées provinciales, fort confuſes ſur un pareil ſujet.

NERVILLE, *avec feu.*

Tu viens de me percer l'ame. Je ne ſerai point témoin inſenſible du deshonneur de mon ami, & je n'en reſterai pas là.

JULLER, *étonné.*

Que veux-tu dire?

NERVILLE, *très-ſérieuſement.*

Il faut que tu me confirmes cette prétendue puiſſance que tu as ſur le cœur de Madame Merval. Tu t'en es vanté. Je veux ſavoir ſi c'eſt avec quelque fondement. Il faut conſentir à paſſer pour un calomniateur, ou avouer que tu ne connoiſſois ni elle ni toi. Si tu me donnes preuve du contraire....

JULLER.

Eh bien! ſi je te la donne...

NERVILLE.

Alors je paſſerai par où tu voudras; & loin d'épouſer la ſœur, je ſerai le premier à mépriſer & à fuir un ſexe auſſi perfide; mais j'exige...

JULLER.

Tu exiges. . .

NERVILLE.

Oui, & je te parle ſérieuſement.

JULLER, *avec un ſourire forcé.*

Il te faut cette leçon? Il te la faut? Eh bien! on te la donnera, on te la donnera.

NERVILLE, *avec force.*

Je l'attends.

SCENE V.

NERVILLE, *ſeul.*

Je commence, mais trop tard, à pénétrer ce caractere pernicieux. Ce n'eſt point là cette légéreté ordinaire, qui prend le ton du vice pour le ton du jour. C'eſt un vil impoſteur!.... Voilà donc ces hommes qui ſont admis, fêtés, careſſés dans le monde, & dont on exalte l'eſprit, ſans ſavoir qu'il prend ſa ſource dans un cœur vicié... Mais comment Merval lui accorde-t-il ſon amitié, ſa confiance, lui a-t-il ouvert ſes foyers?.. Ah! c'eſt l'homme qui a la meilleure opinion d'autrui. J'ai été moi-même ſéduit par cet extérieur poli & brillant, qui trop ſouvent ici eſt le maſque de la fauſſeté. . . Dans quelles mains j'allois tomber! Et que je rends graces au pere ſage qui m'a appris de bonne heure à n'eſtimer les objets que par les degrés de reſſemblance qu'ils ont avec la vertu!... Mais qu'il tremble; je ne ſouffrirai pas qu'on joue impunément mon ami.

SCENE VI.

Mademoiselle CORBELLE, NERVILLE.

Mademoiselle CORBELLE, *arrivant précipitamment.*

Je vous cherchois, & j'ai à vous parler.

NERVILLE.

En quoi ai-je failli?

Mademoiselle CORBELLE, *avec un peu de sévérité.*

Mais...

NERVILLE.

Parlez, ordonnez... Je suis prêt à réparer le malheur de vous avoir déplu.

Mademoiselle CORBELLE.

Souvent on peut affliger une personne sans lui déplaire... Il me paroît que vous êtes intimement lié avec Juller.

NERVILLE.

Je vous entends... & je vous proteste bien que je ne suis rien moins que son ami.

Mademoiselle CORBELLE.

Cet aveu m'enchante... Dites-moi quelle impression a fait sur lui l'éclat de cette scene?

NERVILLE.

Je ne puis dire qu'il en ait été affecté aussi vivement que moi.

Mademoiselle CORBELLE.

Je m'en suis apperçu.

NERVILLE.

Je ne puis encore parler. L'ombre même d'une imprudence m'alarme ; mais bientôt je pourrai répondre plus positivement.

Mademoiselle CORBELLE.

Cet homme, à coup sûr, est un traître; & je lui attribue la mésintelligence qui regne entre ma sœur & son époux.

NERVILLE.

Mais comment deux cœurs aussi vertueux ne triompheroient-ils pas d'un mauvais génie?

Mademoiselle CORBELLE.

Oh! voilà les hommes: ils ne veulent rien entendre. Merval est le plus honnête, le plus sensible de tous; & cependant il rend sa femme malheureuse.

NERVILLE.

Peut-être que sa femme... pardonnez...

Mademoiselle CORBELLE.

Ma sœur est aussi complaisante qu'elle est généreuse. Un excès de sensibilité peut avoir quelquefois emporté trop loin le langage de son

cœur ; mais par combien de vertus elle répare cet heureux défaut. Enfin, que la cauſe ſoit grave ou non, ils n'en ſont pas moins prêts à ſe ſéparer.

NERVILLE.

Ah ! je préviendrai cette rupture, je la préviendrai.

Mademoiſelle CORBELLE.

Il le faut ; abordez Merval avec confiance ; détruiſez les inſpirations ſecrettes de Juller. Le ton de la vérité & de la vertu a une force naturelle ſur les cœurs droits ; & s'il faut vous le dire, je croirai volontiers à l'éloquence de votre ame.

NERVILLE.

Lorſque je l'employerai pour un autre, elle ſera plus heureuſe que pour moi-même.

Mademoiſelle CORBELLE.

En la faiſant ſervir à une cauſe ſi belle, vous ne devez pas craindre qu'elle vous manque dans toute autre occaſion.

NERVILLE.

Je ſens que je vous devrai ſon triomphe.

(*Il ſort.*)



SCENE VII.

Mademoiselle CORBELLE, *seule.*

De jour en jour je m'apperçois que je l'estime davantage. Il sait oublier l'intérêt de son amour, lorsqu'un autre intérêt le lui commande; mais plutôt ne confirme-t-il pas le premier. . . Ah! jugeons des bonnes actions en elles-mêmes, & ne remontons jamais au principe. . . Si Juller pouvoit être démasqué, si la paix réconcilioit ces deux époux, cette paix si douce, & qu'un moment fatal à troublée. . . . Ah! la rupture est presque aussi sérieuse, que si elle avoit un fondement réel.



SCENE VIII.

Madame MERVAL, *Mademoiselle* CORBELLE.

Madame MERVAL.

Ah ma sœur ! aide-moi à supporter mes ennuis. J'ai le cœur cruellement oppressé.

Mademoiselle CORBELLE.

Ma sœur ! remettez-vous. Ah ! j'étois bien éloignée de croire Merval. . . . Que les hommes sont injustes !

Madame MERVAL.

Ne dis rien ; ne dis rien contre lui. J'ai tort ; oui, j'ai tort. Je lui devois plus de ménagement. Je suis son épouse enfin, & je sens que j'aurai toujours à me reprocher de n'avoir point su passer sur des riens qui sont devenus de conséquence.

Mademoiselle CORBELLE.

Comment, ma sœur ?

Madame MERVAL.

Oui, je me rappelle mille occasions où mon ame a laissé échapper de ces traits d'humeur, qui, quoique légers, doivent être immolés aux regards d'un époux.

Mademoiselle CORBELLE.

Tu te juges avec bien de la sévérité... Ah ! s'il t'avoit aimée...

Madame MERVAL.

Il m'aimoit, il m'aimoit, j'en ſuis bien ſûre; & préſentement il ne m'aime plus. Il m'a été toujours cher; il me l'eſt encore aujourd'hui malgré ſes injuſtices; & cette ſéparation, ſi elle arrive, ſera pour moi un coup mortel.

Mademoiſelle CORBELLE.

Vous me faites frémir!

Madame MERVAL.

Nous voilà nous autres femmes. Il ſemble que nous aimions la guerre, que nous laſſions du repos; & toujours exigeantes ou foibles, le combat une fois engagé, nous ſoupirons après la paix.

Mademoiſelle CORBELLE.

Elle reviendra, ma ſœur, elle reviendra.

Madame MERVAL.

Heureuſe dans mon infortune, j'ai trouvé une amie dans ma ſœur... Mais, pardonne, j'oublie toute la terre; je ne m'occupe que de ma douleur; de moi ſeule.... Laiſſe-moi lire enfin dans ton ame; parle-moi ſans détour; tu ne hais point Nerville?

Mademoiſelle CORBELLE.

Dis plutôt que je l'aime.... Son caractere ſimple, ouvert & franc m'a toujours plu. Je n'héſite point à te l'avouer; mais j'attends encore... Il eſt ſi facile de ſe tromper.... C'eſt aſſez ſur ce chapitre.... Réponds auſſi ingénument à ma queſtion. N'aurois-tu pas fait un mauvais marché avec Merval; & par un certain reſpect ou une aveugle tendreſſe peut-

être, ne couvrirois-tu pas ses défauts d'un voile officieux & discret?

Madame MERVAL.

Non, je ne fais que d'ouvrir les yeux. Le malheur m'a instruite, & je vais t'apprendre ce que j'ai découvert. Merval est toujours l'homme que j'ai vu, lorsque, pour la premiere fois, je lui donnai ma main. L'amour, dans les premieres années, nous voila réciproquement quelques foiblesses inséparables de l'humanité. Le premier fruit de nos amours, élevé d'abord sous nos yeux, servit à prolonger notre enchantement. Plus attachée, plus tendre que jamais, j'exigeois une tendresse égale à la mienne. Je ne voyois pas que je touchois à ce terme où nous sommes heureuses lorsque le cœur d'un époux gagne en amitié ce qu'il perd en amour. Je voulois voir Merval toujours amant, toujours passionné; parce que je l'étois moi-même. Un premier mouvement d'humeur devint le germe d'un autre; & à force de l'aimer, je parvins à croire qu'il ne m'aimoit plus. Les hommes ne veulent point être importunés, même par le sentiment du bonheur. Mon cœur plaide en ce moment pour Merval. Oui, ma tendresse l'a quelquefois tyrannisé. Je reconnois trop tard ma faute.

Mademoiselle CORBELLE.

A parler vrai, Merval m'a toujours paru un bien galant homme, honnête, sans orgueil, presque sans foiblesse; cependant je l'ai vu depuis quelque tems dire & faire des choses qu'il sembloit amener tout exprès pour te piquer, & surtout en présence de

Juller. Je te l'ai déja dit; je n'aime point à les voir enſemble.

Madame MERVAL.

Je voulois te parler de ce Juller. Je ne crois pas me tromper : ce triſte jour ſemble fait pour m'éclairer. Ne voudroit-il pas me faire ſa cour? T'en ſerois-tu apperçue?

Mademoiſelle CORBELLE.

J'attendois que tu m'en parlaſſes la premiere. Je l'ai ſurpris plus d'une fois qui épioit l'inſtant où nous nous ſéparions. Va, c'eſt un homme dangereux.

Madame MERVAL.

On ne l'eſt avec nous qu'autant que nous ſommes ſans méfiance. Il m'avoit paru juſqu'ici l'ami de mon époux & le mien; il m'avoit même inſpiré quelqu'eſtime, mais le bandeau tombe. Quelques mots recueillis m'ont dévoilé ſon cœur. Je me rappelle pluſieurs diſcours que j'aurois regardé alors comme un crime de mal interpréter; & je ſuis ſi étonnée, que j'ai peine à le croire.

Mademoiſelle CORBELLE.

Je n'ai jamais aimé ni ſon eſprit, tout brillant qu'on le ſuppoſe, ni ſa phiſionomie, dont il eſt d'ailleurs ſi vain. Il a un certain regard auquel je ne me ſuis jamais fiée. . . Je voudrois qu'il fût à mille lieues d'ici.

Madame MERVAL.

Le traître n'a fait encore que lever un coin du maſque; il faut qu'il tombe en entier. Je veux voir juſqu'où peut monter la trahiſon d'un faux ami, &

ſur le bord de quel précipice ſon orgueil inſolent ſe flattoit de conduire une femme que ſon honnêteté rendoit facile & confiante, mais qu'on n'aura point outragée impunément.

Mademoiſelle CORBELLE.

Oui, tu dois le confondre & le faire connoître à Merval qu'il abuſe.

Madame MERVAL.

Mais notre petit couſin fréquente ce Juller; cela me fait de la peine. S'il épouſoit ſes principes; ſi celui-ci en faiſoit ſon diſciple...

Mademoiſelle CORBELLE.

Ne crains rien, ma ſœur: nous nous ſommes expliqués à ce ſujet... Il eſt bien différent, bien différent; à préſent même il eſt occupé à ménager une réconciliation prompte & parfaite.

Madame MERVAL, *avec vivacité.*

Eh bien, dis-moi, comment?

Mademoiſelle CORBELLE.

Nerville verra Merval. Une ame honnête a une éloquence touchante. Il réuſſira; crois-en le préſage de mon cœur.

Madame MERVAL, *après un moment de ſilence, vivement & comme ſortant d'une inſpiration.*

Faiſons mieux, ma ſœur! Allons retirer mon fils de ſa penſion. Tu ſais que Merval chérit ſon enfant. Que de fois nos regards ſe ſont croiſés ſur ſon berçeau! En le contemplant, nous nous aimions davan-

tage. Il ne pourra vivre ſous nos yeux ſans ramener ici la concorde.

Mademoiſelle CORBELLE.

Que je t'embraſſe, ma ſœur! Le projet eſt heureux, digne de toi; c'eſt le ciel qui te l'inſpire. Vîte, allons le chercher... Auſſi, pourquoi l'avoir exilé chez ce pédant? Je vous l'ai dit. Les enfans n'en ſont que plus mal, loin de leurs parens; & cela porte toujours malheur.

Madame MERVAL.

Je n'ai oſé contrarier les idées que Juller avoit inſpirées à mon mari. Tu ſais qu'il ſe flatte d'être profond ſur le chapitre tant débattu de l'éducation publique & domeſtique.

Mademoiſelle CORBELLE.

Le méchant! Que je le hais! Un enfant de ſept ans courbé ſur des auteurs latins, quand à peine il peut s'exprimer en françois; c'eſt apprendre de bonne heure & avec grande peine, ce qu'il oubliera dès la premiere année qu'il ſera au régiment.

Madame MERVAL.

Tu penſes bien comme moi, ma ſœur; mais nous écoute-t-on?... Allons le chercher. Oh! comme il va ſauter de joie!

Mademoiſelle CORBELLE.

Un petit oiſeau échappant à tire-d'aile aux griffes de l'épervier, ne s'évaderoit pas plus content, je vous en aſſure... Mais prenons garde à ce que perſonne ne devine notre projet. Il faut

ſurprendre Merval, lui préſenter ſon fils & nous jetter tous à ſon cou!

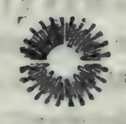
Madame MERVAL.

Il n'y tiendra pas; il ſera attendri.... Cet enfant, ſes careſſes, mon repentir, mon amour...

Mademoiſelle CORBELLE, *l'interrompant.*

Partons: que ce bel amour ſoit l'ange de la paix, & qu'il ſerve à réunir deux cœurs faits pour s'aimer.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MERVAL, *le petit* MERVAL, UN DOMESTIQUE.

MERVAL, *tenant son fils par la main.*

A demi-voix à un Domestique.

ELLES sont sorties?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

MERVAL.

Y a-t-il longtems?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, environ depuis une heure.

MERVAL.

Bon, & d'un air fort empressé, m'as-tu dit...

LE DOMESTIQUE.

Oh? oui, Monsieur.

MERVAL.

Veille à ce que personne ne puisse vous voir avant que j'en sois informé. (*à part.*) Elle me connoîtra enfin; elle apprendra combien je l'aime. La présence de cet enfant ramenera l'union & la gaie-

té; c'eſt le ſignal & le garant de notre réconciliation. Je me remplis de cette douce & agréable image... Eh bien! mon fils?

Le petit MERVAL.

Papa! oh! que je ſuis joyeux quand je me retrouve ici! Tout m'y fait plaiſir. C'eſt aujourd'hui un beau jour pour moi; oh! bien plus beau qu'un jour de congé! Comme je l'attendois!... Mais courons à la chere maman; il ne manque plus à mon bonheur, que de l'avoir embraſſée.

MERVAL.

Attends donc qu'elle ſoit de retour.

Le petit MERVAL.

Qu'il me tarde de ſauter à ſon cou!... Eſt-elle allée bien loin? Si je ſavois de quel côté il faut aller, je courrois au devant d'elle & de toutes mes forces. (*Il ſe met en devoir de courir.*)

MERVAL, *l'arrêtant & le careſſant.*

Mais la parole te revient à cette heure. Pourquoi n'oſois-tu ſouffler un ſeul mot dans ta penſion?

Le petit MERVAL, *faiſant une petite moue, & d'un air un peu chagrin.*

Mon cher pere, avez-vous jamais appris le latin?

MERVAL.

Oui, mon fils; à ton âge j'étudiois beaucoup.

Le petit MERVAL.

Eh bien! ſi vous ſavez le latin, pourquoi ne me

l'enseignez-vous pas ? J'apprendrois bien mieux de vous tous ces mots difficiles, si longs à trouver dans le dictionnaire & si durs dans la bouche des maîtres.

MERVAL, *à part.*

Il m'embarrasse.... Mais, mon fils, chacun a son état..... Je m'occupe à présent d'autre chose. . . Tu as donc une grande aversion pour le latin ?

Le petit MERVAL.

C'est que j'ai ordinairement un grand mal de tête quand il faut rester enfermé presque tout le jour dans une étude, & cela ne se dissipe qu'après que j'ai bien couru.

MERVAL.

Mon ami, on ne peut cependant pas toujours se recréer. Chacun s'applique sérieusement de son côté. Il faut se rendre utile, autrement l'on n'est qu'un fardeau dans la société.

Le petit MERVAL.

Mais, mon cher pere, est-ce qu'on est bien utile & bien riche quand on sait le latin ? Cependant ceux qui l'enseignent ont l'air bien pauvre, & n'ont pas grand esprit... Je le sais bien, moi.

MERVAL.

Mon fils ! cette étude mene à des emplois que vous ne pouvez encore appercevoir, & là-dessus vous devez suivre mes volontés.

Le petit MERVAL, *pleurant à moitié.*

Ah ! je m'efforcerai à faire de mon mieux. . : . Si vous saviez pourtant comme nous souffrons tous

ſous ces maîtres. Depuis le maître de quartier juſqu'au régent, c'eſt à qui nous chagrinera le plus. Ce n'eſt point là votre douceur, votre eſprit. . . . Ils ne diſent jamais rien d'amuſant.

MERVAL.

Allons, Merval, ne ſoyez plus enfant. Nous verrons s'il eſt poſſible de vous rendre ici l'étude plus agréable : vous y reſterez.

Le petit MERVAL, *avec ſurpriſe.*

J'y reſterai !

MERVAL.

Oui, & pour toujours.

Le petit MERVAL, *avec la plus grande joie.*

Ah, mon cher pere ! en grace, en grace, ne rétractez point ce que vous me faites eſpérer. J'apprendrai ici tout ce qu'il vous plaira. Je ſaurai toutes les langues à la fois ſi vous le voulez, pourvu que ma chere mere ou vous me faſſiez répéter. (*Merval careſſe ſon fils.*)

UN DOMESTIQUE, *qui entre.*

Monſieur Juller, Monſieur.

MERVAL, *prenant ſon fils par la main.*

Dis à tout le monde que je ſuis abſent. Je ne veux point qu'il me rencontre, & pour cauſe. . . . Viens, mon fils.

SCENE II.

JULLER, UN DOMESTIQUE.

JULLER.

PERSONNE à la maiſon ?

LE DOMESTIQUE.

Perſonne, Monſieur.

JULLER.

On ne tardera ſûrement pas à revenir ?

LE DOMESTIQUE.

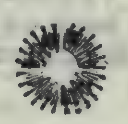
C'eſt ce que je ne puis deviner, Monſieur.

JULLER.

J'attendrai.

LE DOMESTIQUE, *s'en allant.*

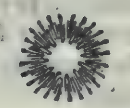
Soit.



SCENE III.

JULLER, *seul.*

Où sera-t-elle allée? faire des réflexions... Oh! les réflexions ne peuvent que me la ramener. . . . Voici le moment; le laisser échapper, ce seroit perdre tout le fruit de mon intrigue... Dès la première entrevue, prévenons toute réconciliation. Il n'y a plus à différer... Il faut... Oui, c'est cela... Ah! je crois l'entendre avec sa sœur. (*Il se retire sur le devant de la scene.*)



SCENE IV.

Madame MERVAL, *Mademoiselle* CORBELLE. JULLER.

Madame MERVAL, *avec affliction.*

TOUT conſpire contre nous... Cruelle fatalité! Un moment plutôt... Chere ſœur, il me l'a enlevé.... Nous ſommes arrivées trop tard. . . . J'interroge tous les domeſtiques; ils ſont muets... Je m'attendois du moins à le trouver courant dans le jardin. Je ne vois ni le pere ni l'enfant..... Ah! ſe ſont-ils encore éloignés de moi pour mieux me punir ?

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà un tour perfide... Je vais faire mes enquêtes; après nous verrons. Oh! fût-il caché au centre de la terre, je le trouverai, je le trouverai.) *Elle s'élance avec légéreté.)*

* * *
* *
*

SCENE V.

Madame MERVAL, JULLER.

JULLER.

Puis-je vous ſervir, Madame, dans la recherche que vous faites?

Madame MERVAL, *d'un ton grave.*

Vous m'attendiez, ſi je ne me trompe. . . . . (*à part.*) Je vais enfin te connoître.

JULLER.

Je l'avouerai; tout m'enchaîne où vous êtes. Je ſuis mal où vous n'êtes pas; quelque plaiſir qui m'environne, je ſens que loin de vous il me manque quelque choſe... Expliquez-moi donc la cauſe de ce que j'éprouve... Ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; nous ſommes amis; nous le ſerons longtems, j'eſpere; vos intérêts ne different point des miens... Je vous jure que c'eſt au prix de ma vie, que je voudrois payer le bonheur de la vôtre.

Madame MERVAL.

Monſieur, ne vous intéreſſez-vous point un peu trop en ma faveur, & ne craignez-vous pas d'avoir affaire à une femme qui ne pourra jamais s'acquitter envers vous? Car je ne ſais comment reconnoître tant d'attachement.

JULLER.

Peut-on voir l'ingratitude de votre époux, & demeurer insensible? Qui, vous connoissant, se persuadera jamais qu'aucun homme, à l'exception de votre mari, vous préfere une autre femme?

Madame MERVAL.

Je ne vous entends point.

JULLER.

Peut-il ainsi traiter votre beauté? Tant de perfections réunies... Il ne connoît point le prix dont vous êtes.... Merval est depuis assez longtems heureux... Il a été votre adorateur; c'est un tribut que tous les hommes vous doivent après vous avoir vue.

Madame MERVAL.

A moi, Monsieur?

JULLER.

Le contentement, le bonheur sont encore des biens en votre pouvoir.

Madame MERVAL.

Je voudrois que le succès fût entre mes mains. Il n'y a rien que je ne fisse dans cette vue; mais quel ascendant peut-il me rester sur un époux, après ce qui vient de m'arriver?

JULLER.

Quelle infortune pour moi que vous ne m'ayiez pas été destinée! Jamais vous n'auriez essuyé les chagrins qui vous tourmentent. . . Ah! pourquoi

vous

vous ai-je connue trop tard... J'envie le ſort de Merval; mais, ſi j'oſe le dire, une femme ainſi dédaignée, n'a plus de raiſon valable pour demeurer indifférente aux ſoins d'un conſolateur.

Madame MERVAL.

Eſt-ce vous qui parlez, Juller?

JULLER.

Me croyez-vous le plus aveugle des hommes? Seriez-vous à deviner le penchant qui m'entraîne vers vous? Tout a dû ſervir à vous le confirmer. Ah! liſez votre victoire dans mes yeux.

Madame MERVAL.

Vous! mais vous oubliez....

JULLER.

Et quel autre pourroit mieux vous convenir? Le ſort nous favoriſe. Nous demeurons tout près l'un de l'autre. Je pourrai vous voir, vous adorer à chaque heure du jour. Nous nous aimerons comme ces époux dont vous vous faites une ſi charmante idée. Je veux être avec vous comme le vôtre devroit y être.... C'eſt moi qui fais aimer. Votre bonheur ſera ſûr. Un voile impénétrable couvrira cet heureux myſtere. Vous verrez qu'il ajoute un nouveau prix.... Vous m'entendez bien?

Madame MERVAL.

Oui, je vous entends... A votre tour, écoutez-moi.

JULLER.

Ah!

Madame MERVAL.

Répondez-moi, Merval eſt-il votre ami?

JULLER.

Ami? mais oui, comme on l'eſt à Paris.... Pourquoi mêler ſon nom à nos entretiens?... Vous me permettrez, d'ailleurs, de m'aimer plus que lui.

Madame MERVAL.

Il m'avoit ſemblé que la plus ſincere affection vous attachoit à Merval; c'étoit même ce motif, je penſe, qui vous avoit déterminé à venir dans cette maiſon pour habiter enſemble, afin que les occaſions de vous voir fuſſent plus multipliées.

JULLER.

Ah! Madame, que dites-vous? Avez-vous pu méconnoître le véritable & unique motif qui m'ait attiré près de vos charmes?

Madame MERVAL.

Quoi? ce n'étoit donc pas Merval?

JULLER.

Non, je vous le jure.

Madame MERVAL.

Et quand vous le ſerriez ſur votre ſein, en lui proteſtant qu'il étoit votre plus cher ami, vous lui en impoſiez donc?

JULLER.

Ce n'étoit pas lui; c'étoit vous que j'embraſſois.

Madame MERVAL.

Mais concevez-vous que c'étoit une trahiſon?

JULLER.

Une trahiſon!

Madame MERVAL.

Vous ne regardez pas comme un crime de la plus grande noirceur de dérober à un ami l'affection & la fidélité de ſa femme?

JULLER.

Madame, un amant bien épris croit tout légitime; & vous ſavez qu'il eſt des maris négligens qui méritent aſſurément tout ce qui leur arrive.

Madame MERVAL.

Il eſt des maris qui méritent qu'on les trahiſſe? Suppoſons que mon époux ait des torts envers moi: que vous a-t-il fait à vous, pour venir dans ſa propre maiſon lui ravir le cœur de ſon épouſe? Il vous aime; il vous croit ſincere; il vous confie ce qu'il a de plus caché. Vous méditez tranquillement ſon malheur & ſon opprobre. Vous ſouriez tout bas de ſa crédulité; vous le carreſſez, pour mieux lui percer le cœur. S'il me mettoit dans le cas de ne plus l'aimer, quel droit auriez-vous de le tromper & de le haïr?

JULLER.

Madame, ces diſcours ſont de l'ancien tems, & voilà une morale ſurannée. Ne puis-je vous aimer ſans le haïr? On n'eſt point trompé alors qu'on ne ſoupçonne point l'être. Votre époux eſt étranger à la cauſe que nous traitons; elle ne le touche pas.

Ne brouillons point les objets, de grace. Merval n'a rien à démêler ici.

Madame MERVAL.

Vous demandez que je m'engage avec vous dans une liaiſon qui me rendroit parjure au ſerment que j'ai fait à la face des autels, au fond de mon propre cœur, entre les mains d'un époux à qui je dois tout. Je tramerois une trahiſon, ou plutôt la mort contre l'amant que j'ai choiſi, que j'ai préféré à tous, contre le pere de mon enfant!... Mais, Monſieur, ne voyez-vous pas quelque choſe de noir, d'injuſte, d'infâme dans un procédé pareil? Seroit-il poſſible que vous chériſſiez longtems la perfide qui viendroit de ſe deshonorer à ſes propres yeux? Je doute même que vous l'ayiez jamais penſé. Je vous aurois donc paru bien fauſſe, bien vile, bien mépriſable... Non, Monſieur, dites plutôt que vous avez voulu m'éprouver... Ceſſez toute diſſimulation, & rendez-moi la juſtice que vous me devez, & que je ſuppoſe repoſer encore au fond de votre ame.

JULLER, *ſe retourne étonné, court ouvrir la porte d'un petit cabinet voiſin, & y regarde.*

En revenant. Vous m'avez fait grand peur! J'ai vraiment cru que quelqu'un étoit caché-là qui nous écoutoit... Ce n'eſt qu'en public qu'on fait la montre & l'étalage de tous ces beaux ſentimens, que perſonne n'adopte en particulier, que tant d'exemples détruiſent, & qu'on abandonne enfin à la triſte plume des moraliſtes modernes. N'avez-vous pas devant les yeux celles à qui leurs époux ſont étrangers?

Faut-il vous les nommer?.... Mais c'eſt un uſage reçu.

Madame MERVAL.

Je ne vois rien que ce qui me paroît digne d'être imité. Je ferme les yeux ſur le reſte.

JULLER.

Je lis dans votre ame.... Vous craignez.... Repoſez-vous ſur mon expérience; rien ne percera au-dehors.

Madame MERVAL, *avec dignité.*

Arrêtez: j'en ai trop entendu; mais il falloit vous laiſſer parler, pour mieux vous connoître, pour mieux juger la profonde noirceur de votre ame. Vous vous êtes trompé, & vous m'avez mal connue. Je ſuis loin de vous aimer; & la maniere dont je vous le dis, doit vous en convaincre. Merval eſt le ſeul homme qui me ſoit cher; & ſi j'avois eu le malheur de changer à ſon égard, mon cœur, pour être injuſte, ſeroit loin d'être coupable. Je vous plains d'être ſi mépriſable à mes yeux. Vos pareils ſont le fléau de la ſociété & les auteurs de tous ſes déſordres. Il eſt des criminels condamnés ſur l'échafaud à des ſupplices publics, qui n'ont pas cauſé tant de maux, & qui ont été bien moins lâches; & je ne trouve plus ici de termes pour exprimer l'horreur que m'inſpirent ces hommes vils & perfides qui ne ſe diſent les amis d'un homme confiant & vertueux, que pour venir d'un front plus aſſuré, ſouiller le lit où ſon cœur ſe repoſe.

JULLER.

Mais, Madame. : .

Madame MERVAL.

Rougiſſez; & ſi votre cœur n'eſt pas entierement corrompu, connoiſſez le repentir, ou du moins la honte. Abjurez cet eſprit faux & ſéducteur, qui vous ſera funeſte à vous-même. Félicitez-vous de m'avoir trouvée ferme contre vos discours. Je vous ravis le pouvoir de faire une infortunée, & vous épargne de nouveaux ſujets de remords.

JULLER, *voulant changer de ton.*

Je vous reconnois, Madame; il faudroit ne vous avoir pas fréquentée, pour s'attendre à d'autres paroles. . . . Pardonnez: tout ceci n'étoit que pour entendre de votre bouche le vrai ton d'une honnête femme, qui répond à certaines propoſitions. Ce ton eſt aſſez rare, & c'eſt même la premiere fois que je l'entends s'exprimer auſſi noblement.

Madame MERVAL.

La crainte vous oblige à vouloir me donner le change ſur votre baſſeſſe. Allez, elle vous met à l'abri de toute vengeance. Mon époux doit ignorer un auſſi mépriſable deſſein. Comme cependant vous vous êtes intéreſſé à quelques-uns de nos démêlés, que vous avez même pris ſoin d'aigrir, & que je vous vois maintenant au grand jour; c'eſt à vous de chercher quelque prétexte honnête pour

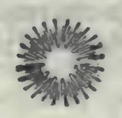
quitter cette maiſon. Je ſuppoſe que mon aſpect vous feroit un reproche perpétuel ; & je veux vous éviter l'affront de rougir devant une femme que vous avez offenſée, & qui vous pardonne l'ignorance où vous étiez de ſes principes.

SCENE VI.

Madame MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE, JULLER.

Mademoiſelle CORBELLE, *accourant.*

VENEZ vîte, ma ſœur, venez vîte. Je l'ai trouvé. Oh! pour le coup, je le tiens. Je ne veux pas vous en dire davantage. Digne épouſe ! heureuſe mere ! venez. (*Elle entraîne ſa ſœur.*)



SCENE VII.

JULLER.

QUI se feroit attendu à un pareil trait! Est-ce haine, artifice, dissimulation? . . Je ne la croyois pas d'un caractere si altier. . . . Ces physionomies douces sont quelquefois d'une fierté. . . J'aurai mal pris mon tems. . . Aussi je voulois attendre. . . . Comme elle m'a traité! . . Si l'on savoit cela. . . Ces femmes! Eh bien, voilà la premiere, & je sens que mon orgueil s'en enflamme. . . Oh! que j'aurois de plaisir à me venger! . . . Si je la subjuguois, comme je lui ferois payer cher le dépit dont je me sens rongé: elle dévoreroit à son tour. . . Mais, qui sait après tout. . . Je ne crois point à cette vertu qui sonne si haut. Telle après avoir proféré d'aussi beaux discours avec un appareil imposant, se rend à bas bruit & garde le secret. Nous verrons. Je n'abandonne point mon projet. Je changerai seulement de batteries; plus cachées, elles seront plus sûres.

SCENE VIII.

JULLER, NERVILLE.

JULLER.

Eh bien? qu'y a-t-il de nouveau?... Te voilà triſte, abattu...

NERVILLE.

Je n'ai pas lieu d'être ſatisfait.

JULLER.

Quand on aime comme toi, cela ne peut être autrement.

NERVILLE.

Les chagrins qui oppreſſent le cœur de Madame Merval, paſſent dans le cœur généreux de ſa ſœur... Je ſuis prêt de tomber dans une mélancolie affreuſe.

JULLER.

Il t'eſt donc arrivé une diſgrace ſérieuſe?

NERVILLE.

Tout ce que je redoutois. Mademoiſelle Corbelle, aigrie contre notre ſexe, ne veut plus entendre parler de mariage... Je viens de lui faire les propoſitions les plus reſpectueuſes, les plus paſſionnées. Savez-vous ce qu'elle m'a répondu? *Monſieur, je ne crois plus à aucun homme, après ce qui vient de ſe paſſer.*

JULLER.

Fort bien; tu mérites cela.

NERVILLE.

Et pourquoi?

JULLER.

Je te l'ai dit, mais tu ne veux pas m'en croire; voilà ce que c'est que d'être si respectueux, si passionné.

NERVILLE.

Toi qui te piques de l'être moins, serois-tu plus heureux?

JULLER.

Mais....

NERVILLE.

Il m'importe de le savoir. Tu devois tirer d'elle un aveu; tu t'en es vanté, du moins.

JULLER.

Eh bien! mon ami, apprends...

NERVILLE.

Acheve....

JULLER, *à voix basse.*

Apprends que tout est dit.

NERVILLE.

Quoi! Madame Merval auroit écouté... Non, non...

JULLER.

Paix. Tu ſeras donc toujours candide; tu ne croiras encore rien de tout ceci.

NERVILLE.

Elle ſeroit d'accord pour trahir ſon époux!

JULLER.

Elle eſt femme... comme les autres... du ſecret.

NERVILLE, *avec chaleur.*

Il n'eſt pas poſſible.

JULLER.

Je n'ai point d'orgueil; mais je ne vois point qu'il y ait tant à ſe récrier.

NERVILLE.

Quoi, elle ne t'a point fait rougir! Je me ſerois trompé!

JULLER.

Tu es bien né pour l'être.

NERVILLE.

Et pour déteſter la perfidie... Si Madame Merval a pu trahir ſon époux, je ne réponds plus d'aucune femme. Je ne veux plus former aucun nœud, puiſque les plus ſaints ſont violés. Je les briſe tous. Je ne crois plus à l'amitié, à l'honneur, à rien ſur la terre... Tout cela me jette dans une miſanthropie... Autant n'être plus au monde. Où s'eſt donc réfugiée cette probité, cette candeur qui fait le charme de la ſociété?.. Tout eſt

perverti; pas un cœur, peut-on y penſer ſans frémir, qui ne recele la trahiſon !

JULLER.

Encore des déclamations ? Du moins ne vas point faire ſoupçonner... Je veux bien te confier le petit arrangement que nous avons fait enſemble. Pour mieux tromper l'œil d'autrui, nous ſommes convenus qu'elle feroit des careſſes en public à ſon époux; (car je lui ai enjoint d'abord de ſe raccommoder avec lui.) il eſt arrêté enſuite que nous paroîtrons d'une froideur extrême: quand je dis extrême, je veux dire raiſonnée, ſauf à nous en dédommager... Enfin, nous devons jouer un rôle fort comique & qui te ſurprendra dans quelques momens.

NERVILLE.

Quoi, ce feroit elle qui ſe prêteroit à cet artifice!... La ſœur de celle... (*avec fureur.*) Garde-toi... N'inſulte pas...



SCENE IX.

Madame MERVAL, JULLER, NERVILLE, *Mademoiselle* CORBELLE, *portant le petit Merval entre ses bras.*

Mademoiselle CORBELLE, *avec une vivacité joyeuse.*

CACHONS à notre tour notre conquête. . . . . Je l'ai enfin emporté après m'être mise en embuscade... Il est à moi... Barricadons les portes... qu'il n'entre pas... Vengeons-nous.

Le petit MERVAL.

Chere Tante! laissez entrer le cher papa. . . . . Savez-vous bien que c'est lui qui m'a amené ici ?

Madame MERVAL.

Je te revois, mon cher fils!... Que je baise encore ce front aimable où je démêle déjà les traits d'un époux... Ah! pourquoi t'a-t-on éloigné d'une mere qui mettoit ses plus cheres délices à veiller sur ton enfance? Reste avec moi, mon fils, reste avec moi; nous ne sommes point faits pour être séparés.

Le petit MERVAL.

Nous ne le ferons plus, Maman; le cher papa me l'a tantôt promis.

SCENE X.

LES ACTEURS PRECEDENS, MERVAL, *entrant tout à coup.*

OUI, oui, je l'ai promis & je tiendrai parole... Ah! ah! vous me l'avez volé, mais je le réclame.

Madame MERVAL, *prenant son fils avec transport & le présentant à son époux.*

Mon fils! rends-moi le cœur de ton pere!

MERVAL, *recevant son fils & le baisant.*

Eh! c'est moi qui voulois te le présenter, pour qu'il fît notre paix.

Madame MERVAL, *tombant en larmes dans les bras de son époux.*

Elle est faite, elle est faite!.. En embrassant le fils, ne songez plus qu'à la tendresse de sa mere.

MERVAL, *essuyant une larme.*

Nous avons eu tort tous deux, lorsque nous avons cru que nous ne nous aimions plus.

Mademoiselle CORBELLE, *soulevant l'enfant qui baise à-la-fois le pere & la mere.*

Tenez, tant qu'il sera ainsi entre vous deux, c'est lui qui vous commandera de bien vous aimer. (*Posant l'enfant à terre, & serrant sa sœur entre ses bras.*) Ah! chere sœur, quel moment pour mon cœur, & comme il goûte ta joie!

Madame MERVAL, *avec dignité à Juller.*

Monsieur Juller, soyez témoin d'une réconciliation aussi parfaite que nos cœurs pouvoient la desirer. Je retrouve mon époux tel que je l'ai toujours connu. Félicitez-moi; voyez cet enfant qui ne sortira plus de dessous nos regards. Assurez-vous d'après notre exemple qu'il n'est rien de plus respectable que l'union conjugale, comme il n'est rien de plus cher à nos cœurs.

JULLER, *troublé.*

Madame, je suis très-charmé, & vous pouvez croire...

MERVAL, *à Juller.*

C'est vous qui m'aviez conseillé de le mettre en pension chez ce maudit pédagogue. L'ennuyeux personnage! Sa physionomie seule dégoûteroit de la science. J'étois tombé d'accord, séduit par vos longs raisonnemens. Je l'avois ôté à sa mere, pour le donner à un homme qui enseigne tout ce qu'il ne sait pas. Mais depuis un an qu'il n'étoit plus ici, il sembloit qu'il se fût mis une malédiction dans notre ménage. Nous ne savions plus de quoi nous amuser l'un & l'autre. Madame vouloit ceci, Monsieur vouloit cela; c'étoit chaque jour de nouvelles contrariétés.... Oh! j'ai remis les choses sur l'ancien pied, & tout n'en ira que mieux: (*prenant son fils par le menton.*) ce sera-là le point de ralliement. (*A Madame Merval.*) Ma femme, je te le laisse; tu l'éleveras à ta mode. Il a sept ans passés, je te le confie jusqu'à dix, après quoi je m'en charge. Nous verrons..., Mais point de college; l'instruction do-

meſtique eſt plus générale, plus touchante, & vaut mieux, ſans doute. Dans les colleges, il eſt un danger preſque inévitable pour les mœurs. Et où peut-il en recevoir de meilleures qu'ici? (*A Juller.*) Je ſais bien que vous m'allez répéter tout ce que vous m'avez dit là-deſſus cent fois. Vous avez une éloquence terrible; mais ſur cet objet je n'en croirai que ma logique. J'agirai d'après elle, s'il vous plait.

JULLER.

Agiſſez, Monſieur, agiſſez à votre gré; mais pourquoi me compromettre?..

MERVAL.

Oh! je ne dis rien.... Vous êtes mon ami, après ma femme, s'entend; mais puiſque je ſuis en train, je vous prie de ne vous mêler en aucune façon de nos affaires domeſtiques. Je ne vous demanderai plus de conſeils qu'en fait de plaiſirs. Ce nouveau langage vous étonne; mais j'y ai réfléchi, & encore un coup, j'ai mes raiſons.

Madame MERVAL.

Tant que nous ſerons unis, cher Merval, je défie le ſort de nous porter de ſenſibles atteintes. Monſieur Juller nous a entendus; il ſait ce qu'il a à faire; & je le crois trop poli, trop verſé dans l'uſage du monde, pour ne pas condeſcendre à nos prieres.

JULLER.

JULLER.

Je me suis toujours fait une loi de régler mes volontés sur vos desirs, Madame....

NERVILLE, *à Juller.*

Tu me parois bien mal à ton aise ; c'est pour la premiere fois que je te vois dans l'embarras.

JULLER, *à voix basse.*

Laisse-moi faire mon rôle; elle fait le sien à ravir.

NERVILLE, *à demi-voix.*

Quel rôle!.. Si j'en suis le spectateur indifférent, j'en deviens le complice.

JULLER.

Tais-toi.

NERVILLE, *haut.*

Non, voilà trop longtems que je combats; c'est mon cœur que je consulte.

JULLER.

Encore une fois.

NERVILLE.

L'honneur me dicte en ce moment ce que je dois faire; & je n'écoute plus d'autre voix.

MERVAL, *étonné.*

Que veut-il dire?

NERVILLE.

Ce n'eſt point violer un ſecret ; c'eſt rendre un hommage indiſpenſable à la vérité ; c'eſt honorer la vertu ; c'eſt démaſquer & flétrir le vice.

JULLER, *courroucé.*

Eh ! que prétends-tu ?

NERVILLE, *à Merval.*

Monſieur Merval, donnez-moi la main : je la ſerre ; & ce n'eſt point pour vous trahir. Vous êtes un homme que j'eſtime ; & je ſouffre trop en ce moment pour vous : voici la plus perfide des femmes, ou le plus infâme des hommes. Choiſiſſez.

MERVAL.

Nerville, tu m'interdis ; je ne comprens point...

Madame MERVAL.

Dans quelle ſurpriſe !

NERVILLE, *en montrant Juller.*

Il eſt un calomniateur abominable, ou vous êtes... (*s'inclinant devant Madame Merval.*) Pardonnez ; ce n'eſt pas vous qui portez ſur le front l'empreinte du crime. Mais toi, dont le regard traître & ſombre ſemble vouloir me dévorer ; toi, dont la bouche inſolente a oſé flétrir la vertu la plus pure, tombe à ſes pieds, demande-lui grace, avoue le plus noir menſonge. . .

JULLER.

Que ſignifie cette incartade provinciale ? Es-tu fou ?

NERVILLE.

Tu baiſſes les yeux malgré ton impudence ordinaire. Tu n'oſes me regarder en face. Je lis ſûr ton front la pâle contenance de la rage. . . Je la brave.

JULLER.

Ma vengeance ne tardera pas ; mais je ſais le tems & le lieu où je dois l'accomplir. (*Il ſort.*)

NERVILLE.

Je ne crains point ton épée ; elle eſt de la même trempe que ton cœur.

SCENE XI.

MERVAL, *Madame* MERVAL, *Mademoiſelle* CORBELLE, NERVILLE.

MERVAL.

Je demeure ſtupéfait... Je n'ai pu dire encore un ſeul mot. Quoi! il auroit calomnié ma femme?

NERVILLE.

Je n'ai pu dompter le mouvement d'indignation que m'ont inſpiré ſon audace & ſa fauſſeté.

Madame MERVAL.

Je le connoiſſois vil ; mais je ne ſoupçonnois pas

qu'il dût pouſſer l'inſolence juſqu'à ce point; le vice, je le vois, ne connoît point de bornes. . . . (*A Merval.*) Je m'étois contentée de lui interdire cette maiſon; & tel eſt le ſens des dernieres paroles que je lui ai adreſſées.

MERVAL.

Que d'horreurs! Et moi, ſéduit par la facilité de mon caractere, j'étois la dupe de cet eſprit captieux. . .

Mademoiſelle CORBELLE.

Nerville, je ſuis contente de vous, & vous venez de gagner mon cœur, en vous montrant l'ennemi d'un homme de mœurs auſſi dangereuſes. Je lui préparois une ſcène terrible; mais vous m'avez prévenue. Cette juſtice que vous avez rendue à ma ſœur, ce courage, cette fermeté, ce courroux, cette indignation profonde, tout m'engage à vous en donner la récompenſe.... Voici ma main. Il ne tiendra plus à moi qu'elle ne vous ſoit aſſurée pour toute la vie.

NERVILLE, *lui baiſant la main.*

O bonheur précieux! Il ſera toujours préſent à mon cœur. . .

Mademoiſelle CORBELLE.

Si tout le monde prenoit une réſolution auſſi forte, auſſi décidée, la ſociété ſe feroit juſtice à elle-même des monſtres qu'elle tolere dans ſon ſein.

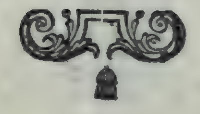
MERVAL, *embrassant Nerville.*

Ah! j'applaudis de grand cœur à cette union; & je suis prêt, comme ma femme, à en pleurer de joie.

Mademoiselle CORBELLE.

Rentrons, ma chere sœur, rentrons; & si vous m'en croyez, fermons notre porte à ces hommes scandaleux qui affichent le célibat & ne cherchent qu'à corrompre les mœurs les plus pures des sociétés, en violant les vertus qui en font le charme & l'honneur.

FIN.





A. Hulk p.Z. inv — *C.F.Fritzschius. Sculps*

CHILDERIC

CHILDERIC PREMIER,

ROI DE FRANCE.

DRAME HEROIQUE,

EN TROIS ACTES.

PRÉFACE.

D'EPAISSES ténebres environnent le berceau de presque toutes les nations de l'Europe. Il faut donc consentir à ignorer ce qui d'ailleurs ne seroit pas bien avantageux à connoître. L'orgueil a imaginé des fables que l'ignorance ensuite a accréditées; mais le tems, qui nous a dérobé la connoissance des faits particuliers, n'a pu nous enlever la masse historique, empreinte, pour ainsi dire, sur le globe. L'Empire Romain en occupoit, comme on sait, une vaste partie. Lorsqu'il chancela sous le poids de sa grandeur & que ses forces disparurent avec ses anciennes vertus, le despotisme, pere de tous les maux, livra ses provinces à ces barbares qui donnerent au monde l'éclatante & terrible leçon du sort réservé aux peuples qui, en dédaignant le patriotisme, auront perdu la liberté. Les Francs, mêlés parmi les Goths leurs alliés, les Vandales & les Huns, se précipiterent dans les Gaules & s'y maintinrent par un courage toujours supérieur aux revers. Souvent vaincus, mais enfin vainqueurs, ils entreprirent de quitter les déserts & les forêts de la Germanie, pour s'établir dans ces mêmes contrées, où ils se contentoient ci-devant de faire des incursions fréquentes. Leur Chef passa le Rhin & jeta les premiers fondemens de cet Empire, devenu depuis si célebre. Dès que l'histoire parle des François, elle les fait voir

les armes à la main. Ils soumirent les Gaulois, qui s'accoutumerent à leur gouvernement, beaucoup plus doux que celui des autres barbares. Il se forma d'abord un état indépendant parmi le peuple vainqueur; mais bientôt il fallut reconnoître une espece de royauté, malgré l'indocilité naturelle à une nation de soldats. Il est certes difficile d'assigner l'étendue du pouvoir, les rapports & les privileges du nouveau Souverain.

Ce fut le fer qui grava le code des loix. Un *Licurgue*, un *Solon* ne présiderent point à la constitution de l'Etat. C'étoit un gouvernement militaire, où nuls droits n'étoient fixés, qui conservoit les abus de l'aristocratie & de la monarchie, sans avoir aucun de leurs avantages. Il est vrai que toute constitution qui, dans son origine, n'est pas rigoureusement déterminée, est flottante & reçoit son existence du caprice des événemens; mais dans tous les siecles la tendance de l'homme à vivre en société & à supporter les maux dont il ne voit pas distinctement le remede, a surmonté l'effort des loix vicieuses & précipitées; sans quoi le genre humain, encore caché dans les forêts, seroit épars sur le globe, à des distances effrayantes.

On a écrit nombre de Dissertations surchargées de passages & de conjectures, pour savoir si la Couronne a été élective héréditaire sous les deux premieres races. (*) Chaque opinion a trouvé ses au-

(*) Voici les observations qui peuvent militer pour l'opinion qui paroît rassembler un plus grand nombre de probabilités & de faits.

torités. Je ne m'enfoncerai point dans ces recherches, curieuses, si l'on veut, mais aujourd'hui parfaite-

---

La couronne de France fut élective héréditaire sous les Rois de la premiere race & sous ceux de la seconde; c'est-à-dire que les grands, qui dans ce tems composoient la nation entiere, en s'imposant au commencement la loi de maintenir toujours la couronne dans la famille du chef qu'ils avoient élu le premier pour être à leur tête, s'étoient aussi réservé le droit de choisir dans cette famille celui qu'ils jugeroient digne de succèder au Roi défunt ou détrôné. Mérouée, parent de Clodion, & élu son successeur au lieu des deux fils que ce Prince avoit laissés; Chilperic I, déposé, envoyé en exil, & sa couronne déférée à Sigebert Premier, son frere; Clotaire Premier, remettant à l'assemblée des Etats le choix d'un successeur au trône d'Austrasie, dont il étoit envieux; le troisieme des fils de Clovis II, élu Roi de Neustrie & succédant à Childeric II, au lieu du fils de ce Prince; les François, à la mort de Dagobert II, élisant au lieu de son fils, & tirant du cloître un Prince Daniel, fils de Childeric II, pour le placer sur le trône; tous ces exemples & d'autres semblables, sous cette premiere race, prouvent que les François, en conservant la couronne dans la même famille, s'étoient aussi maintenus dans la liberté de la déférer à celui de cette famille qu'ils jugeroient à propos, sans égard ni à la ligne ni au degré de proximité, & qu'il suffisoit que le Prince élu fût du sang royal.

Ce sentiment est celui du Jurisconsulte Hottman, de Duhaillan, de Larrey, de l'abbé Des Tuilleries, du Comte de Boulainvilliers, de l'Abbé de Vertot; enfin c'est celui qu'a embrassé l'historien Anglois du regne du Charles-Quint.

Que le trône ait été de même électif sous les Rois de la seconde race, c'est ce dont une foule d'exemples ne permet pas de douter; & même le plus grand nombre des historiens françois ont porté cette opinion jusqu'à croire que l'élection étoit ouverte à tout le monde. Le Pere Daniel entr' autres, l'a fortement soutenue. Mais l'Abbé de Vertot prouve assez évidemment contre ce Pere, & contre tous ceux qui, avant lui, avoient adopté cette idée, que la couronne sous cette race a été élective héréditaire de la même maniere qu'elle

ment inutiles. Et qu'importe après tout, de connoître le vrai fondateur de la Monarchie Françoise dans les Gaules? que ce soit PHARAMOND ou CLOVIS; cette monarchie a reçu sa forme: &, ce qui est incontestable, c'est que la valeur, la bravoure, la fidélité envers leurs chefs, ont toujours distingué les Francs; caractere antique & précieux, qui subsiste encore aujourd'hui, perfectionné par le sentiment, éclairé de l'honneur, & contre lequel les forces assemblées de l'Europe se sont brisées tant de fois.

C'est ce caractere national, garant de la durée d'un vaste empire, qu'on a voulu peindre dans ce drame. On a choisi l'époque du regne de CHILDERIC I. Il est curieux & intéressant de voir les François, emportés par leur vivacité naturelle, punir d'abord CHILDERIC, & bientôt, sensibles à son infortune & fideles à l'honneur, le rappeller tout aussi précipitamment. Cela prouve qu'ils eurent toujours en horreur le joug de l'étranger, & qu'ils ou-

---

l'avoit été sous la premiere; & il s'appuie de plusieurs exemples assez concluans: de sorte qu'au lieu que, suivant la plupart des historiens, il sembleroit que les principes sur la succession à la couronne, incertains & chancelans sous les Rois des premiere & seconde race, n'ont été invariablement fixés que sous la troisieme; suivant l'abbé de Vertot, il paroît assez clairement que la couronne a été élective héréditaire sous l'une & l'autre des deux premieres races; que le droit de la nation d'élire dans la famille du premier Roi choisi, celui qu'elle jugeoit le plus digne du trône, a été regardée comme une regle constante, invariablement observée pendant un espace de plus de 600 ans, & qui pour s'être perdue & avoir été mise en oubli sous les Rois de la troisieme race, n'en doit pas être moins considérée comme une loi fondamentale de l'Empire François.

blierent les torts passagers du Monarque, pour ne voir en lui que le grand homme. Cette conduite ouverte, franche, noble & guerriere fait aimer le peuple qui s'est montré sans haine & sans vengeance, & cédant, malgré ses justes sujets de plainte, à l'ascendant qu'imprime le courage.

Mais ce qu'on raconte de CHILDERIC, dans son exil, est-il véritable? Comment oser l'affirmer ici? S'est-il réfugié chez *Basin*, Roi de Thuringe? La Reine prit-elle de l'amour pour un héros errant, que les historiens ont représenté bien fait de sa personne & accoutumé à inspirer de la tendresse à toutes les femmes qu'il voyoit? Les principaux de la nation furent-ils animés par une vengeance jalouse, lorsqu'ils firent descendre du trône un rival trop dangereux? Ou furent-ils conduits par le desir de recouvrer leurs libertés, qu'ils croyoient lésées? Voilà ce qu'on ne peut éclaircir au milieu des ombres dont les détails particuliers sont couverts. Quelques-uns vont jusqu'à révoquer en doute l'existence du Roi *Basin* & de son royaume en Allemagne.

L'histoire ou la fable (tout comme on voudra) fait mention que la femme du Roi *Basin* devint amoureuse du Prince exilé, & qu'elle quitta son mari, pour suivre la fortune de son amant. Voilà de ces choses que la Poëtique d'*Aristote* n'a point songé à condamner, & que, malgré ce défaut de prévoyance, on n'a point balancé à proscrire. On a fait décemment de la Reine *Basine* une aimable Princesse, une héroïne, fille & non-femme du Roi *Basin*. Elle y gagne nécessairement quelques années & devient bien plus intéressante; tant il est toujours avan-

tageux de consulter les bonnes mœurs, même avant les historiens les plus respectables.

On a fixé le lieu de la scene à Tournai, parce qu'en l'an 1653, on y a découvert le tombeau de CHILDERIC. Voilà un fait positif; & cela fait plaisir à trouver.

Le Comte *Gilles*, élevé sur le trône, à la place du Roi légitime, on l'a nommé *Egidius*, parce qu'*Egidius* est un nom plus convenable à un Romain, Gouverneur des Gaules, & Général des armées de l'Empire.

On a nommé *Carloman* le politique *Viomadés*, toujours fidele à CHILDERIC. C'est le même qui rompit une piece d'or en deux, dont ils garderent chacun une moitié, comme le signal convenu du moment favorable où le Prince pourroit reparoître & se montrer à ses sujets. On s'est plu à développer le touchant & rare caractere de l'ami d'un jeune Roi, qui chérit constamment la gloire de son maître, & qui le guide prudemment à travers les écueils qui environnent le trône.

On laisse aux critiques à décider si CHILDERIC a régné en de çà du Rhin, ou s'il n'a fait que des excursions rapides & victorieuses. On n'examinera pas davantage s'il a repassé le Rhin avec le Saxon *Odoacre*, & s'ils firent ligue ensemble pour aller battre les Allemands passés en Italie. Quiconque voudra débrouiller ce cahos, ira consulter *Hincmar* & autres doctes chroniqueurs.

Le but de cet ouvrage (on le répete) a été de peindre sous ses véritables traits une nation brillante, guerriere, généreuse, brave, fidele à ses Rois,

ayant le besoin de les aimer, oubliant l'adversité, & plus sensible aux bienfaits qu'à l'offense : nation aimable & facile, qu'on calme d'un sourire, qu'on conduit en jouant ; en qui les sentimens d'honneur, de courage & de dévouement héroïque sont comme innés ; & qui, pour tout dire en un mot, mérite la tendresse de ses maîtres & le bonheur. Voilà les qualités qu'on a célébrées à juste titre ; parce qu'elles ont animé dans tous les tems nos généreux ancêtres. Aussi tous les bons citoyens de nos jours descendent-ils à coup sûr & en droite ligne des Francs, vainqueurs des Gaulois. On sait que ce mot, en langue Tudesque, signifie *Libre*. Telle a été & sera la marque distinctive de leur éternel amour pour la franchise, l'honneur & la liberté.



PERSONNAGES.

CHILDERIC, *sous le nom de* Briomer.

BASINE, *Princesse de Thuringe.*

EGIDIUS, *Chef des Romains, usurpateur.*

CARLOMAN, *sage vieillard, ami de Childeric.*

MARCOMIR, *jeune François, fidele à Childeric.*

GONTRAN, *Thuringien, devenu Ministre d'Egidius.*

SUNNON, *Chef des mécontens, Capitaine de la garde Françoise d'Egidius.*

CLOTAIRE, BRENNUS, ARONS, *Chefs de conjuration.*

TULLUS, *Romain, Chef de la garde Romaine d'Egidius.*

CLOTILDE, *confidente de Basine.*

GARDES, *Romains & François*

PEUPLES, *François, Gaulois & Germains.*

La Scene est à Tournai, dans le palais des Rois.

En 468.

CHILDERIC

CHILDERIC PREMIER, ROI DE FRANCE.

DRAME HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CARLOMAN, MARCOMIR.

CARLOMAN.

C'EST assez t'éprouver, Marcomir. Je vois qu'on peut confier à ta prudence les plus importans secrets, ces secrets émanés du trône, & qui renferment les destinées de trois nations. Né parmi celle que la bravoure anime & distingue, je te vois jeune encore, digne de marcher sur les pas de nos héros. Tu possedes leurs vertus franches & libres; & je lis avec joie dans ce cœur fidele & généreux.... Ainsi pour Childeric tu te sens un vrai zele.

MARCOMIR.

N'en doutez point, sage & véridique Carloman. Ce cœur & ce bras appartiennent toujours à ce Monarque vaillant & infortuné. C'est au péril de mes

jours que je défendrai ſa cauſe. Lorſqu'il tomba du trône, & que ſa chute eut étonné l'Empire & l'univers, je commandois pour lui dans les murs de Mayence.

CARLOMAN, *avec tranſport.*

Tu l'as vu de près, ce héros.....

MARCOMIR.

Je l'ai vu dans les combats, maître de lui comme de la victoire...... En le reſpectant, j'appris à l'aimer....

CARLOMAN.

Embraſſe-moi, laiſſe un libre cours au plaiſir que je ſens. C'eſt dans ce moment que mon cœur jouit des ſoins que j'ai pris de ton enfance. . . . . Sois le ſoutien de ton Roi, l'appui d'un peuple qui cede au joug ſans l'appercevoir, qui s'endort ſous la main qui l'opprime. . . .

MARCOMIR.

J'accourois les ſervir tous deux. Les Romains plus nombreux trahirent ma valeur: je fus vaincu; & pour la premiere fois, mes mains porterent des chaînes. Arrêté trop longtems chez ces fiers ennemis, j'aſpirois au moment d'être libre. . . . Je le ſuis enfin, graces à vous; & je viens pour périr ou venger Childeric & la France.

CARLOMAN.

Le deſſein en eſt grand, peut-être téméraire; mais il eſt digne de toi.... Va, ces bras, tout énervés qu'ils ſont par l'âge, vont te ſeconder... mais,

tu n'es pas le ſeul ici qui ſoupire après le retour de ton Roi.

MARCOMIR.

L'univers frappé d'un tel événement, a paru balancer ſur ce qu'il devoit croire. . . . . Vous, témoin de cette étonnante révolution; vous, qui en avez ſuivi la cauſe profonde & cachée, toujours inconnue au vulgaire, ſincere Carloman, parlez; c'eſt à vous de fixer ſur ce grand objet nos penſées incertaines.

CARLOMAN.

Connois la vérité; car je puis m'immoler tout entier pour un grand homme, mais non la trahir en ſa faveur. Childeric lui-même repouſſeroit ce menſonge adulateur. Elevé ſous nos drapeaux; ſon audace l'égala dès l'enfance à ſes valeureux ancêtres, à ce Pharamond porté ſur le pavois & couronné des mains de la bravoure. Le fier Attila fut forcé de céder à l'impétuoſité de ſon courage, & cette victoire illuſtre ne fut que l'eſſai de ſon bras. Appui du trône de ſon pere, il vainquit ces Romains inſolens qui franchirent les Alpes; il ſubjugua les Gaules; il courut victorieux des rives du Rhin à la rive Armorique; il enchaîna le Belge; & le meilleur des Rois, Mérouée expirant ne craignit plus de deſcendre au tombeau, en laiſſant un ſucceſſeur ſi grand, & ſi digne de lui. Mais qu'un courage ſans frein eſt un écueil terrible! Quel malheur de s'imaginer pouvoir tout! Et qu'attendre d'un Monarque enorgueilli de ſon rang & de ſes ſuccès, d'un Prince impétueux à qui l'expérience & l'infortune n'ont rien appris encore. D'utiles re-

vers n'avoient pas ployé cette ame ſuperbe. Un camp fut ſon école; il eut pour maître un conquérant; il ne ſut jamais ſe connoître; & comme il régnoit dans un âge ardent, il retint dans ſon geſte & dans ſon langage ce ton d'autorité guerriere dont il commandoit à ſes ſoldats: enivré par la victoire, & plein de cette fierté belliqueuſe qu'elle inſpire, il dédaigna cette autre étude des Rois non moins importante; cet art d'augmenter le poids & la dignité du ſceptre, en le ſubordonnant aux loix de la juſtice; cet art de régler les mœurs, pour régir le fort & le contenir par l'exemple. N'ayant plus d'ennemis à vaincre, ſon génie indompté tourna contre les ſiens cette fierté déſormais trop altiere. Le conquérant enfin ne ſut point être Roi; & ſon orgueil alluma l'orgueil de nos guerriers.

Tu ſais de nos climats quelle eſt la loi antique & ſacrée: quand les travaux de la guerre ſont ceſſés, le Roi, pour alimenter les flammes de l'honneur, au milieu des guerriers aſſemblés au Champ de Mars, donne publiquement le prix du courage. Tous en étoient dignes, ſans doute; Childeric voulut honorer mon grand âge de ce laurier que je n'ambitionnois pas, ou plutôt l'amitié (vertu quelquefois dangereuſe dans un Souverain) aveugla ſa juſtice. Un jeune homme s'en plaignit. C'étoit Sunnon: ardent, jaloux, impétueux, il éclate en reproches, & bientôt s'égarant dans ſa fureur, il ne reſpecte plus ſon Roi. Childeric, loin de voir dans cet emportement les bouillons d'une ame trop idolâtre de la gloire, loin de le calmer d'un

ſourire ou d'un mot, parle en Prince abſolu, & punit en Deſpote. C'eſt ainſi qu'il donne un chef furieux à des peuples qui déjà murmuroient. Tous les guerriers révoltés de ce traitement, épouſerent bientôt l'injure faite à l'un d'entr'eux. Ils préférerent le joug des Romains à ce joug trop orgueilleux. On conſpire. Clotaire, Arons, Brennus, ſont les premiers qui appellent au combat un peuple irrité. Egidius accourt plein d'eſpoir, accompagné de ſes troupes. Le nom Romain en impoſe; on lui ouvre les portes. Les ſoldats inondent les murs & bientôt le palais. Childeric ſe voit ſeul, & de ſa garde abandonné; il la rappelle en vain; tout lui manque à la fois. Son courage lui reſte. Il attendoit la mort, voyant tomber ſa couronne; mais on ne vouloit que lui ôter le ſceptre dont il avoit abuſé, & non trancher des jours couverts de gloire. J'arrive dans ces momens extrêmes. Je le vois calme & grand, toujours Roi, toujours Maître. J'arrache mon anneau. Je le partage en deux. *Cette moitié*, lui dis-je, *m'ordonnera dans tous les tems de vivre & de mourir pour vous. C'eſt le ſigne de notre union, & s'il falloit dès cet inſtant vous défendre & périr.... Calme-toi*, (me dit-il en m'embraſſant) *& ſonge à prolonger des jours néceſſaires à ton Roi.... Oh! ſi je t'avois cru... C'eſt en deſcendant les marches du trône, que la vérité me frappe. Vis, ô vieillard fidele! vis pour me rendre un jour ma gloire & mes états. J'ai beſoin aujourd'hui de tes conſeils, & non de ton épée.* Il dit, & trompant les regards du peuple & la rage des mutins, il franchit les remparts; il s'ouvrit un paſſage, &

courut chercher un asile chez les valeureux Germains.

MARCOMIR.

Je m'unis à vos sermens.... Mais Dieux! Pour un transport peu réfléchi, perdre un trône que son génie rendoit si célebre. Peuple aveugle! tu demandes des héros, & tu ne sais leur rien pardonner. Mérites-tu d'en posséder?.... Et quelle province le recele?....

CARLOMAN.

Depuis cinq ans entiers errant chez divers Princes, inconnu, poursuivi; dans la Thuringe enfin, mon Roi s'est illustré. Tu t'étonnes... Le bruit de ses exploits a frappé ton oreille. Tu l'as admiré sans le connoître. La renommée t'a porté le nom de ce Chef intrépide qui semble enchaîner la victoire, & dont la bravoure a sauvé....

MARÇOMIR.

Qui, Briomer?

CAROMAN.

C'est Childeric lui-même!

MARCOMIR.

Ce vainqueur des Saxons...

CARLOMAN.

Est ton Prince.

MARCOMIR.

O Dieux!

CARLOMAN.

C'eſt-là, cher Marcomir, qu'il s'exerce à conquérir un trône, un peuple & des cœurs; ces nobles projets rempliſſent ſon ame, l'échauffent & l'élevent au lieu de l'accabler. C'eſt-là qu'il fait l'apprentiſſage des vertus qui fléchiſſent les eſprits, & ne les révoltent pas. C'eſt-là qu'il ſe forme à l'art de régner, qui n'eſt, peut-être, que le ſoin attentif de reſpecter les droits de l'homme. Il vouloit, ſoutenu de ſa ſeule vaillance, accourir pour chaſſer l'uſurpateur, & reſaiſir le ſceptre échappé de ſes mains; mais j'ai ſu de cette ame bouillante arrêter les tranſports. Il eſt un point de maturité pour tous les grands projets. Ma prudence & mes ſoins ont ſu lui gagner dans Tournai des amis éprouvés & fideles, à qui ſa grande ame eſt connue. J'ai goûté le plaiſir d'en inſtruire mon Roi. Egidius l'a mieux ſervi qu'il ne penſe. Las de ſe contraindre, l'imprudent chaque jour aggrandit ſon pouvoir, déplace ſourdement les ſages limites que la nation elle-même a poſées; il ſe flatte de la tromper; mais elle veille en ſilence, elle attend le moment de la vengeance. Il éclatera bientôt.... Fatale & trop heureuſe illuſion, qui fait ainſi courir tant d'uſurpateurs à une chute prochaine, en paraiſſant les conduire au faîte de la puiſſance!

MARCOMIR.

Eh bien! mon Roi tardera-t-il encore à paroître? Les tems ſont-ils arrivés? Impatient d'armer mon bras....

CARLOMAN.

Les tems approchent, te dis-je... Un juſte eſpoir doit l'emporter enfin ſur la crainte... Childeric a dû recevoir le ſignal, & ſon arrivée en ces lieux ſera ſemblable à celle de la foudre. Les Etats ſont convoqués pour l'élection d'un Roi; c'eſt au milieu de cette aſſemblée que Childeric réclamera ſes droits. Il eſt à craindre qu'Egidius ne ſe porte aux attentats de la violence. On ignore juſqu'où peut monter le nombre de ſes partiſans; mais alors nous ſaurons oppoſer la force à la force.

MARCOMIR.

Veillez ſur lui, auguſtes protecteurs de cet empire!... Dans mon ame, l'amour du nom François ne s'éteindra qu'avec la vie.

CARLOMAN.

Ce héros ayant connu l'adverſité, ſera plus juſte & plus ſenſible. Il chérira ſon peuple; il reſpectera ſes droits. Sa fierté deviendra grandeur; ſon courage, magnanimité; ſes qualités héroïques prendront ce mêlange de tendreſſe, qui les rend plus auguſtes & plus touchantes. En régnant ſur ſon propre cœur, il ſaura régner ſur ceux des François; eh! quelle nation eſt plus diſpoſée à reconnoître les bienfaits? Souple, docile, généreuſe, le ſentiment la conduit plus loin que ne feroit la crainte. Childeric a ſu ſe dompter. On peut tout attendre d'une auſſi glorieuſe victoire. Regarde, ami, regarde cet écrit qu'un ſoldat en ſecret a ſu me remettre.

MARCOMIR.

Je reconnois ſa main... O mon Prince! (*baiſant l'écrit*,) tout mon ſang, s'il le faut, coulera pour ton ſervice. . . Perſonne n'attend pour ſervir les Rois, l'inſtant où ils ſont malheureux; mon choix eſt fait. (*Il lit.*) „ *J'ai ſu faire uſage du malheur,* „ *& je me flatte d'être inſtruit. J'aurai donc pour* „ *moi ton zele & ton courage, ainſi je n'héſiterai* „ *point à porter mes pas dans les murs de Tournai.* „ *Là, cher Carloman, je pourrai te ſerrer ſur mon* „ *ſein; là, tu verras finir ma honte, ou mes jours....* O Roi, digne en effet de poſſéder un trône! Tu ne peux t'y aſſeoir que pour la gloire & le bonheur du nom François.

CARLOMAN.

Tu vois combien les momens ſont précieux; c'eſt à la prudence à diriger notre bras. Un courage précipité ſe nuit ſouvent à ſoi-même: que notre zele ſoit couvert des ombres du myſtere. Déjà pluſieurs guerriers cachés dans mon palais ont devancé ſes pas. Soutiens de ſa cauſe, ces intrépides Germains s'élanceront tous à la fois pour être ſes ſoldats & ſes vengeurs. Tu ſeras à leur tête, Marcomir, & aucun d'eux n'oſera te diſputer cet honneur.... à chaque inſtant leur foule augmente; & cette troupe généreuſe rend le calme à mon ame agitée.

MARCOMIR.

La victoire eſt à nous . . . . j'en jure par cette épée. . . . Allons trouver ces François qui appellent leur maître, qui déteſtent le joug de l'étranger, comme plus aviliſſant encore, que dangereux. L'hon-

neur, ame éternelle de cet empire, ſource de toutes les mémorables actions, va ſoulever toutes ces grandes ames.

CARLOMAN.

Sers-toi de leurs vertus pour les mieux enchaîner; voilà le ſeul lien digne de ces héros; il eſt le plus ſûr & le plus puiſſant: ne leur promets que la gloire, elle leur ſuffit... je te rejoindrai bientôt: un ordre d'Egidius me fait attendre ici le dangereux Gontran. Je dois l'intimider; je l'apperçois.... fuis, vole, & reviens.

SCENE II.

CARLOMAN, GONTRAN.

GONTRAN.

Ce Romain de qui l'heureux courage affranchit vos états de l'oppreſſeur altier; celui que vous avez appelé au-deſſus de vous, & qui n'a pris le nom de chef que pour ſe montrer le premier à la tête de vos armées, Egidius (il le déclare ſans détour) croit avoir aſſez mérité des François pour aſpirer à un titre, qui, en augmentant le fardeau de ſes devoirs, n'eſt point fait pour l'épouvanter. S'il ambitionne le ſceptre des Rois, ce n'eſt que pour redoubler de vigilance & pour étendre au loin le vol de la victoire.... Entends-moi, Carloman: Egidius, plein de

cette noble aſſurance qui ſied aux héros, ne craint point de ſe fier à toi, & ne rougira point de te devoir le trône: ſois fier de l'honneur de couronner un Roi puiſſant par ſon génie & celébre par ſes conquêtes. Tu le verras adopter tes nobles projets, & ſuivant tes généreuſes penſées, il mettra le comble à la grandeur de cet empire. Alors les François, objets de ton amour, verront briller ſur leur front les rayons d'une gloire nouvelle, plus ſolide & plus durable.

CARLOMAN.

Quand Egidius mérita l'honneur de commander à nos guerriers, il n'en devint que le chef, & jamais la France au mépris de ſes privileges, ne prétendit élever un étranger ſur le trône de ſes Rois. D'où vient donc qu'aujourd'hui venant inſulter à mes cheveux blancs, & à une vie irréprochable, tu oſes me propoſer cette indigne baſſeſſe. Me connois-tu? Eſperes-tu de Carloman qu'il trompra cette égalité primitive, qu'il a défendue conſtamment? Et ſur quoi pourrois-tu t'en flatter? Ai-je paru quelquefois ſenſible aux dons ſéducteurs des cours? Ai-je jamais avili cette franchiſe auſtere qui a dirigé les actions d'une vie écoulée toute entiere ſans tache & ſans foibleſſe? . . . Ce ſeroit à toi de rougir, ſi toutefois l'eſclave connoiſſoit la honte... Tu trompes Egidius.. Qu'oſe-t-il entreprendre? Tant que Childeric eſt abſent du trône, nous ſommes tous égaux; mais quoiqu'oſe lui promettre un miniſtre adulateur & perfide, les mains qui l'ont élevé abaiſſeront le téméraire qui oſera méconnoître les bornes du pouvoir qui lui fut aſſigné.

GONTRAN.

Je l'avois bien prévu, vieillard trop inflexible; l'appât des grandeurs ne peut rien ſur ton ame froide & glacée: concentré tout entier dans tes antiques habitudes, tu ne connois plus les nobles tranſports de l'ambition; tu juges toujours l'avenir ſur le paſſé. Rampe dans tes vils préjugés; va, nous ſaurons ſans toi conſommer notre ouvrage.

CARLOMAN.

Avant ce tems tu connoîtras ce peuple; comme il s'enflamme d'amour pour ſes Rois: & qu'elle force il prête aux loix fondamentales de l'état.

GONTRAN.

Des loix! Que dis-tu? Vain mot, qui s'évanouit devant le bruit des armes. Nous l'aſſervirons ce peuple inquiet & changeant, emporté par l'amour des nouveautés, & nous ne dédaignerons pas de le combattre; car il eſt encore plus facile à ſéduire qu'à vaincre.

CARLOMAN.

Laiſſe-moi... les diſcours d'un vil eſclave bleſſent l'oreille d'un vrai citoyen. Je brave tes injures autant que tes menaces, nous verrons qui ſoutiendra mieux le parti le plus juſte, & celui que les Dieux & la victoire couronneront de leurs mains équitables.. adieu.



SCENE III.

GONTRAN, *seul.*

SON suffrage seroit puissant; il a dans tous les tems plaidé la cause du peuple. Il en est chéri, mais du moins Egidius a pour lui les grands qu'il a séduits; & les représentans de la nation paroissent tous disposés en sa faveur. . . Ma mission est remplie. . . . Thuringe! O mon Pays! tu ne craindras plus ces invasions soudaines qui ébranloient tes frontieres. Quand le bandeau des Rois ceindra le front du valeureux chef des Romains, cette Princesse étrangere, jalouse de ce pouvoir dont on puise toujours l'amour avec le sang, ne refusera point la main ornée d'un sceptre... Mais quel événement imprévu & que je ne conçois pas? Quoi! sans que j'en sois informé, sans avis, sans indices, elle arrive, elle se montre, elle brille au milieu de cette cour, & toutefois accompagnée du plus brillant appareil, son front auguste est chargé de nuages... D'où naît le trouble où elle est plongée? Qui agite cette ame que j'ai toujours vue calme & tranquille? . . . Elle est encore à m'avertir des dernieres volontés du Roi que je sers en secret; & ses desseins, loin de m'être dévoilés, sont couverts d'une nuit impénétrable.

SCENE IV.

BASINE, GONTRAN, CLOTILDE,
Suite de BASINE.

BASINE.

JE vous cherchois, Gontran; ceſſez d'être étonné... vous apprendrez bientôt ce que je veux taire encore; c'eſt dans Tournai que je fixe mes pas, longtems irréſolus. Après avoir parcouru pluſieurs contrées, le devoir marque en ces lieux ma retraite. Un pere juſqu'à ce moment ſe repoſe ſur moi ſeule de ſes vrais intérêts; ſans ſoupçonner votre fidélité, Gontran, il croit qu'ils ſont trop chers à mon cœur, pour qu'un autre s'en acquitte mieux; j'ai voulu ne me fier qu'à mon œil pour voir, à mon oreille pour entendre: j'ai vu; j'ai entendu; je ſuis ſatisfaite: vous ſaurez tout au moment que je déciderai... Je ſais qu'une Princeſſe à ſa gloire aſſervie, doit compte de tous ſes pas à la renommée. Elle peut avoir tous ſes regards ouverts ſur moi; je les appelle avec confiance, & ne les redoute pas. Au bonheur de l'état j'immolerai ma vie. L'univers ſaura quel motif m'a conduite & me retient en ces lieux. Voici l'ordre d'un pere: il porte que vous ſuivrez en tout mes volontés.

GONTRAN.

Madame, ma ſeule gloire eſt d'obéir, vous le ſavez... mais quel tems plus favorable pour que

ce palais vous ouvre ſes portes; le Roi votre pere doit partager l'alégreſſe univerſelle; c'eſt aujourd'hui le jour le plus ſolemnel, & le plus cher à une nation dont vous êtes adorée. Elle vous voit avec plus de tranſports; elle vous contemple d'un œil d'amour & de joie en ce moment où la couronne paſſe ſur le front d'Egidius.

BASINE.

Sur ſon front!

GONTRAN.

Je l'avouerai, Madame, je ſuis ſurpris de votre étonnement. Ignorez-vous que tels ſont les vœux d'un pere; ils s'uniſſent aux vœux de la nation aſſemblée; aux vœux des guerriers qui ſervent ſous Egidius. Tel eſt enfin le prix de ſes exploits. Il l'offre à la beauté. Jaloux de votre élévation, votre pere, Madame, vouloit hâter une alliance utile à ſes états, à ſa politique, à ſa puiſſance. Ce fut par ſes ordres ſecrets que je parus en ce ſéjour, & de toutes les fonctions auguſtes & délicates dont il a daigné me charger, celle dont je me ſentois le plus enorgueilli, étoit l'heureux pouvoir de ménager cet hymen glorieux, préſage du bonheur d'un peuple dont vous êtes déja l'idole.

BASINE.

Gontran, c'eſt aſſez.... quels que ſoient les deſſeins d'un pere, le tems peut ſeul les révéler; & c'eſt ce tems qu'il faut attendre, & ſans oſer le prévoir. Sa fille ſait ce qu'elle ſe doit; elle n'ignore pas qu'entre tous les mortels les ſeuls enfans des Rois doivent immoler leur penchant, & ne peuvent ſe

donner qu'au gré des intérêts de l'état. Je les connois, je ne les trahirai point; l'amour d'un pere a ſur moi trop d'empire; rien ne m'eſt plus cher que ſa gloire; au milieu des troubles qui ſe ſont élevés, je ne verrai, je ne conſulterai qu'elle.

GONTRAN.

Ah! pardonnez, ſi j'oſe pénétrer... un héros de cent vertus orné, & de lauriers tout couvert, n'eſt pas encore digne de vous, s'il n'eſt point couronné.

SCENE V.

BASINE, CLOTILDE.

BASINE, *à part.*

S'IL n'eſt point couronné.... Il l'eſt, & le diadême n'a point ceſſé d'orner ſon front. . . . Il eſt Roi en tous lieux; l'exil, l'infortune, la rebellion de ſes ſujets, rien n'a pu effacer ce ſacré caractere... J'aurai bientôt le triomphe & la joie de le voir remonter ſur le trône. . . J'aurai peut-être la gloire de le ſervir en ce grand jour. . . Il eſt né pour commander aux humains, comme à mon cœur. . . (*à Clotilde.*) Que la fortune eſt injuſte, chere Clotilde! Qu'elle diſpenſe aveuglément ſes plus dignes faveurs! Tandis qu'Egidius s'apprête inſolemment à uſurper la couronne, qu'il va ſe mettre au rang de

de ces fougueux despotes qui tyrannisent Rome & l'univers, qu'il a pour lui ces ames viles qui trafiquent de la honte & vendent la patrie pour un intérêt modique & passager ; qu'il médite tous les attentats qu'enfante le pouvoir absolu, Briomer, ce vainqueur, ce héros, n'ayant que sa vertu, son courage, & mes vœux pour appui, errant dans les déserts du Nord, luttant seul contre l'infortune, va succomber peut-être sous le fer d'un lâche assassin... l'infâme trahison poursuit ses jours. . . ah Dieux!.. je le vois dans les dangers ; je le suis dans ses travaux; mais hélas! je les partage, sans en diminuer le poids ni l'horreur.

CLOTILDE.

Espérez mieux, Madame; rappelez votre constance.....

BASINE.

Quel que soit le courage, Clotilde, il est des coups qui l'ébranlent. Plus l'ame est forte, plus les revers s'y gravent, & s'y approfondissent.

CLOTILDE.

Croyez que l'œil de votre pere veillera constamment sur ses jours, attentif à se conserver un tel appui.... il en connoît tout le prix, vous le savez; il fait plus, il l'aime.

BASINE.

Il l'aime, hélas! Et comment Briomer peut-il avoir un seul ennemi dans l'univers ? Il en est donc mal connu! Le penchant qui m'entraîne vers

lui, n'eſt point le ſentiment de ma propre foibleſſe. . . Je lui dois tout, & je me plais à m'en entretenir. . . Tu ſais qu'à mon pere il a ſauvé la vie. . . . dans un combat ſanglant les Saxons en furie parmi leurs bataillons déjà l'avoient environné; il ſe trouvoit ſeul & noyé dans ſon ſang; combattant d'un bras affoibli, il n'attendoit plus qu'à vendre cher ſon trépas, quand tout à-coup s'avance un héros, un Dieu protecteur.... c'étoit Briomer: ſon bras porte le carnage & l'épouvante. Il ouvre le bataillon; il ſe fait jour, il couvre de ſon épée, il protege, il délivre mon pere!

CLOTILDE.

Un ſervice auſſi grand a ſans doute des droits bien puiſſans ſur un cœur généreux.

BASINE.

A ma tendreſſe, Clotilde; il ne put rien ajouter. juge de l'empire qu'il avoit ſur mon ame.

CLOTILDE.

Mais ce Briomer dont je vois votre ame ſi charmée, tout grand, tout généreux qu'il eſt, l'oſeraije dire, Madame, & frapper votre oreille de ce nom?... Il n'eſt qu'un ſoldat.

BASINE.

Mon pere dédaigneroit à juſte titre un ſoldat qui n'auroit que ſa valeur; la fierté des rois n'admet à leur rang que leurs égaux. Mais ce ſoldat, Clotilde, eſt ſon libérateur; il s'eſt montré l'appui, le vengeur, le ſoutien de ſon état. L'as-

tu bien vu? l'as-tu bien obſervé? Sous un caſque modeſte, as-tu pris garde à ſes traits? Crois-tu que ce ſoit-là un mortel ordinaire? Si tu l'as bien vu, jamais le ciel ſur le front des humains n'imprima plus de grandeur & de majeſté; & ce ſoldat, Clotilde, ce ſoldat, puiſqu'ainſi tu le nommes, ſais-tu tout ce qu'il eſt?

CLOTILDE.

Le ciel en lui accordant tout, grace, fierté, nobleſſe, n'a ſemblé lui refuſer qu'une haute naiſſance.

BASINE.

Va, moi ſeule ai retardé le cours glorieux de ſes deſtins inconnus à tout autre qu'à moi; moi ſeule ai retenu ſes pas à la cour de mon pere; moi ſeule l'ai fixé loin de la carriere brillante où il brûloit de s'élancer.... tu ſais qu'il oſa m'aimer...

CLOTILDE.

Il aſpiroit à vous plaire; mais cet excès d'honneur, vainement brigué par des Rois, lui ſeroit-il réſervé?

BASINE, *à part.*

Cri du cœur, voix puiſſante du ſentiment, renfre & cache-toi dans le fond de mon ame!

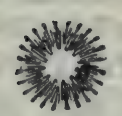
CLOTILDE.

Pour la premiere fois, vous me taiſez vos ſecrets....

BASINE.

Qu'ils s'écoulent lentement ces jours où la justice des Dieux doit triompher ! Ce jour où la patrie entiere se joindra à leur puissance pour défendre la cause d'un héros... sans doute il entend ma voix, elle répond à la sienne... attends, chere Clotilde, attends le jour d'une éclatante victoire ; & tu appelleras d'un nom digne de lui le mortel que je n'ai jamais rougi d'aimer.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EGIDIUS, GONTRAN, TULLUS.

EGIDIUS.

LA fortune eſt pour moi, cher Gontran; tu m'as préparé ſes plus illuſtres faveurs ; elles retomberont bientôt ſur toi. Les troupes que m'envoie le pere de cette Princeſſe, & qui ont ſuivi ſes pas, me ſont un double garant de la victoire. Elles appuyeront les ſuffrages qui me ſont promis, & contiendront ceux dont la bouche ne ſeroit pas ſincere. Ton adreſſe enſuite a fixé les eſprits de ce peuple inconſtant. On le conduit par des promeſſes, & l'eſpérance a ſur lui plus d'empire que des bienfaits réels. Employons toujours ce puiſſant reſſort; il eſt ſûr, il ne trompe jamais. C'eſt de la hauteur où je ſuis que l'on voit combien il eſt facile de gouverner ce peuple; habile à me parer de dehors ouverts, j'ai feint de n'agir que pour lui. Ce peuple avide de ſe nourrir d'illuſions, vous ſait gré des moindres careſſes; & mille acclamations, qui ſe multiplient ſans cauſe, payent un ſtérile coup d'œil. Je ſais comme il le faut tromper... Childeric, dès longtems oublié, dort dans la tombe, ou languit malheureux dans un coin de la terre. Le farouche Ca-

loman m'oppose en vain ces fantômes de loix, barrieres impuissantes que renverse le fer des soldats. Malgré lui, je triomphe, je monte & m'assieds au rang des Rois.

TULLUS.

Mais daignerez-vous vous rappeler, Seigneur, qu'autrefois la fierté Romaine eût rougi d'ambitionner un trône; & que ce rang, que vous briguez, fut dédaigné par ces républicains qui traitoient les Monarques en sujets, & non pas en égaux?

EGIDIUS.

Cette liberté mâle qui excitoit les courages à fouler aux pieds les sceptres de l'univers, n'existe plus, Tullus; & puisqu'elle nous a été ravie, il seroit insensé d'adopter ces vertus antiques qui ne sont plus pour nous que de vains exemples, ou d'inutiles noms. Ces vertus convenoient, sans doute, à la Grece florissante, à Rome dans ses beaux jours, dans ces tems fortunés, où chaque citoyen, libre par la loi, en répandant son sang pour l'état, s'immoloit pour sa propre famille; mais ce vaste édifice, que la valeur la plus extraordinaire n'avoit élevé qu'avec le secours des siecles, la superbe Rome ayant ployé sous des maîtres, elle abandonna ses mœurs héroïques, remparts de sa liberté. Un indigne esclavage courba tout à la fois les esprits & les caracteres. L'heureuse politique de nos Césars sut forger les chaînes d'un sourd despotisme, plus dangereux, sans doute, que les fureurs ouvertes de la tyrannie. Ce ne sont plus ces invincibles légions qu'animoient la gloire & la liberté; ce sont des esclaves qui servent follement

une autorité chancelante, & non moins terrible qui va les écraser le lendemain. Eh! que font aujourd'hui nos Empereurs? des hommes plongés au sein des voluptés molles, dominés par des femmes ou par des ministres plus vils encore? Ils ignorent la guerre; ils fuient les travaux; ils ne savent que dicter ces ordres violens & sanguinaires qui caractérisent la crainte & la stupidité. Chacun ne sert plus que l'idole de ses passions. Tel est l'homme, en ces tems corrompus. Le connoître est l'étude des Rois. C'est à cette science que je devrai bientôt le sceptre que j'attends. L'imprudent Childeric, si savant dans l'art des combats, ignoroit le grand art de régir les humains. Il brisoit leur orgueil, au lieu de le ployer en silence; & l'orgueil révolté est un ressort qui revient avec plus de violence déchirer la main qui le tenoit comprimé. Je remarquai ses fautes; & flattant les murmures des mécontens, je sus par degrés aigrir, enflammer les esprits. Bientôt on tourna les yeux sur moi; on m'appela comme un libérateur; & je sus regagner par la seule prudence, ce qui avoit coûté à Mérouée de si longs efforts, & tant de flots de sang inutilement prodigué dans les combats. Je tiens les rênes de l'état chez un peuple ennemi; je n'ai point de rivaux. La voix des suffrages m'environne, & m'annonce le pouvoir suprême; mais je croirai n'avoir rien fait, tant que le diadême, signe heureux de la royauté, ne ceindra point mon front. Le conseil qui s'assemble, m'est vendu, tant par la haine qu'on porte à Childeric, que par l'or que j'ai su répandre. J'y braverai Carloman. Pour échauffer les cœurs, il n'a que le simulacre de ces

loix antiques qu'il réclame; moi, j'ai les paſſions; & de ces deux moyens tu connoîtras toi-même, ami, quelle eſt l'extrême différence?

TULLUS.

Mais ſouvent ſous le trône un abîme eſt placé: il s'ouvre à l'inſtant même où la ſécurité nous trompe; on s'étonne de ſa chute, mais elle eſt prompte, & toujours à craindre, ſurtout quand le trône uſurpé n'a pas ces ſoutiens inébranlables qui dépendent plus de l'opinion, que de la force des armes. Comment graver dans les eſprits le ſceau de votre nouvelle puiſſance? Aujourd'hui cimentée, elle peut s'écrouler demain. Je m'enfonce dans l'avenir, qui doit toujours être vivant devant l'œil du politique; & ſi Childeric reparoiſſoit; ſi, ſortant du tombeau, il venoit tout-à-coup à réclamer la couronne?

EGIDIUS.

Il ſeroit bientot enveloppé de gens qui me ſont vendus, il ne m'échapperoit pas. J'ai fait ſemer le bruit que Childeric eſt mort; j'ai préſenté des témoins impoſteurs toujours prêts à affirmer; l'un d'eux même a juré en face des autels & des tribunaux que dans la Germanie le fer avoit tranché le fil de ſes jours. Quoique de tels rapports ſoient vulgaires & groſſiers, il n'en faut pas davantage pour en impoſer à un peuple né crédule....

TULLUS.

Mais les grands, qu'éclairent de près de ſi vifs intérêts, & qui, peuple dans toute autre occaſion, ne peuvent tomber ici dans ces pieges communs, dont ils ont vu tant d'exemples....

EGIDIUS.

Je leur propofe une égalité qui les féduit, mais que je détruirai bientôt. Je fais que le mot de *Liberté* fait toujours prendre l'ombre pour l'objet réel. J'ufe de ce mot puiffant; ainfi l'on donne facilement le change aux efprits les plus fuperbes. Une fois monté fur le trône, j'offre ma main à cette Princeffe altiere, qui depuis quelque tems embellit cette cour, & vers qui toute la nation éleve fes regards, comme la jugeant feule digne de partager une couronne. Peu foumife à l'amour, fon ame eft trop au-deffus des humains pour n'être pas ambitieufe. Le trône de la France doit plaire à l'orgueil de fes appas; & fur quel autre trône pourroit-elle s'affeoir avec plus de gloire & de majefté? Tu fais que l'ambition fut toujours ma feule & unique paffion; tu fais qu'elle l'emporte fur ce fentiment efféminé fait pour les ames vulgaires, & dont j'ai toujours bravé la puiffance. Je m'unis à fon pere d'un nœud politique; il eft plus fort que tout autre; il protégera le trône de fon gendre contre les orages qui pourroient le menacer; il le protégera lui-même; mais malgré ces avantages, c'eft le diadême au front que je veux lui envoyer l'hommage d'un Souverain, bien fûr alors de ne point effuyer des refus.

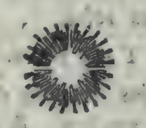
TULLUS.

Je vois avancer les flots de ces guerriers dont les voix vous font vendues, & qui joignant l'audace à la baffeffe, contiendront par leurs clameurs effrontées le refte du confeil, à qui la vertu, mal-

gré sa persuasion intime, ne donnera qu'une voix foible & timide..... N'êtes-vous pas étonné vous même de l'ascendant que vous avez pris sur les premiers, & du vil salaire auquel ils ont réduit leurs suffrages ? On diroit qu'ils se connoissent eux-mêmes. Leurs chefs sont livrés du moins à la haine; Sunnon, Brennus, Arons, suivent les mouvemens de leur inimitié orgueilleuse; mais eux, ils n'entendent pas même les inspirations de leur basse cupidité.

EGIDIUS.

Je les flatte & les méprise; je briserai ces instrumens serviles, dès qu'ils auront accompli mes desseins. Je pense comme toi : je n'ai rien à craindre de ces hommes dont la vertu impuissante se perd dans une pompeuse & stérile éloquence. Trop satisfaits de savoir ou de pouvoir parler, ils imploreront ensuite ma clémence; moyen politique dont je me réserve l'avantage & la gloire. Ami, tu vas savoir, quand on a sondé le cœur des humains, ce que sur eux on peut entreprendre.



SCENE II.

EGIDIUS, CARLOMAN, SUNNON, BRENNUS, ARONS, GONTRAN, TULLUS, OFFICIERS FRANÇOIS, GARDES FRANÇOIS ET ROMAINS.

EGIDIUS.

INTREPIDES guerriers, vous dont les mains juſtes & courageuſes ont abaiſſé l'orgueil d'un tyran, & qui par ce grand & mémorable exemple avez appris à tous les Rois ce qu'ils doivent aux nations; vous ſavez que celui à qui vous avez accordé le périlleux honneur du gouvernement, a toujours reſpecté vos auguſtes privileges, vous ſavez avec quel courage il les a maintenus. Rendez-moi cette juſtice, François, qui m'avez vu combattre; & vous, qui loin des batailles préſidez aux paiſibles conſeils où ma voix fortifioit celle de la liberté; élevez tous la voix, & dites, ſi j'ai prévariqué, ſi j'ai ſervi avec molleſſe, ſoit de la parole, ſoit de l'épée, l'auguſte cauſe nationale? Mais ſi la patrie que j'ai défendue avec amour, j'oſe le dire, me doit quelque reconnoiſſance, ſouffrirez-vous que le chef d'un état, où les devoirs ſont ſi multipliés, n'ait pas ce titre accrédité qui en impoſe aux autres, & à lui-même. Il eſt un rang connu chez toutes les nations policées, que j'oſe demander pour prix de mes travaux. On voit régner les Goths en Eſpagne; le puiſſant

Genseric gouverne l'Italie; l'Armorique est soumise au sceptre d'un Breton; la Bretagne vient d'adopter des Rois Saxons; & nous qui les surpassons en générosité, comme en valeur, laisserons-nous échapper un aussi grand avantage? Dépositaire de la force publique, un Roi la dirige avec plus d'activité & de vigueur contre l'ennemi de l'état. C'est un bien qu'il défend; plus vigilant & plus terrible au-dehors, il a tous les moyens de vaincre, & d'augmenter la force nationale. Voyez ces fiers Germains dont vous êtes sortis. Ils ont élevé des Rois au-dessus d'eux; & dès ce moment ils ont compté leurs jours par des conquêtes. Un état s'agrandit par l'ame d'un seul homme; & pour porter la France au point de splendeur où elle peut s'élever, c'est un Monarque, amis, qui doit la régir d'une main forte & libre. Vous préviendrez ainsi ces factions qui déchirent le sein des autres royaumes, qui ont déchiré le vôtre lorsque le sang couloit à la moindre querelle, & pour d'obscures inimitiés. Un empire n'est actif & vivant, qu'animé par une volonté unique qui réprime, qui étouffe les passions particulieres pour n'en former qu'une seule grande & genéreuse, le patriotisme: pénibles & importantes fonctions du diadême dont j'ai toujours fait mon étude, je répondrois de vous remplir; mais je ne suis pas le seul ici doué de ce courage qui s'enflamme à la vue du bien public. Qu'importe que ce soit un autre ou moi? Il vous faut un Souverain, François! Qu'on le nomme, je me prosterne à ses pieds; je lui porte mon hommage, & je cede ce fardeau honorable à celui qui en fera le plus digne à vos yeux.

CARLOMAN.

Puiſque l'âge & le rang me donnent le droit d'élever ici la voix, & qu'un ſilence criminel s'étend ſur cette nombreuſe aſſemblée, contre un tel attentat je ferai tonner le cri des loix. Que ma voix ne ſert-elle avec plus de force ma profonde indignation! Mais dans ces aſſemblées où la loi eſt vivante, où chacun lui doit hommage, on la reconnoîtra ſans doute; & malgré les complots ténébreux & les complots ouverts, voici peut-être le jour de ſon triomphe... Egidius, détourne cet œil irrité, je brave ta vengeance; & dût-il m'en coûter la vie, ce n'eſt pas la mort que je redoute; je crains plutôt l'éternel deshonneur de ma nation; je crains la ruine fatale des loix: & le mépris que l'on en fait, me conſterne plus que ſi l'on vouloit les noyer dans le ſang. Quoi! même ici la liberté publique trouve de lâches adverſaires, qui ne frémiſſent pas de livrer leur poſtérité à l'eſclavage!... De quel droit prétends-tu régner? Toi, né dans Rome; toi, nourri dans les entrepriſes de ſon génie deſpotique & corrompu; toi, étranger, & ce nom ſeul ſuffit pour te proſcrire. Par quelle erreur inconcevable prétends-tu renverſer la loi de Pharamond, cette loi qui établit l'indépendance du diadême, & ſes droits inviolables? Si la nation a cru pouvoir dépoſer le pur ſang de ſes maîtres, ce crime retombe aujourd'hui ſur elle; mais le droit des Rois ſubſiſte à jamais, celui de Childeric n'eſt pas éteint. Il n'eſt point dans la tombe, comme l'impoſture le publie. Les Dieux défendent le front des Monarques contre le fer de

aſſaſſins; il vit; il reviendra armé du tonnerre; il remontera ſur le trône qui lui appartient; & jamais tu ne pourras t'y aſſeoir que ſous le titre d'uſurpateur. Oui, frémis; pluſieurs grands n'ignorent pas ſous quel ciel reſpire Childeric.... Les Scythes, nos braves ayeux, nous ont tranſmis une loi que nous chérirons conſtamment; elle fut adoptée par le fondateur de cet empire; de tout joug étranger, cette loi nous délivre. Telle eſt la baſe immuable qui prépare la future ſplendeur de ce royaume. La liberté des ſuffrages eſt la ſuite de cette loi ſacrée. Elle ne nous eſt pas enlevée, me diras-tu? Et que fait donc cette garde en ces lieux répandue? Pourquoi ces lances? Que veulent ces Romains? Que prétendent ces ſoldats armés de fer dans le paiſible ſanctuaire des loix? D'un côté, de perfides ſujets; de l'autre, de lâches citoyens, des cœurs vendus à l'or, ou glacés par la crainte, voilà donc ma patrie! Le ſimulacre de la liberté déguiſe le monſtre hideux de la tyrannie! Ma voix ſeule oſe retentir ſous ces voutes, & ſe perd lamentablement au milieu d'un lugubre ſilence; ſilence de mort pour les vrais citoyens; quel tableau plus redoutable! & tous les jours, les priſons, l'exil, les ſupplices, n'enlevent-ils pas à nos yeux quelques fideles citoyens? François, choiſirez vous encore pour maître un étranger, que précedent les faiſceaux & la hache meurtriere? Voilà l'eſſai de ſes fureurs & de ſon audace.

EGIDIUS.

Je ne repouſſerai ces lâches impoſtures, que pour

leur oppofer un pardon généreux; ne crains point pour tes jours, vieillard foible & hautain; tu produis l'accent de la haine; je me fens au-deffus d'elle, & j'ai toujours méconnu la vengeance. La nation ne réglera point fur tes clameurs, le falaire qu'elle doit à mes exploits. Je ne m'enorgueillis point de ce que j'ai fait pour elle. Le ciel a fecondé mon bras, & je lui rends graces, citoyens, de vous avoir fauvés du joug qui vous menaçoit. S'il a éclairé mon efprit, enflammé mon courage; fi mes mains, qu'il guidoit fans doute, ont confommé l'ouvrage de votre gloire, c'eft que ce Ciel qui vous voyoit d'un œil d'amour, vouloit que des intérêts auffi chers ne fuffent point trahis. Ils ne l'ont pas été. Honoré d'un pouvoir étendu, mais néceffaire, mais utile à tous, fi je l'ai tourné contre le crime & la fédition, c'eft en forçant la clémence de mon cœur; c'eft en envifageant que le maintien de vos loix m'avoit été remis; que la foibleffe alors devenoit un attentat contre le repos public. Le repos a régné, vous le favez, & le coupable feul a pu élever des plaintes. J'ai frappé en détournant les yeux; j'ai vengé la patrie, & jamais ma perfonne. Vous voyez ce que l'on ofe contre moi fans danger. En étoit-il de même fous ce Roi que l'on affecte ici de regretter, que l'on fait fortir de la tombe qui l'enferme, fous ce Monarque dont l'orgueil enflé de quelques victoires n'avoit plus de bornes? Rappellez-vous ces tems, où maître impérieux & fuperbe, il humilioit les foutiens de fa grandeur, où froidement cruel, il étoit inacceffible aux remontrances, aux gémiffemens de

ses sujets; où il suivoit les caprices de sa volonté, comme les regles immuables de la justice. Mes maximes ont la gloire d'avoir été opposées aux siennes; je ne veux tenir le glaive, que pour maintenir l'égalité de vos droits, que pour enchaîner les désordres particuliers, principes secrets de la destruction des états. Une loi s'oppose à ce que ce pouvoir heureux me soit confirmé sur les degrés du trône. Ce trône est-il plus auguste que celui de l'empire? Magnence étoit François, il reçut le titre d'Empereur; & moi Romain, je ne pourrois aspirer au sceptre de la France; moi, qui dévoué à tous vos intérêts, & prodigue de mon sang, ai renoncé à ma patrie pour adopter la vôtre? Quelle loi que celle qui vous enchaîne & qui, vous condamnant à l'ingratitude, vous ôte les moyens de récompenser ceux qui vous ont servi, pour vouer une stupide fidélité à des maîtres qui pensent ne vous rien devoir? Sera-ce ainsi que vous aurez de puissans défenseurs, & que vous propagerez sur le trône la race des grands hommes? Ne craignez plus les excès du pouvoir arbitraire? Childeric est mort, la nation est libre, & vos droits triomphans. Près du trône avec moi, guerriers, magistrat, & citoyens, je veux vous faire asseoir. Admis à mes conseils, interpretes du peuple, organes des loix; vous serez les dépositaires de la félicité publique.... Qu'il me sera doux de méditer avec vous sur ces grands intérêts qui élevent, qui attendrissent l'ame, de concilier d'un commun accord le bonheur d'un vaste empire! Mais si la couronne sur mon front excitoit vos alarmes, si le nom de Roi paroissoit menacer vos liber-

tés, qu'il protégeroit plutôt, je renonce à ce titre, j'abjure mes demandes; j'immole mes prétentions, quoique jugées légitimes à la face des nations; il me sera du moins permis sous tout autre titre de vous servir & de mes conseils & de mon épée.

SUNNON.

Non, Seigneur; non, Carloman ne sera point entendu. La foiblesse de l'âge lui dicte ces terreurs, & nous les rejetons. Des clameurs emportées ne borneront, ni notre justice, ni notre vengeance. Que jusqu'au nom de ce maître insolent qui n'a point su ménager nos droits ni l'honneur du peuple François, que le nom de l'ingrat Childeric périsse & meure dans l'oubli! Que l'affront qu'il a fait dans ma personne à toute la nation, vive pour embraser tous les cœurs d'un juste & durable courroux. Nous attendons de vous, Seigneur, des loix généreuses qui nous fassent chérir notre Souverain... Assez & trop longtems nos cœurs ont été attiédis par le mépris, fatigués par la haine; faites-nous connoître l'amour & le respect; & venez dès aujourd'hui dans le temple recevoir nos sermens.

BRENNUS.

Régnez, Egidius.

ARONS.

Oui, soyez notre Roi.

CLOTAIRE.

Commandez, & nous obéirons.

CARLOMAN.

O mes Dieux!... Quoi Childeric... Quel outrage à ce grand homme!... Egidius regne fur nous.. Avons-nous donc mérité de naître pour la fervitude? Avons-nous reculé devant les glaives ennemis?.. Citoyens, qui m'écoutez! au nom de vos enfans & qui auront droit un jour de couvrir de reproches les tombes de leurs peres, loin de vous une paix qui traîne l'efclavage après elle... La guerre! la guerre! & qu'elle vous maintienne libres, & fans honte aux yeux de la poftérité!

FRANÇOIS ET ROMAINS, *d'un cri unanime.*

Qu'Egidius foit notre Roi... Qu'il regne! qu'il regne!

EGIDIUS.

Je n'accepte le trône que pour y paroître en citoyen plus jaloux de ce titre, que de ceux qu'enfante le fafte du pouvoir; vous ferez mes égaux; & c'eft ainfi que je veux confommer l'important ouvrage de la félicité nationale. Je vais le jurer au temple, & me condamner d'avance, fi jamais j'enfreins ce que ma bouche va promettre.

SUNNON.

Venez, Seigneur, venez; que le refte impuiffant d'un parti téméraire foit confondu, & pâliffe de rage & d'effroi!

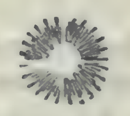
CARLOMAN.

Arrêtez, ingrats, arrêtez...

SCENE III.

CARLOMAN, *seül.*

ILS ne m'entendent plus.... ô Dieux ! recevrez-vous ces sermens impies? & puniriez-vous quelques momens de foiblesse, comme des forfaits? Grands Dieux! récompensez du moins comme vous savez punir ; souvenez-vous de ses vertus. . . O patrie ! qu'on vient de percer de mille coups, je ne me détacherai de toi, qu'après t'avoir embrassée mourante, & avoir reçu ton dernier soupir. . . Protecteurs des Rois, ramenez Childeric, ou je meurs de douleur & de regrets!... Mais que dis-je mourir? ranimons l'appui qui lui reste; faisons sortir de l'ombre cette confédération secrette qui détruira le bruit de sa mort. . . Il n'a pas encore tous les suffrages. . .



SCENE IV.

CARLOMAN, BASINE.

BASINE.

QU'AI-JE vu!.. Un peuple entier précipitant ſes pas, nommant Egidius, le proclamant à haute voix; & l'uſurpateur qui d'un front tranquille, d'une marche aſſurée, s'avance au temple pour y ſouiller le trône où fut aſſis Childeric votre maître. Un Romain vient des bords du Tibre gouverner des François, & les ſoumettre à ſon Empereur avili; & vous, Carloman, auſtere défenſeur de vos privileges, généreux ſoutien des loix, vous contenterez-vous d'armer les traits de la parole?... Il eſt de votre courage, de ſoulever les vrais citoyens. Il en eſt encore ſans doute; le nom de Childeric eſt toujours adoré du peuple; c'eſt le peuple qui fait la renommée des Rois. La force a fait taire les loix; c'eſt aujourd'hui au fer à rétablir les droits du peuple, & ceux du trône?

CARLOMAN.

Dans quelle ſurpriſe, Madame!...

BASINE.

Ordonne à la victoire de rendre un Roi légitime à ſes ſujets. Les dangers qui te menacent ne ſont-ils pas ceux que tu as bravés cent fois? Et combien plus grand en eſt le prix!

CARLOMAN.

Je tirerai l'épée, n'en doutez pas; mais qui soutiendra en ce jour la cause d'un héros ?

BASINE.

Moi, mon pere, Gontran, tous les miens, & ce peuple qui n'a point oublié la gloire de ton maître.

CARLOMAN.

Est-il possible! . . Madame, permettez à mon étonnement de se manifester. . . . La joie & la reconnoissance enchaînent ma langue. . . Il seroit vrai... Oui... j'irai affronter les périls de la guerre: je me précipiterai à travers mille morts pour la cause de mon Roi. Mais vous, qui dans la fleur de l'âge & de la beauté, semblez n'avoir conduit la pompe royale en ces lieux, que pour contempler l'élévation d'Egidius, vous dont il ambitionne la main & qui avez paru... Pardonnez... Quel intérêt puissant vous anime en faveur de Childeric? Les Rois infortunés ont rarement des amis; & leur sort surtout touche peu ceux qui regnent tranquillement à l'abri des tempêtes & loin des orages.

BASINE.

Brave Carloman, tu n'es pas le seul qui doive être étonné; mais plus d'un grand, comme toi, sert une aussi belle cause. Connois-moi: s'il le faut, j'irai le sein découvert au devant de toutes les épées; au milieu du champ de bataille je recevrai tous les coups de la guerre: heureuse, si mon sang lui rend le trô-

ne! heureuſe, ſi mon trépas ſuffit pour appaiſer les Dieux, & lui rendre le cœur de ſes ſujets!

CARLOMAN.

Achevez, Madame.... Ce héros que vous protégez.... Il vous eſt donc connu?.. Ah! ce n'eſt point à ſes proſpérités que vous venez vous asſocier.

BASINE.

Je le ſais; c'eſt à ſes travaux, à ſes dangers. Nos deſtinées déſormais ſeront invinciblement liées l'une à l'autre; & je ſens que ce cœur s'en agrandit. Vois ce gage, & reconnois cet anneau....

CARLOMAN.

O prodige! l'anneau de mon Roi qui vous eſt confié! (*il prend l'anneau & le baiſe.*) Ah! Princesſe, je tombe à vos genoux; que mes larmes arroſent vos mains auguſtes!

BASINE.

Digne ami de mon héros, ta grande ame m'eſt connue, comme la ſienne..... Leve-toi, & cours déployer ces étendards accoutumés dès longtems à ombrager les palmes de la victoire. Tout eſt prêt de mon côté; j'ai conduit ſur mes pas des légions fidelles, & ſous l'habit d'un ſoldat Childeric lui-même va bientôt paroître......

CARLOMAN, *avec le plus grand transport.*

Qu'il paroiſſe... Il en eſt tems, Madame... Qu'il marche à l'ombre de mes boucliers.... Voici le jour de ſon triomphe. J'ai tout tenté pour faire man-

quer l'élection d'Egidius, mais voici le moment où nous répondrons avec le fer..... Qu'il ne hasarde point des jours précieux.

BASINE.

Ses pas sont mesurés ; la prudence regle sa valeur. Il se souvient aujourd'hui de tes nobles leçons; tu fus le guide de sa jeunesse; que ne t'a-t-il toujours écouté! Hardi dans les combats, plus grand dans les conseils, où tu produis l'accent de la vérité, plein de franchise, de noblesse & de grandeur, l'ame entiere de la nation semble respirer dans ton sein. Que je l'aime en toi, cette nation généreuse qui va me devenir encore plus chere!... Elle va s'éveiller du sommeil léthargique où elle restoit plongée; & revoyant son maître légitime, elle chassera le chef tyrannique qu'elle étoit prête à servir.

CARLOMAN.

Où est-il, mon Roi? Que je le voie, & que je meure!...

BASINE.

Il n'a point d'amis plus fidelles que toi, & c'est sur tes cheveux blancs, c'est sur ce front où se peint ton ame magnanime, qu'il veut arrêter ses premiers regards.

CARLOMAN.

Je ne veux point d'autre récompense de mon zele; je suis payé de mon amour.

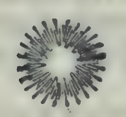
BASINE.

Attends ici, & tu pourras bientôt embrasser ses genoux.....

SCENE V.

ÇARLOMAN, *seul.*

LA face de la France va donc enfin changer. La liberté de l'état va renaître..... O patrie! Est-ce toi qui feras la plus forte? Oui, je l'espere, & j'en crois les présages de mon cœur. . . Dieux vengeurs! Dieux terribles! laissez-vous désarmer par nos larmes; elles coulent depuis longtems. Eveillez-vous, François; sortez de cette mollesse coupable. Souffrirez-vous que cette Rome, si fiere, vous impose impunément des loix?... Il est impossible que vous soyez à la fois héros & esclaves; choisissez... Ah! reprenez votre gloire antique, pour resaisir le bonheur.



SCENE VI.

CARLOMAN, MARÇOMIR.

MARCOMIR.

SEIGNEUR, d'un juste effroi mon ame s'est remplie.

CARLOMAN.

Que crains-tu ?

MARCOMIR.

Je crains qu'Egidius n'attente à vos jours; tous vos amis, résolus d'ailleurs de répandre tout leur sang, sont dans les alarmes. J'ai surpris un soldat qui vous cherchoit; son air est fier, noble, imposant; mais peut-être sous des dehors heureux il cache un cœur perfide. Incertain toutefois sur ce qu'il peut annoncer, je veillerai sur lui, tandis. . .

CARLOMAN.

Cours, cher Marcomir, introduis ce soldat; c'est.. Vole. O mon cœur ! soutiendras-tu ce coup ?. . . . C'est la plus grande félicité... Elle m'attendoit aux derniers pas de ma carriere.... Je bénis les Dieux...

SCENE VII.

CHILDERIC, CARLOMAN, MARCOMIR.

CARLOMAN, *allant à Childeric.*

C'EST lui!.... C'eſt mon Prince!... Ah, Seigneur!.... Quel inſtant! je ſuccombe.

CHILDERIC, *l'embraſſant.*

O mon pere!

CARLOMAN.

O mon Roi!

CHILDERIC.

Et toi, cher Marcomir, je te retrouve toujours auſſi tendre & fidelle! Les Rois malheureux ont donc encore des amis!

MARCOMIR, *baiſant les mains de Childeric.*

Ils en ont toujours, Seigneur, quand ils ont vos vertus.

CARLOMAN.

Prince! ſavez-vous de quels périls vous êtes environné? Savez-vous qu'un Romain, ce jour même, uſurpe votre trône; qu'il a feint vôtre mort; que vos ſujets tremblans ſont prêts à conſommer le plus lâche des attentats; qu'ils l'acceptent pour maître;

que bientôt, dans le temple levant l'étendard de la rebellion, les grands vont commander le crime à ce peuple abattu. Et qui combattra pour nous?

CHILDERIC.

Les Dieux & l'amitié.

CARLOMAN.

Il vous reſte un parti, peu nombreux à la vérité, mais pénétré d'amour & dévoué à votre auguſte perſonne... Voyez les noms de ceux qui veulent mourir pour vous. (*il lui donne un papier*) Pluſieurs d'entr'eux, ſi je l'oſe dire, Prince, auroient cependant quelques reproches à vous faire...

CHILDERIC.

Tu m'attendris.... Ta noble franchiſe.... Cher ami de mon pere, tu me revois; mais que mon cœur eſt changé! Exercé à braver l'infortune, à ſoutenir d'un œil égal tous les coups du deſtin, je crois aujourd'hui pouvoir remplir dignement les devoirs qu'impoſe la royauté. Que n'ai-je retenu la plus fréquente de tes leçons! que la modération eſt la premiere vertu des ſouverains; qu'ils doivent ſe dompter pour ſavoir commander aux autres! formé par l'adverſité, ce grand maître de l'homme, rien ne peut m'ébranler; je deſcendrai, s'il le faut, au tombeau avec le même front que je remonterois ſur le trône; je ne veux être Roi que pour être juſte; le bonheur de mes ſujets, voilà mon ambition. Ils me connoîtront enfin; c'eſt alors que la nation douée d'une force invincible, ne repréſentera plus qu'un pere uni à ſes enfans; je m'arrête ſur cette attendris-

ſante image, & mon cœur s'émeut délicieuſement. Un traître armé d'audace a pu gagner quelques grands, ſes complices ; mais j'aurai pour moi le peuple; il eſt juſte & ſenſible ; il diſtingue le Roi qui aime la patrie, & qui lui conſacre ſes travaux, de l'ambitieux qui veut la ſoumettre par artifice. Eh ! n'ai-je point aſſez payé quelques momens d'erreurs? Tous les cœurs ſeroient-ils fermés ? Non, les François, ſachant que j'ai repris les ſentimens qui caractériſent un Monarque, s'animeront tous pour le ſang de leurs Rois.

CARLOMAN.

Marcomir a déjà excité à la vengeance tout ce peuple qui commence à ouvrir les yeux ſur le bord des précipices. La vengeance aſſoupie eſt plus terrible à ſon réveil. Déjà votre nom les raſſemble; il eſt le ſignal du grand coup qu'on va porter; vos traits ſont trop chers pour être longtems méconnus; à votre aſpect le glaive ſortira du foureau, & ſe plongera dans le ſein des complices de la tyrannie. . . Quel cœur ne ſeroit ému en vous voyant réclamer le trône de vos peres? La foule des vrais citoyens, en environnant le Roi, en le protégeant de leur corps, ſauront vaincre ou mourir.

CHILDERIC.

J'eſpere en toi; tu donneras l'exemple de la fidélité & de l'héroïſme. Où réſide la perſuaſion, ſi ce n'eſt ſur les levres de la vertu? Je puis braver l'inſolence du crime ; l'adroite calomnie a profité de mon abſence pour tenter de flétrir ma vie... Je la ferai pâlir de honte; je ſerai juſtifié

aux yeux de l'Univers : mes ſujets reprendront l'antique vertu de leurs ancêtres, & le courage digne du ſang des vainqueurs des Gaulois...... Le ciel me laiſſera le tems de récompenſer ces généreux citoyens. . . Non, je le jure à la face des Dieux, l'univers ne me verra point ingrat. Dans chacun de mes ſujets, je verrai mon appui...... A leur tête, amis, marchons venger mes droits, mon honneur & l'amour....

CARLOMAN, *avec ſurpriſe.*

L'amour!.... Dans la bouche de tout autre que vous, Prince, ce mot m'intimideroit; mais dans la vôtre, j'en conçois un flatteur augure; il ſera le ſignal d'une plus rapide victoire.

CHILDERIC.

Oui, qu'Egidius tremble.... Il a oſé, dit-on... Ah! connois celle à qui je dois mes vertus, ce courage modéré que je ne connoiſſois pas, cette grandeur affable, ſi néceſſaire à mon rang.... Non, jamais tes conſeils, la raiſon, mon exil, mes malheurs, ne m'en ont tant appris qu'un regard de Baſine; regard éloquent, qui porte & qui imprime la vertu juſqu'au fond des cœurs....

CARLOMAN.

O mon Prince! à ſes genoux je ſuis déjà tombé...

CHILDERIC.

Tu connoîtras cette ame tendre & ſublime, ce mêlange de grandeur & de graces que rehauſſe le charme d'une bonté naïve & populaire. Le courage altier a pris les traits de la beauté touchan-

te. Ah! ſans doute, elle eſt faite pour régner ſur ce peuple, & pour en exciter l'idolâtrie. Le ſourire d'un peuple ſenſible qui l'environne avec confiance, voilà ſon triomphe, ſes plaiſirs & ſa gloire; elle me gagnera tous les cœurs, & les plus rebelles........ Après qu'un regne injuſte eut cauſé ma diſgrace, je ſentis le vuide de mon fol orgueil. Ces flatteurs qui font haïr les Rois, m'avoient abuſé; mon cœur me révéla leurs perfidies & mes torts. Sans ſecours & privé des lumieres dont je ſentis trop tard la néceſſité, fuyant chez l'étranger, eſcorté de mon ſeul courage; à force de conſtance, de Roi je devins homme. Oui, je ne le fus que de ce moment; je connus tous les revers qui peuvent fatiguer une ame affermie; & ce que j'ai ſouffert, amis, adoucira dans tous les tems les deſtins de l'infortuné. Je ne l'oublierai point en me rappelant l'image de mes malheurs paſſés. Dans la Thuringe enfin, le ſort me conduiſit; je choiſis le nom de Briomer; & je pris rang parmi les guerriers. La franchiſe courageuſe eſt la premiere des vertus chez ces nobles germains; leur candeur accueille & chérit le mérite privé d'éclat; elle bannit les décorations de la vanité; & ces diſtinctions outrageantes, fléau des autres peuples, y ſont heureuſement méconnues. Quiconque a la valeur en partage, dès lors eſt illuſtre, & devient l'égal de ſes concitoyens; c'eſt le droit le plus cher, le plus révéré; on y compte les faits, & non les ayeux. Dans un combat, j'eus le bonheur de ſauver la vie au Monarque qui ne ſe diſtinguoit des autres guerriers, que par la peſanteur de ſon bras. La reconnoiſſance de la nation rendit mon nom l'égal

des plus grands noms. Déjà mon cœur, bleſſé par l'amour, avoit oſé porter ſes vœux ſecrets juſqu'à l'oreille de l'adorable Princeſſe. Elle ne punit point ma témérité. Admis à la cour de ſon pere, je la voyois chaque jour; j'adorois ſa beauté; j'adorois ſes vertus, peut-être hélas! bien connues de moi ſeul: ſon cœur étoit né trop vrai pour n'être pas généreux; elle n'eut point recours à cette froide diſſimulation, partage des ames vulgaires. L'amour dans un grand cœur eſt au-deſſus de la feinte. . . . . Ami, j'ai joui dans mon exil de la volupté la plus touchante qui puiſſe appartenir au cœur humain; j'ai joui de la volupté rare & céleſte de ne point devoir au titre de Roi un cœur que je voyois ne ſe donner qu'à moi, un cœur ſans détours, que mes regards enchantés pénétroient à loiſir pour y découvrir chaque jour de nouveaux tréſors. Elle m'a aimé ſans ſceptre & ſans couronne; elle a quelquefois gémi de ſon rang qui établiſſoit entre nous des diſtances inhumaines; elle a quelquefois ſouhaité que le ſort l'eût fait naître libre d'elle même; & quand je lui eus révélé qu'un trône m'appartenoit auſſi, celui de l'univers n'auroit pu rien ajouter au ſentiment de cette ame conſtante & vraie.

CARLOMAN.

Mais ſon pere, Seigneur, eſt-il inſtruit de votre nom & de vos deſſeins?

CHILDERIC.

Ce ne fut qu'au moment de mon départ que je rompis le ſilence. J'ai prolongé l'illuſion que m'ins-

piroit l'amour, non moins que ma fûreté ; j'avois étudié, j'avois pénétré le fecret de cette cour ; j'étois fûr que le Roi, dans le fond de l'ame, aimoit peu les Romains, fuperbes protecteurs, dangereux alliés, & toujours prêts à parler en maîtres ; j'expofai mon vrai nom, j'expofai mon amour ; le Roi furpris & charmé me ferra dans fes bras, & rendit mille fois grace aux Dieux : il m'aimoit ; il adoroit fa fille ; il me nomma, en pleurant de joie, le foutien de fon trône, l'efpoir de fa vieilleffe. „ Partez, „ (me dit-il), jeune héros ; le prix eft prêt ; fa„ chez le conquérir. L'alliance la plus utile entre „ deux états voifins, va s'accomplir d'une maniere „ durable & folemnelle ; c'eft à l'autel de votre hy„ men que la fanglante difcorde frémira enchaînée „ pour plufieurs fiecles ; je vous donne des foldats „ qui, fous le nom d'alliés, n'obéiront qu'à vous. Ils „ feront loin de paroître fufpects. Je fers & l'inté„ rêt de la France, & la caufe des Rois ; & bien„ tôt ma fille elle-même, fous prétexte de parcou„ rir les royaumes voifins, accompagnée de cet „ appareil qui environne les têtes couronnées, ira „ jufques dans le palais d'Egidius, renverfer fon au„ dace, & foutenir vos droits ".

CARLOMAN.

Favorifez, Grands Dieux, la plus jufte entreprife ! Tout mon fang bouillonne, mon cœur palpite.... Jamais la renommée n'aura rien publié dans l'univers, avec plus d'éclat & de gloire. Jamais fa voix éclatante n'aura careffé d'une maniere plus flatteufe, l'oreille des peuples les plus éloignés ; l'univers redit tou-

jours avec de nouveaux tranſports d'alégreſſe, les vertus & le triomphe des jeunes Rois.

CHILDERIC.

Ce Monarque qui, ſous un front guerrier, cache la profondeur d'un politique, & qui poſſede cet art ſi néceſſaire avec les Romains, ſous l'apparence d'envoyer des troupes auxiliaires à Egidius, m'a fait eſcorter juſqu'aux portes de tournai, & ces troupes ſeront à mon commandement, au premier ſignal; il m'a révélé que ce Gontran, qui paroiſſoit dévoué à l'uſurpateur, étoit le ſecret & inviſible agent de la cour de Thuringe; qu'il avoit ſu captiver la confiance d'Egidius; mais pour mieux l'immoler à ſon maître; le patriotiſme eſt encore une vertu des Germains; il brûle dans leurs cœurs & leur fait tout entreprendre pour la gloire de leur pays; il a écrit ſous mes yeux une lettre que je lui remettrai ſans témoin; & cette lettre, ami, contient l'ordre de m'obéir, & de tout ſacrifier à mes ſeuls intérêts.

CARLOMAN.

Gontran ſeroit ſans doute un ſoutien néceſſaire & le reſſort le plus actif de notre parti; mais, qui vous répondra de ſa fidélité? Si elle étoit engagée à celui qui paroît ſon vrai maître? Qui ne rougit point d'une premiere trahiſon, rougit encore moins d'une ſeconde. On a vu ces inſtrumens ſerviles de la politique, ſe vendre alternativement, ſelon les poids qui faiſoient pencher la balance. M'en croirez-vous, Seigneur? Il ſeroit de la prudence de ne rien hazarder. Attendons le ſuccès de nos premiers deſſeins. Laiſſez, ſur tout, à mon œil, le ſoin de ſonder ſon

cœur. Si c'eſt un traître, il ne m'échappera point . . Dans ce palais cependant ma frayeur eſt extrême; il feroit tems de quitter ce ſéjour . . . ;

CHILDERIC.

Ne crains rien; l'infortune a trop changé mes traits . . . . Marcomir lui-même, malgré ſon ame patriotique, ne m'a point d'abord reconnu. J'ai trompé la vigilance de mes ennemis; un âge plus robuſte, un caſque de ſoldat, le bruit de mon trépas, tout fait ma ſûreté.

CARLOMAN.

Vous calmez mes terreurs ; oui , moi-même, ſi mon cœur n'eût parlé, j'étois prêt de vous méconnoître.

CHILDERIC.

J'ai retrouvé des amis; je rends grace au ciel de mes longs malheurs. Sans eux, je n'aurois jamais ſu combien je ſuis aimé . . . C'eſt l'infortune qui m'en inſtruit . . .

CARLOMAN.

Adieu, cher Prince. Je vais tout diſpoſer; vous ne quitterez ces murs, que pour y rentrer en vainqueur & en maître. Quand la bienfaiſance regne, l'amour des ſujets enfante des miracles . . . (*à Marcomir.*) Toi, veille ſur ton Roi.



SCENE VIII.

CHILDERIC, BASINE, MARCOMIR, *dans le fond du Théâtre.*

CHILDERIC.

NON; il n'eſt point de ſéjour qui puiſſe me devenir funeſte, où vous daignerez, illuſtre Princeſſe, me favoriſer d'un regard; il commande aux deſtins ennemis; il écarte les orages; il devient l'arrêt du ciel: il eſt auguſte & bienfaiſant comme lui ... Ah! des maux que le ſort a raſſemblés ſur ma tête, le plus épouvantable ſeroit de perdre un cœur où brille une vertu magnanime; mais le doute ſeroit un outrage; je ſuis ſûr de ſa généreuſe conſtance, comme je le ſuis de la bonté des Dieux.

BASINE.

Cher Prince! faut-il que la crainte de vous perdre touche de ſi près à la joie de vous avoir retrouvé? Seigneur! ... Si l'œil perçant du ſoupçon alloit vous deviner ſous le déguiſement qui vous cache! ... Vous êtes dans les lieux, où les périls naiſſent ſous vos pas ...

CHILDERIC.

Je les brave près de vous. Point d'alarmes, auguſte Princeſſe ... Je n'entre dans cette ville que pour y régner; le trône, ou le tombeau m'y attendent: mais les Dieux & vous me ſont garans de la victoire.

BASINE.

Puiſſances du ciel ! dirigez ce généreux courage qui ne verra les dangers que pour les braver. . . . Prince, ah ! que ne puis-je écarter de votre tête, tous les traits qui peuvent la menacer, pour les faire retomber ſur moi ſeule !.. Si j'en crois mon attente, chacun aura mes yeux ; mais quand je conſulte une tendreſſe inquiette, alors je deviens foible & tremblante.

CHILDERIC.

Les Dieux feront pour moi, puiſque je regne dans un cœur ſi digne d'eux. Rien ne m'intimide. Je vais me préſenter à mes ſujets. Qui d'eux ne ſera point touché, en voyant ſur quel front je veux poſer le diadême ?.. Mais vous, Princeſſe, au milieu de mes ennemis, dans un jour qui ne paſſera point qu'il n'en coûte du ſang, dérobez-vous au ſpectacle des combats ; allez m'attendre loin du tumulte qui va remplir ces murs. Et ſi je ſuccombe, ſoyez aſſez loin de moi pour ne pas reſſentir tout le poids de ma chute.

BASINE.

Qu'oſez-vous propoſer, Prince ? Vous voulez qu'en m'éloignant je laiſſe votre tête expoſée à la foudre ? Eſt-ce ainſi que ma foi vous eſt connue ? Allez, mon ame a votre intrépidité... Quand les grands ſeront aſſemblés, j'éleverai ma voix dans le temple... Elle aura peut-être l'éloquence qui entraîne ? Et ſi le parti rebelle oſoit tenter quelqu'effort ; eh bien ! que l'on me donne un caſque, une lance ,

& je combattrai pour la cauſe des Rois... Oubliez-vous ici de quels ayeux je ſuis née?

CHILDERIC.

Ah! Je ne mérite point qu'une goutte de ce ſang précieux, & que l'univers adore, coule jamais pour moi.

BASINE.

Que ne puis-je acheter la victoire de tout mon ſang!... Allez, Prince; votre aſpect réveillera l'amour d'une nation fidelle; votre fortune a péri: mais le héros demeure. Le ſceptre, le trône, le diadême, vains ſimulacres qui ne ſont pas la royauté. Vous êtes Souverain, ſans en avoir les marques; on vous croit dans la tombe, & vous en ſortirez comme un Dieu brillant de gloire. L'étonnement & le reſpect ſaiſiront tous les cœurs. L'adverſité imprimera ſur votre front un nouvel éclat; Carloman fera tonner les loix. Elles ſont immortelles; elles épouvantent & frappent leur téméraire deſtructeur; elles revivent pour le punir. Elles renaîtront à la voix du Monarque fait pour les chérir & les protéger.... Gontran ſera pour nous; les armes & les ſoldats contiendront ces lâches qui ſavent ſe vendre; mais qui ne ſavent pas être fidelles à leur propre parti; celui d'Egidius, honteux & terraſſé par le cri des vrais citoyens, revolera vers ſon Roi légitime... Gontran va ſe rendre ici; c'eſt moi qui dois lui remettre la lettre d'un pere: donnez, (*Childeric lui remet la lettre.*) Mon pere commande; il ſera obéi; il eſt ſûr de ſes ſujets, comme du cœur de ſa fille, parce qu'ils ne peuvent avoir un meilleur maître... J'ai choiſi pour

vainqueur le plus illuſtre des héros, & parmi des François, au milieu d'une nation généreuſe & ſenſible : qui ne ſaura, comme moi, mêler l'eſtime à l'admiration & à l'amour ?

SCENE IX.

CHILDERIC, BASINE, GONTRAN, MARCOMIR, *au fond du Théâtre.*

GONTRAN.

A vos ordres, Madame, vous me voyez rendu... Mais en croirai-je mes yeux ? Briomer en cette cour !

BASINE.

Ce n'eſt plus Briomer... Connois le maître de ces lieux, & tombe aux pieds de Childeric.

GONTRAN.

Childeric... Vous, Seigneur !... Que mon reſpect, Prince...

CHILDERIC.

Oui. C'eſt lui, l'allié de ta patrie & de ton Roi, & qui, adoptant ſes heureux projets, fait revivre en ſon ſein toute la haine qu'on doit au génie de Rome... Quelle paſſe en ton ame; lis. (*Baſine lui donne la lettre.*)

GONTRAN, *après avoir lu.*

J'ai lu Seigneur... Vous connoiffez, Madame, & mon zele & ma fidélité. Dévoué tout entier au pays qui m'a vu naître, en paroiffant fervir Egidius, je n'aime & ne fers que mon Roi; je n'ai point rougi d'un emploi qui pouvoit être utile à mon Souverain. Ma gloire eft de remplir fes volontés. Lorfqu'il recherchoit l'alliance des Romains, j'ai ménagé leur chef; aujourd'hui que fes intérêts changent, j'embraffe avec la même ardeur fes nouveaux projets; je n'examine point, j'obéis... Au péril de mes jours, je foutiendrai fa caufe.

BASINE.

Je n'attendois pas moins...

CHILDERIC.

La gloire d'un projet dépend prefque toujours des momens où il doit éclater. C'eft à l'inftant où tous les François feront affemblés dans le temple, que je veux me montrer en Monarque à leurs yeux.

GONTRAN.

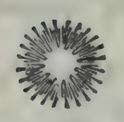
Ma voix vous nommera, Prince; & celle de tous les François répétera la mienne. Egidius, que j'endors dans une fécurité trompeufe, terraffé comme d'un coup de foudre...

BASINE.

Que le plus profond filence trompe nos ennemis: les Thuringiens s'uniront à la foule des vrais citoyens; je m'écrierai: „ le voici, le voici, le vrai „ pere de la patrie, le héros digne de vous; ce- „ lui à qui, dans aucun tems, vous ne rougirez

„ d'obéir, celui dont la tête & le bras feront „ vos glorieuſes deſtinées. Inſtruit à l'école du „ malheur, il eſt digne de vous commander; voyez „ le front où s'imprime cette majeſté populaire. „ Il eſt fait pour vous donner des loix; il méri- „ te les hommages & le reſpect des peuples les „ plus éloignés". Les acclamations du peuple, de l'armée, de tous les ordres de l'état, ſe joindront à ma voix. On entourera le héros: on baiſera ſes mains heureuſes & triomphantes. Egidius pâlira confondu, & reconnoîtra un maître. (*à Gontran.*) Va, cours, aſſemble tes amis: excite leur courage: ce cœur nourrit les flammes de l'eſpoir le moins trompeur. Ma tendreſſe n'eſt plus alarmée. Il eſt des Dieux au ciel, & de grands cœurs en France. Quand j'apperçois ſon Roi, je vois tous les cœurs voler ſur ſon paſſage, & la victoire écrite ſur ſon front.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

La scene représente un temple; un autel est au milieu.

SCENE PREMIERE.

CARLOMAN, BASINE, MARCOMIR, SUNNON, GONTRAN, CHILDERIC, CLOTAIRE, BRENNUS, ARONS, ET AUTRES FRANÇOIS, SOLDATS FRANÇOIS, SOLDATS THURINGIENS.

SUNNON.

Vous tous, guerriers, magistrats, citoyens, rassemblés pour élire un Roi, c'est aujourd'hui l'acte le plus grand & le plus illustre de l'autorité d'une nation. Qu'elle est auguste en ce moment! Voici l'époque sur laquelle les siecles futurs arrêteront des regards attentifs. Ils sauront qu'elle a été libre dans son choix, & que la moindre violence n'a pu gêner la liberté des suffrages; qu'ils soient donc tous pesés au poids de l'intérêt national & non de la force. Sortez, soldats, & qu'aucun de vous, sous peine de perdre la vie, n'ose approcher du seuil de ce temple de justice. (*Les Soldats François sortent.*) Présentement que l'appareil des armes a disparu, &

que nos privileges inaltérables & purs ne peuvent recevoir aucune atteinte, je déclare à haute voix que c'eſt Egidius que j'appelle pour monter au trône.

BASINE.

Nation illuſtre & généreuſe, célebre par tant d'exploits, puiſque vous accordez à mon rang, à l'alliance qui ſubſiſte entre nos états, l'honneur de paroître en ces lieux, & qu'il m'eſt permis de mêler ma voix à celle de tous les juges de l'héroïſme & de la valeur, je déclare que je ſuis jalouſe autant que vous, que la liberté regne... Sortez ſoldats, & obéiſſez ſous les mêmes peines. (*Les ſoldats Thuringiens ſortent, à l'exception de deux Ecuyers qui ſont derriere Baſine, l'un de ces deux Ecuyers eſt Childeric.*) Pénétrée de l'eſprit de vos loix, & perſuadée en ce moment que l'élection eſt libre, je m'éleve contre l'avis de Sunnon, & j'annonce que c'eſt ſur un autre qu'Egidius que doit tomber l'honneur de la royauté.

SUNNON.

Sur un autre! vous, Madame! Et qui en ſeroit plus digne à vos yeux?..

BASINE.

La ſageſſe qui s'explique par la bouche des vieillards, & le reſpect que l'on doit aux cheveux blancs, donnent ici à Carloman le droit de parler le premier... Leve-toi, auguſte viellard & non moins généreux citoyen, plaide la cauſe de l'état avec ce triomphe que donnent l'expérience & la vertu.

CARLOMAN.

Oui, je ſuis citoyen, & ce titre m'eſt cher; il m'eſt doux & glorieux de remplir ſon emploi... Oui, je parlerai devant vous, peuple né pour la liberté. La vertu n'eſt pas éteinte dans vos cœurs. Rappelez-vous que vous êtes François. Rappelez la loi de l'état. Le trône n'eſt point vacant. C'eſt en vain qu'Egidius brigue la royauté. La ſucceſſion à la couronne appartient au plus proche deſcendant, à celui qui a la conſanguinité la plus immédiate; & par cette loi écrite dans le cœur de ceux qui m'environnent, un étranger, quel qu'il ſoit, eſt néceſſairement exclus. Il n'y a point lieu ici à l'élection d'un Roi; Childeric reſpire: j'en donnerai la preuve aux différens corps de l'état; mais quand il ne ſeroit plus, le trône ne pourroit appartenir qu'à un grand homme né parmi vous, & ſurtout d'une valeur éprouvée aux yeux de la nation. Non, vous n'abandonnerez point le droit que vous avez à cette gloire. Vous regretterez ces tems où vos chefs belliqueux ſoumettoient au joug le terrible Gaulois; faiſoient trembler les huns, & portant la terreur juſques chez les Romains, imprimoient le reſpect dû à leurs armes triomphantes. C'étoient les enfans de la patrie qui lui commandoient. Hélas! nous ſommes ſoumis à ceux que nous avons ſu vaincre. Nos ſoldats ſommeillent dans un indigne repos. Ces guerriers, jadis ſi fiers, oiſifs dans nos cités, voient leurs boucliers inutiles, leurs lances briſées; & ce qui devroit les faire rougir & les éveiller, c'eſt l'aspect de ces Romains, nos éternels rivaux, qui jouiſſent inſolemment du fruit de leurs conquêtes. Un

étranger ici parle en maître ; & il trouve d'indignes chefs insensibles a cet avilissement ; & des esclaves ont courbé la tête sous ses ordres hautains. De la rebellion, châtiment trop légitime ! ils ont proscrit leur Prince ; ils servent sous un maître despotique ; & cependant leur Roi, à qui ils ont fait serment de fidélité, ce Roi qui n'eut d'autre défaut que cette fierté passagere qu'inspirent l'ivresse des premiers succès, & la pompe du diadême ; ce Roi qui a illustré la nation ; ce grand Prince qui vainquit à Mauriac...

SUNNON.

Que parles-tu encore de Childeric ?... Il est au rang des morts ; & quand il sortiroit du tombeau, la vengeance en mon cœur ne se peut affoiblir... As-tu oublié qu'il osa m'outrager ?..

CHILDERIC, *sortant des rangs.*

S'il a pu t'offenser, il est assez juste pour reconnoître une erreur, & peut-être assez grand pour savoir la réparer.

SUNNON.

Que vois-je ! Childeric...

ARONS.

Lui !... O prodige !

BRENNUS.

Grands Dieux !... C'est lui-même.

BASINE.

François ! voilà votre Souverain : il a entretenu parmi vous cet instinct belliqueux, ame de la monarchie ; il a porté au loin la gloire de vos armes ;

elle ira plus loin encore, quand cet empire, qui n'a point ceſſé de lui appartenir, tendra les bras à ſon légitime maître... Il l'eſt; reconnoiſſez-le tous.... J'ai choiſi le héros le plus digne de commander aux humains.... C'eſt mon vainqueur, & c'eſt votre Roi....

CHILDERIC.

Oui, François; je ſuis votre Roi, & par mon amour, né pour toujours l'être... Songez qu'en ce moment l'œil des Dieux vous regarde... Ils ſavent ſi j'ai bravé l'infortune; & ſi jamais je fus abattu par elle... Loin de moi la crainte de perdre un trône. Je vois d'un œil égal la rebellion & l'injuſtice... Apprenez ſeulement que mon cœur eſt changé, que j'avoue, ſans rougir, mes erreurs paſſées... Je les ai peut-être aſſez expiées. Si j'ai aujourd'hui quelques vertus, je les dois à l'auguſte Princeſſe dont la préſence fortifie mon courage. C'eſt l'ange heureux qui va préſider à mes nouveaux deſtins. Près d'elle je ne connoîtrai plus cet orgueil indompté, puiſé à l'école des combats... Je reviens; mais c'eſt pour vous arracher à la tyrannie qui vous menace, & ſur laquelle vous fermez les yeux. Je porterai ſans ceſſe la patrie dans mon ſein; & dans tous les tems mon premier devoir ſera, & de venger, & de reſpecter vos droits.

SUNNON.

Nos droits ſi longtems méconnus & foulés aux pieds...

CHILDERIC.

Ils feront rétablis... Un moment d'erreur, Sunnon, n'a jamais fait paffer un Roi pour un tyran. Je viens pour effacer l'offenfe que j'ai pu te faire; pour la réparer, te dis-je . . . Après cet aveu ton orgueil eft-il fatisfait ? C'eft devant toi que je réclame le fceptre qui m'eft dû... Regarde le lieu où tu es ; oublies-tu qu'ici même j'ai reçu tes fermens ?..

SUNNON.

Les loix fondamentales de l'état renverfées, ils font nuls....

CHILDERIC.

Les loix vont revivre, & tes fermens dépofent contre toi. Ils te condamnent. Tremble de méconnoître leur voix. Les Dieux ne fépareront point la victoire de la juftice.

CARLOMAN.

Admirateurs du vrai courage! fouvenez-vous du grand homme qui a porté dans vos cœurs l'amour des grands exploits. Il eft tems d'enchaîner les ennemis que nous fufcite le coloffe de la grandeur Romaine. Il ne vous épouvantoit pas jadis... Il vous effraye aujourd'hui. Le moment eft venu; ceffez de le redouter, & il eft abattu. (*En montrant Childeric.*) Soldat dans fon exil, il a relevé un empire chancelant; que ne fera-t-il point, rentré dans fes droits ? Vous avez gémi fous les loix injuftes émanées de Rome: elles feront anéanties... Ah! la feule excufe que pouvoit

avoir une ſi lâche ſervitude, étoit l'impuiſſance de réſiſter; mais vous avez ici un ſoutien, un appui, un vengeur... Infideles! vous vous taiſez... Eh quoi! je ſerai le ſeul ....

CHILDERIC.

Approche, illuſtre ami, qui dans ce moment d'épreuves as conſervé ton zele & ta foi. Mes yeux, laſſés de voir une foule d'ingrats, s'arrêtent avec complaiſance ſur un ſujet fidele. Je ne vois plus qu'en toi la nation; tu me la repréſentes... Je l'embraſſe en toi... Suis mes pas; laiſſe, j'accomplirai ſans eux mes deſtins. Ils ne ſeront pas bornés par des ames parjures & livrées à la haine. Je fonderai un trône nouveau. Je le rendrai illuſtre, ſoutenu d'un ami tel que toi. Je trouverai des ſoldats partout où il y aura des cœurs amoureux de la gloire; plus fort avec un petit nombre de ſujets qu'avec cette multitude qui, née pour l'eſclavage & l'opprobre qu'elle entraîne, s'obſtine à rejeter ſon Roi légitime.

CARLOMAN.

A ces traits, compagnons, héſiterez-vous de reconnoître le chef digne de vous commander? Ah! ne ſouffrez point qu'il imprime ailleurs des pas qu'accompagne la gloire. Son vol en d'autres lieux feroit le ſignal de votre défaite; & vous ſerez invincibles avec lui... Ah! Sunnon, réponds-moi: qui a pu te diſpenſer d'obéir à ton Roi? Il a bleſſé, dis-tu, la juſtice; & toi plus orgueilleux, plus inflexible, tu t'es rendu plus coupable encore. Superbe inſenſé, tu t'attendois peut-être à le voir à tes genoux. Va,

fléchir ſous le ſceptre, n'eſt point s'avilir. Un Monarque eſt un pere qui s'apperçoit bientôt de ſon erreur, & qui revole avec plus de tendreſſe à l'enfant qu'il a frappé; mais ſi celui-ci paſſe les bornes du reſpect, il eſt reſponſable du courroux qu'il allume dans le cœur du Souverain... Ces vérités étonnent ton ame altiere. Elle ignore donc qu'il eſt plus glorieux de céder, que d'écouter un vil reſſentiment. Et crois-tu qu'un Monarque n'ait point ſes paſſions? En exigeras-tu l'entier & public ſacrifice à la face de ſes ſujets? Voudras-tu le voir humilié, & demandant grace? Et que deviendroit alors la dignité de la couronne? Elle ſeroit donc ſoumiſe à toutes les clameurs d'un parti échauffé? Que pourſuis-tu? Un Roi généreux, inſtruit par l'infortune. Sais-tu qu'un tel Roi eſt un bienfait des cieux?... Compagnons, je vous vois émus... Suivez ces nobles inſpirations; oui, vous êtes ſéduits; ouvrez les yeux; vous avez devant vous celui que vous avez admiré tant de fois, celui qui, dès ſon enfance, illuſtra votre nom; celui qui s'eſt enorgueilli de marcher à votre tête, le fils de Mérouée... Mânes auguſtes, frémiſſez; tandis que vous dormez au ſein des tombeaux, votre race eſt errante & proſcrite; on pourſuit votre ſang... Eh! qu'étiez-vous ſans lui, hommes ingrats? De votre liberté, moins maîtres que jaloux, vous ne pouviez balancer la puiſſance Romaine. Ce grand Roi fut le premier qui, dans la gaule ſubjuguée par ſes armes victorieuſes, fonda, établit ces mêmes droits que vous tournez aujourd'hui contre ſon fils... A-t-il déchu de la valeur de ſon pere?.. Vous le ſavez tous; vous l'avez vu... Je rougirois de louer

ici cette bravoure héréditaire, la moindre de ses vertus; mais vous connoissez sa grande ame, sa magnanimité; combien il chérit votre gloire & votre renommée; & cependant votre aveugle vengeance, cruelle à vous-même, veut asservir aux Romains qu'il a domptés, cette même nation dont il alloit immortaliser la splendeur.... Non, je n'aurai pas vécu si long-tems pour que la postérité dise: Carloman a servi Rome & son lieutenant; il a baissé la tête devant les ordres impérieux d'un préteur.... Egidius n'est pas même mon égal... J'embrasserai plutôt un noble trépas. Je mourrai libre comme j'ai vécu, en abandonnant avec dédain une terre où je ne verrois plus qu'un vil troupeau d'esclaves.

CHILDERIC.

Prenez mon sang, puisque vous êtes avides de vengeance... Et toi, Sunnon, me voilà sans défense, & le sein découvert: enfonce ici ton glaive...! Ingrats! vous pouvez tout sur mes jours, mais rien sur ma gloire.

SUNNON.

C'en est trop, ô grandeur!... Tu triomphes, je t'immole ma vengeance... François, ne poursuivez pas plus longtems un héros infortuné... Respectez un Roi légitime... Childeric! je cede à ta vertu....

(*Il se jette aux genoux de* CHILDERIC.)

CHILDERIC.

Leve-toi, cher ami, que me rendent les Dieux, leve toi, oublions le passé, & songe à m'aimer autant que tu me haïssois.

SUNNON.

Plus ma fureur fut grande, plus je l'abjure, plus je l'abhorre. Elle me fait horreur... Qu'une cause particuliere est vile devant l'intérêt national!... Prêt à tout expier, commandez: je vous sers; heureux si tout mon sang...

CHILDERIC.

Epargnes-en la moindre goutte: il est trop précieux à la patrie... Va, je bénis ma chute... Je n'étois qu'un soldat: je suis Roi, je suis pere...

GONTRAN.

Rougissons tous... Ennemis implacables de cette superbe Rome, de son joug despotique, les Germains aux François furent toujours unis. De nos tyrans communs, amis, que ce jour nous délivre... J'en donnerai l'exemple.

BRENNUS.

Il sera suivi de tous. Un Dieu dompte mon cœur. C'en est fait, ô mon Roi!...

ARONS.

O mon maître!

CLOTAIRE.

O mon Prince!

CARLOMAN.

O Roi! pardonnez-nous!

CHILDERIC.

François! il n'est plus d'ennemis... Ils sont tous erraſſés.

BASINE.

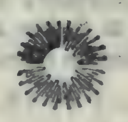
Tu n'oublieras point ce que tu dois à cette nation tendre & généreuse.

CHILDERIC.

Les sermens de mon cœur vont passer sur mes lèvres... Je jure de respecter la liberté de la patrie, de la défendre, d'être le chef des guerriers, & l'œil vigilant des loix, de me soumettre le premier à leur autorité inviolable; car, quand on a le malheur de tout pouvoir, on n'a plus de honte de tout oser. Si je manque à ces sermens sacrés, que le courroux des Dieux, que la haine de mes sujets, que le mépris de Basine s'attachent à ma personne, & à ma renommée...

SUNNON.

O Childeric! ô grand homme! tu seras le seul que nous suivrons dans les combats; & ton sang auguste régnera à jamais sur nous... Egidius va paroître; il essayera de nous tromper, & de nous corrompre; mais le voile est tombé...



SCENE II.

Acteurs précédens, TULLUS.

TULLUS.

Vous allez voir paroître Egidius. Respectant vos décrets, sans armes, sans soldats, il va se montrer en ces lieux.

SCENE III.

Acteurs précédens, EGIDIUS.

EGIDIUS.

Je vous vois rassemblés. . : C'est devant les Dieux immortels que vous allez recevoir mes sermens. . . Dans ce jour de triomphe & de gloire, qu'il m'est doux d'obtenir, en présence de cette illustre Princesse, le sceptre dont je veux orner à mon tour ses généreuses mains!...

BASINE.

Arrête, Egidius!

CARLOMAN, *s'avancant vers Egidius.*

Rends ton épée, & reconnois un Roi... (*tous tirent l'épée.*)

EGIDIUS, *la main ſur ſon épée.*

Vieillard téméraire! (*Childeric s'avance au milieu de l'aſſemblée.*) Que vois-je à ſes côtés!.. A ſes traits impoſans, à ſa fierté, je ne puis le méconnoître... Childeric!... Eſt-il poſſible?

CHILDERIC.

Oui, c'eſt lui qui te commande... Tu l'enfermois dans la tombe, pour le dépouiller de ſes droits; tu armois l'impoſture la plus audacieuſe; & non content encore, tu verſois ſur ſa cendre les poiſons de la calomnie... Tremble devant la loi toujours vivante; elle a diſſipé les ombres où tu te flattois d'enſevelir la juſtice. La loi nationale a parlé; elle te confond & te proſcrit... Cet amour généreux, inné dans l'ame des François; ces ſentimens ſi vifs, & qui ne s'éteignent jamais; mon courage, ma conſtance, mes ſermens d'être juſte, tout me fait remonter au trône de la France... Elle eſt tombée à mes genoux. Spectacle doux & raviſſant dont mon ame eſt encore attendrie; & qui, toujours préſent à ma penſée, me commandera dans tous les tems de m'immoler pour ſon bonheur.

EGIDIUS.

Et que font mes Romains?... Gontran, ne vit-il plus?

GONTRAN.

Né Germain; ce titre t'annonce que je demeure fidele à ma patrie. J'accomplis les volontés de mon Roi;.. je n'étois qu'à lui...

EGIDIUS.

Traître! ... Je vois le ſort qui m'attend; je le brave. Peuple inconſtant! je te reconnois. Vous ſaurez du moins que je méritois d'être vôtre maître.... Je recevrai la mort ſans pâlir... Childeric! ordonne à ces épées de me percer le ſein.

CHILDERIC.

Vis, ſuperbe ennemi; vis, je ne tremperai point mes mains dans ton ſang... Fuis avec tes Romains, abandonne ces lieux.

EGIDIUS.

Je te crois trop grand pour m'arrêter dans le piege où je ſuis tombé; mais ſi tu es généreux, magnanime, en m'arrachant un trône où j'allois monter, oſes-tu tenter contre moi le ſort des armes?..

CHILDERIC.

Oui; tu es libre.

EGIDIUS.

Je ſuis libre?..

CHILDERIC.

Raſſemble tes Romains; j'ai mes François: nous verrons quel ſera le deſtin des combats... S'il me livre entre tes mains, je te diſpenſe d'être généreux.

EGIDIUS.

Je te rends graces de m'ouvrir les dangers de la guerre. Je ne ſupporterai point le jour qui devra éclairer ma honte. Je rapporterai en ce temple les

étendards de la victoire, ou je me précipiterai à travers mille morts.

CHILDERIC.

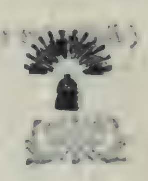
Voici donc le jour que j'attendois... Il appartient également aux armes de fonder & de reconquérir les trônes... Amis, tout autre moyen est indigne de nous. Tirons l'épée pour ce grand objet ; & que la valeur décide...

SUNNON.

A vos côtés, je veux combattre, Seigneur.

CHILDERIC.

Je consens à te devoir ma couronne.. Viens. .. Toi, reste, Carloman, & veille sur ta Reine. ... Adieu Princesse ; plus d'effroi ; bientôt vous me reverrez... Que chacun de vous soit libre, guerriers, & choisisse le général qu'il voudra suivre. ... Marchons, amis... (*Tous les guerriers sortent. Les uns se rangent près d'Egidius, & les autres près de Childeric.*)



SCENE IV.

BASINE, CARLOMAN.

BASINE.

NON, je ne tremble point ; la victoire est à lui... Il reviendra le front orné d'une palme nouvelle. Le ciel qui connoît l'équité de ses armes veillera sur son parti... Mais que fais-je ? On combat : un grand homme est en danger ; & moi, fille de Souverain, je n'armerois point mon bras. Sa cause est la cause de tous les Rois. Loin de moi la foiblesse de mon sexe... Je sens en mon ame une force, une ardeur... Pardonnez au noble orgueil qui de moi s'empare. (*Elle prend la lance, & le casque que tient son Ecuyer.*) Je vais me jeter dans la foule de ces héros, & défendre mon époux...

CARLOMAN.

Arrêtez, Madame ; le brave Childeric est assez puissant ; j'ai lu sur son front la perte de son superbe rival.

(*Basine sort toute armée.*)



SCENE V.

CARLOMAN, *seul.*

Elle ne m'écoute point; elle va braver la mort à côté de mon Prince. . . . Veillez ſur eux, anges protecteurs de la France ! affranchiſſez d'un joug honteux, la race qui reſpire, & celle qui doit naître. . . . Mais on ſe mêle. . . . Le tumulte a ſuccédé à un farouche ſilence. . . . . J'entends les cris des combattans, le choc du glaive, les ſons des inſtrumens guerriers. . . . . . Sons terribles ! effrayantes clameurs ! . . . . Le ſang coule, & mon Roi combat dans la mêlée. . . . . Je frémis ; ſurmontons mon effroi. . . . . Mais on vient à pas précipités. La porte du palais s'ouvre ; je vois des étendards , des trophées & les dépouilles des vaincus. De nos fiers ennemis, l'audace eſt terraſſée. . . . . . Il triomphe , & les Dieux ſont juſtifiés.



SCÉNE VI & *derniere.*

CHILDERIC, BASINE, CARLOMAN, MARCOMIR, SUNNON, ARONS, BRENNUS, ET PLUSIEURS AUTRES GUERRIERS VAINQUEURS.

CHILDERIC, *l'épée à la main.*

C'EST aſſez plonger nos bras dans le carnage; ſuſpendez vos coups, amis. . . . Egidius n'eſt plus; tout le reſte eſt citoyen; épargnez le ſang, & voyez vos amis dans ceux que vous combattiez. Soldats! autour de moi, je ne vois plus que des François & des freres.

CARLOMAN.

Ah! mon Prince!. . . Ah! mon Roi! la clémence fut toujours la compagne de la vraie grandeur.

CHILDERIC.

Je dois la victoire à Sunnon, à Arons, à Brennus, à Clotaire, à tous ces braves Thuringiens, à l'exemple immortel d'une héroïne qui a fléchi la rigueur des Dieux, ſi longtems inflexibles; ce trône eſt élevé une ſeconde fois des mains de la valeur.

SUNNON.

Ah! nous ſerons toujours invincibles, en marchant ſous Childeric.

CHILDERIC.

Tu n'as point démenti ce que j'attendois de

toi..... Que je me plais à sentir, à publier le sentiment qui m'anime..... François, peuple fidele, que j'aime à voir en vous cette flamme héroïque, aliment éternel de la splendeur de cet empire.... Que la postérité sache ce que peut une nation brave qui combat pour son Roi! ... Nobles compagnons de mes armes, voyez ici l'illustre & digne femme qui a consolé mes destins dans l'horreur de ma chute, & dont le courage mâle a su échauffer tous les cœurs du feu dont le sien étoit rempli..... Je dois couronner par l'hymen, la victoire & l'amour. Permettez que je lui offre le tribut qu'on doit à la grande ame; c'est la moitié du trône où je suis assis; elle m'aidera à en supporter le poids; elle m'en facilitera les devoirs; c'est de son cœur, ami du peuple, que jaillira désormais la source des bienfaits, qu'elle aime tant à répandre: elle justifiera l'excès de l'ivresse qu'elle inspire; je lui laisserai la gloire de la bienfaisance, & je retiendrai pour moi celle de l'équité.

SUNNON.

Nous l'acceptons pour Reine; compagne d'un héros, médiatrice heureuse entre son peuple & lui, elle fera adorer son pouvoir; elle plaidera la cause des sujets; elle portera leurs vœux aux pieds du trône, & l'obéissance ne sera plus que l'expression facile & naturelle du sentiment & de l'amour.

BASINE.

François! qui ne s'enorgueilliroit de régner sur une nation qui sait aimer ainsi? Les autres Monarques ont des sujets; mais ce n'est qu'en Fran-

ce que le maître de l'état semble un pere environné de ses enfans. Il peut tout sur eux; ils peuvent tout sur lui; il regne sans efforts & sans obstacles, parce qu'il est servi sans crainte; & ce rapport heureux fait envier ce trône à tous les Potentats de la terre.

CHILDERIC.

François, Gaulois, Germains, unis sous mon empire; c'est une alliance éternelle qui va nous joindre; c'est dans vos cœurs surtout que je prétends régner & y entretenir ce feu pur & sacré, qui vous distingue du reste des nations; fondée sur cet amour mutuel, la base de ce trône demeurera inébranlable aux vains assauts des tems & des orages ennemis.

Fin du troisieme & dernier Acte.

* * *
* *
*



C F Fritzschius Fecit

JEAN HENNUYER



JEAN HENNUYER, EVEQUE DE LISIEUX.

DRAME

EN TROIS ACTES.

PREFACE.

Ce Drame a l'avantage d'être fondé sur l'histoire, & les principaux faits qu'il renferme sont attestés & connus. Il est donc inutile de les remettre ici sous les yeux du lecteur; il suffira de lui faire connoître le personnage qui, jouant le premier rôle dans cette piece, est demeuré, pour ainsi dire, caché dans l'ombre du tableau qu'a tracé la plume des historiens. On jugera s'il méritoit d'en sortir avec plus d'éclat.

Jean Hennuyer naquit à Saint-Quentin, diocese de Laon, en 1497. Il fit ses études à Paris au college de Navarre, où il fut boursier; il y prit des degrés & fut reçu docteur. Après avoir reçu le bonnet, on lui confia la direction des études de Charles de Bourbon & de Charles de Lorraine. Il paroît qu'avant son doctorat il avoit été précepteur d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, & depuis Roi de Navarre: dans le même tems il fut nommé professeur en théologie. On ne sait précisément en quelle année il parut à la cour; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut premier aumônier de Henri II, & que ce Prince le nomma bientôt pour son confesseur: il le fut jusqu'à la mort du Roi. Il fut aussi confesseur de Catherine de Médicis. L'on peut remarquer que ce n'étoient pas des consciences vulgaires qu'il avoit à diriger. Nommé évêque de Lodeve en 1557, il ne prit

point possession de cet évêché, sans doute parce qu'on le retint à la cour; mais après la mort du cardinal d'Annebaut, évêque de Lisieux, arrivée au mois de Juin 1558, François II, nomma Hennuyer à cet évêché.

Ce fut là, & dans les temps des fureurs de la St. Barthelemi, qu'il donna cet exemple d'humanité qui seul immortalise sa vie. Le lieutenant de Roi de sa province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la cour de massacrer tous les huguenots de Lisieux, Jean Hennuyer s'y opposa fermement & donna acte de son opposition; il obtint de lui qu'il surseoiroit au massacre; & par ce sage délai il préserva les calvinistes de sa ville & de son diocese.

Je sais qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir sauvé les religionnaires; mais plusieurs historiens se sont accordés à lui en conserver tout l'honneur. On croit sur de bien moindres preuves des crimes atroces & antiques qui effrayent l'imagination; pourquoi auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'est qu'humaine? Tout panégyriste que je suis, je crains même qu'on ne l'admire trop.

On a beaucoup écrit & disputé, pour savoir si cet évêque avoit été Dominicain ou Sorboniste; il fut homme, ce qu'on ne peut pas totalement affirmer de tous ses contemporains.

Ceux qui voudront voir son portrait, iront le chercher dans le réfectoire de la maison de Navarre.

Il

Il mourut en 1578, étant doyen de la faculté de Théologie de Paris ; ainsi il vécut environ quatre-vingts ans, dans les tems les plus orageux qu'offre notre histoire. Il n'est pas inutile de remarquer qu'il a vécu sous les regnes de Charles VIII, de Louis XII, de François premier, de Henri II, de François II, de Charles IX & de Henri III, ce qui a pu servir, je pense, à lui rappeler que les Rois ne sont pas immortels. Comme le séjour habituel de la cour, où il passa presque toute sa vie, ne put ébranler ses vertus, on peut avancer, je crois, qu'elles étoient vraiment solides.

C'est un grand & mémorable exemple que celui d'un évêque, qui, tandis que Rome (*) & toute la catholicité autorise & consacre ces meurtres au nom de Dieu, les a en horreur, s'oppose aux ordres d'un Roi foible & furieux, d'une cour lâche & vindicative, & défend avec courage ces victimes infortunées que proscrivoient le fanatisme & une politique

(*) La nouvelle de la mort de Coligny & du massacre fut reçue à Rome avec des transports de la joie la plus vive. On tira le canon, on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux: il y eut une messe solemnelle d'actions de graces, à laquelle le pape Grégoire XIII assista avec l'éclat que cette cour donne aux cérémonies qu'elle veut rendre illustres. Le cardinal de Lorraine récompensa largement le courier, & l'interrogea en homme instruit d'avance. (*Esprit de la Ligue Tome II.*)

non moins aveugle & non moins barbare. Il n'a pas été le ſeul homme en place qui ſe ſoit diſtingué par la même fermeté; mais ce zele, cette humanité dans un prêtre vivant à la cour, & confeſſeur d'un Roi, frappe bien davantage, & a droit encore aujourd'hui de nous étonner.

Qu'il a été petit le nombre de ceux qui ne ſe montrerent pas alors indignes (je ne dis pas du nom de chrétien) mais du nom d'homme (*)! A peine cinq ou ſix militaires paroiſſent avoir conſervé dans ce tems quelques traces de juſtice & de lumiere naturelle; les autres commandans de province furent des forcenés, qui ne différerent pas beaucoup de ces dogues dont ſe ſervirent les Piſarres & les Vasco-Nunès, lorſqu'ils alloient à la chaſſe des malheureux Indiens qu'ils faiſoient dévorer. Ces dogues guerriers étoient diſciplinés & ſoudoyés comme eux. Ils obéiſſoient comme eux, & le ſavant auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains dit qu'on trouva dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue Hérécillo gagnoit deux réaux par mois pour ſervices par lui rendus à la cou-

(*) L'ardeur du pillage échauffa encore le carnage; brantôme rapporte que pluſieurs de ſes camarades, gentilshommes comme lui, y gagnerent juſqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au Roi & à la Reine les bijoux précieux, fruits de leurs brigandages; & ils étoient acceptés. *Ibid.*

ronne. Je ne sais si ceux qui servirent si bien Charles IX, & sa digne cour furent aussi-bien récompensés; mais je maintiens leur barbarie comme beaucoup plus inconcevable. L'histoire ne marque pas qu'ils aient eu le même goût que leurs confreres pour la chair humaine.

Le célebre auteur de la Henriade, qui a combattu avec succès le fanatisme & la superstition, & qui sur cet article a déjà fait quelque bien au monde & à sa patrie (*), a tracé ce vers profond, terrible & vrai.

Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi.

Lorsque je médite ce vers en silence, un frémissement intérieur parcourt tout mon être; je le vois gravé en lettres de sang à chaque page de l'histoire, & je gémis d'être homme.

Quoi! la cruauté trouve des exécuteurs si prompts, si aveugles, si fideles, si peu réfléchissans; & le bien, lorsque l'on veut le faire, même avec ardeur, rencontre mille obstacles, marche lentement, & ne peut compter enfin que des agens bientôt découragés, dont l'activité se relâche & s'épuise.

(*) Ce seroit un ouvrage curieux à faire que l'influence du génie de Mr. DE VOLTAIRE sur son siecle, & de son siecle sur son génie.

Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi.

O! fuyons d'un globe où cette maxime ſeroit jugée vraie; ou du moins avant de le quitter, faiſons tous nos efforts pour ranger ce vers effrayant dans la claſſe de ceux qui ne préſentent qu'une idée abſurde & fauſſe.

On me dira, à quoi bon repréſenter les horreurs de la St. Barthelemi? Nous ne ſommes plus dans un ſiecle où l'on égorge. Ce ſiecle barbare eſt écoulé & ne reviendra plus. J'aime à le croire, je l'eſpere même. Il paroît que l'on ne s'aſſaſſinera plus au nom de Dieu, que la religion ne ſoulévera plus ces volcans enflammés qui répandirent tant de fois leurs ravages; mais l'oſerai-je dire? nous n'en avons pas moins beſoin de remettre ſous nos yeux les tableaux de l'eſprit de perſécution. Toujours dominant, il ſaiſit tous les prétextes, il revêt toutes les formes, il s'environne de toutes les apparences, il ne fait gueres que changer de nom, mais ſes fureurs ſont à-peu-près les mêmes. L'expérience des ſiecles paſſés ſeroit perdue pour les ſiecles qui les ſuivent, ſi la main d'un peintre éloquent ne donnoit un corps à ces couleurs qui doivent nous épouvanter en nous rappelant les égaremens de ceux qui nous ont précédés; égaremens funeſtes où nous ſommes ſouvent prêts à retomber. Qu'importe au malheureux ſous quel titre on le perſécute? Mais eſt-il vrai que le fanatiſme ait perdu toute ſa force? Eſt-il vrai que les ſciences aient émouſſé ſes traits? N'a-

t-on pas vu, dans un ſiecle tout brillant de clarté, un Monarque qui portoit le nom de grand, environné de tous les arts qui devoient lui former un caractere humain & juſte, jeter le déſeſpoir dans le cœur d'une grande partie de ſes ſujets, les diſtribuer ſur des galeres ou dans des priſons, dreſſer même des gibets, ruiner, déſoler ſes plus belles provinces, & s'applaudir peut-être après cette violation des loix civiles, d'un édit qu'il croyoit utile à la religion catholique, & qui n'atteſtoit que ſa royale ignorance?

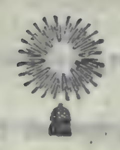
L'Eſpagne n'avoit-elle pas donné un exemple auſſi déplorable, lorſqu'elle ſe plongea dans un état de dépériſſement & de langueur, en arrachant de ſon ſol une nation entiere, qui cultivoit paiſiblement ſes champs, dans la ſeule idée que cette nation ne pouvoit pas reſpirer l'air ſans l'infecter de ſes opinions particulieres? Les maux politiques d'une nation qui paroît paiſible, parce qu'elle expire, peuvent égaler & même ſurpaſſer les malheurs de la guerre civile.

Et ſi nous deſcendons à notre ſiecle, qu'on ne ſauroit accuſer d'imbécillité, nous trouverons peut-être un fanatiſme politique & raffiné qui a ſuccédé à ce fanatiſme religieux où le plus grand nombre, du moins, étoit aveugle & de bonne foi; le ſang n'a point coulé, il eſt vrai, mais les calamités publiques & particulieres n'ont pas été moins accablantes. En conſidérant toutes les larmes ré-

pandues, les soupirs, les gémissemens, sourds & étouffés, tous les emprisonnemens, tous les exils, les proscriptions de toute espece, nous verrons que notre siecle n'a rien à reprocher à ces siecles d'erreurs & de barbarie; ce qui distingue le nôtre, c'est qu'il a mêlé quelquefois la dérision à ses autres attentats, & que non content d'opprimer l'innocence & l'équité, il s'est efforcé de les traduire en ridicule. Dans deux cens ans notre histoire pourra à son tour effrayer les hommes sensibles, & fournir des drames qui arracheront aussi des larmes.

Si je parvenois à éteindre dans le cœur de ceux qui me liront quelques racines de ce penchant persécuteur qui anime les trois quarts des hommes, penchant malheureux, qui se masque toujours sous de grands noms; si je parvenois à ajouter quelque chose à la liberté publique & particuliere, à la conviction de ce droit naturel, si manifestement violé, tantôt par la force, tantôt par un sophisme aussi ingénieux que cruel; si j'arrachois quelques traits à l'intolérance religieuse, civile & littéraire, qui se soutiennent & se prêtent un appui mutuel. Si le tableau de ces épidémies morales qui bouleversent toutes les notions d'ordre, de justice & d'équité, servoit à épouvanter ceux qui reçoivent l'erreur comme la vérité; ou, pour s'exprimer sans emblême, si ceux qui peuvent seuls réaliser les vœux plaintifs de l'humanité, émus par la voix touchante de la philosophie, daignoient lui prêter une force qu'elle n'a pas par elle-même, & foudroyer en con-

séquence ces opinions impies & déraisonnables qui attaquent la félicité publique & la leur propre, alors souriant à leurs augustes travaux, les premiers peut-être de ce genre, je m'applaudirois, en ne faisant que passer sur cette terre, d'y avoir fait le métier d'homme & d'écrivain.



PERSONNAGES.

JEAN HENNUYER, *Evêque de Lisieux.*

LE LIEUTENANT *de Roi à Lisieux.*

SIMON, *Grand-Vicaire de l'Evêque.*

Les Curés de Lisieux.

Troupe de Prêtres.

Troupe d'Officiers.

ARSENNE, *pere, habitant de Lisieux, protestant.*

ARSENNE, *fils, époux de Laure, protestant.*

LAURE, *sœur d'Evrard, protestante.*

EVRARD, *habitant de Paris, protestant.*

SUZANNE, *protestante, amie de Laure, & parente d'Arsenne.*

CLEVARD, *protestant.*

THEVENIN, *protestant.*

MENANCOURT, *protestant.*

DUGAS, *protestant.*

Foule de protestans.

La scene est à Lisieux; l'action se passe le 27 Août 1572.

JEAN HENNUYER, EVEQUE DE LISIEUX.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement de Laure. Une grande armoire est entr'ouverte.

SCENE PREMIERE.

Laure range plusieurs vêtemens & linges; elle se plait à considérer un juste-au-corps galamment orné.

LAURE *seule.*

IL avoit celui-là, le jour qui combla nos vœux! Cher époux! il me semble te le voir... Et cette écharpe... Qu'il étoit bien! (*Elle baise l'écharpe & la serre avec soin. Elle prend un petit coffret dans lequel sont des lettres & quelques joyaux.*) Lettres chéries! vous êtes mon trésor.) *Elle lit & soupire en riant, considérant quelques bijoux.*) Aimable en

tout, on le reconnoît jusques dans ses dons ! (*Elle prend une bague.*) Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage, je tremblois encore & nous n'osions espérer... Qui m'eût promis alors que six mois après... Comme tout ce tems s'est écoulé ! Il n'a duré pour moi qu'un instant... Oui, mais ces huit jours d'absence, ces huit jours me paroissent des années. . . . Il devroit être de retour... Comme je l'attends !... Reviens, mon cher Arsenne, reviens ; ta tendre Laure sent trop qu'elle ne vit plus sans toi... (*Elle prête l'oreille.*) A chaque minute il me semble l'entendre & je suis toujours trompée. (*Elle ferme le coffret, & le rouvrant tout de suite, elle en tire une lettre.*) Que je lise encore celle-ci ! (*pressant la lettre contre son sein.*) Quelle ame ! quel enjouement naïf ! quelle vérité ! (*on frappe ; Laure jette tout par terre, renverse des chaises, & courant toute émue à la porte, elle l'ouvre en criant avec une respiration agitée.*) Oh, c'est lui, c'est lui !



SCENE II.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *appercevant Suzanne, recule d'un air surpris & fâché.*

Quoi! vous, Suzanne?

SUZANNE, *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce petit étonnement? mon abord vous est-il fâcheux?

LAURE, *réparant le désordre.*

Non, non, ma chere cousine, pardon, mais je croyois que c'étoit mon époux.... il n'est pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'alarmer?

LAURE.

Comment pour un jour?... Comptez-vous un jour, depuis avant hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Lisieux.... Nous sommes allées au devant de lui; il nous a fallu revenir seules.

SUZANNE.

Chere cousine, que ne vous a-t-on pas dit hier au soir pour vous tranquilliser sur ce retard?

LAURE.

Ah ! ma bonne amie, si vous aviez aimé, vous sauriez que les mots ne tranquillisent pas.

SUZANNE.

Vous devez cependant vous faire une raison. . : On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez qu'il a là toute votre famille avec une bonne partie de la sienne, une visite d'un côté, une affaire de l'autre, deux ou trois jours sont bientôt passés.

LAURE.

S'il savoit mes inquiétudes, rien ne l'auroit dû arrêter.

SUZANNE.

Voilà comme le plaisir est toujours mêlé d'un peu de peine.... Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*) de la fille de Médicis avec le roi de Navarre; vous avez voulu être témoin de cette alliance qui scelle notre réconciliation avec les catholiques.... Qu'elle a dû être brillante cette fête! tous les visages devoient être bien joyeux! . . . Je n'ai jamais regretté d'être seule que dans cette circonstance, parce que je n'avois pas, comme vous, un mari avec lequel j'aurois pu faire ce petit voyage; mais quand on est fille, il faut rester à la maison.

(*) Les noces de Henri, roi de Navarre, & de Marguerite sœur du roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Esprit de la Ligue, Tom. II.*

LAURE.

En vérité, toutes ces fêtes si vantées, si pompeuses, paroissent bien plus belles de loin, & surtout dans les récits que l'on en fait; de près on voit peu de chose. Le tumulte, le bruit, vous étourdissent, & le cœur demeure froid. . . Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable, c'est qu'elles m'ont donné l'occasion de revoir encore mes chers parens. J'ai eu aussi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime, & qui est le meilleur ami de mon époux.

SUZANNE.

Sans doute, c'est bien son meilleur ami..... Ils ne sont bien contens que lorsqu'ils se trouvent ensemble; c'est une union aussi rare que charmante.

LAURE.

Jusqu'ici son cœur a été libre; je voudrois bien qu'une fille de Lisieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville, comme Arsenne a su m'y fixer. (*Elle jette un regard à Suzanne.*) M'entendez-vous, chere Suzanne? Pourquoi rougir?..

SUZANNE, *baissant la tête.*

Oh nous parlerons de cela, ma bonne amie. . . . Ce sera pour un autre moment, s'il vous plait.

LAURE.

Vous vous défiez de l'amour, chere Suzanne, & vous n'avez pas absolument tort; mais je vous l'assure: quand il subjugue deux ames honnêtes, il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui ſympathiſe ſi bien avec la vôtre ; moi, je ne puis me flatter d'être auſſi heureuſe. Deux mariages fortunés ſont trop rares pour eſpérer de les voir ſe ſuccéder dans le cours de la même année.

LAURE.

Pourquoi, couſine ? . . Le ſecret d'être heureux conſiſte à ſe bien aimer ; alors tout ſe conforme de ſoi-même à nos deſirs. Il eſt une douceur qui abſorbe les chagrins de la vie, le cœur de l'un eſt dans celui de l'autre ; on ne penſe, on n'agit qu'enſemble, & ſouvent on eſt prêt tous les deux à ſe dire une même choſe. . . . Quels doux épanchemens ! quelle confiance ! quel cercle d'heures fortunées ! . . . . Non, l'exiſtence n'eſt vraiment précieuſe que pour deux époux qui s'aiment, & je préférerois aujourd'hui de perdre le jour plutôt que ce ſentiment délicieux.

SUZANNE.

C'eſt cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement ſérieux. . . Que de ſouffrances au moindre nuage, à la plus légere ſéparation ! . . . Voyez par vous-même : vous allez paſſer quelques jours à Paris avec Arſenne ; au moment du retour, des affaires l'y retiennent malgré lui ; il vous laiſſe revenir accompagnée de votre frere ; il tarde un peu plus qu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les tranſes les plus douloureuſes ; j'ai cru hier

ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi si tous vos contentemens ne sont pas trop payés par de pareils troubles?

LAURE.

Oh non, non, ma bonne amie; l'absence, il est vrai, est cruelle; mais le retour, le retour... Ah! chere Suzanne, comme mon cœur vole au devant de lui!... Vous le connoissez, cousine; qui peut mieux juger s'il mérite d'être moins aimé? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractere, une gaieté franche; quelles vertus n'a-t-il pas?... Mon frere lui ressemble beaucoup; je voudrois bien qu'il pût vous inspirer le même amour.

SUZANNE.

Revenons, chere cousine, à ce que vous avez vu à Paris... Vous ne m'en avez déjà donné que des détails fort abrégés, qui ne me satisfont pas entierement. Depuis que vous êtes de retour, on ne peut ni jouir de vous, ni vous faire parler comme l'on voudroit, vous retombez toujours sur le charme du mariage. Est-ce que l'absence d'un époux lui prêteroit de nouveaux attraits?

LAURE.

Que tu es cruelle! Eh comment ne pas parler en tout tems de ce qu'on aime?

* * *
* *
*

SCENE III.

LAURE, SUZANNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, le papa Arſenne va deſcendre pour déjeuner avec vous.... Il dit qu'il veut vous tenir compagnie, en attendant ſon fils.

LAURE, *ſe levant avec joie, à Suzanne.*

Allons, Allons au devant de lui... Le digne vieillard!... Je le reſpecte autant que je l'aime.

SUZANNE, *criant.*

Eh le voilà déja le cher homme!...

LAURE.

Il n'a point ſa canne, ma couſine.... Aidons-le à marcher... Je crains toujours à ſon âge...

Elles vont au devant de lui, pendant le tems qu'on apporte une table, ſur laquelle on ſert le déjeuner, du vin d'un côté, du lait de l'autre.



SCENE IV.

ARSENNE *pere*, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE *pere*.

BON jour, ma chere fille. Et toi Suzanne, déja?... Tu es matineuse... fort bien, je t'en félicite, je t'en remercie pour elle... (*Il s'assied.*) Que j'aime à vous voir ensemble!... De quoi vous entreteniez-vous là toutes les deux, mes aimables enfans?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris... Oh! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville?

ARSENNE *pere*.

Bientôt, bientôt, ma niece... En attendant nous en causerons en déjeunant. (*à Laure.*) J'aime bien que l'on conte, & je ne me lasse pas de t'entendre. (*Il s'appercoit d'un peu de tristesse.*) Eh mais, encore rêveuse, chagrine?...

LAURE, *se contraignant pour sourire.*

Non, non, cher papa, non.

ARSENNE *pere*.

Il faut que je te le dise, ma chere Laure: tu me fis hier beaucoup de peine; en nous quittant tu m'as

dit un bon ſoir prononcé d'un ton... Je me ſuis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes... Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, diſois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure... Tes craintes m'ont troublé.

LAURE.

Mon pere... puiſſent-elles bientôt ſe diſſiper!

ARSENNE *pere.*

Oh! je ne veux point que l'on ſoit comme cela; pour s'aimer faut-il ſe tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires?.. Toi qui as de la raiſon, je ne te reconnois point... Ah ça, déjeunons.

LAURE.

Pourquoi du moins n'a-t-il pas, par quelque mot d'avis, préven mes alarmes?

ARSENNE *pere.*

Parbleu, ſi j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement... Moi qui te parle, j'ai été pluſieurs années, & des années entieres ſans pouvoir jouir du bonheur d'embraſſer une ſeule fois ou ma femme ou mon fils. Il eſt vrai que portant les armes dans ces tems de guerres inteſtines, je ſongeois encore plus à ſoutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers... Allons, de la tranquillité, ma fille; la paix eſt faite, Dieu ſoit béni, & ſoyons tous en joie... Va, mon fils avant la fin du jour nous aura tous embraſſés; c'eſt moi qui t'en réponds.

LAURE.

Je l'espere, mais hier vous disiez de même.

ARSENNE *pere.*

Pour aujourd'hui tu verras... Est-ce qu'Evrard est déja sorti?

LAURE, *à un domestique.*

Avez-vous vu mon frere?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il est allé de grand matin faire sa tournée dans la ville, il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes, au devant de M. son beau-frere, voir s'il n'arriveroit pas.

ARSENNE *pere.*

Les chers enfans! je les vois d'ici qui se rencontrent sur le grand chemin & qui s'embrassent avec un cœur... à leur santé. (*Il boit.*) C'est un excellent garçon que cet Evrard, n'est-il pas vrai, ma niece?

SUZANNE.

Oui, mon oncle.... Allons, cousine, reprenez votre gaieté accoutumée; quelque chose de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris, & je brûle d'entendre toutes les descriptions qu'on en fait. Ce n'est que là, je pense, que l'on trouve du beau & du merveilleux...

ARSENNE *pere.*

J'ai presque regret de n'avoir pas été avec vous; mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeunesse. D'ailleurs mon fils y étoit,

c'eſt tout comme moi-même... redis moi toutefois ce qui m'intéreſſe. Vous avez été voir enſemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On vous a préſentés à lui, n'eſt-il pas vrai? Eh bien qu'en diſoit mon fils? C'eſt-là un vertueux humain, un grand général, un digne patriote... J'ai ſervi ſous lui, nous nous connoiſſons bien. Un jour... Mais cela iroit trop loin... dis, dis.

LAURE.

Mon pere, il nous a parlé de vous avec une amitié tendre & diſtinguée... Il étoit alors dans ſon lit, aſſis ſur ſon ſéant. Quel reſpect nous imprimoient ſes traits vénérables! nous arroſions de larmes les mains qu'il nous tendoit.

ARSENNE *pere.*

Quoi, l'aſſaſſin (*) qui l'a bleſſé n'eſt pas encore découvert?

LAURE.

On le pourſuit, nous a-t-on dit... Comme nous entrions, nous avions vu ſortir de chez lui Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques d'attachement les plus extraordinaires (†). Il étoit tranquille -

(*) Coligny fut bleſſé au bras gauche par le nommé Maureval qu'on appelloit publiquement le tueur du Roi. Cet aſſaſſin tira à Coligny un coup d'arquebuſe par une fenêtre couverte d'un rideau, lorſque l'Amiral revenoit du Louvre. *Eſprit de la Ligue, Tom. II.*

(†) Charles ſe rendit dans la chambre du malade, avec ſa mere, le Duc d'Anjou, les Maréchaux de France & un brillant cortege. *Ibid.*

alors, ſans émotion, ſans trouble, & diſoit ſe trouver aſſez bien.

ARSENNE *pere.*

Dieu veille ſur ſes jours ! c'eſt le plus ferme ſoutien de notre parti infortuné. Notre défenſe ſans doute étoit juſte... Eh ! que reſtera-t-il donc à l'homme ſi l'on veut lui ravir juſqu'à la liberté de penſer ? François catholiques, ô mes compatriotes ! ne reconnoiſſons-nous pas le même Dieu ? A quoi ont ſervi tant de combats cruels ? Eſt-ce en ſe déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le Créateur... Il fut un temps où, déſolé de voir l'embraſement de cette guerre civile, j'aurois plutôt ſouhaité que nous puſſions tous devenir catholiques ; mais peut-on agir contre ſa propre conſcience ? Eſt-il en notre pouvoir d'avoir une croyance que nous rejetons en nous mêmes ? Il faudroit donc devenir fourbes, hypocrites, menteurs, & alors je préférerois de combattre & de mourir... Mais pardon, ma fille, je vous entretiens de batailles. Un vieillard qui a ſervi eſt ſujet à ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin... Tout devoit y être bien brillant.

SUZANNE.

Quelle magnificence cela devoit faire ! Tout le monde dit que c'étoit une profuſion, & d'un faſte, d'un éclat... Mais les époux avoient-ils l'air bien contens ?

LAURE.

S'il le faut dire ; ſous tous ces ſuperbes dehors,

je n'ai point apperçu de véritable joie. Une noce bourgeoise m'a toujours semblé plus riante. Cet appareil magnifique ne sert qu'à déguiser l'ennui. Tout est consacré à je ne sais quelle représentation. On observe scrupuleusement l'étiquette, & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays soit contraire à l'étiquette. Non, les époux n'avoient pas l'air content, je crois, & la plupart des physionomies de cette cour ne me plaisent point. Médicis a le regard funeste, & Charles IX semble être le page de sa mere. Je ne sais, mais je ne lui trouve ni cette noblesse ni cette dignité affable qui caractérise un Roi. Le Prince de Béarn, par exemple...

ARSENNE *pere.*

Vous voulez dire le Roi de Navarre?

LAURE.

Oui, mon pere.

ARSENNE *pere, le front épanoui de joie.*

Eh bien?

LAURE.

Ah! voilà une physionomie d'homme à se faire adorer de tout le monde... Un front ouvert qui inspire la confiance... Des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à personne... Oh, j'aimerois bien à voir un Prince de ce caractere assis sur le trône de France.

ARSENNE *pere.*

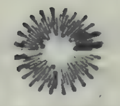
Avec un ministre tel que Coligny, n'est-ce pas, ma fille ?

SUZANNE.

Messieurs les Catholiques ne trouveroient peut être pas leur compte à vos arrangemens.

ARSENNE *pere.*

Je suis bien sûr que Coligny ne seroit point persécuteur, & que le Roi de Navarre leur laisseroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je serois le premier à défendre leurs droits, si l'on avoit l'injustice de les contraindre; mais que dis-je? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a succédé aux orages. La paix est cimentée aux pieds des autels; elle a réuni les partis opposés. Tout nous promet à l'avenir des jours aussi tranquilles que fortunés.



SCENE V.

Les précédens, EVRARD, *il entre d'un air effaré & sombre.*

LAURE, *se levant avec précipitation.*

MON frere ! . . . De retour & sans mon époux ? . . .

EVRARD.

Bon jour, ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au devant de lui, mon frere ?

EVRARD, *les yeux baissés.*

Assez loin, ma sœur.

LAURE.

Quoi, vous ne l'avez pas rencontré, ni lui, ni personne qui l'ait vu ?

EVRARD.

Personne.

ARSENNE *pere.*

Vous devez avoir grand appétit. . . Asseyez-vous là & déjeunez.

EVRARD.

Je n'ai point d'appétit.

SUZANNE, *à Evrard.*

Mais qu'avez-vous donc?

LAURE.

Qu'eſt-ce donc, mon frere; comme vous êtes changé?

EVRARD, *troublé.*

Moi?

ARSENNE *pere.*

Il n'aura rien pris encore... Et le grand air...

LAURE, *le fixant.*

Qu'avez-vous?

EVRARD, *s'efforcant de ſe remettre.*

Moi, je n'ai rien, ma ſœur, rien du tout, vous dis-je, rien.

ARSENNE *pere, après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut ſortir à jeun, entendez-vous; mais buvez un bon verre de vin, cela vous remettra (*il lui verſe du vin.*)

EVRARD, *s'approchant d'Arſenne, bas à ſon oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner? . . . J'aurois à vous parler en ſecret.

ARSENNE *pere.*

En ſecret!

EVRARD.

Oui, paſſons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE *pere.*

Préſentement?

EVRARD.

Oui, ſur le champ, & ſurtout ſans faire ſemblant de rien.

ARSENNE *pere.*

Allez le premier, je vous ſuivrai... Non, laiſſez-moi faire. (*ſe levant.*) Ma fille, je reviens, il faut que je ſorte pour un inſtant.

LAURE, *au devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere?... Evrard, où allez-vous?... Vous me faites mourir... Votre air, votre ſon de voix... Eh mon Dieu que lui feroit-il arrivé?... Qu'auriez-vous donc appris?

EVRARD.

Mais rien, vous dis-je... Ma ſœur, ſoyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le ſerai pas... Pourquoi ſe ſéparer de moi?... Je ne vous crois plus, & je crains tout.

EVRARD, *ſe domptant.*

Ne puis-je avoir quelque choſe de particulier à lui communiquer? Et ſur quoi vous alarmez-vous?

LAURE.

Sur quoi, mon frere?.. Votre viſage vous tra-

hit... Va, tu peux tout dire après la terreur où tu m'as jetée.

EVRARD, *troublé.*

Hélas! que vous dirai-je, ma sœur?

SCENE VI.

Acteurs précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT.

MON cher Evrard, Arsenne est-il de retour?.. Sauriez-vous?... Nous sommes tous tremblans... Mon pere m'envoie... Je viens vous demander des nouvelles.

EVRARD, *lui faisant en vain quelques signes.*

A moi! des nouvelles?

MENANCOURT.

Oui, vous avez été hors de la ville... On m'a dit que vous avez appris sur la route quelque chose du désastre qui est arrivé dans Paris.

LAURE.

Un désastre!.. à Paris!.. Dieu! quel désastre!

SUZANNE, *la soutenant.*

Ah! ma bonne amie, pourquoi vous épouvanter à ce point?

ARSENNE *pere, à Evrard.*

Parlez, Evrard, car la frayeur exagere les maux, & son imagination prompte à s'enflammer va toujours saisir l'excès du malheur. . . . Il ne peut-être que moindre dans la vérité. . . Parlez. . .

EVRARD.

Eh bien, il seroit inutile de vous rien déguiser, & d'ailleurs le poids qui m'accable pese trop sur mon cœur. . . . Apprenez. . . (*il s'arrête.*)

ARSENNE *pere.*

Acheve, Evrard, tu m'interdis. . . Acheve.

EVRARD.

Je tremble; j'hésite à le dire. (*Il les prend chacun par une main, & leur dit à demi-voix :*) On parle d'une trahison abominable. . .

LAURE.

Quelle trahison?

EVRARD.

On dit que cette paix si sacrée, sur laquelle nos freres se sont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de suprises nocturnes, de violences, d'assassinats. Selon les uns, nos freres ont été égorgés dans leurs lits; selon les autres, on a embrasé leurs maisons. L'Amiral même, dit on, a été massacré dans son hôtel & par l'ordre du Roi.

ARSENNE *pere, détachant sa main avec feu de celle d'Evrard, & d'une voix pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi! Coligny! ne le croyez pas,

ma fille, ne le croyez pas... Cela eſt-il poſſible!.. Par l'ordre du Roi!.. N'avons-nous pas pour ſauvegarde, ſa parole? N'avons-nous pas, à ſa voix, dépoſé tout ſoupçon? .. Qui peut inventer de pareils blaſphêmes & ſe plaire à les répandre?.. Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche oſe-t-elle les répéter?

EVRARD.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je ſais trop ce qu'on en peut attendre.

LAURE.

O mes triſtes preſſentimens! feriez-vous les avant-coureurs du malheur de ma vie?... Suzanne ne m'abandonne point.

ARSENNE *pere.*

Ma fille, vous croiriez....

LAURE.

Eh! ſi je le croyois, j'aurois déja ceſſé de vivre.

ARSENNE *pere, avec chaleur.*

Allez, il n'exiſte point de pareils monſtres ſur la face de la terre. Un Roi de vingt-deux ans n'embraſſe pas ſes ſujets, ne les invite pas à des fêtes publiques, pour les égorger à l'iſſue des feſtins... Quoi, tant de promeſſes, quoi, tant de témoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus ſûrement le poignard dans nos cœurs!

EVRARD.

Puiſſe cette affreuſe nouvelle bientôt ſe démen-

tir !... Je ſuis dans un état violent..... à peine me connois-je... Mon cher Arſenne ! mon ami ! nous ſommes partis ſans toi, nous t'avons laiſſé dans cette ville malheureuſe avec notre mere, &....

SUZANNE, *à Evrard à voix baſſe.*

Imprudent! Eh ménagez ſa ſenſibilité !

LAURE.

Mon frere ! eſt-ce ainſi que vous me raſſurez?

EVRARD, *à Laure.*

Pardon, ma ſœur, je ne ſongeois pas à toi. .. Va, croyons en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit ſe trouvera ſans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux, & moi mon ami.

LAURE.

Cruel, de quel ton tu me conſoles !... Tu voudrois me donner une eſpérance qui te manque... .. Il n'y aura que ſa préſence qui pourra me tranquilliſer.

EVRARD, *avec un frémiſſement ſecret.*

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

ARSENNE, *pere.*

Non, non... modérez-vous, mes enfans ; on n'eſt point impitoyable & barbare de ſang froid. J'ai vu nos adverſaires lever le glaive ſur nos têtes, mais c'étoit dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac, à Moncontour, aux plaines de St. Denis, pour devenir ſi-tôt de lâches aſſaſſins... Qui a oſé imaginer une auſſi déteſtable his-

toire? Quelque méchant ténébreux qui s'eſt plu à épouvanter l'eſprit de ſes concitoyens par ces peintures ſanglantes & bizarres qui en impoſent à la multitude.... Que de fois j'ai vu les plus petites cauſes, les plus puériles, alarmer tout un royaume... D'ailleurs eſt-ce pour la premiere fois que vous vous êtes trouvé abuſés par les faux bruits qui courent?

LAURE.

Hélas! les mauvais ſe ſont preſque toujours confirmés.

ARSENNE *pere, à Evrard.*

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle auſſi abſurde?

EVRARD.

Luringe que j'ai rencontré eſt le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même choſe, ainſi que pluſieurs des nôtres.

LAURE.

Pluſieurs!.. mon pere!.. pluſieurs!.. Ciel! ce ſeroit la vérité!

ARSENNE *pere.*

Allons, ma fille, je ſors de ce pas. Je ſouffre trop d'entendre de pareils diſcours. Je ſaurai qui interroger, je remonterai à la ſource, & j'eſpere bientôt vous convaincre que ce bruit eſt non-ſeulement faux, mais dénué même de toute apparence.

LAURE.

J'irai avec vous, mon pere.... J'irai partout... Suzanne m'accompagnera.

ARSENNE *pere, avec réflexion.*

Non, demeurez, ma fille, nous reviendrons. . . Gardez-vous bien d'écouter vos alarmes; ſongez qu'ellles offenſeroient la nature & l'humanité.

LAURE.

Eh comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer?.... Arſenne! mon cher Arſenne!

ARSENNE *pere, lui prenant les mains.*

Eh! ma chere fille, ſi je pouvois le croire, que ferois-je encore ſur la terre? C'eſt alors que j'aurois trop vécu, je voudrois mourir à cette place en te ſerrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils....



SCENE

SCENE VII.

Les précédens, THEVENIN, *troupe de Protestans.*

THEVENIN.

RESPECTABLE Arsenne, nous sommes tous plongés dans la consternation. Le malheur existe-t-il ? Où est votre fils ? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs... Elles vont en augmentant.

ARSENNE *pere.*

Messieurs, croyez que tous ces rapports émanent d'une source obscure ; & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la suite.

THEVENIN.

Ces rapports se sont déja beaucoup multipliés. Ils semblent venir de plusieurs endroits : heureusement cependant qu'ils paroissent se contredire.

ARSENNE *pere, vivement.*

Ah, je le crois. (*à Laure.*) Entendez-vous, ma fille : ces rapports se contredisent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

THEVENIN.

Dieu le veuille... j'ai mon neveu à Paris... il m'est bien cher.

UN PROTESTANT.

J'y ai mon pere.

UN AUTRE PROTESTANT.

Moi, mon frere.

UN AUTRE.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

EVRARD, *embrassant l'un d'eux.*

Ah! malheureux que nous sommes, en serons-nous quittes pour la terreur?

ARSENNE *pere.*

Mes amis, n'allons pas au devant du desespoir. Nous n'avons aucune certitude. Un moment encore, & nous nous reprocherons sans doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'informer de ce qui doit les dissiper. Je me transporterai sur le grand chemin pour interroger tous ceux qui arriveront, & vous rougirez alors d'avoir cru....

LAURE, *donnant le bras à Arsenne.*

Je vous accompagne, mon pere. Je ne vous quitte point.... Allons apprendre ce que le ciel a décidé sur notre sort; mais hélas! que je ne rentre jamais dans cette ville, s'il ne guide mes pas.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURE, SUZANNE.

Laure arrive, pâle, échevelée, les yeux noyés dans les larmes, les bras tendus & levés au ciel, précipitant ses pas dans une espece de desespoir. Elle va tomber sur un fauteuil, laissant pencher son corps en entier sur un des bras. Susanne la suit, & se jette un genou en terre en l'embrassant pour la relever. Laure abaisse sa tête contre son sein, & demeure immobile dans un douloureux silence.

LAURE.

LAISSE, laisse; tes soins sont inutiles. . . . . Il est tems que je meure. . . . ma mere. . . . mon époux. . . tu l'as entendu. . . ni le sexe, ni l'âge n'ont été épargnés! . . La paix est dans le tombeau qu'ils habitent. . . C'en est fait, c'en est fait. . . tout est perdu pour moi. (*après un long silence*) Dieu! tu sais pour qui je t'implore. . . . N'est-il plus, ou l'aurois-tu dérobé au fer des assassins? . . Ah! s'il étoit ainsi, mille actions de graces te soient rendus. . . . J'embrasse toutes les autres douleurs, les plus longues, les plus horribles, mais pour celle-là, ô mon Dieu! daigne, daigne me l'épargner. . . . (*Elle retombe accablée & muette.*)

SCENE II.

Les mêmes, ARSENNE *pere*, EVRARD, THEVENIN.

Arſenne pere, ſoutenu par Thevenin & ſuivi d'Evrard, arrive à pas lents juſqu'en préſence de Laure : ils s'arrêtent tous trois à la contempler dans un morne ſilence.

ARSENNE *pere.*

PUISSE la douleur me délivrer bientôt de ce monde !... terre ſanglante !... jour affreux !... Je vous quitte. Qui pourroit vouloir ſurvivre à de pareilles horreurs ?... Ah ! c'eſt bien à cette heure que je gémis d'avoir vécu trop longtems.

LAURE.

O ma mere !... O mes chers parens !... O toi pour qui j'expire de terreur !...

ARSENNE *pere.*

Mourons, ma fille, mourons : ſuivons nos freres lâchement maſſacrés. La France arroſée de leur ſang n'eſt plus notre patrie. . . . . . Recevez-moi dans votre ſéjour, martyrs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre ſacrée, pardonne, ſi avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils !

LAURE.

Tout ce qui m'eſt cher n'eſt plus ſans doute, & je ne puis mourir.... O tourment!

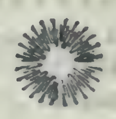
EVRARD.

Que ne ſuis-je reſté à Paris ! Je les aurois défendus, je ſerois tombé à leurs côtés, & je ſerois moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre & généreux, il ne me reſtera plus au monde qu'à le venger... Il le ſera, ma ſœur, il le ſera, j'en jure par toi. (*d'un ton ſombre.*) S'il eſt mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces aſſaſſins; vous n'avez pas tout égorgé. Il reſte encore de cette déplorable famille, quelqu'un qui ſaura profiter de vos horribles leçons.... Qu'entends-je? Quel bruit?

Pluſieurs Réformés ſont à la porte & l'ouvrent ſubitement; ils jettent tous un cri en s'écartant pour faire paſſage à Arſenne en criant tous,

Arſenne! Arſenne! Arſenne!

Laure ſe retourne, & laiſſe voir un viſage ou ſe peignent tous les ſentimens qui agitent ſon cœur. Tous les perſonnages ſont en mouvement.



SCENE III.

Les précédens, ARSENNE *fils*.

ARSENNE, (*il entre en désordre & s'élance en passant il embrasse son pere & Evrard.*) :

Mon pere!... Mon ami!...

ARSENNE *pere*, & *Evrard*.

Mon fils!.. Mon ami!...

ARSENNE *fils*, *dans les bras de son épouse*, & *d'une voix étouffée*.

O ma bien aimée! je te revois encore!...

LAURE.

Tu vis & je te presse dans mes bras. (*La tête penchée & d'une voix affoiblie par l'excès du sentiment.*) Je meurs de saisissement & de joie... (*ils restent quelques momens embrassés. Laure se dégage & le fait asseoir.*)

ARSENNE *pere*, *avec des entrailles*.

O Dieu! vous m'avez sauvé mon fils.

EVRARD.

Nous te revoyons!.. Répons-nous, ami: tu ne t'es donc pas trouvé?..

ARSENNE *fils, les bras tendus, la bouche ouverte, les yeux enflammés.*

Laissez-moi respirer.

EVRARD, *après un moment d'intervalle.*

Dis-nous seulement, aurois-tu été témoin du massacre de cette nuit?..

ARSENNE *fils, se levant avec précipitation, & se tournant vers Evrard en lui montrant ses vêtemens.*

Tiens... regarde mes vêtemens...

LAURE *le prend par un bras & d'un œil alarmé visite ses habillemens.*

Dieux! ils sont tout couverts de sang... Tu es blessé?

ARSENNE *fils, à Laure.*

Ce sang que tu vois n'est pas le mien... hélas! c'est celui de ta mere, de ton oncle, de tes plus proches parens, de tous ceux enfin qui avec moi ont voulu les défendre.

LAURE, *jetant un cri.*

Ma mere!.. Quoi, son âge!.. Les monstres l'ont assassinée...

ARSENNE *fils.*

A mes yeux!

EVRARD, *courant toute la scene en furieux.*

Ciel!.. ma mere!.. vengeance, vengeance!

ARSENNE *pere tombe à coté de Laure.*

Chaque inſtant nous apporte des horreurs imprévues... Où ſommes-nous, malheureux? ... Une main inviſible nous a-t-elle précipités au ſéjour des démons?

ARSENNE *fils.*

Cette cour abominable, fléau perpétuel de la nation, a médité le crime... Paris nage dans le ſang. Nos freres ſont égorgés. Leurs aſſaſſins triomphent, & foulent aux pieds leurs corps ſanglans.

EVRARD.

Acheve... ma fureur eſt calme.: parle, je peux t'écouter...

ARSENNE *fils.*

Leur déteſtable fête cachoit le meurtre. En ſignant la paix ils ſignoient notre mort... Les lâches! ils nous tendent la veille une main careſſante, ils nous ſouhaitent une nuit tranquille, nous nous endormons; ils briſent nos portes, & nous réveillent en nous perçant le ſein.

EVRARD.

Et comment nous es-tu rendu?

ARSENNE *fils.*

Je ne ſais... A travers les flambeaux, les poignards, les meurtriers, les ruiſſeaux de ſang, les monceaux de corps étendus qui barroient les paſſages, l'horreur & la confuſion de cette nuit effroyable, j'ai échappé par miracle à leurs coups.

EVRARD.

Et tu n'as pu échapper que seul?... Les nôtres... Dieu!

ARSENNE *fils, du ton du desespoir.*

Quel reproche!.. Et demande-moi plutôt, pourquoi dans cette ville il est encore des habitans... La mort étoit partout... Je combats les assassins. Je me trouve renversé parmi les mourans, & bientôt je n'embrasse plus que des cadavres. J'avois perdu le sentiment, ils me laisserent pour mort; mais revenant à moi je suis sorti, pour ainsi dire, du tombeau des miens. J'ai erré par la ville: l'arme sanglante que je portois à la main, mes cheveux hérissés, mes habits souillés de sang & de poussiere, m'ont fait regarder moi même comme un assassin.... Enfin précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'espace qui me séparoit de vous. (*Il retombe accablé.*)

LAURE *à Suzanne.*

Dispense-toi de ces vains secours, & ne cherche point à ranimer ma misérable vie.

ARSENNE *fils, après un silence.*

Suis-je loin en effet de ces monstres barbares?.. Mes idées se troublent... ma pensée s'enfuit... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me poursuivent & m'environnent. Je les vois encore (*en pleurant.*) ah mon pere! j'en mourrai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux: je n'ai plus de mere.... hélas! daigne vivre pour moi.

ARSENNE *fils.*

Moi, vivre après ce que j'ai vu?.. Ah! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris de rage des assassins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs soupirs lamentables. Vous ne les avez point vus, la main sur leur blessures, prendre de leur sang, le montrer au ciel, & tomber en implorant des vengeurs..... Je me sauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou du moins y rallier notre parti dispersé. On précipitoit son corps déchiré. Guise fouloit aux pieds ses cheveux blancs. Sa troupe impie insultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains!

ARSENNE *pere, avec enthousiasme.*

Fureur insensée! fureur impuissante! son ame rayonnante de gloire, mon fils, étoit déjà dans les cieux. Mais nommez ceux qui conduisoient la horde effrénée des meurtriers?..

ARSENNE *fils.*

A leur tête marchoient ces émissaires de Rome; déchaînés du fond de leurs retraites solitaires, monstres infernaux, allaités des poisons de l'Italie. Une joie cruelle anime leurs regards. D'une main ils désignent les victimes avec l'image du Christ, de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec les noms du Roi & de Dieu le carnage trop lent à leur gré. Ils levent leurs mains ensanglantées pour bénir l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relevent, ils encouragent le bras lassé

de forfaits. J'ai vu jusques à des enfans (*), excités par l'exemple, égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

EVRARD, *errant sur la scene.*

Quel tableau, Dieu vengeur ! & ton tonnerre repose !

ARSENNE *fils.*

Je cotoye la Seine; ses eaux rouges de sang voituroient des corps défigurés. Je passe devant le louvre. Quel spectable ! un peuple immense avec des gémissemens & des cris desespérés imploroit un asile aux portes du palais de ses Rois. Clameurs plaintives, cris pitoyables, vous avez frappé l'oreille du Souverain sans émouvoir son ame. Que dis-je ! c'est là que les bourreaux marchoient d'un air plus triomphant, que les flambeaux redoublés éclairoient une plus vaste scene de carnage. Le sang des sujets regorge à longs flots sous l'œil tranquille du Monarque. Les lances, les piques hérissées des soldats renversent, déchirent ce peuple sans défense, tandis que Charles, & son barbare frere (†) du

---

(*) *Des enfans de dix ans tuerent des enfans au maillot.* Ces faits-là ne sont pas controuvés. Malheur à qui les imagineroit !.. Ils ne sont que trop attestés par tous les mémoires du tems.

(†) J'ai lu ces propres mots dans les mémoires manuscrits de M. Felibien des Avaux, qu'il avoit extraits des mémoires de M. Poulain, lieutenant général de la Prévôté de l'isle de France, auteur du procès verbal contenant l'histoire de la Ligue, sous le regne de Henri III. „ Henri, duc d'An-

haut de leur balcon, dans leur féroce allégresse, font voler la mort sur ceux qui fuient & tirent sur ces infortunés réclamant leur appui, comme sur les animaux de leurs forêts.

ARSENNE *pere.*

Arrête... épargne-moi. . plutôt mourir sur l'heure que d'en entendre davantage.

ARSENNE *fils.*

Ah mon pere!.. Ah mon ami!.. Si dans ces momens affreux je n'eusse songé à vous, à cette tendre épouse, le ciel m'en est témoin, j'aurois péri; mais aujourd'hui nous serions tous vengés.

ARSENNE *pere.*

Et qu'aurois-tu fait?

ARSENNE *fils, hors de lui-même.*

Ce que j'aurois fait? à travers les lances & les gardes qui l'environnent, j'aurois.... Mais une voix plus forte m'a crié que je me devois à vous

---

„ jou, qui fut Roi après Charles IX son frere, sous le nom „ d'Henri III, & le duc de Guise, dans les ordres qu'ils „ envoyerent dans les provinces, ordonnoient de n'épar- „ gner ni les vieillards, ni femmes grosses, ni enfans agissans „ ou à la mammelle. Henri eut l'honneur de tuer à coups „ d'arquebuse, par une des fenêtres du louvre, qui est la „ cinquieme devant la place du louvre, à compter du pe- „ tit pont de la Reine, sept personnes; & son frere Char- „ les IX en tua trois, & rioit si haut avec éclat qu'on les „ entendoit d'en bas ".

trois ſans réſerve. Je ſuis devenu foible, & j'ai fui en abandonnant la cauſe de mes malheureux concitoyens.

ARSENNE *pere.*

Ah Mon fils! que dis-tu? Laiſſe, laiſſe toute vengeance à Dieu; elle n'appartient qu'à lui... Si ſa juſtice eſt lente, elle deſcendra plus terrible.

EVRARD, *avec force.*

Le ciel ſe tait.... C'eſt à nous qu'elle eſt remiſe. (*d'un ton réfléchi & ſombre.*) Roi, prêtres, miniſtres, princes, courtiſans, tous ont trempé dans ce complot exécrable... Et voilà nos chefs! (*apres un ſilence.*) Amis! vous venez de l'entendre: (*aux Proteſtans*) ce ſont ces prêtres qui ont donné le ſignal du meurtre... Le coup vient de Rome. Médicis a reſpiré l'air de ce climat... C'eſt elle qui a tranſporté dans le nôtre des crimes juſqu'alors inconnus. . . Laiſſerons-nous tant d'horreurs impunies?.. Attendrons-nous qu'elles ſe renouvellent?.. Nous tenons ici du moins un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monſtre farouche.

ARSENNE *fils, aſſis.*

C'eſt aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EVRARD.

Mon ſang bouillonne, & brûle de les immoler...

ARSENNE *fils, ſe levant tout-à-coup, fixant Evrard & lui prenant la main.*

Eh bien... payons la mort par la mort, & que les plus coupables tombent les premiers.

LAURE, *les séparant & se mettant entr'eux deux.*

Ah! parlez plutôt de vous ſauver... Oublies-tu pour qui le ciel t'a conſervé?.. Vois ton pere, vois ton épouſe... Fuyons avant que cet orage ſanglant s'étende plus loin... Que ſait-on s'il n'arriveroit pas juſqu'à nous? Un courage inutile n'eſt qu'une imprudence téméraire... Crois que ſans toi tant de forfaits ne reſteront pas ſans châtiment. Remets-en le ſoin à ce vengeur ſuprême qui a compté les ſoupirs de toutes les victimes.

ARSENNE *pere.*

Je l'approuve... Tu te dois avant tout à ton épouſe, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle... Allez, & ne vous repoſez pas que vous ne ſoyez en ſûreté... Je ſaurai bientôt vous rejoindre.

LAURE.

Nous ne vous quitterons pas d'un ſeul inſtant, mon pere! ce n'eſt qu'en vous ſauvant que nous croirons nous échapper.

ARSENNE *pere.*

Ne ſongez point à moi... Eh! qu'ai-je à perdre? Quelques jours malheureux & voiſins du trépas. Partez, vous dis-je; prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette affreuſe patrie que le fanatiſme arroſe du ſang de ſes plus dignes citoyens.

ARSENNE *fils.*

Vous jugez la fuite néceſſaire; & je fuirois ſeul! & je laiſſerois ici nos freres troublés, incertains,

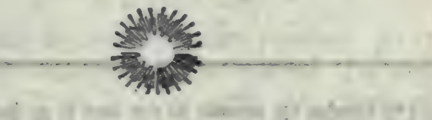
tremblans dans leurs maisons, la tête sous le couteau mortel... Non... je ne partirai que le dernier. Leur salut à tous me regarde, & m'est aussi cher que le mien.

ARSENNE *pere.*

Chacun de nous prendra différens sentiers pour se réunir sur la frontiere. Nous te suivrons tour-à-tour, &c...

ARSENNE *fils, l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit se partager de même. Dans ces redoutables instans, est-il permis de séparer sa cause de celle de ses amis? Non... Allez, j'ai vu mourir les miens, je saurai mourir aussi... C'est à vous de partir avec ma femme & Suzanne: leur sexe & votre âge sont un privilege; mais nous...



SCENE IV.

Les précédens, CLEVARD, *& plusieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.*

CLEVARD, *d'une voix triste & plaintive.*

AMIS infortunés! voici donc aussi notre dernier jour?..

ARSENNE *fils.*

Clevard! Que viens-tu nous dire?

CLEVARD, *à Arsenne fils.*

Hélas! tu ne t'es sauvé de Paris que pour tomber aujourd'hui avec nous. La rage de nos ennemis ne se borne pas à la capitale; elle s'étend sur toute la France. Partout nous sommes proscrits. (*) Cette mal-

(*) Charles IX autorisa de son nom le massacre qui se fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouse, à Rouen, sans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les seigneurs ne furent pas toujours en sûreté contre la fureur des peuples ameutés. Les cadavres pourrissoient sur la terre sans sépulture, & plusieurs rivieres furent tellement infectées des corps qu'on y jetoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de longtems boire de leurs eaux, ni manger de leurs poissons. (*Esprit de la Ligue, Tom. II.*

malheureuſe ville va ſubir le même ſort. C'eſt un embraſement univerſel où nous allons tous périr.

LAURE.

Eh que tardons-nous? .. Fuyons, fuyons tous enſemble.

CLEVARD.

Ah Madame! ſi la fuite étoit poſſible, je ne ſerois plus ici. Les portes de la ville viennent de ſe fermer. Des brigades ſont répandues ſur les chemins. La garniſon eſt ſous les armes: elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours? Le ſon redoublé des cloches? Tout annonce notre trépas. . .

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! où fuir?

(Ils expriment leur effroi, & leur douleur par divers ſignes.)

CLEVARD.

Les égliſes des catholiques ſont ouvertes. Ils s'y raſſemblent comme dans un jour ſolemnel. J'ai paſſé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards... O vous! amis qu'une même foi unit & raſſemble, qu'allons-nous devenir?

ARSENNE *fils va ſaiſir une arme, chacun l'imite.*

Armons-nous, armons-nous... il ne s'agit plus de fuir... Vendons cher notre ſang. . . Où te cacherai-je, chere épouſe? . . Comment te dérober à leurs coups?

LAURE *armée, & se rangeant auprès de son époux.*

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs... Ils verront ce qu'eſt une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRARD *armé.*

Je vous défendrai tous juſqu'au dernier ſoupir.

ARSENNE *fils, à ſon pere en pleurant.*

Mais vous, mon pere, vous hélas! quel ſera votre ſort?.. Votre bras affoibli par les années, n'eſt plus celui qui s'eſt diſtingué dans les combats... A cette idée je friſſonne. Un tremblement affreux me ſaiſit.

ARSENNE *pere, avec grandeur.*

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches aſſaſſins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon ſang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y conſens... ta main du moins fermera ma paupiere. Je n'approuve pas toutefois cette défenſe, quoique légitime: mon fils! nous donnerons la mort & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre, & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE *fils, d'un ton douloureux.*

Comme Coligny! ah Dieu! quel nom avez-vous prononcé?.. Il redouble ma fureur, ou plutôt il m'éclaire. (*jetant l'épée.*) Non, je n'ai plus beſoin de cette arme. Recours foible & impuiſſant, je t'abjure. (*d'un ton plus calme.*) Seul, je vous vengerai tous, amis; ſeul, je me ſens la force d'épouvanter & d'arrêter vos aſſaſſins... Ciel! ſi tu m'as conſer-

vé le jour, je le reconnois enfin, c'eſt pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

EVRARD.

Ami! quel eſt ton projet?

Arſenne ne répond rien. Il ſe couvre le viſage des deux mains, errant ſur la ſcene.

SCENE V.

Les précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT, *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HELAS! où trouver un aſile? Quel Dieu daignera nous protéger?.. Je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

LAURE.

Ah Menancourt!

MENANCOURT.

Nous ne pouvons leur échapper. Ils nous tiennent enfermés comme de vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils viennent à cette heure, ils ſauront bien comment nous ſurprendre ſans rien haſarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le ſignal éclatera: aſſaillis par le nombre, & brûlés dans nos propres maiſons, bientôt tout ſera dit de nous.

LAURE.

Qu'ils ne frappent que moi, & je bénis mon trépas !

MENANCOURT.

Aucun de nous ne ſera épargné !

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas ! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces ſatellites de l'enfer armés contre les vrais fideles. (*Environnant Arſenne pere.*) Dans ces extrémités quel parti faut-il prendre, reſpectable Arſenne ?

ARSENNE *pere, avec des ſanglots.*

Attendre la mort en prieres, mes enfans, & la recevoir en martyrs. Nos freres du haut du ciel nous tendent les bras !..

FOULE DE PROTESTANS.

Qu'ils ſont heureux, ceux qui ſe ſont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreur !

MENANCOURT.

L'évêque triomphe : il appelle autour de lui ces hommes hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haine ; ils ne demandent tous que la mort de ceux qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE *fils, ſortant de ſa léthargie.*

Pourſuis, Menancourt, pourſuis...

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maiſons aiguiſer les poignards qui nous ſont deſtinés. Ils applaudiſſent à

ces épouvantables forfaits. Ils prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effraient par l'anathême de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE *fils, dans un mouvement desordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en est trop... vous voyez ce poignard... il va vous faire justice... C'est trop honorer des assassins que de les combattre... Evrard!... viens avec moi.

EVRARD, *avec transport.*

Je te suis partout.

ARSENNE *fils, toujours dans le même état.*

Je vais saisir le chef de ces prêtres barbares. Sous son vêtement de pontife, il sentira le fer dans son cœur altéré de la soif de notre sang... Si mon bras foiblissoit...

EVRARD.

Je t'entends.

ARSENNE *fils.*

Que ne puis-je du même coup exterminer tous ses ministres!

ARSENNE *pere.*

Dieu!... Mon fils!... Quel dessein affreux! écoute moi....

ARSENNE *fils.*

Si vous les aviez vus comme moi dans cette nuit sanglante, vos mains seroient déjà dans leurs cœurs.

EVRARD, *prenant la main d'Arſenne fils.*

Je veux avoir l'honneur du premier coup.

LAURE *à ſon époux.*

Arrête, la vengeance t'égare... Arrête, ſonge que dans ce ſein malheureux eſt enfermé peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE *fils, aliéné de douleur.*

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voie jamais le jour plutôt que de reſpirer l'air que ces monſtres reſpirent... Qu'a-t-il beſoin de naître?... La vie n'eſt qu'un préſent fatal que je maudis & que je déteſte.

LAURE.

Ah Dieu!

ARSENNE *fils.*

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour toi...

LAURE, *avec un grand cri.*

Cruel!... Eſt-ce toi qui parles?..

ARSENNE *pere.*

Mon fils!...

LAURE, *à ſes genoux.*

Aie quelque pitié d'une mere.

ARSENNE *fils, détournant la tête.*

Je ſuis mort pour vous tous; je ne vous écoute plus... il n'exiſte plus de moi que deux bras armés pour la cauſe commune.

LAURE, *lui faiſant une eſpece de violence.*

Je ne te quitte point, cruel!... Tes ſens ſont aliénés... Laiſſe deſarmer ton bras..... Tu caches un poignard... Ah! duſſes tu m'en punir, je veux te l'ôter des mains.

ARSENNE *fils, la repouſſant.*

Qu'oſes tu dire!... Tremble!... Tu ne ſais pas... ce poignard!... nul ne pourra l'arracher que de mes mains glacées... C'eſt un monument éternel du crime... Un ſang précieux a gravé ſur ce fer en traits ineffaçables...

LAURE.

Tu me fais frémir... Un ſang précieux!... Tout le mien s'eſt glacé...

ARSENNE *fils.*

Malheureuſe!... Oſes tu le demander?... Je l'ai retiré fumant du ſein de ta mere expirante... Il faut que mon bras le replonge tout entier.

LAURE.

Je me meurs....

EVRARD, *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient... Cede, cede-le moi.

ARSENNE *fils, avec un geſte terrible.*

Non, je le garde; il eſt à moi... Les cruels!.. Marchons.... Ils m'ont aſſez montré comment l'on aſſaſſine...

EVRARD.

Je ne me connois plus!... Où ſont-ils les barba-

res? Le ſang innocent des miens me crie: frappe... Dans chacun de ces prêtres je cours immoler un de leurs aſſaſſins.

ARSENNE pere, *s'oppoſant à leur paſſage.*

Vous n'irez pas plus loin, mes enfans, ou vous mépriſerez ma voix mourante.

EVRARD.

Ceſſez de nous retenir. Nous revenons à notre tour tout couverts de leur ſang.

ARSENNE pere, *ſuccombant à moitié ſous l'effort.*

Arrêtez... Eh quoi! voulez-vous me voir expirer à vos pieds?... Non, je ne me releverai point que vous n'écoutiez ma priere. (*ſes enfans le relevent en donnant des ſignes d'impatience & de fureur.*) Prêtez l'oreille a un vieillard qui touche à ſa derniere heure.. la douleur va conſumer le reſte de ſes ans.. Je ſens vos tranſports & les accès de votre deſeſpoir; mais répondez-moi, mes fils? A quoi ſert la vengeance? Ranime-t-elle les cendres de ceux qui ne ſont plus? Hélas! elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux. Le fort écraſe le foible, & ſourit encore de ſon audace impuiſſante... N'imitons pas les cruels catholiques; laiſſons leur l'emploi du poignard; &, s'il faut choiſir d'être le meurtrier ou la victime, plutôt mourir que de porter le nom d'homicide.... Le ciel en ce moment jette en mon ſein un rayon de ſa lumiere; il m'éclaire, il m'inſpire, il me donne une juſte confiance en lui, & je vais t'étonner.... Ce prélat ſur qui tu veux porter tes mains deſeſpérées ne partage point les fureurs

de ſa ſecte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaiſantes. Que ſait-on, ſi loin d'être un barbare, il n'eſt pas au contraire juſte, doux, humain, compatiſſant...

ARSENNE *fils.*

Lui!.. ſuppôt de Rome... humain!... compatiſſant!.. Ah!...

ARSENNE *pere.*

Mon cher fils, c'eſt après les ſcenes du carnage que l'ame plus tranquille apperçoit l'horreur du forfait, & tremble de le pourſuivre. L'effroi du paſſé entre alors dans les cœurs, & préſerve les dernieres victimes... Aſſemblons-nous au palais de l'évêque. La ſainteté du lieu fera notre force. C'eſt là un ſéjour de paix. Là ne paroiſſent jamais des ſoldats armés. Ils n'eſt point dans cette ville d'autre refuge contre la violence. Si elle éclate contre nous, il ſera toujours tems de nous défendre lorſqu'on nous attaquera.

ARSENNE *fils.*

Oui, il ſera tems lorſque votre ſang rejaillira ſur moi, lorſqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & tremblantes..... Eh quoi! vous voulez que je voie maſſacrer ma femme, vous, mon ami?.. Si le ciel me deſaprouve, qu'il daigne vous ſouſtraire à leur vue... Oui, grand Dieu! mon bras eſt prêt à frapper; nul que toi ne peut le deſarmer. Que ton tonnerre me réduiſe en poudre avant de commettre rien qui puiſſe te déplaire; mais je me regarde en ce moment comme l'inſtrument de tes juſtes vengeances.

ARSENNE *pere.*

Aveugle! ouvre les yeux: qui a veillé ſur toi dans l'horreur du maſſacre? Qui t'a enlevé du milieu des morts, ſi ce n'eſt ce même Dieu dont tu outrages aujourd'hui la clémence? N'eſt-ce pas ſa main inviſible & puiſſante qui a conduit juſqu'ici tes pas? Et tu ne compteras plus ſur ſa miſéricorde, ingrat, ſur cette miſéricorde qui s'eſt manifeſtée ſur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu juſqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homicide. Leurs poignards tomberont devant nous, comme ils ont tombé devant toi. Va, ce Dieu qui nous voit n'aura pas réuni notre triſte famille, pour la frapper enſemble & l'écraſer du même coup.

EVRARD.

Ne prêtons pas plus long-tems l'oreille à ce langage d'une timide vieilleſſe? Vous parlez de modération, mon pere, lorſque nous ſommes environnés de tigres furieux!... Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager? L'aſſaſſin eſt toujours lâche quand on prévient ſes coups. Tomberons-nous comme nos freres? Ils ont été ſurpris; nous ne le ſommes pas... Irons-nous offrir notre ſein aux meurtriers qui riront de notre foibleſſe, & leur ferons-nous dire encore que nous ne ſavons que pâlir & mordre la pouſſiere?... Non, nos bras deſeſpérés auront quelque force... Mais c'eſt trop parler... Tout eſt permis après cette horrible violation des loix. (*allant à Laure.*) Ma ſœur, je te donne le dernier adieu... Tu ſais qui je vais venger.

LAURE, *se soulevant avec effort.*

Mon frere! . . . Hélas! où comptez-vous aller sans moi?

ARSENNE pere, *dans la desolation.*

Ah! ils ne m'entendent plus, ma fille, ils ne m'entendent plus.... Ils vont être des forcenés comme les catholiques; ils vont allumer la colere céleste. (*saisissant son fils qui sortoit.*) Crains-toi, crains-toi, malheureux.... Arsenne!... Mon fils!.. Tu vas donc les justifier en les imitant.

ARSENNE *fils, reculant de surprise.*

Moi! les justifier!

ARSENNE pere, *avec la simplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptes pour rien l'innocence... Tu n'as plus d'autre sentiment qu'une rage sanguinaire. Dieu va détourner ses regards de dessus toi, & tu mourras criminel.... Mais ne crois pas que je t'abandonne (*avec éclat.*) Mes forces renaîtront pour te l'arracher... ce poignard... Au moment que tu croiras frapper, je t'enchaînerai dans mes bras; je te crierai: *tu n'es plus un chrétien*; &, t'arrachant à ton affreux délire, je sauverai ta vertu toute entiere.

ARSENNE *fils, vaincu.*

Ah mon pere! mon pere! qu'a donc votre voix? Ciel!... je tombe dans vos bras.... Ayez pitié de moi & de ma fureur... elle souleve encore mon ame, elle l'oppresse. Votre état est plus tranquil-

le que le mien... Eh bien, dites-moi ce qu'il faut faire pour fauver ma femme, mon ami & vous.... Dites, & j'obéis fans réfiftance... Quel efpoir allez vous me donner?

ARSENNE *pere, le tenant dans fes bras avec tendreffe.*

Le plus fûr, le plus convenable aux circonftances, il faut, je te l'ai déjà dit, il faut nous réfugier au palais de l'évêque, nous y réunir tous. Là raffemblés, nous trouverons, fi mon cœur ne me trompe pas, un homme de paix, où nous comptions rencontrer un barbare. Là, nos gémiffemens ne formeront qu'une feule & même voix qui montera fléchir le ciel. Là du moins, nous ferons en plus grand nombre, & s'il nous faut périr, nous nous défendrons avec plus de force & de courage, puifque nous ne formons plus tous enfemble qu'une feule & même famille.

MENANCOURT.

La prudence s'exprime par la bouche du fage & vertueux Arfenne. Plufieurs de nos freres fe font déjà rendus dans ce palais comme dans un fanctuaire inviolable..... l'évêque, à nos vœux fupplians, pourra fentir fon cœur s'émouvoir. Si, malgré nos prieres & nos cris plaintifs, il nous refufe un afile à fes pieds; s'il nous rejette fous le glaive des bourreaux, alors plus de grace; que nos bras armés du fer foient auffi prompts qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance, jufqu'à l'inftant qu'il faudra frapper. Sachons nous

modérer, dissimuler même; autrement leur triomphe seroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT, *élevant la voix.*

Ce projet paroît le plus sage, comme le plus sûr. . . . . Nous suivrons tous le même destin.

FOULE DE PROTESTANS.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons. (*à Arsenne fils & l'environnant*) Ami! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE *fils, dans leurs bras.*

Oui, mes amis, j'embrasserai cet espoir puisqu'il vous reste.... Je me contiendrai; je me soumettrai à tout pour le salut général... J'immolerai ma vengeance, ma vie, pour conserver vos jours. . . . Mais veillez sur ce que j'ai de plus cher... Mon pere, ma femme, au nom de l'amour demeurez ici.

LAURE, *vivement.*

C'est en vain.... je ne puis plus te quitter.

ARSENNE *fils, se jetant dans ses bras.*

Ah!

ARSENNE *pere, avec dignité.*

Allons tous, & n'oublions pas la vertu du chrétien, l'espérance. Qu'elle embrase nos cœurs de son feu divin & consolateur. Epouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en assassins; & montrons en mourant

que nous ſavons qu'il eſt une autre vie. Elevons enfin nos ames vers celui qui nous voit du haut des cieux; c'eſt lui qui met un frein aux cruautés des méchans. S'il nous protege, nous ne péririons pas.

FOULE DE PROTESTANS.

Adreſſons nos vœux à l'arbitre de nos jours... & demeurons réſignés enſuite à ſes décrets éternels. (*Ils levent tous les mains au ciel.*)

ARSENNE *pere, la tête découverte & les mains jointes.*

O Dieu des miſéricordes! vois ce foible troupeau qui a toujours marché dans la voie de tes préceptes. Au moment où la fureur ſe déploie contre lui, ne permets pas qu'il périſſe tout entier. Deſarme les ennemis d'une loi que nos peres nous ont tranſmiſe, & que nous n'abandonnerons pas, dusſions-nous expoſer mille fois notre vie pour elle... Grand Dieu! regarde en pitié ce troupeau fidele qui t'implore en t'adorant. Il eſpere en toi; il chantera conſtamment tes louanges; il te bénira, ſoit qu'il tombe ſous le fer des bourreaux, ſoit qu'il revoie le temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

LAURE.

O Dieu! ſauve mon frere, mon époux & mon pere.

ARSENNE *fils.*

O Dieu! daigne me pardonner mes fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur repentant & soumis. . . . . . Sauve ma femme & ces généreux amis.

EVRARD.

O Dieu! ſauve mon frere, & fais-moi la grace d'expirer...

FOULE DE PROTESTANS.

O Dieu! ſauve le vertueux Arſenne, & toute ſa famille.

ARSENNE *pere.*

Grand Dieu! fais tomber ſur moi ſeul les coups qui menacent ton peuple. . . . Que j'acheve ma longue carriere, & qu'il te loue en paix ſur ma tombe.

EVRARD, *embraſſant Arſenne fils.*

Ami!

ARSENNE *fils, embraſſant Evrard.*

Mon frere!

ARSENNE *pere, embraſſant Laure & Suzanne.*

Ma fille! ma chere niece!...

LAURE & SUZANNE, *embraſſant Arſenne pere.*

Ah, mon pere! ah, mon oncle!

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embrassant réciproquement.*

Mon frere!... Mon ami!... Mon ami!.. Mon frere!

(Ils sortent tous ensemble en observant toutefois un certain ordre.)

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

La scene est dans le palais de l'évêque.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente l'appartement de l'évêque, un Diacre est dans le fond. Sur un des côtés du théâtre est un bureau sur lequel sont plusieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER *debout, la main droite appuyée sur un prie-Dieu, & de l'autre se couvrant le visage. Il la leve vers le ciel au moment qu'il va parler... Un grand Christ doit être au-dessus du prie-Dieu.*

GRAND Dieu!... & ce sont des chrétiens!.... Est-ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant sur la croix. (*il met un genou en terre.*) Seigneur, accepte l'amertume dont mon ame est remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation.... Le reste de ma vie ne va plus être que douleur. (*il reste dans un profond silence: il soupire: il prie: il se releve.*) Quelle image épouvantable! que de crimes! O superstition! Cruel fanatisme, quand cesseras-tu de profaner ma sainte religion? .. D'un côté l'incrédule, de l'autre l'hypocrite.... L'imposteur ambitieux qui

corrompt l'efprit foible, & qui le pouffe au meurtre.... Ah, cruels! fi la vengeance vous portoit à verfer le fang de vos freres, falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile refpectable & facré?.. Et vous chefs des peuples, que n'en êtes-vous les plus vertueux? Vous bâtiffez vos grandeurs fur de vaftes forfaits, & vous ne voyez point l'abîme éternel qui s'ouvre fous vos pas.... O Médicis! & toi Charles!.... O le Roi que le ciel m'a donné! quel nom allez-vous porter fur la terre? Quel rang allez-vous tenir dans la poftérité? Je tremble déjà d'apprendre les châtimens réfervés.... Pere des humains, pere miféricordieux, ne les ménage point dans ce monde; qu'ils fervent à ta juftice d'exemple effrayant, mais daigne les préferver dans l'autre des fupplices éternels. (*Il fe remet à prier.*)

(*L'on vient parler au Diacre. Celui-ci fort & rentre avec le grand-vicaire. Simon s'approche; l'évêque fe leve.*)



SCENE II.

JEAN HENNUYER, SIMON, *grand-vicaire.*

SIMON.

MONSEIGNEUR, le lieutenant de Roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur.

JEAN HENNUYER.

Qu'on l'introduise.

(Il va le recevoir. Simon est devant qui donne l'ordre aux domestiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde se retire.)

SCENE III.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le Roi mon maître vient de nous envoyer.

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde! Que nous veut-il?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expreſſément qu'aucun réformé ne puiſſe échapper de cette ville.

JEAN HENNUYER, *alarmé.*

Qu'entends-je!

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les proteſtans de Liſieux doivent ſuivre ceux de Paris. L'édit de mort eſt général. J'ai pris à cet effet de ſages précautions, & la garniſon eſt ſous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me ſecondiez, car nous devons agir de concert; que vous inſtruiſiez votre clergé de ce qu'il doit faire; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de ſe montrer inexorables, & de n'avoir égard à aucune liaiſon du ſang ou de l'amitié. Que tout huguenot périſſe enfin au lieu où il ſera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que ſa majeſté nous a écrite, elle s'excuſe de tout ce qui s'eſt paſſé, elle

déclare formellement de n'y être entrée pour rien. (*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre eſt changé. Sa majeſté déclare Coligny coupable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa majeſté s'attend à être ſervie avec autant de zele qu'elle l'a été à Paris par ſes fideles ſerviteurs. Ce ſont ſes propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais, Monſieur, puiſque le Roi a changé deux fois d'avis, ne pourrions-nous pas en attendre un troiſieme? &, dans un cas de cette importance, ne ſeroit-ce pas le ſervir très-fidélement que de lui laiſſer le tems de la réflexion?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non, Monſeigneur. Ceci eſt une affaire de religion, voyez-vous, & vous regarde particuliérement. Nos projets doivent être unanimes. Encore quelques heures, & la race de ces mécréans aura

(*) Le Roi écrivit le premier jour aux gouverneurs des provinces qu'il n'avoit aucune part au déſordre qui étoit le fruit de l'animoſité des deux maiſons de Guiſe & de Chatillon. Qu'ils euſſent donc ſoin de faire entendre à tout le monde que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux édits de pacification, & qu'il commandoit que chacun reſtât tranquille; mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du royaume des catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires. (*Eſprit de la Ligue, Tom. II.*)

difparu. Nos foldats brûlent de fervir la caufe des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y prêteront pas les derniers.

JEAN HENNUYER.

Aucun, Monfieur, croyez-moi. Aucun ne participera à cette fanglante trahifon. Chargé du falut de tous les hommes que la grace peut toucher, le pafteur ne faura que prier pour la converfion de ceux qui ne font pas encore appelés. Ce n'eft que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous eft permis de les convaincre de la fupériorité de notre croyance... Je ne connois point, Monfieur, d'autre voie pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche affurément a de quoi m'étonner.... Ainfi, loin d'approuver la conduite du Roi, vous refufez d'obéir à l'ordre qu'il vous envoie.

JEAN HENNUYER.

Oui, je fuis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez...

LE LIEUTENANT DE ROI, *furpris.*

Y penfez-vous, Monfeigneur?

JEAN HENNUYER.

J'y penfe très-bien, Monfieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils décidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne penfoit pas comme nous?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais ſongez-vous, Monſeigneur, que par une deſobéiſſance auſſi formelle, vous vous rendez coupable du crime de lèze-Majeſté au premier chef?

JEAN HENNUYER.

C'eſt en ne protégeant pas contre lui ſes ſujets que je croirois me rendre criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Enviſagez, de grace, le péril où vous vous expoſez... Voilà l'ordre qui me concerne.

Voici le vôtre... Liſez...

JEAN HENNUYER, *avec un noble courroux.*

Je refuſe, vous dis-je de l'accepter.... L'ordre me paroît injuſte, horrible, abominable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Eſt-ce à nous d'examiner les ordres du ſouverain? Dieu l'a mis ſur le trône, il regne par lui. C'eſt à lui ſeul qu'il eſt reſponſable de ſes actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le Monarque, qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu, dit en d'autres termes ne vouloir répondre à perſonne; car, méconnoiſſant les loix, il méconnoît l'auteur de toute juſtice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir eſt d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous ſommes dégagés du reſte. Si chaque

ſujet ſe mêloit de peſer les raiſons du Monarque, que deviendroit alors ſon autorité ?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raiſonner convient parfaitement au militaire, lorſqu'il eſt en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu'un avec le tout, dont le général eſt la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez-moi, Monſieur : s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre ſur tel autre de ſon parti, & de tourner les armes contre ſes propres concitoyens, alors on ſuppoſeroit, je penſe, que c'eſt un mal-entendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on ſe diſpenſeroit, à ce que je crois, de maſſacrer ſes camarades. Il en eſt de même aujourd'hui. Un délire fanatique a transporté la cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette criſe violente & paſſagere avec les loix fondamentales de la monarchie : celles-ci peuvent être oubliées ; mais elles seront toujours en vigueur, parce qu'elles ſe trouvent d'accord avec la conſcience, l'honneur & la raiſon ; bien différentes, par conſéquent, de cet ordre furieux & inſenſé qui les outrage également. Comme donc le principe qui l'a dicté eſt cruel & abſurde, cette volonté d'un homme doit être conſtamment rejetée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je n'admets point de ces diſtinctions, & je ne me pique pas de raiſonner ſi profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raisonner profondément pour sentir qu'on est homme & chrétien avant que d'être sujet; que le Monarque, qui passe, n'est point la patrie; qu'il est des bornes que le pouvoir royal ne sauroit franchir, sans quoi le sujet ne seroit plus qu'un vil instrument de servitude; que la vertu enfin est de toute éternité dans le cœur de l'homme, pour l'avertir quand il doit obéir ou résister: il est de ces ordres sanguinaires que la divinité même (s'il étoit possible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juste... Quoi! Charles, âgé de vingt-deux ans, ordonnera à des prélats sexagénaires, à de braves & anciens officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent mille de leurs concitoyens; & nous, étouffant toute équité, toute lumiere naturelle, nous ne saurions que nous baigner dans leur sang... Si Charles venoit à changer, s'il nous ordonnoit de suivre le culte de ceux même qu'il vient de proscrire, il faudroit donc, par le même principe, abjurer la foi antique de l'église, & mépriser le salut de nos ames? L'humanité, croyez-moi, a ses droits bien avant ceux de la royauté. Qui ne parle plus en homme ne peut plus commander en Roi.... Il faut donc, Monsieur, servir notre jeune Monarque en lui desobéissant, & je ne serois pas étonné qu'il punît demain de mort ceux qui auroient été assez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Il seroit aussi inutile que dangereux de s'y ar-

rêter... Joignez-vous à moi, Monſeigneur, je vous en prie pour la derniere fois... Je ſerois forcé d'envoyer un grief contre vous; ne vous perdez pas.. Ceci pourroit avoir des ſuites plus funeſtes que vous ne penſez.... Laiſſez ces malheureux huguenots ſubir leur ſort; le Roi ne fait ſans doute que prévenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu! ce n'eſt pas aſſez de commettre le crime, on entreprend encore de le juſtifier... Vous m'avez aſſez entendu pour faire votre rapport, monſieur... croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponſe... S'il vous reſte quelque choſe d'humain, apprenez à penſer comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Je ſuis catholique Romain, Monſeigneur, & j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enſeigné dans tous les tems à obéir aux Rois, quels qu'ils ſoient? N'a-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puiſſance du glaive? N'a-t-elle pas défendu aux ſujets de juger de la légitimité des deſſeins d'un Monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer? Quand le fils ainé de l'égliſe s'éleve contre des hérétiques, il affermit ſa gloire, & ſa volonté devient une loi ſacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je... Ceci eſt une œuvre de violence, de perfidie & de ſcélérateſſe. Vous renverſeriez donc la patrie, ſi le chef l'ordonnoit?... La loi a pour caractere non équi-

voque le consentement général de la nation; & depuis quand les peuples se sont-ils élu un Roi despote, arbitraire, absolu? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée? S'il regne sur eux, ce n'est que pour les défendre contre l'ennemi, pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du royaume, pour veiller quand ils dorment, & non pour disposer de leurs jours au gré de son caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais si le Monarque a des coupables à punir?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur, alors le cri universel doit constater le forfait, & déposer contre les criminels. Il est aisé de reconnoître la voix publique; elle se fait entendre, ou plutôt elle tonne au-dessus du diadême. Nulle excuse pour le souverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il signer l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi, consacrés à la justice, dont les vertus & les travaux ont gagné dès longtems la confiance des peuples; il doit se redouter lui-même, & craindre surtout cette ambition cachée d'une plus grande autorité, qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il méprise ces formes augustes, barriere utile à lui-même comme aux autres, il tombe dans toutes les surprises qu'on lui a préparées. Son pouvoir devient une tyrannie énorme, & ses exécuteurs ne sont plus que ses complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus eſt formel. . . Vous allez le ſigner, s'il vous plait, Monſeigneur. . . Je dois me mettre en regle.

JEAN HENNUYER, *prenant une plume.*

Oui, je le ſignerai, & de tout mon ſang, s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux, & les leve au ciel en ſoupirant.*) En croirai-je mes yeux? Quel moment pour la race future! „ N'épargnez ni les vieillards, ni les femmes groſſes, ni enfans agiſſans & à la mammelle. (*)" Dieu, qui tiens en main le cœur des Rois, daigne changer le ſien. (*Il écrit, ſe leve, & prenant l'ordre qu'il remet au lieutenant de Roi.*) Tenez, Monſieur, Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en recevant ma réponſe.

Le lieutenant de Roi ſe retire, en regardant l'évêque comme un homme perdu.

(*) Propres termes des ordres envoyés aux commandans de province par Charles IX & le Duc de Guiſe.



SCENE IV.

JEAN HENNUYER, SIMON.

SIMON, *accourant avec inquiétude.*

Ah Monſeigneur! qu'avez vous fait? vous avez l'ame trop ſenſible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'oſez-vous dire? Appelez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens?

SIMON.

Eh! que vous ſont-ils pour vous ſacrifier pour eux? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laiſſez faire le conſeil du Roi. Il ſert la religion & nous. D'ailleurs ces proſcrits ſont des hérétiques entêtés qui ne reſpirent que la ruine de nos autels.... Je regarde tout ceci comme un châtiment deſcendu du ciel.

JEAN HENNUYER.

Vous penſez ainſi, Monſieur... Certes je ne croyois pas avoir ſi près de moi un de ces hommes qui ne portent les habits ſacerdotaux que pour le malheur des autres, & le deshonneur d'une loi ſainte. Eſt-ce là le langage des apôtres? Où avez vous lu de pareilles maximes? Rien n'eſt plus injurieux à la religion, ni plus contraire à ſon eſprit, que ces

excès condamnés par l'évangile, dont le premier précepte (vous devriez le favoir) eſt celui de la charité; & le ſecond, l'obligation de l'étendre juſqu'à nos ennemis.... Allez, renfermez-vous dans ma bibliotheque, liſez y l'évangile. Méditez ce livre divin, & voyez ſi le fanatiſme a jamais pu le faire ſervir à autoriſer ſes fureurs.... Gardez-vous ſurtout de vous préſenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau... Vous ne ſortirez point ſans mon ordre.... J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre ſous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoiſſez pas encore.... Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puiſſe un jour vous réconcilier avec lui... Vous en avez beſoin... Allez, & ſachez vous repentir.

SIMON, *à voix baſſe.*

Oui, je me repens; car, de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(Il ſort.)



SCENE V.

JEAN HENNUYER, *les Curés de Lisieux.*

(On voit les Curés dans l'enfoncement. L'évêque leur fait signe d'approcher.)

SAGE Augustin, discret Césaire, & vous pieux Sébastien, approchez... Vous sentez mes douleurs, & vous les partagez. J'ai vu couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous détestez ; mais ce ne sont pas des larmes stériles que Dieu demande, ce sont des actions... Allez, que nos églises soient ouvertes ; appelez-y les chrétiens ; recommandez-leur la paix ; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez surtout la pénitence ; le repentir est nécessaire. Que chacun se prosterne, & par de longues prieres cherche à desarmer la justice divine si cruellement outragée. Que ce soit à qui réparera le plus de crime, à qui fera le plus de bien à ce reste d'infortunées victimes... Hélas ! il n'est qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

(Les Curés sortent après avoir humblement salué l'évêque.)

* * *

* *

*

SCENE VI.

JEAN HENNUYER, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSEIGNEUR, une foule de proteſtans ; hommes, femmes, vieillards, enfans, ont pénétré dans le portique de votre palais. Ils demandent à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche. Je crains...

JEAN HENNUYER, *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi, qu'aurois-je à craindre d'eux ? Allez, que mes appartemens leur ſoient ouverts : dites leur qu'en tout tems je les protégerai de tout mon pouvoir... Qu'ils viennent... (*avec ſurpriſe.*) Mais le lieutenant de Roi encore, que veut-il ?



SCENE VII.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je reviens ſur mes pas.

JEAN HENNUYER.

Eh bien, Monſieur?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il eſt encore tems de vous joindre à moi, & rien n'aura tranſpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penſer... Vous ſouffrirez ſeulement ce que vous ne pouvez empêcher.

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher? Qu'entendez-vous? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi ſur ma commiſſion, & j'ai vu que votre deſobéiſſance ne me dégageoit pas, que je reſterois toujours inculpé pour n'avoir pas preſſé l'exécution: ainſi je vais notifier l'ordre & diſpoſer les troupes.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je contemplerai ce maſſacre! Vous vous êtes flatté que

content de m'y être refusé par quelques mots, je me croirai quitte ainsi envers ma conscience, envers l'état... Non, non, je suis le pasteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont sur mon cœur les mêmes droits que les catholiques; & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien spirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI, *fièrement.*

Mais vous vous abusez, Monseigneur; mes soldats, je pense, ne sont pas sous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites vous? Je leur commanderai au nom de pontife, si ce n'est au nom d'homme... J'irai, j'irai au devant de leurs coups... Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens sacrés... Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors, nous verrons si les sacrileges passeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le ministre pour massacrer plus librement leurs freres. (*Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des réformés; Arsenne fils & Evrard sont à leur tête.*) Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici sous ma garde. Ce palais est à vous. Désormais il vous servira d'asile, & s'il le faut de citadelle. Je réponds de vos jours (*à plusieurs prêtres qui sont présens.*) Qu'on apporte des vivres; que tout le clergé se rende en foule à ma voix; qu'il vienne servir & défendre ce peuple infortuné. (*aux protestans.*) Mes freres, ce n'est point notre sainte religion qui vous hait & qui vous poursuit. Elle vous aime toujours comme ses

enfans égarés ; elle vous appelle ; elle vous tend les bras ; elle n'enseigne aux hommes qu'à se traiter avec indulgence. Un zele aveugle & barbare, de fausses raisons d'état font armer contre vos jours ; mais le vrai catholique réclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui est permis que de l'être.

ARSENNE *fils, à son pere.*

Quel langage, mon pere ! Comme il m'étonne ! (*à l'évêque.*) Quoi ! ce seroit vous qui nous protégeriez ?

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous d'avoir à prendre votre défense, & contre qui ! ... Restez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera, s'il le faut, pour vous y nourrir ; & le sanctuaire où repose le Saint des Saints va vous servir de refuge contre la barbarie, jusqu'à ce que la réponse de la cour soit arrivée, & que la voix de l'humanité se soit fait entendre.

ARSENNE *fils, à son pere.*

O Dieu ! est-il possible ?.. C'est un prêtre, & il parle ainsi !...

ARSENNE *pere.*

Tu le vois, mon fils, c'est Dieu qui l'inspire.... Espérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la secousse la plus terrible au christianisme. (*en montrant les protestans.*) Hélas ! nous étions prêts à les embrasser dans

le même temple; ils revenoient à nous (*) & dans un instant fatal, voici que tout est embrasé.... Malheur, malheur à ceux qui ont dit que verser le sang de ses semblables, c'étoit honorer l'être suprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion est celle qui est bienfaisante, qui peint un Dieu comme pere de tous les humains, & qui le fait aimer, afin qu'il soit adoré de tous.

ARSENNE *fils, à part.*

Quelle morale pure & touchante!...

LE LIEUTENANT DE ROI, *à l'évêque.*

Ainsi vous appelez ouvertement la révolte, & vous les soulevez contre le trône... Votre zele est indiscret, Monseigneur; car je vous avertis que mes ordres s'étendent jusqu'à les arracher de ces lieux.

ARSENNE *fils.*

Vous l'entendez, mon pere,... le barbare!

JEAN HENNUYER.

Militaire féroce! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. (*étendant les mains, & appelant les protestans.*)

(*) L'amiral voyant le jour du mariage, aux voûtes de la cathédrale, les drapeaux pris sur lui dans les journées de Jarnac & de Moncontour, dit tout haut, en les montrant au Maréchal de Damville: bientôt ils seront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux François.

testans.) Venez, venez, mes enfans, entourez-moi. pressez-moi.... C'est sous ces mains paternelles que vous trouverez votre salut. (*au lieutenant de Roi :*) Laissez plutôt tomber ces indignes armes; ne me forcez pas à vous les ôter des mains... Quoi! ce seroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous implore, que vous demanderiez à porter le couteau?

LE LIEUTENANT DE ROI, *élevant la voix.*

Vous avez rassemblé mes victimes.... Vous me secondez en les protégeant... Je reviens, &... (*il se fait un grand tumulte.*)

ARSENNE *fils, s'élançant le fer en main sur le lieutenant de Roi.*

Péris, barbare; péris...

(*Tous les protestans tirent leurs armes.*)

JEAN HENNUYER, *couvrant le lieutenant de Roi de tout son corps.*

Que faites-vous, amis?.. Cruels! arrêtez, que voulez-vous faire?

ARSENNE *fils, menaçant.*

Prévenir ses coups & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où suis-je?

JEAN HENNUYER, *protégeant toujours le lieutenant de Roi.*

Percez ce ſein... Je mourrai content ſi je deſarme vos vengeances.

ARSENNE *fils, aux ſiens.*

Amis, c'eſt un Dieu!... j'ai honte de ma fureur. Jetons bas ces armes, & tombons à ſes pieds. (*Tous tombent aux genoux de l'évêque & déposent leurs épées. Arſenne fils proſterné*:) Héros de l'humanité! vois à tes pieds les glaives qu'aveugles & furieux nous te deſtinions avant de te connoître.... Nous courions en deſeſpérés donner la mort avant de la recevoir... Ta vertu nous deſarme, (*au lieutenant de Roi*) & c'eſt à elle ſeule, Monſieur, que vous devez la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace! j'en frémis!...

ARSENNE *pere, à l'évêque.*

Pontife humain! ah! pardonnez-leur.... Egarés par l'infortune, ils ſe perdoient ſans vous... Je reconnois dans vos paroles la voix de nos anciens patriarches...

Eh! que tous les chefs de votre égliſe ne vous reſſemblent ils? Leurs vertus nous auroient dès longtems gagnés. (*Il s'incline.*)

JEAN HENNUYER.

Relevez-vous vénérable vieillard. ... L'attendriſſante vertu ſe peint dans tous vos traits... Relevez-vous, mes freres;.... quel triomphe pour mon

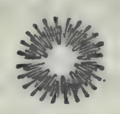
cœur! Oh! que n'êtes vous les enfans de ma loi! (*au lieutenant de Roi*) Voyez, Monſieur, ce que d'un côté produit la douceur, & de l'autre la violence! Rendez-vous, croyez-moi. Trop de crimes ſe ſont déjà commis. La France a reçu une plaie cruelle & profonde qui ſaignera longtemps. Elle aura perdu volontairement de ſa force ainſi que de ſa gloire, & tel ſera le fruit de l'intolérance; elle amene à ſa ſuite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je pars ſur le champ, & vais rendre compte à la cour de ce qui vient de ſe paſſer.

JEAN HENNUYER.

Allez, Monſieur, c'eſt là que vous devez être... de mon côté, je préviendrai auſſi la cour, quoique nos intérêts ne ſoient pas faits pour ſe reſſembler.



SCENE VIII.

Les acteurs précédens.

JEAN HENNUYER.

FAMILLES malheureuſes! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne hélas! vos égaremens: mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'effacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les diſcordes civiles n'eſt point d'imiter le fanatiſme; car alors il s'étend, il devient plus terrible & plus implacable... Je tremble que les deux partis plus acharnés...

ARSENNE *fils.*

Pardonnez, auguſte libérateur, pardonnez..Oui, le deſeſpoir m'égaroit... Témoin du carnage de cette nuit épouvantable, je ne reſpirois que le meurtre. . .

JEAN HENNUYER, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous ſeriez un de ceux qui ont échappé? Vous vous êtes trouvé....

ARSENNE *fils.*

Si je m'y ſuis trouvé!... J'ai vu maſſacrer ma famille entiere. J'ai vu des mains conſacrées aux au-

tels.... (*lui baiſant la main*) mais hélas! bien différentes de celles que je touche, ſe plonger dans le ſang des miens. J'ai vu le ſourire de leur horrible joie inſulter aux ſoupirs des mourans... Ce ſont eux qui ont empoiſonné mon cœur des tranſports de la vengeance. Ce ſont eux qui dans ce palais conduiſoient mon bras ſur vous, ſur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER, *ſe couvrant le viſage.*

O nuit, nuit exécrable! que ne puis-je t'effacer de la mémoire des hommes: mais non, vis, vis à jamais pour les épouvanter ſur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux ſi cheres à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre ſein, ces miniſtres impies & féroces?

ARSENNE *fils.*

Hélas! ils nous aſſiegent encore; ils vont reparoître... en nous quittant, ce lieutenant de Roi a jeté ſur nous un regard menaçant. Il va armer ſes ſoldats. Payés pour le carnage, ils ne ſavent qu'obéir.... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit ſi chere; mais ſauvez ces femmes, ces vieillards, ces enfans, & ce qui reſtera ne craindra plus le fer de l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

Je vous préſerverai tous. Ici le lieutenant de Roi n'oſera rien entreprendre. J'obtiendrai de la cour le ſalut général. Ces atrocités ſont trop étran-

geres à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumiere. La nature frappe les cœurs les plus endurcis; & le remords inévitable les transforme à sa voix.

ARSENNE *fils.*

Des remords! eux! ah c'est une illusion de votre cœur généreux... Hélas! nous péririons malgré vous. (*On apperçoit ici des officiers dans l'enfoncement.*) Ils viennent, je les vois; ils s'avancent en troupe; c'est fait de nous. (*douloureusement.*) Sauvez seulement mon pere, ma femme..... & je meurs en vous bénissant.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Rassurez-vous, rassurez-vous.

Foule de protestans environnant le prélat.

Sauvez-nous, sauvez-nous.... nous allons tous périr....

JEAN HENNUYER.

Bannissez, bannissez tout effroi... Je réponds de vos jours.

(*Les officiers entrent en corps.*)

* * *
* *
*

SCENE IX.

Acteurs précédens, troupe d'officiers.

L'OFFICIER *Major.*

NOUS venons vous déclarer, Monſeigneur, qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécution préméditée; l'office que l'on attendoit de nous ne peut être exercé que contre les ennemis du Roi & de ſon état. Ecrivez de notre part à la cour que dans tout le militaire il ne s'eſt trouvé que des hommes courageux, prêts à voler aux actions les plus périlleuſes, mais pas un ſeul bourreau (*).

JEAN HENNUYER, *le preſſant dans ſes bras.*

C'eſt vous qui êtes les vrais catholiques, les vrais

(*) On ſent bien qu'on a voulu conſacrer ici l'exemple trop peu ſuivi de pluſieurs commandans de provinces qui eurent la probité & le courage de rejeter les ordres de la cour. Tels furent le comte de Tende en Provence; Gordes en Dauphiné: Chabot Charni en Bourgogne: S. Herau en Auvergne, de la Guiche à Mâcon; le vicomte d'Orthe à Bayonne; Thomaſſear de Curſay à Angers. Le nom de ce dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, hiſtoriographe du Roi, dans les mémoires de M. Poullain déjà cités, page 21.

enfans de la patrie & de la religion : vous les servez toutes deux à la fois, vous serez chéris & honorés par elles dans les temps les plus reculés ; & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bienfaisant de l'humanité.

ARSENNE *fils, à l'évêque.*

Ah ! c'est vous qui inspirez votre vertu à tous ceux qui vous approchent..... Que ne peut l'exemple d'une charité sublime & courageuse !

Un autre OFFICIER.

Si nous nous sommes prêtés à quelques démarches secrettes, c'est que nous avons ignoré jusqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refusons d'obéir. Nous sommes tous d'accord pour protéger ceux dont ont exigeoit que nous fussions les assassins ; s'il s'en trouvoit un seul parmi nous qui balançât, nous l'enverrions au Louvre rejoindre le lieutenant de Roi, & y mendier sa récompense : la nôtre est au-dessus de tous les bienfaits des monarques.

ARSENNE *pere, avec transport.*

Je les reconnois ces braves guerriers, tels que je les ai combattus quand ils n'égorgeoient pas.

Un jeune OFFICIER.

Si notre refus déplait à la cour, si elle traite de révolte une action juste, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de deshonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'eſt jamais criminel pour refuſer d'être perſécuteur, quel que ſoit le prétexte; ſi le conſeil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter? Vous avez accompli les loix les plus ſolemnelles de la nature & de la religion. . . . Cependant ſi vous le voulez, vous pouvez tout rejeter ſur moi; quiconque fait ſon devoir, ſuivant les mouvemens de ſa conſcience, n'eſtime la vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des Rois. . .

ARSENNE *fils, aux ſiens.*

C'eſt un homme inſpiré... Ah! chere Laure, je vivrai donc pour toi... (*Montrant l'évêque avec une admiration reſpectueuſe.*) Je me ſacrifierois pour lui... Nous lui devons tous le jour que nous reſpirons.

LAURE.

Cher époux!... je veux que nos enfans apprennent ſon nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom ſi cher, à jamais gravé dans nos cœurs, ſoit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie.

EVRARD, *embraſſant ſon ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité?

(*Ici paroiſſent les curés de Liſieux.*)



SCENE X, & derniere.

JEAN HENNUYER.

APPROCHEZ, dignes pasteurs que j'ai choisis pour me seconder, & à qui la religion doit son auguste triomphe; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, soit le plus beau de notre vie.... Il vous reste à faire connoître au chrétien qui s'est séparé de nous, l'excellence de nos maximes pour la plus grande perfection des mœurs, mais que la charité commence l'ouvrage... Courez, embrassez chacun de ces infortunés; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tâchons, à force de bienfaits, de fermer les blessures que leur cœur a reçues.

Les curés sont suivis d'une foule de catholiques de chaque paroisse, qui, changés par leurs prédications, embrassent les protestans & leur parlent avec l'effusion de l'amitié & de la tendresse.

ARSENNE *pere.*

Que n'avons nous toujours été ainsi unis! . . tel étoit le précepte & le vœu de l'humanité.... pourquoi a-t-il été trompé?.... Ah! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoître que ce n'est pas leur loi qui ordonne la haine. Que dis-je! ils s'ex-

pofent à toute la colere de la cour (*) pour nous fauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER, *prenant Arfenne pere par la main.*

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité ; marchons enfemble par la ville ; que les deux partis s'appaifent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offenfé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté fur ce petit coin du royaume.

Les curés fe confondent avec les réformés, & le digne prélat fort le dernier, en tenant la main du vieil Arfenne. Les officiers ferment la marche.

(*) En effet voici ce qu'on lit dans l'excellente hiftoire intitulée : l'*Efprit de la Ligue*, que j'ai déja citée plufieurs fois avec complaifance, parce que je ne puis en citer une meilleure. „ La mort précipitée du vicomte d'Orthe & du „ comte de Tende a fait croire que leur générofité fut ré- „ compenfée par le poifon.

Fin du troifieme & dernier Acte.
Ainfi que du fecond Volume.

